

Université de Montréal

Entre cohésions et divisions :
les relations entre femmes auteures
en France et en Italie
(1770-1840)

par
Eve-Marie Lampron

Département d'histoire
Faculté des arts et sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et sciences
en vue de l'obtention du grade Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en histoire

Octobre 2012

© Eve-Marie Lampron, 2012

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Cette thèse intitulée :

Entre cohésions et divisions :
les relations entre femmes auteures
en France et en Italie (1770-1840)

Présentée par :
Eve-Marie Lampron

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Dominique Deslandres
Présidente-rapporteure

Susan Dalton
Directrice de recherche

Denyse Baillargeon
Membre du jury

Suzan Van Dijk
Examinatrice externe

Heike Härting
Représentante du doyen de la FES

Résumé

Cette thèse documente, répertorie et analyse les relations entre les femmes auteures en France, en Italie, et entre Françaises et Italiennes, de 1770 à 1840, à partir de l'étude des correspondances et des ouvrages publiés de douze écrivaines (Anne-Marie de Beaufort d'Hautpoul, Sophie Gay, Félicité de Genlis, Marie-Émilie de Montanclos, Constance Pipelet Salm, Germaine de Staël, Teresa Bandettini, Elisabetta Caminer, Carolina Lattanzi, Diodata Saluzzo, Fortunata Sulgher Fantastici et Isabella Teotochi Albrizzi). Au cours d'une période caractérisée par le développement de l'imprimé, par l'importante participation féminine à la *querelle des femmes*, par le bouleversement politique international issu de la Révolution française et de l'époque napoléonienne, ainsi que par la présence affirmée des auteures, ces dernières font face à une réactivation des attaques contre l'autorité féminine. Dans ce contexte, les relations entre écrivaines illustrent le défi de « l'action commune » conçue dans une optique de défense d'une cause (celle des auteures) avant l'émergence du mouvement féministe.

Les écrivaines étant souvent présentées soit comme « sœurs, » soit comme « rivales », notre étude démontre que la nature des relations féminines est infiniment plus complexe dans les faits. D'un côté, les relations entre femmes auteures témoignent d'une certaine cohésion au sein de la communauté : les contacts sont nombreux, celles-ci s'épaulent en temps de crise, construisent des généalogies littéraires féminines, et déconstruisent les discours portant sur la soi-disant « exceptionnalité » et la « rivalité » des femmes de lettres. De l'autre côté, d'importantes divisions traversent leurs réseaux, notamment liées à l'appartenance nationale, aux opinions politiques et au positionnement de chacune dans le milieu littéraire. Outre les divisions sociales et politiques, cette thèse illustre la difficulté éprouvée par les auteures à arrimer leurs intérêts individuels (promotion de leur propre carrière, identités multiples interférant avec l'appartenance de sexe/genre) aux intérêts collectifs (légitimer l'autorité féminine). Ainsi, les écrivaines reconnaissent l'importance de la communauté des femmes auteures, tout en étant confrontées au défi d'en maintenir la cohésion, à une époque où

non seulement l'activité littéraire, mais également le contexte culturel et politique, sont en pleine transformation.

Mots-clés : Femmes, Écrivaines, Relations, Féminisme, France, Italie, XVIII^e siècle, XIX^e siècle, Sociabilité, Stratégies

Abstract

This thesis documents, catalogues, and analyses relationships between female authors in France and Italy, and between French women and Italian women, from 1770 to 1840. It results from a study of the correspondence and published works of twelve women authors (Anne-Marie de Beaufort d'Hautpoul, Sophie Gay, Félicité de Genlis, Marie-Émilie de Montanclos, Constance Pipelet Salm, Germaine de Staël, Teresa Bandettini, Elisabetta Caminer, Carolina Lattanzi, Diodata Saluzzo, Fortunata Sulgher Fantastici, and Isabella Teotochi Albrizzi) over the course of a period marked by important developments in print culture, the significant involvement of women in the *querelle des femmes*, and the increased presence of women authors. These transformations, together with the international political upheaval caused by the French Revolution, saw attacks on female authorship pursued with increased vigour. The relationships between women authors within such a context illustrate the challenges faced in implementing a “common action” aimed at defending a female cause (that of female authors) before the advent of the feminist movement.

Often described as either “rivals” or “sisters”, this study demonstrates that the nature of relationships between women in this period was in fact far more complex. On the one hand, the community of female authors examined was marked by a certain degree of cohesion. These writers had wide-ranging networks of contacts, and could rely on each other for support in times of crisis. They constructed female literary genealogies and deconstructed the discourse used by others in reference to their community, particularly that relating to the “exceptionality” of and “rivalry” between women authors. On the other hand, significant differences also ran across the membership of these networks, notably in terms of nationality, political opinions, and the position each woman occupied within literary circles. Over and above these social and political divisions, this thesis illustrates the difficulties women faced in reconciling their individual interests (the advancement of their own careers, the divisive impact of their multiple identities with the cohesion of their sex/gender) with those of the collective (legitimizing female authorship). In short, this study examines the ways in which female authors recognized the importance of their community and faced the

challenges of maintaining its cohesion, at a time when not only literary activity, but also the political and cultural context in which it was framed, were undergoing great transformation.

Keywords : Women, Women Writers, Relationships, Feminism, France, Italy, Eighteenth Century, Nineteenth Century, Sociability, Strategies

Table des matières

Résumé	i
Abstract	iii
Table des matières	v
Liste des tableaux	x
Remerciements	xi
Notes sur les citations et traductions	xiii
Introduction	1
Chapitre 1 : Historiographie, problématique et méthodologie	8
0. Introduction	8
1. Historiographie	9
1.1. Les femmes de lettres.....	9
1.1.1. Sociabilités et espaces de rencontres entre femmes.....	11
1.1.2. Une augmentation du nombre de femmes auteures?	18
1.1.3. De l'exclusion à l'agentivité	23
1.2. Les relations entre femmes de lettres	30
1.2.1. Une historiographie (parcellaire) en pleine émergence.....	30
1.2.2. Des interprétations polarisées des relations entre écrivaines	38
1.2.2.1. Des « rivalités » allant de soi	38
1.2.2.2. Des contacts faibles, voire impossibles	40
1.2.2.3. La « solidarité/sororité » entre femmes de lettres.....	42
1.2.2.4. Entre amitié et conflit, admiration et animosité : pour une étude de la gamme des relations entre auteures.....	46
1.3. (Pré)histoire du féminisme.....	48
1.4. Conclusion de section	57
2. Définition de la problématique	57
2.1. Problématique	57
2.2. Hypothèses.....	59
3. Méthodologie	61
3.1. Bornes géographiques.....	61
3.2. Bornes chronologiques	67
3.3. Définitions de concepts.....	69
3.3.1. Femme de lettres/auteure/écrivaine	69
3.3.2. Réseautage, réseaux, relations, contacts directs et indirects et généalogies.....	70
3.3.3. Sexe/genre.....	72
3.4. Constitution de l'échantillon et auteures sélectionnées.....	73
3.5. Sources.....	81
3.5.1. Correspondances	84
3.5.2. Ouvrages à caractère biographique : biographies, portraits et hommages posthumes	85
3.5.3. Vers d'occasions et éloges.....	86
3.5.4. Mémoires et ouvrages autobiographiques	86
3.5.5. Dédicaces, préfaces et postfaces	87

3.5.6. Recensions d'œuvres écrites par des femmes et/ou portant sur les femmes auteures	88
3.5.7. Ouvrages à caractère politique : commentaires sur l'actualité et/ou la condition féminine	88
3.5.8. Ouvrages sur la littérature mixte et féminine	89
3.5.9. Récits de voyage et observations sur les écrivaines dans d'autres pays	90
3.5.10. Traductions d'œuvres féminines	90
3.5.11. L'exclusion des ouvrages de fiction.....	91
4. Organisation de la thèse	92
Chapitre 2 : « Déjà plus d'une femme, pour l'honneur de son sexe a combattu » : généalogies littéraires féminines, modèles passés et perspectives actuelles	95
0. Introduction : de la querelle des femmes aux débats sur les femmes auteures ..	95
1. De Rousseau à Lebrun, en passant par les Alpes : remises en questions de l'atorat féminin	101
2. Légitimation de l'activité littéraire féminine	115
2.1. Des parallèles avantageux : « Une nouvelle Corinne »	115
2.2. Commémoration : « Au Temple de Mémoire, les bustes sont placés indistinctement »	122
3. Appels à l'action : de la défense des femmes à l'émulation	129
3.1. Défenses et réclamations : « oh, pourquoi les femmes ne sont-elles pas honorées? »	130
3.2. Émulation : « et nous aussi, nous sommes peintres! »	137
4. Appels à la prudence.....	142
5. Conclusion du chapitre	159
Chapitre 3 : « Le plus beau joyau de notre couronne littéraire»: de l'exception à l'émulation	168
0. Introduction.....	168
1. Femmes « à part », « supérieures », « rares » : les motifs d'une différenciation	175
1.0. Introduction.....	175
1.1. Supériorité dans la célébrité et le talent : « ces auteurs très-médiocres »	176
1.2. « La supériorité est toujours indulgente » : des écrivaines renommées et de modestes ingénues.....	183
1.3. Supériorité dans l'éducation et le sérieux intellectuel : des écrivaines avant-gardistes.....	188
1.4. Conclusion de section	198
2. De l'exception à l'émulation	200
2.0. Introduction.....	200
2.1. La supériorité des unes, l'exemple offert aux autres.....	200
2.2. « Esprits privilégiés et rares » : raisons de la singularité de certaines écrivaines	208
2.3. Appeler les écrivaines à refuser le paradigme de l'exceptionnalité.....	214
3. Conclusion du chapitre	220

Chapitre 4 : « Les muses sont soeurs et ne sont point rivales »: gestion de dissensions entre femmes auteures.....	227
0. Introduction.....	227
1. Dénoncer les dissensions.....	240
1.1. Dénonciation du rôle des femmes en général face aux femmes auteures.....	241
1.2. Rôle des hommes dans les relations tumultueuses entre femmes auteures.....	246
1.3. Rôle des femmes auteures par rapport aux autres écrivaines.....	255
1.3.1. Refus des rivalités.....	256
1.3.2. Collaborations pour limiter les dissensions.....	263
2. Gérer les dissensions aux yeux du public.....	272
2.1. Un cas-école : Félicité de Genlis et Germaine de Staël.....	272
2.2. « Mon caractère ne m’a pas fait envisager ce beau sujet sous le même aspect » : Constance de Salm et Germaine de Staël, ou un désaccord sans animosité.....	276
2.3. « Le déshonneur de notre sexe » : réactions négatives à l’image des femmes présentée dans les ouvrages d’une autre écrivaine.....	278
2.3.1. Elisabetta Caminer et le « Giornale delle Dame e delle mode di Francia ».....	278
2.3.2. Marie-Émilie de Montanclos et Mme de Laisse.....	279
2.3.3. Félicité de Genlis et Sophie Cottin.....	283
2.4. De l’émulation au plagiat.....	287
2.5. Se défendre, ou ne pas répondre?.....	290
3. Conclusion du chapitre.....	293
Chapitre 5: « Puisque la France regarde désormais l’Italie de haut » : l’impact de la nation sur les relations entre auteures.....	298
0. Introduction.....	298
1. Échanges internationaux.....	306
1.1. Survol des contacts.....	308
1.2. Les Françaises : hégémonie, confiance, et (quelques) méfiances.....	319
1.2.1. Difficultés à valoriser une autre nation et appuis circonstanciés.....	319
1.2.2. « Une sorte de dignité qui nous devient naturelle » : la suprématie de la sociabilité française.....	326
1.2.3. « La perfide Albion » et les « manières étrangères » : méfiances et suspicions envers les Britanniques.....	339
1.3. Les Italiennes : humilité et défense de la nation.....	353
1.3.1. Respect et admiration envers les femmes de lettres d’autres nations, ou critique de la situation des femmes de la péninsule.....	353
1.3.2. À la défense de l’Italie.....	358
1.4. Conclusion de section.....	364
2. Échanges intranationaux : « la gloire de notre sexe et de notre pays ».....	366
3. Conclusion du chapitre.....	374
Chapitre 6 : « La partie n’est pas égale entre nous » : des identités sources de cohésions et de divisions.....	378
0. Introduction.....	378
1. Classe socio-économique.....	379
2. Opinions politiques et religieuses.....	394
3. Relations avec les hommes et avec le milieu littéraire mixte.....	415
4. Relations familiales.....	423

5. Âge et célébrité	430
7. Génération littéraire : émergence du romantisme	444
8. Conclusion du chapitre	458
Conclusion	462
Bibliographie.....	479
0. Note sur la bibliographie.....	479
1. Sources primaires.....	479
1.1. Manuscrites.....	479
1.2. Imprimées.....	480
2. Sources secondaires.....	496
2.1. Bases de données, répertoires de sources et dictionnaires en ligne	496
2.2. Monographies	497
2.3. Ouvrages collectifs	515
2.4. Sections/chapitres d'ouvrages	518
2.5. Articles	538
2.6. Mémoires et thèses	549
2.7. Communications non publiées	551
Annexe 1 : Correspondances entre auteures.....	552
1. Précisions	552
2. Légende	553
3. Françaises.....	556
3.1. Beaufort d'Hautpoul, Anne-Marie (1763-1837).....	556
3.2. Gay, Sophie (1776-1852)	557
3.3. Genlis, Félicité de (1746-1830).....	558
3.4. Pipelet Salm, Constance (1767-1845).....	560
3.5. Staël, Germaine de (1766-1817).....	565
4. Italiennes	569
4.1. Bandettini Landucci, Teresa (1763-1837)	569
4.2. Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796).....	571
4.3. Saluzzo Roero, Diodata (1774-1840)	572
4.4. Sulgher Fantastici, Fortunata (1755-1824)	575
4.5. Teotochi Albrizzi, Isabella (1760-1836)	578
Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées.....	581
1. Françaises.....	581
1.1. Beaufort d'Hautpoul, Anne-Marie (1763-1837)	581
1.1.1. Biographie.....	581
1.1.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	582
1.1.3. Orientations biographiques	583
1.2. Gay, Sophie (1776-1852)	583
1.2.1. Biographie.....	583
1.2.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	584
1.2.3. Orientations biographiques	585
1.3. Genlis, Félicité de (1746-1830).....	585
1.3.1. Biographie.....	585
1.3.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	586

1.3.3. Orientations biographiques	588
1.4. Montanclos, Marie-Émilie de (1736-1812).....	589
1.4.1. Biographie.....	589
1.4.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	590
1.4.3. Orientations biographiques	592
1.5. Pipelet Salm, Constance (1767-1845).....	592
1.5.1. Biographie.....	592
1.5.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	593
1.5.3. Orientations biographiques	595
1.6. Staël, Germaine de (1766-1817).....	596
1.6.1. Biographie.....	596
1.6.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse.....	597
1.6.3. Orientations biographiques	597
2. Italiennes	599
2.1. Bandettini Landucci, Teresa (1763-1837)	599
2.1.1. Biographie.....	599
2.1.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	599
2.1.3. Orientations biographiques	600
2.2. Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796).....	601
2.2.1. Biographie.....	601
2.2.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	601
2.2.3. Orientations biographiques	604
2.3. Lattanzi, Carolina (1771-1818).....	605
2.3.1. Biographie.....	605
2.3.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	606
2.3.3. Orientations biographiques	607
2.4. Saluzzo Roero, Diodata (1774-1840)	608
2.4.1. Biographie.....	608
2.4.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	608
2.4.3. Orientations biographiques	610
2.5. Sulgher Fantastici, Fortunata (1755-1824)	611
2.5.1. Biographie.....	611
2.5.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	611
2.5.3. Orientations biographiques	613
2.6. Teotochi Albrizzi, Isabella (1760-1836)	614
2.6.1. Biographie.....	614
2.6.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse	614
2.6.3. Orientations biographiques	615
Annexe 3 : Bibliothèques et fonds d'archives visités.....	616
1. France	616
2. Italie.....	616

Liste des tableaux

<u>Tableau 1: Noms des douze auteures sélectionnées</u>	74
<u>Tableau 2 : Périodes d'activité littéraire des femmes sélectionnées</u>	79
<u>Tableau 3: Types de sources étudiées, émises par les douze auteures sélectionnées</u>	83
<u>Tableau 4 : Contacts épistolaires internationaux</u>	309
<u>Tableau 5 : Recensions d'ouvrages publiés par des femmes étrangères</u>	315
<u>Tableau 6 : Tableau comparatif des correspondantes des femmes à l'étude</u>	555
<u>Tableau 7 : Correspondance d'Anne-Marie de Beaufort</u>	556
<u>Tableau 8 : Correspondance de Sophie Gay</u>	557
<u>Tableau 9 : Correspondance de Félicité de Genlis</u>	558
<u>Tableau 10 : Correspondance de Constance de Salm</u>	560
<u>Tableau 11 : Correspondance de Germaine de Staël</u>	565
<u>Tableau 12 : Correspondance de Teresa Bandettini</u>	569
<u>Tableau 13 : Correspondance d'Elisabetta Caminer</u>	571
<u>Tableau 14 : Correspondance de Diodata Saluzzo</u>	572
<u>Tableau 15 : Correspondance de Fortunata Sulgher</u>	575
<u>Tableau 16 : Correspondance d'Isabella Teotochi Albrizzi</u>	578

Remerciements

J'aimerais débiter en remerciant du fond du cœur ma merveilleuse directrice, Susan Dalton, pour le professionnalisme, l'humanisme, l'enthousiasme, l'intelligence, la disponibilité, la sensibilité et la confiance dont elle fait preuve à mon endroit, et ce, depuis maintenant une décennie. Sans son support, ses conseils, ses lumières, ses lectures attentives et sa rigueur, jamais vous ne pourriez lire ces remerciements... tout simplement parce que cette thèse n'existerait pas.

Je remercie chaleureusement le personnel de l'ensemble des nombreux fonds d'archives et bibliothèques consultés, et plus particulièrement de la *Biblioteca Civica di Saluzzo*, la *Biblioteca Civica di Pinerolo*, la *Biblioteca Civica di Padova*, la *Biblioteca Angelo Mai di Bergamo* et la *Biblioteca Statale di Lucca*. À la *Biblioteca Comunale A. Saffi di Forlì*, je remercie sincèrement la Dottoressa Antonella Imolesi, la signora Ambra et la signora Grace, de même que feu Dr. Piergiorgio Briigliadori, pour leur gentillesse exceptionnelle et leur hospitalité. Ma reconnaissance infinie va aux bénévoles de la *Société des amis du Vieux-Toulon*, pour leur disponibilité et leur accueil sans égal.

Je remercie les professeur-e-s du département d'histoire de l'Université de Montréal, et en particulier Denyse Baillargeon, Dominique Deslandres, Ollivier Hubert et Claude Morin, pour leurs commentaires judicieux, leur enthousiasme et leurs précieux conseils. Merci également à Hilary Brown, Claudio Chiancone, Christiane Coester, Elizabeth Colwill, Jean-Jacques Courtine, Tatiana Crivelli, Jean Delumeau, Micheline DeSève, Gillian Dow, Adriano Favaro, Lucien Faggion, Dena Goodman, Elisabetta Graziosi, Hilde Hoogenboom, Nancy Isenberg, Tom Mole, Marie-Thérèse Pallot-Raguet, Nicole Pellegrin, Marta Pellegrino, Christine Planté, Tiziana Plebani, Gilberto Sacerdoti, Catherine Sama, Mariam Sharif et particulièrement Suzan Van Dijk, qui ont répondu à mes questions, contribué à orienter mon travail et à faire évoluer mes réflexions.

Merci à tous les organismes ayant financé mes recherches doctorales, soient le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, le département d'histoire de l'Université de Montréal et le Centre canadien d'études allemandes et européennes. À

ces institutions officielles s'ajoute le support officieux fourni par mes parents Michel Lampron et Pauline Bellemare, que je remercie sincèrement pour leur soutien économique, logistique, et surtout affectif.

J'aimerais également remercier chaleureusement mes ami-e-s et collègues Marie-Ève Beausoleil, Annick Brabant, Mélissa Blais, Odile Brunelle-Beauchemin, Margaret Carlyle, Véronique Church-Duplessis, Élise Detellier, Francis Dupuis-Déri, Laurence Fortin-Pellerin, Claire Garnier, Catherine Giroux, Suzanne Gousse, Bénédicte Guillard, Geneviève Pagé, Virginie Pineault, Catherine Rancon, Sonya Roy, Julie Sanogo, Cheryl Smeall et Caroline Truchon pour leur générosité et leur support tout au long de ce processus. Ils et elles ont tous et toutes, chacun-e à leur manière, contribué à cette thèse. Ma reconnaissance va spécialement à Marie-Ève Beausoleil, Annick Brabant, Élise Detellier, Suzanne Gousse, Virginie Pineault, Sonya Roy, Cheryl Smeall, Caroline Truchon et Geneviève Pagé, qui ont aussi lu et commenté des chapitres avec rigueur et bienveillance.

Pour conclure, j'ai la chance d'avoir pour conjoint un intellectuel brillant et généreux, qui a toujours compris l'importance du travail académique dans ma vie. Benoît Lacoursière a su me motiver à persévérer, au quotidien, par de petits et grands gestes, et surtout par son amour et sa confiance. Finalement, merci à Julien Lampron-Lacoursière, qui me rend tellement fière, pour ta patience pendant mes longues heures de travail. Je continuerai à me battre pour que, toi aussi, tu aies accès à l'université dans quinze ans et que tu puisses y réaliser tes rêves.

Notes sur les citations et traductions

L'orthographe originale des citations a été conservée.

Les italiques dans les citations émanent des auteures elles-mêmes.

À moins qu'il n'en soit spécifié autrement, toutes les traductions sont les miennes.

Introduction

Il faut qu'il vienne après moi quelqu'autre madame de Lafayette¹ qui fasse ce que je n'ai pu faire. Elle ne fera pas mal, pourvu qu'elle en fasse autant que moi².

❖ missive de Madeleine de Scudéry (1607-1701), romancière française

À l'œuvre, mesdames! Mme de Staël³ et Mme Roland⁴ marchent devant nous; ce sont deux beaux noms, deux blanches bannières sous lesquelles nous devons nous ranger; ce sont deux saintes du calendrier des femmes, et leur esprit doit nous animer aujourd'hui où l'heure, non du combat, mais de la victoire a sonné. Que chacune choisisse sa place et s'y installe sans crainte [...]. Il ne s'agit pas de lutte avec l'homme, on ne veut pas sa place, mais bien celle qui est vide à côté de lui, et lui-même ne sera heureux que lorsqu'elle sera remplie⁵.

❖ article de Pauline Roland (1805-1852), écrivaine et féministe française, dans le *Journal des femmes : gymnase littéraire* (1834)

Le XVIII^e siècle, décrit par des contemporain-e-s comme « le siècle des femmes »⁶, est souvent interprété par l'historiographie comme étant une période particulièrement favorable à la participation féminine au sein de la sphère culturelle européenne. Plusieurs femmes de l'élite s'insèrent dans la République des lettres, sont

¹ Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette (1634-1693), romancière française.

² La Fayette, Marie-Madeleine de, *Correspondance, édition établie par André Beaumier*, Paris, Gallimard, 1942, vol. 2, p. 208. Cité par : DeJean, Joan, « De Scudery à Lafayette : la pratique et la politique de collaboration littéraire dans la France du XVII^e siècle », dans *Dix-Septième Siècle*, vol. 45, no. 181 (1993), pp. 683.

³ Germaine de Staël (1766-1817), écrivaine française, d'ascendance suisse.

⁴ Manon Roland (1754-1793), mémorialiste française.

⁵ Roland, Pauline, « À l'œuvre, mesdames! », dans *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 7 (4 janvier 1834), p. 45.

⁶ L'expression a notamment été employée par le dramaturge italien Pietro Chiari (1712-1785). À ce sujet, voir notamment : Findlen, Paula, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Catherine Sama et Wendy Wassing Roworth, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, p. 18. Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 1.

partie prenante de la sociabilité mixte, sont membres des académies en Italie, certaines y enseignant même dans les universités⁷. Ce portrait appréciable n'implique toutefois pas que la femme de lettres ait été acclamée partout. Comme au cours des siècles précédents, la question du « mérite des femmes »⁸ est débattue entre les intervenant-e-s qui défendent la participation féminine à la culture, et ceux qui la condamnent, cette opposition prenant la forme de la célèbre *querelle des femmes*⁹. Or, plusieurs mutations culturelles et politiques influencent et transforment ce débat au XVIII^e siècle.

Au niveau politique, dans la période névralgique des Lumières et de la Révolution française, qui voit le sujet politique masculin se transformer en citoyen, le débat sur l'autorat féminin est nécessairement coloré par la question des droits des femmes et s'avère, par conséquent, particulièrement intense et chargé¹⁰. La Révolution, avec la radicale idée d'égalité qui y est mise de l'avant, ouvre d'ailleurs un espace des possibles pour les femmes. Leur implication dans le processus révolutionnaire, visible tant au niveau des foules que par la présence de figures de proue – telles qu'Olympe de Gouges (1748-1793), auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*

⁷ Voir notamment : Goodman, Dena, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit. Findlen, Paula, « Science as Career in Enlightenment Italy : The Strategies of Laura Bassi », dans *Isis*, vol. 84 (1993), pp. 441-469.

⁸ Il s'agit du titre d'un important traité de la *querelle des femmes*, publié en 1600 par l'auteure vénitienne Moderata Fonte (1555-1592), et intitulé *Il merito delle donne*. Sur Moderata Fonte, voir notamment : Malpezzi Price, Paola, *Moderata Fonte : Women and Life in Sixteenth-Century Venice*, Madison (NJ), Fairleigh Dickinson University Press, 2003.

⁹ « La querelle des femmes est un débat autour des [...] constructions socio-culturelles de 'masculin' et de 'féminin', un combat de plume ou de pinceau, de textes et/ou d'images. Ce débat est un phénomène européen et s'étend du début du XV^e jusqu'au XVIII^e siècle. Une de ses caractéristiques majeures : souvent, les textes 'dialoguent' entre eux, un texte répondant à l'autre ». Zimmermann, Margarete, « Querelle des femmes, querelle du livre », dans Dominique De Courcelles et Carmen Val Julián, dirs., *Des femmes et des livres. France et Espagnes, XIV^e-XVII^e siècles*, Paris, École des Chartes, 1999, pp. 80-81.

¹⁰ Sur la *querelle des femmes* à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, voir notamment : Pellegrin, Nicole et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012. Fraisse, Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989]. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit.

(1793) – soulève notamment la question de la place des femmes dans la sphère publique¹¹. Alors que le suffrage universel masculin est (brièvement) proclamé, le droit de vote – quoique réclamé par certain-e-s¹² – est dénié aux femmes, une situation qui perdure jusqu'en 1944 pour la France, et en 1945 pour l'Italie. Cette exclusion, les écrivaines en font également les frais, en tant que femmes d'abord, mais aussi comme auteures.

En effet, si c'est la présence massive des femmes dans la mobilisation révolutionnaire qui entraîne la « réaction » de 1793 (la fermeture des clubs politiques féminins) et celle de 1795 (la répression des foules féminines), c'est notamment l'augmentation du nombre de femmes auteures (comme nous le verrons ci-dessous) qui favorise la réactivation et l'accélération des critiques à leur endroit à la même période¹³. C'est dans ce contexte que naît un véritable débat sur l'autorat féminin, dans lequel ses objectifs, sa pertinence, et sa légitimité sont attaqués. À travers ces attaques, c'est le rôle des femmes dans la sphère publique qui est remis en question. On note parallèlement

¹¹ La naissance de la « sphère publique » au XVIII^e siècle a notamment été théorisée par Jürgen Habermas dans : *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. Marc B. De Launay, Paris, Payot, 1978 [1962]. Voir également : Goodman, *The Republic of Letters*, op. cit. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit. Pour des débats et reconsidérations sur la théorie d'Habermas, voir notamment : Mah, Harold, « Phantasies of the Public Sphere : Rethinking the Habermas of Historians », dans *Journal of Modern History*, vol. 72 (2000), pp. 153-182. Calhoun, Craig, dir., *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge, MIT Press, 1992. Melton, Van Horn, *The Rise of the Public in Enlightenment Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001. Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003.

¹² C'est notamment le cas de Nicolas de Condorcet (1743-1794) et d'Olympe de Gouges (1748-1793) en France, et de Carolina Lattanzi (1771-1818) et Rosa Califfonia (dates inconnues) en Italie. À ce sujet, voir notamment : Offen, Karen, *European Feminisms, 1700-1950. A Political History*, Stanford, Stanford University Press, 2000, pp. 57-70.

¹³ Hesse, Carla, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », dans Colin Jones et Dror Wahrman, dirs., *The Age of Cultural Revolutions : Britain and France, 1750-1820*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 190-202. Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989, p. 11.

une continuité dans la stigmatisation des écrivaines, jugées « mauvaise[s] femme[s] et mauvaise[s] auteure[s] »¹⁴.

L'intensité des critiques faites à l'égard des femmes de lettres pendant la Révolution est particulièrement soutenue, mais les propos ne sont pas nouveaux : ils s'inscrivent dans une longue lignée de remises en question aussi ponctuelles que perpétuelles. Ce qui change, par contre, est la réaction des femmes elles-mêmes qui, à partir du XVIII^e siècle, participent plus que jamais aux *querelles des femmes*, c'est-à-dire aux débats qui les concernent directement¹⁵. Le XVIII^e siècle lance donc « le signal d'une importante conquête de la part du monde intellectuel féminin : à la femme était désormais consenti un droit de réplique »¹⁶. Avec la Révolution, on passe, selon Geneviève Fraisse, « de la querelle [des femmes] à l'impossible procès »¹⁷, un processus qui pose les jalons discursifs en vue de la naissance graduelle d'un véritable mouvement féministe organisé. Ce mouvement prendra racine en France au cours de la décennie 1830 avec l'action des saint-simoniennes¹⁸. En Italie, les campagnes d'Anna Maria Mozzoni (1837-1920) et la création d'associations féminines réclamant le droit de vote ne verront le jour que suite à l'unification de 1861¹⁹.

Mais les perturbations politiques ne sont pas les seules mutations qui affectent le débat sur l'autorité féminine : les développements culturels sont aussi, sinon encore plus importants. L'accélération du marché de l'imprimé, inégale à travers l'Europe, mais dont tout le continent ressent les effets, se double d'une importante augmentation du nombre d'écrivains au XVIII^e siècle²⁰. En particulier à partir de 1789, la France connaît

¹⁴ Ibid., p. 28.

¹⁵ Messbarger, *The Century of Women*, op. cit., p. 5.

¹⁶ « il segnale di una importante conquista da parte del mondo intellettuale femminile : alla donna era concesso diritto di replica ». Giordano, Antonella, *Letterate toscane del Settecento : un regesto*, Firenze, All'insegna del giglio, 1994, p. 14.

¹⁷ Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., p. 295.

¹⁸ Ce mouvement sera défini au chapitre 1, p. 50.

¹⁹ Moses, Claire Goldberg, *French Feminism in the Nineteenth Century*, Albany, State University of New York Press, 1984. Pieroni Bortolotti, Francesca, *Alle origini del movimento femminile in Italia, 1848-1892*, Torino, Einaudi, 1963.

²⁰ Sur l'augmentation du nombre d'auteurs au XVIII^e siècle, voir notamment : Darnton, Robert, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992. Sur le développement du marché de l'imprimé, voir notamment : Melton, *The Rise of the Public in Enlightenment*

une explosion sans précédent du nombre de femmes auteures²¹. La vitalité du marché du livre favorise à son tour l'émergence d'un lectorat féminin, soutenu par une augmentation des taux d'alphabétisation²². Les femmes sont ainsi mieux en mesure de connaître les œuvres féminines, d'y faire référence, voire de s'en inspirer.

Suzan van Dijk suggère que cette nouvelle visibilité des écrivaines pousse également ces dernières à solidifier les réseaux qu'elles développent entre elles :

Des contacts personnels basés sur des ouï-dire, en passant par la traduction des ouvrages d'une autre auteure avec laquelle l'une est « parfaitement d'accord », à l'exhortation emphatique des autres femmes « à ne pas balayer l'avis d'une sœur », que cette sœur soit ou non une compatriote : ces citations [sur plusieurs siècles] montrent un développement clair. Elles illustrent comment les femmes auteures deviennent clairement visibles, et en même temps plus en confiance, comment elles apparaissent de façon accrue devant les yeux du public, et comment elles se donnent davantage de publicité, introduisant les ouvrages des unes et des autres à un nouveau lectorat féminin. Dans ce développement, les frontières nationales semblent presque parfois se dissoudre, des femmes auteures venant d'ailleurs jouant ainsi un rôle similaire à celui joué dans leur propre patrie. Les femmes auteures s'offrent du soutien²³.

Le développement de l'imprimé favorise ainsi une accélération des contacts entre femmes de lettres : si les auteures du XVII^e siècle avaient « entendu parler » d'une autre

Europe, op. cit. Chartier, Roger, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990]. Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2 (2005), pp. 200-217.

²¹ Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001, pp. 31-56.

²² Sur les taux d'alphabétisation en France et en Italie, voir le chapitre 4, p. 227 et le chapitre 5, p. 357.

²³ « From personal contact based on hearsay, via the translated work of a writer with whom one sometimes 'perfectly agrees', to the emphatic exhortation to other women 'not to scorn the advise of a sister', whether or not that sister is a compatriot : these quotations [...] show a clear development. They illustrate how female authors become more clearly visible and at the same time more self-assured, how they appear more in the public eye, and how they give one another greater publicity and introduce one another's work to a new female readership. In this development, national borders sometimes seem almost to dissolve, so that women writers from elsewhere play the same role as those in the homeland. Women writers provide each other with support ». Van Dijk, Suzan, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands. A Task for Historiographers », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 9-10.

écrivaine, celles-ci sont, au XVIII^e siècle, parfaitement au courant des travaux de leurs collègues²⁴.

Cette prise de contact entre auteures n'est pas sans avoir un impact sur la défense de l'activité littéraire féminine, une question centrale à la *querelle des femmes*. Les écrivaines, directement ciblées et concernées par le débat sur l'autorité féminine, se trouvent confrontées à un problème partagé qui les invite à réfléchir sur la collectivité des femmes auteures, une question politique aussi cruciale que délicate, et à prendre position quant à leurs collègues. Au cœur d'une période marquée par la naissance de l'opinion publique²⁵ et qui vit l'expérience de la mobilisation nécessaire à la vie démocratique, confrontées à la nécessité de défendre cette cause féminine – notamment afin de légitimer leur propre activité littéraire – et dotées de réseaux plus étendus et solides qu'auparavant, les écrivaines reconnaissent-elles l'importance de la communauté des femmes auteures, et de l'entraide qui peut en découler? Quelles sont les stratégies de légitimation individuelles et communes adoptées par les femmes auteures et comment se développent-elles dans le cadre des réseaux déployés entre les écrivaines?

C'est ce que nous découvrirons au fil des chapitres de cette thèse, au sein de laquelle nous analyserons les relations entre les femmes auteures en France et en Italie, de 1770 à 1840. Ces relations illustrent le défi de « l'action commune », conçue dans une optique de défense d'une cause féminine – celle des femmes auteures – avant l'émergence du mouvement féministe. Les relations sont faites de cohésions – les contacts sont nombreux et les écrivaines s'épaulent en temps de crise – et de divisions, qu'elles soient d'ordre personnel, littéraire ou politique. Les auteures sont confrontées à la difficulté d'arrimer leurs intérêts individuels (promotion de leur propre carrière,

²⁴ Ibid., p. 9.

²⁵ Sur l'opinion publique au XVIII^e siècle, voir notamment : Habermas, *L'espace public*, op. cit. Farge, Arlette, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992. Baker, Keith Michael, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*, trad. Louis Évrard, Paris, Payot, 1993 [1990]. Rao, Anna Maria, « L'opinion publique en Italie au XVIII^e siècle », dans *European Legacy*, vol. 1, no. 1 (1996), pp. 200-206. Ricaldone, Luisa, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografè, croniste, narratrici, epistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 11-47.

identités multiples qui interfèrent avec le sexe/genre) aux intérêts collectifs des écrivaines (légitimer l'autorat féminin et conséquemment leur propre activité littéraire). Cette thèse documente les manières dont les écrivaines reconnaissent l'importance de la communauté des femmes auteures, au plan de leurs discours comme de leurs pratiques, et les défis liés à la cohésion de cette communauté, à une époque où non seulement l'autorat féminin, mais également le contexte culturel et politique, sont en pleine transformation.

Chapitre 1 : Historiographie, problématique et méthodologie

0. Introduction

En étudiant les relations entre femmes de lettres en France et en Italie (1770-1840), nous cherchons à mettre en lumière les manières dont elles reconnaissent – ou non – l'importance stratégique de la communauté des écrivaines et de l'entraide qui peut en résulter, dans un contexte où l'autorat féminin est à la fois florissant et remis en question. Les stratégies individuelles de légitimation de l'activité littéraire féminine ont déjà fait l'objet de quelques études. En contrepartie, la question de la communauté des femmes auteures – un groupe visible bien avant l'émergence du mouvement féministe – et des stratégies communes¹ qui peuvent découler des contacts entre écrivaines, n'ont pas été analysées conjointement au niveau des discours et des pratiques². Ce problème,

¹ La stratégie est ici définie comme l'action d'« agi[r] en fonction d'intérêts [...] qui définissent, pour l'acteur[-trice], des buts propres. Pour les atteindre, il [-elle] va utiliser les ressources qu'il[-elle] juge pertinentes par rapport à toutes les opportunités qu'il[-elle] perçoit dans le contexte du jeu ». En mettant de l'avant les « stratégies communes », nous faisons référence au fait que les femmes auteures définissent, sans nécessairement se concerter, des stratégies similaires de légitimation de l'autorat féminin au même moment. Les « stratégies collectives », quant à elles, sont orchestrées, pensées et débattues en collectif. Foudriat, Michel, *Sociologie des organisations*, Paris, Pearson Education France, 2007, p. 164.

² Ainsi que le remarque Roger Chartier, il n'est pas aisé de différencier les discours et les pratiques à l'ère du *linguistic turn*. Néanmoins, cette distinction a été illustrée par les recherches d'Elizabeth Colwill, qui a démontré que si Constance de Salm (1767-1845) a manifesté son appui au groupe des femmes auteures dans de nombreux écrits (discours), elle a, dans les faits, « recherché une position d'indépendance formelle parmi les femmes de lettres », ce qui est visible dans sa correspondance et dans ses choix d'alliances (pratiques). Dans le cadre de cette thèse, nous cherchons non seulement à déterminer si les écrivaines émettent des opinions favorables à d'autres auteures et promeuvent la communauté dans leurs textes (discours), mais aussi à discerner si elles mettent en œuvre ces discours par des gestes concrets (pratiques) – par exemple en s'alliant réellement avec une ou plusieurs auteures, en refusant de critiquer publiquement des collègues, etc. – qui témoignent de la matérialisation ou non de ces discours. Chartier, Roger, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », dans *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, vol. 31 (2003), pp. 13-24. « sought a position of formal independence among women of letters ». Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), p. 47.

significatif sur le plan culturel comme politique, est ici abordé par l'étude d'un vaste corpus, composé des écrits et correspondances d'un groupe de femmes auteures, le tout au cœur d'une démarche transnationale.

Dans ce chapitre, nous détaillerons tout d'abord l'historiographie portant sur les femmes de lettres, sur les relations entre auteures et sur le féminisme en France et en Italie. À partir de ce bilan, nous définirons la problématique de recherche et les hypothèses, pour ensuite exposer les choix méthodologiques. Nous terminerons en présentant l'organisation des chapitres de la thèse.

1. Historiographie

L'histoire des femmes de lettres européennes et des relations entre auteures, florissante à l'heure actuelle, est souvent abordée en tenant compte de la vie ou de l'œuvre d'une ou de quelques écrivaines. Il est donc difficile de tracer un portrait global de leur expérience et conséquemment, des contacts qu'elles entretiennent entre elles. C'est dans ce contexte que certains travaux se sont repliés sur des idées préconçues – qui manquent parfois de nuances – quant aux relations entre femmes, : ces dernières sont soit des « rivales » animées par la jalousie, soit des « sœurs », fondamentalement unies face à l'oppression patriarcale. On aurait d'ailleurs pu penser que l'historiographie du (proto-)féminisme se serait attaquée à la question de l'action commune des femmes – et des écrivaines –, mais celle-ci a surtout analysé leurs discours pour la période à l'étude. C'est donc dire que la polarisation et l'individualisation des recherches présentes ne permettent pas de définir un portrait d'ensemble, exhaustif et transnational des relations entre femmes auteures.

1.1. Les femmes de lettres

Les femmes de lettres, particulièrement en France, ont suscité l'intérêt des historien-ne-s et littéraires dans la foulée de l'avènement de l'histoire des femmes à partir des années 1980³. Cette abondante historiographie a permis de mettre en lumière les accomplissements et les œuvres de quantité d'auteures, qui n'avaient toutefois pas

³ Zimmermann, Margarete, « À la recherche des auteures des temps passés », dans *LHT. Littérature, Histoire, Théorie*, no. 7 (2011), paragraphes 6-9. [page consultée le 14 février 2012], <http://www.fabula.org/lht/2017/traductions/2213-2017zimmermann>.

été retenues ou documentées par les précédents spécialistes de la littérature. La question de l'exclusion des femmes du champ littéraire – c'est-à-dire le décalage entre la forte présence d'écrivaines aux XVIII^e et XIX^e siècles et leur mise à l'écart de l'histoire littéraire contemporaine, qui s'élabore en fonction de figures canoniques masculines – a également fait couler beaucoup d'encre⁴.

Les études littéraires abordent fréquemment les écrivaines des XVIII^e et XIX^e siècles dans une optique biographique, individuelle, ou pluri-biographique⁵ – ce qui semble particulièrement vrai pour l'Italie⁶. Si ce type d'approche permet de « démontrer l'éventail d'activités où peuvent s'illustrer les femmes »⁷, elle ne permet toutefois pas toujours de dresser un portrait historique d'ensemble des relations entre les femmes auteures. Certaines synthèses appréciables⁸ ainsi que des études plus englobantes ont toutefois été réalisées, celles-ci étant à même d'éclairer les difficultés rencontrées par les femmes de lettres, tout comme leurs accomplissements dans des domaines précis, tels que celui du roman, de l'opéra ou du journalisme⁹.

⁴ À ce sujet, voir notamment la récente synthèse de Martine Reid : *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010. Voir également : Zimmermann, « À la recherche des auteures des temps passés », op. cit. Planté, Christine, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, no. 3 (2003), pp. 655-668. De Saint-Martin, Monique, « 'Les femmes écrivains' et le champ littéraire », dans *Masculin/féminin*, vol. 1, no. 83 (1990), pp. 52-56.

⁵ Gemis, Vanessa, « La biographie genrée : le genre au service du genre », dans *Contextes*, vol. 3 (2008), paragraphe 5. <http://contextes.revues.org/2573> [page consultée le 12 février 2012]. Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire », op. cit. [s.a.], « Présentation du dossier », dans *Contextes*, vol. 3 (2008), numéro spécial « La question biographique en littérature ». <http://contextes.revues.org/2653> [page consultée le 12 février 2012].

⁶ Sur la domination des bio-bibliographies portant sur les femmes de lettres italiennes des XVIII^e et XIX^e siècles, voir ce chapitre, p. 65.

⁷ Gemis, « La biographie genrée », op. cit., par. 5.

⁸ Pour la France, voir notamment : Finch, Alison, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000. Stephens, Sonya, *A History of Women's Writing in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000. Pour l'Italie, voir notamment : Panizza, Laetitia et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000.

⁹ Voir notamment : Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989. Cohen, Margaret, *The Sentimental Education of the Novel*,

L'historiographie s'est également intéressée à la spécificité des XVIII^e et XIX^e siècles en ce qui a trait à la participation féminine à la vie culturelle. Les historien-ne-s ont notamment privilégié l'étude des sociabilités, et des opportunités d'écriture, de publication et d'investissement de la « sphère publique » offertes aux femmes dans ce contexte. Ces travaux permettent aussi de mettre en lumière les espaces au sein desquels des femmes de lettres sont amenées à se rencontrer.

1.1.1. Sociabilités et espaces de rencontres entre femmes

Daniel Roche et Vincenzo Ferrone notent, depuis les années 1990, un intérêt historiographique soutenu envers la sociabilité et les réseaux intellectuels des XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle¹⁰. Les recherches se concentrent en particulier sur la République des lettres¹¹ et les différentes institutions qui la composent, au cœur d'une

Princeton (NJ), Princeton University Press, 1999. DeJean, Joan, *Tender Geographies : Women and the Origins of the Novel in France*, New York, Columbia University Press, 1991. Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001. Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam, APA Holland University Press, 1988.

¹⁰ Roche, Daniel et Vincenzo Ferrone, « Historiographie des Lumières », dans Roche et Ferrone, dirs., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, pp. 553-569.

¹¹ La République des lettres est définie par Françoise Waquet comme étant un réseau littéraire, institutionnel et intellectuel, parcourant l'Europe et auquel on peut attribuer les valeurs de liberté, de cosmopolitisme et d'unité du monde savant. L'amitié, une de ses valeurs centrales, a été décrite par Emmanuel Bury comme le « ferment de la République des lettres », ce que les recherches de Susan Dalton sur les femmes ont par ailleurs confirmé. La République des lettres, institution informelle réunissant des savants et érudits depuis la Renaissance (première République des lettres), se transforme considérablement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans le contexte des Lumières qui favorisent sa politisation et sa publicisation (seconde République des lettres). Elle se désintègrerait dans le contexte de la Révolution française, selon l'interprétation qui découle notamment des travaux d'Anne Goldgar et de Dena Goodman. Néanmoins, la signification du concept de « République des lettres » en lui-même (i.e. échanges intellectuels), et les institutions qui y sont associées (salons, académies, etc.), se perpétuent dans la première moitié du XIX^e siècle. Le terme « République des lettres » continue d'ailleurs d'être utilisé par l'historiographie du XIX^e siècle (et même du XX^e siècle), notamment par Maria Teresa Mori, Antoine Compagnon et Pascale Casanova. Voir, dans l'ordre : Waquet, Françoise, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 1 (1989), p. 501. Bury, Emmanuel, « L'amitié savante, ferment de la

époque caractérisée par un accroissement de la circulation des documents et des personnes – facteurs facilitant les échanges¹². Si la vaste majorité des études portent sur les hommes, les travaux sur le rôle des femmes ont notamment mis l’accent sur les possibilités intellectuelles offertes aux femmes dans l’univers de la sociabilité. À ce titre, le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle représentent une période plutôt paradoxale en histoire des femmes. En effet, ainsi que le remarque Susan Dalton – qui a consacré une monographie complète à l’analyse de la participation féminine dans les milieux intellectuels français et italiens de la période –, « les idées sur la nature des femmes, leur rationalité, sur leurs rôles politiques et intellectuels adéquats, existaient de concert avec des pratiques de sociabilité qui offraient aux femmes de l’élite un degré de latitude afin de définir elles-mêmes leurs actions »¹³.

On pense tout d’abord aux salons, espaces de rencontres datant du XVII^e siècle. Ceux-ci auraient représenté l’institution par excellence grâce à laquelle les femmes

République des lettres », *XVIIe siècle*, vol. 51, no. 4 (1999), pp. 729-747. Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., argument traversant le livre, et en particulier p. 124. Goldgar, Anne, *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995. Goodman, Dena, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994. Mori, Maria Teresa, *Salotti : La sociabilità delle élite nell'Italia dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2000, p. 126. Compagnon, Antoine, *La troisième république des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1983. Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

¹² Voir notamment : Roche, Daniel, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988. Gordon, Daniel, *Citizens without Sovereignty : Equality and Sociability in French Thought, 1670–1789*, Princeton, Princeton University Press, 1994. Goodman, *The Republic of Letters*, op. cit. Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit. Bots, Hans et Françoise Waquet. *La République des lettres*, Paris, Belin-De Boek, 1997. Beaurepaire, Pierre-Yves, dir. *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002. Boutier, Jean, Brigitte Marin et Antonella Romano, *Naples, Rome, Florence : Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005. Hooek-Demarle, Marie-Claire, *L'Europe des lettres : réseaux épistolaires et construction de l'espace Européen*, Paris, A. Michel, 2008.

¹³ « the ideas about women’s natures, their rationality, and their proper political and intellectual roles existed alongside practices of sociability that provided elite women with a degree of latitude to define their actions themselves ». Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., p. 11.

investissent la sphère culturelle et littéraire¹⁴. Si les salons français sont sujets à d'importants débats quant au rôle qu'y exercent les femmes, et celles qui aspirent à une carrière littéraire en particulier¹⁵, du côté de l'Italie, un certain consensus historiographique règne. En effet, de nombreuses études dressent un portrait

¹⁴ Joan DeJean, Linda Timmermans, Erica Harth et Brita Rang suggèrent que les réseaux littéraires entre les *Précieuses*, qui écrivent collectivement, se regroupent et s'influencent mutuellement, constituent une première étape vers une prise de conscience « féministe ». Voir, dans l'ordre : DeJean, *Tender Geographies*, op. cit., p. 6. DeJean, « De Scudéry à Lafayette : la pratique et la politique de collaboration littéraire dans la France du XVII^e siècle », dans *Dix-Septième Siècle*, vol. 45, no. 181 (1993), pp. 673-685. Timmermans, Linda, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Champion, 2005 [1993], p. 366. Harth, Erica, « The Salon Woman Goes Public ... or Does She? », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, pp. 179-193. Harth, *Cartesian Women : Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Ithaca, Cornell University Press, 1992. Rang, Brita, « A 'Learned Wave' : Women of Letters and Science from the Renaissance to the Enlightenment », dans Tjitske Akkerman et Siep Stuurman, dirs., *Perspectives of Feminist Political Thought in European History From the Middle Ages to the Present*, London, Routledge, 1998, pp. 50-66. Sur les salons au XVII^e siècle et le rôle des *Précieuses*, voir également : Lougee, Carolyn C., *Le Paradis des Femmes. Women, Salons, and Social Stratification in Seventeenth-Century France*, Princeton, Princeton University Press, 1976.

¹⁵ Benedetta Craveri et Dena Goodman ont mis en évidence les possibilités offertes aux femmes – et particulièrement aux salonnières – dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ces dernières ayant une influence marquée sur le milieu littéraire et politique. En contrepartie, Jolanda Pekacz soutient que les salons représentent des espaces plutôt « conservateurs », peu favorables au développement de liens entre les femmes. Quant à lui, Antoine Lilti souligne « l'incompatibilité entre la sociabilité mondaine et le statut de femme de lettres » dans les salons français, mentionnant par ailleurs les moqueries que Germaine de Staël (1766-1817) et Félicité Genlis (1746-1830) ont subies, au début de leur carrière, lorsqu'elles ont tenté de combiner leur activité salonnière et littéraire. Par conséquent, selon Lilti, le salon ne peut être perçu comme un espace émancipateur pour les femmes de lettres. Isabelle Brouard-Arends, plus appréciative des possibilités des salons et moins tranchée que Lilti, admet toutefois que l'activité de salonnière ne peut être considérée *a priori* comme un tremplin vers l'autorat. Voir, dans l'ordre : Craveri, Benedetta, *L'âge de la conversation*, trad. Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, 2002 [2001]. Goodman, *The Republic of Letters*, op. cit. Pekacz, Jolanta T., *Conservative Tradition in Pre-Revolutionary France : Parisian Salon Women*, New York, Peter Lang, 1999. Lilti, Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 119. Brouard-Arends, Isabelle, « Qui peut définir la femme de lettres? De la salonnière à la femme de lettres, intégration et exclusion, une dialectique complexe », dans Roger Marchal, dir., *Vie des salons et activités littéraires, de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2001, vol. 2, pp. 95-103.

globalement positif des opportunités offertes aux auteures dans les salons, notamment en ce qui a trait aux possibilités de rencontres avec d'autres écrivaines¹⁶. Maria Teresa Mori souligne les rapports respectueux, empreints d'admiration, de reconnaissance et d'identification, entretenus par plusieurs salonnières au XIX^e siècle¹⁷. Maria Pia Donato présente, quant à elle, les salons romains de la seconde moitié du XVIII^e siècle comme des lieux de rencontre entre femmes de lettres et artistes. Selon Donato, la participation féminine aux salons et les contacts noués dans ce cadre permettent aux femmes de lettres de s'affirmer individuellement et collectivement¹⁸. Les perspectives de Mori et Donato mettent indirectement en évidence une lacune de l'historiographie française – d'ailleurs remarquée par Jolanta Pekacz – au sein de laquelle les salonnières

¹⁶ Les possibilités offertes aux femmes de lettres dans les salons italiens ont notamment été mises en évidence dans la plupart des essais contenus dans *Salotti e ruolo femminile*, ouvrage fondateur dirigé par Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, de même que dans les travaux de Giuseppina Rossi, Maria Iolanda Palazzolo et Elena Musiani. Les études d'Elisabetta Graziosi ont également mis en valeur l'importante visibilité des auteures dans les salons, qui leur offrent « la possibilité d'une participation accrue à la vie civile et littéraire de l'époque », surtout dans le contexte de l'ouverture aux femmes des académies littéraires au début du XVIII^e siècle. Quant à elles, Laetizia Panizza et Sharon Wood considèrent que les salons en Italie ont représenté un levier important dans l'accès au monde de la production imprimée pour les femmes. Le XIX^e siècle n'est pas en reste dans cette perspective, Gabriella Romani faisant valoir les opportunités de publication offertes aux auteures participant aux salons de l'époque, et ce, particulièrement dans le domaine du journalisme. Voir, dans l'ordre : Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla, dirs., *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venezia, Marsilio Editori, 2004. Rossi, Giuseppina, *Salotti letterari in Toscana*, Firenze, Le Lettere, 1992. Palazzolo, Maria Iolanda, *I salotti di cultura nell'Italia dell'Ottocento : Scene e modelli*, Milan, Franco Angeli, 1985. Musiani, Elena, *Circoli e salotti femminili nell'Ottocento. Le donne bolognesi tra politica e sociabilità*, Bologna, Clueb, 2003. « le possibilità di una più piena partecipazione alla vita civile e letteraria del tempo » : Graziosi, Elisabetta, « Presenze femminili : fuori e dentro l'Arcadia », dans Betri et Brambilla, op. cit., p. 92. Panizza et Wood, « Introduction », op. cit., p. 6. Romani, Gabriella, « A Room with a View : Interpreting the Ottocento Through the Literary Salon », dans *Italica*, vol. 84, nos. 2-3 (2007), pp. 233-246.

¹⁷ Mori, *Salotti : La sociabilità delle élite nell'Italia dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2000, p. 162. Elle analyse notamment les rencontres entre la mondaine Louise d'Albany (1752-1824) et les écrivaines et salonnières vénitiennes Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1836) et Giustina Renier Michiel (1755-1832).

¹⁸ Donato, Maria Pia, « The Temple of Female Glory : Female Self-Affirmation in the Roman Salon of the Grand Tour », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 75-78.

semblent surtout étudiées en fonction de leurs relations avec les hommes, les historien-ne-s n'analysant que peu ou pas les relations dressées entre femmes dans ces institutions¹⁹. Cette thèse cherche à combler en partie cette lacune, en illustrant – en filigrane – le rôle des salons dans la configuration des réseaux féminins des Françaises.

Les académies et universités ont également fait l'objet d'une attention historiographique particulièrement soutenue, en France comme en Italie²⁰. Si l'exclusion des femmes de ces institutions en France, pendant la quasi-totalité de la période à l'étude²¹ n'en fait pas, de prime abord, un terrain de prédilection pour les historien-ne-s des sociabilités féminines, le cas est tout autre pour l'Italie. En effet, les femmes sont, au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, admises dans plusieurs académies locales, leur participation étant particulièrement visible et documentée à l'*Accademia degli Arcadi di Roma* (ci-après appelée l'Arcadie)²².

¹⁹ Pekacz, *Conservative Tradition in Pre-Revolutionary France*, op. cit., p. 4.

²⁰ Pour des études générales sur les académies, voir notamment : Roche, Daniel, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, 1978. Donato, Maria Pia, *Accademia romana : una storia sociale, 1671-1824*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 2000. Voir également les nombreux essais sur les académies contenus dans : Boutier, Marin et Romano, dirs., *Naples, Rome, Florence*, op. cit.

²¹ Sur les 2500 académiciens français répertoriés par Daniel Roche au XVIII^e siècle, moins d'une douzaine s'avèrent être des femmes. Roche, *Le siècle des Lumières en province*, op. cit., vol. 1, p. 193, vol. 2, p. 103. Mais si les femmes ne sont généralement pas admises dans les académies, certaines ont toutefois favorisé la participation féminine dans des compétitions littéraires. C'est notamment le cas de l'Académie française, qui a ouvert le prix Montyon, destiné à un ouvrage promouvant l'amélioration des mœurs et remporté en 1782 par Louise d'Épinay (1726-1783) À ce sujet, voir le chapitre 4 de cette thèse, p. 15. De plus, la Révolution française a vu naître certaines académies mixtes, telles que le Lycée des Arts (1792). Le Premier Empire signera la fin de la participation féminine au sein de cette institution. Leur exclusion des académies a également été décrite, notamment par Anne Schroeder, comme un facteur de solidarisation entre femmes. C'est notamment le cas entre Félicité de Genlis, exclue de l'Académie française, qui prend la défense de la portraitiste Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), quant à elle exclue de l'Académie des Beaux-Arts. Schroeder, Anne L., « Going Public Against the Academy in 1784 : Mme de Genlis Speaks Out on Gender Bias », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 376-382.

²² La participation des femmes dans les académies italiennes, plutôt hors norme dans le contexte européen, a été mise en évidence par les historiennes des femmes. Néanmoins, rappelons que ce ne sont pas toutes les académies italiennes qui accueillait les femmes,

L'historiographie, tout en reconnaissant la forte délimitation des rôles masculins et féminins dans l'institution, a généralement dépeint l'Arcadie comme non seulement favorable, mais déterminante, dans le développement et la reconnaissance de l'autorat féminin en Italie²³. Selon Tatiana Crivelli, l'Arcadie s'est avérée un espace de rencontre et de « sororité » entre femmes auteures au XVIII^e siècle²⁴. De plus, Elisabetta Graziosi mentionne que la participation aux académies permet aux auteures italiennes, qui voyagent généralement beaucoup moins que leurs homologues masculins, d'être en contact avec des écrivaines de la péninsule, de même qu'avec des auteur-e-s étrangers et

et que cette participation, quoiqu'encouragée, demeure quantitativement beaucoup plus faible que celle des hommes. À ce sujet, voir notamment : Boutier, Jean, « Les membres des académies florentines à l'époque moderne : la sociabilité intellectuelle à l'épreuve du statut et des compétences », dans Boutier, Marin et Romano, *Naples, Rome, Florence*, op. cit., p. 432. Par ailleurs, la participation féminine est encouragée sur la base des *a priori* traditionnels au sujet des femmes, jugées plus sensibles, aptes à la conversation et bonnes hôtesse. À ce sujet, voir notamment : Graziosi, Elisabetta, « Arcadia femminile : presenze e modelli », dans *Filologia e critica*, vol. 17 (1992), pp. 321-358. Plebani, Tiziana, « La civiltà della conversazione a Venezia (XVII-XVIII secolo) », dans [s. dir.] *Memorie di lei*, Venezia, Provincia di Venezia, 2003, p. 41. Dixon, Susan, « Women in Arcadia », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 371-375.

²³ Giuli, Paola, « Women Poets and Improvisers : Cultural Assumptions and Literary Values in Arcadia », dans *Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. 32 (2003), p. 70. Cervone, Anna Teresa Romano, « Presenze femminili nella prima Arcadia romana : per una teoria dei modelli », dans Maria Teresa Graziosi et Barbara Tellini Santoni, dirs., *Tre secoli di storia dell'Arcadia*, Roma, Ministero per i Beni Culturali, 1991, pp. 47-58.

²⁴ Crivelli soutient que les femmes pouvaient se liquer afin d'influencer les décisions de l'Académie, en vue d'admettre d'autres écrivaines, et d'y promouvoir les œuvres féminines. Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. XXVI, no. III (2001), pp. 321-349. Crivelli, « Esperienze di mediazione culturale e creazione di simbologie nell'accademia dell'Arcadia - L'Arcadia femminile », dans Gesa Stedman et Margarete Zimmermann, dirs., *Höfe-Salons-Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit*, New York, Georg Olms Verlag, 2007, pp. 241-254. Elisabetta Graziosi est, quant à elle, plus sceptique quant à la « sororité » dans l'Arcadie, mais recense néanmoins certains épisodes où les académiciennes se sont épaulées. Graziosi, Elisabetta, « Revisiting Arcadia : Women and Academies in Eighteenth-Century Italy », dans Findlen, Wassing Roworth et Sama, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., p. 119.

étrangères, telles que les Françaises Anne-Marie du Boccage (1710-1802) ou Germaine de Staël (1766-1817), admises à l'Arcadie²⁵.

Quant aux universités, la participation des femmes scientifiques en Italie – extrêmement minoritaire, mais néanmoins sans comparaison à l'échelle européenne²⁶ –, a suscité l'attention des historien-ne-s comme des contemporain-e-s²⁷. En effet, la participation féminine, bien que circonscrite, dans les universités italiennes est remarquée par la journaliste française Marie-Émilie de Montanclos (1736-1812), qui souligne en 1774 son admiration pour la physicienne bolognaise Laura Bassi (1711-1778)²⁸. Marta Cavazza souligne également que, si cette dernière s'est surtout démarquée par ses relations avec des scientifiques et politiciens masculins, l'helléniste et professeure Clotilde Tambroni (1758-1817) reconnaît quant à elle la nécessité d'alliances entre femmes désireuses de s'insérer dans les universités. Ce thème est

²⁵ Ibid., pp. 103, 122-124. Voir aussi : Crivelli, « Esperienze di mediazione culturale », op. cit.

²⁶ Giuli, Paola. « Enlightenment », dans Rinalda Russel, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997, p. 77.

²⁷ On pense notamment aux travaux sur la physicienne Laura Bassi (1711-1778), l'anatomiste Anna Morandi Manzolini (1714-1774), l'helléniste Clotilde Tambroni (1758-1817) et la mathématicienne Maria Gaetana Agnesi (1718-1799), professeures, associées et/ou diplômées de l'Université de Bologne. Sur Laura Bassi, voir notamment : Findlen, Paula, « Science as Career in Enlightenment Italy : The Strategies of Laura Bassi », dans *Isis*, vol. 84 (1993), pp. 441-469. Berti Logan, Gabriella, « The Desire to Contribute : An Eighteenth Century Italian Women of Science », dans *American Historical Review*, vol. 99, no. 3. (1994), pp. 785-812. Cavazza, Marta, « Minerva e Pigmalione. Carriere femminili nell'Italia del Settecento », dans *The Italianist*, vol. 17 (1997), pp. 5-17. Sur Morandi Manzolini, voir les travaux de Rebecca Messbarger, et plus particulièrement son ouvrage le plus récent : *The Lady Anatomist : The Life and Work of Anna Morandi Manzolini*, Chicago, University of Chicago Press, 2010. Sur Agnesi, voir : Messbarger, Rebecca et Paula Findlen, *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, Chicago, Chicago University Press, 2005. Pinardi, Germano et Carolina Giuseppa, *Maria Gaetana Agnesi e il suo secolo*, Milano, Centro culturale Nazarianum, 1999. Pour un ouvrage discutant de la participation féminine à l'Université de Bologne, et contenant des essais sur la totalité des femmes ci-haut mentionnées, voir : [s.a. : collectif] *La presenza femminile dal XVIII al XX secolo*. Bologna, CLUEB Editrice, 1988.

²⁸ Montanclos, Marie-Émilie de, « Anecdotes », *Journal des Dames*, Mars 1775, p. 381.

abordé dans un discours que Tambroni prononce en vue de l'intronisation de l'obstétricienne Maria Dalle Donne (1778-1842) à l'Université de Bologne en 1806²⁹.

Ainsi que nous avons pu le constater, les opportunités offertes aux femmes et aux auteures dans l'univers de la sociabilité mondaine et érudite, aux XVIII^e et XIX^e siècles, ont déjà été partiellement abordées. Quelques études ont mis en lumière le rôle des institutions de sociabilité en tant que lieux de rencontre entre femmes de lettres. Or, dans le contexte historiographique plus large, la quasi-totalité des travaux sur les réseaux intellectuels se concentrent sur les relations entre hommes, ou entre hommes et femmes. Cette thèse se veut une contribution à l'histoire de la sociabilité entre femmes (de l'élite), à partir de l'étude d'un groupe d'écrivaines françaises et italiennes. Au-delà des lieux de rencontre, l'approche par auteures plutôt que par institutions permet de dégager un portrait global des nombreuses facettes des interactions entre femmes, et du rôle de la sociabilité dans la configuration des réseaux.

1.1.2. Une augmentation du nombre de femmes auteures?

Si le legs institutionnel du XVII^e siècle (salons et académies notamment) transparaît dans l'étude des réseaux de sociabilité, en contrepartie, le XVIII^e se caractérise par un développement qui lui est propre, c'est-à-dire l'explosion du marché du livre et du nombre d'auteur-e-s, tous sexes confondus³⁰. Les possibilités offertes aux femmes, dans le contexte de la « révolution de la lecture »³¹, ont notamment été mises en évidence par Jane Rendall³². Si les principaux succès féminins se rencontrent dans des genres jugés aptes aux femmes, tels que le roman pour la France, et la poésie pour

²⁹ Cavazza, « Minerva e Pigmalione », op. cit., p. 13.

³⁰ Pour un survol historiographique du marché du livre, de l'imprimé et de l'autorat aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir le chapitre 4, p. 228.

³¹ « reading revolution » : Melton, Van Horn, *The Rise of the Public in Enlightenment Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 86.

³² Rendall souligne que les femmes deviennent, au XVIII^e siècle, des consommatrices et des productrices d'ouvrages desquelles les marchés du livre et de l'édition doivent désormais tenir compte. Rendall, Jane, « Feminizing the Enlightenment », dans Martin Fitzpatrick, Peter Jones, Christa Knellwolf et Iain Mccalman, dirs., *The Enlightenment World*, New York, Routledge, 2004, p. 264.

l'Italie³³, il convient toutefois de noter une présence accrue des femmes dans des domaines traditionnellement masculins, tels que l'écrit politique (particulièrement à partir de la Révolution française) et le journalisme³⁴.

Au niveau quantitatif, plusieurs travaux partent de la prémisse – souvent appuyée sur la perception des contemporains – davantage que par des chiffres – qu'il y aurait une augmentation importante, au long du XVIII^e siècle, du nombre d'auteurs à l'échelle européenne³⁵. Si l'augmentation est démontrée pour l'Angleterre et pour la France (à

³³ Pour la France, voir : Spencer, Samia I., « Eighteenth-Century », dans Eva Martin Sartori, dir., *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1999, pp. xxiv-xxv. Pour l'Italie, voir : Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 39.

³⁴ Pour ce qui est de la politisation des écrits féminins, voir notamment, pour la France : Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001, pp. 52-56. Pour l'Italie, voir : Veauvy, Christine et Laura Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Collin, 1997. À ce sujet, voir également ce chapitre, pp. 21, 28 et 88. Pour ce qui est du journalisme, le XVIII^e siècle voit l'apparition des premières femmes œuvrant dans le domaine, bien que leur présence soit encore extrêmement minoritaire. Selon les travaux de Jean Sgard, pendant la période 1600 à 1789, 25 femmes dirigent ou écrivent dans des journaux en France, ce nombre s'élevant à 21 pour le XVIII^e siècle uniquement. En Italie, selon Elisa Strumia, les premiers journaux destinés aux femmes fleurissent dans les principales villes de la péninsule, et ce, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Quant à elles, Sharon Wood et Laetizia Panizza définissent l'insertion des femmes dans le journalisme en Italie comme étant une nouveauté propre à cette période. Voir, dans l'ordre : Sgard, Jean, dir. *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, p. 15. Strumia, Elisa, « Tra Lumi e Rivoluzione : i giornali per le donne nell'Italia del Settecento », dans Silvia Franchini et Simonetta Soldani, dirs., *Donne e giornalismo, Donne e giornalismo : percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, F. Angeli, 2004, p. 181. Panizza et Wood, « Introduction », op. cit., p. 6. Sur la presse féminine en France, voir : Pouget-Brunereau, Jeanne, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris, Bibliothèque Marguerite Durand, 1994. Van Dijk, *Traces de femmes*, op. cit. Sullerot, Évelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966. Pour l'Italie, voir les travaux de Silvia Franchini, et plus particulièrement : Franchini et Soldani, *Donne e giornalismo*, op. cit. Franchini, *Editori, lettrici e stampa di moda : giornali di moda e di famiglia a Milano dal Corriere delle dame agli editori dell'Italia unita*, Milano, F. Angeli, 2002. Pour la France et l'Italie, voir : Veauvy et Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation*, op. cit.

³⁵ « Les femmes sont-elles nombreuses à écrire et à publier? On s'accorde généralement

partir de 1789), ce n'est toutefois pas le cas pour l'Italie³⁶. En effet, aucune étude quantitative n'est, à ce jour, en mesure de dresser un portrait global de l'augmentation du nombre de femmes auteures au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Néanmoins, certains indices témoignent de la forte présence et de la visibilité des femmes de lettres, dans les débats de la *querelle des femmes*, les sphères de sociabilité et la littérature³⁷. Cette participation est décrite comme « sans précédent » par Rebecca Messbarger, comparativement aux siècles antérieurs³⁸. Luisa Ricaldone abonde dans le

pour l'affirmer, et à souligner que leur nombre est en augmentation constante tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles [à l'échelle européenne] ». Martine Reid remarque toutefois que peu d'auteur-e-s appuient cette prémisse par des chiffres, à l'instar de Carla Hesse. Néanmoins, pour ce qui est des femmes auteures d'opéras, Jacqueline Letzter note que leur nombre pour les années 1770-1820 est cinq fois plus nombreux que pour l'entièreté de la période 1645-1770. Voir, dans l'ordre : Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., p. 139. Letzter, Jacqueline, « Making a Spectacle of Oneself : French Revolutionary Opera by Women », dans *Cambridge Opera Journal*, vol. 11 (1999), p. 215. Les recherches sur les réseaux et la réception des femmes auteures tendent aussi à illustrer que les écrivaines les plus célèbres (Staël ou Genlis, par exemple) n'étaient que les plus connues parmi des centaines et centaines d'autres, leur nombre étant en constante augmentation au long du XVIII^e siècle. À ce sujet, voir pour les Pays-Bas et l'Europe : Van Dijk, Suzan, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands. A Task for Historiographers », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, p. 28. Voir également, pour la France : Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, p. 232.

³⁶ Pour l'Angleterre, voir notamment : Stanton, Judith Philips, « Statistical Profile of Women Writing in English from 1660 to 1800 », dans Frederick Keener et Susan E. Lorsch, dirs., *Eighteenth-Century Women and the Arts*, New York, Greenwood Press, 1988, pp. 247-254. Pour la France, voir : Hesse, *The Other Enlightenment*, pp. 31-56.

³⁷ Dans le cadre d'un projet de recherche sous la direction de Susan Dalton, professeure au département d'histoire de l'Université de Montréal, plus de 600 femmes auteures actives au XVIII^e siècle ont été dénombrées pour l'Italie, et ce, à partir de l'étude des dictionnaires/biographies collectives de l'époque – par exemple le *Prospetto biografico delle donne italiane* (1824) – et de la littérature secondaire. Ces résultats n'ont toutefois pas encore fait l'objet d'une publication. Canonici Fachini, Ginevra, *Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura dal secolo decimoquarto fino a' giorni nostri, con una risposta a Lady Morgan riguardante alcune accuse da Lei date alle Donne italiane nella sua Opera L'Italia*, Venise, Tipografia di Alvisopoli, 1824.

³⁸ « unprecedented ». Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », dans Rebecca Messbarger et Paula Findlen, dirs., *The Contest*

même sens, en soulignant la « massification » de l'écriture féminine à partir du XVIII^e siècle³⁹.

Pour ce qui est de la France, un portrait chiffré de l'augmentation du nombre de femmes auteures est fourni par l'historienne Carla Hesse. Celle-ci démontre que si la France compte 206 écrivaines publiées entre 1754-1788, ce nombre passe à 329 uniquement entre 1789 et 1800⁴⁰. C'est donc dire que la Révolution française, avec la libéralisation des droits d'auteur-e-s, l'assouplissement de la censure, et la politisation des écrits, représente une étape marquante dans la conquête de l'autorat féminin⁴¹. Ainsi, les données de Hesse confirment l'explosion et la démocratisation du monde de l'imprimé, amorcée au XVIII^e siècle et accélérée depuis 1789, et la place croissante que les femmes auteures sont appelées à prendre – du moins numériquement – à l'intérieur de celui-ci. Au début du XIX^e siècle, ni l'historiographie, ni les contemporain-e-s, ne contestent l'augmentation du nombre de femmes auteures⁴². En 1804, la Française Fortunée Briquet (1782-1815), auteure d'une importante biographie collective, affirmait

for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy, Chicago, Chicago University Press, 2005, p. 1.

³⁹ Selon Ricaldone, au XVIII^e siècle, « la nouvelle femme de lettres s'aventure dans les espaces éditoriaux et publics – des académies, du salon, du politique – de manière nouvelle, ou pour la première fois, et la culture officielle est contrainte à prendre en compte cette réalité en transformation perpétuelle et infreignable ». « la nuova letterata si affaccia agli spazi editoriali e pubblici – dell'accademia, del salotto, della politica – in modo nuovo, o per la prima volta, e la cultura ufficiale è costretta a fare i conti con una realtà in inarrestabile trasformazione ». Ricaldone, Luisa, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, epistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, p. 17. Voir également : Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., p. 131.

⁴⁰ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., p. 37.

⁴¹ À ce sujet, voir également le chapitre 2, p. 112.

⁴² Alison Finch remarque que les « estimations du nombre d'écrivaines publiées varient, mais dans toutes ces estimations, leur nombre est significativement élevé [au début du XIX^e siècle], en comparaison d'avec les siècles précédents ». Quant à elle, Martine Reid souligne que « le nombre de femmes actives dans le champ éditorial double vraisemblablement entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les années 1830 ». « Estimates of numbers of published female authors vary, but whatever the estimates, they are high by comparison with previous centuries ». Finch, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, op. cit., p. 264. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., p. 147.

avec enthousiasme qu'« aucun siècle n'a commencé avec un si grand nombre de femmes de lettres »⁴³. Sept années plus tard (1811), Félicité de Genlis (1746-1830), dans une perspective plus critique, constatait « le nombre effrayant des femmes auteurs »⁴⁴. Et en 1834, la féministe Pauline Roland (1805-1852), dans le *Journal des femmes : gymnase littéraire*, remarquait au sujet de la production littéraire féminine que « partout les femmes sont à l'œuvre. [...] Les *femmes de lettres*, ridicules encore aux yeux de beaucoup, [...] levèrent bannière, et furent en assez grand nombre pour défier les rieurs. Grand nombre [de] publications féminines ont été couronnées de succès »⁴⁵. Toutes ces citations tendent à faire valoir un accroissement de la visibilité de la production littéraire féminine au cours de la période, tandis que l'analyse de Roland illustre la permanence des attaques encourues par les femmes auteurs.

Cette visibilité permet aux auteures de connaître leurs œuvres respectives, leurs succès et leurs échecs et d'être, en certaines occasions, conscientes de la force qu'elles pourraient représenter. Par ailleurs, selon Christine Planté, Carla Hesse et Luisa Ricaldone, c'est justement l'augmentation du nombre de femmes auteures à partir de 1789 en France et leur présence marquée dans le champ littéraire qui entraîne la « réaction » contre l'autorat féminin⁴⁶, dont nous aurons amplement l'occasion de discuter au sein du chapitre 2. Il convient donc de s'interroger sur la manière dont les auteures se positionnent et perçoivent leurs rôles individuel et collectif au sein de cette reconfiguration. Selon Luisa Ricaldone et Tatiana Crivelli pour l'Italie, et Christine Planté et Martine Reid pour la France, on assiste, dans les dernières décennies du XVIII^e

⁴³ Briquet, Fortunée, *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises, et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours (1804)*, Paris, Indigo & Côté-femmes éditions, 1997 [1804].

⁴⁴ Genlis, Félicité de, *De l'influence des femmes sur la littérature française*, Paris, Maradan, 1811, pp. xxiv.

⁴⁵ Roland, Pauline, « À l'œuvre, mesdames! », dans *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 7, no. 4 (janvier 1834), p. 45.

⁴⁶ Hesse, Carla, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », dans Colin Jones et Dror Wahrman, dirs., *The Age of Cultural Revolutions : Britain and France, 1750-1820*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 190-202. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., pp. 10-13. Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., p. 11. À ce sujet, voir également le chapitre 2, pp. 105 et suivantes.

siècle, à « l'émergence plus nette d'une réflexion sur leur condition de la part des femmes auteurs »⁴⁷. Cette intéressante analyse laisse toutefois certaines questions inexplorées. Au cœur de cette réflexion commune, les auteures reconnaissent-elles l'importance stratégique de s'appuyer sur la communauté des femmes auteures en vue de la promotion et la défense de l'autorat féminin? L'analyse des multiples facettes des relations au sein d'un groupe de femmes auteures permettra d'illustrer la concrétisation de ces préoccupations.

1.1.3. De l'exclusion à l'agentivité

Si les femmes acquièrent une visibilité dans les sphères de sociabilité, la publication en tant que telle suscite un malaise chez plusieurs contemporain-e-s, et représente un écueil pour les écrivaines⁴⁸. Christine Planté constate ainsi un écart entre la position enviable des femmes dans l'univers de la sociabilité française, et les critiques qu'elles essuient en tant qu'auteures⁴⁹. S'il y a consensus pour reconnaître les difficultés d'être femme et auteure aux XVIII^e et XIX^e siècles, le focus de l'historiographie s'articule autour de deux pôles principaux : un premier groupe a tendance à mettre l'accent sur l'exclusion des femmes, et sur les représentations négatives dont elles sont tributaires. En contrepartie, un second groupe tend à s'intéresser davantage à l'agentivité des auteures dans ce contexte.

⁴⁷ La citation est de : Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., p. 143. Ricaldone, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », op. cit., p. 47. Crivelli, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », op. cit., pp. 321-349. Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, vol. 1, 1990, pp. 289-290.

⁴⁸ Linda Timmermans et Myriam Maître situent au XVII^e siècle cette tension entre la place des femmes dans le milieu culturel, favorisée, et le malaise suscité par les publications féminines, en raison de la prescription de modestie. Mélinda Caron a récemment souligné la pérennité de ce modèle au XVIII^e siècle. Voir, dans l'ordre : Timmermans, *L'accès des femmes à la culture*, op. cit. Maître, Myriam, *Les précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 1999. Caron, Mélinda, *Les pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay à la lumière de ses contributions à la Correspondance littéraire et de ses lettres à Ferdinando Galiani, 1755-1783*, Département de littératures de langue française, Université de Montréal / Université de la Sorbonne, 2009, p. 142.

⁴⁹ Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire », op. cit., p. 655.

Pour ce qui est de l'école de l'exclusion, un nombre important d'études ont illustré la permanence des heurts rencontrés par les femmes auteures entre 1770 et 1840. Ces travaux se basent généralement sur les discours dénigrants/limitatifs émis par une importante portion du milieu littéraire au sujet des femmes de lettres, en particulier depuis la Révolution française. La Révolution, comparée à un XVIII^e siècle jugé plus favorable aux femmes de l'élite, a été décrite par Joan Landes et Carole Pateman comme une période d'exclusion des femmes de la sphère publique, annonçant un XIX^e siècle plutôt sombre⁵⁰. Cette interprétation historique de la période influence l'appréciation de certain-e-s spécialistes de la littérature féminine, qui perçoivent 1789 comme étant un pivot, en histoire des femmes comme des écrivaines.

Du côté de la France, le travail monumental de Christine Planté, qui a documenté les discours de stigmatisation des femmes de lettres, perçues comme « mauvaise[s] femme[s] et mauvaise[s] auteure[s] », cantonnées à des genres féminins, fait figure de pilier historiographique⁵¹. Planté a soigneusement détaillé les représentations masculines des femmes auteures, et les difficultés rencontrées par celles-ci tout au long du XIX^e siècle, en présentant la centralité de 1789 dans cette perspective. Aux travaux fondateurs de Planté s'ajoutent notamment ceux de Leila Ezdinli, Laure Adler, Stefan Bollmann, Martine Reid et Rachel Sauvé, cette dernière mettant l'accent, tout comme Planté, sur le fait que « la position de l'institution littéraire par rapport aux femmes auteurs offre cette stabilité tout au long du [XIX^e] siècle »⁵².

⁵⁰ Landes, Joan B., *Women in the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988. Pateman, Carole, *The Sexual Contract*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

⁵¹ Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., p. 28.

⁵² Sauvé, Rachel. *De l'éloge à l'exclusion : les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2010, p. 14. Ezdinli, Leyla, « Naming and Self-Naming : The 'Woman of Letters' in French Romanticism », dans *Critical Matrix*, vol. 3, no. 1-2 (1987), pp. 38-77. Adler, Laure et Stefan Bollmann, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Paris, Flammarion, 2007. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit. Pour l'Angleterre, le pilier historiographique demeure l'étude classique de Susan Gubar et Sandra Gilbert : *The Madwoman in the Attic : The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, New Haven (CT), Yale University Press, 2000 [1979]. Voir également : Todd, Janet M., *The Sign of Angellica : Women, Writing, and Fiction, 1660-1800*, New York, Columbia University Press, 1989.

Détaillées par l'historiographie comme par les contemporain-e-s, ces difficultés propres aux femmes auteures s'articulent autour d'obstacles communs. Tout d'abord, les femmes de lettres sont attaquées sur la base de leur vie privée, ainsi que sur la conciliation de leur vie privée et de leur vie publique. Constamment jugées en fonction des hommes de leur entourage, elles sont aussi perçues comme pédantes, « femmes philosophes » ou manquant de modestie⁵³. Qui plus est, les écrivaines sont fréquemment accusées de ne pas être les auteures de leurs œuvres, ainsi que le rappelle Mary Trouille⁵⁴. Celles qui s'aventurent au-delà des genres féminins traditionnels semblent, par ailleurs, particulièrement vulnérables aux attaques⁵⁵.

Pour ce qui est de l'Italie, les travaux de Luciano Guerci, Anna Maria Mambelli, Giuseppe Armocida, Fiorenza Taricone et Suzanna Bucci sur les discours masculins – souvent réducteurs et toujours normatifs – au sujet des femmes au XVIII^e siècle, font toujours autorité⁵⁶. Les représentations négatives des auteures au XIX^e siècle ont récemment fait l'objet d'une étude de Lucia Re, cette dernière soulignant que c'est l'ère post-unification (1861) qui représente un tournant décisif dans la perception négative des auteures italiennes, bien davantage que la Révolution française et le *Triennio* (1796-1799)⁵⁷. L'importance de l'épisode révolutionnaire est toutefois soulevée par Anna

⁵³ Plusieurs de ces difficultés ont été explicitées par Joanna Russ : *How to Suppress Women's Writing*, London, Women's Press, 1984.

⁵⁴ Trouille, Mary Seidman, « Eighteenth-Century Amazons of the Pen », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 341-369.

⁵⁵ À ce sujet, voir le chapitre 3, p. 170.

⁵⁶ Guerci, Luciano, *La Discussione sulla donna nell'Italia del Settecento. Aspetti e Problemi*, Turin, Tirrenia Stampatori, 1987. Guerci, Luciano, *La sposa obediante. Donna e matrimonio nella discussione dell'Italia del Settecento*, Torino, Tirrenia Stampatori, 1988. Mambelli, Anna Maria, *Il Settecento è donna : indagine sulla condizione femminile*, Ravenna, Edizioni del Girasole, 1985. Taricone, Fiorenza et Suzanna Bucci, *La condizione della donna nel XVII e XVIII secolo*, Roma, Carucci, 1983. Armocida, Giuseppe, *Donne naturalmente : discussioni scientifiche ottocentesche intorno alle naturali disuguaglianze tra maschi e femmine*, Milano, F. Angeli, 2011.

⁵⁷ Re, Lucia, « Passion and Sexual Difference : The Risorgimento and the Gendering of Writing in Nineteenth-Century Italian Culture », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, pp. 155-202. Le *Triennio* désigne la

Maria Rao et Luisa Ricaldone, qui considèrent que la Révolution et l'exclusion subséquente des femmes des droits politiques en France comme en Italie, jouent un rôle non négligeable dans la réactivation des attaques contre les femmes de lettres⁵⁸. Ricaldone, auteure de nombreux travaux influents sur la littérature féminine italienne au XVIII^e siècle, a également détaillé dans *La scrittura nascosta* (1996) les discours négatifs au sujet de l'activité littéraire féminine. Elle souligne toutefois que « l'histoire des femmes n'est pas uniquement celle de leur exclusion, misère et souffrance répétées en fonction d'une logique [...] misogyne. Leur histoire est également faite de présence, de participation, de joie, et à quelques occasions de succès »⁵⁹.

En effet, d'autres études tendent à mettre davantage l'accent sur les possibilités offertes aux femmes auteures pendant la période à l'étude. On passe ainsi des femmes objets de discours et de représentations, aux femmes sujettes et productrices de discours et de pratiques. L'historiographie récente a illustré les manières dont les femmes ont pu négocier une certaine inclusion, dans un cadre plus général d'exclusion. Plusieurs travaux ont mis en lumière les diverses stratégies employées par les femmes auteures afin de s'inscrire au sein de milieux et d'institutions dominées par les hommes⁶⁰.

période d'invasion des troupes françaises républicaines en Italie, qui favorise la diffusion des idées et pratiques révolutionnaires au cœur de la péninsule. À ce sujet, voir également ce chapitre, p. 64.

⁵⁸ Rao, Anna Maria, « Il sapere velato. L'educazione delle donne nel dibattito italiano di fine Settecento », dans Andrea Milano, dir., *Misoginia : la donna vista e malvista nella cultura occidentale*, Roma, Edizioni Dehoniane, 1992, pp. 243-310.

⁵⁹ « la storia delle donne non consiste solo nelle loro esclusioni, miserie e sofferenze ripetute secondo una logica [...] misogina. La loro storia è fatta anche di presenza, di partecipazione, di gioia, qualche volta di successo ». Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., p. 129. Ricaldone consacre la seconde partie de son ouvrage à l'étude des œuvres et des possibilités des écrivaines italiennes dans le contexte des discours ambiants qu'elle décrivait en première partie.

⁶⁰ Il est, bien entendu, impossible de citer ici l'ensemble des études portant sur les stratégies autoriales féminines, d'autant plus que plusieurs se centrent sur des individus, ce qui favorise leur multiplication. Pour des études globales sur la question, voir notamment les essais contenus dans : Winn, Colette H. et Donna Kuizenga, dirs., *Women Writers in Pre-Revolutionary France : Strategies of Emancipation*, New York, Garland Pub., 1997. Voir aussi : Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit. Ozouf, Mona, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.

Par exemple, l'investissement par les écrivaines des sphères de sociabilité mixte⁶¹, l'usage de l'anonymat – afin de contourner la stigmatisation des femmes auteures par les éditeurs et/ou la critique, ou encore les lois autoriales restrictives⁶² – et l'écriture de la fiction comme mode d'expression de dissidence⁶³, ont fait l'objet de plusieurs travaux. Rebecca Messbarger, Luisa Ricaldone, Suzan Van Dijk, Elizabeth Goldsmith et Dena Goodman ont mis en évidence la perméabilité de la zone grise entre, d'une part, la nécessaire modestie prescrite aux femmes auteures et, d'autre part, leur volonté et leur capacité à s'insérer dans les débats intellectuels⁶⁴. Les stratégies précautionneuses d'auto-représentation et de gestion de leur carrière/célébrité par certaines femmes de lettres, notamment Laura Bassi (1711-1778), Germaine de Staël (1766-1817) et Constance de Salm (1767-1845), ont également été documentées⁶⁵.

⁶¹ Brouard-Arends, Isabelle, « De l'auteur à l'auteure, comment être femme de lettres au temps des Lumières? », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch et Françoise Blum, dirs., *Intellectuelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, pp. 73-84. Goodman, *The Republic of Letters*, op. cit. Pour l'Italie, voir les nombreuses études sur les femmes dans les salons, académies et universités, détaillées dans ce chapitre, p. 13 et suivantes.

⁶² Bellet, Roger, « Masculin et féminin dans les pseudonymes des femmes de lettres au XIXe siècle », dans Roger Bellet, dir., *Femmes de lettres au XIXe siècle : autour de Louise Colet*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, pp. 249-278. Hesse, Carla, « Reading Signatures : Female Authorship and Revolutionary Law in France, 1750-1850 », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 22, no. 3 (1989), pp. 469-487. Louichon, Brigitte, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, p. 12.

⁶³ Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005. Lotterie, Florence, « Autorité ou repentir ? Promotions paradoxales de la 'femme auteur' chez Madame de Genlis et Madame Dufrénoy », dans *Orages*, vol. 9 (2010), pp. 41-59. Stewart, Joan Hinde, *Gynographs : French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993.

⁶⁴ Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002. Ricaldone, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », op. cit. Van Dijk, *Traces de femmes*, op. cit., pp. 288-290. Goldsmith et Goodman, dirs., *Going Public*, op. cit.

⁶⁵ Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006. Badinter, Élisabeth, *Émilie, Émilie : l'ambition féminine au XVIIIème siècle*, Paris, Flammarion, 1983. Colwill, « Laws of Nature / Rights of Genius », op. cit. Seth, Catriona, « La femme auteur, stratégies et paradigmes. L'exemple de Constance de Salm », dans Del Lungo et Louichon, *La littérature en bas-bleus*, op. cit., pp. 195-213.

D'autres études ont plutôt illustré l'émission de contre-argumentaires par les écrivaines, ou l'adaptation/subversion de discours masculins dominants – rousseauistes ou républicains – afin de s'insérer dans les débats culturels et politiques⁶⁶.

À ce sujet, des historiennes de l'agentivité ont proposé un tournant significatif quant à la perception de la Révolution française – et du sombre XIX^e siècle –, de ses impacts sur les femmes en général et sur les auteures en particulier. En effet, Carla Hesse, en s'intéressant au milieu littéraire, a brillamment démontré que, loin de constituer un recul, la Révolution a plutôt permis le « décollage » sans précédent du nombre de femmes auteures, et la politisation des écrits féminins, ces dernières ne se restreignant plus aux genres traditionnels (ex.: les romans) qui leur étaient auparavant dévolus⁶⁷. Les travaux de Christiane Veauvy et de Laura Pisano tendent également à mettre en lumière les possibilités de prise de plume pour les femmes, dans le contexte de la politisation générée par la Révolution (incluant ses impacts sur la péninsule italienne), de même que dans le contexte d'émergence des nationalismes au XIX^e siècle⁶⁸.

Parmi les différentes stratégies détaillées plus haut, l'importance pour les femmes auteures de dresser des liens forts avec des hommes (maris, protecteurs,

Cavazza, « Minerva e Pigmalione », op. cit. Cavazza, « Between Modesty and Spectacle », dans Findlen, Wassying Roworth et Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., pp. 275-302.

⁶⁶ Walton, Whitney, *Eve's Proud Descendants : Four Women Writers and Republican Politics in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2000. Hunt, Lynn, « Male Virtue and Republican Motherhood », dans Keith Michael Baker, dir., *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, New York, Pergamon Press, 1987, pp. 195-208. Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997. Buttafuoco, Annarita, « Virtù civiche e virtù domestiche : letture del ruolo femminile nel Triennio rivoluzionario », dans Giuseppina Genessati et Lauro Rossi, dirs., *L'Italia nella rivoluzione, 1789-1799*, Reno-Bologna, Grafis, 1990, pp. 81-88. Buttafuoco, Annarita, « La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano », dans Annarita Buttafuoco, dir., *Modi di essere : studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, Editoriale Mongolfiera, 1991, pp. 79-106.

⁶⁷ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 31-56.

⁶⁸ Veauvy et Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation*, op. cit. Sur les discours nationalistes des poétesses italiennes au XIX^e siècle, voir notamment : Mori, Maria Teresa, *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011.

hommes de lettres influents, etc.), ainsi que leur impact dans la gestion de la carrière de certaines auteures, ont été soulignés à maintes reprises⁶⁹. Ainsi, Dena Goodman considère les relations entre les hommes de lettres et les femmes salonniers comme étant « la convergence de l'ambition féminine et de celle des philosophes »⁷⁰. Susan Dalton a aussi démontré l'importance des liens avec les hommes dans la vie des auteures françaises et italiennes de l'entre-deux siècles⁷¹. Pour l'Italie, les travaux de Paula Findlen et Gabriella Berti Logan sur les femmes scientifiques au XVIII^e siècle, ainsi que de Franca Bellucci et Maria Teresa Mori sur les réseaux romantiques et nationalistes mixtes au XIX^e siècle, ont illustré à la fois la nécessité et la complexité des relations entretenues par les auteures avec leurs homologues masculins⁷².

⁶⁹ Pour la France, voir notamment : McNiven Hine, Ellen, *Constance de Salm, Her Influence and Her Circle in the Aftermath of the French Revolution*, New York, Peter Lang, 2012. Caron, *Les pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay*, op. cit. Siess, Jürgen, « La place de l'autre et l'image de soi dans les lettres de Marie-Jeanne Riccoboni », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess, dirs., *L'épistolaire au féminin : correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 15-26. Redien-Collot, Renaud, « Le statut d'auteur dans la correspondance privée de Mme de Graffigny : assomption et renonciation », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 92-108. Moser-Verrey, Monique, « Enjeux esthétiques de la collaboration d'Isabelle de Charrière avec L. F. Huber », dans Vincent Giroud et Janet Whatley, dirs., *Isabelle de Charrière*, New Haven (CT), Beinecke Rare Book and Manuscript Library, 1996, pp. 69-86. Pour l'Italie, voir : Sama, Catherine, *Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, pp. 7-40. Bandella, Monica, *Tu al difficil sentier di gloria il varco / mi apristi, e tu la man tremante in pria / ferma rendesti ad incurvar grand'arco – Il carteggio tra Saverio Bettinelli e Teresa Bandettini Landucci (1793-1808)*, Thèse de Ph. D., Dipartimento di Lettere Moderne, Università di Torino, 2006. Voir également les nombreux essais sur les relations entre Diodata Saluzzo et d'illustres hommes de lettres, détaillées dans : Guglielminetti, Marziano et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993.

⁷⁰ Goodman, Dena, « Enlightenment Salons : The Convergence of Female and Philosophic Ambitions », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 22, no. 3 (1989), pp. 329-350.

⁷¹ Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit.

⁷² Findlen, « Science as Career in Enlightenment Italy », op. cit. Findlen, « Translating the New Science : Women and the Circulation of Knowledge in Enlightenment Italy », dans *Configurations*, vol. 2 (1995), pp. 167-206. Berti Logan, « The Desire to Contribute », op. cit. Bellucci, Franca, *Donne e ceti fra romanticismo toscano e italiano*,

Ces différentes études sur les stratégies individuelles des femmes auteures viennent ainsi compléter l'historiographie, examinée plus haut, de l'insertion des femmes dans le milieu culturel aux XVIII^e et XIX^e siècles, dressant ainsi un portrait plus nuancé de la fameuse exclusion des femmes de la sphère publique suite à la Révolution française. Néanmoins, des lacunes historiographiques sont identifiables. Tout d'abord, si les relations entre hommes et femmes dans le milieu littéraire ont déjà été abordées, peu d'études – et encore moins de travaux livrant des analyses globales – ont cherché à étudier les relations entre femmes de lettres en tant que stratégie menant à un but, qu'il soit d'ordre individuel (ex. : développement de carrière par le biais de contacts avec des auteures influentes) ou collectif (ex. : favoriser la reconnaissance de l'autorat féminin, et de son propre autorat, en mettant de l'avant les accomplissements d'autres écrivaines et en entrant en contact avec des dernières). Or, les quelques travaux, parcellaires, sur le sujet tendent à illustrer l'importance des relations entre écrivaines, à la fois dans leur carrière et leur processus d'affirmation. C'est donc notamment dans le cadre de l'étude des stratégies individuelles, communes, voire collectives, mises de l'avant par les auteures, qu'il conviendrait d'analyser les relations développées entre femmes de lettres aux XVIII^e et XIX^e siècles.

1.2. Les relations entre femmes de lettres

1.2.1. Une historiographie (parcellaire) en pleine émergence

Les contacts entre femmes sont considérablement moins bien documentés que les relations entre hommes, d'une part, et entre hommes et femmes, d'autre part. Certains travaux ont toutefois détaillé les amitiés féminines⁷³, les rencontres entre femmes dans

Pisa, Pacini, 2008. Mori, *Figlie d'Italia*, op. cit.

⁷³ Vincent-Buffault, Anne, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Seuil, 1995. Danna, Daniela, *Amiche, compagne, amanti : storia dell'amore tra donne*, Milano, A. Mondadori, 1994. Voir également les nombreux essais contenus dans le numéro « Amicizie » (vol. 32) du périodique *Memoria. Rivista di storia delle donne* (1991). Graziella Pagliano y mentionne notamment le décalage entre les amitiés masculines, bien documentées, et les amitiés féminines, qui n'avaient à l'époque (1991) pratiquement pas fait l'objet d'études. Pagliano, Graziella, « L'amicizia taciuta : i testi letterari », dans *Memoria. Rivista di storia delle donne*, vol. 32 (1991), pp. 18-27. Voir aussi : Todd, Janet M., *Women's Friendship in Literature*, New York, Columbia University Press, 1980.

les associations charitables et réseaux de patronage⁷⁴, dans la Franc-maçonnerie⁷⁵, ou dans le contexte de l'activisme féministe⁷⁶. Les amitiés de certaines écrivaines avec d'autres femmes (entendre non-auteures) ont également fait l'objet de quelques enquêtes partielles⁷⁷.

L'historiographie des relations entre femmes auteures souffre également de l'individualisation des recherches sur l'activité littéraire féminine, qui se déclinent encore trop fréquemment, selon Alison Finch, en mode biographique, individuel ou bibliographique⁷⁸. Ainsi, à notre connaissance, à l'exception des travaux de Tatiana Crivelli et Marianna d'Ezio – dont nous reparlerons –, aucune étude n'a mis en scène un groupe de femmes auteures en France ou en Italie, et les relations entretenues entre ces dernières⁷⁹. Néanmoins, la profusion des études de cas, notamment visible depuis la

⁷⁴ À ce sujet, voir les essais contenus dans l'étude pionnière de : Ferrante, Lucia, Maura Palazzi et Gianna Pomata, dirs., *Regnatele di rapporti, patronage e reti di relazione nella storia delle donne*, Turin, Rosenberg et Sellier, 1988. Pour une étude plus récente, voir : Borello, Benedetta, « Fraternité, sororité et les espaces pour les cultiver à Rome et à Sienne (XVIIe-XIXe siècles) », dans *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, no. 5, pp. 791-804.

⁷⁵ Burke, Janet, « Freemasonry, Friendship and Noblewomen : The Role of the Secret Society in Bringing Enlightenment Thought to the Pre-Revolutionary Women Elites », dans *History of European Ideas*, vol. 10, no. 1 (1989), pp. 283-293. Burke, Janet et Margaret C. Jacob, « French Freemasonry, Women, and Feminist Scholarship », dans *Journal of Modern History*, vol. 68, no. 3 (1996), pp. 513-549. Allen, James-Smith, « Sisters of Another Sort : Freemason Women in Modern France, 1725-1940 », dans *Journal of Modern History*, vol. 75, no. 4 (2003), pp. 783-835.

⁷⁶ Anderson, Bonnie, *Joyous Greetings : The First International Women's Movement, 1830-1860*, New York, Oxford University Press, 2000. McFadden, Margaret, *Golden Cables of Sympathy : The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Stanford, Stanford University Press, 1999.

⁷⁷ Voir, par exemple : Yim, Denise, « An Early Nineteenth-Century Correspondence Between Two Friends : The Unpublished Letters of Madame de Genlis and Her English Admirer Margaret Chinnery », dans *Australian Journal of French Studies*, vol. 35, no. 3 (1998), pp. 308-332. Wolfgang, Aurora, « A Passion between Women : The Case of Germaine de Staël and Juliette Récamier », dans *Women in French Studies*, vol. 7 (1999), pp. 66-78. Par ailleurs, Elizabeth Colwill consacre une bonne partie de son analyse des amitiés féminines de Constance de Salm à détailler sa relation avec la princesse Thérèse de Tour et Taxis (1773-1839), qui n'est pas une écrivaine. Colwill, « Epistolary Passions », op. cit.

⁷⁸ Finch, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, op. cit., p. 1.

⁷⁹ Les réseaux des auteures ont toutefois été davantage détaillés – souvent sous un angle

décennie 2000, témoigne de la richesse des liens entre femmes auteures, qui semblent avoir été – tout comme l’activité littéraire féminine elle-même – en pleine expansion aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Ces analyses éparses, se concentrant sur une ou deux individuelles, se retrouvent parfois dans des biographies d’écrivaines⁸⁰. Des articles ont également paru sur l’analyse des réseaux d’une auteure choisie, telle l’étude de Laura Nay sur la correspondance de la poétesse turinoise Diodata Saluzzo (1774-1840) avec d’autres auteures⁸¹.

individuel/biographique – dans d’autres pays. Voir, pour l’Allemagne : Dawson, Ruth P., « Reconstructing Women's Literary Relationships : Sophie Albrecht and Female Friendship », dans Katherine R. Goodman et Edith Waldstein, dirs., *In the Shadow of Olympus : German Women Writers around 1800*, Albany, State University of New York Press, 1992, pp. 173-187. De Baar, Mirkjam, « 'God Had Chosen You to be a Crown of Glory for All Women!' The International Network of Learned Women Surrounding Anna Maria Von Schurman », dans Van Dijk et Nesbitt, dirs., *I Have Heard About You*, op. cit., pp. 108-135. Du côté de l’Angleterre, l’ouvrage récent *Brilliant Women*, de Lucy Peltz et Elizabeth Eger, analyse, entre autres sujets, les réseaux entre les femmes actives du sein du *Bluestocking circle*. Voir : Eger, Elizabeth et Lucy Peltz. *Brilliant Women : 18th-Century Bluestockings*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008. Voir également les essais contenus dans les ouvrages de Julie Campbell, Anne Larsen, Rebecca D’Monte e Nicole Pohl, la plupart concernant l’Angleterre au XVIII^e siècle. Campbell, Julie D. et Anne R. Larsen, *Literary Circles and Gender in Early Modern Europe. A Cross-Cultural Approach*, Burlington, Ashgate, 2006. Campbell, Julie D. et Anne R. Larsen, dirs., *Early Modern Women and Transnational Communities of Letters*, Burlington (VT), Ashgate, 2009. D’Monte, Rebecca et Nicole Pohl, dirs., *Female Communities, 1600-1800 : Literary Visions and Cultural Realities*, New York, St-Martin's Press, 2003. Voir également : Halsey, Katie, « Tell Me of Some Booklings : Mary Russell Mitford’s Female Literary Networks », dans *Women’s Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 121-136. Myers, Sylvia Harcstark, *The Bluestocking Circle : Women, Friendship, and the Life of the Mind in Eighteenth-Century England*, Oxford, Clarendon, 1990. Bodek, Evelyn Gordon, « Salonnieres and Bluestockings : Educated Obsolescence and Germinating Feminism », dans *Feminist Studies*, vol. 3, no. 3 (1976), pp. 185-199.

⁸⁰ C’est, par exemple, le cas pour Ellen McNiven Hine, qui met en évidence, à quelques endroits dans son ouvrage, les liens entretenus entre Constance de Salm (1767-1845) et d’autres écrivaines. McNiven, *Constance de Salm*, op. cit. Il en va de même pour Gabriel de Broglie, qui détaille les relations féminines de Félicité de Genlis (1746-1830) tout au long de sa monumentale biographie : Broglie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985.

⁸¹ Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donnesche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, pp. 163-180.

Par ailleurs, dans le cadre du réseau *New Approaches to European Women's Writing* (NEWW), plusieurs ouvrages collectifs ont été dévolus à l'analyse de certaines facettes des relations entre femmes auteures, notamment sous l'angle de la réception des œuvres des écrivaines par d'autres femmes auteures⁸². Les publications du NEWW se sont avérées centrales dans le développement de l'intérêt historiographique envers cet axe de recherche⁸³. Ces travaux ont contribué à mettre en lumière l'incroyable richesse des relations entre femmes auteures, à l'échelle nationale et internationale. Toutefois, la plupart des essais contenus dans ces ouvrages fondateurs – en ce qui concerne la période 1770-1840 en France et en Italie – s'intéressent davantage à la réception, aux influences

⁸² Le réseau international NEWW est né au début de la décennie 2000, et regroupe des chercheuses intéressées à documenter la réception des femmes écrivaines entre 1700 et 1900 (les bornes chronologiques ont récemment été élargies), dans une optique transnationale et comparative. La question de la réception des œuvres féminines par d'autres auteures pose, indirectement, celle des relations entre écrivaines, un sujet qui retient également l'intérêt de quelques chercheuses associées au groupe. La base de données du NEWW, qui répertorie à ce jour 2800 femmes auteures, a notamment pour objectif, selon sa coordonnatrice Suzan Van Dijk, de « rendre visibles les liens entre les auteurs femmes et leurs lectorats, et les filiations d'une écrivaine à l'autre ». Pour des précisions sur les étapes préliminaires ayant mené à la constitution du NEWW, voir : Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, p. 129. Par ailleurs, le réseau NEWW a récemment pris la forme du projet subventionné « Women Writers in History ». Néanmoins, le nom du réseau demeure le même, raison pour laquelle nous privilégions cette appellation dans le cadre de notre thèse. Sur les activités du NEWW, voir : <http://www.womenwriters.nl/> [page consultée le 24 février 2011]

⁸³ Voir notamment, en ordre chronologique : Dijk, Suzan van, Lia van Gemert et Sheila Ottway, *Writing the History of Women's Writing : Toward an International Approach*, Amsterdam, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 2001. Van Dijk et Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'*, op. cit. Dow, Gillian, dir., *Translators, Interpreters, Mediators. Women Writers 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2007. Fidecaro, Agnese, Henriette Partzsch, Suzan Van Dijk et Valérie Cossy, *Femmes écrivains à la croisée des langues (1700-2000)*, Genève, MétisPresses, 2009. Gilleir, Anke, Alicia Montoya et Suzan Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back : Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Boston, Brill, 2010. « Women Readers in Europe : Readers, Writers, Salonnières, 1750-1900 », numéro dir. par Katherine Astbury, Hilary Brown et Gillian Dow, *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011). Brown, Hilary et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011.

intertextuelles⁸⁴, à la diffusion des œuvres féminines par d'autres femmes, à la perception de celles-ci, qu'aux contacts réels noués entre écrivaines. Notons néanmoins certaines exceptions, notamment les travaux de Marianna d'Ezio sur les contacts des auteures et voyageuses britanniques avec les Italiennes au XVIII^e siècle, de même que l'étude d'Ineke Janse sur les réseaux féminins de la pédagogue Élisabeth Bouée de La Fite (1750-1794)⁸⁵. Par ailleurs, Anke Gilleir et Alicia Montoya mettaient récemment en évidence la nécessité d'étudier à la fois les relations intertextuelles entre auteures, leurs influences mutuelles, et les contacts réels – vérifiables historiquement – qu'elles ont entretenus entre elles⁸⁶.

Suzan Van Dijk, coordonnatrice du réseau NEWW, se distingue également par ses travaux sur les correspondances d'écrivaines, telles que Françoise de Graffigny (1695-1758), Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), Isabelle de Charrière (1740-1805) et George Sand (1804-1876), avec d'autres femmes de lettres⁸⁷, mais également par ses

⁸⁴ Influence d'une auteure sur une autre, discernable au niveau des idées émises, des citations, des références et/ou du style.

⁸⁵ d'Ezio, Marianna, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century », dans Brown et Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit., pp. 11-29. Janse, Ineke, « Traveller, Pedagogue and Cultural Mediator : Marie-Elisabeth De La Fite and her Female Context », dans Gilleir, Montoya et Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back*, op. cit., pp. 309-326. Pour une période légèrement postérieure, notons également les travaux de Suzan Van Dijk et de Maire Cross sur les correspondances de George Sand (1804-1876) et Flora Tristan (1803-1844) avec d'autres femmes auteures. Van Dijk, Suzan, « Sociability and Mentoring by Correspondence : George Sand and Contemporary Female Writers », dans Brown et Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit., pp. 119-144. Cross, Maire Fedelma, « 'Salons sans Frontières' : Flora Tristan's Reader and Writer », dans Ibid., pp. 217-238.

⁸⁶ Gilleir et Montoya, « Introduction : Toward a New Conception of Women's Literary History », *Women Writing Back/Writing Women Back*, op. cit., p. 18.

⁸⁷ Van Dijk, Suzan, « Isabelle de Charrière en correspondance avec d'autres femmes », dans *L'Épistolaire, Revue de l'AIRe*, vol. 34 (2008), pp. 101-120. Van Dijk, « La lecture féminine : les correspondantes d'Isabelle de Charrière comme témoins », dans Philip Stewart et Michel Delon, dirs., *Le second triomphe du roman du XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009, pp. 85-104. Van Dijk, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture ». Van Dijk, « Sociability and Mentoring by Correspondence », op. cit. Sur les relations féminines d'Isabelle de Charrière, voir également : Jackson, Susan Klem, « Disengaging Isabelle : Professional Rhetoric and Female Friendship in the Correspondence of Mme de Charrière and Mlle

questionnements et propositions méthodologiques fondatrices en vue de l'étude des réseaux entre écrivaines à l'époque moderne⁸⁸. Dans un article publié en 2003, Van Dijk s'interrogeait sur les différents types de réseaux entre femmes auteures, de même que sur les apports des études existantes sur la question :

Les femmes, se lisaient-elles entre elles? Et s'écrivaient-elles par-delà les frontières? C'est-à-dire, la « sororité » comptait-elle davantage que l'appartenance à une nation (en gestation) ou à une culture définie comme communauté de langage? Le cas de la poétesse néerlandaise Anne Roemers Visscher⁸⁹ se sentant apostrophée par une autre femme, Georgette de Montenay⁹⁰, dont elle se mit à traduire les poèmes, est-il représentatif ou atypique? À un niveau individuel, il est donc apparu que les femmes se lisaient, même si la littérature « féminine » ne pouvait, loin de là, constituer leur seule et unique nourriture spirituelle [...] Certaines des écrivaines plus tardives partaient activement à la recherche de celles qui les avaient précédées; c'était le cas de Marie de Romieu⁹¹, de Louise de Kéralio Robert⁹² et de Fortunée Briquet⁹³. Ces lectures et ces liens entre les

de Géliu », dans *Eighteenth-Century Life*, vol. 13, no. 1 (1989), pp. 26-41. Minier, Sigyn, « Représentation et re-création du moi dans la correspondance de Madame de Charrière », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, dirs., *Dans les miroirs de l'écriture : la réflexivité chez les femmes écrivains d'ancien régime*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1998, pp. 156-165.

⁸⁸ Voir notamment : Van Dijk, Suzan, « Le roman : moyen de communication féminine », dans Beaurepaire, dir., *La plume et la toile*, op. cit., pp. 209-221.

⁸⁹ Anna Roemers Visscher (1584-1651), poétesse néerlandaise.

⁹⁰ Georgette de Montenay (1540-1581), écrivaine française.

⁹¹ Marie de Romieu (1545-1590), poétesse française. À son sujet, voir notamment : La Charité, Claude, « La Décade féminine de Marie de Romieu », dans Isabelle Brouard-Arends, dir., *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 317-330.

⁹² Louise de Kéralio Robert (1757-1821), historienne et romancière française. Voir notamment : Pellegrin, Nicole, « L'histoire et son annotation. La mise en scène des sources par trois historiennes du XVIIIe siècle : Lussan, Thiroux et Kéralio », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen-Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 269-295. Von Kulesa, Rotraud, « Mémoires de femmes, mémoires des femmes et écriture de l'histoire au XVIIIe siècle », dans Ibid., pp. 155-169. Hesse, Carla, « Devenir républicaine et historienne : Louise de Kéralio », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'Historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006 [2001], trad. par Sylvie Deleris, pp. 203-223. Fauré, Christine, « Une histoire des femmes au XVIIIe siècle par Louise de Kéralio », dans *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, vol. 17 (2004), pp. 61-64.

⁹³ Fortunée Briquet (1782-1815), poétesse et biographe française. Voir notamment : Aragon, Sandrine, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? Trois traités sur les femmes célèbres publiés par Mmes Galien, Briquet et Genlis », dans

femmes écrivains et leurs lectrices sont donc multiples et il convient, pour en comprendre pleinement le sens, de les confronter entre elles. Ce faisant, il paraît important [...] de regarder par-delà les frontières. La question des lectures féminines internationales me semble cruciale, dans la mesure où elle constitue un élément déterminant dans la discussion sur les traditions féminines éventuelles⁹⁴.

Cette réflexion, datant de 2003, met en lumière les nombreux défis liés à l'étude des réseaux et relations entre femmes auteures⁹⁵. Il y est notamment question de contacts directs (« les femmes s'écrivaient-elles? ») et indirects (lecture et réception des œuvres féminines par d'autres écrivaines), l'auteure y abordant finalement des questions méthodologiques, détaillant les sources disponibles (étude des correspondances versus des ouvrages publiés) et promouvant une approche transnationale⁹⁶.

D'autres études intéressantes hors du terreau fertile du réseau NEWW ont également été publiées sur les relations entre auteures, l'approche individuelle, l'analyse des influences intertextuelles et des ouvrages de fiction demeurant néanmoins prédominantes. Dans *Geografie e genealogie letterarie* (2000), les deux spécialistes de la littérature italienne d'Adriana Chemello et Luisa Ricaldone explorent les manières dont des écrivaines des XVIII^e et XIX^e siècles ont discuté, commémoré et posé comme modèles des femmes de lettres de siècles antérieurs⁹⁷. Au sujet des relations concrètes entre contemporaines, les articles de Catherine Sama – sur Luisa Bergalli (1703-1779) et Elisabetta Caminer (1751-1796) – et de Laura Nay – sur Diodata Saluzzo (1774-1840) –

Arnould et Steinberg, *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, op. cit., pp. 367-379. Havelange, Isabelle, Sabine Juratic et Nicole Pellegrin, « Femmes et histoire. Pour des enquêtes longues », dans *Ibid.*, pp. 13-37.

⁹⁴ Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Présentation d'un instrument de recherche », dans Brouard-Arends, dir., *Lectrices d'Ancien Régime*, op. cit., pp. 304-305.

⁹⁵ Gillian Dow, dans l'introduction du numéro spécial de *Women's Writing*, consacré aux réseaux entre femmes de lettres, met d'ailleurs de l'avant les nombreuses manières dont on peut définir, d'une part, et appréhender, d'autre part, les réseaux entre femmes de lettres. La réception des ouvrages féminins par les femmes, leur traduction, l'analyse des influences nationales et internationales des œuvres féminines sur celles d'auteures en particulier, s'inscrivent ainsi dans l'analyse des réseaux entre les femmes de lettres. Dow, Gillian, « Women Readers in Europe : An Introduction », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 1-14.

⁹⁶ Pour une définition plus étendue des relations directes et indirectes entre femmes, voir ce chapitre, p. 71.

⁹⁷ Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit.

méritent également d'être mentionnés⁹⁸. Ce sont toutefois les travaux de Tatiana Crivelli qui ont abordé le sujet des relations entre auteures avec le plus d'acuité dans le contexte italien.

Crivelli a étudié les poétesses membres de l'Académie de l'Arcadie au cours du XVIII^e siècle, en observant à la fois les relations entre contemporaines et la promotion qu'elles font des œuvres féminines du présent et du passé (une méthode que nous retenons partiellement dans cette thèse)⁹⁹. Si Crivelli fournit des bases méthodologiques très intéressantes, en particulier en ce qui a trait à l'analyse des poésies, son étude est toutefois limitée aux Arcadiennes. Qui plus est, son analyse de la « sororité » mérite à notre sens plusieurs nuances, d'autant plus que celle-ci ne prend pas toujours en compte l'ensemble des correspondances¹⁰⁰. En contrepartie, notre thèse permet de faire valoir un certain écart entre les discours unificateurs des auteures, et leurs pratiques réelles, particulièrement relevées dans certaines missives. C'est donc dire que l'analyse novatrice de Crivelli ne nous renseigne que partiellement sur les relations directes entre auteures italiennes du XVIII^e siècle, sa contribution au développement du champ d'étude pour l'Italie s'avérant néanmoins majeure.

L'historiographie des réseaux entre femmes auteures est définitivement en marche depuis la décennie 2000. L'ampleur numérique des études démontre l'intérêt

⁹⁸ Sama, Catherine, « 'On the Canvas and on the Page' : Women Shaping Culture in Eighteenth-Century Venice », dans Findlen, Wassying Roworth et Sama, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., pp. 125-150. Nay, « 'Sofisticherie' e 'cose donneche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », op. cit., pp. 163-180.

⁹⁹ Crivelli, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », op. cit. Voir également : Crivelli, « Esperienze di mediazione culturale », op. cit. Crivelli, « 'Figli, vi lascio! e nel lasciarvi tremo'. Sui domestici lutti poetici delle 'pastorelle' d'Arcadia », dans *Rassegna europea di letteratura italiana*, no. 29-30 (2007), pp. 109-124. Ces publications de Crivelli s'inscrivent dans le cadre d'un projet de recherche plus large sur les femmes dans l'Académie de l'Arcadie à Rome (1600-1800). Crivelli a également mis en place une base de données afin de documenter la présence de ces dernières dans l'institution. Cette mine d'informations précieuses peut être consultée à l'adresse suivante : <http://www.rose.uzh.ch/crivelli/arcadia/>. Je remercie par ailleurs chaleureusement l'auteure de m'avoir permis d'accéder à ces données.

¹⁰⁰ Si l'on se fie aux lettres citées dans ses articles, Crivelli semble s'être presque exclusivement basée sur les quelques missives entre écrivaines publiées au XIX^e siècle – qui montrent un visage favorable des auteures en présence –, ne prenant ainsi en compte qu'une infime portion de la correspondance de ces dernières.

pour le phénomène et pour sa signification. Néanmoins, nous avons constaté que les relations directes sont, quant à elles, très peu étudiées. Afin de témoigner de la façon dont les auteures interagissent réellement entre elles – non pas uniquement de façon intertextuelle – il importerait d'étudier de concert les relations directes et indirectes entretenues par un nombre substantiel d'entre elles. Nous nous inspirons des propositions méthodologiques et les résultats des analyses parcellaires (le plus souvent individuelles) présentées ci-haut, mais procédons autrement, en dégagant un portrait global par l'étude d'une véritable cohorte d'écrivaines s'étant illustrées dans des champs, des genres et des pays divers.

1.2.2. Des interprétations polarisées des relations entre écrivaines

De plus en plus nombreux, mais souvent parcellaires, davantage basés sur l'analyse intertextuelle et/ou concentrés sur l'étude des réseaux entretenus par une individuue, les travaux actuels ne permettent pas d'explorer de concert les multiples facettes des relations entre auteures. Par ailleurs, l'individualisation des recherches semble se doubler d'une certaine polarisation quant à l'interprétation à donner aux réseaux entre écrivaines. L'historiographie s'articule autour de quatre pôles interprétatifs principaux : 1) les « rivalités » entre auteures ; 2) la faiblesse des réseaux ; 3) la « sororité », et finalement, 4) l'étude des réussites et des conflits inhérents aux relations entre écrivaines.

1.2.2.1. Des « rivalités » allant de soi

En premier lieu, nous remarquons que plusieurs ouvrages biographiques sur des femmes de lettres mettent l'accent sur la soi-disant rivalité entre telle auteure et une autre, sans que cette rivalité, ses *modus operandi* et ses implications ne soient définis plus avant. Sans surprise, cette approche est particulièrement adoptée par des chercheur-e-s n'œuvrant pas spécifiquement en histoire des femmes, se révélant plus prompts à mettre de l'avant ce qu'il convient d'appeler un stéréotype – propre à la période à l'étude comme à la nôtre – au sujet de la « rivalité » féminine¹⁰¹. Par exemple, Francis Ley, dans

¹⁰¹ C'est l'analyse qu'en fait notamment Anne Vincent-Buffault dans son étude sur l'amitié aux XVIII^e et XIX^e siècles. Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié*, op. cit., p. 16. Par ailleurs, devant la prédominance du discours de la « rivalité » entre femmes

une étude datant de 1967 sur les relations entre Germaine de Staël (1766-1817) et la romancière Juliane de Krüdener (1764-1824), n'hésitait pas à affirmer que « deux femmes de lettres, en leur vanité d'auteur, ne sont pas faites pour s'entendre; ni deux femmes ambitieuses, quand leur ambition les pousse à jouer un grand rôle non seulement dans le monde, mais dans l'histoire »¹⁰². Ce point de vue réducteur ne se répercute certes pas de manière aussi flagrante dans l'historiographie récente. Néanmoins, nous en trouvons encore des échos dans des études contemporaines.

Par exemple, Mona Ozouf, discutant des relations entre Germaine de Staël et Isabelle de Charrière (1740-1805), toutes deux liées au célèbre Benjamin Constant (1767-1830), mentionne que « mises sur le pied de cette double rivalité, intellectuelle et sentimentale, les deux femmes ne sauraient s'aimer »¹⁰³. Ozouf souligne également la difficulté des rapports entre les femmes auteures en général. De plus, Claire Brock mentionne au sujet du voyage de Staël en Angleterre (1813-1814) que « même si Maria Edgeworth¹⁰⁴ était une admiratrice de l'œuvre staëlienne, elle était jalouse de la célébrité que Staël lui avait arrachée cette année-là, en devenant la femme la plus célébrée de Grande-Bretagne »¹⁰⁵, sans démontrer les fondements de cette affirmation¹⁰⁶. Même cas

auteures, il convient de se demander si les perceptions contemporaines – largement répandues et véhiculées par la culture populaire – des femmes comme automatiquement rivales, peuvent influencer les historien-ne-s et les littéraires dans leur manière de décrire, ne serait-ce que brièvement, les contacts entre auteures.

¹⁰² Ley, Francis, *Bernardin de St-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant et Mme de Krudener (d'après des documents inédits)*, Paris, Aubier, 1967.

¹⁰³ Ozouf, *Les mots des femmes*, op. cit., pp. 17-20 (p. 19).

¹⁰⁴ Maria Edgeworth (1767-1849), romancière britannique.

¹⁰⁵ « Although Maria Edgeworth was an admirer of the Staëlian œuvre, she was jealous of the fame that de Staël snatched from her that year as Britain's most feted female ». Les deux femmes sont ensuite définies comme « rivales ». Brock, *The Feminization of Fame*, op. cit., p. 166. Bien d'autres exemples pourraient être cités, la quasi-totalité d'entre eux concernant par ailleurs Staël, la plus célèbre des auteures françaises de l'époque et conséquemment, celle qui a été le plus étudiée. Ainsi, Stéphanie Tribouillard définit également un rapport « d'admiration et rivalité » entre Staël et l'essayiste/romancière Sophie Gay (1776-1852), sans expliciter sur quoi repose cette analyse. Tribouillard, Stéphanie, « Imiter, commémorer ou s'émanciper : comment se penser femme et écrivain après Madame de Staël ? », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), p. 140. D'autres exemples pourraient être cités, tel celui de Michel Winock qui, dans sa récente biographie de Staël, mentionne sa « rivalité » avec Stéphanie de Genlis sans en préciser les fondements. Une historiographie plus extensive s'est toutefois

de figure du côté de l'Italie, où le terme « amie et rivale » est notamment employé par Francesco Uglietti pour décrire les relations entre les poétesses Silvia Curtoni Verza (1751-1835) et Paolina Grismondi (1746-1801)¹⁰⁷, apparemment jalouses de leurs beautés respectives, ce constat ne s'appuyant sur aucune source mentionnée.

Il convient d'ailleurs de se demander si, dans l'esprit des émetteurs et émettrices de ces commentaires, les rivalités entre femmes ne vont pas « de soi ». Elles sont, par ailleurs, fréquemment présentées de manière anecdotique et peu détaillée. De nombreux exemples témoignent de la facilité avec laquelle est employé le concept de « rivalité », lourd de sens du point de vue des études féministes, sans que les causes de cette soi-disant rivalité (inimitiés, personnalités divergentes, compétition entre femmes pour se tailler une part du marché, etc.) ne soient explicitées. D'autres études, ainsi que nous le verrons dans la section portant sur les réussites et les conflits entre femmes de lettres, précisent toutefois avec davantage d'acuité les facteurs pouvant compliquer les relations entre auteures.

1.2.2.2. Des contacts faibles, voire impossibles

En second lieu, d'autres chercheuses – cette fois-ci s'inscrivant dans le champ de l'histoire des femmes et des écrivaines –, loin de mettre de l'avant de factices « rivalités » entre auteures, laissent plutôt entendre que le contexte du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle ne serait pas favorable au développement de relations entre femmes de lettres. Par exemple, si Christine Planté remarque une timide « solidarité » entre poétesses françaises de la Révolution et de l'Empire, elle souligne un émiettement de ces relations à partir de la décennie 1820, émiettement visible tout au long du XIX^e

concentrée sur une analyse en profondeur des rapports difficiles entre Staël et Genlis, qui sont évoqués à de multiples reprises dans cette thèse. Winock, Michel, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010, pp. 204 et 213.

¹⁰⁶ Brock mentionne que son analyse se fonde sur la correspondance de Maria Edgeworth, mais ne cite pas la lettre à laquelle elle fait référence.

¹⁰⁷ Uglietti, Francesco, *Una gentildonna veronese tra rivoluzione e restaurazione : Silvia Curtoni Verza (1751-1835)*, Verona, Archivio storico curia vescovile, 1983, p. 77. Pensons également, entre autres exemples, à Adriano Favaro qui, dans sa biographie d'Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1836) définit ses rapports « d'amie-rivale » avec la salonnière vénitienne Giustina Renier Michiel (1755-1832). « amica-rivale » : Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi*, Udine, Gaspari Editore, 2003, p. 164.

siècle¹⁰⁸. Planté décrit également, pour l'ensemble de la période, « cette générale absence de modèles féminins [pour les poétesses], à la fois historiques et symboliques, pour penser et légitimer leur propre position »¹⁰⁹. Planté ajoute finalement que « confondues dans l'indistinction de l'Autre, [les femmes écrivains] elles-mêmes ne se perçoivent pas comme unies, comme ensemble doté de règles et d'intérêts communs, seulement comme ensemble forgé par la contrainte, ce qui les prive de la force du groupe et de la solidarité »¹¹⁰. Quelques années plus tôt, Béatrice Slama dressait un portrait similaire à celui de Planté, en mettant l'accent sur l'isolement des femmes de lettres au XIX^e siècle¹¹¹.

On retrouve des constats analogues du côté de l'Italie. Laura Pisano, dans son étude du journalisme féminin, constate la faiblesse des contacts entre Italiennes au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, et ajoute :

Il y a une [...] explication possible de la rareté des rapports entre femmes dans les États italiens pré-unitaires : ils étaient difficiles, souvent impossibles, en raison des mécanismes oppressifs alors en place au niveau étatique et au niveau social : la censure, la religion, les préjugés culturels. L'isolement des femmes dans le temps et dans l'espace pourrait être l'effet de traits objectifs qui auraient favorisé l'effacement des traces de pensée et de culture qu'elles ont forgées; c'est donc un ensemble complexe de conditions d'ordre politique et organisationnel qui aurait interdit le développement de manifestations féminines de culture et d'expression politique¹¹².

¹⁰⁸ Planté, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle : une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998, pp. XXVII-XXIX.

¹⁰⁹ Ibid., p. XXXI.

¹¹⁰ Planté, Christine, « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle? », dans *Cahiers du GRIF*, vol. 37-38 (1988), pp. 90-111.

¹¹¹ « Contradiction profonde des femmes écrivains : leur propre itinéraire leur a fait prendre conscience de la souffrance [...] de la difficulté de s'affirmer dans un monde d'hommes. Elles se sentent les porte-parole des autres femmes et en même temps séparées d'elles par l'audace de leur comportement, leur réussite même. [...] Pour ces femmes, c'est le destinataire masculin omniprésent qu'il faut séduire, gagner, pour être acceptées, reconnues dans la société comme écrivain ». Slama, Béatrice, « Femmes écrivains », dans Laure Adler et Jean-Paul Aron, dirs., *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1980, pp. 239-240.

¹¹² Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie, des républiques jacobines au Risorgimento (1786-1860), trad. par Christiane Veauvy », dans Veauvy et Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation*, op. cit., p. 66.

Finalement, Laure Adler, dans une synthèse-survol de l'histoire de l'écriture féminine en Occident, avance qu' « il n'y a pas, à mon sens, de communauté d'écrivains femmes. [...] Il existe seulement des femmes qui écrivent »¹¹³.

Ces analyses, plutôt pessimistes, émises par d'éminentes spécialistes de l'histoire littéraire féminine, ont de quoi surprendre, dans le contexte de la floraison d'études individuelles sur les réseaux féminins. Le constat de la faiblesse des contacts a surtout été théorisé avant le décollage réel – au cours de la décennie 2000 – de cette historiographie. Néanmoins, les études citées plus haut témoignent d'un certain scepticisme, et de la nécessité d'aborder ces réseaux féminins avec prudence, en prenant en compte le contexte historique patriarcal qui ne favorise pas le développement de liens entre femmes, étant plus prompt à les « diviser pour mieux régner »¹¹⁴.

1.2.2.3. La « solidarité/sororité » entre femmes de lettres

Le pôle d'analyse le plus influent et ayant suscité le plus d'études est, en contrepartie, celui de la « solidarité » – ou son pendant féminin, la « sororité » (en opposition à fraternité) – que développent les femmes de lettres dans le cadre de leurs échanges. Il convient tout d'abord de remarquer que l'historiographie de la sororité s'est développée d'une part en opposition à l'historiographie des rivalités et, d'autre part, dans un cadre féministe cherchant à valoriser les amitiés féminines, historiquement dévaluées¹¹⁵. Or, ainsi que le note Anne Vincent-Buffault, « les amitiés féminines [...]

¹¹³ Adler et Bollmann, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, op. cit., p. 9.

¹¹⁴ C'est notamment l'analyse de la théoricienne québécoise Éleine Audet, qui livre une étude historique de l'amitié féminine et de ses représentations. Voir : Audet, Éleine, *Le cœur pensant : courtepointe de l'amitié entre femmes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, pp. 35-63, 89-98.

¹¹⁵ Ainsi que le remarquent fort justement Elizabeth Colwill et Paola Di Cori, les quelques études sur les relations entre femmes pendant la période 1770-1840 sont influencées par les développements et reconsidérations théoriques en histoire du féminisme. L'histoire des femmes en France et en Italie, qui prend son envol au cours des années 1970, est évidemment marquée par l'insistance, de mise dans la théorie et la pratique féministe, sur l'idée de sororité (*sisterhood* en anglais, *sorellanza* en italien). La sororité est définie par Cheryl Kramarae et Paula Trichler comme « une responsabilité », « une découverte d'une oppression partagée », qui favorise le développement de liens privilégiés avec d'autres femmes sur cette base. Les quelques travaux publiés pendant les années 1970 et le début des années 1980 sur les relations historiques entre femmes

ont fait traditionnellement l'objet de commentaires aussi répétitifs que peu flatteurs. À l'inverse, l'histoire des femmes a redécouvert et parfois magnifié la convivialité féminine, faite de tendresse, de confidences, de gestes quotidiens partagés et de solidarité »¹¹⁶.

Influencées par l'approche de la sororité (le concept est fréquemment mentionné dans les études concernées, bien que très rarement défini), une portion importante de l'historiographie des réseaux entre femmes de lettres tend à livrer une analyse plutôt positive des relations, jugées émancipatrices, entre femmes auteures, mettant davantage

témoignent de cette préoccupation, et du désir de mettre de l'avant les liens égalitaires et émancipateurs qui les unissent. On pense notamment aux influentes études de Carol Smith-Rosenberg et Nancy Cott sur l'amitié romantique entre femmes américaines au XIX^e siècle, qui ont fait école en France comme en Italie, ainsi que le notent respectivement Michelle Perrot et Annarita Buttafuoco. En contrepartie, à partir des années 1980, la théorie féministe s'intéresse de façon accrue à ce qui divise les femmes (race, classe socio-économique, nation, etc.), et aux conflits qui peuvent en résulter. On pense notamment aux travaux de Margaret Simons et Audre Lorde, qui se sont intéressées à la place des femmes de couleur dans le mouvement féministe américain, remettant ainsi en question l'idéal d'une sororité qui transcenderait les différences entre femmes. Cette conceptualisation n'est d'ailleurs pas sans influencer l'histoire des femmes, et a conséquemment un impact particulièrement marqué depuis les années 1990 et 2000 sur la manière d'appréhender les relations féminines, ainsi que le note Colwill. Voir, dans l'ordre : Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., pp. 41-42. Di Cori, Paola, « Unite e divide. Appunti su alcuni problemi di storia della solidarietà tra donne », dans Ferrante, Palazzi et Pomata, *Regnatele di rapporti*, op. cit., pp. 481-494. « a responsibility, [...] a discovery of shared oppression ». Kramarae, Cheryl et Paula A. Trichler, « Sisterhood », dans *A Feminist Dictionary*, Boston, Pandora Press, 1985, pp. 420-421. Smith-Rosenberg, Carol, « The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth-Century America », dans *Signs*, vol. 1, no. 1 (1975), pp. 1-29. Cott, Nancy, *The Bonds of Womanhood. 'Women's Sphere' in New England, 1780-1835*, New Haven (CT), Yale University Press, 1977. Perrot, Michelle, « Les femmes, le pouvoir, l'histoire », dans Michelle Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Marseille, Rivages, 1985, p. 210. Buttafuoco, Annarita, « Di 'madri' e di 'sorelle'. Frammenti su donne, femminismo, storiografia », dans *Nuova DWF*, vol. 15 (1981), pp. 89-104. Simons, Margaret A., « Racism and Feminism : A Schism in the Sisterhood », dans *Feminist Studies*, vol. 5, no. 2 (1979), pp. 384-401. Lorde, Audre, *Sister Outsider : Essays and Speeches*, New York, Crossing Press, 1984. Voir également : Weisser, Susan Ostrov et Jennifer Fleischer, *Women at Odds : Feminism and the Problem of Sisterhood*, New York, New York University Press, 1994.

¹¹⁶ Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié*, op. cit., p. 16.

l'accent sur les influences intertextuelles, la réciprocité, la collaboration et l'amitié, que sur les hiérarchies et stratégies qui traversent ces relations.

Il est significatif de constater que la plupart des études présentant une image fondamentalement positive des réseaux entre femmes auteures analysent leurs contacts indirects et intertextuels, soit en examinant l'influence d'une telle sur une autre (contemporaine ou écrivaines de générations postérieures)¹¹⁷, la composition des généalogies littéraires¹¹⁸, ou encore en mettant de l'avant l'idéal de sororité présent dans des œuvres féminines de fiction¹¹⁹. Il n'est donc pas surprenant que la sororité et les

¹¹⁷ Voir, par exemple, la « sororité » atemporelle entre Félicité de Genlis (1746-1830) et George Sand (1804-1876), décrite dans : Trouille, Mary Seidman, « Toward a New Appreciation of Mme de Genlis : The Influence of Les 'Battuecas' on George Sand's Political and Social Thought », dans *French Review*, vol. 71, no. 4 (1998), pp. 565-576. Voir aussi : Colombo, Laura, « La 'maternité du génie' : filiations staëliennes dans les romans de Marie d'Agoult et Hortense Allart », dans Del Lungo et Louichon, *La littérature en bas-bleus*, op. cit., pp. 319-334. Pour l'Italie, voir notamment : Chemello, Adriana, « La 'Saffo Italiana' : Diodata Saluzzo di Roero », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, pp. 87-118. Voir également : Todd, *Women's Friendship in Literature*, op. cit.

¹¹⁸ Pour la France, voir notamment : Mistacco, Vicki, *Les femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours*, New Haven, Yale University Press, 2006, vol. 1, pp. 3-4. Pour l'Italie, voir : Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit. Pour la France et l'Italie, voir : Moers, Ellen, *Literary Women*, Garden City, Anchor Press, 1977.

¹¹⁹ Le roman *Corinne ou l'Italie* (1807) de Germaine de Staël (1766-1817) a particulièrement fait l'objet d'études, celles-ci ayant fait valoir la « filiation » sororitaire entre Staël, le personnage de l'improvisatrice Corinne, et des auteures de générations postérieures. Voir, par exemple : Giuli, Paola, « Tracing a Sisterhood : Corilla Olimpica as Corrine's Unacknowledged Alter Ego », dans Karina Smurlo, dir., *The Novel's Seduction : Stael's Corrine in Critical Inquiry*, Lewisburg (PN), Bucknell University Press, 1999, pp. 165-184. Kadish, Doris Y., *Politicizing Gender : Narrative Strategies in the Aftermath of the French Revolution*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1991. Heller, Deborah, *Literary Sisterhoods : Imagining Women Artists*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005. Esterhammer, Angela, « The Improvisatrice's Fame : Landon, Staël, and Female Performers in Italy », dans Christoph Bode et Fritz-Wilhelm Neumann, dirs., *British and European Romanticisms*, Trier, Wissenschaftlicher, 2007, pp. 227-237. Biagini, Enza, « Corilla, Corinne e 'L'Improvisation poétique en Italie' », dans Moreno Fabbri, dir., *Corilla Olimpica e la poesia del Settecento europeo*, Pistoia, M & M, 2000, pp. 43-54. D'autres études font toutefois valoir une interprétation plus mitigée de l'appréciation de *Corinne* par d'autres femmes de lettres, mettant en évidence certains aspects plus problématiques de sa réception à l'étranger. Voir

opinions favorables aux autres auteures soient mises en évidence, puisque les divisions entre femmes, notamment dues à l'influence croisée de différents marqueurs identitaires (nationaux, opinions politiques, etc.) ne sauraient réellement transparaître dans ce contexte¹²⁰.

Parallèlement, nous remarquons que les historiennes et littéraires qui tournent également leur regard sur les réseaux directs entre auteures sont plus nuancées. Mais globalement, si certaines nomment dans leurs analyses des conflits entre écrivaines, une image davantage positive des réseaux féminins est présentée. Par exemple, Alison Finch, tend à mettre l'accent sur la « solidarité professionnelle et personnelle » qui unit les écrivaines françaises au XIX^e siècle¹²¹. Anne Schoeder, dans son analyse de discours des œuvres de Félicité de Genlis (1746-1830), définit cette dernière, de concert avec la portraitiste Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), comme étant des « sœurs de combat », toutes deux œuvrant afin de siéger dans les académies parisiennes¹²². Pour Tatiana Crivelli, les relations entre les poétesses arcadiennes « apparaissent comme une vraie et véritable conscience de groupe », faite de solidarité et de reconnaissance¹²³. De son côté, Laura Nay met l'accent sur la « sororité » entre la poétesse Diodata Saluzzo (1774-1840) et ses correspondantes, ces dernières s'entraîdant et s'auto-influençant dans le cadre de l'exercice épistolaire.

notamment : Jung, Ursula, « The Reception of Germaine de Staël and George Sand among Female Novelists in Nineteenth-Century Spain », dans Brown et Dow, *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit., pp. 179-200. Stedman, Gesa, « Passion and Talent, Fulfilment or Death? Germaine de Staël's Novel 'Corinne' Crosses the Channel », dans *Ibid.*, pp. 201-215.

¹²⁰ Soulignons, à cet effet, que Madelyn Gutwirth a mis en évidence le contraste entre, d'une part, la timidité féministe de Staël dans ses écrits politiques, la faiblesse de ses relations avec d'autres auteures, et, d'autre part, l'importance de ses écrits et de ses romans (en particulier *Corinne*) comme catalyseurs d'une conscience féministe pour les écrivaines du XIX^e siècle. Gutwirth, Madelyn, *Madame de Staël, Novelist : The Emergence of the Artist as Woman*, Urbana, University of Illinois Press, 1978, pp. 296-301.

¹²¹ Finch, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, op. cit.

¹²² « sisters in arms ». Schroder, « Going Public Against the Academy », op. cit., p. 376.

¹²³ « appare come una vera e propria coscienza di gruppo ». Crivelli, « Esperienze di mediazione culturale », pp. 241-254. Voir également : Crivelli, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », op. cit. Crivelli, « 'Figli, vi lascio!' », op. cit.

Les conflits entre femmes ne sont généralement qu'effleurés dans les études citées ci-haut. Les processus qui font naître ces conflits, et les tentatives pour les amenuiser afin de renforcer la cohésion de la communauté méritent également d'être explorés. Il semble en effet crucial d'examiner, de concert, les aspects positifs comme négatifs se dégageant des relations concrètes entre femmes auteures. Dans ce contexte, nous verrons dans la section suivante que l'idéal de la sororité ne passe pas toujours le test de la pratique... Au-delà d'un avis favorable aux autres femmes de lettres et de collaborations ponctuelles, mis de l'avant par l'historiographie de la sororité, les auteures mettent-elles de l'avant une réelle « solidarité », faite d'appui et de promotion de l'autorat féminin?

1.2.2.4. Entre amitié et conflit, admiration et animosité : pour une étude de la gamme des relations entre auteures

Finalement, quelques travaux ont analysé à la fois les amitiés/admirations et les conflits/animosités entre femmes de lettres. Plusieurs études de Suzan Van Dijk, de même que l'article fondateur d'Elizabeth Colwill sur Constance de Salm (1767-1845) publié en 2000, illustrent parfaitement cette approche médiane entre, d'une part, l'historiographie de la « sororité » et, d'autre part, celle des « rivalités ».

Dans *Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm* (2000), Colwill soutient que les réseaux entre les femmes ne sauraient être décrits comme idylliques, puisqu'ils sont également guidés par des considérations d'intérêts personnels, ce qu'elle démontre dans son analyse de la correspondance de Constance de Salm. Selon Colwill, « reconnaître que les amitiés féminines de Salm étaient vitales dans son autoconstruction n'implique pas de suggérer que ces relations transcendaient les dynamiques de pouvoir dans lesquelles elles étaient construites et enchevêtrées »¹²⁴.

Les études pionnières de Suzan Van Dijk, sur la correspondance de Françoise de Graffigny (1695-1758), Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), Isabelle de Charrière (1740-1805) et George Sand (1804-1876) ont mis en évidence l'appréciation de leurs

¹²⁴ « To recognize that Salm's friendships with women were vital to her self-construction is not to suggest that those relationships transcended the economies of power in which they were enmeshed ». Colwill, « *Epistolary Passions* », op. cit., p. 41.

œuvres par leurs correspondantes écrivaines, les rapports de mentorat entretenus avec certaines – faits d’admiration comme de hiérarchies – et les déceptions parfois ressenties par les auteures en présence, quant aux contacts qu’elles entretiennent avec leurs collègues. Les recherches de Van Dijk tendent donc à étudier les réussites autant que les conflits entre femmes auteures, et suggèrent l’inégalité des relations entre écrivaines de statuts différents. L’aspect parfois utilitaire des relations (ex. : mentorat) n’est toutefois pas nécessairement dénué d’admiration/émulation sincère, ni d’un certain sentiment d’appartenance à une communauté partagée¹²⁵.

Les travaux de Brigitte Louichon mettent également l’accent sur la nécessité pour les romancières de se démarquer les unes des autres sur la scène littéraire, dominée par la présence masculine, et génératrice de compétition afin de se tailler une part du marché¹²⁶. Catherine Sama a fait valoir quant à elle la difficulté pour Elisabetta Caminer (1751-1796), éditrice d’un journal intellectuel et favorable à l’amélioration de la condition des femmes, d’établir des liens avec les éditrices de périodiques de mode fleurissant à l’époque, publications que Caminer juge futiles et desservant la cause des femmes¹²⁷. Mary Trouille a également souligné les divisions entre Mary Wollstonecraft (1759-1797) et Germaine de Staël (1766-1817) dans leur appréciation des travaux de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) sur le rôle des femmes, tandis qu’Angelica

¹²⁵ Voir notamment : Van Dijk, Suzan, « Les topoï ‘féminins’ dans des fictions épistolaires et des correspondances véritables : mesdames de Graffigny, Riccoboni et Charrière », dans Diaz et Siess, *L’épistolaire au féminin*, op. cit., pp. 39-50. Van Dijk, « Isabelle de Charrière en correspondance avec d’autres femmes », op. cit. Van Dijk, « La lecture féminine : les correspondantes d’Isabelle de Charrière comme témoins », op. cit. Van Dijk, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l’écriture », op. cit. Van Dijk, « Sociability and Mentoring by Correspondence », op. cit. Dans son analyse de la correspondance de George Sand, Brigitte Diaz mettait également l’accent sur les malaises et conflits dans les missives échangées avec la romancière Marie d’Agoult (1805-1876). Diaz, Brigitte, « La correspondance de George Sand avec Marie d’Agoult : 'Un labyrinthe d’équivoques' », dans Diaz et Siess, *L’épistolaire au féminin*, op. cit., pp. 93-108.

¹²⁶ Louichon, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », op. cit.

¹²⁷ Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), pp. 389-414.

Goodden a détaillé les problèmes encourus dans l'amitié de cette dernière avec la romancière britannique Fanny Burney (1753-1840)¹²⁸.

C'est donc dire que quelques travaux ont déjà mis l'accent sur les réserves exprimées par des auteures par rapport à d'autres, et sur les difficultés expérimentées dans le cadre de relations directes, sans que celles-ci ne soient colorées par le postulat des « rivalités » intrinsèques. Ils fournissent une base conceptuelle à partir de laquelle il convient de repenser l'historiographie de la sororité, comme celle des rivalités allant de soi. Néanmoins, ces études, qui se centrent généralement sur l'analyse des contacts d'une ou deux femmes, méritent d'être étendues. En étudiant de concert les relations directes et indirectes entre auteures au sein d'un contexte historique précis, grâce aux correspondances et documents publiés, le tout dans une perspective transnationale et comparative, cette thèse rend possible une désindividualisation des conflits et amitiés entre femmes auteures, au profit d'une analyse globale qui prend en compte les intérêts personnels comme collectifs de ces dernières, illustrant ainsi les défis liés à la cohésion de la communauté des auteures.

1.3. (Pré)histoire du féminisme

L'histoire du féminisme offre une autre perspective pour l'étude des relations entre les femmes au XVIII^e-XIX^e siècles. En effet, les relations entre femmes

¹²⁸ Trouille, Mary Seidman, « A Bold New Vision of Woman : Staël and Wolstonecraft Respond to Rousseau », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 292 (1991), pp. 293-336. Goodden, Angelica, « Staël et Burney : amitié et dérobade », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 103-118. Voir également : Nikliborc, Anna, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël », dans *Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislavensia]*, vol. 59 (1968), pp. 81-96. Ajoutons finalement que plusieurs études sur la vie et l'œuvre de Félicité de Genlis (1746-1830) insistent sur ses relations problématiques avec d'autres femmes auteures. Voir notamment : Mistacco, Vicki, « Genlis à contre-courant : De l'influence des femmes », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 97-115. Goldin, Jeanne, « Femme-auteur et réflexivité : Madame de Genlis », dans Chantal Bertrand-Jennings, dir., *Masculin-féminin : le XIX^e siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'Études du XIX^e siècle Joseph Sablé, 1999, pp. 41-71. Schlick, Yaël, « Beyond the Boundaries : Staël, Genlis, and the Impossible Femme-Célèbre », dans *Symposium : A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol. 50, no. 1 (1996), pp. 50-63.

représentent un important enjeu, au cœur des discours et des pratiques féministes¹²⁹. En contrepartie, l'historiographie du féminisme est traversée par d'importants débats, notamment quant aux conditions de naissance, d'émergence et de rayonnement de l'idéologie féministe et du mouvement qui la sous-tend. Notre période d'étude semble encore moins apte à voir naître un consensus entre historiennes, puisqu'elle se situe à la jonction de deux formes historiques du féminisme généralement reconnues par les théoriciennes.

On peut tout d'abord rattacher à un féminisme à caractère plus individuel (nous privilégions l'appellation « proto-féminisme ») plusieurs femmes qui ont cherché, par le biais de leurs écrits, à déconstruire les discours misogynes au sein des nombreuses *querelles des femmes* et à proposer des alternatives. On pense par exemple à Christine de Pisan (v. 1364 – v. 1431) ou à Moderata Fonte (1555-1592). Vient ensuite une seconde phase de féminisme, cette fois-ci en tant que mouvement organisé, qui lutte pour une émancipation collective des femmes. C'est la transition vers le mouvement concerté qui pose problème dans l'historiographie.

Si c'est la seconde moitié du XIX^e siècle qui est généralement identifiée comme période de consolidation du mouvement, cette interprétation ne fait toutefois pas l'unanimité. En fait, tout dépend de la manière dont on définit le « féminisme », qu'il s'agisse, selon Karen Offen, de la remise en question de l'hégémonie masculine (identifiable dès le début des Lumières et même auparavant), ou, selon Jane Rendall, de la conscience des femmes d'appartenir à un groupe opprimé, qui se développerait selon l'auteure à partir de la Révolution française¹³⁰. Par ailleurs, ainsi que le remarque Katie King, chaque théoricienne part de sa propre conception du féminisme contemporain, et en retrace l'histoire en fonction de ses intérêts et des enjeux qui lui semblent les plus

¹²⁹ À ce sujet, voir ce chapitre, p. 42 (notes).

¹³⁰ Offen, Karen, *European Feminisms, 1700-1950. A Political History*, Stanford, Stanford University Press, 2000, p. x. Rendall, Jane, *The Origins of Modern Feminism : Women in Britain, France and the United States (1780-1860)*, London, MacMillan Publishers, 1985, pp. 1-2.

cruciaux à sa propre époque, ce qui lui fait dire que « toutes les histoires de l'origine du féminisme sont intéressées »¹³¹.

Sans prétendre apporter une réponse définitive à cet épineux débat en constant renouvellement, aux fins de cette thèse, nous définissons le féminisme comme un mouvement politique collectif, reposant sur la conscience que l'inégalité entre les femmes et les hommes constitue un problème social et qui vise à contrer celle-ci. Ce mouvement orchestré, caractérisé par un ensemble de discours et pratiques entrepris individuellement et collectivement, demeure autonome face aux hommes et aux alliés (même si les alliances sont possibles) et se dote d'organes de réflexion et de mobilisation (ex. : assemblées, clubs) et de diffusion (ex. : journaux) afin de poursuivre ses objectifs. Pour ce qui est de la France, toutes ces conditions sont réunies avec l'action des féministes saint-simoniennes de la décennie 1830, tandis que le mouvement féministe italien ne prendra naissance qu'après l'unification de l'Italie (1861)¹³².

¹³¹ « Origin stories about the women's movement are interested stories, all of them ». King, Katie, *Theory and its Feminist Travels*, Bloomington Indiana University Press, 1995, p. 137

¹³² En effet, les saint-simoniennes se réseautent entre elles, publient des journaux voués à l'obtention de droits législatifs (vote, divorce, travail égal/salaire égal, réforme du Code civil, etc.), à la promotion de l'émancipation féminine (ex. : le journal *La Tribune des femmes*), et finissent par développer une certaine autonomie à l'égard du mouvement saint-simonien et socialiste mixte. Quant à lui, le mouvement féministe italien s'orchestre graduellement au sein de la décennie 1870, autour du périodique *La Donna* (1868-1891), des campagnes d'Anna Maria Mozzoni (1837-1920) pour le droit de vote et par la naissance d'associations féminines destinées à la promotion de cette revendication. Sur les saint-simoniennes, voir : Moses, Claire Goldberg, « Saint-Simonian Men/Saint-Simonian Women : The Transformation of Feminist Thought in 1830s' France », dans *Journal of Modern History*, vol. 54, no. 2 (1982), pp. 240-267. Moses, Claire Goldberg, *French Feminism in the Nineteenth Century*, Albany, State University of New York Press, 1984. Moses, Claire Goldberg et Leslie W. Rabine, *Feminism, Socialism and French Romanticism*, Bloomington, Indiana University Press, 1993. Anderson, Bonnie S., *Joyous Greetings : The First International Women's Movement, 1830-1860*, New York, Oxford University Press, 2000. Pour l'Italie, voir notamment : Pieroni Bortolotti, Francesca, *Alle origini del movimento femminile in Italia, 1848-1892*, Torino, Einaudi, 1963. Filippini, Nadia Maria et Anna Scattigno, dirs., *Una democrazia incompiuta : donne e politica in Italia dall'Ottocento ai nostri giorni*, Milano, Franco Angeli, 2007. Voir également les nombreux travaux d'Annarita Buttafuoco, notamment : *Questioni di cittadinanza : donne e diritti sociali nell'Italia liberale*, Sienne, Protagon, 1997. Buttafuoco, « Straniere in patria. Temi e momenti

Ce portrait n'implique pas nécessairement que les femmes n'aient pas œuvré pour défendre des causes féminines ou réclamé des droits avant la naissance du mouvement. La période qui est la nôtre, marquée par la *querelle des femmes*, mais surtout par la Révolution française, qui voit l'émergence du langage des « droits » individuels (droits de l'homme, incluant le droit de vote) et collectifs (droit de la nation, etc.), et les pratiques de mobilisation populaire qui en découlent, constitue un pivot important pour la culture politique occidentale¹³³. L'exercice de la citoyenneté révolutionnaire (développement des clubs, de la presse, importance des manifestations et des foules, etc.), de même que l'exclusion de certains groupes de cette citoyenneté, s'avèreront centraux dans le développement des mouvements sociaux (socialisme, abolitionnisme, féminisme) du XIX^e siècle¹³⁴.

Le foisonnement politique autour de la Révolution n'est pas sans avoir un impact sur l'action politique des femmes, qui s'articule en deux axes. La Révolution voit la naissance d'associations féminines, telle que la *Société des citoyennes républicaines révolutionnaires* (1793), qui regroupent des femmes patriotes souhaitant prendre part aux luttes politiques de la Révolution. Ces associations politiques ont notamment été étudiées par Dominique Godineau, Shirley Elson Roesler et Christine Fauré, pour illustrer la participation active des femmes dans la sphère publique révolutionnaire. Ces

dell'emancipazione femminile italiana dalle Repubbliche giacobine al fascismo », dans Anna Maria Crispino, dir., *Esperienza storica femminile nell'eta moderna e contemporanea*, Rome, Unione Donne Italiane, 1988, vol. 2, pp. 91-124.

¹³³ Voir notamment : Hunt, Lynn, *Inventing Human Rights : A History*, New York, W. W. Norton and Company, 2007. Livesey, James, *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2001. Furet, François et Mona Ozouf, *The Transformation of Political Culture. 1789-1848*, vol. 3: *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, Toronto, Pergamon Press, 1989. Rudé, George, *La foule dans la Révolution française*, trad. Albert Jordan, Paris, François Maspero, 1982. Boutier, Jean, Philippe Boutry et Serge Bonin, *Les sociétés politiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1992.

¹³⁴ Riot-Sarcey, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte - Syros, 2002. Fraisse, Geneviève, *La raison des femmes*, Paris, Plon, 1992. Yalom, Marilyn, *Blood Sisters. The French Revolution in Women's Memory*, New York, Basic Books, 1993. Fauré, Christine, *La démocratie sans les femmes. Essai sur le libéralisme en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985. Scott, Joan W., *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1996.

historiennes ont démontré que l'évènement a eu l'effet de les pousser à outrepasser les limites qu'on leur a imposées et à exercer leur citoyenneté¹³⁵. Parallèlement, Joan Scott, Lisa Beckstrand, Annarita Buttafuoco, Nadia Maria Filippini et Simonetta Soldani ont étudié des femmes telles qu'Olympe de Gouges (1748-1793), Carolina Lattanzi (1771-1818) ou Annetta Vadori Rasori (vers 1750 – vers 1840), qui ont demandé des droits politiques et dénoncé l'oppression des femmes, propageant individuellement des discours qui remettent en question l'infériorité féminine¹³⁶. C'est donc dire que les historiennes ont déjà étudié des composantes importantes du féminisme, qui existaient avant la naissance d'un véritable mouvement, de la conscience et des réclamations individuelles de femmes, à la participation féminine à des mobilisations politiques pendant la Révolution française et le *Triennio*¹³⁷.

¹³⁵ Godineau, Dominique, *Citoyennes tricoteuses : les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française (1789-1795)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988. Elson Roesler, Shirley, *Out of the Shadows : Women and Politics in the French Revolution (1789-1795)*, New York, Peter Lang, 1998. Fauré, Christine, « Doléances, déclarations et pétitions, trois formes de la parole publique de femmes sous la Révolution », dans *Annales historiques de la Révolution Française*, vol. 344 (2006), pp. 5-25.

¹³⁶ Scott, *Only Paradoxes to Offer*, op. cit. Beckstrand, Lisa, *Deviant Women of the French Revolution and the Rise of Feminism*, Cranbury (NJ), Associated University Presses, 2009. Beckstrand mentionne par ailleurs que De Gouges ne s'est pas associée à d'autres femmes dans son combat (p. 17). Buttafuoco, Annarita, « La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano », dans Annarita Buttafuoco, dir., *Modi di essere : studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, Editoriale Mongolfiera, 1991, pp. 79-106. Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 81-137. Soldani, Simonetta, « Prima della Repubblica. Le Italiane e l'avventura della cittadinanza », dans Filippini et Scattigno, *Una democrazia incompiuta*, op. cit., pp. 41-90. Les réclamations individuelles de femmes, en faveur de l'amélioration du système d'éducation ou d'une réforme du droit de la famille, ont également été analysées par Laurie Laplanche et Suzanne Desan. Laplanche, Laurie, « L'éducation et la représentation de la citoyenneté féminine sous la Révolution française », dans Catherine Ferland et Benoît Grenier, dirs., *Femmes, culture et pouvoir : relectures de l'histoire au féminin, XVe-XXe siècles*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2010, pp. 187-203. Desan, Suzanne, *The Family on Trial in Revolutionary France*, Los Angeles, University of California Press, 2004.

¹³⁷ Lerner, Gerda, *The Creation of Feminist Consciousness. From the Middle Ages to Eighteen-Seventy*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 13. Il est important de

Or, qu'en est-il des relations entretenues entre les femmes dans ce contexte, de la perspective de l'historiographie du féminisme? Selon Gerda Lerner et Sarah Evans, l'une des conditions nécessaires d'émergence du mouvement féministe réside en la création d'un réseau de communication et d'amitié entre femmes, afin de collectiviser le vécu et les théories, et ainsi favoriser, à partir des dénonciations individuelles de l'oppression, l'émergence d'un véritable mouvement social¹³⁸. Ce défi de la « solidarité » et de la mobilisation collective peut être plus aisément relevé dans le cadre de structures d'organisation collectives, telles que les associations, les journaux voués à l'avancement de la cause des femmes et les assemblées, après 1830¹³⁹.

Toutefois, outre quelques travaux sur la Révolution française, l'historiographie du féminisme – plus particulièrement français et italien – ne s'est que peu penchée sur le développement de combats féminins collectifs avant la naissance du mouvement. Si Margaret McFadden et Suzan Van Dijk reconnaissent l'importance des pratiques de sociabilité des auteures dans le développement du mouvement féministe au XIX^e siècle, l'historiographie du féminisme est toutefois plus prompte à étudier la *querelle des*

noter que la réclamation individuelle de droits féminins ne relève pas d'un véritable mouvement féministe collectif, celui-ci prenant naissance – en France – au cours de la décennie 1830. Ainsi que le souligne Christine Fauré au sujet de la Révolution, « la participation des femmes aux journées révolutionnaires fut souvent remarquée mais l'idée de s'ériger en acteur collectif n'est pas familière à l'époque et en tout cas ne se traduit guère sur le plan de l'expression ». C'est justement cette affirmation qui devient visible avec l'action des saint-simoniennes de la décennie 1830. Fauré, « Doléances, déclarations et pétitions », op. cit., p. 10. Sur l'importance de la Révolution française dans l'articulation des enjeux et pratiques féministes des saint-simoniennes, voir : Moses, *French Feminism in the Nineteenth Century*, op. cit.

¹³⁸ Evans, Sarah, *Personal Politics : The Roots of Women's Liberation in the Civil Rights Movement and the New Left*, New York, A. Knopf, 1977, pp. 219-220. Lerner, *The Creation of Feminist Consciousness*, op. cit., p. 233.

¹³⁹ Par ailleurs, même si – comme l'ont proposé Karen Offen et Bonnie Anderson – le mouvement féministe est fait de « flux » et de « reflux », notamment en fonction des contextes historiques qui l'environnent et des phases de « réaction » politique (ex. : l'après « printemps des peuples » de 1848 et le retour des monarchies conservatrices portent un coup dur au mouvement), l'action féministe et les associations qui en découlent n'entreront en phase de « repli » que pour de brefs moments, ce qui contribue à faire du féminisme un mouvement traversé de victoires, de défaites, mais qui frappe malgré tout par sa continuité aux XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Offen, *European Feminisms*, op. cit. Anderson, *Joyous Greetings*, op. cit.

femmes du XVIIIe, la Révolution française et le *Triennio*, perçus comme moments fondateurs, en termes de discours (réclamations, traités, etc.)¹⁴⁰. Il nous a semblé intéressant de tourner notre regard ailleurs, et d'étudier comment des femmes pouvaient se regrouper et agir de concert afin de défendre une cause féminine avant la naissance du mouvement comme tel. Jane Rendall a d'ailleurs souligné la nécessité d'étudier la « culture féminine », c'est-à-dire « la manière dont les femmes en sont venues, de la période de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècles, à s'associer, peut-être au début pour des raisons différentes, et ensuite à reconnaître et à mettre de l'avant leurs intérêts communs en tant que femmes »¹⁴¹. Il apparaît, à cet effet, particulièrement judicieux de se pencher sur les femmes auteures, dans un contexte où le choix de la publication, ainsi que le rappellent Luisa Ricaldone, Dena Goodman et Elizabeth Goldsmith, est perçu comme un geste politique d'affirmation féminine¹⁴².

Le rôle des femmes de lettres dans l'articulation des discours proto-féministes a déjà été souligné dans de nombreuses études¹⁴³. Les pratiques de ces dernières, plus précisément en regard des prises de position et des alliances qui peuvent se forger au sein de la communauté des femmes auteures, ont toutefois moins fait couler d'encre chez les historiennes du féminisme. Dans l'étude de Rendall sur l'associationnisme féminin, les écrivaines sont surtout citées comme théoriciennes. McFadden, en analysant la « préhistoire » organisationnelle du mouvement féministe, a toutefois illustré dans un

¹⁴⁰ McFadden, *Golden Cables of Sympathy*. Van Dijk, « Le roman : moyen de communication féminine », op. cit.

¹⁴¹ « women's culture », « the way in which women came, in the period from the late eighteenth to the mid-nineteenth century, to associate together, perhaps at first for different reasons, and then to recognise and to assert their common interests as women ». Rendall, *The Origins of Modern Feminism*, op. cit., pp. 1-2.

¹⁴² Ricaldone, « Il laboratorio della modernità », op. cit., p. 19. Goodman et Goldsmith, « Introduction », dans *Going Public*, op. cit., pp. 3-4.

¹⁴³ Par exemple, Karen Offen laisse une grande place aux femmes auteures de la période 1770-1840 dans son ouvrage, et notamment aux œuvres de Constance Pipelet (1767-1845) et de Carolina Lattanzi (1771-1818). Le nom de cette dernière n'est toutefois pas mentionné dans la présentation du traité anonyme *La causa delle donne* (1797). Sur l'attribution de cette œuvre à Lattanzi, voir le chapitre 2, p. 136. Offen, *European Feminisms*, op. cit., pp. 67-69. Voir également : Lerner, *The Creation of Feminist Consciousness*, op. cit. LeGates, Marlene, *In Their Time. A History of Feminism in Western Society*, New York, Routledge, 2001. Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit.

chapitre l'importance du lectorat féminin de George Sand (1804-1876) et d'Harriet Beecher Stowe (1811-1896), et les « communautés virtuelles » qu'elles ont contribué à créer entre femmes et entre féministes, de 1820 à 1880¹⁴⁴. Or, à notre connaissance, une telle étude d'ensemble n'a pas été entreprise en ce qui a trait à la période 1770-1840, pour la France ou pour l'Italie¹⁴⁵. Les relations des écrivaines d'avant 1840 n'ont, par ailleurs, été qu'indirectement abordées dans l'œuvre colossale de McFadden, qui s'est plutôt concentrée sur leur réception à l'échelle transatlantique.

Considérant qu'à part les travaux de Tatiana Crivelli – et dans une moindre mesure, de Marianna d'Ezio –, aucune étude n'a abordé les relations directes d'un véritable groupe de femmes de lettres en France ou en Italie, il devient difficile de valider l'hypothèse de la « sororité » littéraire intrinsèque entre auteures. Ces dernières sont-elles « solidaires » dans tous les contextes? Leurs discours passent-ils le test des pratiques? Les auteures s'allient-elles concrètement entre elles, et si oui, comment et dans quels buts? Ces questions sont demeurées relativement inexplorées par l'historiographie.

L'analyse de cette soi-disant sororité doit également prendre en compte le contexte politique. Ainsi que le souligne Lynn Hunt, la Révolution française signe l'émergence d'un règne de frères (Liberté, Égalité, Fraternité), mais dans lequel les femmes ne sont pas définies ou pensées comme « sœurs »¹⁴⁶. Les difficultés pour des militantes révolutionnaires telles qu'Olympe de Gouges (1748-1793), Théroigne de Méricourt (1762-1817) ou Claire Lacombe (1765 – après 1798) à s'allier entre elles – ces dernières étant affiliées à diverses différentes tendances politiques concurrentes (Jacobines, Girondines, monarchistes constitutionnelles, etc.) – ont déjà été identifiées comme

¹⁴⁴ « virtual communities ». McFadden, *Golden Cables of Sympathy*, op. cit., p. 4.

¹⁴⁵ La nécessité d'une étude pour une période antérieure à celle analysée par McFadden était notamment soulignée par Suzan Van Dijk en 2002. Van Dijk, « Le roman : moyen de communication féminine », op. cit., p. 221.

¹⁴⁶ Hunt, Lynn, *Le roman familial de la Révolution française*, trad. Jean-François Sené, Paris, Albin Michel, 1995 [1993]. À ce sujet, voir également : Jones, Colin, « A Fine 'Romance' With No Sisters », dans *French Historical Studies*, vol. 19, no. 2 (1995), pp. 277-287. Kofman, Eleonore, « Liberté, Égalité, Fraternité : But What About 'Sororité'? », dans *Modern and Contemporary France*, vol. 38 (1989), pp. 17-26.

facteur ayant empêché la naissance d'une véritable mobilisation féministe collective¹⁴⁷. La Révolution n'a d'ailleurs pas permis aux femmes d'acquérir des droits politiques durables – à l'exception des droits patrimoniaux documentés par Suzanne Desan¹⁴⁸ – et a signé une certaine exclusion politique de celles-ci. Cette exclusion politique se répercute dans le milieu culturel, notamment dans les débats enflammés sur l'autorat féminin qui sont réactivés à la même période¹⁴⁹.

Compte tenu de cette situation politique défavorable aux femmes, il semble néanmoins intéressant de s'interroger sur les liens entre l'exclusion politique des femmes, et les batailles qu'elles mènent dans le domaine culturel, à l'exemple de Carla Hesse¹⁵⁰. La querelle autour de l'autorat féminin se passe sur le même terrain que la querelle autour du droit de vote : les capacités physiques (la rationalité) et le rôle social (la maternité) des femmes. Mais, en comparaison d'avec la lutte politique, l'étude du combat littéraire à l'époque qui nous intéresse comporte des avantages : les femmes sont déjà des auteures publiées, bien avant que les Françaises et Italiennes n'acquièrent le droit de vote au milieu du XX^e siècle.

Cette thèse sur les relations entre femmes auteures met en lumière à la fois l'agentivité des individuelles, et de cohortes d'écrivaines, face aux structures (politiques, culturelles, littéraires) d'exclusion en place, une agentivité qui se développe notamment dans le cadre de leurs contacts avec d'autres écrivaines. Elle répond ainsi au souhait récemment exprimé par Anke Gilleir et Alicia Montoya, qui appelaient à une approche sociologique et historique des réseaux féminins – par opposition à une approche

¹⁴⁷ George, Margaret, « The 'World Historical Defeat' of the Républicaines-Révolutionnaires », dans *Science and Society*, vol. 40, no. 4 (1976-1977), pp. 410-437. Ojala, Jeanne A. et Sally T. Hershman, « Valiant Failure : Women Activists in the French Revolution, 1789-1795 », dans *Consortium on Revolutionary Europe 1750-1850 : Proceedings*, vol. 20 (1990), pp. 528-537. Abrey, Jane, « Feminism in the French Revolution », dans *American Historical Review*, vol. 80 (1975), pp. 43-62.

¹⁴⁸ Desan, *The Family on Trial in Revolutionary France*, op. cit.

¹⁴⁹ Planté, *La petite sœur de Balzac*, op. cit., p. 13. Hesse, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », op. cit.

¹⁵⁰ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit.

strictement littéraire – s’intéressant aux rôles et positions des femmes auteures entre elles, le tout dans une perspective transnationale et comparative¹⁵¹.

1.4. Conclusion de section

L’état de la question nous a permis de constater que l’historiographie des réseaux entre femmes de lettres est en pleine ébullition à l’heure actuelle. Ces différentes études, portant souvent sur des cas individuels et plus nombreuses dans le cas de la France que dans celui de l’Italie, témoignent de la vigueur des réseaux féminins, et de la pertinence d’étudier leur composition, leurs *leitmotifs* et leurs finalités. Nous avons considéré la polarisation de l’historiographie, entre l’école des « rivalités » intrinsèques (peu détaillées, « allant de soi » entre auteures) et celle des « sororités », qui met en évidence la richesse des liens entre femmes, mais a parfois tendance à idéaliser ceux-ci, en n’accordant que peu d’attention aux conflits qui traversent leurs relations. En nous basant sur les travaux de Suzan Van Diik et d’Elizabeth Colwill, nous proposons d’analyser à la fois les « bons coups » des relations entre auteures, tout comme ce qui peut poser problème au sein de celles-ci.

Finalement, l’historiographie du féminisme, avant l’émergence du mouvement, s’est beaucoup concentrée sur les réponses individuelles des femmes (souvent auteures) aux discours qui les dépréciaient. Par ailleurs, les historiennes du féminisme, tout en reconnaissant l’importance de la « culture féminine », n’ont que peu exploré les relations entre écrivaines. Comment les femmes défendent-elles une cause – celle de l’autorité féminine – sans le support et les infrastructures d’un véritable mouvement organisé, orchestré et pensé comme tel, visant à la défense des droits des femmes? Il s’agit selon nous d’un enjeu central, à même d’éclairer notre compréhension de l’histoire, ou plutôt de la préhistoire, du féminisme.

2. Définition de la problématique

2.1. Problématique

Dans cette thèse, nous dressons un portrait des relations entre femmes auteures entre 1770-1840, en nous intéressant particulièrement à considérer les signes et les

¹⁵¹ Gilleir et Montoya, « Introduction », op. cit., p. 4.

stratégies développées par les femmes auteures, individuellement et collectivement, afin de légitimer l'autorat féminin, dans le cadre des relations qu'elles entretiennent entre elles. En comparaison de l'approche biographique/individuelle prédominante en ce qui concerne les femmes de lettres, une étude collective mettant en scène plusieurs femmes et les auteures avec lesquelles elles sont en relation permet de dégager un portrait plus global. Cette thèse se veut ainsi un travail de défrichage, consacré à l'analyse en profondeur des relations d'un large groupe d'auteures à la lumière de l'historiographie existante, questionnant toutefois certains de ses postulats de base. Notre but principal est de voir si les auteures reconnaissent l'importance de la communauté des femmes auteures, et de son rôle dans la légitimation de l'autorat féminin, et ce, à partir du point de vue des femmes auteures elles-mêmes, en prenant pour point de départ les rapports complexes qu'elles entretiennent entre elles, et l'utilisation qu'elles font de ceux-ci.

Que se passe-t-il entre la *querelle des femmes* du XVIII^e siècle, au sein de laquelle les femmes profitent d'un « droit de réplique », et l'émergence du mouvement féministe (français) à partir de la décennie 1830? Le domaine de la littérature, terrain fertile pour l'étude des luttes féminines, semble tout indiqué afin d'approfondir ce développement. En effet, le féminisme individuel, ou « proto-féminisme », aux XVIII^e et au début du XIX^e siècle, s'articule par l'écrit. Mais outre le discours, en quoi les pratiques des femmes auteures se sont-elles inscrites dans cette « préhistoire » du féminisme organisé? Comment défendre une cause féminine (celle de l'autorat) avant le soutien des associations, de la concertation et des organes de mobilisation qui caractérisent un véritable mouvement?

Les femmes auteures de la période 1770-1840 exercent leur activité dans un contexte particulièrement chargé, tant aux plans culturel que politique. On assiste, d'une part, à l'explosion de l'activité littéraire féminine en France – des indices pour l'Italie laissent aussi croire à une accélération de la présence littéraire des femmes – et à une résistance importante du milieu littéraire (et politique) à reconnaître les accomplissements des femmes. D'autre part, les développements politiques de la période entraînent des repositionnements et des reconfigurations des discours sur l'infériorité/inégalité des femmes en général, et des écrivaines en particulier. En quoi

cette reconfiguration du paysage politique comme culturel influence-t-elle les relations entre les femmes auteures? Sachant qu'elles développent entre elles des réseaux et relations non négligeables pendant la période, utilisent-elles ces relations pour définir des stratégies communes et ainsi contribuer à la légitimation de l'activité littéraire féminine? Reconnaissent-elles l'importance de la communauté des femmes auteures? Et ces stratégies communes, si elles existent, se définissent-t-elles dans des contextes particuliers?

2.2. Hypothèses

À travers leurs publications et les relations qu'elles entretiennent entre elles, les femmes auteures définissent à la fois une stratégie commune de légitimation de l'activité littéraire féminine (s'appuyant justement sur la communauté des femmes auteures, qui fournit des exemples et offre une certaine perspective d'alliances), et font parallèlement valoir l'importance de leurs propres contributions comme auteures. On assiste, d'une part, à une valorisation des travaux et des accomplissements des écrivaines dans leur ensemble, et d'autre part, à des difficultés liées à la nécessité pour les auteures de se démarquer individuellement. Les tensions entre les stratégies communes (légitimation du groupe des femmes auteures) et individuelles (reconnaissance personnelle des écrivaines), et l'incidence de facteurs autres que le sexe/genre, tels que la nation, les opinions politiques, la classe socio-économique, etc., dans un contexte politique mouvant et particulièrement chargé, se fait également sentir dans les relations entre femmes auteures, mettant ainsi à mal la cohésion de la communauté sur la base du sexe/genre et limitant les possibilités d'action collective pour les écrivaines. En contrepartie, ces dernières se regroupent admirablement en temps de « crise », les crises faisant naître un certain sens de la communauté, et s'offrent alors du soutien dans cette perspective.

Nous souhaitons donc explorer les retombées des évolutions politiques (Révolution et conflits subséquents) de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle sur le milieu littéraire, à la manière de Carla Hesse, en étudiant les stratégies communes des femmes auteures, développées individuellement et collectivement (par la voie de leurs contacts entre elles). Ces stratégies ne sont pas nécessairement définies dans le cadre de

rencontres, d'associations, ni même toujours conscientes et/ou pensées comme telles. Néanmoins, en considérant les relations développées entre les femmes auteures, force est de constater qu'elles existent bel et bien, et qu'elles sont significatives dans le processus d'affirmation de l'activité littéraire féminine en France et en Italie. Cette thèse détaille donc les processus d'élaboration et de reconnaissance de la communauté des femmes auteures, au plan des discours et des pratiques, en portant une attention particulière aux défis qui leur sont inhérents. Nous examinons cette conscience d'appartenir à une communauté d'ordre culturel (celle des femmes auteures), dans un contexte où les principales concernées ne saisissent pas toujours les enjeux, notamment d'ordre politique, pendant la période à l'étude.

Cette thèse propose un portrait d'ensemble des relations entre femmes auteures, fondé sur l'analyse des interactions entre femmes en fonction de leur appartenance à plusieurs catégories, également autres que celle de sexe/genre – telles que la classe socio-économique et l'appartenance nationale – et inspirée de l'analyse féministe intersectionnelle/consubstantielle¹⁵². Il s'agit de prendre en compte, à la fois, les intérêts

¹⁵² Le concept d'intersectionnalité, mis de l'avant dans plusieurs travaux depuis les années 1990 – notamment ceux de Patricia Hill Collins et Kimberlé Crenshaw – insiste sur la nécessité de prendre en compte les diverses identités des femmes (sexe/genre, classe sociale, race, orientation sexuelle, etc.). Ces identités sont construites par des systèmes d'oppression correspondants, afin d'expliquer leurs positionnements comme individus, qui influencent les rapports entretenus entre femmes. La théorie de la co-construction des rapports de pouvoir (consustantialité), définie par Danièle Kergoat, se base quant à elle sur l'approche féministe matérialiste – qui s'oppose à l'aspect jugé identitaire/individuel des théories de l'intersectionnalité – afin de faire valoir que les différents systèmes d'oppression (patriarcat, racisme, capitalisme, hétérosexisme, etc.), non seulement interagissent de pair, mais se construisent et s'imbriquent ensemble. Voir, dans l'ordre : Hill Collins, Patricia, « It's All in the Family : Intersections of Gender, Race, and Nation », dans Uma Narayan et Sandra Harding, *Decentering the Center : Philosophy for a Multicultural, Postcolonial, and Feminist World*, Bloomington, Indiana University Press, 2000, pp. 156–76. Crenshaw, Kimberlé, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory, and Antiracist Politics », dans *University of Chicago Legal Forum* (1989), pp. 139–167. Kergoat, Danièle, « Dynamique et consustantialité des rapports sociaux », dans Elsa Dorlin, dir., *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009. Qu'il s'agisse d'intersectionnalité ou de co-construction (consustantialité), plusieurs théoriciennes féministes contemporaines tendent à mettre de l'avant la nécessité d'étudier la classe de sexe/genre, en relation avec

collectifs – partiellement mis en lumière par l’historiographie de la sororité – des femmes auteures, qui doivent s’appuyer les unes sur les autres afin de légitimer l’activité littéraire féminine, et les intérêts individuels des auteures (reconnaissance personnelle par le milieu et le public, nécessité de se distancier des autres en certaines occasions pour faire valoir sa propre contribution, etc.), notamment mis de l’avant dans les travaux de Colwill et de Van Dijk. Ces deux catégories d’intérêts (individuel et collectif) peuvent entrer – ou non – en conflit.

3. Méthodologie

À partir d’analyses quantitatives et qualitatives, cette thèse met en lumière les relations entre femmes auteures en France et en Italie, pendant la période 1770-1840. Nous nous intéressons à la manière dont les auteures parlent DES femmes de lettres, AUX femmes de lettres, EN TANT QUE femmes de lettres. Nous explorons les discours tenus par les femmes qui entrent en relation, de même que leurs pratiques de réseautage.

3.1. Bornes géographiques

Pour ce faire, nous avons choisi de comparer deux pays, une méthode qui permet non seulement de dégager les ressemblances et les particularités de chaque nation, mais également de mettre en lumière les dynamiques internationales entre femmes de lettres. En ce sens, l’approche comparative et transnationale s’est avérée non seulement fructueuse en histoire des femmes, en histoire du féminisme, mais également en histoire des femmes auteures¹⁵³.

d’autres systèmes/identités, qui peuvent s’avérer déterminants (ou s’être avérés déterminants, d’un point de vue historique) dans les choix d’alliances et les positionnements individuels des femmes. Sur l’application des concepts d’intersectionnalité et de consubstantialité dans les théories et pratiques féministes au Québec, voir : Pagé, Geneviève, *Feminism 'À la Québec' : Ideological Travelings of American and French Thought (1960-2010)*, Thèse de Ph. D., Department of Women's Studies, University of Maryland, 2012.

¹⁵³ Le réseau NEWW argumente notamment en faveur d’une histoire littéraire internationale et transnationale des femmes, décloisonnée des frontières, qui mettrait l’accent sur les influences mutuelles et le voyage de la pensée et des œuvres des femmes auteures, à une époque de plus grande circulation et d’internationalisation de l’imprimé. À ce sujet, voir notamment : Gilleir et Montoya, « Introduction », op. cit., p. 3. Van

Pour ce qui est des contacts entre écrivaines plus spécifiquement, notons que les relations entre Britanniques, de même qu'entre Britanniques et Françaises, et Britanniques et Italiennes, ont déjà fait l'objet de quelques études¹⁵⁴. En contrepartie, très peu de travaux ont tenté une comparaison de la situation des femmes de lettres entre la France et l'Italie pendant la période qui nous intéresse. Les historiennes et littéraires qui s'y sont risquées n'ont, par ailleurs, pas beaucoup élaboré sur les disparités et particularités des nations. En effet, Susan Dalton, Christiane Veauvy, Laura Pisano et Maria Pia Casalena mettent l'accent sur les ressemblances davantage que sur les différences entre les stratégies utilisées par les auteures dans les deux pays¹⁵⁵. Maria Cecilia Vignuzzi, quant à elle, fait valoir une certaine « avance » des Françaises au XIX^e siècle en ce qui concerne la professionnalisation des écrivaines, tout en insistant, comme Dalton, Veauvy et Pisano, sur les stratégies communes employées par les auteures des deux côtés des Alpes¹⁵⁶. Si ces quelques études fournissent des bases d'analyse appréciables, il nous apparaît qu'une étude comparative permettrait d'aborder l'incidence du contexte politique et culturel sur le développement des stratégies des auteures – au cours d'une période notamment marquée par la domination de la France sur l'Italie, une situation à même d'ébranler les relations entre écrivaines et de mettre en lumière leurs différences.

Dijk, « Les femmes se lisaient-elles? Présentation d'un instrument de recherche », op. cit. Sur l'approche transnationale et comparative en histoire des femmes, voir également : Cova, Anne, dir., *Comparative Women's History : New Approaches*, New York, Columbia University Press, 2006. Offen, *European Feminisms*, op. cit.

¹⁵⁴ Voir, par exemple : Agorni, Mirella, *Translating Italy for the Eighteenth Century : British Women, Translation, and Travel Writing, 1639-1797*, Manchester, St-Jerome Publications, 2002. d'Ezio, Marianna, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers », op. cit. Rendall, « Feminizing the Enlightenment », op. cit. Campbell et Larsen, *Early Modern Women and Transnational Communities of Letters*, op. cit.

¹⁵⁵ Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., p. 127. Veauvy et Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation*, op. cit. Casalena, Maria Pia, « La participation cachée des femmes à la construction de l'histoire nationale en Italie et en France (1800-1848) », dans *Storia della Storiografia*, vol. 46 (2004), pp. 41-58.

¹⁵⁶ Vignuzzi, Maria Cecilia, « Towards a New Professionalism : Women and Revues d'opinion in Italy and France at the turn of the 19th Century », dans Berteke Waaldijk, dir., *Professions and Social Identities. New European Historical research on Work, Gender and Society*, Pisa, Plus, 2006, pp. 153-170.

Nous proposons donc une comparaison entre un pays déjà bien établi et un autre en devenir, entre un pays dominant à l'échelle européenne pour une grande partie de notre étude, et un autre largement dominé. En 1770, la France est un acteur prédominant sur la scène internationale. Paris s'affiche comme la capitale de la République des lettres et de la sociabilité. La France est néanmoins en proie à des difficultés économiques d'importance, et à l'échec des réformes instituées par Louis XVI (roi de France de 1774-1789, roi des Français, 1789-1792) et ses ministres. La Révolution française en 1789 institue une monarchie constitutionnelle, puis une République en 1792, événements dont l'impact sur l'ensemble des pays et monarchies européennes est bien connu.

De République, la France devient Empire (1804-1815), avec des velléités expansionnistes toujours plus affirmées. La Restauration voit finalement le retour des Bourbons, remplacés par la famille d'Orléans dans le cadre d'une monarchie plus libérale (monarchie de Juillet) à partir de 1830. L'Italie,¹⁵⁷ à l'inverse, est constituée par un ensemble de duchés, royaumes, républiques. Elle subit l'influence et le contrôle direct de l'Autriche et de l'Espagne avant le *Triennio*¹⁵⁸ et le contrôle direct de la France

¹⁵⁷ Ainsi que le mentionne Gilles Pécout, le concept d'Italie est employé depuis longtemps « pour désigner la péninsule et d'Italiens pour identifier ses habitants ». Pécout souligne les dangers de l'anachronisme, mais privilégie une identification non pas géopolitique, mais culturelle, à l'Italie, c'est-à-dire « se référer à une terre et à un peuple qui correspondent à des images, à des cris de poètes, à des revendications de patriotes et à des ambitions de princes avant de désigner des pays au sens politique moderne d'États ». Raymond Grew affirme également qu'on peut parler de « culture italienne », et ce, dès le XVII^e siècle. Pour ces raisons, le concept d'Italie, utilisé par les contemporains-e-s comme par l'historiographie, est mis de l'avant au cours de cette thèse. Pécout, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, 2^e ed. française revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2004, p. 7. Grew, Raymond, « Finding Social Capital : the French Revolution in Italy », dans Robert I. Rotberg, dir., *Patterns of Social Capital : Stability and Change in Historical Perspective*, New York, Cambridge University Press, 2001, p. 71.

¹⁵⁸ Entre le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) et le *Triennio* (1796-1799), certains états italiens demeurent indépendants : c'est le cas du royaume de Piémont-Sardaigne, des États pontificaux, de même que des républiques aristocratiques de Venise, Gênes et Lucques. D'autres provinces, telles que la Lombardie et la Toscane, sont sous le contrôle de l'Autriche, tandis que l'Espagne exerce son influence sur le royaume des Deux-Siciles, de même que sur les duchés de Parme, Piacenza et Guastalla.

à divers degrés entre 1796 et 1815¹⁵⁹. La carte politique de l'Italie à la suite du démantèlement de l'Empire français et du congrès de Vienne de 1815 redevient essentiellement la même qu'avant les invasions de 1796, à l'exception notable de la Lombardie et de la Vénétie – réunies en tant que Royaume Lombardo-Vénitien – sous la gouvernance de l'Autriche. Cette carte politique, stable pendant près de trois décennies, ne subira des modifications importantes que dans la foulée des révolutions de 1848 (première guerre d'indépendance).

Cette situation différenciée et l'inégalité qu'elle génère se répercutent sur les échanges entre femmes auteures, ainsi que l'illustre le chapitre 5. Au plan politique, l'invasion de l'Italie par la France, de 1796 à 1815, est susceptible d'influencer les relations entre les nations, et conséquemment, entre les femmes auteures qui y sont associées. Les deux pays ont par ailleurs connu les impacts de la Révolution française, et la reconfiguration politique et culturelle qui en découle. Ces éléments ont une influence marquée sur les écrivaines, et conséquemment, sur les relations qu'elles entretiennent entre elles.

Par ailleurs, l'histoire des femmes de lettres en France au XVIII^e et au début du XIX^e siècles est relativement bien documentée – notamment à cause de la prépondérance du pays dans la sphère culturelle de l'époque –, tandis que celle des Italiennes n'a fait que récemment l'objet d'analyses approfondies, ce qui est surprenant en regard de la

¹⁵⁹ La France envahit l'Italie en 1796 et constitue la République cisalpine dans le nord-est de la péninsule, la première des « Républiques-sœurs » instituées par le Directoire et préservées pendant les premières années du Consulat. En 1797, l'invasion des troupes française signe l'annexion de la Savoie, de même que la fin de la République de Venise, rapidement cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio (17 octobre), puis intégrée au Royaume d'Italie en 1805. En effet, après une série de chassés-croisés avec l'Autriche et les puissances coalisées, Napoléon fonde la République italienne de 1802 à 1805, puis le Royaume d'Italie, qui se maintiendra de 1805 à 1814. La présence française en Italie atteint son apogée entre 1808 et 1812, période durant laquelle la France gouverne, à l'exception de la Sardaigne et de la Sicile, la quasi-totalité de la péninsule, directement dans les états annexés (le Piémont, la Toscane), et indirectement dans ceux dirigés par la famille Bonaparte (Lucques et Piombino par Élisabeth (1777-1820), ainsi que le Royaume de Naples par Caroline (1782-1839) et son mari le général Joachim Murat (1767-1815)).

richesse de la tradition littéraire féminine italienne¹⁶⁰. En effet, ainsi que le remarquent Paula Findlen, Rebecca Messbarger et Luisa Ricaldone, les recherches sur les écrivaines italiennes n'ont été, pour la plupart, entreprises qu'à partir de la fin des années 1980 et au début des années 1990¹⁶¹. Par ailleurs, plusieurs travaux s'avèrent parcellaires – revêtant une forme bio-bibliographique, s'intéressant à une auteure ou à des genres précis –, peu s'étant concentrés sur les tendances générales de l'histoire des auteures de la péninsule¹⁶². De plus, très peu d'études analysent l'histoire des auteures de l'Italie dans son ensemble, les travaux se concentrant fréquemment sur des régions précises¹⁶³.

¹⁶⁰ Ainsi que le notait la spécialiste de la littérature italienne Antonia Arslan en 2008, « il existe en Italie une tradition d'écriture féminine véritablement impressionnante, et qui est sans doute la plus compacte, cohérente et continue. Néanmoins, de cette tradition en Italie on ne discute pas assez ». « esiste in Italia una tradizione di scrittura femminile davvero impressionante, e che è senza dubbio la più compatta, coerente e continuativa. Tuttavia, di questa tradizione in Italia si parla ancora troppo poco ». Arslan, Antonia, « Introduzione », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla scrittura femminile italiana*, Padova, Il Poligrafo, 2008, p. 11.

¹⁶¹ Findlen, Paula, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », dans Findlen, Wasyng Roworth et Sama, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., p. 13. Messbarger, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », op. cit., pp. 19-20. Ricaldone, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », op. cit., pp. 11-12.

¹⁶² C'est notamment le constat fait par Christina Bracchi et Adriana Chemello. Bracchi, Cristina, « Introduzione », dans *L'alterità nella parola*, op. cit., p. 6. Chemello, Adriana, « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, vol. XXII, no. 1 (2010), pp. 45-60. Pour des études bio-bibliographiques ou encyclopédiques, voir notamment : Sanvitale, Francesca, dir., *Le scrittrici dell'Ottocento*, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, 1997. Russel, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, op. cit. Russel, dir., *Italian Women Writers*, Westport (CT), Greenwood Press, 1994. Giordano, Antonella, *Letterate toscane del Settecento : un regesto*, Firenze, All'insegna del giglio, 1994. Spinosa, Antonio, *Italiane : Il lato segreto del Risorgimento*, Milano, Arnoldo Editore, 1994. Cerruti, Marco, *Il 'genio muliebre' : Percorsi di donne intellettuali fra Settecento e Novecento*, Alexandrie, Edizioni dell'orso, 1993. Arslan, Antonia, Adriana Chemello et Gilberto Pizzamiglio, *Le Stanze ritrovate : antologia di scrittrici venete dal quattrocento al novecento*, Venise, Eidos, 1991. Forlani, Alma et Marta Savini, dirs., *Scrittrici d'Italia*, Roma, Newton Compton, 1991. Pour des travaux sur des domaines précis investis par les femmes, qu'il s'agisse de la poésie, du journalisme ou de l'improvisation, voir notamment : Mori, *Figlie d'Italia*, op. cit. Franchini, *Editori, lettrici e stampa di moda*, op. cit. Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990.

¹⁶³ Voir, par exemple : Filippini, *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, op. cit. Bracchi, Cristina, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, op. cit. Giordano, *Letterete*

Pour toutes ces raisons, cette thèse propose non seulement une comparaison entre les Françaises, bien étudiées, et les Italiennes, qui le sont beaucoup moins, mais s'inscrit également dans le travail actuel de documentation des femmes de la péninsule à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle¹⁶⁴.

La France et l'Italie occupent une place importante et reconnue dans l'univers intellectuel de la période 1770-1840, bien que leur situation politique et culturelle soit dissemblable. En effet, la France est définie par les contemporain-e-s comme prépondérante, tandis que l'Italie est perçue comme la contrée ayant contribué au renouveau des lettres et de la civilité à l'époque moderne, faisant en contrepartie face, au XVIII^e siècle, à un déclin politique et culturel¹⁶⁵. Les deux pays disposent d'une tradition solide de femmes auteures reconnues par le milieu littéraire, quoique celle-ci soit considérablement mieux documentée dans le cas de la France que dans celui de l'Italie¹⁶⁶. Notons également que les Italiennes disposent de davantage d'opportunités d'investir la sphère culturelle que les Françaises, notamment par le biais de leur participation aux académies et à la présence d'une poignée de femmes dans le milieu universitaire. En contrepartie, les Françaises, et en particulier les auteures qui ont beaucoup publié, telles que Staël et Genlis, sont beaucoup plus connues à l'extérieur de leur territoire national, et notamment par les Italiennes, bénéficiant, de par la position hégémonique de leur pays dans la sphère culturelle, de plus grandes possibilités de rayonnement.

toscane del Settecento, op. cit. Arslan, Chemello et Pizzamiglio, *Le stanze ritrovate*, op. cit.

¹⁶⁴ Simonetta Soldani note par ailleurs un vide historiographique entre la relative vitalité des travaux sur les auteures du *Settecento*, relativement bien étudiées depuis les années 1990, et les nombreuses analyses portant sur les écrivaines post-unification (1861). Cette thèse, centrée sur la période 1770-1840, cherche en partie à combler cette lacune. Soldani, Simonetta, « Prefazione », dans Mori, *Figlie d'Italia*, op. cit., p. 10.

¹⁶⁵ À ce sujet, voir le chapitre 5, p. 300.

¹⁶⁶ Anke Gilleir et Alicia Montoya soulignent par ailleurs que l'écriture des femmes en Angleterre a fait couler davantage d'encre que pour ce qui est de la France et de l'Italie. Pourtant, selon les auteures, la vitalité de l'écriture et de la tradition littéraire féminine dans les deux pays justifierait, en soi, un intérêt plus poussé de l'historiographie à cet égard. Gilleir et Montoya, « Introduction », op. cit., pp. 10-13.

L'approche comparative, dans le cadre d'une recherche sur les relations entre auteures, nous permet donc d'étudier les relations entre Françaises, entre Italiennes, de même qu'entre Françaises et Italiennes, en plus de porter attention à la manière dont les écrivaines sélectionnées interagissent avec d'autres étrangères, qu'elles soient Britanniques ou Allemandes. Elle nous permet également de considérer dans quelle mesure les identités nationales constituent un frein – ou non – aux relations entre femmes auteures, et aux stratégies de légitimation de l'autorat féminin qui en découlent.

3.2. Bornes chronologiques

Afin d'évaluer l'impact de la visibilité accrue et de l'augmentation du nombre de femmes auteures à partir de 1789 – documentée par Carla Hesse pour la France – sur les relations entre écrivaines, de même que l'impact de la réactivation des critiques contre la présence des femmes dans la sphère publique et littéraire sur les relations entre écrivaines, il importe de mettre en lumière les manières dont les femmes auteures interagissent entre elles avant la Révolution (sous l'Ancien Régime) afin de dégager des comparaisons. Le choix de l'année 1770 comme borne chronologique inférieure de l'étude s'inscrit dans cette perspective, d'autant plus que la décennie 1770 est associée, en France comme en Italie, aux Lumières pré-révolutionnaires¹⁶⁷. L'année 1770 coïncide d'ailleurs de près avec l'amorce d'une collaboration plus soutenue d'Elisabetta Caminer (1751-1796) – qui incarne une nouvelle génération d'écrivaines « modernes » et « engagées » selon Tiziana Plebani¹⁶⁸ – au journal *L'Europa Letteraria*, de même

¹⁶⁷ Cette méthode a notamment été employée par Jacqueline Letzter et Robert Adelson, qui souhaitent étudier les manières dont la Révolution française modifie la pratique de l'opéra chez les femmes musiciennes et librettistes. Les auteur-e-s ont donc circonscrit leur étude de 1770 à 1820, afin de témoigner d'un « avant » et d'un « après ». Letzter et Adelson, *Women Writing Opera*, op. cit., p. 12. Pour ce qui est de l'Italie, la décennie 1770 et les réformes libérales qui y ont cours sont parfois associées au premier *Risorgimento*, ainsi que le souligne Gilles Pécout. Pour cette raison, il semble logique de considérer les trois dernières décennies du XVIII^e siècle comme s'inscrivant dans un cadre pré-révolutionnaire, signant ainsi la naissance de l'histoire contemporaine de la péninsule. Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, op. cit., p. 33. Pour ce qui est de la France, la décennie 1770 est également associée à la pré-révolution : c'est notamment l'interprétation des *Annales historiques de la Révolution française*, dont le sous-titre est : « revue consacrée à l'étude de la Révolution et de la période révolutionnaire au sens large, des années 1770 au premier XIX^e siècle ».

¹⁶⁸ Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento »,

qu'avec la parution du *Journal des Dames* parisien de Marie-Émilie de Montanclos (1736-1811).

Le choix de 1840 comme borne chronologique supérieure précède de peu la fin de l'activité littéraire des influentes écrivaines Constance de Salm (1842) et Sophie Gay (1849), et correspond exactement au moment de la mort de Diodata Saluzzo (1840), ces dernières étant trois auteures marquantes de la première moitié du XIX^e siècle. Simonetta Soldani situe également à la fin des années 1830 l'émergence d'une nouvelle ère pour les écrivaines italiennes, dans laquelle les femmes de différentes conditions – et non plus uniquement l'élite – sont désormais en mesure de faire publier leurs productions, suivant en cela la popularisation de la littérature¹⁶⁹. Simonetta Soldani et Maria Teresa Mori font d'ailleurs toutes deux valoir que la publication du *Serto femminile in morte di Diodata Saluzzo*, hommage posthume destiné à la célèbre poétesse turinoise, met en lumière une nouvelle génération de poétesses, la plupart étant par ailleurs en relation avec Saluzzo de son vivant. Cette génération se constitue à partir de son sentiment de reconnaissance envers des modèles antérieurs communs (Saluzzo, mais également les improvisatrices¹⁷⁰ Teresa Bandettini (1763-1837) et Fortunata Sulgher (1755-1824), et se caractérise par une certaine politisation des écrits féminins, dans le contexte de la montée du nationalisme italien et de l'amorce d'une phase plus radicale du *Risorgimento*, processus d'unification de l'Italie qui se concrétise en 1861¹⁷¹.

Du côté de la France, l'avènement de cette nouvelle génération d'écrivaines est plutôt situé au début de la décennie 1830, qui voit l'émergence des grandes auteures romantiques, telle George Sand (1804-1876). Cette période est également caractérisée par la naissance de la première génération de féministes saint-simoniennes – les actrices

dans Filippini, *Donne sulla scena pubblica*, op. cit., p. 50.

¹⁶⁹ Soldani, « Prefazione », op. cit., pp. 9-16.

¹⁷⁰ L'improvisation poétique est l'art de déclamer des vers originaux en public, à partir d'un sujet qui n'est pas dévoilé à l'avance. Cette pratique est particulièrement populaire en Italie, et a été exercée par plusieurs femmes. À ce sujet, voir notamment : Di Ricco, *L'inutile e meraviglioso mestiere*, op. cit.

¹⁷¹ Masino, Ottavia *In morte a Diodata Saluzzo Roero : serto femminile*, Torino, Tipografia Baglione e C., 1840. Soldani, « Prefazione », op. cit., p. 60. Mori, *Figlie d'Italia*, op. cit., p. 60.

du premier mouvement féministe organisé en France¹⁷² –, de même que par une certaine démocratisation et politisation des écrits féminins¹⁷³. Néanmoins, le choix de 1840 pour clore l'étude permet d'entrevoir les contacts entre la nouvelle génération d'écrivaines romantiques et/ou féministes, et les auteures françaises de la génération révolutionnaire encore actives à l'époque. On pense notamment à Sophie Gay et Constance de Salm, qui ont par ailleurs toutes deux entretenu des contacts avec les « nouvelles » écrivaines de la décennie 1830¹⁷⁴.

La période à l'étude (1770-1840) nous permet donc de couvrir différents régimes politiques, en France comme en Italie – Ancien Régime, Révolution, Empire, Restaurations –, les impacts du politique sur le milieu culturel, de même que la configuration des réseaux entre femmes auteures dans des cadres nationaux et internationaux mouvants. La période est également caractérisée par des développements marquants de l'activité littéraire féminine (augmentation du nombre de femmes auteures, développement de l'imprimé, importante participation féminine à la querelle des femmes, etc.), qui influencent les écrivaines, et sont conséquemment susceptibles d'avoir une incidence sur la configuration des relations nouées entre elles.

3.3. Définitions de concepts

3.3.1. Femme de lettres/auteure/écrivaine

Dans le cadre d'une étude sur les relations entre femmes auteures, il convient d'abord de préciser ce que nous entendons par ce dernier concept. Les trois termes de qualification de l'autorat féminin, explicités dans le sous-titre, sont employés comme

¹⁷² Sur la naissance du mouvement féministe en France avec l'action des saint-simoniennes, voir notamment : Moses, *French Feminism in the Nineteenth Century*, op. cit. Moses et Rabine, *Feminism, Socialism and French Romanticism*, op. cit.

¹⁷³ Sur la « nouvelle » génération en 1830, voir notamment : Finch, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, op. cit., pp. 79-82, 150. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., p. 17. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., pp. 27-31. Morgan, Cheryl A., « Unfashionable Feminism? Designing Women Writers in the *Journal des Femmes* (1832-1836) », dans Dean De La Motte et Jeannene M. Pszyblyski, dirs., *Making the News : Modernity and the Mass Press in Nineteenth-Century France*, Boston, University of Massachusetts Press, 1999, pp. 207-232. Fraisse, *La raison des femmes*, op. cit., pp. 58 et 91.

¹⁷⁴ Sur les générations littéraires, voir le chapitre 6, p. 444 et suivantes.

synonymes dans le cadre de cette thèse, malgré leur aspect parfois anachronique (par exemple, le terme « écrivaine » n'est pas employé avant la seconde moitié du XIX^e siècle). Ainsi, nous définissons comme femme de lettres/auteure/écrivaine une femme qui a publié (ou scénarisé pour le monde du théâtre) au moins une œuvre (ou une traduction) de son vivant, et ce, de façon anonyme, en ayant recours à des pseudonymes, ou en signant les textes de son propre nom¹⁷⁵. Le défi de la publication pour les femmes, dans un contexte de dépendance économique, de préjugés contre les auteures, et de lois autoriales favorables (sous la Révolution) et défavorables (à partir de la promulgation du Code Civil de 1804) soulève également le problème de l'inégalité entre les hommes et les femmes auteures dans cet exercice, de même qu'entre femmes, les plus fortunées ou les mieux réseautées dans le milieu culturel ayant davantage accès au monde de l'édition.

3.3.2. Réseautage, réseaux, relations, contacts directs et indirects et généalogies

Le concept de réseautage, traduction imparfaite du mot anglais *networking*, peut revêtir de multiples sens dans des recherches à caractère historique et/ou sociologique. Il devient nécessaire de préciser ici la manière dont il est employé dans le cadre d'une étude des relations entre femmes auteures. Le terme italien *regnatele di rapporti* (toile d'araignée de rapports), semble d'ailleurs plus approprié; il a été proposé par Lucia Ferrante, Maura Palazzi et Gianna Pomata dans un ouvrage fondateur portant sur les réseaux de relations entre les Italiennes (entendre non-écrivaines) à l'époque moderne¹⁷⁶.

¹⁷⁵ Dans l'analyse des contacts directs entre écrivaines, il est à noter que nous n'avons pas considéré à quel moment les deux protagonistes devenaient véritablement des auteures. Par exemple, Constance de Pipelet Salm est en contact épistolaire avec son amie Aglaé Laya (vers 1790 – après 1857) depuis 1811. Laya ne publie toutefois sa première production qu'en 1826, époque à laquelle Pipelet Salm est déjà une écrivaine célèbre et reconnue. Néanmoins, si elles ne discutent des activités littéraires de Laya qu'à partir de 1826, celles de Pipelet Salm sont commentées tout au long de leur correspondance. Mentionnons finalement que les femmes ayant produit des traités scientifiques sont incluses dans notre définition de « femme de lettres/auteure/écrivaine », bien que nous ayons privilégié des auteures liées au domaine littéraire dans la sélection de l'échantillon.

¹⁷⁶ Ferrante, Palazzi et Pomata, « Introduzione », dans *Regnatele di rapporti*, op. cit., pp. 7-56. Dans son étude sur les réseaux féministes au XIX^e siècle, Margaret McFadden a proposé quant à elle le concept de « web » (toile d'araignée) et de « matrix » (interconnexions), et démontre tout au long de son ouvrage la richesse des différents

Le réseautage fait donc ici référence à la toile d'araignée et à la vaste gamme de contacts entre les différentes femmes de lettres.

Cette thèse s'intéresse donc aux relations et contacts (employés comme synonymes) établis entre auteures, plus spécifiquement sur la base de leur activité littéraire commune. Ces contacts peuvent être directs ou indirects. La correspondance constitue une source importante pour analyser les relations féminines directes, c'est-à-dire les liens concrets développés entre des contemporain-e-s, que ce soit en se rencontrant physiquement ou virtuellement (par le biais des correspondances, etc.). Des contacts indirects sont également repérables, par exemple lorsque des journalistes cherchent à promouvoir et à encourager l'activité littéraire féminine par le biais de recensions d'ouvrages d'écrivaines qu'elles ne connaissent pas personnellement. Les traductions de livres marquants publiés par des femmes, afin d'en faciliter la diffusion dans une autre langue, de même que les références à des femmes de lettres décédées, s'inscrivent également dans cette perspective.

Par ailleurs, dans le cadre de leurs contacts indirects, les auteures sont parfois amenées à s'inscrire dans une généalogie littéraire féminine, pour reprendre les mots d'Adriana Chemello et Luisa Ricaldone. Ces dernières ont consacré un ouvrage complet aux diverses manifestations de ces généalogies dans les œuvres d'Italiennes aux XVIII^e et XIX^e siècles¹⁷⁷. Ainsi, certaines écrivaines considèrent leur travail comme étant en continuité d'avec celui d'auteures antérieures, définissant ainsi une généalogie de femmes actives au sein d'un environnement culturel traditionnellement masculin. L'abondance des références aux auteures des siècles précédents, qui est examinée au chapitre 2, témoigne de ce désir, voire de cette nécessité pour les écrivaines, de se référer à des modèles passés.

contacts entre féministes. McFadden, *Golden Cables of Sympathy*, op. cit.

¹⁷⁷ Chemello et Ricaldone, « Nota introduttiva », dans *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit., pp. 5-7. Le concept de « tradition littéraire féminine » est également lié aux généalogies. Il est notamment utilisé par Suzan Van Dijk, pour faire référence à la reconnaissance par les auteures d'un héritage littéraire féminin partagé, retraçable dans des périodes antérieures. Van Dijk, « Les femmes se lisaient-elles? Présentation d'un instrument de recherche », op. cit., p. 305.

3.3.3. Sexe/genre

L'opposition entre le sexe (biologique) et le genre (social) a fait couler beaucoup d'encre en théorie féministe depuis les années 1970. Bien sûr, le concept de genre, soulignant la construction sociale du sexe, n'existait pas en tant que tel aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les écrivaines étudiées dans le cadre de cette thèse emploient toutefois fréquemment l'expression « mon sexe » ou « notre sexe ». Néanmoins, pour la féministe contemporaine qui lit et analyse leurs propos, il semble évident que c'est autant le sexe que le genre, soit le système d'inégalités sociales et politiques lié au fait d'appartenir à un sexe biologique féminin, qui est véritablement au cœur de leur pensée. Pour ces raisons, nous employons dans cette thèse le concept de « sexe/genre », suivant en cela la théorisation de nombreuses auteures qui emploient « sexe » et « genre » de pair en tant que pôles complémentaires de la hiérarchie entre hommes et femmes¹⁷⁸.

Par ailleurs, il convient de noter que cette thèse s'inscrit davantage en histoire des femmes qu'en histoire du genre (i.e. histoire des construits sociaux de sexe)¹⁷⁹. En effet, puisque l'échantillon de femmes et de sources sélectionnées était déjà extrêmement étendu, nous avons dû renoncer à l'idée de comparer les manières dont les femmes interagissaient entre elles et celles dont elles interagissaient avec les hommes. Nous partons toutefois du principe qu'en entrant en contact les unes avec les autres sur la base de leur sexe/genre, dans un contexte où les auteures sont constamment ramenées par le milieu littéraire à ce même sexe/genre et jugées sur cette base, les femmes de lettres, si elles utilisent les mêmes moyens que les hommes pour entrer en contact

¹⁷⁸ Pour un résumé des débats entourant les concepts de « sexe », « genre », et ses différents contextes d'utilisation en théorie féministe et en histoire des femmes, voir notamment les essais contenus dans : Hurtig, Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rough, dirs., *Sexe et genre*, Paris, Éditions du CNRS, 1991. Voir également l'article classique de Joan Scott : « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », dans *Cahiers du Grif*, vol. 37-38 (1988 [1986]), pp. 125-152.

¹⁷⁹ L'histoire du genre, développée par des historiennes et chercheuses féministes depuis les années 1970, cherche à définir comment les femmes et les hommes, comme individu-e-s et catégories sociales, vivent, sont perçu-e-s, et se construisent différemment, en fonction de la hiérarchie entre les sexes favorisant les seconds au détriment des premières. Il s'agit également d'examiner les rapports antagonistes qui découlent de cette hiérarchie. À ce sujet, voir : Ibid, pp. 125-152.

(correspondances, recensions, hommages, etc.)¹⁸⁰, le font toutefois dans une optique différente, ce que nous constaterons au cours de cette thèse¹⁸¹. En effet, les femmes de lettres interagissent entre elles sur la base de leur sexe/genre, en mettant de l'avant le fait qu'elles sont des auteures, mais également des femmes. En contrepartie, les hommes, référent universel en littérature et dans la société des XVIII^e et XIX^e siècle, n'ont pas à émettre cette précision. Par ailleurs, dans le cadre de cette thèse, les femmes auteures ne sont pas définies comme ayant en commun un style d'écriture « féminine », mais plutôt comme partageant des préoccupations et des problèmes, à cause de leur sexe/genre, qui guide la vision que le milieu littéraire a d'elles et les possibilités qui leur sont offertes¹⁸².

3.4. Constitution de l'échantillon et auteures sélectionnées

Ainsi que nous l'avons vu, les quelques recherches sur les relations entre femmes auteures se basent presque toutes sur l'analyse de cas individuels. Nous cherchons plutôt à tracer un portrait global de la question, et ce, en étudiant les relations de plusieurs femmes de lettres, actives dans deux territoires nationaux. Pour cette raison, nous avons choisi de sélectionner douze écrivaines (6 Françaises, 6 Italiennes) en fonction de critères précis.

¹⁸⁰ Sur les rapports entre les hommes de lettres et les moyens pris pour entrer en contact, voir notamment : Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit. Bury, « L'amitié savante, ferment de la République des lettres », op. cit. Roche, *Le siècle des Lumières en province*, op. cit. Roche, *Les Républicains des lettres*, op. cit.

¹⁸¹ Ainsi que le note Ruth Dawson dans son étude pionnière sur les relations littéraires féminines de l'écrivaine allemande Sophie d'Albrecht (1757-1840), « dans les cas où les auteurs sont des femmes, leurs relations avec les autres femmes sont d'autant plus significatives, puisqu'elles partagent certains problèmes auxquels ne sont pas confrontés les hommes, [...], par exemple, celui de l'écriture (et particulièrement de la publication), des ressources économiques, de l'image psychologisante de la femme auteure 'dérangée', ou des difficultés d'ordre légal ». « In the case of writers who were women, relationships with other women had further significance, for they shared certain problems that men did not face, [...] for example, of writing (especially of publishing), or economics, or madwoman psychology, or of law ». Dawson, « Reconstructing Women's Literary Relationships », op. cit., pp. 173-174.

¹⁸² De nombreuses études ont déjà cherché à cerner la spécificité de « l'écriture-femme ». À ce sujet, voir notamment : Planté, Christine, dir., *L'épistolaire. Un genre féminin?*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1998. Didier, Béatrice, *L'écriture femme*, Paris, PUF, 1991.

Tableau 1: Noms des douze auteures sélectionnées¹⁸³

France	Italie
BEAUFORT, Anne-Marie de (1763-1837)	BANDETTINI Landucci, Teresa (1763-1837)
GAY, Sophie (1776-1852)	CAMINER Turra, Elisabetta (1751-1796)
GENLIS, Félicité de (1746-1830)	LATTANZI, Carolina (1771-1818)
MONTANCLOS, Marie-Émilie de (1736-1811)	SALUZZO , Diodata (1774-1840)
PIPELET SALM, Constance (1767-1845)	SULGHER Fantastici, Fortunata (1755-1824)
STAËL ¹⁸⁴ , Germaine de (1767-1817)	TEOTOCHI ALBRIZZI, Isabella (1760-1836)

Tout d’abord, il nous a importé de sélectionner à la fois des femmes ayant déjà suscité des études approfondies (nous fournissant ainsi une base biographique solide à partir de laquelle appréhender leurs relations avec d’autres femmes auteures), et d’autres qui, bien que renommées de leur vivant, n’ont attiré que très récemment l’attention de l’historiographie. Les deux femmes de lettres françaises les plus reconnues, par leurs contemporain-e-s et par l’historiographie, soient Germaine de Staël (1766-1817) et

¹⁸³ Les noms qui figurent en majuscules dans le tableau sont ceux que nous utilisons dans cette thèse pour qualifier les douze femmes de lettres à l’étude. Il s’agit généralement des noms sous lequel ces auteures sont les plus connues, à la fois par leurs contemporain-e-s et par l’historiographie. Ces dénominations ne sont toutefois pas exemptes d’incohérences. Par exemple, Marie-Émilie de Mayon épouse d’abord le baron de Prinzen, et ensuite monsieur de Montanclos en 1774. Néanmoins, elle est encore connue sous le nom de « baronne de Prinzen » lors de la première parution du *Journal des Dames* en janvier 1774. Pour des raisons de simplification et dans un souci de permettre une identification rapide des auteures étudiées par le lectorat, nous l’appelons toutefois « Marie-Émilie de Montanclos » tout au long de cette thèse. Il est à noter que, quant à elles, les Italiennes sont généralement reconnues, de leur vivant comme par la postérité, sous leurs noms de jeunes filles comme sous ceux de leurs époux. Pour davantage de précisions sur le parcours matrimonial et littéraire des douze auteures à l’étude, voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

¹⁸⁴ Germaine de Staël, de nationalité suisse, est ici considérée comme Française. En effet, cette dernière est non seulement née à Paris, ainsi qu’elle le précisera toute sa vie, mais a également fortement réclamé son appartenance nationale française. Staël a aussi, de son vivant et *a posteriori*, été associée à la tradition littéraire de l’Hexagone. Pour davantage de précisions au sujet de la nationalité de Staël, voir : Balayé, Simone, « La nationalité de Mme de Staël, textes inédits de Mme de Staël et de Benjamin Constant », dans Étienne Dennery et al., *Humanisme actif. Mélanges d’art et de littérature offerts à Julien Cain*, Paris, Herman, 1968, pp. 73-85.

Félicité de Genlis (1746-1830), ont tout naturellement trouvé leur place dans l'échantillon. Pour l'Italie, la floraison de recherches actuelles sur Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) et Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1836), de même que la variété des sources disponibles à leur sujet, a également influencé notre choix. En contrepartie, nous souhaitons également contribuer à documenter la vie et l'œuvre de femmes davantage négligées par l'historiographie, telles qu'Anne-Marie de Beaufort d'Hautpoul (1763-1837), Sophie Gay (1776-1852) — dont seules les activités de romancières, de librettiste (Gay) ou de salonnière (Beaufort) ont très récemment été mises au jour¹⁸⁵ — ou Fortunata Sulgher Fantastici (1755-1824), pourtant renommées de leur vivant.

De plus, pour faire partie de l'échantillon, les femmes de lettres devaient, **individuellement** :

- a) Avoir eu un contact significatif, direct ou indirect, avec au moins deux autres femmes de lettres de leur époque, de manière à nous fournir des sources à analyser. Pour cette raison, la poétesse et journaliste napolitaine Eleonora Fonseca Pimentel (1752-1799), qui semble n'avoir échangé qu'une seule lettre avec une autre auteure (la poétesse véronaise Silvia Curtoni Verza (1751-1825))¹⁸⁶, et qui ne discute aucunement d'autres femmes de lettres dans ses publications, a dû être écartée de l'échantillon¹⁸⁷. L'essayiste,

¹⁸⁵ Pour des études récentes sur Sophie Gay, voir : Zanone, Damien, « La voix d'Ellénore. Sophie Gay corrige Constant », dans Del Lungo et Louichon, *La littérature en bas-bleus*, op. cit., pp. 345-357. Morgan, Cheryl A., « Entre le vrai et le vraisemblable : enjeux du roman historique chez Sophie Gay », dans Ibid., pp. 141-160. Louichon, Brigitte, *Romancières sentimentales (1789-1830)*, St-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2010. Bertrand-Jennings, Chantal, *Un autre mal du siècle. Le romantisme des romancières, 1800-1846*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005. Letzter et Adelson, *Women Writing Opera*, op. cit. Pour Beaufort, voir : Krief, *Vivre libre et écrire*, op. cit. Blanc, Olivier, *Les libertines : plaisir et liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997.

¹⁸⁶ Fonseca Pimentel, Eleonora, [s.l.], Curtoni Verza, Silvia, [s.l.], 8 juillet 1790, *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi, busta 77, « Silvia Curtoni Verza ».

¹⁸⁷ Le fait que Fonseca Pimentel n'ait pas beaucoup été en contact avec des femmes de lettres est d'ailleurs souligné par plusieurs de ses biographes. Voir par exemple : Rao, Anna Maria, « Eleonora de Fonseca Pimentel, le *Monitore Napoletano* et le problème de la participation politique », dans *Annales historiques de la Révolution Française*, vol. 344 (2006), pp. 179-191.

philosophe et auteure de théâtre française Olympe de Gouges (1748-1793) a également été exclue pour cette même raison.

- b) Avoir publié la majeure portion de leurs écrits au cœur de la période à l'étude. Pour cette raison, nous avons dû éliminer la célèbre improvisatrice Maria Maddalena Morelli Fernandez, dite Corilla Olimpica (1727-1800), qui a livré la plupart de ses productions et performances dans les décennies 1760 et 1770, son activité littéraire ayant par la suite considérablement décliné.
- c) Ne pas être nées trop tôt ou trop tardivement dans la période, afin de nous permettre d'avoir accès à un bassin de publications se situant entre les années 1770 et 1840. L'auteure de la sélection étant née le plus tard, soit Diodata Saluzzo (1774), a commencé à publier à l'âge de vingt-deux ans, soit en 1796, et a poursuivi jusqu'à sa mort en 1840. L'auteure née le plus tôt, Marie-Émilie de Montanclos, a vu le jour en 1736, mais a toutefois publié de 1773 à 1809.

Finalement, les femmes de lettres devaient collectivement (en tant que **cohorte**) :

- d) Constituer un échantillon géographiquement représentatif, en particulier pour ce qui est de l'Italie, soit provenir et/ou avoir été actives au sein de différentes régions de la péninsule. L'échantillon comporte deux auteures de la Vénétie (Albrizzi et Caminer), deux écrivaines de la Toscane (Sulgher et Bandettini, qui a également œuvré en Émilie-Romagne), une autre ayant été active sur la scène littéraire de la Lombardie (Lattanzi), et une dernière au Piémont (Saluzzo)¹⁸⁸. La Napolitaine Eleonora Fonseca Pimentel ayant déjà

¹⁸⁸ La Vénétie et la Toscane sont identifiées comme les deux régions les plus prolifiques pour l'activité littéraire féminine pendant la période à l'étude, ce qui justifie leur présence marquée dans l'échantillon. Voir notamment : Filippini, « Introduzione », dans *Donne sulla scena pubblica*, op. cit., p. 14. Panizza et Wood, « Introduction », op. cit., p. 6. D'autres critères de sélection nous ont également forcée à exclure certaines auteures provenant d'autres régions, telles que la poétesse romaine Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867), née trop tardivement et ayant commencé à publier en 1805. Par ailleurs, la région romaine, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, semble se distinguer davantage par l'activité de ses salonnières reconnues et de ses improvisatrices (Corilla Olimpica),

été exclue — n’ayant pas eu de contacts significatifs avec d’autres auteures —, nos recherches ne nous ont pas permis d’identifier une autre auteure du *Mezzogiorno* (Sud) active pendant la période étudiée et pour laquelle des sources appropriées étaient disponibles¹⁸⁹. Le même cas de figure s’est présenté en Ligurie¹⁹⁰. Pour ce qui est de Rome, si Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867) a dû être exclue de l’échantillon principal en raison de sa naissance tardive, ses contacts avec Diodata Saluzzo la font toutefois fréquemment apparaître dans l’analyse.

Pour la France, les recherches entreprises pour localiser des auteures de province ayant eu au moins deux contacts significatifs avec d’autres écrivaines pendant la période à l’étude, et pour lesquelles des sources accessibles et variées étaient disponibles, n’ont pas été couronnées de succès. Par exemple, la correspondance de Fortunée Briquet (1782-1815), poétesse et biographe ayant résidé à Niort, n’ayant malheureusement pas été retrouvée, nous avons dû exclure cette dernière de notre étude, et ce, également en raison de sa mortalité précoce¹⁹¹. Notons toutefois que presque toutes les

que par l’écriture féminine en tant que telle. À ce sujet, voir : Donato, « The Temple of Female Glory », op. cit., pp. 59-78.

¹⁸⁹ Les recherches que nous avons entreprises pour retracer d’éventuels contacts entre la poétesse et scientifique napolitaine Maria Angela Ardinghelli (1728-1825) et d’autres auteures n’ont pas été couronnées de succès.

¹⁹⁰ Aucune femme auteure correspondant à nos critères de sélection n’a pu être identifiée en Ligurie, ces dernières étaient soit trop obscures (rendant ainsi la recherche documentaire extrêmement difficile), soit décédées trop tôt — c’est notamment le cas de la juriste Maria Pellegrini Amoretti (1756-1787).

¹⁹¹ Le fait que très peu de femmes de lettres reconnues et/ou ayant suscité l’attention de l’historiographie aient été actives hors de Paris confirme par ailleurs les interprétations des contemporain-e-s sur la centralité de la capitale dans l’activité littéraire et mondaine française. Ce n’est toutefois pas le cas en Italie, où plusieurs centres urbains dynamiques coexistent, raison pour laquelle il importe de délimiter un échantillon géographiquement représentatif à cet égard. Sur la prépondérance de Paris, voir notamment : Van Damme, Stéphane, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005. Fumaroli, Marc, *Quand l’Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001. Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d’histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996, p. 108. Sur l’importance des villes comme lieux privilégiés de rencontres entre femmes de lettres en Italie, voir notamment : d’Ezio, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers », op.

auteures sélectionnées ont résidé périodiquement dans différents endroits à l'intérieur de la France impériale (ex. : Beaufort à Écouen, Sophie Gay et Constance de Salm à Aix-la-Chapelle, Staël à Coppet¹⁹²) et ce, même si elles demeurent davantage associées au milieu littéraire de la capitale.

- e) Nous donner accès à un éventail de sources variées et représentatives de l'activité littéraire féminine de la période. Ont donc été privilégiées les auteures s'étant illustrées dans plus d'un domaine/type de publication¹⁹³. Pour cette raison, Sophie Cottin (1770-1807), auteure française importante et reconnue à son époque, mais n'ayant publié que des romans, a dû être éliminée, d'autant plus que nous n'étudions pas les ouvrages de fiction.
- f) Nous permettre d'étudier des périodes d'activité littéraire étendues dans le temps, toujours dans la perspective d'avoir accès à des sources variées et à une analyse qui nous permette de dégager l'influence des courants littéraires et historiques de longue durée sur les relations des auteures. Ainsi, l'ensemble des femmes sélectionnées ont publié sur une longue période, s'étendant de 21 ans (Carolina Lattanzi) à 57 ans (Constance Pipelet Salm).

cit.

¹⁹² Pour davantage de détails, voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

¹⁹³ Voir ce chapitre, p. 227.

Tableau 2 : Périodes d'activité littéraire des femmes sélectionnées

	Auteure	Nais- sance	Première publication	Dernière publica- tion	Nb d'années de publi- cation	Décès
F r a n c e	BEAUFORT	1763	1783	1837	54	1837
	GAY	1776	1802	1849	47	1852
	GENLIS	1746	1779	1829	50	1830
	MONTANCLOS	1736	1773	1809	36	1812
	PIPELET SALM	1767	1785	1842	57	1845
	STAËL	1766	1788	1816	28	1817
I t a l i e	ALBRIZZI	1760	1798	1832	34	1836
	BANDETTINI	1763	1786	1837	51	1837
	CAMINER	1751	1763	1796	33	1796
	LATTANZI	1771	1797	1818	21	1818
	SALUZZO	1774	1796	1834	38	1840
	SULGHER	1755	1785	1811	27	1824

Ce tableau permet de dégager la richesse de l'activité littéraire déployée par les douze auteures sélectionnées sur une longue durée. Un défaut de ce critère de sélection est toutefois de ne pas accorder de place dans l'échantillon aux très nombreuses femmes auteures des XVIII^e et XIX^e siècles qui n'ont publié qu'une ou deux productions ponctuelles. Néanmoins, l'analyse des correspondances et des contacts des douze femmes sélectionnées, qui se caractérisent par la longévité de leur activité littéraire et la variété des champs investis¹⁹⁴, nous permet de mettre en lumière leurs liens abondants avec des femmes de lettres moins prolifiques¹⁹⁵.

¹⁹⁴ Sur la professionnalisation des femmes auteures, et le rôle caractéristique des écrivaines dans cette perspective, voir le chapitre 3, p. 223 et suivantes. Même s'il serait tentant de faire état de la soi-disant « exceptionnalité » de l'échantillon à cet égard, Christine Planté nous rappelle que même des femmes jugées « exceptionnelles » sont aptes à témoigner de la réalité sociale (entendre du plus grand nombre) de leur sexe/genre. Planté invite par ailleurs les historien-ne-s et les littéraires à éviter d'utiliser cette expression, l'exception n'existant qu'en fonction d'une norme, ce qui en fait une appellation politiquement « chargée » et historiquement employée de façon problématique à l'endroit des femmes auteures. Sur la question de l'exceptionnalité, voir également le chapitre 3. Planté, « Femmes exceptionnelles : Des exceptions pour quelle

- g) Nous permettre d'avoir accès, non seulement à des sources publiées, mais également à un nombre appréciable de correspondances entre femmes de lettres, documents précieux qui permettent de témoigner des contacts directs entre elles. Même si les correspondances de Carolina Lattanzi et de Marie-Émilie de Montanclos n'ont pas été retrouvées, l'ampleur de leur activité journalistique et l'étendue de leur période de publication permettent de pallier cette lacune et d'identifier des contacts non moins significatifs avec d'autres auteures, et ce, par le biais des recensions d'ouvrages féminins qu'elles ont livrées.
- h) Nous permettre d'avoir accès à des femmes de classes socio-économiques différentes, même si les auteures sélectionnées sont toutes, à l'image de celles impliquées dans le milieu littéraire pendant la période, des femmes de l'élite, qui savent non seulement lire et écrire, mais disposent également des contacts nécessaires pour l'avancement de leur carrière¹⁹⁶. Néanmoins, certaines auteures, telles que Teresa Bandettini, sont issues de la classe moyenne roturière, tandis que d'autres, telles que Diodata Saluzzo, sont des aristocrates, éléments qui influencent leurs parcours et conséquemment, les relations qu'elles entretiennent avec d'autres auteures¹⁹⁷.
- i) Nous permettre d'avoir accès à des femmes de générations littéraires différentes, et ce, à travers une longue période de soixante-dix années (1770-1840) marquée par plusieurs bouleversements politiques, littéraires et esthétiques, susceptibles d'influencer les relations entre les auteures.
- j) Inclure un certain nombre de femmes qui ont voyagé entre la France et l'Italie, ce qui est le cas de Germaine de Staël, Félicité de Genlis, Sophie Gay

règle? », op. cit.

¹⁹⁵ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

¹⁹⁶ Sur la notion d'élite culturelle féminine, voir le chapitre 6, p. 381.

¹⁹⁷ À ce sujet, voir le chapitre 6, p. 379.

et Isabella Teotochi Albrizzi, de manière à explorer cette dimension des relations entre les auteures des deux pays¹⁹⁸.

Il s'agira donc d'étudier, à partir de ces douze auteures, les relations entretenues, d'une part, entre ces dernières, et d'autre part, entre celles-ci et d'autres écrivaines¹⁹⁹.

3.5. Sources

Nous avons privilégié l'étude d'un large éventail de sources, à même de nous permettre de mettre en lumière les discours comme les pratiques découlant des relations entre femmes auteures. Cet échantillon se limite aux œuvres produites PAR les douze écrivaines étudiées, plutôt qu'à leur sujet. La réception de leurs œuvres n'est donc étudiée ici que de façon ponctuelle, et a déjà, dans certains cas, fait l'objet d'abondants travaux²⁰⁰. En contrepartie, les différents outils utilisés par le réseau NEWW afin de discerner différents types de réception des écrivaines, ont représenté une inspiration au niveau méthodologique²⁰¹. Par ailleurs, l'étude des correspondances, c'est-à-dire des missives envoyées et reçues par les femmes sélectionnées, nous permet d'étudier partiellement la manière dont elles sont elles-mêmes perçues par les auteures avec lesquelles elles échangent. Considérant que les douze auteures à l'étude ont correspondu

¹⁹⁸ À ce sujet, voir le chapitre 5, p. 311 et les notices biographiques de l'Annexe 2, p. 581.

¹⁹⁹ Les relations littéraires mère-fille ne sont pas à l'étude en tant que telles, puisque nous jugeons que celles-ci relèvent d'une différente logique de réseautage. Elles ont par ailleurs déjà fait l'objet de quelques recherches. Henri Malo y consacre une part importante de sa biographie croisée de Sophie Gay et de sa fille Delphine de Girardin. Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924. De même, les rapports souvent difficiles entre Suzanne Necker (1739-1794) et sa fille Germaine de Staël ont déjà été documentés. Voir notamment : Dubeau, Catherine. *La lettre et la mère : roman familial et écriture passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Thèse de Ph. D., Département des littératures, Université Laval, 2007. D'autres relations mères-filles écrivaines ont déjà été mises en lumière par l'historiographie. Voir par exemple : Mori, *Figlie d'Italia*, op. cit., pp. 59-60.

²⁰⁰ C'est notamment le cas pour Germaine de Staël. Voir notamment : Tribouillard, Stéphanie, *Le Tombeau de Madame de Staël : les discours de la postérité staëlienne en France (1817-1850)*, Genève, Skatline, 2007. Dubé, Pierre H., *Bibliographie de la critique sur Madame de Staël : 1789-1994*, Genève, Librairie Droz, 1998.

²⁰¹ Voir la liste des sources étudiées et les différents types de réception d'œuvres féminines mises de l'avant par le projet NEWW et sa base de données : <http://www.womenwriters.nl/> [page consultée le 2 février 2012].

avec un total de 124 autres écrivaines, l'étude de leurs correspondances permet donc d'élargir significativement le nombre de contacts mis en lumière.

Nous avons parcouru l'ensemble des œuvres produites par les douze femmes sélectionnées et qui se réfèrent, directement ou indirectement, à leurs rapports avec d'autres femmes de lettres²⁰². Les différentes sources utilisées se détaillent comme suit :

²⁰² Si l'identification des œuvres produites par les auteures d'ouvrages a été relativement aisée – facilitée par les études bio-bibliographiques, par le *Catalogue collectif de France* et par son pendant italien, le *Catalogo del servizio bibliotecario nazionale* –, celle des publications contenues dans des recueils demeure plus aléatoire. Le cas se pose particulièrement pour les poétesses. Pour cette raison, nous avons consulté les recueils annuels de poésie les plus marquants de la période, tels que *l'Almanach des Muses* ou *l'Almanach des Dames* pour la France, ou *l'Anno Poetico* et *Non ti scordar di me : strenna per l'anno*, pour l'Italie. Nous avons ainsi identifié un certain nombre de poèmes qui ne figuraient pas dans les répertoires bio-bibliographiques sur les écrivaines étudiées, et dont elles sont pourtant les auteures.

Tableau 3: Types de sources étudiées, émises par les douze auteures sélectionnées²⁰³

Sources	Françaises						Italiennes					
	AB	SG	FG	MM	CPS	GS	ITA	TB	EC	CL	DS	FS
Correspondance ²⁰⁴	X	X	X		X	X	X	X	X		X	X
Biographies, portraits, hommages posthumes	X	X	X		X		X	X				X
Vers d'occasions et éloges	X				X			X	X		X	X
Mémoires, autobiographies			X		X	X		X				
Dédicaces, préfaces, postfaces	X		X	X	X	X		X	X		X	X
Recensions		X	X	X	X				X	X		
Œuvres sur la littérature et/ou les femmes en littérature	X	X	X	X	X	X		X	X		X	
Œuvres politiques			X		X	X				X		
Récits de voyage			X		X	X	X					
Traductions									X			

Légende :

AB = Anne-Marie de Beaufort
 SG = Sophie Gay
 FG = Félicité de Genlis
 MM = Marie-Émilie de Montanclos
 CPS = Constance Pipelet Salm
 GS = Germaine de Staël

ITA = Isabella Teotochi Albrizzi
 TB = Teresa Bandettini
 EC = Elisabetta Caminer
 CL = Carolina Lattanzi
 DS = Diodata Saluzzo
 FS = Fortunata Sulgher

²⁰³ Pour la liste de chaque source étudiée émise par chaque auteure sélectionnée, voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

²⁰⁴ Pour le détail des correspondances des auteures à l'étude, voir l'Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

3.5.1. Correspondances

L'étude des correspondances, véritable « institution de la République des lettres »²⁰⁵, représente un excellent moyen d'examiner les contacts directs entre femmes de lettres. Elles permettent également d'illustrer la création de communautés intellectuelles, notamment féminines, par le biais des échanges épistolaires, pour reprendre la théorisation de Marie-Claire Hock-Demarle²⁰⁶. De même, Dena Goodman a récemment mis en lumière les effets positifs et émancipateurs des correspondances entre femmes au XVIII^e siècle, élément constitutif de ce qu'elle définit comme étant une « identité féminine moderne »²⁰⁷. Elle démontre également que les femmes ne discutent pas entre elles que de sentiments ou de leurs occupations domestiques, mais qu'elles abordent également des sujets jugés « sérieux », littéraires, politiques et philosophiques. Cette thèse, portant spécifiquement sur les relations entre femmes auteures, rejoint évidemment ce constat.

Suzan Van Dijk souligne, à juste titre, que les correspondances entre femmes de lettres ont très peu été étudiées, alors qu'il s'agit d'une importante source afin de retracer leurs réseaux²⁰⁸. Les recherches de Van Dijk, de même que celles d'Elizabeth Colwill et Laura Nay ont d'ailleurs démontré la richesse de cet outil d'appréhension des relations entre femmes auteures²⁰⁹.

Des recherches ont été entreprises dans 65 bibliothèques et fonds d'archives en France et en Italie, afin de localiser les correspondances, manuscrits et documents publiés par les douze femmes sélectionnées²¹⁰. Nous avons identifié et dépouillé 1237

²⁰⁵ Fattori, Marta, « Le commerce épistolaire, institution de la République des Lettres », dans Marc Fumaroli, dir., *Les premiers siècles de la République européenne des Lettres*, Paris, Alain Baudry, 2005, pp. 89-110.

²⁰⁶ Hock-Demarle, *L'Europe des lettres*, op. cit., pp. 8-13.

²⁰⁷ Goodman, Dena, *Becoming a Woman in the Age of Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.

²⁰⁸ Van Dijk, « La lecture féminine : les correspondantes d'Isabelle de Charrière comme témoins », op. cit., p. 86.

²⁰⁹ Colwill, « Epistolary Passions », op. cit. Nay, « 'Sofisticherie' e 'cose donneche' », op. cit.

²¹⁰ Voir Annexe 3 : Bibliothèques et fonds d'archives visités, p. 616.

lettres échangées entre les femmes sélectionnées et d'autres auteures²¹¹. Parmi ces lettres, 560 (45%) discutent de leurs activités littéraires respectives²¹², ce qui confirme que le statut partagé de femme et d'auteure joue effectivement un rôle non négligeable dans la prise de contact et/ou la poursuite de relations entre écrivaines. Bien entendu, il est toujours possible que des lettres existent ailleurs et/ou n'aient pas été retrouvées; néanmoins, nous avons établi un profil de recherche exhaustif et étendu, afin de nous assurer de mettre la main sur l'ensemble des correspondances des douze écrivaines sélectionnées avec d'autres femmes de lettres²¹³.

3.5.2. Ouvrages à caractère biographique : biographies, portraits et hommages posthumes

Ces types de sources, de plus en plus populaires pendant la période à l'étude²¹⁴, nous renseignent sur la perception, par les écrivaines, des auteures du passé comme de leurs contemporaines. Elles s'avèrent particulièrement riches afin de retracer les généalogies littéraires, ainsi que l'ont démontré les recherches d'Adriana Chemello et Luisa Ricaldone pour l'Italie, et de Sandrine Aragon, Isabelle Ernot et Nicole Pellegrin pour la France²¹⁵. Les biographies et portraits de contemporaines, tels que le *Rapport sur Mme de Montanclos* livré par Constance Pipelet (1797) détaillent parfois les relations développées entre l'auteure de la biographie et celle qui en constitue le sujet²¹⁶. Les hommages posthumes, livrés à l'occasion de la mort d'une contemporaine récemment

²¹¹ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

²¹² Il y est, par exemple, question d'envois d'ouvrages produits par l'une ou l'autre des femmes en relation, de discussions sur leurs œuvres/leur carrière, les courants littéraires, etc.

²¹³ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552

²¹⁴ À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 99.

²¹⁵ Voir notamment : Chemello, Adriana, « La biografia come rispecchiamento : la Vita di Vittoria Colonna di Isabella Teotochi Albrizzi », dans Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit., pp. 115-135. Aragon, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? », op. cit., pp. 367-379. Ernot, Isabelle, « Masculin/féminin dans les dictionnaires et recueils de biographies féminines (début XIXe siècle-années 1860) », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 67-84. Voir également les nombreux essais pertinents contenus dans le précédent ouvrage collectif.

²¹⁶ Pipelet Salm, Constance, « Rapport sur Mme de Montanclos, lu dans une des séances particulières de la Société des Belles-Lettres, en 1797 », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1797], vol. 4, pp. 171-179.

décédée, tels que le *Ritratto di Giustina Renier Michiel* (1833) d'Isabella Teotochi Albrizzi, s'inscrivent également dans cette perspective²¹⁷.

3.5.3. Vers d'occasions et éloges

Les vers d'occasion, une pratique particulièrement courante en Italie, peuvent parfois s'avérer un outil de retraçage des réseaux entre auteures²¹⁸. On pense par exemple aux nombreuses poésies que Diodata Saluzzo a consacrées à ses amies écrivaines, ou à *l'Impromptu à Mme de Genlis pour le jour anniversaire de sa naissance* (1830), écrit par Anne-Marie de Beaufort²¹⁹. Ces vers sont généralement dédiés à des auteures avec lesquelles les émettrices sont en relation directe, et leur contenu peut témoigner de la nature de celle-ci. Par ailleurs, sans nécessairement être écrits pour une occasion précise, d'autres poèmes font figure de véritables éloges, et témoignent de l'admiration ressentie envers une écrivaine en particulier. On pense par exemple à *l'Épître à madame Verdier*²²⁰, émise par Anne-Marie de Beaufort²²¹.

3.5.4. Mémoires et ouvrages autobiographiques

Les mémoires et autobiographies constituent des ego-documents riches, dans lesquels l'émettrice peut témoigner elle-même de ses relations avec d'autres femmes auteures, et/ou de sa perception de ces dernières. Ils nous permettent par ailleurs de témoigner de rencontres ponctuelles et/ou mondaines avec d'autres écrivaines, par

²¹⁷ Teotochi Albrizzi, Isabella, « *Ritratto di Giustina Renier Michiel veneziana* », [Venezia], [s.e.], [1833].

²¹⁸ C'est également le constat d'Adriana Chemello : « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », op. cit., pp. 45-60. Sur la popularité de la poésie et des vers d'occasion chez les écrivaines italiennes, voir notamment : Giuli, Paola, *Enlightenment, Arcadia, and Corilla : The Inscription of Eighteenth-Century Italian Women Writers in Literary History*, Thèse de Ph. D., Department of Comparative Literature, Rutgers University, 1994, pp. 128-129.

²¹⁹ Voir par exemple : Saluzzo, Diodata, « La perla. Risposta a Fortunata Sulgher Fantastici », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, p. 92. « Risposta a Clotilde Tambroni. Che avea chiesto una poesia determinandone il soggetto ed il numero de' versi », Ibid., [1797], vol. 2, pp. 94-102. Beaufort, Anne-Marie de, « *Impromptu à Mme de Genlis pour le jour anniversaire de sa naissance*, 25 janvier 1830 », *Almanach des Muses*, Paris, Cellot, 1832 [1830], p. 258.

²²⁰ Suzanne Verdier (1745-1813), poétesse française.

²²¹ Beaufort, Anne-Marie, « *Épître à madame Verdier* », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1798, pp. 15-21.

exemple dans des salons. Nous avons privilégié une compréhension large des « mémoires ». Ainsi, ont été étudiés des mémoires et autobiographies publiées plutôt classiques – tels que les *Mémoires* (1825) de Genlis –, de concert avec *Mes soixante ans* (1833), ouvrage en vers qui relate la vie de Constance Pipelet Salm²²². Des documents inédits, tels que l'*Autobiografia di Teresa Bandettini* (1825), ont également été analysés.

3.5.5. Dédicaces, préfaces et postfaces

Les dédicaces, préfaces et postfaces sont des pratiques courantes dans la République des lettres, et les femmes auteures n'échappent pas à cette règle²²³. De telles sources, visibles au sein d'ouvrages écrits par les auteures sélectionnées, peuvent parfois témoigner des réseaux que ces dernières ont développés avec d'autres écrivaines. C'est notamment le cas de la *Lettera dedicatoria a Lesbia Cidonia* (1794), témoignage public de l'amitié entre Fortunata Sulgher et la poétesse bergamasque Paolina Grismondi (1746-1801)²²⁴. Les préfaces ont aussi été définies comme « lieu de rencontre » entre auteures par Suzan Van Dijk²²⁵. Il en va de même pour certaines postfaces d'ouvrages, tel l'hommage à la romancière Sophie Cottin (1770-1807) livré par Anne-Marie de Beaufort dans son propre roman *Séverine* (1808)²²⁶.

²²² Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, 10 vols. Pipelet Salm, Constance, « Mes Soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires », dans *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1833], vol. 4, pp. 263-332.

²²³ Anne Goldgar a notamment démontré que les dédicaces à des personnalités littéraires éminentes représentent un moyen de s'attirer des faveurs et de progresser dans la hiérarchie littéraire « par association ». Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit., pp. 115-173. Pour d'autres analyses des fonctions éditoriales des dédicaces, préfaces et postfaces dans le milieu littéraire mixte, voir notamment : Terzoli, Maria Antonietta, dir., *I margini del libro : indagine teorica e storica sui testi di dedica* Roma, Antenore, 2002. Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

²²⁴ Sulgher, Fortunata, « Lettera dedicatoria a Lesbia Cidonia [Paolina Grismondi] », *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794, pp.155-156.

²²⁵ Van Dijk, Suzan, « La préface comme lieu de rencontre : Madame de Genlis et sa traductrice hollandaise Elisabeth Bekker », dans Jan Herman, Mladen Kozul et Paul Pelckmans, dirs., *Préfaces romanesques*, Paris, Peeters, 2005, pp. 385-396.

²²⁶ Beaufort, Anne-Marie de, « Postface », *Séverine*, Paris, Frechet, 1808, vol. 6, p. 169. Notons que si les romans ne sont pas à l'étude, les dédicaces, préfaces et postfaces de ceux-ci ont été analysées.

3.5.6. Recensions d'œuvres écrites par des femmes et/ou portant sur les femmes auteures

Les travaux de Catherine Sama et Mariagabrielle Di Giacomo sur Elisabetta Caminer, de même que ceux de Suzan Van Dijk sur le *Journal des Dames*, ont déjà illustré l'intérêt des journalistes pour la promotion des œuvres féminines au sein de leurs périodiques²²⁷. Par ailleurs, six des femmes sélectionnées ont exercé une activité journalistique et ont, dans le cadre de leurs fonctions, recensé des œuvres écrites par des femmes²²⁸. Ce type de sources nous permet d'avoir directement accès à la perception, par une écrivaine, de l'œuvre et de la carrière d'une collègue. Dans le cadre de leurs recensions, les journalistes livrent parfois leur opinion sur la situation des femmes auteures en général, à travers l'étude de l'ouvrage d'une seule. Par ailleurs, les œuvres masculines portant sur des femmes auteures, et que les écrivaines sélectionnées ont choisi de recenser, ont également été étudiées. On pense par exemple à la recension faite par Marie-Émilie de Montanclos du *Parnasse des dames* de M. de Sauvigny, dans lequel la journaliste critique la manière dont l'auteur conçoit l'activité littéraire féminine²²⁹.

3.5.7. Ouvrages à caractère politique : commentaires sur l'actualité et/ou la condition féminine

Dans une époque aussi riche en bouleversements que celle à l'étude, il apparaissait intéressant d'étudier des ouvrages à caractère politique, dans lesquels les écrivaines commentent l'actualité politique de leur époque ou font des propositions en vue d'améliorer ou de remettre en question les systèmes en place²³⁰. Carla Hesse a d'ailleurs démontré l'augmentation spectaculaire, à partir de 1789, de la publication d'œuvres politiques par les Françaises²³¹. Par ailleurs, toutes les auteures ayant publié

²²⁷ Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002, pp. 21-29, 161-216. Sama, *Selected Writings*, op. cit., pp. 38-59. Van Dijk, *Traces des femmes*, op.cit.

²²⁸ À ce sujet, voir le chapitre 5, p. 315.

²²⁹ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames. Troisième livraison », *Journal des Dames*, octobre 1774, pp. 145-146. À ce sujet, voir le chapitre 3, p. 179.

²³⁰ Les poèmes flatteurs dédiés à des personnalités politiques ne sont pas considérés ici comme des œuvres à proprement politiques. À ce sujet, voir le chapitre 6, p. 411.

²³¹ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 52-54.

des œuvres politiques livrent également des réflexions sur la situation des femmes – et parfois même sur celle des écrivaines plus spécifiquement –, ce qui témoigne de l'importance qu'elles accordent à cet enjeu dans leur analyse de la situation politique globale. C'est notamment le cas des ouvrages *De l'influence des passions sur le bonheur des nations et des individus* (1796) de Germaine de Staël, ou du pamphlet *Sulla schività delle donne* (1797), écrit par Carolina Lattanzi en plein *Triennio*²³².

3.5.8. Ouvrages sur la littérature mixte et féminine

Nous avons porté une attention particulière aux ouvrages portant sur le milieu littéraire, dans son sens large (institutions, courants et styles, célébrité, etc.), afin d'y repérer des références aux femmes auteures. On pense, par exemple, aux *Salons célèbres* (1837) de Sophie Gay, ou au *Ragionamento sulla poesia* (1831) de Teresa Bandettini²³³. Des auteures se sont, par ailleurs, intéressées à la situation des écrivaines, décrite dans différents médiums, allant des ouvrages portant spécifiquement sur la question – tels *l'Influence des femmes sur la littérature française* (1811) de Genlis –, à des poésies analysant les avantages et/ou les inconvénients de l'autorat pour les femmes – telle *La poesia* (1809) de Diodata Saluzzo²³⁴. Les défenses de certaines auteures critiquées en raison de leur sexe/genre, telle la *Lettre d'une mère à sa fille* (1802) écrite par Sophie

²³² Staël, Germaine de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796. Lattanzi, Carolina, *Sulla schività delle donne. Memoria della cittadina Lattanzi letta nell'Accademia di pubblica istruzione in Mantova*, Venezia, All'Apollò, 1797.

²³³ Gay, Sophie, *Salons célèbres*, Paris, Dumont, 1837. Bandettini, Teresa, *Ragionamento sulla poesia : letto nell'adunanza del 28 Febbrajo 1831*, Lucca, Ducale Tipografia Bertini, 1831. Les ouvrages pédagogiques destinés aux jeunes filles et leur proposant des lectures, tel le *Cours de littérature* (1815) d'Anne-Marie de Beaufort, ont également été étudiés. *Cours de littérature ancienne et moderne, à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, Bossange, 1821 [1815].

²³⁴ Saluzzo, « La poesia. In risposta alla signora Enrichetta Dionisio [Dionigi] giovine poetessa romana », *Versi*, op. cit., [1809], vol. 3, pp. 30-38. Il est à noter que certaines recensions étendues de Caminer Turra, dans lesquelles elle détaille longuement la situation des femmes auteures, sont incluses dans cette catégorie. Il en va de même pour les prospectus de journaux féminins qui livrent une analyse de la situation des femmes dans l'univers littéraire. Voir respectivement : Caminer, Elisabetta, « *Dictionnaire Historique ec. Dizionario Storico portatile delle Donne celebri*. Parigi, presso L. Cellot. 1769 », *L'Europa Letteraria*, novembre 1769, pp. 79-93. [Beaufort, Anne-Marie et Sophie de Renneville, éditrices], « Avant-propos », *Athénée des Dames*, février 1808, pp. 3-11.

Gay en réponse aux attaques contre Germaine de Staël, s'inscrivent également dans cette perspective²³⁵.

3.5.9. Récits de voyage et observations sur les écrivaines dans d'autres pays

Il nous a importé de sélectionner, non seulement des femmes ayant voyagé, mais ayant aussi livré des impressions sur les villes et contrées visitées, que ces impressions soient publiées – on pense par exemple à *De l'Allemagne* (1810) de Staël – ou manuscrites – tels les journaux de voyage d'Isabella Teotochi Albrizzi²³⁶. Les récits de voyage permettent notamment de retracer la perception qu'ont les auteures de la situation des femmes et/ou des écrivaines dans d'autres pays, de même que les contacts développés avec ces dernières²³⁷.

3.5.10. Traductions d'œuvres féminines

La traduction est une pratique particulièrement prisée par les femmes auteures de l'époque, notamment parce qu'elle leur permet de s'insérer dans les débats littéraires et scientifiques de leur temps, par le biais de préfaces et d'annotations, sans toujours revendiquer à proprement parler le difficile statut d'auteure²³⁸. Les traductions d'œuvres

²³⁵ [Gay, Sophie], « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778.

²³⁶ Staël, Germaine de, *De l'Allemagne*, Paris, Nicolle, 2^{ème} édition, 1813 [1810]. Teotochi Albrizzi, Isabella, « Diario di viaggio e visita di Firenze (30 marzo 1798 - 25 settembre 1798) », *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 199, fasc. « manoscritti vari ».

²³⁷ C'est notamment le cas du *Fragment d'un ouvrage sur les Allemands comparés aux Français* (1833) de Constance de Salm. Sans être un récit de voyage en tant que tel, les impressions qu'y livre l'auteure se fondent sur une expérience concrète de la vie germanique, Salm résidant alternativement entre la Rhénanie et Paris de 1803 à sa mort en 1845. Pipelet Salm, Constance, « Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français dans leurs moeurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale », *Œuvres complètes*, op. cit., [1826], vol. 4, pp. 231-260.

²³⁸ Le rôle déterminant de femmes dans la traduction et la diffusion d'ouvrages scientifiques, pour la France comme pour l'Italie, a également fait l'objet d'un certain nombre d'études. Voir notamment : Findlen, « Translating the New Science », op. cit. Carlyle, Margaret, « Femme de sciences, femme d'esprit : le 'Traducteur des Leçons de Chymie' », dans Patrice Bret and Brigitte Van Tiggelen, dirs, *Madame d'Arconville, 1720-1805 : Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, Paris, Hermann, 2011, pp. 71-92. Iverson, John et Marie-Pascale Pieretti, « Une gloire réfléchie. Du Châtelet et les stratégies de la traductrice », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin,

écrites par des femmes peuvent témoigner de relations directes ou indirectes entre auteures de nations différentes, notamment si elles sont accompagnées de préfaces expliquant les motifs de la traduction²³⁹. La seule traductrice de la sélection, Elisabetta Caminer, a notamment contribué à faire connaître en Italie des œuvres de la romancière et pédagogue Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), de Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), Giustiniana Wynne di Rosenberg (1737-1791) et de Félicité de Genlis²⁴⁰.

3.5.11. L'exclusion des ouvrages de fiction

Dans le cadre de cette thèse, nous n'avons choisi d'étudier (en tant que source) que les documents non fictifs, en délaissant les romans au profit des correspondances, journaux, mémoires, biographies, hommages, parmi d'autres ego-documents²⁴¹. En effet,

dirs., *Dans les miroirs de l'écriture*, Montréal, Université de Montréal, 1998, pp. 135-144.

²³⁹ Les études rassemblées par Gillian Dow, Christine Lombez et Rotraud Von Kulesa témoignent de ce désir des femmes de participer à la diffusion des œuvres, non seulement de leurs homologues masculins, mais également des autres femmes auteurs. Dow, *Translators, Interpreters, Mediators*, op. cit. Lombez, Christine et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007.

²⁴⁰ Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Il magazzino delle fanciulle ovvero Dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre. Opera di mad. di Beaumont. Prima traduzione*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1774. Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Il magazzino delle adulte ovvero dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre che serve di continuazione al Magazzino delle fanciulle per mad. Le Prince de Beaumont traduzione dal francese*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1781. Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Istruzioni per le giovani dame ch'entrano nel mondo, e si maritano : loro doveri in questo stato, e verso i loro figliuoli; per servire di continuazione e di compimento al Magazzino delle fanciulle, e a quello delle adulte. Opera di mad. Le Prince de Beaumont. Traduzione dal francese*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1782. Riccoboni, Marie-Jeanne, *Lettere di Milady Catesby*, [trad. par Elisabetta Caminer], [s.l.], [s.e.], [1772]. Wynne di Rosenberg, Giustiniana, *Nel soggiorno de' conti del nord in Venezia nel gennaio 1782. Lettera di madama la contessa vedova degli Orsini di Rosenberg al signor Riccardo Wynne suo fratello a Londra*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Stamperia Turra, 1782. Genlis, Félicité de, *Opere di Mme de Genlis*, trad. par Elisabetta Caminer, Venezia, Vendramin Mosca, 1797. Sur l'attribution de ces traductions à Caminer, voir : Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

²⁴¹ Ainsi que nous l'avons constaté dans le bilan historiographique, de nombreuses

ainsi que nous l'avons constaté dans le survol historiographique, si un certain nombre d'études ont déjà détaillé les influences intertextuelles entre œuvres de femmes auteures, ou la promotion d'un idéal de femme auteure à travers la fiction, les relations directes entre les écrivaines ont toutefois fait couler considérablement moins d'encre. C'est pour cette raison que nous avons privilégié, au sein d'un bassin de sources déjà fort étendu, l'étude des ego-documents et des ouvrages non fictifs.

4. Organisation de la thèse

Cette thèse porte davantage attention au contenu des relations entre femmes auteures qu'aux formes prises par leurs contacts, ces formes nous permettant surtout de constituer un bassin de sources à partir duquel examiner les discours et pratiques qui s'y déploient. En effet, tout comme les hommes de lettres, les femmes se dédient des œuvres, correspondent entre elles, se fréquentent dans les salons, ont des désaccords, d'autant plus que certaines sont plus renommées que d'autres. Il apparaissait plutôt important, dans notre analyse, de mettre l'accent sur la spécificité des relations entre femmes de lettres, et sur la manière particulière dont celles-ci se positionnent (comme femmes ET comme auteures) dans l'univers littéraire, à une époque marquée par l'essor de l'autorité féminine comme par la réactivation/permanence des critiques qui lui sont adressées. C'est donc dire que leur condition spécifique et partagée – et les difficultés qui y sont rattachées – orientent plusieurs des discussions qu'elles entretiennent dans le cadre de leurs relations avec d'autres auteures. Ainsi, tout au fil de l'analyse, nous détaillons les raisons pour lesquelles les auteures entrent en contact les unes avec les autres, les thèmes qui sont abordés dans leurs échanges, leur perception des autres écrivaines, les modèles qu'elles définissent et les défis qui se posent à elles.

recherches ont déjà exploré les liens créés entre des femmes auteures par le biais de la lecture ou de l'écriture d'ouvrages fictifs. Précisons par ailleurs ce que nous entendons, outre les romans, par « ouvrages de fiction ». En effet, certains ouvrages pédagogiques de Genlis, écrits sous forme de dialogues entre personnages fictifs (*Adèle et Théodore* (1782), par exemple), sont considérés comme tels dans le cadre de cette thèse. Il en va de même pour les romans historiques écrits par les auteures sélectionnées au sujet de femmes de lettres ayant réellement existé, tels que la nouvelle *Gaspara Stampa* (1816) de Diodata Saluzzo.

Il ne s'agit pas d'impliquer que leurs relations avec d'autres femmes auteures aient eu davantage ou moins d'importance que celles avec les hommes. Il s'agit plutôt de remarquer que l'ensemble des auteures à l'étude ont volontairement entretenu des relations directes ou indirectes avec plusieurs autres écrivaines, ce qui témoigne de l'importance de ces relations, d'un certain esprit de communauté, lié à l'activité littéraire féminine partagée, dans leurs vies comme dans leurs œuvres respectives.

Cette thèse privilégie donc l'étude d'un important corpus (douze femmes et leurs correspondantes), d'une longue période (à même de tracer un portrait d'ensemble, de dégager des évolutions s'il y a lieu), de même que l'étude des correspondances et documents non fictifs des auteures plutôt que celle des romans, afin de situer leur réponse à l'exclusion et la manière dont elles se perçoivent, en relation les unes avec les autres, le tout dans une perspective transnationale (étude de la France et de l'Italie).

Dans le cadre d'un échantillon si important d'auteures et de sources, il va de soi que certaines ont abordé des sujets que d'autres n'ont aucunement effleurés²⁴². De manière à esquisser un portrait global du contenu des échanges, et de cerner les enjeux réellement au cœur des relations entre écrivaines, nous discutons, au sein des cinq prochains chapitres, de thématiques ayant retenu l'attention d'**au moins dix des douze auteures** à l'étude.

Dans le chapitre 2, nous considérons en quoi l'autorat féminin pose problème au XVIII^e siècle et surtout à partir de la Révolution. Nous constatons que les écrivaines élaborent une stratégie commune, soit celle de s'inscrire (elles-mêmes ou leurs contemporaines) au sein de généalogies littéraires, et examinons comment l'exemple de femmes de lettres antérieures est mobilisé par les contemporaines afin d'intervenir dans les débats sur l'activité littéraire féminine. Au chapitre 3, nous étudions comment les auteures cherchent à subvertir un discours identifiant les femmes auteurs comme étant « exceptionnelles », en s'appuyant encore une fois sur leurs propres accomplissements comme sur ceux de leurs contemporaines. Le chapitre 4 analyse comment les femmes de

²⁴² Par exemple, la question de la nécessaire modestie de la femme auteure, si cruciale dans les œuvres de Saluzzo et de Genlis, ne transparaît pas réellement en ces termes dans les écrits de Gay, Caminer ou Lattanzi.

lettres gèrent les dissensions, dans l'objectif de mieux cerner les discours et les pratiques de la « solidarité » entre femmes auteures et les alliances qui en découlent. Dans les deux derniers chapitres, nous examinons comment des marqueurs identitaires autres que le sexe/genre peuvent influencer les relations entre femmes auteures. Le chapitre 5 traite de l'impact de la nation comme source de cohésion et de division entre écrivaines, et ce, à une période marquée par la domination de la France sur l'Italie et par le jeu complexe des relations internationales, qui influencent considérablement le milieu culturel, et conséquemment, les écrivaines et leurs réseaux. Au chapitre 6, l'impact d'autres marqueurs identitaires d'importance (classe socio-économique, opinions politiques et religieuses, relations avec le milieu littéraire mixte, relations familiales, générations littéraires, âge et célébrité), susceptibles d'avoir une incidence sur les relations entre les auteures, est analysé. Ce chapitre met en lumière l'importance fondamentale des opinions politiques/religieuses sur les relations entre femmes de lettres, de même que des contacts entretenus au sein du milieu littéraire mixte. La conclusion nous permettra d'analyser les relations entre femmes de lettres à l'étude en regard de l'émergence graduelle du mouvement féministe – en France – à partir de la décennie 1830.

Chapitre 2 : « Déjà plus d'une femme, pour l'honneur de son sexe a combattu » : généalogies littéraires féminines, modèles passés et perspectives actuelles

0. Introduction : de la *querelle des femmes* aux débats sur les femmes auteures

Le terme *querelle des femmes* a été employé, depuis la Renaissance, afin de qualifier les débats entre intellectuels, le plus souvent masculins, au sujet des vertus et capacités féminines, débats généralement polarisés entre détracteurs et promoteurs des femmes. Une stratégie récurrente utilisée, pour intervenir en faveur de ces dernières, est notamment de se référer à des catalogues de femmes illustres, aptes par leur exemple à prouver les qualités et aptitudes du sexe/genre féminin¹.

Cependant, alors que les femmes illustres présentées avant le XVIII^e siècle sont souvent des reines, des héroïnes de l'Antiquité ou des saintes, suivant en cela le fond moral et religieux des *querelles des femmes*², on voit graduellement poindre des

¹ Sur l'utilisation de ce procédé dans le cadre de la *querelle des femmes*, voir notamment : Zimmermann, Margarete, « À la recherche des auteures des temps passés », dans *LHT. Littérature, Histoire, Théorie*, no. 7, publié le 1 janvier 2011. <http://www.fabula.org/lht/2017/traductions/2213-2017zimmermann>. [page consultée le 21 janvier 2012]. Angenot, Marc, *Les champions des femmes : examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977. Pascal, Catherine, *La tradition des Femmes Illustres au XVI^e et XVII^e siècles*, Thèse de Ph. D., Université de Montpellier III, 2001. Ainsi que le souligne Rebecca Messbarger, l'historiographie a bien démontré qu'avant le XVIII^e siècle, la *querelle des femmes* et les prises de position en faveur/contre les vertus féminines s'orchestrent dans un contexte extrêmement codifié, dans lequel des hommes et académiciens pour la plupart (pas exclusivement) utilisent le thème des vertus et capacités des femmes afin de démontrer leurs talents rhétoriques. Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », dans Rebecca Messbarger et Paula Findlen, dirs., *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, Chicago, Chicago University Press, 2005, p. 3.

² Sur la prédominance de thèmes religieux dans la *querelle des femmes* au XVII^e siècle, et leur déclin au XVIII^e siècle, voir notamment : Conti Odorisio, Ginevra, *Donna e società nel Seicento : Lucrezia Marinella e Arcangela Tarabotti*, Roma, Bulzoni, 1979, p. 36. En France, dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les débats commencent à prendre une tournure plus intellectuelle que spirituelle, avec l'émergence d'une génération de *Précieuses* et de défenderesses du sexe féminin, qui se basent notamment

références à des femmes auteures, à même d'illustrer les capacités intellectuelles féminines³. Et, plus intéressant encore, les femmes auteures elles-mêmes contribuent à cette documentation de l'activité féminine en se référant à des écrivaines antérieures⁴. En effet, en France comme en Italie, des auteures aussi illustres que la poétesse et romancière Madeleine de Scudéry⁵ (1607-1701) ou la poétesse et essayiste Lucrezia Marinella⁶ (1571-1653) en Italie, utilisent ce procédé, afin de prendre position dans les débats, d'une part, et de légitimer leur propre activité littéraire, d'autre part⁷. Le XVIII^e

sur le fameux aphorisme de François Poullain de la Barre (1647-1725), inspiré par René Descartes (1596-1650), et selon qui « l'esprit n'a pas de sexe ». Les thèmes religieux sont néanmoins toujours présents, même si les discussions sur les capacités intellectuelles des femmes semblent prendre forme plus rapidement en France qu'en Italie. Ceci semble directement lié à l'émergence d'un groupe de femmes auteures (les *Précieuses*) qui se fréquentent, se côtoient, et remportent des succès dans la seconde moitié du XVII^e siècle, preuve s'il en est du rôle joué par la visibilité accrue des femmes auteures dans la réactivation des critiques qui leur sont adressées. Sur les *Précieuses*, voir notamment : Harth, Erica, *Cartesian Women : Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Ithaca, Cornell University Press, 1992. DeJean, Joan, *Tender Geographies : Women and the Origins of the Novel in France*, New York, Columbia University Press, 1991.

³ De développement graduel, aux XVII^e et XVIII^e siècles, est notamment remarqué par Brita Rang. « A 'Learned Wave' : Women of Letters and Science from the Renaissance to the Enlightenment », dans Tjitske Akkerman et Siep Stuurman, dirs., *Perspectives of Feminist Political Thought in European History From the Middle Ages to the Present*, London, Routledge, 1998, pp. 50-66.

⁴ Si c'est le cas dès Christine de Pisan (1384-1430) dans la *Cité des Dames* (1405), cette pratique demeure toutefois marginale avant le XVII^e siècle.

⁵ Breitenstein, Renée-Claude, « Représentation de l'histoire et la parole féminine dans Les femmes illustres ou les Harangues héroïques des Scudéry », dans Jean-Claude Arnould & Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 341-353. DeJean, Joan, « De Scudery à Lafayette : la pratique et la politique de collaboration littéraire dans la France du XVII^e siècle », *Dix-Septième Siècle*, vol. 45, no. 181 (1993), pp. 673-685.

⁶ Panizza, Laetitia, « Polemical Prose Writing (1500-1650) », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 65-78.

⁷ Les poétesse italiennes Gaspara Stampa (1523-1554) et Tullia d'Aragona (1510-1556) ont également cherché à se référer à des auteures antérieures selon Ann Rosalind Jones. « New Songs for the Swallow : Ovid's Philomela in Tullia d'Aragona and Gaspara Stampa », dans Marilyn Migiel et Juliana Schiesari, dirs., *Refiguring Woman : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, pp. 263-277. Il en va de même pour les poétesse et essayistes françaises Marie de

siècle semble marquer une intensification de ce procédé⁸, déjà partiellement mise en lumière par Adriana Chemello et Luisa Ricaldone pour l'Italie, et par Rotraud Von Kulesa et Vicki Mistacco pour la France⁹. Les références à des femmes auteures

Gournay et Catherine Des Roches (1542-1587). À ce sujet, voir : Mathieu-Castellani, Gisèle, *La quenouille et la lyre*, Paris, J. Corti, 1998. Larsen, Anne R., « Journeying Across Borders : Catherine des Roches's Catalog of Modern Women Intellectuals », dans Julie D. Campbell et Anne R. Larsen, dirs., *Early Modern Women and Transnational Communities of Letters*, Burlington (VT), Ashgate, 2009, pp. 229-249.

⁸ Si peu de femmes ont publié des catalogues de femmes illustres avant le XIX^e siècle, ainsi que le montrent les travaux de Nicole Pellegrin et Isabelle Ernot, des références à des auteures antérieures sont néanmoins présentes dans les œuvres de certaines d'entre elles, si l'on élargit le champ de recherches au-delà des catalogues et ouvrages portant spécifiquement sur la littérature féminine. Ces références sont, ainsi que nous le verrons, notamment discernables dans des poésies, recensions et correspondances. Sur les catalogues de femmes illustres écrits par des femmes aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir : Pellegrin, Nicole, « Le Polygraphe philogyne. À propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIII^e siècle », dans Rotraud Von Kulesa, dir., *Études féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Fribourg, Fribourg en Br., 2004, pp. 63-79. Ernot, Isabelle, « Masculin/féminin dans les dictionnaires et recueils de biographies féminines (début XIX^e siècle-années 1860) », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 67-84.

⁹ Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, epistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000. Mistacco, Vicki, *Les femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours*, New Haven, Yale University Press, 2006, vol. 1, pp. 28-30. Von Kulesa, Rotraud, « La femme auteur dans la critique littéraire du dix-huitième siècle », dans Malcolm Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dirs., *Critique, critiques au dix-huitième siècle*, New York, Peter Lang, 1996, p. 295. La figure de l'auteure de théâtre et traductrice Luisa Bergalli Gozzi (1703-1779), qui a édité et commenté en 1726 la première compilation d'œuvres de poétesses italiennes, a déjà fait l'objet d'un certain nombre d'études, qui ont mis de l'avant son rôle « d'historienne », documentaliste ou critique littéraire, de même que l'utilisation de cette anthologie à des fins de légitimation de sa propre activité littéraire. Bergalli, Luisa, *Componimenti poetici delle piu illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti da Luisa Bergalli*, Venezia, Antonio Mora, 1726. En France, l'anthologie consacrée aux œuvres de femmes de lettres par Louise de Kéralio (1757-1821) en 1788 a été considérée par Margarete Zimmermann comme un travail de documentation crucial, Kéralio ayant contribué à la transmission de la mémoire d'écrivaines plus mineures ou non-reconnues dans les canons littéraires de son époque. Zimmermann, Margarete, « Gedächtnis-Jorrekturen. Das literatugeschichtliche Archiv der Louise-Félicité Guinement de Kéralio », dans A. Söchting, dir., *Das Schöne im Wirklichen - Das Wirkliche im Schönen*, Heidelberg, Winter, 2002, pp. 515-528. Sur Bergalli, voir également les travaux d'Adriana Chemello, et en particulier : Chemello, Adriana, « Le ricerche erudite di Luisa Bergalli », *Geografie e genealogie letterarie*, op.

s'inscrivent par ailleurs dans le cadre d'un débat qui se centre sur l'éducation des femmes, leur utilité et leur destination sociale, davantage que sur leur valeur et leurs vertus intrinsèques¹⁰, et dans lequel il semble judicieux de se référer à des femmes intellectuelles pour défendre les aptitudes rationnelles féminines.

Par ailleurs, la période à l'étude, soit la fin du XVIII^e et le début du XIX^e, est décisive, puisqu'un nombre croissant de femmes participent aux débats sur les capacités féminines. Selon Rebecca Messbarger, le XVIII^e siècle est marqué par une participation particulièrement vive des femmes aux débats qui les concernent directement, et ce, dû à leur forte présence dans les institutions de sociabilité culturelle et littéraire, telles que les salons et académies (pour l'Italie)¹¹. C'est dans ce contexte que nous observons une multiplication des stratégies de légitimation de la part des auteures, et leur recours à l'histoire dans cette perspective¹². Selon Martine Reid, « la fin des Lumières est marquée

cit., pp. 49-88. Chemello, « Literary Critics and Scholars, 1700-1850 », *A History of Women's Writing in Italy*, op. cit., pp. 135-149. Voir également les travaux de Catherine Sama : « 'Il secolo delle donne' : scrittrici del Settecento », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla scrittura femminile italiana*, Padova, Il Poligrafo, 2008, pp. 81-93. « Luisa Bergalli e le sorelle Carriera : un rapporto d'amicizia e di collaborazione professionale », dans Adriana Chemello, dir., *Luisa Bergalli : poetessa, drammaturga, traduttrice, critica letteraria*, Mirano-Venezia, Eidos, 2008, pp. 59-75. Voir également les autres essais dans cette publication récente centrée sur le personnage de Bergalli, et en particulier : Favaro, Francesca, « Le rimatrici di Luisa Bergalli fra autobiografia e letteratura », Ibid., pp. 99-112. Sur Kéralio, voir notamment : Kéralio, Louise de, *Collection des meilleures œuvres françaises écrites par des femmes, dédiée aux femmes par Mme Kéralio*, Paris, [s.e.], 1788. Von Kulesa, Rotraud, « La femme auteur dans la critique littéraire du 18^{ème} siècle », op. cit., pp. 295-312. Voir également : Geffroy, Annie, « Louise de Kéralio, traductrice, éditrice, historienne et journaliste, avant 1789 », dans Isabelle Brouard-Arends, dir., *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 103-112. Suzan Van Dijk a aussi étudié comment la romancière Françoise de Graffigny (1695-1758) percevait les écrivaines antérieures dans sa correspondance. Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 129-145.

¹⁰ Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 5.

¹¹ Ibid.

¹² Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 184. Zemon-Davis, Natalie, « Genre

par une prise de conscience plus vive de la part d'un certain nombre de femmes auteurs des conséquences du genre et par le souci de répondre aux attaques venant d'auteurs masculins »¹³. L'histoire des écrivaines antérieures est ainsi utilisée par et pour les femmes, « afin de projeter une image alternative de la féminité, en mettant en scène les succès des femmes dans le monde intellectuel en tant que victoire remportée difficilement en regard des impératifs sociaux imposés aux femmes »¹⁴, pour reprendre les mots de Paola Giuli.

Par ailleurs, les dernières décennies du XVIII^e siècle, mais plus encore la première moitié du XIX^e siècle, sont marquées par un intérêt populaire et le développement d'un marché pour la publication d'œuvres historiques¹⁵. Cette période marque non seulement l'émergence d'une « première histoire des femmes »¹⁶, mais voit un nombre croissant d'ouvrages à caractère biographique écrits par des femmes auteures sur d'autres écrivaines, un genre dans lequel plusieurs auteures de la sélection se sont

féminin et genre littéraire. Les femmes et l'écriture historique, 1400-1820 », *Histoires d'historiennes*, op. cit., pp. 34-41. Selon Nicole Racine et Michel Trebisch, « la Querelle des femmes [...] montr[e] de quelle manière le conflit des sexes est constitutif de l'émergence des intellectuelles, en contribuant à la mise en place d'un espace des possibles esquissant une autonomisation de la littérature et annonçant le sacre de l'écrivain ». Racine, Nicole et Michel Trebitsch, « Présentation », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch et Françoise Blum, dirs., *Intellectuelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 22.

¹³ Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 143.

¹⁴ « to project an alternative image of womanhood, portraying women's success in the intellectual world as an achievement won with difficulty against forbidding societal requirements ». Giuli, Paola, « Enlightenment », dans Rinalda Russel, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1997, p. 79.

¹⁵ Cet intérêt semble motivé par l'émergence de l'histoire comme discipline, dans la foulée des Lumières, de même que par celle du nationalisme au XIX^e siècle, qui entraîne une volonté de redécouverte et d'écriture d'histoires plus spécifiquement nationales. À ce sujet, voir pour la France et l'Italie, Casalena, Maria Pia, « La participation cachée des femmes à la construction de l'histoire nationale en Italie et en France (1800-1848) », dans *Storia della Storiografia*, vol. 46 (2004), pp. 41-58.

¹⁶ C'est l'expression utilisée par Isabelle Ernot pour la période 1789-1840, cette dernière a répertorié dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, une centaine de travaux sur l'histoire des femmes émis par une cinquantaine d'historiennes à cette époque. Ernot, Isabelle, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIX^e-début XX^e siècle) », dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 16, no. 1 (2007), p. 167.

démarquées¹⁷. Mais, outre les biographies individuelles et collectives et les portraits, les généalogies littéraires – la continuité que perçoivent les auteures entre leur propre travail et celui des écrivaines antérieures – sont identifiables dans un large éventail de documents, qu’il s’agisse par exemple de poésies d’occasions, d’œuvres politiques, de recensions ou des correspondances.

En effet, la généralisation et la multiplication de cette pratique est frappante pendant la période 1770-1840. Tout d’abord, il s’avère que l’ensemble des douze femmes de lettres sélectionnées ont discuté dans leurs œuvres d’auteures antérieures, et ce, pendant les soixante-dix années à l’étude. Mais, plus intéressant encore, les sources révèlent que si, tout comme les femmes de lettres des siècles précédents, les écrivaines françaises et italiennes de la période 1770-1840 se réfèrent bien à des auteures antérieures, elles le font néanmoins ici dans une perspective avouée et transparente de légitimation de l’activité littéraire féminine contemporaine. Les femmes de lettres antérieures sont donc, de concert avec les auteures du présent, exemplifiées de pair, le

¹⁷ Voir le chapitre 1, p. 83 (Tableau 3) et l’Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581. Sur la question de l’écriture de l’histoire par les femmes, voir pour la France : Ernot, « L’histoire des femmes et ses premières historiennes », op. cit., pp. 165-194. Pour l’Italie, voir : Casalena, Maria Pia, *Scritti storici di donne italiane. Bibliografia 1800-1945*, Firenze, L. S. Olschki, 2003. Porciani, Ilaria et Maura Palazzi, dirs., *Storiche di ieri e di oggi. Dalle autrici dell'Ottocento alle riviste di storia delle donne*, Roma, Viella, 2005. De Longis, Rosella, « Maternità illustri : dalle madri illuministe ai cataloghi ottocenteschi », dans Marina D’Amelia, dir., *Storia della maternità*, Roma-Bari, Laterza, 1997, pp. 184-207. Pour une analyse paneuropéenne, s’intéressant à la France comme à l’Italie, voir : Smith, Bonnie G., *The Gender of History : Men, Women, and Historical Practice*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1998, pp. 37-51. Lerner, Gerda, *The Creation of Feminist Consciousness. From the Middle Ages to Eighteen-Seventy*, New York, Oxford University Press, 1993. L’historiographie, depuis les années 2000, dans la foulée des travaux fondateurs de Natalie Zemon Davis et Bonnie Smith, s’intéresse particulièrement à l’écriture de l’histoire par les femmes. Voir notamment les nombreux essais publiés dans les ouvrages collectifs de Jean-Claude Arnould, Sylvie Steinberg et Nicole Pellegrin, et plus particulièrement : Ernot, Isabelle, « Masculin/féminin dans les dictionnaires », *Histoires d’historiennes*, op. cit. pp. 67-84. Aragon, Sandrine, « L’histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? Trois traités sur les femmes célèbres publiés par Mmes Galien, Briquet et Genlis », *Les femmes et l’écriture de l’histoire, 1400-1800*, op. cit., pp. 367-379.

tout dans une perspective de promotion de la communauté des femmes auteures¹⁸. Il s'agit ici d'utiliser l'exemple croisé d'auteures antérieures et contemporaines afin, d'une part, de convaincre les hommes, mais aussi et surtout les autres écrivaines et les femmes en général, des capacités intellectuelles féminines et de la légitimité de l'autorat féminin. Par ailleurs, nous verrons que les douze écrivaines sélectionnées ont surtout fait appel à ce procédé pendant des périodes où l'activité littéraire féminine semblait encore davantage remise en question, et en particulier entre 1795 et 1803. Après avoir exposé des moments marquants des débats sur les femmes auteures, nous étudierons dans ce chapitre les différentes manières dont les écrivaines utilisent les généalogies littéraires afin de s'inscrire dans ces débats qui les concernent directement.

1. De Rousseau à Lebrun, en passant par les Alpes : remises en questions de l'autorat féminin

La *querelle des femmes* se poursuit pendant le siècle des Lumières avec davantage de participation féminine, et une insistance sur les capacités rationnelles et la destination sociale des femmes. Si la plupart des intervenants, en France comme en Italie, sont d'accord pour éduquer les femmes, cette éducation se doit cependant d'être

¹⁸ Cette stratégie a déjà été documentée pour certaines femmes. Sandrine Aragon, qui a étudié trois ouvrages sur les femmes de lettres, émis par Madame Galien (? – 1756) en 1736 (*Apologie des Dames appuyée sur l'histoire*), Fortunée Briquet (1782-1815) en 1804 (*Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises*) et Félicité de Genlis en 1811 (*De l'influence des femmes sur la littérature française*), remarque que si Mme Gallien cherche surtout à démontrer dans son ouvrage les capacités féminines en écriture à l'égard des hommes, dans un cadre relevant de celui de la querelle des femmes, Briquet et, dans une certaine mesure Genlis, se situent quant à elles dans une volonté d'émulation des contemporaines par l'exemple. Aragon, Sandrine, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? », op. cit., pp. 367-379. Le même constat est fait par Adriana Chemello au sujet de l'ouvrage de Ginevra Canonici Fachini (1779-1870), publié en 1824, et qui intègre des centaines d'auteures du passé, et près de cinquante contemporaines, à son analyse des capacités intellectuelles des femmes italiennes. Canonici Fachini, Ginevra, *Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura dal secolo decimoquarto fino a' giorni nostri, con una risposta a Lady Morgan riguardante alcune accuse da Lei date alle Donne italiane nella sua Opera L'Italia*, Venise, Tipografia di Alvisopoli, 1824. Chemello, Adriana, « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, vol. XXII, no. 1 (2010), p. 48. Voir également l'ouvrage fondateur : Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit.

utile à l'ordre socio-sexué déjà établi, et de ne pas le remettre pas en question. Ainsi, la reconnaissance, voire la promotion de la « femme d'esprit » dans le cadre des institutions de sociabilité des Lumières, et parallèlement, la méfiance voire la condamnation des « femmes savantes » au XVIII^e ou des « bas-bleus » au XIX^e siècle, sont caractéristiques des discours de la période, en France comme en Italie¹⁹.

Les débats sur les femmes prennent toutefois un tournant particulier avec la Révolution française, où l'on passe « de la querelle [des femmes] à l'impossible procès »²⁰. Si les termes du débat changent, les débats sur les femmes pendant la Révolution ont été bien préparés, selon Madelyn Gutwirth, par les critiques de la « féminisation de la culture » perceptibles dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et notamment émises par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), dont l'influence marquante auprès des hommes comme des femmes a déjà été documentée²¹. Néanmoins, pour

¹⁹ Pour la France, voir : Bonnell, Roland et Catherine Rubinger, « Introduction : Femmes savantes et femmes d'esprit », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 1-36. Reid, Martine, « La couleur d'un bas », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 21-32. Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989. Pour l'Italie, voir : Rao, Anna Maria, « Il sapere velato. L'educazione delle donne nel dibattito italiano di fine Settecento », dans Andrea Milano, dir., *Misoginia : la donna vista e malvista nella cultura occidentale*, Roma, Edizioni Dehoniane, 1992, pp. 243-310. Guerci, Luciano, *La Discussione sulla donna nell'Italia del Settecento. Aspetti e Problemi*, Turin, Tirrenia Stampatori, 1987, pp. 141-193. Mambelli, Anna Maria, *Il Settecento è donna : indagine sulla condizione femminile*, Ravenna, Edizioni del Girasole, 1985, pp. 353-381. Taricone, Fiorenza et Suzanna Bucci, *La condizione della donna nel XVII e XVIII secolo*, Roma, Carucci, 1983, pp. 205-212.

²⁰ Fraisse, Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989], p. 295.

²¹ Gutwirth, Madelyn, *The Twilight of the Goddesses : Women and Representation in the French Revolutionary Era*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1992. Dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758) et surtout dans *Émile* (1762), Rousseau développe un discours promouvant le confinement des femmes dans la sphère domestique, sur la base de leurs vertus et de leur biologie différenciées. Ce dernier s'en prend aussi aux femmes auteures, affirmant que « toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre vers l'étude des hommes ou des connaissances agréables. [...] Quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée ». Rousseau, Jean-Jacques, « L'Émile », *Œuvres complètes de Rousseau*, ed.

reprendre les mots de Jacques Guillaumou et Martine Lapiéd, « 1789 ouvre la Révolution française à la radicalité politique : elle en fait d'emblée un laboratoire des idées nouvelles dont les femmes ne sont pas exclues »²². La Révolution a suscité un enthousiasme participatif chez plusieurs femmes, et la question des droits politiques

par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, La Pléiade, 1959-1969, vol. IV, pp. 736-737. La vision restrictive de Rousseau sur les femmes suscitera quelques réponses féminines, notamment de la part de Louise d'Épinay (1726-1783), dans les *Conversations d'Émilie* (1773). Notons que la seconde édition de cette œuvre en 1781 bénéficie d'une recension extrêmement positive d'Elisabetta Caminer, qui se range derrière L'Épinay pour mettre de l'avant la nécessité d'une éducation plus poussée pour les femmes que celle proposée par Rousseau. [Caminer, Elisabetta], « Le Conversazioni di Emilia. Nuova Edizione, Parigi, 1781 », *Giornale enciclopedico*, septembre 1781, pp. 97-106. Attribué par Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. « Utilità » e « piacere » : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002, pp. 176-178. Quant à elle, Félicité de Genlis, pédagogue, défenderesse de l'instruction féminine, et généralement opposée aux philosophes, critique vertement les positions de Rousseau sur les femmes dans plusieurs de ses œuvres. Néanmoins, d'autres auteures de la sélection, telles qu'Anne-Marie de Beaufort, Marie-Émilie de Montanclos ou Germaine de Staël, tout en étant des défenderesses de l'écriture féminine, se sont montrées plutôt appréciatives de la figure et de l'œuvre de Rousseau. Beaufort lui dédie en effet son roman *Zilia* (1789), tandis que Montanclos loue le respect qu'il a pour les mères dans le *Journal des Dames*, pratiquant ainsi ce que Gutwirth appelle un « rousseauisme sélectif » (selective rousseauism). À ce sujet, voir : Gutwirth, *The Twilight of the Goddesses*, op. cit., p. 141. Quant à Germaine de Staël, si son opinion sur Rousseau est très positive et presque sans réserve en 1788, date de parution de ses *Lettres sur Rousseau*, elle changera toutefois d'avis à la fin de sa carrière, notamment en ce qui a trait aux positions de Rousseau sur les femmes auteures, ainsi que nous le verrons en conclusion de cette thèse (p. 465). Pour une analyse des prises de positions pour ou contre Rousseau dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par des femmes auteures, voir Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997. Trouille met de l'avant, tout au long de son ouvrage, le rapport ambivalent entretenu par les femmes auteures avec Rousseau, ce dernier étant, d'une part, respecté en tant que champion (entendre appréciateur) des mères, et d'autre part, critiqué pour ses vues limitées sur la destination sociale féminine. Voir également : Lotterie, Florence, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », dans *Romantisme*, vol. 33, no. 122 (2003), pp. 19-31. Sur l'influence durable de Rousseau dans les débats sur les femmes intellectuelles aux XVIII^e et au début du XIX^e siècle, voir notamment : Bonnell et Rubinger, « Introduction : Femmes savantes et femmes d'esprit », op. cit., p. 37. Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., p. 75.

²² Guillaumou, Jacques et Martine Lapiéd, « L'action politique des femmes pendant la Révolution française », dans Christine Fauré, dir., *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 139.

féminins est débattue²³. Cependant, avec la fermeture des clubs féminins en 1793²⁴, et la répression des foules féminines en 1795, Geneviève Fraisse et Carla Hesse considèrent que le débat se déplace désormais du politique au culturel, notamment autour de la question des femmes dans le milieu littéraire²⁵. En effet, les justifications de l'exclusion politique et culturelle des femmes se confondent et s'auto-influencent. Dans un régime où tous les hommes sont censés être égaux et frères, comment justifier l'exclusion des femmes? Et si les femmes sont exclues des droits politiques, notamment sur la base de la soi-disant influence occulte et néfaste qu'elles exerçaient sous l'Ancien Régime²⁶, et que

²³ Une abondante littérature a été consacrée à l'analyse de la participation féminine pendant la Révolution française, en particulier depuis le Bicentenaire. Voir notamment : Godineau, Dominique, *Citoyennes tricoteuses : les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française (1789-1795)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988. Hufton, Olwen, *Women and the Limits of Citizenship in the French Revolution*, Toronto, University of Toronto Press, 1992. Scott, Joan, *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1996. Elson Roesler, Shirley, *Out of the Shadows : Women and Politics in the French Revolution (1789-1795)*, New York, Peter Lang, 1998.

²⁴ Quelques clubs non-mixtes féminins ont été créés pendant la Révolution, le plus célèbre et populaire d'entre eux étant la Société des citoyennes républicaines révolutionnaires (SCRR) à Paris, comptant près de 300 membres. Néanmoins, les actions de la SCRR pendant l'année 1793, dans laquelle elles critiquent implicitement certaines politiques gouvernementales, entraînent la fermeture du club par la Convention nationale, qui justifie ce coup d'éclat par un rapport fustigeant l'intervention des femmes « impétueuses » dans le processus révolutionnaire et les rappelant à leurs devoirs domestiques. À ce sujet, voir notamment : Godineau, *Citoyennes tricoteuses*, op. cit.

²⁵ Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., pp. 209 et 221. Hesse, Carla, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », dans Colin Jones et Dror Wahrman, dirs., *The Age of Cultural Revolutions : Britain and France, 1750-1820*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 190-202.

²⁶ À ce sujet, voir : Gutwirth, *The Twilight of the Goddesses*, op. cit. Landes, Joan B., *Women in the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988. Pateman, Carole, *The Sexual Contract*, Stanford, Stanford University Press, 1988. Au cours des années 1980 et 1990, Joan Landes et Carole Pateman ont fait valoir une détérioration de la condition des femmes suite à la Révolution française. Cette analyse prenait, bien sûr, en compte le fait que l'Ancien Régime avait, par le biais de l'insertion des femmes dans les milieux de sociabilité mixtes, notamment les salons, de même que leur influence dans différentes sphères de pouvoir (à la Cour notamment), permis davantage de latitude aux femmes que les révolutionnaires, qui ont exclu les femmes des droits politiques, amorçant ainsi une période plutôt sombre pour les femmes, qui se consolidera sous le Premier Empire avec la promulgation du Code Civil en 1804. D'autres études ont contredit cette analyse, notamment en prenant pour point de départ la situation des femmes de lettres. Carla

leur place est dans leur foyer, qu'en est-il de leur rôle dans le milieu culturel? Ainsi que l'ont déjà démontré Carla Hesse, Christine Planté et Catriona Seth, la formidable augmentation des femmes auteures pendant la Révolution française n'est pas sans causer de remous dans le milieu littéraire et semble directement liée à cette remise en cause de l'écriture féminine à partir de 1795²⁷. Madelyn Gutwirth remarque quant à elle que sous le Directoire, la figure de femmes auteures, et notamment celle de Germaine de Staël – qui intervient également politiquement – remplace celle des femmes activistes dans les discours et interventions dénonçant l'intervention des « femmes impétueuses » dans la sphère publique révolutionnaire²⁸.

L'imbrication du culturel et du politique dans les débats sur les femmes prend un tournant particulier en 1796, date à laquelle le poète Écouchard Lebrun (1729-1807) fait

Hesse, notamment, a démontré que si la Révolution française avait dénié aux femmes des droits politiques, la période 1789-1800 a néanmoins rendu possible une augmentation spectaculaire du nombre de femmes auteures en France, un constat qui relativise les analyses de Landes, Scott et Goodman. Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001. Pour une analyse plus positive de la Révolution française, et qui met de l'avant les changements législatifs advenus dans les lois régissant les successions, et permettant désormais aux femmes d'acquérir des héritages, voir : Desan, Suzanne, *The Family on Trial in Revolutionary France*, Los Angeles, University of California Press, 2004.

²⁷ Hesse, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », op. cit., pp. 190-202. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., p. 10. Catriona Seth, quant à elle, fait le lien entre l'ouverture de la carrière des lettres pour les femmes depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans laquelle certaines femmes, notamment les romancières publiant des *best-sellers*, peuvent gagner de l'argent en exerçant leur art, et la réaction contre l'écriture féminine pendant la Révolution française. Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 116.

²⁸ Gutwirth, Madelyn, « Circé et Corinne : Germaine de Staël face à la calomnie », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 33-62. Simone Balayé livre un constat similaire, en remarquant que si c'est l'activité politique de Staël qui est attaquée entre 1789 et 1795, ce sont, à partir du Directoire, ses activités politiques ET littéraires qui sont remises en question et condamnées. Balayé, Simone, « Comment peut-on être Madame de Staël? Une femme dans l'institution littéraire », dans *Romantisme*, vol. 77, pp. 15-23. À ce sujet, voir également : Howard, Catherine Montfort, « From Private to Public Sphere : The Case of Mme de Sévigné and Mme de Staël », dans Catherine Montfort Howard, dir., *Literate Women and the French Revolution of 1789*, Birmingham (AL), Summa Publications, 1994, pp. 111-127.

paraître dans le périodique libéral *La Décade philosophique* un poème intitulé : « Aux belles qui veulent devenir poètes », et dans lequel il affirme que les femmes « souveraines dans l'art de plaire », devraient se contenter d'aimer et d'inspirer, et leur adjoint « inspirez, mais n'écrivez pas »²⁹. Les critiques de Lebrun semblent motivées, d'une part, par l'expression d'une certaine misogynie qui le caractérise depuis plusieurs années, et d'autre part, par la dénonciation du paradoxe de l'exclusion politique des femmes, mis en relation avec leur présence sans précédent dans les académies culturelles révolutionnaires sous le Directoire³⁰.

Les femmes de lettres sont conscientes du « momentum » propice identifié par Lebrun et de la portée possible de ses critiques, dans un contexte politique où la participation des femmes dans la sphère publique est questionnée. Nous verrons que plusieurs écrivaines sélectionnées ont pris part au débat lancé par Lebrun sur les femmes auteures, s'échelonnant sur près d'une dizaine d'années. Selon Christine Planté, le débat lancé par Lebrun, représente non seulement « ce moment où l'accès des femmes à la culture et à la création littéraire est nettement perçu comme une question collective d'ordre politique », mais également comme l'événement fondateur de la misogynie littéraire d'un XIX^e siècle généralement décrit comme semé d'embûches pour les femmes auteures³¹.

²⁹ Lebrun, Écouchard, « Aux belles qui veulent devenir poètes », *La décade philosophique*, vol. 8, no. 65, 9 février 1796, p. 298.

³⁰ En effet, certaines académies admettant des femmes sont créées sous la Révolution, telles que le *Lycée des arts*, auquel participent notamment Marie-Émilie de Montanclos, Anne-Marie de Beaufort et Constance Pipelet. À ce sujet, voir le chapitre 1, p. 15 (notes).

³¹ « [Lebrun] pose les termes d'une contradiction dans laquelle les femmes poètes ne cesseront de se battre au cours du siècle suivant ». Planté, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle : une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998, p. XI. Voir également : Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 1, p. 286. Plusieurs autres historiennes et littéraires reconnaissent l'importance à long terme de la querelle des femmes auteures du Directoire. À ce sujet, voir notamment : Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit. Fraisse, Geneviève, « Préface », *Opinions de femmes : de la veille au lendemain de la Révolution française*, Paris, Côté-femmes, 1989, pp. 1-21. Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période*

Si la prise de position de Lebrun suscite une série de réponses dans les pages de la *Décade philosophique* et d'autres périodiques³², ainsi que nous le verrons, le débat sur les femmes auteures n'est toutefois pas clos. Les scientifiques français Julien-Joseph Virey (1774-1846) et Pierre Cabanis (1757-1808), pendant les premières années du XIX^e siècle, reprendront les arguments évoqués par Rousseau, selon lesquels la destination « naturelle » des femmes est guidée par leur anatomie, la femme « savante » apparaissant comme un être non-conforme à cette prescription³³. Ces arguments « scientifiques » et biologiques, visant à justifier l'inégalité des femmes, s'avéreront particulièrement populaires au XIX^e siècle, en France comme en Italie³⁴. Si ces discours ne diffèrent pas énormément de ceux émis pendant l'Ancien Régime par le médecin Pierre Roussel (1742-1803), ou par les scientifiques italiens Antonio Conti (1677-1749),

révolutionnaire, 1789-1800, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., p. 134. Sur l'importance de la Révolution française et des débats sur les capacités intellectuelles des femmes, dans les difficultés vécues par les femmes auteures au XIX^e siècle, en comparaison d'un XVIII^e siècle plus émancipateur, voir : Rice De-Fosse, Mary et Juliette Parnell-Smith, « Nineteenth-Century », dans Eva Martin Sartori, dir., *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1999, pp. xxvi-xxvii. Jolibert, Jolibert, Bernard, « Introduction », dans Sylvain Maréchal, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes : 1801*, Paris, Harmattan, 2007, p. 7.

³² Les anathèmes de Lebrun inspireront une série de réponses, par des hommes tels que Gabriel Legouvé, qui mettront l'accent sur « le mérite des femmes », mais également par des femmes auteures, telles qu'Anne-Marie de Beaufort (voir ce chapitre p. 143), Constance de Pipelet (voir ce chapitre, p. 140), et la poétesse Philippine de Vannoz (1775-1851) : « Réponse aux vers de Lebrun intitulés : Mon dernier mot sur les femmes poètes », *Le petit magasin des dames*, 1808, pp. 25-28. Sachant que *Le petit magasin des Dames* republie périodiquement des poèmes marquants de son époque, il est fort probable que la réponse de Vannoz ait été publiée bien avant 1808, voire au coeur même de la querelle. Nos recherches ne nous ont toutefois pas permis de localiser la date de parution initiale du poème de Vannoz.

³³ Virey, Joseph-Julien, *De l'éducation publique et privée des français*, Paris, [s.e.], 1802. Cabanis, Pierre-Joseph, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, [s.e.], 1802.

³⁴ Pour la France, voir : Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., pp. 129-175. Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 130-153. Pour l'Italie, voir notamment : Caesar, Ann Hallamore, « Women Readers and the Novel in Nineteenth-Century Italy », dans *Italian Studies*, vol. 56 (2001), pp. 90-91. De Donato, Gigliola, « Donna e società nella cultura moderata del primo Ottocento », dans Gigliola De Donato *et al.*, dirs., *La parabola della donna nella letteratura italiana dell'Ottocento*, Bari, Adriatica, 1983, pp. 11-96. Armocida, Giuseppe, *Donne naturalmente : discussioni scientifiche ottocentesche intorno alle naturali disuguaglianze tra maschi e femmine*, Milano, F. Angeli, 2011.

Petronio Zecchini (1739-1793) et Paolo Maria Doria (1667-1746)³⁵, leur réactualisation au début du XIX^e siècle pousse toutefois Geneviève Fraisse à les inscrire en droite ligne des débats sur les femmes auteures relancés sous le Directoire³⁶. Lynn Hunt et Michel Feher ont également mis en évidence l'importance de la période 1795-1803 dans la réitération des différences biologiques et intellectuelles entre les hommes et les femmes, au cours de laquelle l'exclusion des femmes se justifie non plus par leur faiblesse physique uniquement, mais également par leur incapacité intellectuelle à gouverner³⁷.

L'aspect plus spécifiquement littéraire du débat n'en est pas oublié pour autant. En 1801, Sylvain Maréchal publie son « Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes »³⁸. Carla Hesse et Geneviève Fraisse situent l'œuvre de Maréchal, dont le titre se passe de commentaires, dans le contexte du débat sur les femmes auteures du Directoire³⁹ (même si nous en sommes maintenant au Consulat)⁴⁰. Maréchal s'en prend

³⁵ À ce sujet, voir le chapitre 3, p. 169.

³⁶ Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., pp. 148-149.

³⁷ Hunt, Lynn, *Le roman familial de la Révolution française*, trad. Jean-François Sené, Paris, Albin Michel, 1995 [1993], pp. 169-210. Feher, Michel, « La retraite des femmes aimables », dans *Critique*, vol. 53, no. 601-602 (Juin-Juillet 1997), pp. 501-521.

³⁸ Maréchal, Sylvain, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Harmattan, 2007 [1801]. La prise de position de Maréchal, ainsi que le mentionne Hesse, est ambiguë. En effet, l'historiographie récente a mis en évidence l'aspect satirique de l'œuvre de Maréchal, qui aurait souhaité illustrer le ridicule de Lebrun et de ses acolytes par l'absurde. Néanmoins, la position de Maréchal n'a pas été comprise ainsi à l'époque, notamment parce qu'elle ne s'inscrit pas nécessairement en porte-à-faux d'autres prises de position de Maréchal. Bernard Jolibert, dans sa présentation du texte, mentionne que même les répliques à Maréchal ont su reconnaître que son projet de loi était, en soi, une « plaisanterie ». Néanmoins, elles ont pris le temps d'y répondre, preuve s'il en est que Maréchal appuyait son projet sur des discours ambiants peu favorables aux femmes, auxquels il s'associe d'ailleurs lui-même dans des écrits antérieurs, et auxquels il valait la peine de répondre, puisque le débat met en cause la question de l'égalité des hommes et des femmes en soi. « La raillerie, pour aimable qu'elle paraisse, n'en développe pas moins une argumentation incisive ou percutante. De plus, elle va tomber sous des yeux qui ne demandent qu'à en partager les certitudes ». Jolibert, « Introduction », op. cit., pp. 52-53. Hesse, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », op. cit., p. 194.

³⁹ Système d'organisation du pouvoir exécutif, concentré dans les mains de cinq hommes, sous la Première République, entre 1795 et 1796. Le Directoire a été promulgué notamment en réaction à la phase radicale de la Première République (1792-1794), où le pouvoir exécutif était diffus au sein de la Convention nationale et de ses différents comités.

d'ailleurs à mots couverts à Germaine de Staël et à Félicité de Genlis dans son texte, affirmant : « Au temps où nous vivons, deux têtes exaltées / Du sexe féminin outrepassant les droits / La S**, la G**, deux chèvres Amalthées / Ont singé les docteurs des peuples et des rois »⁴¹. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que des auteures de la sélection, mais également d'autres écrivaines, telles celles d'Albertine Clément-Hémery (1778-1855), Fanny Raoul (1772-?) et Marie-Armande Gacon Dufour (1753-1835), aient jugé bon de répondre à Maréchal⁴². Les réactions virulentes contre la publication du roman *Delphine*, par Germaine de Staël, en 1802, sont également considérées par Simone Balayé comme étant liées à la déconsidération des femmes intellectuelles dans l'espace public, dans le cadre des prises de position de Lebrun et de Maréchal⁴³.

Si le débat est loin d'être terminé en 1803, et perdue, selon Christine Planté, pendant tout le XIX^e siècle, on peut néanmoins avancer que l'établissement de l'Empire

⁴⁰ Réorganisation du pouvoir exécutif (1799-1804), maintenant pris en charge par trois « consuls », le plus important étant le « Premier Consul » Napoléon Bonaparte (1769-1821), futur empereur des Français (1804-1815).

⁴¹ Jolibert, « Introduction », op. cit., p. 113. Cet extrait vise sans équivoque Staël et Genlis, les deux auteures les plus célèbres de l'époque, ce qui est mis en évidence par Michel Delon, « Combat philosophique, préjugés masculins et fiction romanesque sous le Consulat », dans *Raison présente*, vol. 67 (1983), pp. 67-76. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* de Maréchal est publié un an après *De la littérature* de Staël (1800). Carla Hesse, Geneviève Fraisse et Michel Delon considèrent le chapitre « Des femmes qui cultivent les lettres », comme étant une contribution de Staël au débat lancé par Lebrun, débat qui sera réactivé par Maréchal. Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., p. 135. Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., pp. 176-252.

⁴² Geneviève Fraisse fait valoir une communauté de pensée, non seulement entre l'argumentation de Lebrun et Maréchal, mais également entre les réponses de Pipelet, Clément-Hémery, Raoul et Gacon-Dufour. Fraisse, Geneviève, « Préface », op. cit., p. 14. Elizabeth Colwill livre un constat similaire. Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, p. 233. Albertine Clément-Hémery, *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour*, Paris, Benoist, 1801. Fanny Raoul, *Opinion d'une femme sur les femmes*, Paris, Giguet, 1801. Marie-Armande Gacon-Dufour, *De la nécessité de l'instruction pour les femmes*, Paris, [s.e.], 1805.

⁴³ Balayé, Simone, « *Delphine* de Madame de Staël et la presse sous le Consulat », dans *Romantisme*, vol. 15 (1986), pp. 39-47.

en 1804 marque une nouvelle étape, certes peu favorable aux femmes auteures, et limitant la liberté de parole des intellectuel-le-s, ainsi que nous le verrons. Les attaques se poursuivent par ailleurs au cours des années suivantes. En 1808, le journaliste et critique François-Benoît Hoffman (1776-1822), lors de la sortie du périodique *L'Athénée des Dames*, édité et écrit entièrement par des femmes et voué à la promotion de leurs œuvres, raille « les dames auteurs [qui] se sont coalisées ». Ce dernier déplore par ailleurs le discours militant du journal, certains de ses articles « [pouvant] passer pour une *déclaration des droits de la femme* »⁴⁴. L'évocation par Hoffman du célèbre texte d'Olympe de Gouges (1748-1793), n'est certes pas innocente, et illustre avec acuité l'imbrication du politique et du culturel dans les débats sur les femmes auteures remarquée par Fraisse et Hesse. Cette dernière considère également l'ouvrage *De l'Influence des femmes sur la littérature française*, publié en 1811 par Félicité de Genlis, comme une autre réponse aux débats lancés par Lebrun et Maréchal⁴⁵, et alimentés par les théories scientifiques de Virey et Cabanis.

Alors que la situation politique des Françaises semble réglée dès 1795, l'invasion de l'Italie par la France pendant la période 1796-1799, communément appelée le *Triennio*, ouvre paradoxalement aux Italiennes un espace de possibilités. Ainsi que le remarquent Laura Pisano et Nadia Filippini, le *Triennio* est marqué par une forte mobilisation des femmes, non seulement du peuple, mais aussi de l'élite, qui participent activement aux débats sur leur rôle social et politique⁴⁶. Le *Triennio* marque également

⁴⁴ Hoffman, M., « Sur l'Athénée des Dames », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 66-78 (réédition d'un article précédemment paru dans le *Journal de l'Empire*, édition du 5 juillet 1808).

⁴⁵ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 133-135. Hesse suggère que cet ouvrage de Genlis doit être compris comme une réplique à la parution, en 1809, d'un traité de Virey remettant en question les capacités des femmes dans le domaine littéraire. Virey, Jean-Joseph, *De l'Influence des femmes sur le goût dans la littérature et les beaux-arts pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle*, Paris, Deterville, 1810 [1809]. Genlis, Félicité de, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteures, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811, p. iii. La similitude des deux titres laisse par ailleurs croire que Genlis ait bien souhaité répondre directement à Virey, même si celui-ci n'est pas nommé dans son ouvrage.

⁴⁶ Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie, des républiques jacobines au Risorgimento (1786-1860) », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs.,

un moment important de débats sur le rôle politique des femmes, leur participation dans les clubs et associations, leur liberté de parole et leur droit de vote. L'importance des débats sur les femmes pendant le *Triennio*, et la participation appréciable des principales intéressées à ces mêmes débats, a fait l'objet de plusieurs études. Ces dernières mettent notamment en lumière les similarités entre les débats français et italiens sur la question, de même que des stratégies employées par les femmes dans le cadre de ceux-ci⁴⁷. Néanmoins, la question du débat sur les femmes auteures plus spécifiquement pendant le *Triennio*, n'a pas fait l'objet d'études, contrairement au cas de la France, où les prises de position de Lebrun et de Maréchal, polarisant le débat et le rendant visible, ont retenu l'attention de l'historiographie. Quelques années avant l'arrivée des Français, la parution du roman *Le disgrazie di Donna Urania, ovvero degli studj femminili* (Les disgrâces de dame Urania, ou des études des femmes), publié par Benvenuto Robbio di San Rafaele (1735-1794) en 1793, dans lequel l'auteur met en scène une écrivaine ridicule et malheureuse, a d'ailleurs suscité une réplique cinglante d'Elisabetta Caminer⁴⁸. Cet ouvrage est identifié par Anna Maria Rao comme exemplifiant la réaction contre les

Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860), Paris, Armand Collin, 1997, p. 73. Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 81-137. Voir également : Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., p. 24.

⁴⁷ Au sujet des débats politiques sur les droits des femmes pendant le *Triennio*, voir notamment : Soldani, Simonetta, « Il Risorgimento delle donne », dans Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg, dirs., *Storia d'Italia. Vol. 22 : Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, pp. 183-224. Filippini, « Donne sulla scena politica », op. cit., pp. 81-137. Veauvy, Christine et Laura Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, op. cit. Buttafuoco, Annarita, « La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano », dans Annarita Buttafuoco, dir., *Modi di essere : studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, Editoriale Mongolfiera, 1991, pp. 79-106. Buttafuoco, Annarita, « Virtù civiche e virtù domestiche : letture del ruolo femminile nel Triennio rivoluzionario », dans Giuseppina Genessati et Lauro Rossi, dirs., *L'Italia nella rivoluzione, 1789-1799*, Reno-Bologna, Grafis, 1990, pp. 81-88. Ricaldone, Luisa, « Il dibattito sulla donna nella letteratura patriottica del Triennio (1796-1799) », dans *Italianische Studien*, vol. 7 (1984), pp. 23-46.

⁴⁸ [Caminer, Elisabetta], « Disgrazie di Donna Urania, ovvero degli studj femminili, Parma, 1793 », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, agosto 1793, pp. 53-54. Attribué à Caminer par Di Giacomo, *L'illuminismo e le donne*, op. cit., pp. 214-215.

femmes en Italie, dans la foulée des événements en France, préparant ainsi le terrain pour les débats qui auront cours pendant le *Triennio* et qui résulteront de l'exclusion des femmes du terrain politique⁴⁹.

Le début du XIX^e siècle marque l'avènement de l'Empire, en France comme dans ses états satellites (le Royaume d'Italie, notamment⁵⁰), et le retour de la censure de la presse et des écrits, partiellement abolie sous la Révolution⁵¹. Certaines auteures à l'étude auront d'ailleurs maille à partir avec les censeurs impériaux⁵², alors que c'était justement selon Carla Hesse la libéralisation des lois autoriales et la levée de la censure qui avaient permis le décollage sans précédent de l'autorat féminin sous la Révolution⁵³. Cette censure, maintenue sous la Restauration (1815), bien que marquée par des moments forts et plus faibles, perdure jusqu'à la Monarchie de Juillet en 1830. Son

⁴⁹ Rao, « Il sapere velato. L'educazione delle donne nel dibattito italiano di fine Settecento », op. cit., p. 246. L'influence des Français et leur analyse de l'influence négative des femmes de l'élite, notamment dans le milieu culturel, prendront notamment la forme, sous la domination napoléonienne, d'une campagne de moralisation et de normalisation des comportements sexuels féminins des Italiennes, jugées coquettes et débauchées. Cette campagne, lancée par les Français sous le *Triennio*, se poursuit au XIX^e siècle, ainsi que l'a récemment documenté Roberto Bizzocchi, « Una nuova morale per la donna e la famiglia », dans Banti et Ginsborg., *Storia d'Italia*, op. cit., pp. 69-96.

⁵⁰ Pour une présentation des différentes étapes de l'invasion française et des reconfigurations politiques subséquentes, voir chapitre 1, p. 64 et suivantes.

⁵¹ Sur l'impact de la levée de la censure pendant la Révolution sur les femmes auteures et la politisation de leurs écrits, voir : Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 59-66. Howard, « From Private to Public Sphere », op. cit., pp. 121-123. Sur les étapes et les limites de l'abolition de la censure pendant la Révolution, voir notamment : Popkin, Jeremy, *Revolutionary News : The Press in France, 1789-1799*, Durham (NC), Duke University Press, 1990. Kennedy, Emmet, *A Cultural History of the French Revolution*, New Haven, Yale University Press, 1989. Reid, Martine, « Language under Revolutionary Pressure », dans Denis Holler, dir., *A New History of French Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, pp. 572-579.

⁵² On pense par exemple à Anne-Marie de Beaufort, Marie-Émilie de Montanclos et Carolina Lattanzi lors de l'édition de leurs journaux respectifs, ainsi qu'à Germaine de Staël, en particulier pour ce qui est de la parution avortée de *De l'Allemagne* en 1810, l'ouvrage ayant été interdit de publication en France par l'Empereur lui-même, sous prétexte qu'elle y louait une nation étrangère et critiquait la politique culturelle impériale. À ce sujet, voir le chapitre 5, p. 325. Sur la censure des journaux féminins, voir aussi le chapitre 6, p. 442 (notes).

⁵³ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 31-56.

impact limitatif sur le journalisme et les écrits féminins pendant la période 1804-1815 a d'ailleurs été illustré par Jeanne Pouget-Brunereau et June Burton pour la France et par Elisa Strumia pour l'Italie⁵⁴.

Le *Code Civil* de 1804 retire par ailleurs l'exercice du droit de propriété, incluant celle de leurs propres ouvrages, aux femmes mariées, cette propriété étant désormais dévolue à leur époux⁵⁵. Cette mesure s'inscrit également dans un contexte où l'accès au divorce, gain de la Révolution, est considérablement restreint, pour finalement être aboli en 1816⁵⁶. Ajoutons que le Code Civil français s'est également appliqué au Royaume d'Italie de 1806 à 1815⁵⁷. Par ailleurs, la situation de la péninsule est plus complexe, étant donné l'inégalité des politiques de censure dans les différents états italiens précédemment à l'Invasion⁵⁸. Si l'invasion française favorise une libéralisation de la

⁵⁴ Pouget-Brunereau, Jeanne, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris, Bibliothèque Marguerite Durand, 1994, pp. 18-23. Strumia, Elisa, « Tra Lumi e Rivoluzione : i giornali per le donne nell'Italia del Settecento », dans Silvia Franchini et Simonetta Soldani, dirs., *Donne e giornalismo : percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, F. Angeli, 2004, pp. 205-207. June Burton souligne également l'importance de la censure dans le débat sur les capacités des femmes pendant l'Empire, et le nivellement par le bas imposé aux œuvres féminines abordant cette question. Éric Paquin souligne quant à lui que sous la Terreur et l'Empire, un thème fréquemment abordé dans les romans épistolaires féminins est justement celui de la censure, et des moyens choisis par les protagonistes pour la contourner, notamment par l'échange de lettres en mains propres. Burton, June K., *Napoleon and the Woman Question : Discourses of the Other Sex in French Education, Medicine, and Medical Law, 1799-1815*, Texas, Tech University Press, 2007, pp. xx et 154. Paquin, Éric, *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIXe siècle (1793-1837), adaptation et renouvellement d'une forme narrative*, Thèse de Ph. D., Département d'études françaises, Université de Montréal, 1998, pp. 217-223.

⁵⁵ Hesse, *The Other Enlightenment*, op. cit., pp. 66-71. Hesse met en évidence les difficultés que cette loi a causées à des femmes auteures tout au long du XIX^e siècle, parmi lesquelles George Sand (1804-1876) et Flora Tristan (1803-1844), qui vivent séparées de leurs époux.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ À ce sujet, voir : Alpa, Guido, « Le Code Civil et l'Italie », dans *Revue internationale de droit comparé*, vol. 57, no. 3 (2005), pp. 571-625. Sur la composition du Royaume d'Italie, voir le chapitre 1, p. 64 et suivante (notes).

⁵⁸ Par exemple, si la censure est généralement plus souple au cœur de la République de Venise, étant moins sujette à l'indexation papale, elle est en contrepartie ou outil de contrôle des écrits philosophiques au royaume de Piémont-Sardaigne. Infelise, Mario, « L'Editoria », dans Girolamo Arnaldi et Manlio Pastore Stocchi, dirs., *Storia della cultura*

presse particulièrement favorable à la florescence de journaux féminins⁵⁹, la politique de censure du Royaume d'Italie semble se calquer sur celle de la France⁶⁰. De même, la censure se perpétue – quoiqu'inégalement selon les États – postérieurement au congrès de Vienne (1815), la Lombardie-Vénétie sous contrôle autrichien y étant particulièrement astreinte. On peut conséquemment postuler que la censure, de même que l'auto-censure qui peut en découler, ait eu un impact sur les écrits et la carrière des femmes de lettres, en France comme en Italie.

Ainsi que nous l'avons vu, la question des droits et du rôle social des femmes est particulièrement débattue pendant la période 1770-1840, surtout en France, et l'entrée des femmes sur la scène littéraire et politique semble rendre les débats encore plus acharnés. Dans le cadre de la dépréciation de l'activité littéraire féminine qu'elles ressentent avec acuité, les auteures de la sélection ont tendance à prendre assise, à la fois sur des femmes de lettres antérieures, et sur des contemporaines, les citant en exemple dans leurs écrits. Ce procédé sous-tend plusieurs objectifs, plus ou moins conscients selon les cas, mais généralement affirmés comme tels, soient : 1) d'encourager d'autres auteures à écrire ou alors à braver l'adversité et à poursuivre leur carrière, et ce par le biais d'une légitimation de l'activité des femmes auteures comme d'une dénonciation des contraintes qui leur sont imposées; ou alors, 2) de leur rappeler, à partir de l'exemple d'auteures antérieures, les risques encourus et ainsi mieux les outiller afin que leur action dans le présent, en toute connaissance de cause, soit plus stratégique et mieux circonscrite. Les sections suivantes détailleront les différentes manières dont les douze

veneta. Il Settecento, Vicenza, Neri Pozza, 1985, pp. 91-111. Pécout, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, 2 ed. française revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2004, p. 36. Sur la censure en Italie aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir : Machet, Anne, « Censure et librairie en Italie au XVIII^e siècle », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, vol. 10, no. 3 (1972), pp. 459-490. Braidà, Lodovica, « Censorship and Book Circulation in 18th-century Italy », dans *Journal of Modern Intellectual History*, vol. 3, no. 1 (2005), pp. 81-99. Palazzolo, Maria Iolanda, « Il commercio della cultura nel Settecento », dans *Studi Storici*, vol. 40 (Gennaio-Marzo 1999), pp. 315-328. Palazzolo, « L'ultimo secolo dell'Indice. La censura ecclesiastica nell'800 », dans *Passato e Presente*, vol. 25, no. 71 (2007), pp. 145-156. Palazzolo, *I libri, il trono, l'altare : la censura nell'Italia della Restaurazione*, Milano, F. Angeli, 2003.

⁵⁹ Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie », op. cit., p. 63.

⁶⁰ Sur la censure dans le Royaume d'Italie, voir : Pillepich, Alain, *Napoléon et les Italiens*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2003, pp. 152-155.

auteures sélectionnées mettent de l'avant des généalogies littéraires afin d'intervenir dans les débats qui les concernent directement. Ces généalogies, utilisées par toutes les auteures sélectionnées, se manifestent différemment en fonction des contextes politico-culturels français et italiens, et s'articulent de diverses manières.

2. Légitimation de l'activité littéraire féminine

L'acte de prendre appui sur des écrivaines antérieures s'articule par une stratégie de promotion de l'autorat féminin à trois volets : 1) un travail de commémoration des femmes de lettres contemporaines et de celles qui les ont précédées; qui vise à 2) une légitimation de l'activité littéraire féminine en général, et conséquemment, 3) une légitimation de leurs propres productions par les auteures concernées. Les buts recherchés sont, par ailleurs, variés. Il peut s'agir d'initier des contemporaines à l'écriture d'ouvrages publiés, d'encourager des auteures déjà établies à persévérer, de commémorer leurs accomplissements, ou alors de leur témoigner de l'importance de leur travail pour la communauté des femmes auteures, ou tout simplement pour celle qui émet le compliment. Les processus utilisés pour ce faire sont également divers, et plusieurs peuvent être identifiés à l'intérieur d'un même témoignage.

La légitimation de l'activité littéraire féminine, qui sous-tend l'ensemble de ce chapitre, demeure l'objectif principal des douze auteures étudiées, que ces dernières poussent leurs contemporaines à l'action ou à la prudence. Par ailleurs, cette volonté de légitimation les pousse à dresser des parallèles avantageux entre des contemporaines et d'illustres écrivaines antérieures, ou à commémorer la vie et l'œuvre de ces dernières, afin de faire valoir les accomplissements de leurs collègues.

2.1. Des parallèles avantageux : « Une nouvelle Corinne »

Mettre en parallèle la carrière et l'œuvre d'auteures contemporaines avec celles d'écrivaines antérieures est une stratégie couramment utilisée par les auteures. En effet, considérant que des auteures antérieures ont déjà obtenu des succès et une renommée appréciable à leur époque, et qu'elles sont conséquemment passées à l'histoire, le fait de mettre en parallèle leurs exploits avec ceux des écrivaines contemporaines fournit une

excellente source de légitimation de l'activité littéraire féminine, pour l'émettrice du témoignage comme pour sa réceptrice.

Une héroïne particulièrement utilisée, en ce sens, demeure la poétesse grecque Sapho (VII^e siècle avant J.-C.), référencée dans les œuvres de plus de la moitié des auteures sélectionnées⁶¹. Très en vogue, en France comme en Italie, la figure de Sapho a notamment fait l'objet du drame *Sappho*, écrit par Constance Pipelet en 1794⁶². Ce drame lui confèrera une renommée importante sur laquelle elle s'appuiera en 1797, lors de la parution de sa polémique et néanmoins célèbre *Épître aux femmes*⁶³. Dans cet

⁶¹ Voir notamment : Staël, Germaine de, « Sapho. Drame en cinq actes et en prose », *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, Paris, Treüttel et Wurtz, 1821 [1811], vol. 16, pp. 278-360. Genlis, Félicité de, *Les veillées du château, ou cours de morale à l'usage des enfants*, Paris, Libraires associés, 1784, p. 559. Sulgher, Fortunata, « Saffo a Faone. Elegia », *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794, p. 59. Bandettini, Teresa, « Inno di Saffo a Venere », *Poesie estemporanee*, Lucca, Francesco Bertini, 1835, pp. 171-173. Montanclos, Marie-Émilie de, « La métamorphose de Lesbie en portefeuille : imitée de Sapho », *Œuvres diverses de Mme de Montanclos*, Grenoble, J.L.A. Giroud, 1790, pp. 31 et suiv. Beaufort, Anne-Marie, *Sappho à Phaon*, Paris, [s.e.], 1790. La vogue de l'Antiquité pendant la Révolution française, et son attrait particulier pour les femmes, n'est certes pas étrangère à cette utilisation de la figure de Sapho autour de l'année 1790 par Montanclos, Beaufort et Pipelet. Sur l'utilisation de figures féminines de l'Antiquité par des militantes pendant la Révolution française, voir notamment : Lampron, Eve-Marie, « Les références à l'Antiquité dans le discours des femmes révolutionnaires pendant la Révolution française », *Cornucopia* (Bulletin de la Société des études anciennes du Québec), édition 2004. <http://www.er.uqam.ca/nobel/c1565/pdf/femmes.pdf> [page consultée le 20 septembre 2011]. Pour des études sur la postérité de Sapho et/ou l'utilisation de sa figure par des femmes auteures, voir notamment : DeJean, Joan, *Fictions of Sappho, 1546-1937*, Chicago, University of Chicago Press, 1989. Krief, Huguette, *La Sappho des Lumières : Mlle de Scudéry, Fontenelle, Gacon, Voltaire, Rousseau, Pesselier, Moutonnet de Clairefort, Barthélémy, Lantier, Mme de Staël, Saint-Étienne*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006. Peerenboom, Marianne, « Sappho : Mother of All Women Poets », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 34-40.

⁶² Pipelet, Constance, « Sappho : tragédie mêlée de chants », *Œuvres complètes*, Paris, Didot, 1842 [1794], vol. 2, pp. 9-104.

⁶³ La pièce de Pipelet sera jouée plus de cinquante fois en 1794 et 1795, ce qui en fait un véritable succès scénique. Pour plus de détails sur le drame de Pipelet et son triomphe, voir : Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « La Sappho de Constance de Salm : les raisons d'un succès », *Cahiers Roucher-Chénier. La « Muse de la raison » : Constance*

ouvrage, Pipelet cherche ouvertement à défendre les membres de son sexe contre les attaques dont elles sont la cible par Lebrun, et à encourager l'activité littéraire féminine. Se basant en partie sur sa propre expérience, Pipelet se plaît d'ailleurs à rappeler ses travaux précédents sur Sapho :

Moi-même, osant braver les dangers de la scène
J'ai marché vers le but où ma main vous entraîne;
Moi-même, sur Sapho rappelant quelques pleurs,
J'ai suivi ses leçons et chanté ses douleurs⁶⁴

D'une part, Pipelet pose ainsi Sapho comme exemple pour elle-même, puisqu'elle a « suivi ses leçons ». D'autre part, Pipelet s'identifie comme modèle pour ses contemporaines, ayant déjà « marché vers le but où ma main vous entraîne ». Ainsi que le souligne Jacqueline Letzter, Pipelet « a utilisé Sapho comme modèle pour sa propre carrière dans les arts, ainsi que pour les autres femmes dotées de talents et d'ambitions similaires »⁶⁵. Pipelet se positionne ici en tant qu'intermédiaire contemporaine entre une femme de lettres antérieure (Sapho) et les écrivaines de son époque, appelées à prendre leur juste place dans le milieu littéraire. En même temps, elle suggère un parallèle entre elle-même et Sapho, légitimant ainsi son activité littéraire et plus précisément son *Épître aux femmes*.

Des parallèles entre Sapho et Constance Pipelet sont également utilisés par les correspondantes de cette dernière et qui, fort au fait des travaux de leur contemporaine

de Salm (1767-1845), vol. 29, no. 10 (2010), pp. 117-156. Letzter, Jacqueline, « Staging Sapho : Feminism and Performativity in Constance de Salm's Sapho (1794) », Linda V. Troost, dir., *Eighteenth-Century Women. Studies in Their Lives, Work, and Culture*, New York, AMS Press, 2003, vol. 3, pp. 245-264.

⁶⁴ Pipelet, Constance, « Épître aux femmes », *Œuvres complètes*, op. cit., [1797], vol. 1, p. 19.

⁶⁵ « she used Sapho as a model for her own career in the arts, as well as for those other women with similar talents and ambitions ». Letzter remarque toutefois l'absence surprenante d'un contenu revendicateur dans le drame de Pipelet sur la vie de Sapho, ce dernier étant plus axé sur la relation amoureuse tumultueuse entre Sapho et Phaon, que sur son activité littéraire. Letzter, Jacqueline, « Making a Spectacle of Oneself : French Revolutionary Opera by Women », dans *Cambridge Opera Journal*, vol. 11 (1999), p. 231.

sur la célèbre poétesse grecque, se plaisent à lui donner le surnom de « Sapho »⁶⁶. La jeune Sophie de Salis, qui souhaite bénéficier du mentorat⁶⁷ littéraire de la célèbre Constance Pipelet, poussera d'ailleurs le parallèle plus loin et l'utilisera à son propre avantage, afin de convaincre Pipelet du bien-fondé de sa démarche. En témoigne le texte de sa première missive en février 1798 :

Daignerez-vous pardonner, Madame, l'enthousiasme d'une jeune personne qui n'a pu lire vos ouvrages sans vous aimer, et vous aimer sans désirer vous connaître? Le goût des lettres et l'admiration la plus vraie pour une femme célèbre qui les cultive avec tant de succès pourront, j'espère, justifier ma démarche auprès de vous. Je viens de lire pour la première fois votre charmante Sapho, et je ne puis résister au désir de vous exprimer le plaisir et l'intérêt qu'elle me fait éprouver. Elle a fait naître en moi une idée trop flatteuse pour jamais se réaliser. Sapho, me suis-je dit, recevoit les élèves que sa célébrité attiroit en foule autour d'elle, les accueilloit avec bonté, les aimoit bientôt avec tendresse. L'héritière de sa Lyre, celle qui a su si bien la chanter ne refusera peut-être pas l'hommage d'un cœur digne, j'ose le dire, de la connoître et de l'aimer. Oh! Quel bonheur de remplir auprès de vous la place d'Erisonne!⁶⁸ Avec quel empressement je tâcherais de mériter par mes soins et mon attachement le titre doux et glorieux de votre amie!⁶⁹

Salis se montre ici plutôt stratégique, utilisant les propres écrits de Pipelet sur Sapho, afin de la convaincre d'agir en cohérence avec la vie de cette dernière, qu'elle avait justement mise en scène et documentée. Salis se base surtout sur l'admiration qu'elle voue à Pipelet dans le cadre de sa démarche, et espère que son illustre contemporaine, tout comme Sapho, sera source d'inspiration pour ses propres écrits. Il faut croire que Salis a su se montrer convaincante, puisque Pipelet entrera effectivement en relation de

⁶⁶ Ce surnom est utilisé dans une grande partie de sa correspondance avec Sophie de Salis disponible au sein du *Fonds Salm* (Archives de la Société des amis du Vieux Toulon). Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. La poétesse et fabuliste Adine Joliveau (1756-1830) appelle également Pipelet « Sapho » dans leurs échanges épistolaires. Voir : *Joliveau, Adine*, fasc. « Envoi de mes stances sur Racine. À Mme la Princesse de Salm Dyck. + Réponse sur les mêmes rimes », *Fonds Salm, Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, boîte 1.

⁶⁷ Relation dans le cadre de laquelle l'une (généralement la femme de la sélection et/ou la femme la plus âgée/célèbre des deux) donne fréquemment des conseils littéraires à l'autre et/ou lui fournit des occasions de publication.

⁶⁸ Poétesse élève de Sapho (VII^e siècle avant J.-C.).

⁶⁹ *Salis, Sophie de, Vaugouard, Pipelet Salm, Constance*, [s.l.], 23 février 1798, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4 : Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Lettres à Constance Pipelet de Sophie de Salis, devenue par mariage baronne de Triqueti ».

mentorat littéraire avec la jeune auteure, dans le cadre d'une correspondance s'échelonnant entre 1798 et 1845 et riche de plus de cent missives. On voit donc que cette adéquation entre Pipelet et Sapho, même si elle se veut sincère, peut également s'avérer utilitaire, et favoriser dans ce cas-ci l'intérêt de Salis, désireuse de percer dans le domaine littéraire et d'obtenir l'aide de Pipelet pour ce faire.

De l'autre côté des Alpes, Elisabetta Caminer met également de l'avant la figure de Sapho, en cherchant à attirer l'attention de ses lecteurs sur les accomplissements d'Anna Louisa Karsh (1722-1791), écrivaine allemande récemment décédée. Dans une recension parue en 1794, Caminer l'appelle avantageusement « la Sapho de l'Allemagne »⁷⁰, un surnom souvent utilisé à l'époque pour dénommer Karsch et que Caminer se plaît ici à relayer⁷¹. Quant à elle, Teresa Bandettini se dit, en 1796, enchantée de pouvoir faire la connaissance de Diodata Saluzzo, qu'elle définit comme étant une « nouvelle Corinne »⁷². Notons par ailleurs que les Italiennes Fortunata Sulgher, Teresa Bandettini et Diodata Saluzzo, utilisent fièrement, dans leurs

⁷⁰ [Caminer, Elisabetta] « Ritratti degli uomini illustri della Letteratura Tedesca (Berna) », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, marzo 1794, pp. 47-55. Attribué à Caminer par Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002, pp. 187-188.

⁷¹ Notons toutefois qu'un autre surnom fort avantageux, donné à Isabella Teotochi Albrizzi par le célèbre poète britannique Lord George Byron (1788-1824), qui l'appelait « la Staël vénitienne » (la Staël veneziana), n'est pas repris par les correspondantes d'Albrizzi. De même, Diodata Saluzzo, appelée la « Sapho de l'Italie » par ses contemporains, notamment par le poète Ugo Foscolo (1778-1827), n'est pas nommée de cette façon par les nombreuses auteures avec lesquelles elle est en relation. Teresa Bandettini est aussi appelée « Sapho », notamment par le poète véronais Ippolito Pindemonte (1753-1828) et par son mécène, le général français Alexandre de Miollis (1759-1828), surnom qui ne se répercute pas dans ses échanges avec des femmes auteures. Voir : « Lord Byron to Thomas Moore, December 24, 1816 », dans « *So Late into the Night* » : *Byron's Letters and Journals*, ed. par Leslie A. Marchand, London, John Murray, 1976, vol. 5, p. 148. Rossella Ferrero, « Di se stessa, di Luigi XVI, di Bonaparte », dans Marziano Guglielminetti et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993, p. 131. Crivelli, Tatiana. « Le memorie smarrite di Amarilli », *Versants*, 46, 2003, p. 148.

⁷² « questa nuova Corinna ». Cette appellation ne fait pas référence à *Corinne ou l'Italie*, publié par Staël en 1807, mais bien à la poétesse grecque du même nom (VI^e siècle avant J.-C.). Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Cesare, [s.l.], 21 octobre 1796, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (66).

correspondances et dans les publications qu'elles se dédient les unes aux autres, leurs patronymes de *l'Accademia degli Arcadi di Roma*, institution prestigieuse dont elles sont toutes les trois membres⁷³. Tatiana Crivelli mentionne par ailleurs que cette pratique est destinée à renforcer la cohésion entre elles, notamment la base de la fierté de leur appartenance commune à l'institution⁷⁴.

Les contemporaines sont également associées à des auteures célèbres du XVII^e siècle. Par exemple, la romancière et essayiste Louise Dauriat (? – après 1846), dans une missive datée de 1831, souhaite visiter prochainement Constance Pipelet Salm et ainsi bénéficier « de la présence, de l'entretien d'une autre Sévigné⁷⁵; et moi madame, il ne me tarde pas moins de revoir celle qui, parmi nos contemporaines qui se sont faites sœurs d'Apollon, a, sans contredit, le plus de sagesse, de philosophie et de dignité »⁷⁶. La comparaison avec Sévigné sert ici à mettre de l'avant le sérieux littéraire, la « sagesse », la « philosophie » et la « dignité » de Pipelet Salm, qui se distinguerait ainsi d'autres contemporaines jugées plus frivoles, et qui ne sont pas nommées par Dauriat⁷⁷.

⁷³ Les pseudonymes arcadiens sont généralement composés de deux noms, le premier faisant référence à un élément bucolique, et le second à une partie du territoire associé à la région de l'Arcadie (Péloponnèse) en Grèce. Ainsi, Bandettini est appelée « Amarilli Etrusca », Sulgher répond au patronyme de « Temira Parraside », et Diodata Saluzzo est « Glaucilla Erotea ». Sur les pseudonymes de l'Académie des Arcades de Rome, voir : Room, Adrian, *Dictionary of Pseudonyms : 13,000 Assumed Names and Their Origins*, Jefferson (NC), McFarland & Co, 2010. Sur la présence féminine à l'Arcadie, voir notamment : Graziosi, Elisabetta, « Arcadia femminile : presenze e modelli », dans *Filologia e critica*, vol. 17 (1992), pp. 321-358. Graziosi, Elisabetta, « Revisiting Arcadia : Women and Academies in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Wendy Wassing Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 103-124. Dixon, Susan, « Women in Arcadia », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 371-375.

⁷⁴ Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », *Filologia e critica*, anno XXVI, fascicolo III (2001), pp. 321-349.

⁷⁵ Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), célèbre épistolière française.

⁷⁶ Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 13 mai 1831, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « Dauriat ».

⁷⁷ Pour une analyse des procédés de différenciation entre femmes auteures, voir le chapitre 3.

Le fait que la militante saint-simonienne Louise Dauriat se réfère à Mme de Sévigné a de quoi surprendre⁷⁸. Les références à des auteures du XVII^e siècle chez Félicité de Genlis, connue pour ses opinions politiques plus conservatrices, semblent davantage aller de soi. En effet, cette dernière, dans ses *Mémoires*, s'avoue enchantée « qu'une dame (madame Maussion⁷⁹) vienne de donner une traduction de Cicéron, qui, par le style, l'exactitude et les notes, surpasse infiniment, en mérite de tout genre, toutes celles qui l'ont précédée : le siècle de Louis XIV, dans lequel a vécu madame Dacier⁸⁰, avoit une fameuse helléniste, et nous avons une *latiniste* aussi savante et plus aimable »⁸¹. La comparaison entre Maussion, une amie de Genlis, et Dacier vise ici à mettre de l'avant le mérite de la première, à partir de l'exemple de la seconde. Le parallèle n'est d'ailleurs pas sans servir l'un des arguments centraux de Genlis dans son travail sur les femmes auteures, à savoir que le siècle actuel, caractérisé par ses bouleversements politiques, ne vaut pas l'époque de Louis XIV en matière de littérature⁸².

Sophie Gay, quant à elle connue pour ses opinions plus libérales, utilise également des références à des auteures antérieures afin de faire valoir les poésies de Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) dans le cadre d'une recension qu'elle livre en 1820 :

De tous tems l'Amour a été l'Apollon des femmes, et depuis Sapho jusqu'à madame Dufresnoy⁸³, toutes ont dû leurs succès aux chants plaintifs de leur muse amoureuse. [...] Quelle que soit la carrière poétique que madame Valmore

⁷⁸ Si la vie de Dauriat est très mal connue, l'analyse de ses nombreux écrits militants permet toutefois à Michèle Riot Sarcey de l'associer au mouvement féministe saint-simonien. Riot-Sarcey, Michèle, « 'Par mes œuvres on saura mon nom' : l'engagement pendant les 'années folles' (1831-1835) », dans *Romantisme*, vol. 22, no. 77 (1992), pp. 37-45.

⁷⁹ Bonne de Maussion, traductrice et essayiste française (? – après 1846).

⁸⁰ Anne Dacier (1647-1720), auteure, philologue et traductrice, spécialiste de la culture grecque.

⁸¹ Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 8, p. 67.

⁸² À ce sujet, voir chapitre 3, p. 188.

⁸³ Adélaïde-Gillette Dufresnoy (1765-1825), poétesse et journaliste française.

veille parcourir, elle peut se promettre d'arriver à ce temple où Voltaire l'eût placée à côté de madame Deshoulières⁸⁴.

Les mérites de femmes de lettres appartenant à trois générations (Sapho, Deshoulières et Dufresnoy) sont donc mobilisés par Sophie Gay – de concert avec la référence à Voltaire⁸⁵, icône des philosophes, ce qui crédibilise le parallèle émis par Gay– afin de mettre de l'avant le talent de Marceline Desbordes-Valmore, qui fait alors son entrée sur la scène littéraire.

Dresser des parallèles avantageux entre des auteures antérieures et celles du présent contribue donc à donner de la crédibilité et à valoriser ces dernières, à partir de l'exemple de femmes antérieures glorieuses qui ont su laisser leur marque. Les exemples choisis sont amenés à varier en fonction du temps, des contextes politiques et des opinions personnelles des émettrices. Ces dernières souhaitent donc, implicitement, mettre en évidence le mérite de celles qui font l'objet de ces comparaisons flatteuses, une stratégie qui sert à la fois leurs intérêts personnels (bien se faire valoir auprès des femmes en question) et collectifs (légitimer l'activité littéraire féminine actuelle à partir d'exemples tirés du passé).

2.2. Commémoration : « Au Temple de Mémoire, les bustes sont placés indistinctement »

Le désir, non seulement de référencer, mais également de commémorer la vie et l'œuvre d'écrivaines antérieures est à l'origine de la publication des biographies, hommages posthumes et recensions, émises par les auteures sélectionnées au sujet de femmes de lettres antérieures⁸⁶. Par exemple, les journalistes profitent parfois de rééditions d'œuvres de femmes de lettres antérieures, afin de célébrer leurs mérites.

⁸⁴ Antoinette Deshoulières (1634-1694), poétesse française. [Sophie Gay, attribué par Henri Malo], « Poésies de madame Desbordes-Valmore, Paris, 1820 », dans *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts, par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres*, tome 8, octobre 1820, p. 157.

⁸⁵ La référence à Voltaire n'est guère surprenante pour la libérale Sophie Gay. Quant à elle, Félicité de Genlis ne le mentionne de manière générale que pour le critiquer dans ses œuvres.

⁸⁶ Pour plus de détails, voir l'Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

C'est, par exemple, le cas sous l'Ancien Régime de Caminer en 1768 et de Marie-Émilie de Montanclos en 1774, cette dernière insistant sur le fait que « tout ce qui vient de Madame de Sévigné doit être infiniment précieux »⁸⁷.

Un des *leitmotivs* principaux du *Journal des Dames*, édité par Montanclos, est selon Suzan Van Dijk de « suscite[r] [...] chez les lectrices l'envie d'écrire »⁸⁸ : elle cherche à renforcer la confiance de ses lectrices, d'une part, en les invitant à collaborer à son journal, et d'autre part, en y publiant des portraits de femmes célèbres, afin de faire prendre conscience aux femmes de leurs facultés collectives à partir de l'exemple glorieux de quelques-unes⁸⁹. Mais si aucune femme de lettres ne figure dans ces « précis historiques », dans lesquels Montanclos fait plutôt la part belle aux femmes politiques (reines et princesses notamment), l'éditrice n'oublie toutefois pas les écrivaines,

⁸⁷ Caminer, Elisabetta, « Sevignana, ec. Raccolta di pensieri, aneddoti letterarj, storici, e morali tratti dalle Lettere della Marchesa di Sevigné con osservazioni per intelligenza del testo. A Grignan, ed a Parigi presso Desaint 1768 », *L'Europa Letteraria*, febbraio 1768, pp. 85-90. [Montanclos, Marie-Émilie de], « Lettres nouvelles ou nouvellement recouvrées de la Marquise de Sévigné et de la Marquise de Simiane, sa petite fille, pour servir de suite aux différentes éditions des Lettres de la Marquise de Sévigné », *Journal des Dames*, mars 1774, p. 41. Nina Rattner Gelbart souligne que « les premiers numéros du *Journal des Dames* de la baronne de Prinzen [Montanclos] étaient presque entièrement remplis de ses propres écrits ». « the baronne de Prinzen's first issues of her *Journal des Dames* were almost entirely filled with her own writings ». Gelbart, Nina Rattner. *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le Journal des Dames*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 181. La première parution du journal par Montanclos étant en janvier 1774, on peut supposer que deux mois plus tard, en mars 1774, Montanclos soit elle-même l'auteure des recensions anonymes. Elle ne signe, en effet, que rarement son nom, en tant qu'éditrice du journal. Gelbart souligne également que : « Mercier [collaborateur de Montanclos et futur éditeur] [...] a commencé à devenir un collaborateur central au printemps [1774] ». « Mercier [...] began to be featured centrally in the fall [1774] » (Ibid., p. 196). C'est à partir de ce moment (automne 1774), donc, qu'on ne pourrait supposer *a priori* que Montanclos soit l'auteure de l'ensemble des notices anonymes publiées dans le journal.

⁸⁸ Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam, APA, Holland University Press, 1988, p. 165.

⁸⁹ Ibid., p. 274. Ces « précis historiques », écrits par Montanclos elle-même, se retrouvent pratiquement dans chaque numéro du journal, et comportent généralement plusieurs pages, dans lesquels l'auteure détaille la vie et les accomplissements de femmes méritantes et vertueuses. Plusieurs d'entre eux sont republiés dans ses *Œuvres diverses*. Montanclos, Marie-Émilie de, *Œuvres diverses de Mme de Montanclos*, Grenoble, J.L.A. Giroud, 1790.

avantageusement comparées aux femmes actives dans les milieux politiques dans le prospectus du *Journal des Dames* (janvier 1774) :

Le Journal contiendra la Notice de tous les Ouvrages nouveaux, composés par des Dames, ou pour elles. Tous les genres de Poésie et de Littérature seront admis. Les Vies des Femmes célèbres de tous les siècles et de tous les pays formeront un objet aussi varié qu'intéressant. J'imiterai, dans cette galerie de Tableaux, la Nature qui place dans un parterre la violette modeste à côté du lys superbe. Au Temple de Mémoire les Bustes sont placés indistinctement : Sémiramis⁹⁰ est en regard avec Sapho, et Sévigné avec Anne de Bretagne⁹¹.

Montanclos se sert ici de figures marquantes de l'histoire des femmes afin de lancer un appel à ses contemporaines, et leur assurer que leurs ouvrages tiendront une place de choix dans sa publication. La « modeste violette » aura donc sa place à côté des « lys superbes », expression qui semble désigner les femmes déjà illustres. En établissant sa volonté de donner toute la place aux femmes dans le *Journal des Dames*, Montanclos affirme que les femmes de lettres sont, autant que les reines, dignes de figurer au « Temple de Mémoire ». Ce parallèle avec des femmes actives sur le terrain politique, dans un contexte où deux femmes (Marie-Thérèse d'Autriche et Catherine de Russie) sont des chefs d'État importantes – d'autant plus que le *Journal des Dames* est placé sous la protection de la dauphine Marie-Antoinette (1755-1793) – concourt à donner de l'importance aux accomplissements des femmes de lettres, par le rappel de succès féminins passés et actuels. En 1774, Montanclos s'inscrit donc ici autant dans la tradition des *querelles des femmes* classiques, dans lesquelles des saintes, reines et héroïnes de l'Antiquité étaient référencées, que dans le contexte de l'émergence de plus en plus soutenue de la documentation et des références aux femmes de lettres observables au cours du XVIII^e siècle. Si le désir de commémorer des écrivaines telles que Sapho ou Sévigné, annoncé dans le Prospectus du *Journal des Dames*, ne s'est matérialisé que par les recensions de rééditions d'œuvres antérieures, l'appel au « Temple de Mémoire » s'inscrit ici dans une optique d'émulation davantage que de commémoration. Le fait que l'éloge soit un genre presque exclusivement pratiqué par les académiciens en France, ce qui exclut de facto les femmes (du moins jusqu'à la

⁹⁰ Reine légendaire qui aurait régné à Babylone.

⁹¹ Anne de Bretagne (1477-1514), reine de France (1491-1498, 1499-1514).

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Prospectus », *Journal des Dames*, janvier 1774, p. 11.

Révolution), n'est peut-être pas étranger au fait que peu de références strictement commémoratives soient émises par les auteures françaises sélectionnées⁹².

Du côté de l'Italie, les écrivaines antérieures sont plus fréquemment référencées, et ce surtout dans la perspective de commémorer des auteures très récemment décédées. La poésie d'occasion, on le sait, est un genre extrêmement populaire en Italie, où il est de bon ton de livrer des hommages posthumes en vers. En inscrivant les disparues dans une lignée de femmes talentueuses antérieures, et qui ont laissé leur trace dans l'histoire de la littérature, les auteures sélectionnées s'inscrivent néanmoins dans une perspective genrée, où il s'agit de légitimer les accomplissements de leurs contemporaines, de manière à leur assurer une postérité tout aussi glorieuse que celle acquise par les femmes auxquelles elles sont comparées. En effet, à l'occasion de la mort de la poétesse bergamasque Paolina Grismondi (1746-1801), Teresa Bandettini inscrit cette dernière dans une généalogie d'écrivaines glorieuses que Grismondi serait appelée à rencontrer dans son voyage vers l'au-delà :

Sappho, Corinne, Erinne, et les autres neuf [muses]
La Gambarà⁹³, la Molza⁹⁴ et la Colonna⁹⁵
Corilla⁹⁶ enfin, qui a récemment passé
Et ayant vu Lesbia⁹⁷ [Paolina Grismondi], ont dit, ah! quelle femme
Reste après nous, après celle-ci?⁹⁸

Bandettini fait ici un lien entre le passé (les auteures des XVI^e et XVII^e siècles), le présent (les écrivaines récemment décédées, Corilla Olimpica et Paolina Grismondi) et le futur (en s'inquiétant en 1801 de la perpétuation de cette généalogie littéraire

⁹² Sur la pratique de l'éloge par les académiciens français au XVIII^e siècle, voir les travaux de Daniel Roche, et en particulier : Roche, Daniel, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, 1978.

⁹³ Veronica Gambarà (1485-1550), poétesse italienne.

⁹⁴ Tarquina Molza (1542-1617), chanteuse et poétesse italienne.

⁹⁵ Vittoria Colonna (1490-1547), poétesse romaine.

⁹⁶ Maria Maddalena Morelli Fernandez, dite Corilla Olimpica (1427-1800), poétesse improvisatrice.

⁹⁷ « Lesbia Cidonia » est le pseudonyme arcadien de Paolina Grismondi.

⁹⁸ « Saffo, Corinna, Erinna, e l'altre nove / La Gambarà, la Molza, e la Colonna / Corilla alfin, che di recente move / E vista Lesbia, ohime ! dicean, qual donna / rimansi dopo noi, dopo costei ? ». Bandettini, Teresa, « In morte di Lesbia Cidonia », *Poesie estemporanee*, Lucca, Francesco Bertini, 1835, vol. 1, p. 44.

qu'elle met en scène dans son poème). Quant à elle, Diodata Saluzzo dédie en 1807 à son amie, la poétesse romaine Enrichetta Dionigi (1784-1867), un poème à l'occasion de la mort de Maria Pizzelli Cuccovilla (1735-1807), spécialiste de la culture grecque et hôtesse d'un important salon littéraire à Rome, fréquenté par Dionigi elle-même. Cette dernière demande à son amie Saluzzo d'écrire un poème destiné à paraître dans un recueil posthume dédié à Pizzelli⁹⁹. Saluzzo se plie à l'exercice de bonne grâce, et emploie le même procédé que Bandettini, citant un certain nombre d'auteurs appelées à accueillir Pizzelli dans l'autre monde :

Sappho, Corinne, et des centaines et centaines d'autres
 [...] Et avec elles, l'Agnesi¹⁰⁰
 À côté de la pensive bolognaise Bassi¹⁰¹
 [...]
 D'Ischia¹⁰², la noble dame [Vittoria] Colonna
 Et la douce Faustina¹⁰³, et celles qui depuis peu
 Accompagnées de la douleur de toute l'Italie sont arrivées à la tombe
 Et en plus, Corilla [Olimpica] et Suarda [Paulina Grismondi], tous les esprits
 Habitues à l'immortelle harmonie de la gloire
 Qui résonne parmi les flambeaux allumés
 Qui entourent le temple de l'Éternité¹⁰⁴

⁹⁹ À ce sujet, voir les missives de Dionigi à Saluzzo : Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, Torino, 17 septembre 1807, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (12). Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, Torino, 13 octobre 1807, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (13).

¹⁰⁰ Maria Gaetana Agnesi (1718-1799), linguiste et mathématicienne milanaise.

¹⁰¹ Laura Bassi Verati (1711-1778), mathématicienne, physicienne et poétesse, professeure à l'Université de Bologne.

¹⁰² Île italienne située à une cinquantaine de kilomètres de Naples, dans la mer Tyrrhénienne.

¹⁰³ Faustina Maratti Zappi (1679-1745), poétesse romaine.

¹⁰⁴ « Saffo, Corinna, ed altre cento e cento / [...] in un cor lor l'Agnesi / Seco pensosa la Felsinea Bassi / D'Ischia signora nobile Colonna / E la dolce Faustina, e le poc'anzi / Tra l'Ausonico duol giunte al feretro / E Corilla e Suarda, alti cortesi / Spirti, di gloria all'immortal concerto / Usi fra i lampi accesi / Che della Eternità cingono il tempio ». Saluzzo, Diodata, « Ad Enrichetta Dionigi in morte di Maria Pizzelli », *Versi*, op. cit., [1807], vol. 1, p. 189. Diodata Saluzzo utilisera également la figure de Corilla Olimpica dans un poème inédit écrit à l'occasion de la mort de l'écrivaine vénitienne Giustina Renier Michiel (1755-1832). « Componimenti in morte di Giustina Renier Michiel », Ms. P. D. 741 / C / III, *Museo Civico Correr di Venezia*.

Le fait d'insérer Pizzelli dans cette généalogie de femmes glorieuses sert, d'une part, à l'encenser et à faire plaisir à Dionigi, et d'autre part, à légitimer les activités intellectuelles de Pizzelli, notamment auprès des lecteurs du recueil. Les « centaines et centaines d'autres » ajoutent également à la généalogie littéraire féminine décrite par Saluzzo. Cette dernière a néanmoins pris soin de citer les plus illustres d'entre elles, notamment les scientifiques et universitaires Maria Gaetana Agnesi et Laura Bassi, et les poétesses Corilla Olimpica (1727-1800) et Paolina Grismondi (1746-1801), non seulement connues dans la péninsule, mais également à l'échelle européenne.

Fortunata Sulgher, elle-même ancienne élève de Corilla Olimpica (1727-1800), écrit par ailleurs un poème inséré dans un ouvrage posthume en l'honneur de sa mort. Elle y commémore « [c]elle que j'aime, que j'admire / Et [je] veux la faire connaître au monde aveugle / ou que le temps révèle la vérité »¹⁰⁵. Sulgher écorche ici au passage les détracteurs de Corilla Olimpica, accusée par plusieurs contemporains d'avoir recherché des honneurs et une consécration indue en tant que femme. En effet, l'improvisatrice avait été couronnée sur le mont Campidoglio à Rome le 31 juillet 1776, un honneur qui n'avait auparavant échu qu'à deux monuments de la littérature italienne, les poètes Francesco Pétrarque (1304-1374) et Torquato Tasso (1544-1589). Ce couronnement controversé suscitera un débat public enflammé sur la légitimité de couronner l'improvisatrice, Paola Giuli remarquant par ailleurs que l'opposition était directement liée au fait que Corilla Olimpica soit une femme¹⁰⁶. Une série de libelles calomnieux seront publiés à son sujet, questionnant sa sexualité comme son talent. Sulgher semble ici, par le désir de faire connaître « la vérité », prendre position *a posteriori* dans ce

¹⁰⁵ « Per Lei, che amo, che ammira / E farlo noto al cieco mondo anela / Or che la veritade il tempo svela ». Sulgher, Fortunata, « Canzone », *Onori dedicati alla memoria di Corilla Olimpica in Firenze nel di 25 novembre 1800*, Firenze, Stamperia del governo, 1800, p. 35.

¹⁰⁶ Giuli, Paola, « Women Poets and Improvisers : Cultural Assumptions and Literary Values in Arcadia », dans *Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. 32 (2003), p. 71. Voir aussi : Giuli, Paola, « 'Monsters of Talent'. Fame and Reputation of Women Improvisers in Arcadia », dans Findlen, Wassyng Roworth et Sama, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., pp. 303-330.

débat, et affiche surtout sa reconnaissance envers celle « qui fut de notre sexe la face lumineuse »¹⁰⁷.

Les exemples croisés des témoignages de Sulgher et de Saluzzo montrent par ailleurs que d'autres facteurs que l'amitié peuvent entrer en compte dans le travail de commémoration de contemporaines. En effet, si Diodata Saluzzo écrit l'hommage à Maria Pizzelli en l'honneur de sa chère amie Enrichetta Dionigi, Fortunata Sulgher entretenait quant à elle de très mauvais rapports avec Corilla Olimpica vers la fin de l'existence de cette dernière¹⁰⁸. Sulgher choisit cependant de passer outre et de publier ce poème, dans une optique de commémoration d'une femme de lettres qu'elle admire à ce titre. Sulgher et Saluzzo ont écrit ces hommages à la demande des compilateurs des recueils posthumes, demandes auxquelles il peut s'avérer difficile de résister, d'autant plus qu'elles en ont recueilli elles-mêmes quelques honneurs. C'est donc dire que l'intérêt individuel (gloire individuelle) et l'intérêt collectif (établissement de généalogies de femmes auteures dans une perspective de commémoration) ne sont pas aisés à départager.

Finalement, un dernier témoignage nous renseigne sur la volonté d'inscription de certaines écrivaines dans le cadre d'une généalogie littéraire, non pas uniquement féminine, mais également mixte. En effet, Teresa Bandettini et Diodata Saluzzo ont pour amie commune Clotilde Tambroni (1758-1817), helléniste oeuvrant à l'Université de Bologne et poétesse. En 1818, soit un an après la mort de cette dernière, Bandettini écrit à Saluzzo pour lui faire part de son indignation suite à la lecture d'un ouvrage sur l'étude du grec en Italie :

J'ai été étonnée qu'il passe sous silence notre illustre amie [...] la talentueuse Tambroni¹⁰⁹. Cet oubli m'a déplu. [...] Il me semble que le Monsieur qui compile [le livre] [...] n'est pas beaucoup l'ami des femmes, [...] en faisant un seul article sur les plus célèbres, alors que plusieurs fois il est fait mention d'hommes qui ne valent pas la moindre de ces femmes fameuses. Si vous croyez

¹⁰⁷ « Chi fu del sesso luminosa face ». Sulgher, « Canzone », op. cit., p. 35.

¹⁰⁸ Les rapports entre Corilla Olimpica et Fortunata Sulgher n'ont, en effet, pas toujours été cordiaux. À ce sujet, voir le chapitre 4, p. 264.

¹⁰⁹ Clotilde Tambroni (1758-1817), helléniste et poétesse.

qu'il est bien que nous écrivions toutes deux à ce Professeur, vous n'avez qu'à me faire signe¹¹⁰.

Bandettini adopte ici une perspective pour le moins revendicatrice : l'omission de Clotilde Tambroni lui déplait à un point tel qu'elle souhaite y remédier, peut-être justement parce qu'elle lui semble témoigner de la dépréciation des femmes actives sur la scène littéraire et érudite. Ainsi, tout autant qu'un souci de commémoration, Bandettini utilise l'exemple de Tambroni, et de cette généalogie de « femmes fameuses » qui n'ont pas fait l'objet d'un article, pour dénoncer la partialité du compilateur, qui n'est pas « l'ami des femmes ». En souhaitant commémorer la vie et l'œuvre de Tambroni, Bandettini implique que ce travail important puisse servir l'ensemble des femmes de lettres dans une perspective de légitimation de l'activité littéraire féminine, raison pour laquelle elle est prête à faire front commun avec Saluzzo.

3. Appels à l'action : de la défense des femmes à l'émulation

Outre ce témoignage de Bandettini, de nombreux exemples de dénonciation des injustices de certains hommes à l'égard des femmes auteures, et de défense de celles-ci, sont fournis par les écrivaines à l'étude. En effet, la commémoration et la légitimation de l'activité littéraire féminine va de pair pour ces dernières qui, utilisent, de concert, les femmes de lettres antérieures et les contemporaines, afin de dénoncer les contraintes imposées aux femmes auteures. Elle souhaitent parallèlement mettre de l'avant les capacités, voire même la supériorité, des femmes par rapport aux hommes dans la

¹¹⁰ « Ho maravigliato ch'egli passi sotto silenzio l'illustre nostra amica la [...] dotta Tambroni. Questa dimenticanza mi ha fatto dispiacere [...]. Già per quanti mi sembra questo Sig. Compilatore [...] non è molto amico delle donne [...] facendone un solo articolo delle più distinte, mentre che alcuna volta fa menzione d'uomini che non valgono la meno fra quelle famosa. Se voi credete bene ch'io scriva e se voi pur anco scrivere volete a questo Sig. Professore, non avete che darmene un cenno ». Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Diodata, [s.l.], [25] mars 1818, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (70). L'examen de leur correspondance postérieure ne permet pas de déterminer si cette action a été entreprise. Laura Nay, qui cite également cette missive, n'est pas non plus en mesure de nous en apprendre davantage sur d'éventuelles actions subséquentes. Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donnesche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, p. 169.

pratique de certains genres littéraires. Il s'agit également de réclamer une juste place pour les femmes dans le milieu littéraire, en utilisant pour ce faire l'exemple glorieux d'auteures antérieures qui ont été reconnues en leur temps par leurs pair-e-s. Certaines auteures situent également leur défense des femmes dans un contexte transparent et avoué de lutte commune, espérant que l'exemple des femmes de lettres antérieures et/ou contemporaines pourra s'avérer une source d'inspiration pour les femmes qui souhaitent publier leurs œuvres.

3.1. Défenses et réclamations : « oh, pourquoi les femmes ne sont-elles pas honorées? »

La question de la juste commémoration des femmes auteures, soulevée par Bandettini, est également reprise par Constance Pipelet qui, dans son *Précis historique de la vie de Sapho* (1794), expose certaines limites imposées à la célèbre poétesse à son époque et attribue à ses ennemis la perpétuation à travers les siècles de préjugés à son endroit :

[Sapho] sentait vivement, elle exprima de même, et devint par là l'objet de l'admiration de plusieurs poètes de son temps, et celui de la critique de beaucoup d'autres; car l'orgueil des hommes est aussi vieux que le monde, et ce n'est pas sans un véritable chagrin qu'ils se voient exposés au danger de trouver des rivales dans un sexe où ils ne cherchent que des admiratrices. Cependant la renommée de Sapho avait parcouru la Grèce; les femmes qui se sentaient des dispositions pour la poésie s'empressèrent de se rendre auprès d'elle pour recevoir ses leçons. Érinne, Eunice, Télésile¹¹¹, et quelques autres qui ont acquis de la célébrité, étaient de ce nombre; de jeunes filles de Lesbos suivirent leur exemple; et il résulta de là une espèce d'académie, source dans laquelle les ennemis de Sapho puisèrent les moyens de se consoler de ses succès : ne pouvant dénigrer ses talents, ils dénigrèrent ses moeurs; et ce ne fut qu'à cette condition qu'ils la laissèrent jouir d'une réputation à laquelle ils avaient fait une tache ineffaçable¹¹².

La liste des poétesses inspirées par Sapho et qui « suivent son exemple », ainsi que la mention qui est faite de certains hommes ayant admiré la célèbre Grecque, vient contrebalancer les attaques de ceux qui la critiquent. Pipelet est toutefois préoccupée par la commémoration de Sapho, et mentionne la « tache ineffaçable » (association de

¹¹¹ Poétesses élèves de Sapho (VII^e siècle avant J.-C.)

¹¹² Pipelet, Constance, « Précis de la vie de Sapho », *Œuvres complètes*, op. cit., [1794], vol. 2, pp. 4-5.

Sapho au lesbianisme) qu'elle croit avoir été créée par les « ennemis de Sapho » dans une optique de diffamation de la poétesse. Chose certaine, « l'orgueil des hommes » décrit par Pipelet, qui « est aussi vieux que le monde » (notons l'emploi de l'indicatif présent) semble encore d'actualité en 1794, ce que Pipelet souligne insidieusement à partir de l'exemple des persécutions dont Sapho aurait été la victime en son temps¹¹³.

En 1799, Pipelet utilisera cette fois-ci l'exemple des femmes de lettres du XVII^e siècle, afin de dénoncer les préjugés de son époque envers les femmes qui se livrent à l'étude sérieuse et aux lettres. Dans son *Rapport sur un ouvrage intitulé : De la condition des femmes dans une république*, Pipelet prendra assise sur des réussites féminines dans les domaines des arts et des lettres, à même de témoigner des capacités réelles des femmes : « la poésie française ne s'honore-t-elle pas du nom de Deshoulières, les sciences de celui de du Châtelet¹¹⁴, la peinture de celui de Lebrun¹¹⁵? »¹¹⁶. Pipelet utilise ici l'exemple de deux femmes de lettres antérieures (Du Châtelet et Deshoulières) de concert avec celui d'une illustre contemporaine (Vigée-Lebrun), afin de défendre le droit à l'éducation pour les femmes. Plus loin dans le texte, elle ajoute par ailleurs : « Que l'on ne m'objecte pas non plus cet éternel lieu commun répété cent fois, et toujours démenti par l'expérience, *que les femmes ne sont pas nées pour l'étude; qu'elles ne peuvent, comme les hommes, se faire un nom dans les lettres, les arts ni les sciences*; une foule d'exemples, conservés de siècles en siècles, sont la preuve du contraire »¹¹⁷. Ainsi, cette « foule d'exemples » s'ajoute aux trois femmes citées plus haut, et constitue une preuve appréciable de ce que les femmes peuvent accomplir dans les domaines des arts et des lettres.

¹¹³ Jacqueline Letzter a également mis de l'avant ce qu'elle définit comme étant le « féminisme » de Salm dans cet extrait. Voir Letzter, « Staging Sapho », op. cit., pp. 256-258.

¹¹⁴ Émilie du Châtelet (1706-1749), mathématicienne, physicienne, traductrice et vulgarisatrice scientifique.

¹¹⁵ Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), artiste peintre et mémorialiste.

¹¹⁶ Pipelet, Constance, « Rapport sur un ouvrage intitulé : De la condition des femmes dans une république, lu dans la 63^{ème} séance publique du Lycée des Arts, an VIII (1799) », *Œuvres complètes*, op. cit., [1799], vol. 4, p. 144.

¹¹⁷ Ibid., p. 146.

Félicité de Genlis, dans son *Influence des femmes sur la littérature française* (1811), utilisera un procédé similaire. En introduction de l'ouvrage, Genlis cite plusieurs écrivaines antérieures¹¹⁸, qui ont fait la preuve des talents des femmes dans le domaine littéraire, de manière à réfuter les sempiternels commentaires sur la soi-disant infériorité de la gent féminine en cette matière. Ce faisant, Genlis défend également sa propre production littéraire¹¹⁹. Dans l'extrait suivant, Genlis cherche à démontrer que les femmes ont pu égaler, voir surpasser les hommes, dans l'exercice de certains genres littéraires, et utilise l'exemple de femmes de lettres antérieures pour ce faire :

On répète, pour prouver l'infériorité des femmes, que nulle d'elles n'a fait une bonne tragédie, ou un beau poëme épique. Une multitude innombrable d'hommes de lettres ont fait des tragédies, et nous ne comptons que quatre grands poètes tragiques, et c'est beaucoup; nulle autre nation n'en peut compter autant. [...] Cinq femmes [Mlle Barbier¹²⁰, Mme Bernard¹²¹ et Mme du Boccage¹²², identifiées en note de bas de page par Genlis] seulement parmi nous ont essayé de faire des tragédies, et non-seulement aucune n'a éprouvé, comme tant d'auteurs, le chagrin d'une chute honteuse, mais toutes ces tragédies eurent un grand succès dans leur nouveauté¹²³.

Genlis renchérit plus loin en précisant sa pensée :

Mais si trop peu de femmes (faute d'Études et de hardiesse) ont fait des tragédies et des poëmes pour avoir pu s'égalier aux hommes à cet égard, elles les ont souvent surpassés dans plusieurs ouvrages d'un autre genre. Aucun homme n'a laissé un recueil de lettres familières que l'on puisse comparer aux Lettres de madame de Sévigné et à celles de madame de Maintenon¹²⁴; la Princesse de Clèves¹²⁵, les Lettres Péruviennes¹²⁶, les Lettres de madame Riccoboni¹²⁷, les

¹¹⁸ Genlis affirme en introduction ne souhaiter traiter que d'écrivaines qui sont décédées avant 1811, année de parution de son ouvrage. Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française*, op. cit., p. iii.

¹¹⁹ À ce sujet, voir notamment : Goldin, Jeanne, « Femme-auteur et réflexivité : Mme de Genlis », dans Chantal Bertrand-Jennings, dir., *Masculin-féminin : le XIXe siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'Études du XIXe siècle Joseph Sablé, 1999, pp. 41-71.

¹²⁰ Marie-Anne Barbier (1664-1745), auteure française de tragédies.

¹²¹ Catherine Bernard (1690-1730), auteure française de tragédies.

¹²² Anne-Marie du Boccage (1710-1802), romancière, poétesse et dramaturge française.

¹²³ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., pp. iv-v.

¹²⁴ Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1719), éducatrice, auteure et épouse morganatique de Louis XIV.

¹²⁵ Ouvrage de Marie-Madeleine Pioche de Lavergne, comtesse de Lafayette (1634-1693), romancière française.

deux derniers romans de madame Cottin¹²⁸ sont infiniment supérieurs à tous ceux des romanciers français [...] Madame Deshoulères n'a point de rivaux dans le genre de poésie dont elle a laissé de si charmants modèles. Les hommes qui assignent les rangs dans la littérature, puisqu'ils en dispensent les honneurs et en distribuent les places, dont les femmes sont exclues, donnent souvent de la célébrité à des talens [masculins] fort médiocres¹²⁹.

La malhonnêteté des détracteurs des femmes en littérature, selon Genlis, est à mettre en parallèle avec le fait que ce sont « les hommes qui assignent les rangs dans la littérature ». Genlis dénonce ici une généalogie littéraire exclusivement masculine, peu encline à prendre en compte les accomplissements de certaines femmes qui mériteraient d'être incluses au sein des canons littéraires mixtes. C'est ainsi, davantage que l'appartenance à un sexe/genre, le talent qui doit définir les rangs, talent dont ont déjà fait preuve les femmes de lettres antérieures auxquelles elle fait appel dans l'extrait, de concert avec sa contemporaine Sophie Cottin (1770-1807), décédée quatre années plus tôt. Genlis, tout comme l'avait également fait Pipelet, utilise une généalogie littéraire féminine, avec l'objectif de contrer une généalogie littéraire masculine.

De l'autre côté des Alpes, Diodata Saluzzo abordait également certains problèmes liés à la reconnaissance et à l'appréciation contemporaine de l'autorité féminine, et à leur inscription dans les canons littéraires mixtes. Dans un poème publié en 1796, elle cite en exemple des femmes de lettres glorieuses ayant fait la preuve des capacités féminines en littérature et conclut :

Si Damophile¹³⁰, Sapho, dans un tout autre âge, ont été
Si une Gaspara [Stampa]¹³¹, une Virginia¹³², sont mortes dans la splendeur

¹²⁶ Roman de Françoise de Graffigny (1695-1758), romancière française.

¹²⁷ Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), romancière française.

¹²⁸ Sophie Cottin (1770-1807), romancière française. Si Genlis se montre ici admirative des deux derniers romans de Sophie Cottin, elle ne l'est toutefois pas de l'ensemble de son œuvre. Voir chapitre 4, p. 283.

¹²⁹ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit, pp. 7-8.

¹³⁰ Femme savante, contemporaine de Sapho (VII^e siècle avant J.-C.)

¹³¹ Gaspara Stampa (1523-1554), poétesse italienne.

¹³² Il est impossible de déterminer de quelle Virginia il s'agit, étant donné que, selon la base de données *Italian Women Writers*, tenue et mise à jour par l'Université de Chicago, onze poétesse italiennes antérieures à Diodata Saluzzo partagent ce prénom, et presque toutes étant par ailleurs nées aux XVI^e et XVII^e siècles. <http://www.lib.uchicago.edu/efts/IWW/> [page consultée le 20 septembre 2011].

Oh, pourquoi les femmes ne sont-elles pas honorées?¹³³

Saluzzo, tout comme Genlis, dénonce ici le manque de considération observable à son époque face aux femmes (de lettres), comparativement à l'Antiquité, mais surtout au XVI^e siècle, perçu comme l'âge d'or des poétesses italiennes, notamment autour de la figure marquante de Gaspara Stampa¹³⁴. D'autres auteures, seront toutefois beaucoup plus incisives que Saluzzo dans leur dénonciation des limites imposées aux femmes, et chercheront surtout à pousser leurs contemporaines à prendre la plume et/ou à persévérer, en les outillant à partir de l'exemple d'écrivaines antérieures et contemporaines. À partir des généalogies littéraires féminines, il s'agit également de réclamer une reconnaissance pour les femmes de lettres à l'intérieur du milieu littéraire.

Les recensions d'ouvrages représentent une autre occasion de valoriser les productions littéraires passées et actuelles, tout en dénonçant les préjugés nourris à l'encontre des capacités intellectuelles féminines. Ainsi, dans une recension d'une traduction italienne du *Magasin des enfants* (1756, traduit en 1770), écrit par la romancière et pédagogue française Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), Elisabetta Caminer affirme :

Cette œuvre est très utile : une femme la compose, une autre la traduit, et une troisième l'avait en partie traduite à Venise pour la faire publier. [La traductrice] appuie par ses actions la réfutation faite par la célèbre marquise de Lambert¹³⁵ en défense et justification de son sexe, à la proposition que l'étude ne convienne pas

¹³³ « Se a Damofile, a Saffo, o in altra etate / A Gaspara, a Virginia ei die' splendore / Perchè, o donne, vivremo inonorate? ». Saluzzo, Diodata, « Sonetto », *Versi di Diodata Saluzzo fra gli Arcadi Glaucilla Erotea*, Torino, Stampe d'Ignazio Soffietti, 1796, p. 47. Pour d'autres exemples d'utilisation de généalogies littéraires par Diodata Saluzzo, voir : Chemello, Adriana, « Omaggio a Clio : Diodata Saluzzo », dans Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit., pp. 89-114. Chemello, « La 'Saffo Italiana' : Diodata Saluzzo di Roero », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, pp. 87-118.

¹³⁴ Sur la perception par des auteures du début du XIX^e siècle de l'âge d'or de la poésie féminine italienne au XVI^e siècle, voir notamment : Chemello, « Fuori dai repertori », op. cit., p. 48.

¹³⁵ Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert (1647-1753), auteure et salonnière.

aux femmes, parce qu'avec le fait de les instruire, on court le risque de gâcher leur cerveau¹³⁶.

Caminer cite ensuite les accomplissements de trois scientifiques contemporaines, en l'occurrence les physiennes Laura Bassi (1711-1778) et Cristina Roccati (1732-1797), de même que la mathématicienne Maria Gaetana Agnesi (1718-1799). Ces dernières s'ajoutent à Beaumont et à la traductrice, afin de faire valoir les capacités des femmes, et d'appuyer la dénonciation faite par la marquise de Lambert, près de cinquante ans auparavant, des préjugés à l'encontre des écrivaines, et qui sont toujours d'actualité en 1770¹³⁷. Le procédé devient également un outil d'autopromotion, puisque Caminer elle-même est probablement l'auteur de la traduction vénitienne partielle¹³⁸, bouclant ainsi la boucle d'une généalogie littéraire féminine mettant en scène plusieurs auteures antérieures et contemporaines qui, de par leurs mérites, prouvent ceux des femmes dans leur ensemble et réfutent les théories masculines sur la faiblesse du cerveau féminin.

¹³⁶ « Utilissima à questa Opera ; una femmina la compose, una'altra la tradusse, ed una terza l'aveva in parte tradotta anche a Venezia per pubblicarla. [La traduttrice] appoggia co' fatti la confutazione fatta dalla celebre Marchesa de Lambert in difesa, e giustificazione del suo sesso alla proposizione che non convienne alle Donne lo studiare, poichè coll'istruirle si corre pericolo di guastar loro il cervello ». Caminer, Elisabetta, « La Biblioteca dei Fanciulli, o sia Raccolta di opuscoli istruttivi, e dilettevoli, adattati alla capacità de' medesimi, contenente la continuazione dei Dialoghi trà una Maestra, ed alcuni suoi soclari, di Madama le Prince de Beaucont tradotti al Francese; Firenze, 1770. nella stamperia Bonducciana in 12 », *l'Europa letteraria*, tomo II, parte seconda, dicembre 1770, pp. 104-105. La recension de Caminer est également analysée au chapitre 3, p. 211.

¹³⁷ Cette réfutation a été faite par Lambert dans ses *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Paris, [s.e.], 1727.

¹³⁸ Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Il magazzino delle fanciulle ovvero Dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre. Opera di mad. di Beaumont. Prima traduzione*, Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1774. Cette traduction, datée de 1774 et publiée de façon anonyme, lui est attribuée par Rita Unfer Lukoschik, *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale* Conselve, Think ADV, 2006, pp. 37-38. Sur les stratégies d'autopromotion d'Elisabetta Caminer, voir notamment : Lukoschik, Rita Unfer, « L'educatrice delle donne : Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) e la Querelle des femmes negli spazi veneti di fine '700 », dans Lionello Sozzi, dir., *L'educazione dell'uomo e della donna nella cultura illuministica* Torino, Accademia delle Scienze di Torino, 2000, pp. 249-263. Di Giacomo, *L'illuminismo e le donne*, op. cit., pp. 217-221.

Ainsi que nous l'avons constaté, l'activité journalistique de Caminer se prête particulièrement bien à la légitimation de l'activité littéraire féminine. Carolina Lattanzi, éditrice du *Corriere delle Dame* (1804-1818), est quant à elle moins active sur ce terrain. En effet, si Lattanzi n'hésite pas à donner une certaine visibilité aux femmes auteures dans son journal, en recensant des œuvres de la poétesse lucquoise Costanza Moscheni (1786-1831)¹³⁹ et de la Vénitienne Giustina Renier Michiel (1755-1832) et en publiant des œuvres de ses contemporaines, elle n'utilise toutefois pas d'exemples de figures littéraires antérieures, privilégiant les femmes actives dans le domaine de la politique, tout comme l'avait fait Montanclos en 1774¹⁴⁰. Mais contrairement à cette dernière, Lattanzi, qui a débuté sa carrière sous le *Triennio*, se montre surtout intéressée à l'accession des femmes à des droits politiques. Et si Lattanzi s'est moins exprimée sur la situation des femmes dans le milieu littéraire, et davantage sur leur condition politique, ces deux aspects ne sont aucunement contradictoires au sein de ses écrits. Par exemple, dans son traité *La causa delle donne* (1797), dans lequel elle revendique l'exercice de droits politiques pour les femmes, Lattanzi cite en exemple « les femmes de lettres, les politiques, les législatrices, les guerrières [...] [qui] n'ont pas été inférieures à aucun homme d'éducation égale, même si ceux-ci étaient plus nombreux »¹⁴¹. Elle démontre ainsi que seul le manque d'éducation rend ces dernières inférieures, même si elle ne nomme pas spécifiquement les femmes de lettres desquelles elle s'inspire afin d'établir ce constat. Cette prise de position de Lattanzi se situe, nous le rappelons, dans le contexte du débat sur l'octroi de droits politiques aux femmes en plein *Triennio*. Il s'agit dans ce contexte, non seulement de convaincre le milieu littéraire, mais également

¹³⁹ Voir chapitre 3, p. 197 et chapitre 5, p. 372.

¹⁴⁰ Voir, par exemple : [Lattanzi, Carolina], *Corriere delle Dame*, 18 novembre 1804, no. XX, terzo trimestre. Lattanzi y loue plusieurs femmes politiques de l'Antiquité et de l'époque moderne (notamment, la reine d'Angleterre Elizabeth 1^{ère} (1533-1603)), de manière à démontrer les aptitudes des femmes.

¹⁴¹ « Le donne letterate, le politiche, le legislatrici, le guerriere [...] non furono inferiori a verun uomo di educazione eguale, anzi furono maggiori ». [Lattanzi, Carolina], « La causa delle donne. Discorso agl'italiani della cittadina », dans Renzo De Felice et Delio Cantimori, dirs., *Giacobini italiani*, Bari, Laterza, 1956-1964 [1797], p. 461. Cet ouvrage, publié de façon anonyme, est attribué à Carolina Lattanzi par Farina, Rachele, « De la patrie des Italiennes. La voix des femmes à la barre des clubs jacobins », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 3, pp. 54-55.

l'opinion publique, des mérites féminins dans plusieurs domaines, et de démontrer que ces dernières sont aptes à exercer des droits politiques.

3.2. Émulation : « et nous aussi, nous sommes peintres! »

Les sources illustrent l'impact de ces défenses et réclamations, qui visent également à inciter les femmes à prendre leur juste place dans l'univers culturel, voire politique. Les généalogies littéraires féminines, en ce sens, témoignent également d'une volonté d'émulation. En effet, certaines auteures reconnaissent avoir été inspirées, dans leur pratique littéraire, par l'exemple croisé de femmes de lettres actuelles et antérieures. Sophie de Salis, jeune correspondante de Constance Pipelet, qui en est à ses premières armes, décrit l'influence conjointe fournie par la poétesse Antoinette Deshoulières (1638-1694) et Constance Pipelet, sa contemporaine, mentore et correspondante :

Mes goûts et ma raison s'accordant ainsi, je me suis livrée tout entière à l'étude, elle avait d'ailleurs un grand attrait pour moi. [...] Je lisais avec transport les ouvrages de nos grands maîtres et la poésie surtout avait des charmes inexprimables pour moi. Lorsque les sarcasmes de Molières¹⁴² et de Boileau¹⁴³ contre les femmes poètes m'avaient trop effrayée, je retournais à Mme Deshoulières, sûre d'y trouver d'excellentes réponses. [...] J'avais dix-huit ans lorsque l'Almanach des Muses de 1795, an 3^{ème}, nous donna de nous, Madame, pour la première fois plusieurs morceaux charmants qui ne firent qu'augmenter l'envie que j'avais déjà de marcher sur les traces des femmes célèbres par leurs écrits, mais la crainte de m'égarer en suivant sans guide cette route difficile m'a toujours arrêtée¹⁴⁴.

Salis établit ainsi une double filiation, d'une part avec Deshoulières, et d'autre part avec Pipelet. Les deux femmes de lettres fournissent par leur talent la preuve que les « sarcasmes » et embûches sur la route des auteures peuvent être surmontés. Notons d'ailleurs que Molière et Boileau ne sont pas seuls en cause, et que Sophie de Salis écrit cette lettre à Pipelet en 1798, soit un an après la publication de son *Épître aux femmes*. Cette œuvre est écrite par Pipelet afin de répondre aux anathèmes lancés par le poète

¹⁴² Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière (1622-1673), célèbre dramaturge français.

¹⁴³ Nicolas Boileau (1636-1711), poète et critique français.

¹⁴⁴ Salis Sophie de, Vaugouard, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 14 mars 1798, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4 : Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Lettres à Constance Pipelet de Sophie de Salis, devenue par mariage baronne de Triqueti ».

Écouchard Lebrun aux femmes de la communauté littéraire de l'époque, auxquelles il prescrivait : « Inspirez, mais n'écrivez pas ». De plus, si Deshoulières s'est avérée un guide virtuel dans la formation et l'affirmation de la volonté littéraire de Salis, cette dernière sollicite de Pipelet un appui concret, un mentorat intellectuel dans le présent, afin qu'elle-même puisse, tout comme les deux célèbres poétesses qu'elle prend pour modèle, également devenir une auteure accomplie.

L'émulation ne s'inscrit pas seulement comme bénéfice collatéral des défenses et réclamations, mais elle est également ouvertement promue et encouragée. En effet, dans des ouvrages publiés, les auteures espèrent bénéficier de la bonne réputation dont jouissent certaines auteures antérieures, ce qui témoigne par ailleurs de la nécessité pour elles de publiciser la filiation qu'elles perçoivent entre elles-mêmes et des femmes de lettres antérieures afin de légitimer leur activité littéraire et celle de leurs contemporaines. Il s'agit de s'adresser, non seulement aux détracteurs des femmes de lettres, mais également aux femmes elles-mêmes, afin de les encourager à l'émulation, le tout dans une perspective de légitimation de l'activité littéraire féminine.

Tout d'abord, en Italie, la recension de la *Collection des meilleures œuvres françaises écrites par des femmes* (1788), préfacées et éditées par Louise de Kéralio (1757-1821), fournira à Caminer l'occasion d'appeler ses contemporaines à l'action :

En dédiant aux femmes françaises ce monument érigé à la gloire d'un sexe duquel Mlle de Kéralio constitue l'un des plus distingués ornements, elle s'est probablement proposée d'inspirer une heureuse émulation, et de leur enseigner [...] les moyens les plus nobles de cultiver leur esprit¹⁴⁵.

Caminer décrit ensuite la situation d'infériorité sociale et littéraire des femmes à son époque, entièrement aux mains de leurs familles et découragées d'écrire. Elle poursuit :

¹⁴⁵ « Nel dedicare alle Signore Francesi questo monumento eretto alla gloria del sesso, di cui Madamigella di Keralio forma uno de' più distinti ornamenti, ella si è probabilmente proposta d'ispirar loro una felice emulazione, e di loro insegnar i [...] più nobili mezzi di piacere coltivandosi lo spirito ». Caminer, Elisabetta, « Collezione delle migliori Opere Francesi composte da Donne, dedicata alle Donne Francesi da Madamigella de Keralio dell'Accademia d'Arras , Tomi I-III (Parigi) », *Nuovo giornale enciclopedico*, marzo 1788, pp. 69-73.

[Les femmes] ne disent pas, *nous aussi, nous sommes peintres*¹⁴⁶, mais *nous sommes capables de l'être*. [...] Afin de faire mieux connaître les femmes distinguées par leurs talents, leurs connaissances, et les productions de leur esprit, [...] cette collection fait également honneur à la France, au beau sexe et à l'auteure¹⁴⁷.

Selon Caminer, Keralio cherche, en recensant les écrits de femmes de lettres antérieures, comme par son exemple de femme active sur la scène littéraire, à inspirer une émulation aux femmes de son époque¹⁴⁸. Caminer émet par ailleurs le souhait de voir d'autres femmes suivre les traces de Kéralio et de ses prédécesseures dans le futur. L'utilisation du « nous » par Caminer est ici révélatrice, cette dernière cherchant à faire appel à la communauté des femmes auteures dans une perspective d'action commune.

Cet appel à communauté se trouve également dans la biographie de la poétesse romaine Vittoria Colonna (1490-1547), écrite en 1812 par Isabella Teotochi Albrizzi. Son auteure y expose les obstacles qui se dressent devant les femmes qui souhaitent accéder à la culture, et s'adresse en conclusion aux femmes de son époque en se référant à Colonna :

¹⁴⁶ Cette phrase célèbre est parfois utilisée par les contemporaines de Caminer, afin de témoigner de leur appartenance à un cercle d'artistes. Elle fait référence à l'admiration du jeune peintre Le Corrège (1489-1534), devant un tableau du Raphaël (1483-1520), suite à quoi il se serait écrié admirativement : « Et moi aussi, je suis peintre », témoignant ainsi de sa fierté d'appartenir à la même communauté que l'illustre Raphaël. À ce sujet, voir également le chapitre 4, p. 260. Pour un autre exemple d'utilisation de la formule, voir : Baboïs, Victoire, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 26 mai 1836, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Lettres copiées du no. 20 bis ».

¹⁴⁷ « Non il *siamo pittrici anche noi* è la loro parola ; ma il *siamo capaci di esserlo* ; [...] Ad oggetto di far meglio conoscere le donne distinte per talenti, per cognizioni, per produzioni di spirito [...] questa Collezione fa egualmente onore alla Francia, al belle sesso, ed all'Autrice ». Caminer, « Collezioni delle migliori Opere francesi », op. cit., pp. 69-73.

¹⁴⁸ L'enthousiasme de Caminer est ici palpable. Elle prête des intentions à Keralio qui ne sont pas nécessairement les siennes, puisque Kéralio se fait extrêmement discrète dans la présentation de son œuvre sur les motivations qui l'ont poussée à entreprendre cette anthologie des auteures françaises. Sur l'œuvre de Keralio et l'interprétation à lui donner, voir notamment : Fauré, Christine, « Une histoire des femmes au XVIII^e siècle par Louise de Kéralio », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 17, 2004, p. 61-64. Von Kulesa, « La femme auteur dans la critique littéraire du XVIII^e siècle », op. cit.

Femme admirable! Puisse ton exemple lumineux servir d'incitation aux esprits timides mais non moins vivaces, qui n'osent pas se lancer vers le chemin de la gloire! [...] Pourquoi serait-il interdit de cultiver [les arts] et pourquoi serait-il mal [pour les femmes] d'en recueillir quelque estime?¹⁴⁹

Si Teotochi Albrizzi appelle clairement ses contemporaines à se lancer, tout comme l'avait fait Colonna, vers « le chemin de la gloire », l'exemple le plus évident d'appel à la collectivité des auteures se trouve plutôt du côté de la France, autour de la publication de *l'Épître aux femmes* en 1797. Ce texte, reconnu *a posteriori* comme une contribution proto-féministe majeure de son époque¹⁵⁰, vibrant plaidoyer en faveur de l'activité littéraire féminine, se fonde en grande partie sur une généalogie littéraire préexistante et subséquente, sur laquelle son auteure, Constance Pipelet, prend assise afin d'exhorter ses contemporaines à prendre leur juste place dans le domaine des lettres :

Ô femmes, c'est pour vous que j'accorde ma lyre!
[...] Assez et trop longtemps la honteuse ignorance
A jusqu'en vos vieux jours prolongé votre enfance
Assez et trop longtemps les hommes égarés
Ont craint de voir en vous des censeurs éclairés;
[...] Femmes, soyez ce que vous devez être!
[...] Déjà plus d'une femme, en sa fière vertu,
Pour l'honneur de son sexe, ardente, a combattu¹⁵¹

Constance Pipelet légitime ainsi la prise de parole de ses contemporaines par le rappel de succès passés. Ainsi, sans nommer précisément les auteures auxquelles elle fait référence, Pipelet établit que « déjà plus d'une femme [...] pour l'honneur de son sexe, ardente, a combattu », faisant ainsi référence à un héritage de femmes, et plus

¹⁴⁹ « Donna ammirabile ! Possa il luminoso tuo esempio servir di sprone a que'timidi, ma felici ingegni, che slanciarsi non osano nel bel cammin della gloria ! [...] perchè mai sarà vietato il coltivarle [le arti], o malegevole il coglierne qualche palma a quel sesso ». Teotochi Albrizzi, Isabella, « Vita di Vittoria Colonna », *Vite e Ritratti di donne illustri*, Padova, Bettoni, 1815 [1812], [pages non numérotées, avant-dernière page de l'article d'Albrizzi]. Sur cette œuvre, voir également : Chemello, Adriana, « La biografia come rispecchiamento : La Vita di Vittoria Colonna di Isabella Teotochi Albrizzi », dans Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie*, op. cit., pp. 115-137.

¹⁵⁰ Voir notamment : Fraisse, *Muse de la raison*, pp. 81-85. Planté, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », op. cit., pp. 285-294.

¹⁵¹ Pipelet, Constance, « Épître aux femmes », *Œuvres complètes*, op. cit., [1797], vol. 1, pp. 5-7.

particulièrement de femmes de lettres, les principales interlocutrices de l'Épître. Dans une introduction à la republication de l'œuvre en 1842, Constance Pipelet, devenue Constance de Salm, confirme d'ailleurs s'être lancée en 1797 dans « un procès, dans lequel j'étais juge et partie »¹⁵². Elle définit ainsi elle-même sa propre appartenance à une généalogie de femmes auteures, auxquelles certaines limites ont été imposées, tout en confirmant que la légitimation de l'activité littéraire féminine est également profitable aux auteures individuellement.

Près de cinquante ans plus tard, Pipelet affirme avoir obtenu un certain succès par la lecture de son *Épître aux femmes*¹⁵³. Cela dit, en entrant dans ce débat afin de soutenir les écrivaines, et encourager celles qui souhaiteraient écrire, elle s'expose elle-même doublement aux attaques contre les femmes auteures, attaques qui la poursuivront pendant quelques années, et qui amorceront une période momentanément difficile pour son activité littéraire, d'autant plus que *l'Épître aux femmes* fera l'objet d'un certain nombre de répliques mordantes par Lebrun et d'autres détracteurs¹⁵⁴. L'éminent journal *Le Mercure de France* lui enjoint par ailleurs de se conformer aux vues de Rousseau sur les femmes savantes, présentées dans *Émile* (1762)¹⁵⁵. Dans sa correspondance avec Sophie de Salis entre 1798 et 1800, Pipelet affirme en effet s'être fait des ennemis et avoir peur des répercussions de ces inimitiés dans l'accueil qui sera réservé à sa pièce

¹⁵² Salm, Constance de, « Avant-propos », *Œuvres complètes*, op. cit., p. iv.

¹⁵³ Ibid.

¹⁵⁴ Lebrun, peu après la parution de l'épître, fait paraître l'épigramme suivante : « Pipelet, tu dis que ton père/ Du beau titre de femme a décoré ton front/C'est le placer bien haut, ma chère/A ce titre si doux, te serait-ce un affront / Si tu savais où t'eut ta mère? ». Alfred Marquiset publie trois autres épigrammes, écrites par Lebrun, des anonymes et Gabriel Leblanc (1775-1862), et dirigées directement contre Pipelet et son *Épître aux femmes*. Leblanc, dans le journal « La tribune publique, ou Journal des élections » (no. 13), définit Pipelet comme « usurpatrice des droits de Chénier et de Louvet », poètes bien en vue de l'époque, et affirme que « Les dames ne peuvent avoir un plus méchant défenseur. Puisse sa burlesque production guérir les femmes de la manie d'écrire ! ». Tous ces textes sont publiés et présentés dans : Marquiset, Alfred, *Quand Barras était roi*, Paris, Émile-Paul, 1911, pp. 45-49.

¹⁵⁵ *Mercur de France*, vol. 27 (20 mars 1797), pp. 353-361. Cité par : Colwill, « Laws of Nature / Rights of Genius », op. cit., p. 230.

Camille, lancée au printemps 1800¹⁵⁶. La pièce étant accueillie de manière mitigée, Pipelet décide de la retirer, attribuant sa chute au fait « qu'une femme en soit l'auteur »¹⁵⁷. Ce recul momentané ne diminuera toutefois pas sa verve, puisque Pipelet Salm publiera tout au long de sa carrière des écrits en défense des femmes auteures, et des femmes en général. D'autres écrivaines s'avèrent, quant à elles, beaucoup plus prudentes dans leurs réflexions au sujet de la publicité inhérente au métier de femmes de lettres.

4. Appels à la prudence

La plupart des auteures étudiées (Staël, Genlis, Pipelet Salm, Montanclos, Teotochi Albrizzi, Sulgher, Saluzzo, Bandettini, Caminer, Lattanzi dans une moindre mesure) ont, de différentes manières, exemplifié des écrivaines antérieures, ainsi que leurs contemporaines, afin de légitimer le travail des femmes de lettres dans son ensemble. Dans ce cadre, ce sont les aspects les plus positifs (commémoration, parallèles avantageux) et combatifs (dénonciation des contraintes imposées aux femmes auteures, appels à l'émulation individuelle et collective), liés à l'activité littéraire féminine qui sont mis de l'avant. Cependant, d'autres écrivaines se montrent beaucoup moins enthousiastes sur les possibilités réelles offertes aux femmes dans le milieu littéraire à leur époque, et utilisent des exemples d'auteures antérieures et actuelles, afin d'appeler les femmes de lettres à la prudence. Fortes de leur expérience personnelle et d'exemples marquants de périls encourus par les femmes auteures, Sophie Gay, Anne-Marie de Beaufort et Germaine de Staël appellent, quant à elles, leurs contemporaines à réfléchir aux implications de l'activité littéraire féminine, les engageant à publier en toute connaissance de cause, voire en usant de stratégies.

Ces appels à la prudence sont pour la plupart recensés dans les documents publiés, et se fondent quant à eux sur le principe qu'il est périlleux pour une femme, non seulement de signer son nom en bas de ses textes, mais de s'exposer au public en tant

¹⁵⁶ Voir par exemple : Pipelet Salm, *Constance*, [s.l.], *Salis*, Sophie de, [s.l.], 3 mars 1800, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

¹⁵⁷ Pipelet, Constance, « Aux Auteurs du Journal (concernant la pièce *Camille*) », *Journal de Paris*, no. 166, 7 mars 1800, p. 732.

qu'auteure. Des femmes de lettres antérieures en ont d'ailleurs subi des conséquences, de même que des contemporaines, conséquences qui devraient être connues des futures auteures afin que celles-ci puissent faire des choix éclairés. Les appels à la prudence collective visent donc à mieux outiller les écrivaines tentées par l'aventure de la publication, afin qu'elles puissent, en toute connaissance de cause, choisir ou non de faire face à ces conséquences.

En France, nous l'avons vu, la période 1795-1803 est particulièrement névralgique pour les femmes auteures. En effet, dès 1795, le célèbre poète Écouchard Lebrun, « se déchaîne contre les femmes poètes dans les pages [du périodique parisien] la *Décade philosophique* »¹⁵⁸. Anne-Marie de Beaufort, contemporaine et amie de Pipelet, auteure prolifique couronnée par des académies et faisant régulièrement paraître des poèmes, est d'ailleurs personnellement aux prises avec Lebrun. Ce dernier, on le sait, croit les femmes de lettres généralement inférieures aux hommes. De plus, il a une dent particulière contre Beaufort, puisqu'elle aurait remporté plus de succès que lui quelques mois auparavant lors d'une lecture publique de leurs poésies respectives¹⁵⁹. Selon Alfred Marquiset, Lebrun se répand alors en propos déplacés contre Beaufort dans les salons de la capitale, questionnant par ailleurs son talent¹⁶⁰. Les poésies de Beaufort sont également raillées dans le journal *La Tribune publique*¹⁶¹. Dans ce contexte, il est aisé de comprendre les craintes et le découragement de Beaufort face à certains jugements émis par ses contemporains contre les femmes auteures, jugements dont elle fait elle-même les frais. En août 1795, celle-ci publie une *Épître d'une femme à une femme* dans le journal républicain *La Décade philosophique*, afin de dénoncer cette situation, d'une part, et appeler, d'autre part, les femmes auteures de son époque à une certaine prudence. Beaufort y utilise son exemple personnel, de même que celui de femmes de lettres antérieures, afin d'illustrer son propos :

¹⁵⁸ Planté, *Femmes poètes du XIXe siècle*, op. cit., p. xi.

¹⁵⁹ À ce sujet, voir : Marquiset, *Quand Barras était roi*, op. cit., p. 242.

¹⁶⁰ Marquiset, Alfred, *Les bas-bleus du Premier Empire*, Paris, H. Champion, 1913, p. 119.

¹⁶¹ « Mme de Beaufort raconte dans une ode sur le soir que le sort de ses amours ressemble à une onde pure dont il faut arrêter le cours. Qu'elle est à plaindre ! ». Gabriel Leblanc, *La Tribune publique*, [1795], cité par : Marquiset, *Quand Barras était roi*, op. cit., p. 241.

Vous m'appellez en vain à des combats nouveaux,
 Je repousse la gloire et renonce aux travaux
 Mon cœur ne brûle plus du feu qui vous inspire,
 Et parmi des cyprès j'ai suspendu ma lyre
 [...] Toujours une femme, en devenant auteur,
 Pour un succès douteux expose son bonheur
 On nous pardonne peu de rompre le silence,
 Nos écrits rarement obtiennent l'indulgence;
 [...] Si nous peignons l'amour, aussitôt on va croire
 Que, sous des noms divers, nous contons notre histoire;
 Un timide pinceau n'a que fades couleurs,
 Et s'il est plus hardi, fait soupçonner nos mœurs
 [...] Un son trop éclatant sied mal à notre voix,
 Cependant nous pouvons l'élever quelquefois;
 Mais noble avec douceur, pour étonner et plaire,
 Imitons, s'il se peut, l'illustre Deshoulières;
 Ses modestes écrits, dictés par la pudeur,
 Jamais d'un chaste front n'ont causé la rougeur;
 [...] Au siècle des beaux-arts Sévigné prit naissance,
 Et l'épître lui dû sa facile éloquence;
 La Suze¹⁶² et Villedieu¹⁶³ brillèrent à leur tour,
 La Fayette écrivit comme eût écrit l'Amour;
 Riccoboni, du cœur sût nous tracer l'histoire;
 Mon sexe a plus d'un nom consacré à sa gloire;
 Je le sens, cette gloire a pour nous mille attraits;
 Mais combien de tourments font payer un succès!
 Pourtant ne croyez pas que mon âme glacée
 Blâme en vous l'art divin, enfant de la pensée;
 J'ai connu ses douceurs, j'ai goûté ses plaisirs,
 Ils trompent les ennuis, enchantent les loisirs;
 Sans vous ravir les biens de cette aimable étude
 Que de rians objets pare votre solitude,
 Songez que le bonheur aime l'obscurité,
 Craint le bruit, fuit l'éclat et la célébrité¹⁶⁴

Beaufort met ici en évidence les difficultés liées au statut de femme auteure, et à la publicité attachée à l'exercice de cette profession par des femmes, auxquelles « on [...] pardonne peu de rompre le silence ». Elle met également en évidence que les auteures sont non seulement jugées en tant que femmes, mais aussi sur la base de leur vie privée, un argument que Staël reprendra dans *De l'influence des passions* un an plus tard (1796).

¹⁶² Henriette de Coligny, comtesse de la Suze (1618-1673), poétesse française.

¹⁶³ Marie-Catherine Hortense de Villedieu (1632-1683), poétesse française.

¹⁶⁴ Anne-Marie de Beaufort, « Épître d'une femme à une femme », *La Décade philosophique*, 10 fructidor an III (27 août 1795), n. 49, pp. 424-426.

Beaufort cite toutefois en exemple les accomplissements d'écrivaines illustres des XVII^e et XVIII^e siècles, exemples de gloire féminine à laquelle les femmes peuvent également aspirer. Cependant, elle semble également impliquer que certaines de ces femmes talentueuses auraient subi des revers à leur époque, et constate que la situation n'a pas changé en 1795. Loin de blâmer leur activité littéraire, Beaufort la met de l'avant, et l'inscrit dans le cadre d'une généalogie littéraire féminine sur laquelle elle s'appuie pour expliciter les tourments rencontrés par les femmes auteures à son époque.

Dans son *Épître d'une femme à une femme*, Beaufort s'adresse plus directement à son amie Sophie¹⁶⁵, définie comme une auteure dans le poème, et lui annonce son intention de « renoncer aux travaux ». Elle n'en choisit pas moins de publier cette *Épître*, qui devient ainsi susceptible d'être lue par un ensemble de femmes et d'écrivaines. Il semble d'ailleurs que ce soit plutôt sur son expérience personnelle que Beaufort se base afin d'exhorter les autres femmes à se prémunir des tourments, et à rejeter la gloire littéraire afin de se préserver, et moins sur l'exemple des femmes de lettres glorieuses citées par elles. Rappelons-nous par ailleurs que Beaufort fait publier ce poème en août 1795, soit quelques mois à peine après les émeutes féminines de mai 1795, qui ont été sévèrement réprimées et ont représenté, selon Dominique Godineau, un dur coup à la prise de parole publique des femmes dans la sphère révolutionnaire¹⁶⁶. Dans un contexte où les débats politiques (exclusion des femmes) et culturels sur les femmes commencent à s'entrecroiser, il n'est pas surprenant que Beaufort cherche à se protéger, d'autant plus que cette dernière a évité de peu l'échafaud en 1794¹⁶⁷. Beaufort utilise d'ailleurs

¹⁶⁵ Il pourrait d'ailleurs s'agir de Sophie de Renneville (1772-1822), amie, auteure et future collaboratrice de Beaufort à *l'Athénée des Dames* (1808). Cette épître sera d'ailleurs renommée *Épître à Sophie*, dans des versions republiées. Voir : Beaufort, Anne-Marie, « *Épître à Sophie* », *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821, pp. 51-54.

¹⁶⁶ Godineau, *Citoyennes tricoteuses*, op. cit., pp. 333-345. La participation féminine aux émeutes de prairial an III (mai 1795) a été imposante. Ces émeutes étaient à la fois frumentaires (en réaction à la montée en flèche du prix du pain) et politiques (pour dénoncer la volonté de l'Assemblée de promulguer une constitution plus modérée que radicale, marquant ainsi une rupture avec la république montagnarde et jacobine).

¹⁶⁷ Beaufort, de descendance noble, tenait à Paris sous la Révolution un salon dans lequel elle recevait des députés girondins, montagnards, ainsi que des personnalités plus réactionnaires. En 1793, elle a été accusée d'avoir manœuvré auprès de ses relations

l'exemple de Deshoulières, qui a su se prémunir en écrivant d'une façon modeste, évitant ainsi certaines critiques : le présumé manque de modestie des femmes auteures semble jouer pour beaucoup dans la perception négative dont certaines sont tributaires dans le milieu littéraire¹⁶⁸. Beaufort fournit ici, à partir de l'exemple de Deshoulières, une piste stratégique à ses contemporaines qui souhaitent prendre la plume. Notons également que Beaufort dit continuer d'appuyer les ambitions personnelles de son amie Sophie, et ne souhaite pas lui « ravir [d]es biens de cette aimable étude ». Cela dit, Beaufort elle-même, lasse des tourments encourus, préfère se retirer, avouant toutefois qu'elle a également connu les plaisirs de la célébrité.

Le caractère considérablement défensif de cette publication est à souligner. Elizabeth Colwill, quant à elle, définit ce poème comme un « exposé passionné du dilemme de l'autorat féminin »¹⁶⁹. Beaufort renversera quelques mois plus tard plusieurs des préceptes qu'elle exposait dans son *Épître*, puisqu'elle reprendra effectivement la plume en février 1796, afin de réagir à nouveau dans le cadre du débat sur les femmes auteures relancé par Lebrun¹⁷⁰. Plusieurs années plus tard, Beaufort sera également la coéditrice du périodique combatif *l'Athénée des Dames*, écrit par et pour les femmes (1808), présenté par ses éditrices comme « un Ouvrage propre à augmenter la juste célébrité de certaines Femmes, et à en faire sortir plusieurs autres de l'obscurité dans laquelle elles restent ensevelies, par le défaut de moyens de se produire »¹⁷¹. C'est donc

pour libérer des aristocrates, ainsi que d'avoir trempé dans l'affaire frauduleuse de la Compagnie des Indes, dans laquelle est compromis son fidèle ami le député Julien de Toulouse. Après s'être faite discrète dans les derniers mois de 1793, Beaufort aurait été arrêtée en 1794 et aurait échappé de justesse à la guillotine, ayant été libérée peu après le 9 Thermidor et la chute de Robespierre. Blanc, Olivier, *Les libertines : plaisir et liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997, pp. 135-146.

¹⁶⁸ À ce sujet, voir chapitre 3, p. 201.

¹⁶⁹ « passionate exposé of the dilemma of female authorship ». Colwill, « Laws of Nature », op. cit., pp. 132-133.

¹⁷⁰ Beaufort a publié un poème attaquant la position de Lebrun, et le ciblant explicitement, dans la *Décade philosophique* en février 1796. Ce poème a été republié dans *l'Almanach des Muses* l'année suivante. Beaufort, Anne-Marie, « Réponse aux vers du citoyen Lebrun (Aux Belles qui veulent devenir poètes) », *Almanach des Muses*, Paris, Delalain, 1797, p. 16.

¹⁷¹ [Beaufort, Anne-Marie et Sophie Renneville], « Avant-Propos », *Athénée des dames ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes et*

dire que le « renoncement » aux travaux de Beaufort, en 1795, ne sera que temporaire, puisque cette dernière continuera à être active dans le milieu littéraire, publiant sans interruption jusqu'à sa mort, survenue en 1837. Il s'agit donc d'un repli stratégique, propre aux conditions défavorables de l'année 1795. Il convient également de se demander si Beaufort était réellement sincère dans son intention de se retirer de la scène littéraire, et si elle n'avait pas plutôt utilisé ce soi-disant renoncement pour se prémunir, du moins momentanément, des attaques à son endroit.

Le climat ambiant de la fin des années 1790, et l'insistance particulière mise sur la vie privée des femmes auteures, dénoncée par Beaufort, semblent également se répercuter sur Germaine de Staël. Pendant cette période, cette dernière publie deux œuvres importantes dans lesquelles elle discute de la condition des femmes, soient *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), et le chapitre « Des femmes qui cultivent les lettres » dans *De la littérature* (1800). Staël y fait valoir les reculs subis par les femmes à son époque, avançant que « depuis la révolution, les hommes ont pensé qu'il étoit politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus absurde médiocrité »¹⁷². Dans *De l'influence des passions* (1796), après avoir dénoncé la déconsidération des œuvres écrites par des femmes à son époque, Staël cherche plus précisément à avertir ses contemporaines que la quête de la gloire littéraire ne peut se conjuguer avec la quête du bonheur :

En étudiant le petit nombre de femmes qui ont de vrais titres à la gloire, on verra que cet effort de leur nature fut toujours aux dépens de leur bonheur. Après avoir chanté les plus douces leçons de la morale et de la philosophie, Sapho se précipita du haut du rocher de Lencade¹⁷³.

rédigé par une société de dames françaises, Paris, Buisson, 1808, pp. 3-7. On peut raisonnablement penser que, comme éditrice, Beaufort ait rédigé, de concert avec sa collaboratrice Sophie de Renneville, cet avant-propos, qui peut ainsi lui être attribué.

¹⁷² Staël, Germaine de, « Des femmes qui cultivent les lettres », *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan-Crapelet, 1800, pp. 297-298. Ainsi que le fait remarquer Martine Reid, Staël n'utilise pas l'expression « femme auteure », ou « femme de lettres », mais il est aisé de deviner que c'est ce qui se cache sous « les femmes qui cultivent les lettres », ou « les femmes spirituelles », les deux expressions qui deviennent le plus souvent dans ce chapitre. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit., p. 269.

¹⁷³ Staël, Germaine de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796, pp. 132-133.

Staël utilise donc ici l'exemple du suicide de Sapho en particulier, de même que celui du « petit nombre de femmes qui ont de vrais titres à la gloire », afin de démontrer son propos sur l'impossibilité d'atteindre à la fois le bonheur et la renommée. Elle ne cherche toutefois pas à décourager toute forme d'activité littéraire féminine, mais semble plutôt croire que les femmes se doivent d'être averties (notamment par elle-même) des tourments qu'elles rencontreront sur ce chemin. Il semble d'ailleurs vraisemblable de penser que Staël décrive ici sa propre expérience à ses lectrices, tout autant que celle de Sapho¹⁷⁴. L'expérience de Staël se situe, nous l'avons dit, dans la France du Directoire, au cœur d'un contexte de déconsidération des écrits féminins.

Il est donc particulièrement intéressant de constater que Staël n'a pas toujours fait la même utilisation de la figure de Sapho au long de sa carrière. Si en février 1789, elle disait « aime[r] [...] souscrire à [l]a gloire » de la poétesse grecque, la posant ainsi comme modèle, elle ira toutefois beaucoup plus loin en 1811, année d'écriture du drame *Sapho*¹⁷⁵. Dans son analyse de cette fiction historique de Staël, Joan De Jean avance que cette dernière corrige des biographies précédentes de Sapho, en mettant la postérité littéraire féminine au centre de sa nouvelle et en politisant la figure de la poétesse, en faisant une source d'inspiration pour elle-même, voire pour les autres femmes¹⁷⁶. L'utilisation plus « négative » de la figure de Sappho en 1796, et la mise de l'avant du

¹⁷⁴ Sur l'importance de l'expérience personnelle de Staël dans l'écriture de *De l'influence des passions*, voir notamment : Gutwirth, « Circé et Corinne », op. cit., pp. 33-62. Balayé, Simone, *Madame de Staël : lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979, pp. 51-55.

¹⁷⁵ Staël, Germaine de, « Couplets à M. L'Abbé Barthélémy, faits à un souper par Mme la baronne de Staël, février 1789 », dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, pendant une partie des années 1775-76 et pendant les années 1782 à 1790 inclusivement, par le baron de Grimm et par Diderot*, Paris, Buisson, 1813 [1789], partie 3, vol. 5, pp. 52-53. Staël, Germaine de, « Sapho, drame en cinq actes et prose », dans *Œuvres posthumes de madame la baronne de Staël-Holstein, précédées d'une notice sur son caractère et ses écrits*, Paris, Firmin Didot, 1871, pp. 491-509.

¹⁷⁶ DeJean, Joan, « Portrait of the Artist as Sappho », dans Madelyn Gutwirth, Avriel Goldberger et Karyna Szmurlo, dirs., *Germaine de Staël. Crossing the Borders*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1991, pp. 122-137.

malheur expérimenté par les femmes de lettres, s'inscrivent donc dans un contexte de repli stratégique, propre aux conditions de la décennie 1790.

Par ailleurs, les attaques contre les femmes auteures, et contre Staël elle-même, atteindront un nouveau sommet en 1802, avec la publication de son roman *Delphine*. L'œuvre, décriée dans plusieurs journaux, est jugée immorale et son auteure est vilipendée sur cette base. La vie privée de l'auteure est également exposée aux yeux du public, Staël étant par ailleurs accusée par certains critiques de ne pas être une vraie Française, dans l'optique de déconsidérer son œuvre¹⁷⁷. Peu de femmes sont intervenues publiquement en défense de Staël. Toutefois, son amie, la jeune Sophie Gay, qui vient de publier de façon anonyme son premier et populaire roman *Laure d'Estell* (1802), figure parmi celles qui ont cherché à dénoncer les critiques injustes par les femmes auteures, dans le contexte de la publication de *Delphine* en 1802. Ainsi, sans nommer directement Staël¹⁷⁸, Sophie Gay fait paraître de manière anonyme (en signant Sophie ***, ce qui la rend aisément reconnaissable) dans le *Journal de Paris* en janvier 1803, une *Lettre d'une mère à sa fille*¹⁷⁹. Dans cette lettre ouverte, la mère-narratrice avertit sa

¹⁷⁷ À ce sujet, voir : Balayé, « Comment peut-on être Madame de Staël », op. cit., pp. 15-23. Balayé, Simone, « La nationalité de Mme de Staël, textes inédits de Mme de Staël et de Benjamin Constant », dans Chagall Dennery, dir., *Humanisme actif. Mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*, Paris, Herman, 1968, pp. 73-85.

¹⁷⁸ Le milieu littéraire de l'époque, et les premiers biographes de Gay au XIX^e siècle, ont très clairement soutenu que Gay a publié sa *Lettre d'une mère à sa fille* afin de défendre Staël des attaques dont elle était victime. Le célèbre critique littéraire Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), dans la présentation des *Œuvres complètes* de Sophie Gay en 1864, en témoigne notamment : « [Gay] ne s'en tenait pas à des aperçus timides, et, sa nature l'emportant, elle prit bientôt la plume. Le premier usage qu'elle en fit fut d'écrire en faveur de la grande gloire controversée du jour, en faveur de madame de Staël. Le roman de *Delphine* venait de paraître, et soulevait bien des questions et des querelles. Madame Gay, sous le masque et par une lettre insérée dans un journal, prit parti; elle brisa une lance ». Sainte-Beuve, Charles-Augustin, « Madame Sophie Gay », *Œuvres complètes de Sophie Gay*, Paris, M. Lévy, 1864, p. iv. À ce sujet, voir également : Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924, pp. 62-65.

¹⁷⁹ L'anonymat est alors une pratique courante dans le milieu littéraire, en particulier pour les femmes. À ce sujet, voir notamment : Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001, p. 128. Hesse, Carla, « Reading Signatures : Female Authorship and Revolutionary Law in France, 1750-

prétendue fille¹⁸⁰, qui compte bientôt publier son premier roman, des dangers auxquels elle s'expose. Elle lui rappelle tout d'abord des vers de Deshoulières, selon lesquels « on achète un bon livre afin de s'en moquer », et exhorte sa fille à prendre acte de cet avertissement de la célèbre poétesse. Gay s'attaque ensuite plus ouvertement à l'aspect sexué des critiques encourues par les auteures dans le milieu littéraire de son époque, affirmant que ce ne sont pas tant les romans que les auteures qu'on juge. Par ailleurs, si l'auteure est une femme, cette dernière s'expose à ce que sa vie privée soit scrutée à la loupe, rejoignant ainsi les préoccupations émises par Beaufort et Staël elle-même, qu'il s'agit ici de défendre :

Si vos trois volumes paroissent aujourd'hui, demain l'on sauroit dans tout Paris, et bientôt dans les départemens, si vous êtes *grasse, forte, enluminée de santé, ou passionnée, si vous êtes d'une famille de robe ou de finance, ce qui, dans son langage délicat, veut dire la même chose. S'il vous est permis d'avoir une patrie, ou si par hasard vous ne seriez pas née dans un pays qui ne seroit plus*¹⁸¹... Et une foule de petites circonstances, toutes relatives à votre personne, à votre famille, à vos liaisons, à votre ménage¹⁸², et point du tout à votre roman. Par grâce, mon Eugénie, épargnez à ces messieurs les nouvelles impertinences et les nouvelles méchancetés dont vous seriez l'objet; laissez-les calomnier leur prochain en parlant de religion; laissez-les diffamer les femmes pour rétablir la morale, et ne vous exposez pas à recevoir des injures, des insultes même, dont la moindre vous donneroit le droit de leur intenter un procès criminel¹⁸³.

1850 », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 22, no. 3 (1989), pp. 469-487. Voir également le chapitre 1, p. 27.

¹⁸⁰ Sophie Gay est âgée de 26 ans en janvier 1803. Elle ne peut donc pas avoir mis au monde une fille en âge de publier des romans, ce qui confirme qu'il s'agit ici d'un récit brodé, néanmoins basé sur l'expérience concrète de Staël et de Gay elle-même. Notons d'ailleurs que Gay mettra au monde sa fille Delphine, nommée ainsi en l'honneur du roman de Staël, et que cette dernière, sous le nom de Delphine Gay de Girardin (1804-1855), sera destinée à une carrière littéraire brillante, la mère ayant particulièrement œuvré afin de promouvoir sa véritable fille. À ce sujet, voir chapitre 6, p. 425.

¹⁸¹ Gay fait ici référence à la nationalité suisse de Staël, la Suisse ayant été envahie par les armées républicaines en 1798, devenant une république-sœur de la France, rebaptisée *République helvétique*.

¹⁸² Le mariage de Germaine de Staël avec le baron Érik-Magnus de Staël-Holstein (1749-1802) bat de l'aile depuis plusieurs années. Les liaisons de Staël entretenues pendant son mariage avec certains hommes politiques et littéraires, et en particulier avec Benjamin Constant (1767-1830), sont également connues des critiques, qui qualifient Staël d'immorale sur cette base. À ce sujet, voir : Balayé, « Comment peut-on être Mme de Staël », op. cit., pp. 15-23.

¹⁸³ [Gay, Sophie], « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778.

Les problèmes encourus par les femmes auteures et exposés par Gay font directement référence à l'expérience personnelle de Staël, et à l'utilisation d'allusions mesquines par ses détracteurs afin de la dénigrer. Le choix de l'italique par Gay plaide d'ailleurs en ce sens. Staël faisant ici figure d'exemple contemporain d'auteure attaquée sur la base de son sexe/genre, et le fait que la mère-narratrice souhaite prémunir sa fille de ce type d'attaques tend à faire valoir que Staël n'est ici qu'un exemple parmi d'autres. Le fait que Gay, à cette époque, choisisse toujours de publier ses ouvrages de façon anonyme, en dit d'ailleurs long sur sa perception du milieu littéraire et de l'accueil qui y est réservé aux femmes auteures. L'utilisation de la citation de Deshoulières vise également à réaffirmer la permanence des attaques encourues par celles-ci, et leur réactivation à l'époque de publication de *Delphine*. Gay cite ensuite plusieurs autres écrivaines des XVII^e et XVIII^e siècles¹⁸⁴, qui ont pu exercer leur activité littéraire dans des conditions sensiblement meilleures que celles de ce début de XIX^e siècle, et ajoute :

Les femmes de lettres du temps passé pouvoient rencontrer des envieuses, mais il étoit réservé à celles de nos jours d'avoir des envieux [...]. Persuadez-vous bien qu'une femme ne peut se faire imprimer avec sécurité, qu'autant qu'elle a l'avantage de réunir trois choses absolument indispensables : un esprit médiocre, des amis journalistes, et un mari en place [...]. Attendez, ma chère, la naissance d'un chef-d'œuvre pour mettre au jour votre petit ouvrage¹⁸⁵.

Gay appelle ici sa prétendue fille à la prudence, dans l'objectif de dénoncer les périls encourus à l'heure actuelle par les femmes auteures. Mais plus important encore, elle cherche certainement à avertir les femmes dans leur ensemble, à travers le personnage de sa prétendue fille, des dangers qui les guettent, et les exhorte à user de stratégies afin de les contourner (non sans un certain sarcasme), soit attendre l'écriture d'un chef-d'œuvre avant de se lancer dans l'arène littéraire, de manière à se prémunir de certaines critiques. Mais surtout, Gay met en évidence la nécessité pour les femmes auteures de se constituer de forts appuis dans la communauté littéraire masculine, appuis qui pourront s'avérer non seulement utiles, mais essentiels, afin de garantir une réception adéquate par la critique de leurs ouvrages, ou alors la possibilité de contre-

¹⁸⁴ Marie-Madeleine de Lafayette (1634-1693), Claudine de Tencin (1682-1749), Françoise de Graffigny (1695-1758), et Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792).

¹⁸⁵ [Gay], « Lettre d'une mère à sa fille », op. cit., pp. 777-778.

attaquer de manière orchestrée. Soulignons finalement que Gay ne suivra pas ses propres conseils, puisqu'elle publiera toute son existence¹⁸⁶, et encouragera sa véritable fille Delphine Gay de Girardin (1804-1855) à faire de même. C'est donc dire que l'objectif de Gay, moins que de décourager ses contemporaines d'écrire, est plutôt en 1803 de dénoncer les attaques contre les femmes auteures, particulièrement vives à suite de la parution de *Delphine*.

La longue existence de Sophie Gay lui permet également d'apprécier à la fois la particularité de cette période spécifique, et de constater les succès ultérieurs des femmes de lettres. Nous avons d'ailleurs vu plus haut l'enthousiasme suscité chez Gay par les succès de Marceline Desbordes-Valmore en 1820. De même, si Staël est décrite comme une victime d'attaques perfides en 1803, elle devient en 1836, pour Gay, le symbole de la reconnaissance à long terme des capacités des femmes auteures, et ce, dans le cadre de la publication d'une biographie de Staël, dans laquelle elle discute de l'impact de la parution des *Réflexions sur la paix* (1795) de cette dernière :

Une jeune femme, écrire sur des sujets aussi sérieux! Pénétrer ainsi dans le domaine de la politique! C'était enfreindre tous les usages et cette loi du monde qui défendait alors aux femmes les plus spirituelles de dépasser les bornes de l'élogium ou du roman sentimental. Jusque-là les femmes auteurs n'avaient pu s'élever à une petite réputation littéraire sans qu'on les accusât de se faire aider dans leurs travaux par quelque auteur de leurs amis. Madame de Staël est la première que l'on ait jugée capable de faire ses livres, et pourtant elle était entourée des gens les plus supérieurs en esprit et en science; mais dès qu'on l'avait entendue causer avec eux, on savait que sa richesse d'idées et d'expressions ne permettait pas qu'on lui fit l'aumône de ce genre¹⁸⁷.

Germaine de Staël marque donc une nouvelle étape dans la reconnaissance des capacités des femmes auteures, à écrire des ouvrages non seulement sentimentaux, mais également « sérieux », et à les produire elles-mêmes, sans l'aide d'hommes de lettres. Ce constat, fait en 1836 au sujet d'un ouvrage paru en 1795, laisse à penser que Sophie Gay a été à même de constater, pendant les trente années qui ont séparé les deux événements,

¹⁸⁶ Elle meurt en 1852.

¹⁸⁷ [Gay, Sophie], « Madame de Staël-Holstein (la baronne) née en 1766, morte en 1817 », dans Édouard Mennechet, dir., *Le Plutarque français. Vie des hommes et des femmes illustres de la France depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours. Deuxième édition, publiée sous la direction de M. T. Hadot*, Paris, Langlois et Leclercq, 1847 [1836], p. 258.

que la « première » étape marquée par Staël a effectivement eu, du moins en partie, l'impact escompté qu'elle décrit¹⁸⁸. C'est ici la postérité et la victoire de Staël, décédée en 1817, qui sont ici mises de l'avant, de concert avec le climat défavorable de la France du Directoire et du Consulat, climat qui avait également été dénoncé par Sophie Gay en 1803 avec beaucoup plus de pessimisme.

Gay, tout comme Beaufort, a utilisé des exemples de femmes de lettres illustres des XVII^e et XVIII^e siècles, afin de démontrer, d'une part, la récurrence des attaques contre les femmes auteures, et d'autre part, le caractère particulier de leur époque, qui se caractérise par sa virulence à l'endroit des écrivaines. Et si Staël prend Sapho pour assise, c'est certainement également sur sa propre expérience qu'elle se base en avertissant les femmes des dangers de la gloire, expérience personnelle qui est également palpable dans l'Épître de Beaufort. Il est finalement intéressant de constater que ces appels à la prudence collective ont été émis dans des contextes d'attaques orchestrées contre les femmes auteures, et essentiellement autour des débats relancés par Lebrun en 1795, Maréchal en 1801 et par les critiques de *Delphine* (1802), ce qui n'est pas sans expliquer la réserve dont font montre les femmes auteures, elles-mêmes directement concernées par ces discours ambiants.

En Italie, nous ne retrouvons aucun appel à la prudence dans des documents publiés, alors que les appels à l'action et à la légitimation de l'activité littéraire féminine, nous l'avons vu, ne manquent pas. Néanmoins, les missives échangées entre Diodata Saluzzo et Fortunata Sulgher, fournissent une perspective intimiste sur la manière dont les auteures perçoivent leur histoire et les obstacles qui ont historiquement circonscrit l'activité littéraire féminine. Leur correspondance, riche de vingt lettres entre 1797 et

¹⁸⁸ L'importance de Staël comme initiatrice d'une nouvelle forme de reconnaissance de l'écriture des femmes est évidemment soulignée par plusieurs de ses contemporaines. Voir, par exemple : Marcel, Émilie, « Les femmes auteurs », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 3, 1^{er} décembre 1832, pp. 71-72. Pour une analyse de la question, voir, entre autres : Stéphanie Tribouillard, « Imiter, commémorer ou s'émanciper : comment se penser femme et écrivain après Madame de Staël ? », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 139-155. Pour une analyse de l'admiration des proto-féministes du XIX^e siècle envers Mme de Staël, voir : McFadden, Margaret, *Golden Cables of Sympathy : The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Stanford, Stanford University Press, 1999, pp. 102, 112, 174.

1799, se situe d'ailleurs en plein *Triennio*, période qui suscite de nombreux débats sur les droits politiques et la destination sociale des femmes. À cette époque, l'improvisatrice Fortunata Sulgher a cessé la plupart de ses activités publiques depuis quelques années, tandis que la jeune Diodata Saluzzo connaît un succès fulgurant en publiant son premier recueil de poésies en 1796.

La question de la prépondérance des hommes en littérature, et des limites inhérentes imposées aux femmes, constitue la trame de fond de cette correspondance. Diodata Saluzzo, en 1797, s'interroge sur les raisons pour lesquelles historiquement, aucune femme auteure n'a été associée au « génie littéraire », comme le sont les poètes Francesco Pétrarque (1304-1374), Torquato Tasso (1544-1589) ou Ludovico Ariosto (1474-1533)¹⁸⁹ :

Je crois qu'une femme peut atteindre le sommet de la perfection en toute chose qu'elle entreprend; et vous voulez que je vous dise cordialement ma pensée? Si nous n'avons pas parmi les femmes un Pétrarque, ou Tasse ou un Arioste, j'en accuserais volontiers l'orgueil irrationnel de notre sexe. Je ne connais personnellement pas cette maladie¹⁹⁰.

Diodata Saluzzo, alors au sommet de sa gloire et particulièrement optimiste, se base ici sur l'orgueil féminin (i.e. la peur de la critique) pour expliquer le peu de succès des femmes poétesses par le passé, et fait d'ailleurs valoir, notamment à partir de son propre exemple, que cette situation n'est pas irrémédiable. Fortunata Sulgher, beaucoup moins optimiste que sa jeune protégée, affirme néanmoins qu'il ne s'agit pas tant de l'orgueil des femmes, que des limites qui leur sont et leur ont été imposées socialement. Leur manque d'instruction est particulièrement ciblé par Sulgher, les parents étant « plus disposés à favoriser l'éducation des mâles » par opposition aux femmes qui étudient « à peine l'histoire, la mythologie et [...] un peu de science »¹⁹¹. Selon cette dernière, les

¹⁸⁹ Saluzzo, Diodata, Torino, Sulgher, Fortunata, Firenze, 10 décembre 1797, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 56 (5).

¹⁹⁰ « Io credo che una donna può giungere al sommo della perfezione in qualunque cosa ch'ella intraprenda; e volete ch'io vi dica cordialmente il mio Pensiero? Se non abbiamo fra le donne un Petrarca un Tasso un Ariosto io n'incolperei volentierissimo l'Amor proprio irrazionale del Sesso : io questa malattia non la conosco ». Saluzzo, Diodata, Torino, Sulgher, Fortunata, Firenze, 10 décembre 1797, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, Carteggi Vari N. A. 906, III, 56. (5).

¹⁹¹ « sempre rivolte a favorire l'educazione dei maschi [...] e noi appena [...] l'istoria, la

hommes ont historiquement réuni en leur giron toutes les conditions matérielles et culturelles nécessaires au développement du « génie littéraire », tandis que la réussite des femmes est et a été minée par les obligations sociales et familiales qui leur incombent :

Ah ma chère! Notre sort s'oppose trop à nos progrès possibles; dans certaines conditions, plusieurs choses ne s'y prêtent pas; dans d'autres, si elles nous conviennent, nous avons moins de force, moins de temps, plus de distractions; et entourées d'adulation, nous nous habituons à nous contenter de peu. Vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que j'aurais voulu faire et combien peu j'ai réussi à réaliser; chaque fleur a écloé trop tard, et je mourrai avant d'en avoir cueilli le fruit; des mésaventures inouïes d'adolescente, des maladies d'épouse longues et pénibles, six accouchements, des convulsions habituelles, des enfants qui m'occupent, des devoirs que je devais remplir : voilà les motifs qui ont retardé mes pas, comme ils retardent ceux de beaucoup d'autres. Ma très chère amie, croyez-moi, cultivez votre talent qui est peu ordinaire, soyez l'exemple et l'amour de vos amies, le délice de la famille dans laquelle vous êtes née, celle au sein de laquelle vous donnerez peut-être la vie à des enfants reconnaissants; engagez-vous à en faire des bons citoyens, aussi bons que cultivés, à la patrie, et voilà vos poèmes futurs... Mais peut-être que vous détestez l'amour pour aimer la gloire, et alors je tiens à vous, j'espère vous revoir au premier plan entre les femmes qui ont été et qui seront¹⁹².

Les opinions de Sulgher sur la place des femmes dans l'univers littéraire et sa propre expérience se confondent dans cette lettre, où elle fait part de ses propres frustrations et des limites structurelles et historiques qui ont été imposées aux

mitologia, e [...] un poco di scienza ». Sulgher, Fortunata, Firenze, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 30 décembre 1797, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 418-421.

¹⁹² « Ah mia cara! la nostra sorte si oppone troppo ai nostri possibili progressi; in uno stato molte cose non ci convengono; in un'altro, se ci convengono, abbiamo meno forza, meno tempo, più distrazione; e circondate dall'adulazione ci avvezziamo ed essere contente di poco. Non potete credere quando io stessa avrei voluto fare e quanto poco mi è riuscito di fare; ogni fiore è tardi per me spuntato, ed io morì prima di corre il frutto; da ragazza sventure inaudite, da maritata malattie lunghe e penose, sei parti, convulsioni abituali, figli che mi occupavano, doveri che io doveva adempiere; ecco i motivi che hanno ritardato i miei passi, come ritardano quelli di molte altre. Cara la mia amica, credetemi, coltivate il vostro non ordinario talento, siate l'esempio e l'amore delle vostre amiche, la delizia della famiglia in cui nascete, quella nella quale dovrete forse dar vita a dei grati oggetti; impegnatevi a farne dei buoni cittadini alla patria colti, non meno che buoni, ed ecco i vostri poemi futuri... Ma forse voi odiate l'amore per amare la gloria, ed allora tengo a voi, e mi auguro di vedervi nel primo posto fra le donne che furono e che saranno ». Ibid.

femmes auteures. D'un même souffle, elle encourage les ambitions de Saluzzo, et la met en garde face à ce qui l'attend, à partir de son propre exemple, des raisons « qui ont retardé mes pas, comme [elles] retardent ceux de beaucoup d'autres ». Sulgher entretient un discours ambivalent par rapport à Diodata Saluzzo, la pressant, d'une part, de reconnaître les limitations inhérentes à leur sexe/genre, et perdurant à leur époque, l'exhortant à en accepter certaines pour elle-même (famille, enfants), et d'autre part, la poussant à tenter de dépasser ces limitations afin de figurer « au premier plan entre les femmes qui ont été et qui seront ». L'invocation, en plein *Triennio*, de la nécessité d'éduquer de « bons citoyens et patriotes cultivés », alors que le discours de la maternité républicaine¹⁹³ bat son plein, n'est guère surprenante. Par ailleurs, les deux destinées (amour ou gloire) semblent difficilement compatibles pour Sulgher, un discours que tient Germaine de Staël exactement à la même époque dans *De l'Influence des Passions* (1796)¹⁹⁴, et qui n'est pas sans témoigner de la teneur et de la réactivation des débats. Fortunata Sulgher émet par ailleurs des regrets de n'avoir pu se consacrer entièrement à

¹⁹³ La maternité républicaine, traduction imparfaite de « republican motherhood », est typique de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et fleurit à partir de la Révolution américaine, pour culminer à partir de la Révolution française. Le modèle féminin de la maternité républicaine, qui s'oppose aux femmes soi-disant toutes puissantes sous l'Ancien Régime et pétrées d'intrigues, représente désormais celles qui, préoccupées par l'éducation de leurs enfants comme par leurs devoirs domestiques, cherchent à bien instruire ces derniers, de manière à en faire des citoyens éclairés et utiles à la patrie. Or, pour ce faire, une meilleure éducation des femmes est nécessaire, l'appel à la maternité républicaine, faisant ainsi office de stratégie pour les écrivaines concernées par l'éducation féminine et souhaitant la mise en place de réformes en ce sens. Pour l'invocation de la maternité républicaine comme stratégie pour l'obtention de droits politiques pour les femmes pendant le *Triennio*, voir notamment : Buttafuoco, « Virtù civiche e virtù domestiche », op. cit., pp. 81-88. Pour le XIX^e siècle, Whitney Walton montre que les écrivaines reprennent à leur compte le concept de maternité républicaine, de manière à le combiner avec l'idéologie féministe émergente, et ainsi justifier leur prise de parole en tant que femmes dans la sphère publique. Voir : Walton, Whitney, *Eve's Proud Descendants : Four Women Writers and Republican Politics in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2000. Sur la maternité républicaine, voir également : Rendall, Jane, *The Origins of Modern Feminism : Women in Britain, France and the United States (1780-1860)*, London, MacMillan Publishers, 1985. Hunt, Lynn, « Male Virtue and Republican Motherhood », dans Keith Michael Baker, dir., *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, New York, Pergamon Press, 1987, pp. 195-208.

¹⁹⁴ Il n'est toutefois pas fait mention de la lecture de ce livre par Fortunata Sulgher dans ses correspondances avec d'autres femmes auteures.

la gloire littéraire, et semble appeler Diodata Saluzzo à reprendre ce flambeau en faisant le choix d'une destinée autre que la sienne, devenant ainsi une véritable devancière, qui serait peut-être ainsi à même d'amorcer une nouvelle ère pour les femmes auteures.

Trois mois plus tard, dans sa réponse, la jeune Diodata Saluzzo avoue à Fortunata Sulgher avoir été d'abord assez déprimée suite à la lecture de son vibrant appel à la prudence :

Dans votre dernière lettre écrite en décembre [...] vous m'avez dit des choses à même de décourager la plus courageuse femme du monde : je vous confesse candidement que mon esprit assez fervent et l'enthousiasme que m'ont inspiré les œuvres des grands maîtres m'ont fait désirer, peut-être plus que je l'aurais dû, un siège lumineux sur notre Parnasse [...]; mais je me console en me disant que peut-être une autre femme plus chanceuse arrivera à émuler [les grands maîtres] avec le temps. Si je ne suis pas [parmi] celles-ci, je m'en accuserais moi-même, jamais mon sexe. Je vois aussi que dans chaque état, se dressent devant nous mille embûches qui retardent le développement de notre esprit. Mais quelles embûches ne surmontent pas l'esprit véritablement créateur? Vous, ma chère, le savez bien, et en me citant votre exemple, vous n'avez fait que confirmer mon opinion¹⁹⁵.

Diodata Saluzzo a donc été, de concert, découragée et réconfortée par l'exemple de Fortunata Sulgher qui, malgré les limites qu'elle nommait dans sa dernière lettre, a tout de même réussi à devenir une improvisatrice de renom et suscité en ce sens l'admiration de Saluzzo. Cette dernière, même si elle se montre relativement modeste dans cette lettre, n'en émet pas moins le désir sous-jacent d'arriver elle-même à « émuler les grands poètes avec le temps », et n'exclut pas cette possibilité, Sulgher la croyant d'ailleurs de cette trempe. Quelques mois plus tard, Sulgher revient à la charge, lorsque Diodata Saluzzo lui confie que son mariage est imminent. Traitant de la perte

¹⁹⁵ « Nell'ultima lettera vostra scritta in xbre [...] voi mi avete detto cose da disanimare la più coraggiosa donna del Mondo : vi confesso candidamente che l'ingegno mio assai fervido e l'Entusiasmo che m'inspirano le opere de' gran maestri mi fanno desiderare forse più ch'io non dovrei un posto luminoso sul nostro Parnasso [...]. Ma ben sì mi compiaccio nel dirmi che forse altra Donna più felice arriverà ad emularli col tempo : onde s'io non son quelle ne incolpi me stessa, il sesso non mai. Vedo anch'io che in ogni stato mille sono per noi gli inciampi che ritardano il genio. Ma quanti inciampi non supera il genio veracemente creatore? voi, cara, ben lo sapete, e citandomi l'esempio vostro altro non avete fatto che confermare l'opinione mia ». Saluzzo, Diodata, Torino, Sulgher, Fortunata, Firenze, 30 mars 1798, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N.A., 906, III, 56 (7).

d'indépendance entraînée par le mariage, Fortunata Sulgher expose ici sa propre expérience :

Ma chère, l'expérience est une grande source d'enseignement : écoutez ce qui m'est arrivé. J'ai improvisé pendant treize années [...]; j'ai bénéficié de l'approbation des autres au début [...]; j'ai peiné à acquérir la facilité, la culture, le goût, mais oh Dieu! en continuant à aller de l'avant, je me suis aperçue que j'ai fait un tiers de la route très rapidement, et je ne sais même pas comment j'ai passé les derniers deux tiers. Présentement, je me trouve chaque jour confrontée à une nouvelle difficulté [...] et quelle que soit l'issue de mon chemin, je ne suis pas certaine de la perfidie, de la malignité des gens nombreux, qui ne voudraient pas trouver des femmes sur la voie de la gloire. Mais que dis-je? Glaucilla¹⁹⁶ [Diodata] sera peut-être Temira [Fortunata]? Voilà ce que j'espère, que vous serez chère aux savants, que vous vous distinguerez [...] et il ne me déplaira pas d'être précédée par vous, le monde saura ainsi que je suis votre amie sincère et affectionnée¹⁹⁷.

Après un constat plutôt déterministe dans la première lettre, Sulgher semble ici de plus en plus optimiste et affirmée, d'une part, quant à son propre mérite (même si son parcours a été traversé de difficultés), et d'autre part, face aux capacités de Diodata Saluzzo à être acceptée dans la communauté littéraire mixte, s'appuyant en cela partiellement sur son propre exemple. Sulgher tient un discours ambivalent au sujet des « gens nombreux » qui se montrent hostiles aux femmes dans le milieu littéraire, et semble impliquer que le talent et l'appui d'hommes savants peuvent malgré tout venir à bout de leur résistance. En effet, obtenir l'approbation des hommes lettrés en particulier (ainsi que celle de Sulgher elle-même) semble important dans cet exercice, une stratégie qui était aussi mise de l'avant par Sophie Gay. Encore une fois, Sulgher, en fin de

¹⁹⁶ Glaucilla Eurotea est le patronyme de Diodata Saluzzo à l'Académie degli Arcadi di Roma. Celui de Sulgher est « Temira Parrasside ».

¹⁹⁷ « Mia cara, gran maestra è l'esperienza; udite che cosa è accaduto a me. Io spontaneamente ho improvvisato di tredici anni [...]; sono stata favorita dall'approvazione altrui sul mio cominciare [...]; ho fatto ogni fatica per acquistare facilità, cultura, gusto, ma oh Dio! che pell'andare avanti mi sono accorta, che a un terzo di strada si arriva con veloce rapidità, ma gli altri due terzi di cammino si percorrono poi non so come. In quanto a me trovo ogni giorno nuove difficoltà [...] e qualunque sia il termine del mio cammino, non son sicura della perfidia, della malignità dei molti, che non vorrebbero per la via della gloria trovar donne. Ma che dico io? Glaucilla sarà forse Temira? Ecco ciò che spero, che voi sarete cara ai dotti, che vi distinguerete [...]; ne mi dispiacerà di esser preceduta da voi, perchè sappia il mondo che sono la vostra affezionatissima amica vera ». Sulgher, Fortunata, Firenze, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 15 avril 1798, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 421-422.

carrière, dit se plaire d'être « précédée par Diodata Saluzzo », et semble lui passer le flambeau, ayant foi en ses chances de succès actuels et futurs.

Leurs échanges sur la question se poursuivent également dans des ouvrages publiés. Si Sulgher se montrait parfois ambivalente dans les correspondances, elle n'hésite toutefois pas à définir Saluzzo comme digne représentante d'une ère nouvelle pour les femmes auteures, grâce à laquelle « il ne sera plus permis / Aux hommes d'insulter notre sexe »¹⁹⁸. L'appel à la prudence de Sulgher dans leurs correspondances, basée sur l'expérience des femmes antérieures comme sur la sienne propre, et sa prise de position plus incisive dans ce poème, sont par ailleurs révélateurs des stratégies de mise dans un document publié, par opposition à une correspondance intimiste et amicale, au sein de laquelle les femmes auteures peuvent réellement s'ouvrir sur les difficultés qu'elles expérimentent.

5. Conclusion du chapitre

Si en dénonçant à la face du milieu littéraire les limites qui leur sont imposées, les écrivaines étudiées utilisent les accomplissements de femmes de lettres antérieures, c'est toutefois aux contemporaines qu'elles offrent un appui, via les procédés de mise en parallèle, de commémoration, et de promotion de l'émulation individuelle et collective. Par ces procédés, les femmes de lettres antérieures et contemporaines sont interpellées, afin de fournir des preuves des succès possibles par et pour les femmes. L'utilisation des expériences vécues par ces auteures vise, d'une part, à appeler les contemporaines à la prudence et à l'emploi de stratégies, et d'autre part, à définir une généalogie de femmes proactives, dans l'optique de légitimer l'activité littéraire féminine dans son ensemble. Dans les deux cas de figure, les écrivaines orientent le travail des femmes de lettres, et celles qu'elles choisissent de poser en exemple, en fonction des réalités propres à leur époque. L'imbrication des contextes politiques et littéraires est d'ailleurs sous-tendue par leur argumentation, qu'il s'agisse de démontrer les similitudes entre les reines et les auteures pour Montanclos, ou de dresser des parallèles entre l'obtention de droits

¹⁹⁸ « non sarà permesso/Più all'uomo d'insultare al nostro Sesso ». Sulgher, Fortunata, « A Glauilla Eurotea. Ottave », *Poesie di Diodata Saluzzo*, Pisa, Tipografia della Societa Letteraria, 1802, pp. 170-171.

politiques et la reconnaissance de l'activité littéraire féminine sous la Révolution, particulièrement bien explicités par Pipelet, Lattanzi et Staël.

En effet, si les références croisées aux femmes de lettres antérieures et contemporaines couvrent l'ensemble de la période étudiée (1770-1840), nous remarquons toutefois que plus de la moitié des témoignages exposés dans le cadre de ce chapitre, qu'il s'agisse d'appels à la proactivité ou à la prudence, ont été émis entre 1795 et 1803, et que parmi ceux-ci, la grande majorité sont livrés par des Françaises. Cette période semble donc, de l'avis des auteures comme de l'historiographie, avoir été particulièrement névralgique pour les femmes de lettres en France. De leur côté, les auteures actives pendant le *Triennio* (1796-1799), période où est lancé en Italie le débat sur l'obtention de droits politiques pour les femmes, ressentent aussi le besoin de légitimer l'activité littéraire féminine. C'est donc dire que les auteures reconnaissent l'importance de la communauté des écrivaines, qu'elles appellent leurs contemporaines à l'action ou à la prudence – ou plus spécifiquement à un repli stratégique –, et ce, de façon accrue en temps de crise, ou à tout le moins, lorsque les débats sur les femmes se font plus vivaces. Ces débats, tout comme les généalogies et la nécessaire légitimation de l'autorat féminin qui les sous-tendent, traversent l'ensemble de la période.

Les écrivaines, en France comme en Italie, ont donc senti le besoin de s'exprimer et de se définir, individuellement et collectivement, comme étant à la fois femmes et auteures, en prenant assise sur des modèles de femmes de lettres ayant déjà fait leurs preuves et qui sont célébrées comme telles par les contemporains. Il est également aisé de remarquer que les Italiennes se réfèrent presque exclusivement à leurs concitoyennes, ainsi que le font les Françaises. Les exemples de Sapho et des autres poétesses grecques de l'Antiquité sont, quant à eux, mobilisés de part et d'autre des Alpes, étant réclamées comme faisant partie de l'héritage occidental davantage que spécifiquement hellénique. De même, les poétesses ont généralement tendance à se référer à d'autres poétesses, ces dernières étant particulièrement exemplifiées, et ce, probablement parce que la poésie demeure un genre où plusieurs femmes de lettres se sont illustrées et s'illustrent toujours

pendant la période à l'étude, le genre poétique étant reconnu, tout comme le roman, comme plus propre aux plumes féminines, « naturellement » sensibles¹⁹⁹.

L'aspect disparate, voire atemporel des généalogies, est également à mentionner. Si ce sont souvent les mêmes écrivaines qui reviennent (Deshoulières remportant la palme pour les Françaises, Vittoria Colonna pour les Italiennes), les généalogies répertoriées ne se veulent certes pas exhaustives. En effet, les écrivaines ne cherchent pas, par exemple, à y inclure une femme de chaque courant littéraire, de chaque époque, etc. Ce n'est pas tant l'historicité de la généalogie qui semble importante, que sa résonance contemporaine pour les femmes de lettres de la période 1770-1840, dans un contexte de légitimation de l'activité littéraire antérieure et actuelle. Dans cette perspective, les généalogies littéraires féminines reposent d'abord et avant tout sur le talent, d'une part, et sur la célébrité, d'autre part. Il est aisé de remarquer que ce sont presque exclusivement des exemples de femmes déjà illustres auxquelles les contemporaines se réfèrent. Il ne s'agit donc pas tant d'inscrire des femmes de lettres antérieures dans des généalogies, mais plutôt de prendre assise sur des généalogies littéraires déjà construites (le talent et la célébrité de certaines les faisant passer à la postérité), afin d'inscrire des auteures contemporaines à l'intérieur de celles-ci de manière à leur ménager des succès et une postérité analogue. Les auteures légitiment du même coup leur propre activité littéraire, et contribuent à s'insérer elles-mêmes au sein des généalogies qu'elles décrivent, Constance Pipelet et Elisabetta Caminer demeurant les plus explicites en ce sens.

Il est d'autant plus intéressant de constater que si Sapho est utilisée tout au long de la période, et plus particulièrement après la Révolution française, en tant qu'auteure associée à l'Antiquité grecque, voire à son legs démocratique, si Mesdames de Sévigné (1626-1696) et de Lafayette (1634-1693) sont référencées, en France et en Italie, pendant l'Ancien Régime²⁰⁰, on ne remarque en France que peu de références positives à

¹⁹⁹ Seth, « Les Muses de l'Almanach », op. cit., pp. 105-120. Le fait que la poésie soit reconnue comme plus propre à la sensibilité féminine, n'est certes pas étranger à la dénonciation par Lebrun des femmes auteures à travers les poétesses, considérant les succès que ces dernières remportaient sous la France du Directoire.

²⁰⁰ Nous l'avons vu à travers l'exemple cité plus haut, concernant Caminer et

des femmes de lettres aristocrates des XVII^e et XVIII^e siècles, pendant la décennie 1790²⁰¹. Les auteures suivent en cela l'opinion d'une partie du milieu littéraire révolutionnaire, peu enclin à reconnaître les accomplissements des soi-disant *Précieuses* en particulier, et des femmes de lettres aristocrates en général²⁰². En effet, les références à Deshoulières, Sévigné et Lafayette ne reprennent véritablement qu'avec le Directoire, l'Empire et la Restauration, périodes où les titres de noblesse sont graduellement rétablis et où l'héritage culturel de l'Ancien Régime n'est pas autant conspué que sous la république montagnarde. Christine Planté et Alison Finch notent un déclin des références aux femmes de lettres associées à la préciosité dans les poésies féminines du XIX^e siècle, et plus particulièrement à partir de la monarchie de Juillet (1830), plus « libérale » et encline à reconnaître l'héritage révolutionnaire²⁰³. Ce bref survol montre que les femmes de lettres sont conscientes de la nécessité de choisir des modèles, non seulement glorieux, mais adéquats en regard du contexte socio-politique, dans une

Montanclos. Sur l'utilisation de Sévigné comme modèle au XVIII^e siècle, voir également : Aurora Wolfgang, « 'Notre vieille amie' : Mme de Sévigné dans la correspondance de Mme de Graffigny et Devaux », Mallinson, *Françoise de Graffigny*, op. cit., pp. 109-117. Jonathan Mallinson, « 'Cela ne vaud pas Zaïde' : Graffigny, lectrice de Mme de La Fayette », Ibid., pp. 118-128. Voir également : Van Dijk, « Les femmes se lisaient-elles ? », Ibid., p. 131 (sur l'importance des figures de Lafayette et de Sévigné dans la correspondance de Françoise de Graffigny).

²⁰¹ *L'Épître d'une femme à une femme*, publiée par Beaufort en 1795, soit après la chute de la république radicale de l'an II, en plein Directoire – les élites renouent alors avec certains éléments d'étiquette associés à l'Ancien Régime – représenterait en ce sens une exception. Cet écrit est analysé en détails à la p. 143 de ce chapitre.

²⁰² Elizabeth Colwill note que le journal *La Décade philosophique* s'inscrit dans ce courant. « La Décade [...] attribuait tant à Mme de Tencin [1682-1749] et qu'à Mme de Sévigné des pouvoirs (illégitimes) dans la sphère « publique » pré-révolutionnaire ». « The Décade [...] [analysed] the pre-revolutionary past and attribute[d] (illegitimate) « public » powers to Mme de Tencin and Mme de Sévigné alike ». Elizabeth Colwill, « Women's Empire and the Sovereignty of Man in *La Décade Philosophique*, 1794-1807 ». *Eighteenth-Century Studies*, 29 (3), 1996, pp. 280-281.

²⁰³ Planté, *Femmes poètes du XIXe siècle*, op. cit., pp. xvii-xviii. Finch, Alison, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 27.

optique de légitimation des contemporaines comme de conviction du milieu littéraire mixte²⁰⁴.

S'il est parfois difficile de différencier flatterie et sincérité dans la description des accomplissements de femmes ayant vécu à la même époque que l'émettrice de l'hommage, la flatterie devient toutefois illusoire lorsqu'il s'agit de femmes de lettres décédées depuis belle lurette. La construction d'une généalogie littéraire, prenant en compte les accomplissements de femmes de lettres antérieures dans l'objectif de légitimer les contemporaines, doit ici être comprise comme une stratégie²⁰⁵, une stratégie qui sera d'ailleurs reprise par les écrivaines de la seconde moitié du XIX^e siècle, en France comme en Italie²⁰⁶. La particularité des généalogies définies par les auteures réside certainement dans leur utilisation à des fins de légitimation de l'activité littéraire féminine, par le biais d'un aller-retour entre le passé et le présent. Il devient alors intéressant pour elles de subvertir cette généalogie, partiellement définie par les canons littéraires masculins, et de se l'approprier dans une volonté exemplificatrice pour leurs contemporaines. Il s'agit alors d'appeler ces mêmes contemporaines à poursuivre cette

²⁰⁴ Sur la postérité des *Précieuses* en France, voir notamment : Maître, Myriam, *Les précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 1999. Notons également que la brièveté du régime révolutionnaire français en Italie n'a pas engendré un mouvement de régénération littéraire anti-aristocratique aussi radical qu'en France. On y note dans les écrits des femmes de lettres davantage de constance dans l'emploi de divers modèles littéraires associés à la noblesse, contrairement à la situation des Françaises, décrite ci-haut.

²⁰⁵ Notons que certains hommes, dans une perspective de défense de l'activité littéraire féminine, utiliseront également de telles généalogies. Dans sa réponse à Lebrun, Gabriel Legouvé (1764-1812) cite également les accomplissements de femmes de lettres antérieures et contemporaines. Voir : Legouvé, Gabriel, « Au citoyen Lebrun, sur les vers qu'il a adressés aux belles qui veulent devenir poètes », *Almanach des Muses*, Paris, Delalain, 1801-1802 [1800], pp. 68-69. La prise de position de Legouvé est, et pour cause, considérablement moins revendicatrice que celle de Constance Pipelet qui, comme elle le signifie elle-même, est « juge et partie » dans cette querelle.

²⁰⁶ Pour l'Italie, voir notamment les nombreuses références faites à des écrivaines antérieures par la journaliste Gualberta Alaide Beccari (1842-1906) dans le périodique féministe *La Donna*. Schwegman, Marjan, *Gualberta Alaide Beccari : Emancipazionista e scrittrice*, Pisa, Domus Mazzianiana, 1996. Pour la France, voir les nombreuses références à Staël dans les œuvres de la proto-féministe Hortense Allart (1801-1879), présentées dans : Bertelà, Maddalena, *Hortense Allart entre Madame de Staël et George Sand, ou, Les femmes et démocratie*, Pisa, Edizioni ETS, 1999, pp. 21-94.

généalogie littéraire féminine, en perpétuel renouvellement, dans un contexte de visibilité accrue des auteures, d'une part, et de remise en question constante de leur contribution, d'autre part.

L'historienne du féminisme Gerda Lerner a par ailleurs établi que la redécouverte par les femmes de leur histoire constitue la première étape vers la prise de conscience de leur valeur en tant que groupe²⁰⁷. En illustrant les accomplissements des auteures à travers l'histoire, les auteures de la période 1770-1840 reconnaissent l'importance cruciale de la communauté des écrivaines, et peuvent ainsi mieux s'outiller, individuellement et collectivement, afin de prendre assise sur les modèles de celles qui les ont précédées, comme sur leurs contemporaines, dans une perspective de valorisation et de légitimation de l'activité littéraire féminine. L'étude de cette mobilisation de l'histoire par douze auteures répond par ailleurs à l'appel de Nicole Pellegrin, Isabelle Havelange et Sabine Juratic, qui argumentaient en 2006 pour des « enquêtes longues » et « par cohortes » plutôt que par individuelles, enquêtes qui pourraient notamment mener à la redécouverte de communautés de femmes productrices de différents types de récits historiques²⁰⁸.

Il est aussi significatif de constater que si les Italiennes citent fréquemment les figures de Vittoria Colonna (1490-1547) et de Veronica Gambara (1485-1550), une contemporaine fréquemment citée demeure Corilla Olimpica, référencée par Saluzzo, Bandettini et Sulgher. Si lors de son couronnement controversé en 1776, Corilla Olimpica semble avoir reçu l'appui officiel de seulement deux autres auteures dans le cadre de publications²⁰⁹, pendant le *Triennio* et après son décès en 1800, cette dernière est rapidement reconnue comme personnage féminin marquant des généalogies littéraires féminines. Sulgher va même jusqu'à dénoncer par la bande les attaques dont

²⁰⁷ Lerner, *The Creation of Feminist Consciousness*, op. cit.

²⁰⁸ Isabelle Havelange, Sabine Juratic et Nicole Pellegrin, « Femmes et histoire. Pour des enquêtes longues », dans Arnould et Steinberg, *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, op. cit., pp. 13-37 (p. 21). Nicole Pellegrin, « En guise de préface. Marie Stuart, Tacite et quelques silences. Aperçus sur l'histoire des activités d'historien(ne)s. Éléments bibliographiques », *Histoires d'historiennes*, op. cit., p. 13.

²⁰⁹ Paola Giuli ne compte que deux poèmes féminins parus dans les recueils collectifs destinés à appuyer publiquement Corilla Olimpica. Voir : Giuli, « 'Monsters of Talent' », op. cit., pp. 303-330. Giuli, « Women Poets and Improvisers », op. cit., pp. 69-92.

Corilla Olimpica a été l'objet de son vivant. Est-ce à dire que Corilla Olimpica devient, pour Sulgher, Saluzzo et Bandettini, un emblème des attaques contre les femmes auteures et de la résistance qui peut y être opposée? Des recherches sur la postérité de Corilla Olimpica et sur sa réception par les femmes auteures seraient nécessaires pour corroborer ce constat. Paola Giuli, qui s'est intéressée à cette question, estime quant à elle que Corilla Olimpica a laissé « une marque profonde, dans l'imaginaire non seulement italien, mais aussi européen – [elle] a inspiré une génération de femmes »²¹⁰. Néanmoins, au moment même des événements, soit en 1776, les attaques dont elle a fait l'objet n'ont pas suscité de réelles prises de position féminines, à l'exception des deux poèmes répertoriés par Giuli. Il ne s'agit donc pas d'un « moment fort », au même titre que ce qui se produit en France sous la Révolution, au cours de laquelle les publications de Lebrun et Maréchal suscitent une floraison de réponses émises par des femmes, ainsi que nous l'avons vu.

Les Italiennes, à l'exception d'Elisabetta Caminer – rédactrice et propriétaire de journaux voués à la diffusion des Lumières, qui y réagit fréquemment à des publications questionnant les capacités littéraires des femmes –, si promptes à nommer explicitement leurs modèles féminins, ne nomment toutefois pas clairement les ennemis des femmes de lettres qu'elles dénoncent. En contrepartie, les Molière, Boileau, Rousseau, Lebrun et Maréchal sont expressément nommés par les Françaises. Par ailleurs, aucun « moment fort », caractérisé par des attaques contre les auteures et des réponses féminines nombreuses à celles-ci, n'est identifiable en Italie. Si Caminer réagit à la publication de certains livres à caractère ouvertement misogyne, ceux-ci ne semblent toutefois pas susciter de réels débats mettant en scène des groupes de femmes auteures²¹¹. Pourtant, les détracteurs des femmes ne manquent pas dans la péninsule, ainsi que l'ont

²¹⁰ « left a deep mark non only on the Italian, but also on the European imagination – [she] inspired the work of generations of women poets ». Ibid., p. 77. Paola Giuli soutient également que le personnage de Corinne dans le roman éponyme de Staël, est directement inspiré de l'histoire de Corilla Olimpica. Giuli, Paola, « Tracing a Sisterhood : Corilla Olimpica as Corrine's Unacknowledged Alter Ego », dans Karina Szmurlo, dir., *The Novel's Seduction : Stael's Corrine in Critical Inquiry*, Lewisburg (PN), Bucknell University Press, 1999, pp. 165-184.

²¹¹ On pense par exemple à la publication de l'ouvrage *Lo Scoglio dell'Umanità* (1774), qui sera discuté au chapitre suivant, p. 216.

mis en évidence les travaux de Fiorenza Taricone, Luciano Guerci, Luisa Ricaldone, Rebecca Messbarger et Susan Dalton²¹². Peut-on attribuer la relative absence de réponses orchestrées aux remises en causes des femmes auteures à leur présence dans les institutions culturelles officielles, telles que les académies et universités, lieux de production de savoir et de discours au sein desquels les femmes peuvent avoir une (certaine) influence coercitive?²¹³ La question mérite d'être posée. Nous mettrions plutôt de l'avant les stades différenciés de l'historiographie, abondante pour le cas de la France, récente et en éclosion pour le cas de l'Italie, de même que fragmentée en fonction des différents territoires qui la composent, ce qui rend l'identification des diverses interventions féminines aisée dans un cas, et plus ardue dans l'autre.

La Révolution favorise la polarisation des débats sur les femmes intellectuelles en France. Celles-ci sont par ailleurs associées à une élite/noblesse caractéristiques de l'Ancien Régime, et ne cadrent donc pas avec le renouveau révolutionnaire. La question des droits politiques des femmes est directement liée à cette perception. Les Italien-ne-s, qui débattent également de la question, débats dans lesquels plusieurs femmes se sont illustrées, et nommément Carolina Lattanzi²¹⁴, ne sont pas autonomes dans cet exercice,

²¹² Taricone et Bucci, *La condizione della donna*, op. cit. Guerci, *La discussione sulla donna*, op. cit. Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit. Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003, pp. 11-23.

²¹³ Sur la participation des femmes aux académies, voir le chapitre 1, p. 15 et suivantes. Par ailleurs, un moment marquant de la *querelle des femmes* en Italie s'est déroulé dans la première moitié du XVIII^e siècle, autour du débat de l'Académie des Ricovrati (1723), brillamment documenté par Rebecca Messbarger. Ce débat, auquel a participé Aretafila de' Savini Rossi (1687 - ?), s'est tenu dans le cadre d'une représentation publique marquée par la présence de plusieurs femmes dans les gradins. Ces dernières ont été directement interpellées dans le plaidoyer de Savini Rossi, qui argumentait en faveur de l'inclusion des femmes en tant que membres à part entière au sein de l'académie. La présence de plusieurs femmes directement concernées par ce débat a donc contribué à favoriser la prise de parole de Savini Rossi, et à contredire par le fait les arguments de ses adversaires. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit., pp. 41-47.

²¹⁴ On pense également à la comtesse romaine Rosa Califronia (dates inconnues), qui a publié en 1794 une *Breva difesa dei diritti delle donne* (Brève défense des droits des femmes), Assise, [s.e]). Annetta Vadori a aussi publié un discours en faveur du droit de vote des femmes. *Discorso della cittadina Annetta Vadori pronunciato nella Società di Pubblica Istruzione in occasione che fu invitata a pronunciare il giuramento solenne :*

et dépendent du bon vouloir des Français, d'une part, et des négociations constantes avec les puissances étrangères chassées par les révolutionnaires, d'autre part.

Pourtant, nous avons vu que les Italiennes à l'étude ont été, pendant le *Triennio* et dans les premières années du XIX^e siècle, marquées par la présence française, particulièrement promptes à dénoncer individuellement les déconsidérations de l'activité littéraire féminine. Ont-elles été guidées dans cette dénonciation, et ce désir de légitimation de l'activité littéraire féminine, par les événements politiques? Des recherches plus étendues sur la perception des femmes auteures pendant le *Triennio* seraient nécessaires pour corroborer cette hypothèse. Chose certaine, en des temps politiques troubles, à une époque de débats sur les femmes auteures et sur la destination sociale des femmes, le fait de prendre assise sur des auteures antérieures semble une base sécurisante et solide pour les écrivaines. Par ailleurs, ce chapitre a mis en lumière, à partir de l'analyse d'un large éventail de sources et d'auteures, un certain malaise identifiable, environ au même moment, en France ou en Italie, par les femmes auteures autour de leur activité littéraire, et un désir fort de légitimation de l'activité littéraire féminine par le rappel des succès des auteures antérieures, et l'utilisation de stratégies communes et multiples pour ce faire.

vivere livera o morire, Venezia, G. Zatta, 1797. Pour un résumé récent des différentes contributions féminines aux débats politiques sur les femmes pendant le *Triennio*, voir notamment : Filippini, « Donne sulla scena politica », op. cit.

Chapitre 3 : « Le plus beau joyau de notre couronne littéraire» : de l'exception à l'émulation

0. Introduction

Les femmes auteures sont confrontées, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, à une panoplie de discours émanant du milieu culturel mixte, selon lesquels elles seraient moins aptes que les hommes, voire inaptés, à la production littéraire. L'un de ces arguments, particulièrement influent, veut que les femmes qui se démarquent à cet égard soient des exceptions. L'historienne Elizabeth Colwill, en introduction d'un article sur Constance Pipelet Salm, définit le contexte dans lequel s'inscrit l'écriture féminine en France pendant la période à l'étude :

Au XIX^e siècle, la femme auteur pouvait se baser sur une longue lignée d'écrivaines afin de l'inspirer, et sur une cohorte en expansion perpétuelle à même de lui fournir une communauté intellectuelle. Mais tandis que les mystiques, les saintes, les salonniers, les écrivaines des époques précédentes pouvaient avoir acquis la tolérance, et parfois même l'admiration, de la part de leurs pairs pour leurs talents exceptionnels, à la fin du XVIII^e siècle, la femme auteur s'éloignant des préoccupations féminines qui devraient lui être propres, prit le titre de « déviante » sous le couvert de l'exceptionnalité. L'autorité féminine, lorsqu'il se répandait à l'extérieur des genres « féminins » tels que la fiction sentimentale, expérimentait une nouvelle agressivité dans plusieurs cercles¹.

Ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, des théories scientifiques répandues à l'époque, telles celles des médecins français Pierre Roussel (1742-1803) et Pierre Cabanis (1757-1808) sur le cerveau féminin soi-disant plus « mou », donc moins propre

¹ « By the nineteenth century the *femme auteur* could look to a long lineage of women writers for inspiration and to an ever-expanding cohort for intellectual community. But whereas the mystics, saints, *salonnières*, and writers of previous eras might have won tolerance, and occasionally even admiration, from their peers for their exceptional gifts, by the end of the eighteenth century the *femme auteur* who strayed from properly feminine concerns assumed the title of 'deviant' under the mantle of exceptionality. Female authorship, when it spilled beyond the 'feminine' genres such as sentimental fiction, was experienced as newly aggressive in circles ». Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, p. 234.

au développement de la pensée et de l'érudition, alimentent cette perception des femmes auteures, et concourent à définir celles qui se font remarquer par leurs talents comme étant des exceptions². Du côté de l'Italie, des scientifiques influents, tels qu'Antonio Conti (1677-1749), Petronio Zecchini (1739-1793) et Paolo Maria Doria (1667-1746) tiennent des discours analogues, insistant sur l'anatomie différenciée et plus « faible » des femmes, qui rendrait leurs capacités rationnelles inférieures à celles des hommes³.

En effet, une certaine tradition discursive, datant de l'Ancien Régime et se perpétuant pendant la première moitié du XIX^e siècle, veut que les femmes savantes soient des exceptions à leur sexe⁴. Bien sûr, seules les femmes de l'élite disposent alors du temps, des outils (l'alphabétisation et l'éducation), et des contacts nécessaires pour intervenir dans la sphère culturelle; en ce sens, ces femmes sont, en effet, des exceptions face à la majorité des femmes⁵. Néanmoins, c'est moins en terme de ressources et de statut social, qu'en terme de capacités intellectuelles que le débat se pose. Ainsi que l'affirme Christine Planté, qui a étudié les discours du milieu littéraire entre 1789 et 1900, « une femme écrivain constituera donc une double exception : à la règle de son

² Ibid., p. 235. Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003, pp. 11-16.

³ À ce sujet, voir notamment : Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002. Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., Guerci, Luciano, *La Discussione sulla donna nell'Italia del Settecento. Aspetti e Problemi*, Turin, Tirrenia Stampatori, 1987.

⁴ Mary Sheriff, dans une étude sur la portraitiste et mémorialiste Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), explique que le discours de l'exceptionnalité des femmes méritantes, propre à l'Ancien Régime, s'adapte au contexte politique de la Révolution française. D'un débat sur l'exception, on passe ensuite à un débat sur l'exclusion des femmes, où l'insistance est désormais mise sur les différences fondamentales entre les hommes et les femmes. Il s'agit, dans ce contexte, de contrer la notion d'égalité, particulièrement à l'ordre du jour depuis 1789, au profit de celle de différence entre les sexes. Sheriff, Mary D., *The Exceptional Woman : Elisabeth Vigée-Lebrun and the Cultural Politics of Art*, Chicago, U. of Chicago Press, 1996, pp. 5-6. Sheriff s'appuie également sur les arguments avancés par Geneviève Fraisse sur le sujet : *La Raison des femmes*, Paris, Plon, 1992, pp. 51-53.

⁵ Pour une brève exposition des pratiques pédagogiques en France et en Italie, de même que des taux d'alphabétisation des femmes, voir le chapitre 4, p. 227, le chapitre 5, pp. 354 et 357 et le chapitre 6, p. 381 (notes).

sexe, et à celle de la création littéraire. Si de surcroît elle réussit, peut-être précisément *d'autant plus* qu'elle réussit, exception de l'exception, elle devient un véritable monstre »⁶. Il s'agit par ailleurs, ainsi que l'ont remarqué Martine Reid et Rachel Sauvé, moins d'exalter l'exception de certaines, que de souligner l'exclusion des autres⁷.

Pour ce qui est des auteures, le discours de l'exceptionnalité implique qu'en admettant que les femmes soient jugées capables de publier des ouvrages, certains genres leur soient plus spécifiquement dévolus (l'épistolaire, le roman, la poésie dite légère), ces dernières étant plus « sensibles », d'une part, et moins aptes que les hommes à l'étude sérieuse (traités scientifiques, politiques et philosophiques), d'autre part⁸. Ce prédicat, selon Brigitte Louichon, influence également la critique, plus apte à louer celles qui publient des romans sentimentaux, et à critiquer celles qui, à l'exemple de Germaine de Staël, « déplace[nt] le champ des possibles »⁹. L'exception que représentent certaines femmes d'esprit sert ainsi, comme le mentionne Mary Sheriff, à confirmer la règle de l'infériorité des femmes en général dans le domaine de la production culturelle¹⁰.

⁶ Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989, p. 266.

⁷ Rachel Sauvé a récemment publié une intéressante recherche, dans laquelle elle s'attarde à la manière dont les illustres préfaciers d'œuvres féminines au XIX^e siècle ont contribué à perpétuer le discours de l'exclusion, de même qu'à exclure les femmes du champ littéraire. Sauvé, Rachel, *De l'éloge à l'exclusion : les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2010. Martine Reid livre un constat similaire, au sujet de l'exaltation des qualités exceptionnelles de certaines auteures par le milieu littéraire mixte, et qualifie ce procédé de « dédommagement commode à une misogynie qui ne faiblit pas ». Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 85.

⁸ Sur l'invocation des capacités « naturelles » des femmes (sensibilité, spontanéité, maternité) pour leur prescrire des genres littéraires particuliers (épistolaire, roman, pédagogie, poésie sentimentale), voir notamment : Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 105-120. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit.

⁹ Louichon, Brigitte, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, p. 11.

¹⁰ Sheriff, *The Exceptional Woman*, p. 2.

Les travaux de Mary Sheriff, Geneviève Fraisse, Christine Planté, Huguette Krief, Jacqueline Letzter et Robert Adelson, pour la France, et de Rebecca Messbarger, Paula Findlen, et Fiamma Lussana, pour l'Italie, ont particulièrement bien illustré les manières dont les femmes de lettres sont confrontées à ce discours de l'exceptionnalité¹¹. Son impact est également observable dans des commentaires livrés par des contemporains sur la vie et l'œuvre de certaines auteures à l'étude. Un exemple intéressant à soulever d'entrée de jeu implique Germaine de Staël et son roman *Corinne ou l'Italie*, publié en 1807. Dans le cadre d'une recension dans le *Petit Magasin des Dames* (périodique mensuel destiné aux femmes et donc susceptible d'avoir une certaine diffusion auprès d'elles), l'influent Charles-Marie de Feletz (1767-1850) en émet une critique relativement posée, dans laquelle il reconnaît certaines qualités à l'ouvrage, en déplorant néanmoins d'autres aspects. Il lui semble particulièrement problématique qu'à travers Corinne, poétesse improvisatrice et femme d'esprit reconnue par ses pairs, Staël fournisse à ses contemporaines un modèle inapproprié :

Corinne, qui improvise, qui disserte, qui raisonne sur tout, qui décide de tout, qui fait des vers, de la prose, de la philosophie, de la morale, de la littérature, de la politique, doit nécessairement faire l'éloge des femmes savantes, des femmes auteurs, de ce qu'elle appelle les *femmes supérieures*¹². Elle traite avec beaucoup

¹¹ Sheriff, *The Exceptional Woman*, op. cit. Fraisse, Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989]. Fraisse, *La raison des femmes*, op. cit., 1992. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit. Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse » dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 1, pp. 285-294. Krief, Huguette, « Le génie féminin. Propos et contre-propos au XVIIIe siècle », dans Nicole Pellegrin et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, pp. 61-76. Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001, pp. 213-218. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit., pp. 14 et 100. Messbarger, Rebecca et Paula Findlen, *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, Chicago, Chicago University Press, 2005. Lussana, Fiamma, « Il concetto di uguaglianza e il dibattito sulla donna nella Francia prerivoluzionaria e in Italia », dans *Studi Storici*, vol. 31, no. 2 (1990), pp. 437-455. Lussana, Fiamma, « Misoginia e adulazione : ambiguità dell'immagine femminile nel secolo dei lumi », dans *Studi Storici*, vol. 25, no. 2 (1984), pp. 547-558.

¹² Pour une analyse de *Corinne ou l'Italie* (1807) de Staël comme figure d'exception, voir notamment : Jung, Daun, « Corinne/Corinne as the Figure of 'State of Exception' in

de mépris ceux qui ne penseroient pas à cet égard comme elle : ce sont des *esprits étroits*, des *gens médiocres*, qui veulent se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de leurs ennemis, qui condamnent tout ce qui tient à une âme élevée. « Chaque femme, ajoute-t-elle, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère, et ses talents? ». Non, chaque femme doit rester dans la route qui lui est indiquée par la nature et l'ordre de la société; les pas qu'elle fera dans une autre route seront trop souvent incertains, hasardés, malheureux : voilà la maxime générale. Ce qu'on donne ici comme une règle ne devrait être donné que comme une exception¹³.

Cet exemple montre bien que le paradigme de l'exceptionnalité n'est pas uniquement utilisé par les ennemis des femmes de lettres, puisqu'il l'est ici par un critique qui n'est pas à proprement parler hostile à l'ouvrage de Staël dans son ensemble. Néanmoins, la question de l'exception, et de la remise en cause de la règle par le biais de l'émulation, pose problème à Feletz, dans le cadre d'une recension qui, rappelons-le, est ici destinée à un public féminin¹⁴. S'agit-il de dissuader les lectrices de suivre le même chemin que Corinne? L'extrait donne à le penser, puisque son auteur met l'accent sur le sentier « naturel » des femmes, duquel l'usage de la plume serait à écarter. L'auteur ridiculise par ailleurs la propension de Corinne à se référer à des généalogies de femmes savantes, preuve, s'il en est, que la remise en question du paradigme de l'exceptionnalité, et la reconnaissance des accomplissements des femmes de lettres antérieures et contemporaines, vont de pair, raison pour laquelle cette stratégie est utilisée par les écrivaines.

Germaine de Staël's Corinne, or Italy », dans *Nineteenth Century Literature in English*, vol. 13, no. 2 (2009), pp. 185-202. Pour une analyse de la « femme supérieure » comme idéal moral dans l'œuvre staëlienne, et en particulier dans les fictions, voir également : De Bruin, Karen, *'La femme supérieure': l'Individu, le roman et la république libre de Germaine de Staël*, Thèse de Ph. D., Department of French Literature, University of Chicago, 2007.

¹³ Feletz, Charles-Marie de, « Corinne, ou l'Italie, par Madame de Staël Holstein », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 117-118. Simone Balayé recense d'autres critiques analogues, mettant cette fois-ci l'accent sur le fait que *Delphine* (1802) et son auteure se soient malencontreusement écartées des devoirs de leur sexe. Balayé voit également dans le contenu de ces critiques à l'endroit de Staël les habituels lieux communs dévolus à l'époque aux femmes sur le prétendu manque de sérieux de leur activité littéraire. Voir : Balayé, Simone, « Comment peut-on être Madame de Staël? Une femme dans l'institution littéraire », *Romantisme*, vol. 77 (1992), pp. 15-23.

¹⁴ *Le petit magasin des Dames*, périodique annuel destiné aux femmes, réimprime les critiques littéraires d'autres journaux influents, parmi lesquels *Le Journal de Paris* et le *Journal des Débats*.

Du côté de l'Italie, les discours sur la femme exceptionnelle, particulièrement présents dans la première moitié du XVIII^e siècle, ont suscité des réponses d'auteures telles que Aretafila de Savini Rossi (1687 - ?), étudiée par Rebecca Messbarger et Paula Findlen¹⁵. Le couronnement de Corilla Olimpica en 1776, et sa contestation par une partie du milieu littéraire mixte, semble également faire ressurgir le discours sur l'exceptionnalité des femmes appelées à de grands destins littéraires¹⁶. Toutefois, il semble que les auteures italiennes du début du XIX^e siècle aient été, comparativement aux Françaises, moins aux prises avec la nécessité de contrer ce discours. Si les voyageurs étrangers mettent notamment l'accent sur la quantité impressionnante de femmes savantes et cultivées « exceptionnelles » qu'ils rencontrent en Italie, l'exception n'est ici présente qu'en trame de fond, étant dans les faits contredite par la force du nombre, d'autant plus que certaines femmes de lettres y sont aussi actives dans les institutions de savoir (académies et universités)¹⁷. Néanmoins, ainsi que nous le verrons, plusieurs auteures de la péninsule sentiront, tout comme les Françaises, le besoin de remettre en cause le discours de l'exceptionnalité, preuve s'il en est, de l'attrait durable que celui-ci exerce au sein du milieu littéraire mixte.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples d'hommes (et parfois de femmes), en France comme en Italie, qui mettent en évidence l'exceptionnalité des quelques femmes talentueuses s'étant acquis un nom dans l'univers littéraire. Ce motif discursif récurrent, plus présent en France qu'en Italie, ne varie que sensiblement pendant la période (1770-1840). Si, l'explosion du nombre de femmes auteures en France sous la Révolution, et la nécessité de justifier désormais l'exception et l'exclusion dans une

¹⁵ Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », dans Messbarger et Findlen, *The Contest for Knowledge*, pp. 11-13. Messbarger et Findlen, *The Contest for Knowledge*, op. cit., pp. 11-13. Savini di Rossi, Aretafila, « Apology in Favor of Studies for Women, against the Preceding Discourse by Signor Antonio Volpi (1723) », Ibid., pp. 113-114. Messbarger, *The Century of Women*, op. cit., p. 43.

¹⁶ Paola Giuli, « 'Monsters of talent': Fame and Reputation of Women Improvisers in Arcadia », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 320 et 449 n. 58.

¹⁷ Findlen, Paula, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », dans Findlen, Sama et Wassyng Roworth, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., p. 17.

société qui ne se veut plus fondée sur les privilèges, entraînent une intensification des discours, les bases idéologiques de ceux-ci se caractérisent également par leur pérennité¹⁸. Néanmoins, nous verrons au cours de ce chapitre que plusieurs facteurs, d'ordre politique comme littéraire, influencent la manière dont les femmes auteures répondent à ce discours de l'exceptionnalité.

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié comment l'exemple des femmes de lettres antérieures est, de concert avec celui des contemporaines, mobilisé dans une perspective de légitimation de l'activité littéraire féminine. Nous analyserons dans ce chapitre les manières dont les écrivaines se positionnent quant à cette question de l'exceptionnalité que représenteraient certaines femmes auteures, en mettant cette fois-ci l'accent sur leur perception de leurs contemporaines. Nous verrons que les écrivaines cherchent à subvertir le concept d'exceptionnalité en montrant que, même si certaines

¹⁸ Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001, pp. 31-56. Fraisse, *La raison des femmes*, op. cit., p. 53: « La femme exceptionnelle est une figure traditionnelle du discours masculin; tolérée, voire admirée dans son originalité, elle ne trouble l'ordre public que pour mieux renvoyer à la règle; elle fascine par la transgression même qu'elle représente. Or l'après-Révolution casse brusquement ce jeu parce qu'une simple évidence le rend impossible : ce que l'une peut faire, toutes ont potentiellement le droit de le faire ; l'exception peut, ou doit, devenir la règle. [...] Mieux vaut donc refuser, combattre toute exception; au lieu d'être rassurante, elle est devenue dangereuse. Le XIX^e siècle fera tout par conséquent pour maintenir l'exception dans sa fonction ancienne qui par là même devient caricaturale : car dans l'Ancien Régime, l'exception était une évidence hors même de la vie intellectuelle et politique; elle était coextensive à l'ensemble de la société, à cette forme de société ». À ce sujet, voir également : Fraisse, Geneviève, « La double raison et l'unique nature : fondements de la différence des sexes », dans Irène Théry et Christian Biet, dirs., *La Famille, la gloire et l'État : de la Révolution au Code civil*, Paris, Imprimerie nationale, 1989, pp. 45-52. Florence Lotterie remarque que le discours de l'exception était présent dès 1789, au début du processus révolutionnaire, notamment décrit par le journaliste Louis-Sébastien Mercier (1740-1814). « Une femme qui écrit doit être une exception, on en conviendra ; car les devoirs d'amante, d'épouse, de mère, de soeur, d'amie, souffrent toujours un peu de ces ingénieuses distractions de l'esprit, et l'homme tremble que les qualités du coeur ne viennent à se refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée ». Louis-Sébastien Mercier, « Femmes auteurs », *Tableau de Paris*, tome X, 1789. Cité par : Lotterie, Florence, « Autorité ou repentir ? Promotions paradoxales de la « femme auteur » chez Madame de Genlis et Madame Dufrenoy », dans *Orages*, vol. 9 (2010), p. 41.

auteures sont jugées supérieures, ces dernières peuvent néanmoins être égalées, voire dépassées. L'exception, qui sert généralement à confirmer la règle, n'est aucunement définie par les auteures comme étant immuable. En effet, celles-ci hésitent fréquemment à reconnaître que l'une d'entre elles puisse s'élever au-dessus des autres, et souhaitent davantage mettre l'accent sur l'émulation engendrée par les exemples de telles femmes, qui font figure de devancières plutôt que d'exceptions. Les écrivaines visent ainsi à fournir des explications raisonnées de la singularité de certaines auteures, et/ou remettent carrément en question le paradigme même de l'exceptionnalité. Les douze auteures sélectionnées ayant été, comme nous l'avons établi en présentant le cadre méthodologique, pour la plupart identifiées comme femmes de lettres se démarquant par l'ampleur et la qualité de leur production littéraire, il devient également intéressant d'étudier les façons dont leurs correspondantes, souvent moins illustres qu'elles-mêmes, ont pu percevoir ce statut.

1. Femmes « à part », « supérieures », « rares » : les motifs d'une différenciation

1.0. Introduction

Pour les écrivaines, il semble difficilement envisageable de positionner certaines d'entre elles comme étant des exceptions à la règle générale de la médiocrité des femmes auteures. En effet, le discours de l'exceptionnalité est identifié par ces dernières comme étant nuisible à l'ensemble des femmes de lettres, puisqu'il met ainsi de l'avant les aptitudes d'une seule, et exclut *de facto* les autres. Les écrivaines, préoccupées par la légitimation de leur propre activité littéraire, qui implique la reconnaissance des accomplissements des autres écrivaines, n'ont donc aucunement intérêt à promouvoir cette idée d'exceptionnalité. Néanmoins, nous remarquons que, sans être définies comme « exceptionnelles », certaines femmes auteures sont décrites comme « supérieures », « à part », dotées de qualités « rares », etc. D'une part, plusieurs femmes de lettres emploient ces qualificatifs afin de se démarquer des non-auteures, davantage que des autres écrivaines. D'autre part, et plus rarement, certaines auteures sont perçues comme plus appréciées que d'autres, procédé qui vise à rehausser leur propre mérite, ou à servir les intérêts de celle qui émet le commentaire. La différenciation entre femmes

auteures s'inscrit donc ici en tant que stratégie, qu'il convient d'utiliser de manière à renforcer le groupe des auteures sérieuses, ou à mettre en évidence la valeur ajoutée de certaines écrivaines en particulier. La plupart des auteures cherchent néanmoins à fournir des explications raisonnées de la supériorité ou de l'infériorité de telle ou telle écrivaine, preuve s'il en est que ces statuts ne sont ni « naturels », ni immuables.

1.1. Supériorité dans la célébrité et le talent : « ces auteurs très-médiocres »

Certaines écrivaines s'avèrent toutefois moins hésitantes à mettre de l'avant des distinctions entre femmes de lettres, et ce, notamment sur la base de leur notoriété. En effet, un cas récurrent de références à la supériorité de certaines femmes de lettres par rapport à d'autres concerne les degrés de célébrité qui les différencient. Cette célébrité étant le lot de plusieurs écrivaines à l'époque, il ne s'agit pas de définir ces dernières comme étant « exceptionnelles », mais plutôt d'avancer que la juste renommée acquise par certaines n'est pas applicable à toutes, les premières ayant fourni davantage de preuves de leurs talents. Il convient donc, et particulièrement pour la femme auteure qui émet le commentaire, de se distinguer elle-même, de concert avec d'autres femmes célèbres et talentueuses, face aux écrivaines qui ont moins bien réussi.

L'étude des correspondances représente un moyen privilégié de jauger de l'attitude de certaines femmes de lettres par rapport à d'autres qu'elles jugent moins méritantes. Un exemple éloquent réside dans les missives échangées entre Diodata Saluzzo et son amie de longue date Teresa Bandettini. En 1825, Saluzzo écrit une notice biographique sur sa correspondante, notice destinée à paraître dans un ouvrage français¹⁹. À cette occasion, elle lui expose également certaines réserves face à la publication par Ginevra Canonici Fachini (1779-1859), l'année précédente, du *Prospetto biografico delle donne italiane*, dans lequel Bandettini et Saluzzo sont toutes deux mentionnées en tant que femmes célèbres et adulées :

Ne m'interdisez pas d[e] profiter [de cette notice biographique] pour vous faire rendre par les étrangers un juste tribut d'éloges, parmi les quelques femmes de

¹⁹ Cet ouvrage (dont le titre n'est mentionné dans le texte), ou du moins la notice de Saluzzo, ne semblent pas avoir été publiés. En effet, nos recherches ne nous ont pas permis de localiser, entre les années 1824 et 1826, un ouvrage français contenant un article écrit par cette dernière au sujet de Bandettini.

qui, disons la vérité, nous ne daignerions pas la compagnie dans ce temple de la gloire si recherché. [...] Ma chère Teresa, je suis reconnaissante à madame Ginevra Canonici; mais en lisant réuni à votre nom et au mien tant de noms célèbres qui me sont inconnus, ainsi qu'à presque tous les lecteurs, je n'ai pu contenir mes rires²⁰.

Si Diodata Saluzzo remercie Canonici Fachini d'avoir fait un ouvrage sur les femmes de lettres italiennes, voir son propre nom et celui de Teresa Bandettini, en tant que femmes réellement célèbres, accolé à celui d'inconnues, lui semble quelque peu ridicule²¹. Saluzzo cherche ici, non seulement à se faire valoir elle-même, mais aussi à souligner les mérites de Teresa Bandettini afin de lui « rendre un juste tribut d'éloges », éloges qui semblent justifiés par son talent et sa célébrité²². Ces caractéristiques ne concordent pas avec plusieurs femmes de lettres antérieures et contemporaines que Canonici Fachini a mises en scène, dans une perspective d'exaltation des accomplissements des Italiennes. Saluzzo, préoccupée par la perception de sa propre carrière, s'inquiète d'ailleurs dans cette missive de la réception de l'ouvrage de Canonici à l'extérieur de l'Italie²³. Notons également que si Bandettini et Saluzzo sont elles-

²⁰ « Non mi vietate che io goda nel farvi rendere dagli stranieri un giusto tributo di lodo; con le poche donne, di cui diciamo il vero, non degnerebbimo la compagnia nel ricercato tempio della gloria [...]. Teresa mia, sono grata alla signora Ginevra Canonici : ma nel leggere uniti al mio nome ed al vostro tanti nomi celebri ignoti a me, ed a quasi tutti i lettori, non ho saputo contenere le risa ». Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, [s.l.], 25 juillet 1825, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 648 (c. 124).

²¹ Le document compte plusieurs centaines d'Italiennes de tous les siècles, dont près d'une quarantaine de contemporaines de Saluzzo. Plusieurs auteures semblent, en effet, très obscures, n'ayant parfois produit qu'une œuvre, peu remarquée même en leur temps. Voir : Canonici Fachini, Ginevra, *Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura dal secolo decimoquarto fino a' giorni nostri, con una risposta a Lady Morgan riguardante alcune accuse da Lei date alle Donne italiane nella sua Opera L'Italia*, Venise, Tipografia di Alvisopoli, 1824.

²² Laura Nay remarque par ailleurs que Bandettini et Saluzzo sont des travailleuses acharnées, qui consacrent à l'écriture une bonne partie de leurs journées, ce qui est notamment observable dans leur correspondance. Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donneche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, p. 170. Il n'est donc pas surprenant qu'elles cherchent à se distancier des auteures qui n'aient produit qu'une ou deux œuvres, d'autant plus que ces dernières sont omniprésentes dans l'ouvrage de Canonici Fachini.

²³ Ginevra Canonici Fachini a publié le *Prospetto biografico delle donne italiane* en tant

mêmes omniprésentes au sein de l'extrait, les femmes de lettres « inconnues » ayant suscité les rires de cette dernière ne sont pas nommées explicitement.

Le fait d'inclure dans des anthologies destinées à promouvoir les écrits féminins des auteures inconnues semble tout aussi ridicule à Marie-Émilie de Montanclos. Dans le *Journal des Dames*, un demi-siècle plus tôt (1774), celle-ci allait dans le même sens que Saluzzo, en recensant le troisième tome du recueil *Le Parnasse des dames*, édité par M. de Sauvigny. Cet ouvrage, se déclinant en six volumes, vise à présenter au public les poésies des femmes de toutes les nations, la quasi-totalité des femmes de lettres honorées étant décédées depuis belle lurette. Montanclos, à la parution du premier tome, se dit enchantée de faire connaître à ses lectrices « un monument bien réel et bien durable, érigé à la gloire des Femmes »²⁴. Elle se ravise toutefois à la sortie du troisième volume, affirmant qu'elle avait « cru [le Parnasse des Dames] *intéressant et glorieux pour notre sexe*, dans l'espérance qu'il ne nous entretiendrait que de femmes

que réponses aux allégations de la Britannique Lady Sydney Morgan (1776-1859), qui a écrit dans son ouvrage *Italy (1821)*, que les Italiennes manquaient généralement de culture. Le *Prospetto biografico*, précédé d'une préface où Canonici Fachini répond directement à Lady Morgan, se situe donc dans une perspective de défense de la littérature féminine italienne, d'où l'importance de recenser toutes les femmes cultivées qu'a pu produire l'Italie au cours de son histoire. Pour plus de détails sur la dynamique Canonici Fachini/Lady Morgan, voir notamment : Abbate Badin, Donatella, *Lady Morgan's Italy : Anglo-Irish Sensibilities and Italian Realities*, Bethesda (MD), Academica Press, 2007. Badin, Donatella Abbate, « Lady Morgan and the Italian Female Other », dans Silvia Albertazzi et Claudia Pellicani, dirs., *Cross-Cultural Encounters : Literary Perspectives*, Rome, Officina Edizioni, 2005, pp. 32-42. Lampron, Eve-Marie, « From Venice to Paris : Fame, Gender and National Sensibilities in Late Eighteenth- and Early Nineteenth-Century Female Literary Networks », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, p. 44. Rotraud Von Kulesa a également émis une intéressante communication sur le sujet, qui sera certainement publiée prochainement. Von Kulesa, Rotraud, « Les autrices italiennes et la formation de l'identité nationale dans l'Italie du 19e siècle : Prospetto biografico delle donne italiane rinominate in Letteratura de Ginevra Canonici Fachini (1824) », *Women Telling Nations*, colloque du New Approaches for European Women's Writing (NEWW) tenu à l'Universidad Complutense de Madrid, les 11-13 novembre 2010.

²⁴ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des Dames. Première livraison », *Journal des Dames*, avril 1774, p. 187.

véritablement illustres par leurs écrits»²⁵. À cet égard, Montanclos fait part de sa déception :

A quel titre, Marie de Romieu²⁶, Georgette de Montenay²⁷, Marseille d'Altoviti²⁸, Anne de Marquets²⁹, les Dames de Parthenai³⁰ et de Rohan³¹, Hippolyte Taurella³², Olimpia Fulvia Morata³³, et son amie Hortense Stribillini³⁴, Lucie Bertana, Hélène Riccoboni³⁵, Caroline Drogwald³⁶, Amélie F.³⁷, se trouvent-elles placées entre les Saphos³⁸, les Corinnes³⁹, les Deshoulières⁴⁰ et les du Châtelet⁴¹ ? Quelques pièces fugitives, qui n'ont d'autre mérite que d'être sorties de la plume d'une femme, devoient-elles leur mériter cet honneur ? M. de Sauvigni a droit, sans doute, à notre reconnaissance, puisqu'il a prétendu ériger un monument durable à la gloire de notre sexe. Mais nous osons croire qu'il nous a nui plutôt qu'il ne nous a rendu service, en tirant de l'oubli des noms qui devoient y mourir. Nous l'exhortons, au nom de notre sexe, dont nous ne sommes ici que les interprètes, de nous ménager davantage dans les autres volumes, qu'il prétend nous donner⁴².

Pour Montanclos, n'avoir « d'autre mérite que d'être sorties de la plume d'une femme » n'est pas une raison suffisante pour que des productions médiocres soient publiées au sein d'un ouvrage, qui devrait plutôt « ériger un monument durable à la gloire de notre sexe » en mettant de l'avant la vie et les œuvres de femmes méritantes et

²⁵ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames. Troisième livraison », *Journal des Dames*, octobre 1774, pp. 145-146.

²⁶ Marie de Romieu (1545-1590), poétesse française.

²⁷ Georgette de Montenay (1540-1581), auteure française d'ouvrages religieux.

²⁸ Marseille d'Altoviti (1550-1616), poétesse française.

²⁹ Anne Des Marquets (1533-1588), poétesse française.

³⁰ Catherine De Parthenay (1554-1631), poétesse française.

³¹ Anne de Rohan (1584-1646), poétesse française.

³² Hippolyte Taurella (? – 1525), poétesse française.

³³ Olimpia Fulvia Morata (1526-1555), pédagogue italienne.

³⁴ Cette auteure n'a pu être identifiée.

³⁵ Il s'agit ici d'Elena-Virginia Balletti Riccoboni, actrice et poétesse italienne (1685-1771), à ne pas confondre avec Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), auteure de romans à succès et contemporaine de Montanclos.

³⁶ Cette auteure n'a pu être identifiée.

³⁷ Cette auteure n'a pu être identifiée.

³⁸ Sapho (VII^e siècle avant J.-C.), poétesse grecque.

³⁹ Corinne (VI^e siècle avant J.-C.), poétesse grecque.

⁴⁰ Antoinette Deshoulières (1634-1694), poétesse française.

⁴¹ Émilie du Châtelet (1706-1749), mathématicienne, physicienne, traductrice et vulgarisatrice scientifique.

⁴² [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames. Troisième livraison », *Journal des Dames*, octobre 1774, pp. 145-146.

reconnues comme telles. L'éditeur a ainsi jeté un discrédit sur l'ensemble des femmes auteures en affichant les pauvres écrits de certaines, auxquelles les plus illustres ne devraient pas être associées. Ceci est certainement vrai pour Sapho, Corine, Deshoulière et du Châtelet, appartenant au passé, comme pour Montanclos elle-même et pour ses contemporaines, autres femmes « de [son] sexe, dont [elle est ici l'] interprète »⁴³. Cette dernière n'est pas sans écorcher au passage M. de Sauvigny, et l'accuse également dans cet article, à mots couverts, de chercher, par la flatterie, à s'attirer les suffrages des femmes de manière à leur vendre un ouvrage qui leur est destiné et qui demeure dans les faits peu intéressant pour elles, du moins dans sa troisième livraison.

Toujours en traitant des nombreuses productions de l'époque visant à faire valoir la vie et l'œuvre des femmes auteures célèbres, Félicité de Genlis abonde dans le même sens et précise d'entrée de jeu son point de vue sur la question dans son *Influence des femmes sur la littérature actuelle* (1811) :

On a donné au public plusieurs ouvrages volumineux, contenant l'histoire des femmes *auteurs*; mais la plus grande partie de ces *auteurs* sont très médiocres, ou même tout à fait dénués de talent, et les trois quarts de ces *femmes célèbres* portent les noms les plus obscurs et les plus oubliés⁴⁴. On a fait cet ouvrage sur un plan

⁴³ Notons d'ailleurs que, dans la liste des femmes de lettres qui méritaient de « mourir dans l'oubli », nous comptons six Françaises (Romieu, Montenay, Altoviti, De Marquets, Parthenay, Rohan), six Italiennes (Riccoboni, Taurella, Morata, Stribillini, Bertana), une Anglaise (Drogwald) et une Allemande (Amélie F., cf. *l'Année Littéraire*, Paris, LeJay, 1774, vol. 3, p. 291). En contrepartie, les femmes auteures « supérieures » comportent deux Grecques (Corine et Sapho) de l'Antiquité – un héritage commun aux cultures occidentales – et surtout deux Françaises (Deshoulières et du Châtelet). Est-ce à dire que selon Montanclos, si le talent « ordinaire » est bien rétribué nationalement, l'excellence serait davantage française qu'italienne? Son admiration pour les œuvres d'au-delà des Alpes, mentionnée dans le *Journal des Dames* (voir chapitre 5, p. 320), est également à considérer. Il semble néanmoins que Montanclos ait une certaine préférence pour ses compatriotes. Sur l'incidence de la nation sur les perceptions et relations entre femmes auteures, voir le chapitre 5.

⁴⁴ Sandrine Aragon mentionne que Genlis vise ici l'ouvrage de Fortunée Briquet (1782-1815), paru en 1804, dans lequel cette dernière présente plusieurs centaines d'auteures françaises. Briquet, Fortunée, *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises, et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours (1804)*, Paris, Indigo & Côté-femmes éditions, 1997 [1804]. Aragon, Sandrine, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? Trois traités sur les femmes célèbres publiés par Mmes Galien, Briquet et Genlis », dans Jean-

très différent : on n'y parlera que des femmes qui ont eu quelque influence sur la littérature française, parce que cette recherche est par elle-même intéressante, curieuse et neuve, qu'elle ramènera souvent à la peinture des moeurs du temps où ces femmes ont écrit et qu'enfin elle produira surtout à cet égard une foule d'observations nouvelles⁴⁵.

Pour Genlis, ainsi que le souligne Pascale Navarro, « c'est à la condition seule d'avoir du génie (ou un esprit supérieur) que les femmes peuvent manifester de l'ambition. [...] Les femmes supérieures ont seules droit au statut d'égalité et peuvent *aspérer* à des ambitions littéraires »⁴⁶. La femme supérieure se définit donc par son talent et son éducation, éléments qui la distinguent des femmes en général, mais également de certaines autres femmes de lettres qui en sont moins bien pourvues.

Genlis condamne, tout comme Diodata Saluzzo et Marie-Émilie de Montanclos, certains ouvrages collectifs portant sur des femmes auteures, inconnues et/ou « dénuées de talent ». Dans son livre « très différent », notons d'ailleurs que Genlis choisit de ne discuter « que des femmes qui ont eu quelque influence sur la littérature française », excluant ainsi *de facto* les auteures plus mineures et « très-médiocres ». Soulignons finalement que la dénonciation d'œuvres précédentes portant sur les femmes auteures et l'insistance sur la « nouveauté » de sa propre approche visent à promouvoir l'ouvrage de Genlis. Cette dernière s'interroge aussi indirectement, tout comme Montanclos le faisait elle-même, sur les motivations de la floraison d'almanachs de « femmes célèbres », un genre particulièrement en vogue en France et en Italie depuis la fin du XVIII^e siècle et qui prendra une ampleur d'autant plus considérable dans la première décennie du XIX^e siècle⁴⁷. Saluzzo, Montanclos et Genlis sont donc d'avis que certaines biographies

Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 377.

⁴⁵ Genlis, Félicité de, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811, p. i.

⁴⁶ Navarro, Pascale, *La femme lettrée au dix-huitième siècle : fiction et théorie chez S. de Genlis*, Mémoire de M.A., Département de langues et de littérature françaises, McGill University, 1999, pp. 53-54.

⁴⁷ À ce sujet, voir chapitre 2, p. 99. Plusieurs auteurs ont étudié l'instrumentalisation de l'utilisation de telles collections de personnages célèbres, dans une perspective d'exaltation nationale, destinée à valoriser la nation productrice de talents aussi illustres. À ce sujet, voir notamment pour la France : Bell, David, *The Cult of the Nation in*

collectives, émises par des femmes comme par des hommes, frôlent la caricature en définissant comme « célèbres » certaines femmes qui ne le sont pas et/ou ne le méritent pas.

Pour Genlis, Montanclos et Saluzzo, il ne s'agit pas tant de décourager les femmes d'écrire, que de faire valoir la juste notoriété que se sont acquises certaines auteures talentueuses. Il ne leur semble pas salubre, mais plutôt nuisible, d'amalgamer les écrivaines les unes aux autres : ce procédé, qu'il soit utilisé par des femmes (Canonici Fachini) ou par des hommes (Sauvigny), peut desservir celles qui se sont davantage distinguées, de même que l'ensemble des femmes de lettres, qui souhaitent être prises au sérieux en tant que groupe⁴⁸. Si elles cherchent à légitimer l'activité littéraire féminine, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 2, en recourant à l'exaltation des accomplissements des femmes de lettres antérieures et de leurs contemporaines, Genlis, Montanclos et Saluzzo veulent toutefois être jugées sur la base de leur talent et pas uniquement sur celle de leur sexe/genre. Or, les talents sont forcément disproportionnés au sein d'une catégorie aussi large que celle des « femmes auteures »,

France. Inventing Nationalism, 1680-1800, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2003 [2001]. Aragon, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes ? », op. cit., pp. 367-379. Pour l'Italie, voir notamment : De Longis, Rosella, « Maternità illustri : dalle madri illuministe ai cataloghi ottocenteschi », dans Marina D'Amelia, dir., *Storia della maternità*, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 184-207. Briganti, Maria Camilla, *Fra realtà e rappresentazione. L'immaginario simbolico e i percorsi di istruzione femminile nel Settecento italiano*, Aracne editrice, Roma, 2005. La communication de Susan Dalton, intitulée « Collective Biographies in Italy (1800-1840) », livrée au colloque annuel de la *Société historique du Canada* (le 6 juin 2010 à Montréal) a également montré l'importante évolution quantitative dans la publication de portraits de femmes célèbres pendant les quatre premières décennies du XIX^e siècle.

⁴⁸ Selon Christine Planté, le débat sur les femmes auteures lancé par Écouchard Lebrun (1729-1807), et qui se poursuit au XIX^e siècle, « conduit inexorablement les femmes écrivains à se situer désormais comme femmes - j'entends par là comme membres d'un groupe humain dont le statut est problématique au regard de la littérature, de la société, et peut-être, par-delà, de l'humanité. Leurs écrits, pour un point de vue de féministe d'aujourd'hui, y gagnent certainement en conscience politique et en pugnacité face aux préjugés de leurs adversaires. Mais ces femmes y rencontrent du même coup la difficulté d'être, comme individus, constamment renvoyées à une identité collective, et elles deviennent, comme écrivains, prisonnières d'une polémique et d'une argumentation extra-littéraires, qui les entraînent dans une logique permanente du faire-ses-preuves ». Planté, , « Constance Pipelet : la muse de la raison », op. cit., p. 290.

certaines étant à coup sûr « supérieures » à d'autres. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les écrivaines ne nomment pas toujours spécifiquement celles desquelles elles souhaitent se distancier, et que lorsqu'elles le font, il s'agit de femmes de lettres décédées depuis belle lurette, et non pas de leurs contemporaines. Cette différenciation ne nuit ainsi pas à leurs relations avec les auteures de leur époque, qu'elles pourraient être susceptibles de connaître, ni à la construction d'une stratégie commune de légitimation de l'activité littéraire féminine. La stratégie individuelle est également ici à considérer, les écrivaines cherchant à se distinguer elles-mêmes des auteures qu'elles jugent moins méritantes, avec l'objectif sous-jacent de faire valoir leurs propres productions⁴⁹.

1.2. « La supériorité est toujours indulgente » : des écrivaines renommées et de modestes ingénues

Les contemporaines entre elles ne sont pas sans reconnaître l'existence de différents rangs à l'intérieur de l'univers littéraire féminin. En effet, décrire la « supériorité » d'une femme de lettres mieux établie à laquelle une auteure débutante/moins célèbre s'adresse est incontestablement le procédé de différenciation le plus présent dans les sources. On retrouve particulièrement ce type de discours dans les correspondances, et presque exclusivement dans le cadre d'un échange où une écrivaine qui en est à ses débuts en littérature, entre en relation ou cherche à le faire, avec une femme de lettres déjà renommée. En ce sens, les correspondantes des auteures sélectionnées sont des témoins précieux, d'autant plus qu'elles font souvent appel à ces dernières afin de se frayer un chemin dans l'univers des lettres (une pratique qui ne diffère d'ailleurs pas du milieu littéraire mixte), en leur envoyant leurs publications, ou en sollicitant leur protection. Ce procédé se fonde sur le fait que « la supériorité est toujours indulgente »⁵⁰, ainsi que l'écrit Cécile Fée, auteure obscure, en faisant parvenir son premier ouvrage à la célèbre Constance de Salm (1832). Celle-ci répondra

⁴⁹ Sur l'incidence de la célébrité sur les rapports entre femmes de lettres, voir également chapitre 6, p. 430.

⁵⁰ Fée, Cécile, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 10 octobre 1832, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « no. 11: Lettres d'amis, de littérateurs, de gens de lettres, de savans, d'académies et de sociétés littéraires dont Madame la Princesse est membre etc. », sous-fasc « 1841-18, Correspondance générale, seconde copie, 8ème volume ».

tardivement, mais gentiment à Fée, en livrant un certain nombre de critiques constructives qui ne cherchent aucunement à la décourager. Au contraire, Salm l'exhorte à persévérer et « à ne point [se] borner à un essai si remarquable »⁵¹.

La jeune poétesse romaine Enrichetta Dionigi (1784-1867), qui bénéficiera quant à elle du mentorat littéraire à long terme de Diodata Saluzzo, fait également valoir la supériorité de cette dernière par rapport à elle-même. Leur correspondance débute en 1805, année où Enrichetta Dionigi en est à ses premières armes en tant que poétesse, tandis que Diodata Saluzzo est déjà une poétesse reconnue et adulée, et se terminera peu avant la mort de celle-ci, survenue en 1840. En 1807, alors qu'elles sont en relation depuis deux ans, Enrichetta Dionigi affirme toujours :

Je me félicite d'avoir une relation de correspondance et d'amitié avec une si bonne personne qui fait l'honneur de mon sexe, et je vous le dis aussi sincèrement que je me le dis parfois à moi-même, lorsque je vous écris, combien de mesure et combien d'études je devrai adopter dans cette lettre destinée à être parcourue par l'oeil d'un talent aussi rare et cultivé⁵².

Enrichetta Dionigi prie ensuite Diodata Saluzzo d'excuser l'infériorité de son style littéraire, mais ajoute que l'amitié qu'elles éprouvent l'une pour l'autre est plus importante que ces considérations. L'extrême modestie d'Enrichetta Dionigi face à Diodata Saluzzo s'aplanira d'ailleurs avec le temps, ce qui est visible dans leur correspondance qui se perpétue pendant plus de trente ans. Elles en viennent donc graduellement à développer des échanges plus égalitaires, à mesure où Dionigi trace sa propre voie. Néanmoins, à l'époque d'écriture de cette missive (1807), Dionigi sent non seulement le besoin de s'excuser, mais aussi de définir Diodata Saluzzo comme étant supérieure à elle-même; ce commentaire, tout comme celui de Cécile Fée à l'endroit de Constance de Salm, appelle à prendre en compte, d'une part, une certaine flatterie.

⁵¹ Pipelet Salm, Constance, [s.l.], Fée, Cécile, [s.l.], [s.j.] juin 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Ibid.

⁵² « Io mi congratulo meco di aver corrispondenza ed amicizia con una si brava persona che fa l'onore del mio sesso, vi dico sinceramente ch'io dico talvolta fra me quando mi pongo a scrivervi, quanta misura e quanto studio dovrei io adoperare in questo lettera che debbono andar sotto l'occhio di un così raro e colto talento ». Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, Torino, 13 novembre 1807, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (14).

D'autre part, il convient de se demander si la mention par Dionigi et Fée de leur propre « infériorité » ne devrait pas être envisagée comme une stratégie destinée à leur conférer la sympathie de leurs illustres correspondantes⁵³.

Ce procédé n'est par ailleurs pas uniquement identifiable dans les missives mettant en scène des femmes de lettres ayant des statuts différents. La reconnaissance des talents supérieurs de certaines auteures est également discernable dans les documents publiés, l'objectif étant ici de s'attirer l'indulgence du public. En effet, dans la postface de son roman *Séverine*, paru en 1808, Anne-Marie de Beaufort, auteure s'étant déjà fait davantage connaître par la poésie que par ses romans, s'exprime ainsi :

J'ai osé croire qu'on pardonnerait au peu d'éloquence dont se parerait mon récit, en faveur de sa moralité; si en me lisant, le coeur reste froid, et l'imagination distraite, ce sera la faute de mon talent, et non celle de mon sujet, qui, sous une main plus habile, eût porté l'attendrissement au fond de l'âme, et fixé long-tems la pensée. C'est à l'auteur de Claire, de Malvina [deux *best-sellers* de Sophie Cottin], qu'il appartenait peut-être d'écrire l'histoire touchante de Séverine. Mais hélas! madame Cottin n'est plus, elle n'est plus, et sa plume énergique et tendre, n'est point devenue mon héritage⁵⁴.

La soi-disant supériorité de Cottin, définie par Beaufort, vise ici à justifier le choix du sujet du roman et du style par l'auteure, tout en mettant de l'avant sa prétendue infériorité et son « peu d'éloquence ». Cette stratégie en appelle à la tolérance du public et des critiques, Beaufort dévaluant son œuvre par rapport à celle d'une femme de lettres jugée plus illustre. Cette postface se situe aussi dans une optique de promotion et de commémoration des ouvrages de la célèbre romancière Sophie Cottin (1770-1807), étant publiée un an après la mort de cette dernière. L'utilisation de genres similaires (roman sentimental) par deux écrivaines semble également, *a priori*, pousser Beaufort à justifier son choix, sachant que le milieu littéraire établira probablement de toute manière une comparaison entre les deux œuvres et leurs auteures. La reconnaissance de la

⁵³ Cette pratique n'est pas propre aux femmes de lettres, ni à la période 1770-1840. Anne Goldgar a déjà étudié ce procédé dans le troisième chapitre de son étude sur la République des lettres (masculine) de la période 1680-1750. Goldgar, Anne, « Chapter 3 : How to Become an Homme illustre », *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995, pp. 115-173.

⁵⁴ Beaufort, Anne-Marie, « Postface », *Séverine*, Paris, Frechet, 1808, vol. 6, p. 169.

« supériorité » de l'une par l'autre, s'inscrit encore une fois en tant que stratégie, même si Beaufort peut être sincère dans son auto-critique.

La modestie dont font preuve plusieurs femmes de lettres est liée, nous l'avons dit, à la hiérarchie propre aux échanges entre gens de lettres, ainsi que le démontre l'historienne Anne Goldgar qui a analysé les réseaux masculins⁵⁵. Cette modestie revêt toutefois un caractère genré, les femmes étant particulièrement appelées à observer cette qualité, ce qui est le cas dans l'univers littéraire comme dans la société en général⁵⁶. Susan Dalton, qui a étudié les relations des femmes de lettres françaises et italiennes avec les hommes pendant la période qui nous préoccupe, avance que la modestie féminine peut être comprise comme une stratégie : en dépréciant leurs capacités intellectuelles, les auteures encouragent ainsi à leurs amis à les rassurer sur ces capacités, et peuvent ensuite utiliser ces commentaires favorables afin de justifier leur position dans la République des lettres⁵⁷. Ce constat s'applique aussi aux relations entre femmes auteures, et plus particulièrement à celles qui sont débutantes. Et de manière générale, s'il est permis aux femmes d'acquérir un certain nombre de connaissances, il devient déplacé pour elles d'en faire l'étalage en public en se donnant en spectacle⁵⁸. Les femmes sont souvent représentées comme gardiennes de la morale, particulièrement au XIX^e siècle. Ces deux prescriptions (modestie et moralité) ne sont pas sans se répercuter sur la perception qu'ont les femmes de lettres les unes les autres.

En effet, quelques femmes auteures promeuvent les écrivaines qui font preuve de morale (vertus féminines) dans leurs publications. Par exemple, dans son introduction à

⁵⁵ Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit.

⁵⁶ Sur l'importance du thème de la modestie féminine dans les productions des femmes de lettres, voir pour la France : Paquin, Éric, « La préface du roman épistolaire féminin au début du XIX^e siècle », dans *Studi Francesi*, vol. 43, no. 3 (1999), pp. 568-577. Pour l'Italie, voir : Cavazza, Marta, « Between Modesty and Spectacle : Women and Science in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Wendy Wassing Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 275-302.

⁵⁷ Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., p. 32.

⁵⁸ Ce reproche a particulièrement été fait à Staël, par des hommes, mais également par d'autres femmes auteures, telles que l'historienne, essayiste et traductrice Giustina Renier Michiel (1755-1832). À ce sujet, voir : Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., pp. 84-86. Lampron, « From Venice to Paris », op. cit., pp. 42-46.

la seconde édition de son *Cours de littérature ancienne et moderne, à l'usage des Demoiselles* (1822), Anne-Marie de Beaufort affirme qu' « il n'est accordé qu'à Mesdames de Lambert⁵⁹, de Beaumont⁶⁰, de Genlis, d'écrire avec autant d'érudition et de grâce que de morale »⁶¹. Beaufort se réfère ainsi à deux femmes de lettres antérieures à l'époque de publication (Lambert, Beaumont) ainsi qu'à sa contemporaine et amie Genlis, en mettant l'accent sur la singularité de leur « érudition, grâce et morale » combinée. Notons également que Genlis elle-même, ici exemplifiée par Beaufort, accorde une grande importance au fait que les femmes doivent observer la morale et la religion dans leurs écrits, exaltant notamment (1811) le « rare mérite » de « madame de Lambert, madame de Graffigny⁶², ces femmes charmantes, d'une conduite si irréprochable, d'un talent si distingué »⁶³.

Dans ses *Souvenirs de Félicie* (1804), Genlis, en traitant de femmes auteures célèbres du XVII^e siècle, telles que l'épistolière Madame de Sévigné (1626-1696), affirmait par ailleurs : « À quoi tenoit donc cette supériorité si commune dans ce siècle? au genre de vie, à la *morale reçue*, qui étoit alors et la *bonne* et l'unique; à la raison et au bon goût, qui dérivent toujours de la vérité »⁶⁴. Plus globalement, ainsi que le remarque Vicki Mistacco, Genlis est plus encline à exemplifier dans son *Influence des femmes sur la littérature française*, les écrivaines qui agissent se montrent modestes et morales, et à condamner celles qui en semblent moins imprégnées⁶⁵. Cet aspect de son œuvre,

⁵⁹ Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert (1647-1753), auteure et salonnière.

⁶⁰ Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), romancière et pédagogue française.

⁶¹ Beaufort, Anne-Marie, *Cours de littérature ancienne et moderne, à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, Bossange, 1821 [1815], p. 7.

⁶² Françoise de Graffigny (1695-1758), romancière française.

⁶³ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., pp. xxxi-xxxii.

⁶⁴ Genlis, *Les souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1806 [1804], p. 252.

⁶⁵ « Si Genlis défend avec feu dans la préface [...] le droit des femmes à l'écriture et à la publication, son engagement en faveur des femmes auteurs peut paraître aujourd'hui bien timide : selon elle, seules méritent ce droit celles qui dans leur production respectent la modestie, la décence et le bon goût, n'épousent pas les idéaux des philosophes des Lumières, n'adoptent pas la doctrine et le style du romantisme contemporain, n'offensent aucunement la religion et ne recherchent pas ouvertement la célébrité. Dans les esquisses biographiques qui constituent le corps de l'ouvrage, Genlis

directement lié à ses opinions politiques conservatrices⁶⁶, traverse toute son œuvre. Son utilisation en 1811, témoigne par ailleurs des préoccupations immédiates de Genlis, particulièrement encline à reconnaître la grandeur de la France sous Louis XIV, un objectif qui n'est pas sans servir indirectement le régime impérial, fortement inspiré de l'Ancien Régime, de même que son protecteur Napoléon⁶⁷. Conséquemment, ce sont des écrivaines antérieures associées à l'Ancien Régime, plutôt que des contemporaines, que Beaufort et Genlis cherchent à poser ici comme supérieures, et ce, dans un contexte politique (l'Empire pour Genlis, et la Restauration pour Beaufort) qui redevient favorable à l'exaltation de l'Ancien Régime et de ses politiques culturelles⁶⁸.

1.3. Supériorité dans l'éducation et le sérieux intellectuel : des écrivaines avant-gardistes

Si la sous-section précédente traitait de vertus plus spécifiquement « féminines » (modestie, morale) que l'on souhaite voir adopter par les femmes de lettres, et qui, du même souffle, en définissent quelques-unes comme supérieures/inférieures, nous

n'accorde en effet ses louanges qu'aux œuvres de femmes qui se conforment à cet idéal, modulant parfois son appréciation d'une écrivaine particulière suivant le degré de respect de la morale et des bienséances ». Mistacco, Vicki, « Genlis à contre-courant : De l'influence des femmes », dans Françoise Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 97.

⁶⁶ Il en sera question au chapitre 6, p. 403.

⁶⁷ Broglie souligne également que Napoléon entretenait une relation ambivalente avec le siècle de Louis XIV, associé d'une part à la branche des Bourbons qui contestent sa couronne, et d'autre part, à la grandeur de la France sous des régimes plus autoritaires, autorité qu'il lui incombe désormais d'assumer et de promouvoir. Si Napoléon, protecteur de Genlis, dissuade cette dernière de publier des biographies de monarques (Henri IV notamment), il la félicite toutefois pour ses éloges de madame de Maintenon. Broglie, *Madame de Genlis*, op. cit., pp. 343-347. Sur la communauté de pensée, sincère ou forcée par les événements, entre Genlis et Napoléon, voir également : Aragon, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? », op. cit., p. 378. Mistacco, « Genlis à contre-courant », op. cit., p. 112.

⁶⁸ Sur la participation de Genlis à un mouvement intellectuel antiphilosophique et conservateur, voir notamment : Trousson, Raymond, « Mme de Genlis et la propagande antiphilosophique », dans Ruggero Campagnoli, dir., *Robespierre & C. Atti della ricerca sulla letteratura francese della Rivoluzione*, Bologna, CLUEB, 1988, pp. 209-243. Voir également : Bénichou, Paul, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830*, Paris, José Corti, 1985. McMahon, Darrin M., *Enemies of the Enlightenment : The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

constatons toutefois que d'autres auteures valorisent également dans le cadre de leurs échanges les aptitudes caractérisant les écrivaines qui se sont démarquées par le biais d'études approfondies, ou par la pratique de genres littéraires traditionnellement masculins. La mise en lumière des mérites hors du commun de ces dernières n'est guère surprenante, dans un contexte où les femmes auteures ne sont reconnues, ou sont surtout reconnues, que lorsqu'elles s'illustrent par des ouvrages considérés comme propres aux femmes, tels que des romans et des poèmes, qui font davantage appel à leur sensibilité qu'à leur érudition. La situation de l'éducation des femmes, globalement peu soignée, en France comme en Italie, rend également celles qui sont pourvues d'une bonne culture générale et littéraire relativement choyées, ou du moins, plus susceptibles d'être remarquées par leurs contemporain-e-s⁶⁹.

Germaine de Staël, dans *De l'influence des passions* (1796) et *De la littérature* (1800) discute abondamment de la situation des femmes, et en particulier de celles qu'elle appelle les « femmes supérieures », qui sont justement celles qui « cultivent les lettres ». Ces dernières ne sont toutefois pas plus méritantes que les autres femmes, Staël accordant une place importante à l'exercice des devoirs domestiques par et pour la gent féminine. Elle établit néanmoins que certaines femmes, celles qui interviennent dans la sphère culturelle, se distinguent par une « véritable supériorité »⁷⁰ et pourraient atteindre une renommée littéraire appréciable. Staël tient parallèlement à rassurer son lectorat sur le « le danger très-rare de rencontrer une femme dont la supériorité soit en disproportion avec la destinée de son sexe »⁷¹ et ajoute :

Si la situation des femmes est très-imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, et non à la dégradation de leur esprit, qu'il faut travailler. Il est utile aux lumières et au bonheur de la société que les femmes développent avec soin leur esprit et leur raison. Une seule chance véritablement malheureuse pourroit résulter de l'éducation cultivée qu'on doit leur donner : ce seroit si quelques-unes d'entre'elles acquéroient des facultés assez distinguées pour éprouver le besoin de la gloire; mais ce hasard même ne porteroit aucun

⁶⁹ Sur l'éducation des femmes en France et en Italie, voir le chapitre 5, p. 354 et le chapitre 6, p. 381 (notes).

⁷⁰ Staël, Germaine de, *De l'influence des Passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796, p. 131.

⁷¹ Staël, Germaine de, *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan-Crapelet, 1800, p. 300.

préjudice à la société, et ne seroit funeste qu'au très-petit nombre de femmes que la nature dévoueroit au tourment d'une importune supériorité⁷².

Ces passages dans l'œuvre de Staël s'inscrivent dans une stratégie propre à plusieurs écrivaines de son époque, influencées par l'idéologie de la « maternité républicaine »⁷³, et ce, en 1800, peu après la tourmente révolutionnaire et les débats sur les femmes et leur destination sociale qui y ont été suscités⁷⁴. En effet, si Staël vise à ce que toutes les femmes puissent avoir accès à une réelle éducation, il lui importe ici de minimiser l'impact de cette revendication, en convainquant son auditoire que, par ce procédé, seules certaines femmes véritablement supérieures pourraient prétendre se démarquer des hommes, voire oublier leurs devoirs domestiques. D'ailleurs, pour Staël, cette « importune supériorité » n'est pas enviable en soi, cette dernière faisant souvent état du malheur des « femmes supérieures »⁷⁵, ce qui fait dire à Geneviève Fraisse que « Staël ne pense pas la position de la femme qui cultive les règles entre exception et

⁷² Staël, *De la littérature*, op. cit., pp. 301-302.

⁷³ Ce concept a déjà été défini au chapitre 2, p. 156.

⁷⁴ En effet, le débat sur l'éducation s'est imposé sous la Révolution française, notamment par la suppression des ordres religieux et des couvents en 1790, dispensateurs d'une certaine instruction pour les deux sexes. S'en est suivie la création d'un comité de l'Assemblée nationale voué à la question éducative, comité ayant pour président Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord (1754-1838). C'est à ce même Talleyrand que Mary Wollstonecraft (1759-1797) dédie ses *Vindications on the Rights of Women* (1792), l'exhortant à mettre en place un système adéquat d'éducation des filles, alors que ce dernier insistait plutôt sur la nécessité d'une éducation domestique. Genlis a également publié ses vues favorables à l'éducation du peuple et des femmes pendant la Révolution. Voir notamment : *Discours sur la suppression des couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, Paris, Onfroy, 1790. *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy, 1791. Pour un résumé des débats, et de la participation importante des femmes à ceux-ci, voir notamment : Harten, Elke et Hans-Christian Harten, *Femmes, culture et révolution*, Paris, Des Femmes, 1989, pp. 95-144, 458-522.

⁷⁵ « L'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur seroit reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. *N'est-elle pas une femme extraordinaire?* Tout est dit alors; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre avec la douleur. L'intérêt qu'inspire une femme, la puissance qui garantit un homme, tout lui manque souvent à-la-fois, elle promène sa singulière existence, comme les Parias de l'Inde, entre toutes les classes dont elle ne peut être, toutes les classes qui la considèrent comme devant exister pour elle seule, objet de la curiosité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié ». Staël, *De la littérature*, op. cit., pp. 305-306.

règle, mais plutôt en terme de bonheur/malheur »⁷⁶. Chose certaine, c'est par l'éducation de toutes les femmes que le paradigme de la « femme supérieure » est appelé à se modifier, objectif sous-tendu de l'œuvre staëlienne selon Simone Balayé⁷⁷.

Dans la préface de son *Influence des femmes sur la littérature française* (1811), Félicité de Genlis va dans le même sens que Staël, en discutant des retombées de l'instruction des femmes, et plus spécifiquement des femmes auteures, sur leur carrière. Traitant de l'éducation des demoiselles, elle affirme que leur talent, s'il est démontré dès le plus jeune âge, doit être cultivé afin que ces dernières puissent réaliser leur plein potentiel et ainsi concourir au travail de légitimation de l'activité littéraire féminine :

⁷⁶ Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., pp. 193-194.

⁷⁷ Simone Balayé relève, à juste titre, cette stratégie de Staël, présente dans *De la littérature*, et ajoute que cette insistance sur l'éducation des femmes en vue d'en faire de bonnes mères ne représente qu'une facette de la pensée plus complexe et émancipatrice de Staël sur le droit des femmes à une meilleure éducation. Sur la perception des femmes auteures dans *De la littérature*, Balayé affirme par ailleurs : « Ce chapitre [Des femmes qui cultivent les lettres] ne doit pas donner à croire que Mme de Staël prêche contre les femmes de lettres ; elle regrette seulement l'efficacité des obstacles élevés contre leur vocation légitime. Elle a bien conscience qu'elle occupe une place à part dans un milieu qui laisse les autres femmes écrivains dans une existence incertaine, dépourvues de statut et sans aucune légitimité ». Balayé, *Comment peut-on être Madame de Staël*, op. cit., p. 20. Cette interprétation a récemment été contredite par Suzanne Hillman, qui se base sur les travaux de Madelyn Gutwirth et Charlotte Hogsett pour affirmer que dans l'ensemble de son œuvre, Staël cherche moins à réfléchir et améliorer la condition des femmes, ou encore à la condition des femmes auteures, qu'à celle de « la femme de génie, c'est-à-dire elle-même ». Hillman, Susanne, « Men with Muskets, Women with Lyres : Nationality, Citizenship, and Gender in the Writings of Germaine de Staël », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 72, no. 2 (April 2011), p. 239 (« woman of genius, a.k.a. herself »). Hogsett, Charlotte, *The Literary Existence of Germaine de Staël*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987. Gutwirth, Madelyn, *Madame de Staël, Novelist : the Emergence of the Artist as Woman*, Urbana, University of Illinois Press, 1978. Gutwirth reviendra toutefois sur sa position initiale en 2006, en soulignant que même si Staël encourage les joies domestiques comme source de bonheur en 1796, « elle a nettement pris le parti de ne pas nuire aux autres femmes, mais, en revanche, de les encourager par son exemple ». Gutwirth, Madelyn, « Circé et Corinne : Germaine de Staël face à la calomnie », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), p. 38. Sur *De la littérature* et la question des femmes, voir également : Girou Swiderski, Marie-Laure, « L'autre Révolution ? De la littérature et des femmes », dans Marc-André Bernier, dir., *La Raison exaltée. Études sur 'De la littérature' de Madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, pp. 197-213.

On doit mettre un soin particulier à former, à orner leur mémoire, et même à leur enseigner les langues savantes. Celles-là, par la suite, deviendroient vraisemblablement auteurs, mais elles entreroient dans cette carrière avec l'avantage immense que peuvent donner de bonnes études. Les femmes ignorantes et sans talent n'oseroient lutter contre elles avec cette inégalité de fait : on ne les compare point aux hommes, elles bravent leur supériorité; mais elles craindroient celle des personnes de leur sexe : de sorte que le nombre effrayant des femmes auteurs seroit excessivement réduit, et il n'y en auroit plus de ridicule⁷⁸.

Genlis croit donc que le talent et l'érudition doivent être réunis chez les femmes de lettres, qualités qui méritent d'être cultivées afin que certaines puissent devenir des auteures sérieuses, et avantagées par ce fait même. Sans pouvoir se mesurer aux hommes, elles agiraient aussi comme repoussoirs pour les « femmes ignorantes et sans talent », qui viennent grandir le « nombre effrayant des femmes auteurs », que Genlis déplore à quelques endroits de l'ouvrage. Il s'agit ici de distinguer l'ensemble de ces femmes talentueuses et surtout bien éduquées, de celles qui sont ignorantes, renforçant ainsi la cohésion entre les écrivaines du premier groupe tout en excluant le second.

La question de l'instruction lacunaire des femmes pose également des défis à l'investissement par ces dernières de domaines littéraires traditionnellement masculins (philosophie, politique, sciences, etc.). Celles qui se démarquent dans cette perspective sont exaltées par les autres femmes de lettres, qui reconnaissent d'autant plus leur mérite. C'est par exemple le cas lors de la publication par Sophie de Condorcet (1764-1822) de ses *Lettres sur la sympathie* (1798), essai philosophique d'envergure et acclamé par la communauté littéraire de l'époque. Membre éminente de celle-ci, Staël prend la plume afin de témoigner de son admiration à Sophie de Condorcet, en valorisant cette dernière pour la sensibilité (féminine) tout comme pour la raison (masculine) dont elle fait preuve :

Il y a, dans ces lettres, une autorité de raison, une sensibilité vraie, mais dominée, qui fait de vous une femme à part. Je me crois du talent et de l'esprit, mais je ne gouverne rien de ce que je possède. J'appartiens à mes facultés, mais je n'en puis garder l'usage. Enfin, je vous ai admirée, et dans vous, et par un retour sur moi. Et comme j'ai la bonne nature de n'être point jalouse, je n'ai eu que du plaisir en

⁷⁸ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., p. xxiv.

pensant que je connaissais et que j'aimais une personne si rare⁷⁹.

Ainsi, Staël semble se reconnaître dans l'œuvre de Sophie de Condorcet, ces dernières ayant en commun la pratique de la prose à caractère politique et philosophique. Condorcet est ici définie comme « personne rare » et « femme à part », deux qualificatifs qui ont fréquemment été utilisés pour décrire Staël⁸⁰. C'est peut-être pour ce motif que Staël discute des ressemblances et différences entre elle-même et Condorcet, lui confiant que « je me crois du talent et de l'esprit, mais je ne gouverne rien de ce que je possède ». Staël rappelle par le fait même ses propres facultés, mais établit néanmoins la supériorité de Condorcet, non pas tant dans l'acquisition des connaissances et du raisonnement, mais dans leur maîtrise⁸¹. Quoi qu'il en soit, Staël ne se dévalue pas réellement dans cet exercice, qui tient davantage de l'échange entre paires et de l'exaltation mutuelle, bien que la flatterie soit aussi à prendre en compte.

Constance de Salm, pourtant farouche adversaire du discours de l'exceptionnalité, comme nous le verrons dans une section suivante, se fait elle-même qualifier d'auteure à part par plusieurs femmes de lettres avec qui elle entretient une relation épistolaire, et ce, surtout lorsqu'elle utilise la poésie et la prose dans une optique ouvertement philosophique et politique. Ainsi, suite à la publication de ses *Pensées* en 1835, sa correspondante, la romancière Mélanie Waldor (1796-1871) affirme : « on peut faire des vers, des Romans, mais un tel ouvrage, je ne vois aucune femme de nos jours capable de l'imiter »⁸². Waldor admire les *Pensées* pour leur originalité, l'ouvrage

⁷⁹ Staël, Germaine de, Coppet, Grouchy, Sophie de Condorcet, [Paris], 20 mai 1798, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962 -, tome 4, vol. 1, p. 139.

⁸⁰ Rappelons également que selon Renee Winegarten, Staël elle-même se considère donc comme une femme à part. « Il n'y a pas de doute qu'elle était condescendante et arrogante (ce qui est peut-être compréhensible) en percevant une distance entre elle-même et le reste des femmes de son époque, incluant plusieurs autres femmes auteures moins reconnues ». « No doubt, too, she was condescending and (perhaps understandingly) vain in perceiving the distance between herself and most of the rest of her sex in her day, including many of the lesser women writers ». Winegarten, Renee, *Mme de Staël*, Dover, Berg, 1985, p. 110.

⁸¹ Rappelons que Staël a publié, deux ans plus tôt, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796.

⁸² Waldor, Mélanie, Paris, Pipelet Salm, Constance, Paris, 31 décembre 1835, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 8 « Correspondance adressée à Mme de Salm Dyck... », fasc. « Mme Waldor ». Catriona Seth souligne par ailleurs

réunissant diverses réflexions philosophiques piquantes. Elle semble par ailleurs distinguer Salm de la plupart des femmes de lettres de son époque, qui s'illustrent davantage par le biais de la poésie sensible et des romans.

Mais si Waldor affirme ne voir « aucune femme de nos jours capable de l'imiter », il n'est ici pas exclu que cette œuvre de Salm soit elle-même dépassée dans le futur par d'autres auteures. Cette singularité de Salm se situe donc dans le présent et dans le contexte propre à l'écriture féminine pendant la période⁸³. Ainsi, Salm serait à même de faire la preuve des capacités féminines dans des genres traditionnellement masculins. Genlis abonde dans le même sens, en introduction de la recension de *L'Épître à un honnête homme qui veut être intrigant* (1820) :

Madame la princesse de S. a prouvé depuis longtemps que le talent poétique d'une femme peut traiter avec le plus brillant succès les sujets les plus nobles, les plus élevés, et qui, jusqu'à elle, sembloient destinés seulement à la plume des hommes. Mme la princesse de S. vient d'exercer sa muse dans un genre nouveau, et avec la supériorité qu'elle a montrée dans tous les autres⁸⁴.

qu'à l'époque de parution de l'ouvrage de Salm, « les pensées constituent un genre associé aux auteurs hommes, La Rochefoucauld, Chambort ou d'autres ». Seth, Catriona, « La femme auteur, stratégies et paradigmes. L'exemple de Constance de Salm », dans Del Lungo et Louichon, *La littérature en bas-bleus*, op. cit., p. 209.

⁸³ Quelques années plus tôt (1820), dans un contexte, non pas de publication d'ouvrages, mais bien de drames personnels, Aglaé Laya (1790 – après 1857) cherchait à sortir son amie Constance de Salm de la torpeur dans laquelle l'avait plongée la mort de sa fille Clémentine, et lui conseillait de se remettre à la lecture et surtout à l'écriture : « Votre devoir est d'appeler les ouvrages à votre service. Cette résignation [...] doit être le fruit de longues études, de cet esprit supérieur, qui vous distinguent de votre sexe. Serez-vous au dessus de lui, pour agir plus faiblement que lui? ». Laya, Aglaé [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [s.j.] [s.m.] [1820], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4 : Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Mme Laya, Achille Comte, 1823-42 », sous-fasc : « Copiées : Mlle Laya devenue Mme Achille Comte ».

⁸⁴ [Genlis, Félicité de], « Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la princesse C. de S », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, p. 309. Cet article, non signé, peut être attribué à Genlis, qui s'était engagée auprès de Salm à rédiger elle-même une recension de son épître. Voir : Genlis, Félicité de, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 9 juin 1820, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 6 « Correspondance particulières et générale... », fasc. « no. 2: 1815-1821, copies de lettres à voir et à choisir pour l'impression (finissant la troisième époque) ». Elle s'introduit par ailleurs ainsi à Salm, en la posant encore une fois comme supérieure dans l'exercice du genre poétique : « Combien je suis heureuse, Madame, de pouvoir saisir ici occasion de vous exprimer moi-même les sentiments et l'admiration que m'inspirent

Par rapport aux femmes de lettres et par rapport aux hommes, Salm est définie par Genlis comme supérieure dans l'usage de la versification érudite, de même que valorisée en tant qu'écrivaine ayant mis en évidence ce dont les femmes sont capables. La « supériorité » de Salm est donc ici inscrite dans un contexte littéraire défavorable aux femmes, et elle pourrait ne s'avérer que momentanée si d'autres écrivaines suivaient ses traces⁸⁵.

De l'autre côté des Alpes, Fortunata Sulgher est aussi félicitée, plusieurs années plus tôt (1803), par l'helléniste Clotilde Tambroni (1758-1817), avec laquelle elle partage une érudition et une connaissance appréciable des classiques de l'Antiquité, comme étant « une personne agrégée de dons si rares, non communs à mon sexe, et qui,

depuis si longtemps vos talents et vos écrits. Vous avez, Madame, défendu avec autant de charme que d'énergie, les femmes qui cultivent les arts et les lettres, et lorsqu'on voudra prouver qu'elles peuvent atteindre à la supériorité, vous en fournirez, Madame, une des meilleures preuves, on citera vos vers ».

⁸⁵ Genlis fait également, dans ses *Mémoires* l'éloge de son amie, la mémorialiste française Victorine de Chastenay (1771-1855), « bien extraordinaire par la gravité de ses études, et l'emploi sérieux qu'elle fait du talent d'écrire ». Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 6, p. 215. Il est par ailleurs intéressant de souligner que sans employer le vocable « supériorité », Genlis définit elle-même ses propres productions comme étant plus méritantes que celles d'autres auteures de son époque, qu'elle accuse à mots couverts de l'avoir plagiée. Par exemple, Genlis avait fait paraître, en 1806, un livre sur la pédagogue et épistolière Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1731), épouse morganatique de Louis XIV, ce qu'elle se plaît à rappeler à ses lecteurs en 1811, en discutant de l'ouvrage récent d'Amélie Suard (1750-1830) sur le même sujet : « cinq ans avant madame Suard, j'ai fait un ouvrage sur ce sujet, ouvrage dont on a fait trois éditions en un an. [Mme Suard ayant oublié de parler de certains traits] [...], mon article de Madame de Maintenon est par conséquent beaucoup plus complet que le sien, quoiqu'infiniment moins volumineux; et je le répète, il a le mérite d'avoir été fait cinq ans avant le sien ». Genlis, *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature du XIXe siècle, ou Réponse de Mme de Genlis à M.T. et NI., etc., sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : « De L'Influence des femmes sur la littérature française [...] »*, Paris, Maradan, 1811, pp. 64-66. De plus, Genlis, dans ses *Mémoires* (1825) établira sa supériorité sur Germaine de Staël, en soulignant que certaines phrases de ses écrits sont mieux tournées que celles de cette dernière; Genlis agit toutefois ainsi dans un contexte où elle accuse Staël de plagiat, un reproche qu'elle adresse également à Suard. Son intérêt personnel est donc directement mis en jeu, raison qui peut partiellement expliquer cette prise de position tout à fait unique parmi le groupe d'auteures à l'étude. Sur la problématique du plagiat et les relations de compétition entre femmes auteures, voir chapitre 4, pp. 287.

en plus d'être une valeureuse disciple d'Apollon, a su cultiver les sciences les plus difficiles et faire développer un intérêt pour les auteurs originels de la Grèce »⁸⁶. En tant que poétesse autant versée dans la littérature que dans les sciences et la culture grecque, les « dons rares » et « non communs » aux femmes de Fortunata Sulgher suscitent l'admiration de Clotilde Tambroni, aptitudes dont cette dernière, professeure de grec à l'Université de Bologne et poétesse, est également dotée. Ainsi, tout comme Staël l'admettait elle-même par rapport à Sophie de Condorcet, il n'est pas inintéressant de constater que l'exaltation des « dons rares » de Sulgher sert aussi à valoriser Clotilde Tambroni dans cet exercice. En reconnaissant la singularité de Fortunata Sulgher, Tambroni met indirectement en lumière la sienne propre.

Il n'est, par ailleurs, pas rare de trouver dans les correspondances, comme dans les documents publiés, certaines mentions de supériorité non pas d'une, mais de deux auteures, un motif déjà employé par Félicité de Genlis et Anne-Marie de Beaufort en traitant de la modestie et de la moralité qui incombent aux femmes de lettres. Néanmoins, d'autres écrivaines cherchent à définir différents degrés de supériorité de celles qui contribuent à « la gloire de leur sexe », en les mettant en parallèle de manière à les exalter toutes deux. Beaufort, décidément rompue à cet exercice, en offre un piquant exemple, dans son *Impromptu fait en voyant le portrait de Mme de Staël, peint par Mme le Brun* (1809) :

Je ne sais qui de vous remporte la victoire
Des sentiers différents conduisent à la gloire,
Et la même couronne enlace en ce tableau
Le front inspirateur et l'immortel pinceau
Staël offrait à Le Brun un sujet digne d'elle,
Le Brun seule égalait son éclatant modèle;
L'univers étonné de cet ensemble heureux,
Sans choix, tombe en silence aux pieds de toutes deux⁸⁷

⁸⁶ « una persona pregiata di sì rare doti non comuni al mio sesso, e che oltre di essere valorosa seguace di Apollo, ha saputo coltivare scienze più ostrate e farli interesse per li originali autori della Grecia » Tambroni, Clotilde, Bologne, *Sulgher, Fortunata*, Firenze, 10 octobre 1803, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N.A., 906. IV. 26 (23).

⁸⁷ Beaufort, Anne-Marie, « Impromptu fait en voyant le portrait de Mme de Staël, peint par Mme le Brun », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1809, p. 244.

Germaine de Staël et la portraitiste Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842) sont toutes deux considérées comme des femmes supérieures, l'une étant seule à la mesure du talent de l'autre, chacune dans son domaine, la peinture pour Vigée-Lebrun⁸⁸, la littérature pour Staël. Les difficultés rencontrées par l'une et par l'autre à se faire reconnaître par la pratique de genres traditionnellement masculins ne sont d'ailleurs certainement pas inconnues de Beaufort. Staël et Lebrun sont ici célébrées comme des égales de par leur singularité, par l'auteur comme par « l'univers », et aucune n'a à « remporter la victoire »⁸⁹. L'usage de cette dernière expression par Beaufort demeure, par ailleurs, révélateur des processus de hiérarchisation entre femmes dans le milieu culturel, celles qui s'y distinguent étant perçues comme étant *de facto* en compétition, d'où la prétendue nécessité de remporter la bataille.

La même année (1809), Carolina Lattanzi, dans son *Corriere delle Dame*, utilisera un procédé similaire en mettant de l'avant un parallèle avantageux pour deux poétesses lucquoises particulièrement érudites, soit Teresa Bandettini, déjà reconnue, et la jeune poétesse Costanza Moscheni (1786-1831), qui en est à sa première publication :

Il n'y a pas seulement qu'Amarilli Etrusca⁹⁰ [Teresa Bandettini] à qui, à juste titre, [la ville de] Lucques peut se vanter d'avoir donné une patrie. Apparaîtra sous peu à la lumière un nouveau poème épique. [...] La demoiselle Costanza Moscheni de Lucques, qui à l'âge de vingt ans siège déjà parmi les trois premières poétesses italiennes, est l'auteur de ce bel ouvrage⁹¹.

La gloire que s'est acquise Bandettini est utilisée afin de faire valoir les accomplissements récents de Costanza Moscheni. Ces deux femmes méritent donc de siéger « parmi les trois premières poétesses italiennes », Lattanzi définissant trois

⁸⁸ Notons qu'Élisabeth Vigée Lebrun deviendra également écrivaine dans les dernières années de sa vie, en publiant ses *Souvenirs* en 1835.

⁸⁹ Mary Sheriff cite également ce poème dans son étude sur Élisabeth Vigée-Lebrun : *The Exceptional Woman*, op. cit., p. 253.

⁹⁰ Il s'agit du patronyme de Teresa Bandettini à l'Accademie degli Arcadi di Roma.

⁹¹ « Non è la sola Amarilli Etrusca [Teresa Bandettini] cui a buon diritto si vanti Lucca d'aver data una Patria. Comparirà in breve alla luce un nuovo Poema Epico, [...] La damigella Costanza Moscheni di Lucca, che all'età di venti anni siede già tra le prime Poetesse Italiane, è l'autrice di questo bellissimo lavoro ». [Lattanzi, Carolina], « Nuovo poema [di Costanza Moscheni] », *Corriere delle dame*, vol. XXVIII, XX, secondo trimestre, 6-20 maggio 1809, p. 201.

femmes supérieures dans le genre de la poésie, au lieu d'une seule⁹². Ainsi que Paula Findlen l'a bien démontré en étudiant le cas de la physicienne Laura Bassi (1711-1778), les différentes villes/cités-états Italiennes (Bologne pour Bassi, Lucques pour Bandettini et Moscheni) usent de la notoriété des femmes illustres qui y vivent de manière à concourir à la renommée de leur territoire. Lattanzi reprend ici cette stratégie au compte de la ville de Lucques, mais également en faveur de Bandettini et Moscheni, dont les talents hors-norme sont reconnus dans cet exercice⁹³.

1.4. Conclusion de section

Si certaines écrivaines sont définies comme « rares », « supérieures », « à part », ces adjectifs visent parfois à les comparer à d'autres femmes de lettres, mais également aux femmes (non-auteures). Nous remarquons que lorsque certaines contemporaines sont positivement reconnues comme singulières, ce sont (à part pour Lattanzi⁹⁴) des femmes que l'émettrice du compliment fréquente, ou qu'elle pourrait réalistement connaître. De ce fait, la quasi-totalité des constats de « supériorité » de certaines auteures par rapport à d'autres, quand celles-ci sont expressément identifiées, se retrouve dans les correspondances, qui témoignent d'échanges directs en ce sens. Ainsi, les femmes définies comme étant supérieures sont nommées, tandis que les « inférieures », victimes de cette comparaison dans les ouvrages publiés, ne le sont pratiquement jamais (hormis par Genlis au sujet de contemporaines, et de Montanclos quant à des femmes de lettres antérieures). Il importe en effet, dans les documents destinés à être lus au sein du milieu littéraire, de faire ressortir la cohésion du groupe des femmes auteures, et de

⁹² Nous pourrions avancer que cette troisième poétesse, qui n'est pas nommée, est probablement Diodata Saluzzo, déjà reconnue comme écrivaine célèbre et talentueuse à l'époque de publication de la recension de Lattanzi.

⁹³ Findlen, Paula, « Science as Career in Enlightenment Italy : The Strategies of Laura Bassi », dans *Isis*, vol. 84 (1993), pp. 441-469.

⁹⁴ Carolina Lattanzi n'a que peu de contacts avec d'autres femmes de lettres contemporaines. Cette dernière résidant à Milan, il y a fort à parier qu'elle ne connaît pas Teresa Bandettini ou Costanza Moscheni; aucun document n'atteste de leurs relations, la correspondance de Lattanzi n'ayant par ailleurs pas été retrouvée. Néanmoins, aucune mention de Lattanzi ne figure dans l'abondante correspondance de Teresa Bandettini. Le nom de Lattanzi figure toutefois dans la liste des associés de l'ouvrage suivant : Bandettini, Teresa, *Poesie varie*, Parma, L. Mussi, 1805-1806, p. 122.

mettre le moins l'accent possible sur les différenciations entre ces dernières, ou du moins, d'être vague dans cet exercice.

Chose certaine, les auteures pensent également à leur activité littéraire individuelle, stratégie qui peut prendre la forme d'une valorisation de leurs propres travaux, visible dans le cas de Saluzzo, Genlis, et dans une moindre mesure pour Staël, Montanclos et Tambroni. Beaufort et plusieurs correspondantes de Salm et de Saluzzo cherchent quant à elles à déprécier leurs propres productions, de façon à s'attirer l'indulgence du public et/ou des femmes de lettres mieux établies dont elles souhaitent la protection. Mais ce faisant, elles favorisent également le développement de leur propre carrière. Il serait donc intéressant d'étudier des mentions de « supériorité » de contemporaines, émises par des écrivaines qui ne se connaissent pas entre elles, de manière à limiter l'incidence de la flatterie. Or, de tels témoignages n'émanent pas des douze auteures à l'étude, ce qui est en soi révélateur.

Néanmoins, nous verrons que les sections suivantes, dans lesquelles les écrivaines insistent davantage sur l'émulation que sur la singularité, mettent en scène autant de missives que de documents publiés. C'est alors non seulement une ou deux auteures qui sont prises à partie, mais aussi l'ensemble des lectrices, dans une perspective de promotion de l'activité littéraire féminine passant par l'exemplification de certaines contemporaines. Il n'en demeure pas moins que les vocables « supériorité », « femme à part », « talent rare » ne posent aucunement les femmes ainsi qualifiées comme étant des exceptions, incapables d'être égalées. En effet, le discours de l'exceptionnalité est, somme toute, inexistant dans les documents étudiés émis par les auteures, même si l'incidence marquée de celui-ci dans le milieu littéraire mixte se fait sentir dans la manière dont les femmes tiennent à faire valoir une certaine hiérarchisation entre elles. Les constats de « supériorité » de certaines femmes de lettres servent, paradoxalement, à renforcer la cohésion entre le groupe des auteures définies comme méritantes, cette cohésion se construisant par l'exclusion de celles qui manquent soi-disant de sérieux. Ces différenciations entre écrivaines demeurent également minoritaires, si on les compare aux abondantes références à l'émulation recensées dans les sources.

2. De l'exception à l'émulation

2.0. Introduction

En effet, il est peu fréquent que l'on retrouve dans les correspondances et ouvrages publiés par les femmes de lettres des exhortations à accepter sans appel la supériorité de certaines d'entre elles. Plusieurs reconnaissent, au contraire, qu'elles ont un certain intérêt à encourager les autres femmes à la production littéraire, ce qui explique que les prises de position en matière de différenciation entre écrivaines s'avèrent le plus souvent nuancées. Les témoignages rendent néanmoins compte de cette ambivalence entre les discours de l'exception et de l'émulation, et ce, de manière informelle, en promouvant l'exemple que certaines « femmes supérieures » fournit pour les autres. Il s'agit de souligner la singularité individuelle de certaines dans une perspective d'émulation collective, et en contrepartie, de discuter des raisons de la supériorité de certaines, propre au contexte globalement défavorable à l'autorat féminin. Une minorité d'auteurs, enfin, remettent quant à elles formellement en question le paradigme même de l'exceptionnalité.

2.1. La supériorité des unes, l'exemple offert aux autres...

Les femmes de lettres méritantes sont souvent perçues comme des modèles à prendre à compte, pour les autres écrivaines en général, comme pour les émettrices des témoignages en particulier. Les auteures sont donc moins portées à mettre l'accent sur la supériorité que sur l'exemplarité des écrivaines méritantes, dédoublement qui est identifiable au sein de nombreux documents. Si l'exception exclut l'atteinte de résultats analogues, l'exemplification appelle quant à elle l'émulation, et pousse d'autres femmes à se dépasser.

Ce processus est particulièrement évident dans l'abondante correspondance entretenue entre Aglaé Laya (1790 – après 1857) et Constance de Salm⁹⁵. Depuis près d'une décennie, Salm exhorte son amie à signer ses œuvres, généralement publiées de façon anonyme. Laya hésite longuement avant de suivre le conseil de Salm, et se justifie

⁹⁵ Cette correspondance s'échelonne de 1814 à 1842 et comporte 99 lettres. Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

en utilisant comme paravent le fait que cette dernière, qu'elle admire considérablement pour son talent et sa renommée, serait une femme à part. Laya dénigre du même coup la teneur de ses propres productions⁹⁶. Mais en 1837, Aglaé Laya se rendra finalement aux arguments de Constance de Salm. Si elle fait encore preuve de modestie par rapport à sa compagne, qu'elle définit toujours comme étant supérieure, Laya établit clairement que l'exemple de Salm a représenté une source d'émulation importante :

Si mon ouvrage⁹⁷ ne vous déplaît pas par la forme, je suis sûre, d'après le jugement qu'on en a porté, qu'il vous plaira par le fond, et votre suffrage est tout à côté, pour ne pas dire avant, celui de mes juges; à mes yeux, vous êtes la seule femme qui m'ait prouvé qu'une femme pouvait s'élever par la pensée, et si un jour je suis distinguée de la foule, Madame et bien chère amie, permettez-moi de vous dire que vous n'y serez point étrangère, tant l'exemple de vos hautes qualités et de votre talent m'ont encouragée⁹⁸.

Il est intéressant de constater que Laya définit Salm comme étant unique, en tant que « seule femme » lui ayant prouvé la nécessité de s'élever au-dessus de sa condition par le biais de la pensée. Son suffrage est le premier recherché, avant celui de « ses juges » du milieu littéraire mixte. D'un autre côté, Salm fait ici figure d'émulation, puisque Laya a été encouragée par « l'exemple de [ses] hautes qualités et de [son] talent ». Laya ne se flatte donc pas de parvenir à la même renommée que Salm, mais chose certaine, les conseils et l'exemple de son amie l'ont engagée à tenter sa chance, en signant ses propres productions.

Genlis, quant à elle aussi bien établie que Salm, définit également cette dernière comme un modèle d'excellence. Dans cet article publié en 1820, et qui vise à recenser une parution d'Anne-Marie de Beaufort, Genlis se livre une introduction historique sur l'état de la poésie féminine en France :

⁹⁶ Voir, par exemple : Laya, Aglaé, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, Dyck, 23 juillet 1826, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « Lettres de la correspondance particulière devant servir de supplément à la correspondance générale, 1815-1821 ».

⁹⁷ Il s'agit du livre *Histoire naturelle mise à la portée des femmes et des gens du monde*, Paris, Dupont, 1837. Au sujet de la perception de cet ouvrage par Salm, voir ce chapitre, p. 219.

⁹⁸ Laya, Aglaé, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 18 novembre 1837, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « No. 1: Lettres à répondre, de famille, amis, affaires. Table ronde ».

Parmi les femmes qui ont contribué à la gloire de l'admirable littérature du dix-septième siècle, une seule (Mad. Deshoulières⁹⁹) eut dans la poésie un talent supérieur, et il est très-remarquable que de nos jours on puisse compter *neuf muses* [en italique dans le texte] qui, comme poètes, ont eu beaucoup d'éclat et le méritent. Mmes Du Boccage¹⁰⁰, de Bourdic¹⁰¹, Verdier¹⁰², de Salm [*en note de bas de page* : Mme la princesse de Salm, dont le talent supérieur est si généralement reconnu], d'Hautpoul. Le talent poétique de cette dernière n'a jamais été contesté, et la belle *élégie* que nous annonçons doit ajouter encore à une réputation si bien méritée. Il est impossible d'exprimer, en vers plus harmonieux, des sentimens plus vrais et des regrets plus touchans. Nous avons compté neuf muses françoises universellement connues, et nous aurions pu étendre encore cette intéressante nomenclature¹⁰³.

Si seule Deshoulières pouvait représenter une exception au XVII^e siècle, neuf poétesses, contemporaines de Genlis, se sont toutefois distinguées par leurs talents. Et si Genlis met en évidence « le talent supérieur si généralement reconnu » de Salm, de même que celui de Deshoulières, elle n'en donne pas moins de visibilité aux autres versificatrices de son époque, et parmi elles Beaufort, dont l'ouvrage est justement recensé. C'est donc dire que la singularité de Deshoulières, propre au XVII^e siècle, est maintenant chose du passé, et que plusieurs poétesses actuelles (Salm notamment) ont été à même de démontrer, en tant que femmes, des aptitudes admirables. Genlis ajoute finalement qu'elle aurait « pu étendre encore cette intéressante nomenclature », sous-entendant que davantage que neuf poétesses se seraient illustrées. Cette nomenclature s'inscrit dans une généalogie de femmes de lettres des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles décrite par elle. L'exemplification de Deshoulières, de Salm, et des poétesses contemporaines se situe dans un contexte discursif où Genlis utilise de concert l'argument de l'exception et de l'émulation, et ce même si cette dernière n'hésite pas dans d'autres productions à établir des différenciations négatives entre écrivaines. Genlis n'ayant que très peu pratiqué le genre poétique, l'évaluation de ses intérêts personnels (se faire valoir comme auteure distinguée) et collectifs (légitimation de l'activité littéraire féminine) semble ici faire pencher la balance en faveur de la seconde option.

⁹⁹ Antoinette Deshoulières (1634-1694), poétesse française.

¹⁰⁰ Anne-Marie du Boccage (1710-1802), romancière, poétesse et dramaturge française.

¹⁰¹ Henriette Bourdic-Viot, marquise d'Antremont (1746-1802), poétesse française.

¹⁰² Suzanne Verdier (1745-1813), poétesse française.

¹⁰³ [Genlis], « Élégie sur la mort de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry, par Mme la comtesse d'Hautpoul », *L'Intrépide*, Tome 1, 1820, pp. 180-182.

La reconnaissance de la singularité de certaines femmes auteures peut, en effet, revêtir un aspect utilitaire, n'étant pas uniquement gage d'émulation pour l'ensemble des écrivaines, mais aussi profitable à l'émettrice du compliment. Par exemple, à l'occasion de la mort de la poétesse Élisabeth Mercoeur (1809-1835), Mélanie Waldor, correspondante de Salm, doit trouver une liste de souscripteurs en vue de la parution d'un ouvrage rassemblant les vers de Mercoeur, de même que des hommages qui lui sont livrés par d'autres femmes auteures. La participation de Constance de Salm à cette production lui semble à ce point cruciale qu'elle n'hésite pas à mettre son amie devant le fait accompli :

Chargée de donner la liste de tant de grands noms qui ont souscrit aux ouvrages de cette jeune fille [Mercoeur], [je] n'ai pu résister au désir d'y mêler votre nom. Je connais assez votre cœur pour savoir que vous serez loin de m'en vouloir d'avoir associé votre beau talent à celui des autres femmes; vous êtes le plus beau Joyau de notre couronne littéraire. J'ai interprété les nobles sentimens de votre âme, et je vous ai portée au nombre des souscripteurs de trois volumes qui renfermeront les œuvres de Mlle Mercoeur¹⁰⁴.

Salm est identifiée comme étant « le plus beau Joyau de notre couronne littéraire », « couronne littéraire » faisant référence au groupe des femmes auteures; l'expression « le plus beau joyau » définit quant à elle la supériorité de Salm au sein de ce même groupe. Elle se doit, à ce titre, « d'associer son beau talent à celui des autres femmes », nommément Mercoeur elle-même. Waldor utilise ici le fait que Salm se distingue par sa renommée, afin de mieux diffuser les productions de Mercoeur, et d'encourager d'autres femmes à faire de même. Waldor est d'ailleurs tout à fait consciente des impacts de l'insertion de Salm comme souscriptrice des œuvres de la jeune poétesse Elisa Mercoeur, à cause du crédit de la première et de l'influence qu'elle peut avoir dans le milieu littéraire.

L'aspect utilitaire des références à la « supériorité » de Salm est également identifiable dans une missive que lui fait parvenir en 1808 Sophie de Renneville (1772-1822), la co-éditrice (avec Beaufort) du périodique *l'Athénée des Dames*, destiné à être exclusivement composé par des plumes féminines, dans une perspective d'éducation des

¹⁰⁴ Waldor, Mélanie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 6 juillet 1835, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 8 « Correspondance adressée à Mme de Salm Dyck... », fasc. « Mme Waldor ».

femmes et de promotion de leurs œuvres¹⁰⁵. Dans cette lettre adressée à Constance de Salm, Renneville cherche à la convaincre de se prêter elle-même à l'exercice :

Cet ouvrage que nous offrons aux dames vous est particulièrement dédié, à vous qui faites l'ornement de notre siècle, par vos lumières, et par vos talents. Nous mettons cette feuille sous votre protection, c'est par vous qu'elle doit prospérer. Ne souffrez donc point qu'une chute honteuse la déshonore. Il y va de votre gloire. Ce sont les femmes qui doivent fournir les matériaux de cet ouvrage. Toutes ont ce droit, mais si le peu d'habitude d'écrire retient les unes; si la timidité fait que les autres tremblent, qui doit prendre la place de ces femmes intéressantes, mais craintives si ce n'est vous, madame; et celles qui comme vous sont encouragées par les plus justes applaudissements et dont le nom récité est un éloge. Veuillez donc être ma *collaboratrice* et soutenir les intérêts de notre sexe, trop souvent sacrifiés à une terreur panique : celui qui fait bien n'a rien à craindre. Nous vous en prions, Madame, que les premiers numéros de cette feuille portent des articles signés d'un nom cher au public. Ce nom fera naître l'idée du vrai talent sans pédanterie, sans orgueil, et sera d'un favorable augure pour la suite. Que ce recueil d'une forme nouvelle, vous doive enfin sa célébrité; c'est par l'originalité du choix des sujets et leur variété qu'il s'étendra, se perpétuera, et cette durée tournera toute à l'avantage de celles qui en auront fait la réputation¹⁰⁶.

Il est intéressant de remarquer que, si la singularité de Salm a été reconnue par ses paires suite à la publication d'œuvres philosophiques et politiques et conséquemment au sérieux de ses études, c'est ici, d'une part, sa célébrité, et d'autre part, le fait qu'elle soit jugée apte à « soutenir les intérêts de notre sexe », ayant déjà pris ouvertement part à la défense des autres femmes de lettres, qui semble lui définir un statut particulier aux yeux de Sophie de Renneville. En associant son nom à *l'Athénée des Dames* et en y collaborant, Salm ferait rejaillir sa propre gloire sur l'ensemble des femmes auteures. Renneville lui rappelle par ailleurs que le travail de livrer un article pour le journal lui sera aussi profitable individuellement, puisque Salm fait elle-même partie intégrante de ce groupe¹⁰⁷ des écrivaines qu'il s'agit justement de promouvoir.

¹⁰⁵ [Beaufort, Anne-Marie et Sophie de Senneterre Renneville], « Avant-propos », *Athénée des Dames*, tome 1, première livraison, janvier 1808, pp. 6-8.

¹⁰⁶ Renneville, Sophie, [s.l.], *Pipelet Salm, Constance*, [s.l.], [s.j.] janvier [1808]. Salm elle-même avait répertorié cette lettre comme datant de l'année 1810, ce qui ne peut représenter qu'une erreur de datation de sa part, de telles erreurs se produisant à l'occasion dans l'annotation de son abondante correspondance. Il est plus probable que cette missive soit datée de janvier 1808, date de publication de la première édition de l'éphémère *Athénée des Dames*, qui n'a pas complété l'année.

¹⁰⁷ Salm déclina toutefois l'invitation, pour des raisons qui seront détaillées au chapitre

Du côté des Italiennes, on retrouve des discours analogues, où l'accent est davantage mis sur l'exemple fourni par des femmes de lettres jugées supérieures, que sur leur singularité. Par exemple, la jeune Diodata Saluzzo, dans un poème destiné à la poétesse bien établie Fortunata Sulgher (1797), avec laquelle elle est également en correspondance, affirme que cette dernière est une source d'émulation pour elle-même :

Ainsi, gentille femme, mon chant
Inconnu encore des rives de l'Hélicon
Tomberait dans un oubli éternel
Mais ton chant le pare, et m'inspire le courage¹⁰⁸

Diodata Saluzzo se positionne ainsi comme étant inférieure à Fortunata Sulgher, mais ajoute que c'est par le biais de sa relation de mentorat avec cette dernière que ses propres productions ne seront pas appelées à « tomber dans un oubli éternel ». Le modèle fourni par Fortunata Sulgher lui « inspire du courage », et la pousse à poursuivre dans cette voie. Par ailleurs, Diodata Saluzzo, qui se juge moins méritante que Sulgher, est elle-même prise à partie en tant qu'exemple par d'autres femmes de lettres à la même époque. En effet, en 1796, une autre correspondante assidue de Saluzzo, la professeure d'université bolognaise Clotilde Tambroni (1758-1817), admire les productions littéraires de la jeune poétesse et la considère comme une précurseure pour l'ensemble des femmes auteures (incluant elle-même) :

Après la publication de telles poésies, faites par une femme, et en un âge aussi tendre [...] comment les hommes pourront-ils prétendre au droit exclusif de faire d'excellents vers, comment oseront-ils condamner notre sexe aux très humbles travaux d'Arachné¹⁰⁹? Combien peu, [n]on uniquement [parmi] les autres femmes, celles des siècles passés comme nos contemporaines, de qui j'ai lu beaucoup de vers, mais parmi les hommes les plus distingués, peuvent se faire gloire d'avoir produit une collection de poésies à la fois si variée et si parfaite?¹¹⁰

6, p. 442.

¹⁰⁸ « Così, Donna gentil, il canto mio/Ignoto ancor all'Eliconie rive/Cadrebbe' 'n sen del sempiterno obbligo/Ma 'l tuo canto l'ingemma, e ardir m'ispira ». Saluzzo, Diodata, « La perla. Risposta a Fortunata Sulgher Fantastici », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, p. 92.

¹⁰⁹ Héroïne de la mythologie grecque pratiquant l'art du tissage

¹¹⁰ « E dopo la pubblicazione di simili poesie, fatte da una donna, ed in si tenera età, come [...] pretenderanno gli uomini al diritto esclusivo di poetare per eccellenza, e

Tambroni pense donc qu'à partir des contributions de Diodata Saluzzo, une ère nouvelle s'instaure, pour les femmes auteures, et conséquemment pour elle-même, puisqu'avant celle-ci, aucune autre femme n'avait pu rivaliser aussi ouvertement avec les hommes. Tambroni sous-entend ici que la reconnaissance du talent de Diodata Saluzzo par la communauté littéraire mixte pourrait avoir un impact à long terme, puisque les hommes ne pourront désormais plus « prétendre au droit exclusif de faire d'excellents vers », ce qui pourrait entraîner, toujours selon Tambroni, une remise en cause des limites imposées aux femmes en littérature. Tambroni remet ainsi en question la prépondérance masculine en littérature à partir de l'exemple de Diodata Saluzzo, établissant ainsi une filiation basée à la fois sur l'appartenance au sexe féminin et sur le talent, filiation opposée à celle des hommes qui ne sont plus seuls en lice.

Toujours en 1797, Clotilde Tambroni félicite Diodata Saluzzo pour la publication de son second recueil de poésie, et affirme :

Je me réjouis avec vous, au nom de tout notre sexe, auquel vous faites tant honneur, et vous prouvez en effet qu'il n'est pas si faible, quand il souhaite se rendre supérieur face à l'arrogance tyrannique des hommes. Vous m'insufflez une audace que peut-être je n'ai jamais connue, et qui me fait répéter mille fois, que quoique les fibres de notre cerveau soient plus délicates, elles ont donc justement une élasticité très supérieure et un ressenti beaucoup plus aigu [...]; et donc nous sommes capables de n'importe quelle entreprise, quand cependant une bonne éducation nous met en état de pouvoir faire usage de ces dons, desquels n'a pas été moins prodigue le ciel envers nous. Si je deviens une orgueilleuse, vous, madame la petite comtesse, n'en êtes toutefois pas entièrement responsable. La gloire que vous vous êtes acquise, je la considère comme mienne. [...] Continuez à m'ébahir avec vos productions sans précédent¹¹¹.

ardiranno condannare il nostro sesso ai lavori umilissimi d'Aracne? Non già, le altre donne, e dell'età passata, e de' nostri giorni, di cui ho letti molti versi, ma quanti pochi fra gli uomini più distinti possono gloriarsi di avere prodotta una collezione di poesie si varia insieme e si perfetta? ». Tambroni, Clotilde, Bologna, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 13 décembre 1796, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 304-305.

¹¹¹ « Io mi congratulo seco lei a nome di tutto il mio sesso, a ci ella fa tanto onore, e prova in effetto che non è poi tanto febole, quando voglia rendersi superiore alla tirannica prepotenza degli uomini. Ella m'infonde un ardire che forse non ho mai conosciuto, e che mi fa ripetere mille volte, che sebbene le fibre del nostro cervello siano più delicate, hanno perciò appunto una elasticità molto maggiore ed un senso assai più acuto [...] epperçiò siamo capaci di qual si sia intrapresa, quando però una buona

À partir de l'exemple fourni par la réussite littéraire de Diodata Saluzzo, Tambroni traite des postulats scientifiques sur le cerveau féminin, soi-disant plus délicat et moins résistant, et affiche son scepticisme par rapport à ce discours prédominant pendant la période à l'étude. On peut d'ailleurs présupposer que Clotilde Tambroni, qui œuvre dans une institution de savoir, soit l'Université de Bologne, doit être particulièrement confrontée à ces théories sur les aptitudes supérieures du cerveau masculin, contre lesquelles elle « répète mille fois », ce qui la pousse à mettre en valeur les vertus du cerveau féminin. Diodata Saluzzo devient ainsi la preuve des capacités des femmes de lettres à s'élever au-dessus de ces préjugés défavorables. La suprématie de Saluzzo se définit ici davantage en opposition à la « prépondérance tyrannique des hommes », qu'en rapport aux autres écrivaines. Selon Tambroni, toutes les femmes, malgré l'immense talent de Saluzzo qui est mis en évidence tout au long de cette missive, ont les facultés nécessaires à la répétition de tels accomplissements, puisque c'est l'éducation – de concert avec une biologie différenciée du cerveau qui, loin de dénier aux femmes l'accès à la connaissance, leur confère des dons particuliers – qui est responsable des succès féminins actuels et futurs. Tambroni met de l'avant la « gloire acquise [de Diodata Saluzzo] qu'elle considère comme sienne » et fait référence à l'émulation que sa jeune amie provoque pour elle-même, un discours qui revient fréquemment dans leurs missives. Cette émulation est justement rendue possible par l'exemple d'excellence qu'offre la poétesse, à partir duquel les femmes auteures peuvent dorénavant contrer les théories sur l'infériorité des femmes en littérature.

Les accomplissements de certaines écrivaines de lettres peuvent aussi servir à inspirer d'autres femmes, qu'elles soient auteures ou non. Par exemple, Montanlos admire dans un compte-rendu du recueil en vers *l'Almanach des Muses* (1774), « le talent poétique de Madame la Marquise d'Antremont, [...] sa raison supérieure, qui

educazione ci metta in istato di poter far uso di quei doni, di cui non meno prodigo è stato con noi il cielo. Se io divengo un'orgogliosa, ella, signora Contessina, no ha tutta la colpa. La gloria ch'ella si acquista la riguardo come mia. [...] Ella continui a bear mi colle sue impareggiabili produzioni ». Tambroni, Clotilde, Bologne, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 1 août 1797, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 318-320.

devrait servir de modèle à toutes les Femmes »¹¹². D'Antremont, dotée d'une « raison supérieure », est néanmoins ici posée comme un modèle à suivre, preuve s'il en est que cette distinction n'est pas inatteignable pour l'ensemble des femmes.

2.2. « Esprits privilégiés et rares » : raisons de la singularité de certaines écrivaines

L'invocation par Montanclos de la « raison supérieure [de la marquise d'Antremont], qui devrait servir de modèle à toutes les femmes », implique que l'acquisition de capacités rationnelles par les femmes ne soit pas autant encouragée que pour leurs homologues masculins. Certaines auteures chercheront, davantage qu'à exemplifier quelques femmes supérieures, à mettre en évidence les motifs qui ont pu historiquement limiter l'écriture féminine, et favoriser la réussite de certaines au détriment des autres.

Par exemple, dans sa biographie de la poétesse romaine Vittoria Colonna (1490-1547), publiée en 1812, Isabella Teotochi Albrizzi souligne en plusieurs endroits la singularité de cette auteure du XVI^e siècle, et expose en introduction les embûches auxquelles font face les femmes qui souhaitent acquérir une renommée littéraire :

L'éducation, l'opinion universelle, et en grande partie la nature elle-même éloignent, de tous temps et de tous pays, une moitié de l'espèce humaine d'entreprendre l'étude des sciences et des lettres. [...] Ainsi, vaincre tous les obstacles de la nature, et toutes les contrariétés de la société, c'est ce qu'ont dû faire le peu de femmes qui, pouvant mal freiner leur âme libérale et leur fervent génie, courant vers cette illustre limite, ont su s'élever au-delà de ces limites étroites marquées, je ne saurais choisir, par la supériorité naturelle, ou le superbe orgueil des hommes. Parmi ces esprits privilégiés et rares tient un rôle principal Vittoria Colonna¹¹³.

¹¹² Henriette Bourdic-Viot, marquise d'Antremont (1746-1802), poétesse française. [Montanclos, Marie-Émilie de], « Almanach des Muses 1774, ou Choix des poésies fugitives de 1773, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française », *Journal des Dames*, février 1774, pp. 154-158.

¹¹³ « L'educazione, l'universale opinione, ed in gran parte la natura medesima allontanano in ogni tempo, ed in ogni paese l'una metà dell'umana specie dallo intendere allo studio delle scienze e delle lettere. [...] Vincere pertanto tutti gli ostacoli della natura, e tutte le sociali contrarietà dovettero quelle poche donne, che mal frenare potendo l'animo liberale, e il fervido ingegno, che a nobil meta correivano, seppero slanciarsi oltre a quegli angusti confini, che ad esse furono, non so se io dica meglio, della naturale superiorità, o dall'orgoglio superbo dell'uomo segnati. Fra questi ingegni

Vittoria Colonna fait donc partie de ces « quelques femmes », « esprits privilégiés et rares » qui ont réussi à se frayer un chemin. Mais si elle reconnaît dans son introduction que Colonna et quelques autres écrivaines (non nommées) aient été à leur époque des exceptions, en conclusion Teotochi Albrizzi exhorte toutefois ses contemporaines à exercer leurs talents littéraires en suivant « l'exemple lumineux » de Vittoria Colonna¹¹⁴. Les « esprits privilégiés et rares » du passé peuvent ainsi devenir des exemples pour les contemporaines¹¹⁵. Teotochi Albrizzi rejoint en cela Mélanie Waldor et Félicité de Genlis, situant tout comme elles la singularité de certaines écrivaines méritantes dans un contexte historique généralement défavorable à l'éducation des femmes.

En 1774, du côté de la France, Marie-Émilie de Montanclos dressait un constat analogue à celui de Teotochi Albrizzi, dans la recension d'une production poétique de Mme de Courcy¹¹⁶ publiée dans le *Journal des Dames*. Cette dernière avait d'ailleurs remporté le premier prix littéraire d'une académie de Rouen en 1774, fait assez rare pour une femme auteure, et qui est présenté comme tel par Montanclos :

Il faut convenir que l'Auteur des vers au Sommeil [*note de pas de page* : Mad. de Courcy, Auteur des Vers au Sommeil, Journal des Dames, mois de juillet 1774] emploie très bien les veilles. Elle vient de paroître dans une lice Académique; et son premier combat a été un triomphe [l'ouvrage ayant été couronné par l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen en 1774¹¹⁷].

privilegiati e rari tiene luogo precipuo Vittoria Colonna ». Teotochi Albrizzi, « Vita di Vittoria Colonna », *Vite e Ritratti di donne illustri*, Padova, Bettoni, 1815 [1812], [pages non numérotées, première et seconde page de l'article d'Albrizzi].

¹¹⁴ Ibid., [dernière page de l'article d'Albrizzi]. Pour une analyse plus approfondie de cet extrait, voir chapitre 2, p. 140.

¹¹⁵ Tatiana Crivelli souligne que contrairement aux biographes masculins de Colonna, qui mettaient l'accent sur l'exceptionnalité de cette dernière, Albrizzi la situe plutôt comme devancière, et comme modèle à suivre. Cette exemplification de Colonna sera également reprise, selon Crivelli, par Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867), Luisa Amalia Paladini (1810-1872) et Teresa Gnoli (1833-1886) au XIX^e siècle. Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. anno XXVI, no. fascicolo III (septembre-décembre 2001), p. 323.

¹¹⁶ La figure de Madame de Courcy est très mal connue, puisque les *Vers au sommeil* publiés en 1775 semblent être sa seule œuvre marquante. Son prénom, de même que ses dates de naissance et de décès, nous sont inconnus.

¹¹⁷ Hébrail, Jacques et Joseph de Laporte, *La France littéraire : contenant les académies établies à Paris et dans les différentes villes du royaume. Les auteurs vivans,*

Nous prions les hommes de croire que si les femmes n'obtiennent pas souvent de pareils succès, c'est que, modestes et timides, elles ont trop de défiance d'elles-mêmes; elles paroissent peu souvent dans l'arène littéraire, et elles ne s'y présentent cependant que pour moissonner des lauriers. Nous pourrions donner encore une raison de ce qu'on voit peu de femmes couronnées aux Académies Littéraires. Le genre de fortes de Pièces qu'on y exige est rarement celui des femmes. Délicates et sensibles, elles laissent tomber les fleurs sans les répandre; elles n'écrivent pas uniquement pour écrire; et toutes les fois qu'elles prennent la plume, c'est un besoin du coeur, et non pas un projet de l'esprit. De là, tant d'Épîtres légères ou tendres, tant de petites Pièces très agréables, qui n'ont ni la longueur, ni la moralité d'une Pièce académique. Il étoit cependant aisé de voir en lisant les Vers au Sommeil, que cette nouvelle Muse, auteur d'une production aussi noble et aussi énergique, pourroit enlever aux hommes quelques-unes des Couronnes qu'ils recherchent avec tant d'empressement. [...] Et n'est-ce pas la passion de la gloire qui a fait courir Madame de Courcy à une lice académique? Nous voudrions que cette passion dominât sur notre sexe, et que toutes les dames voulussent mettre une portion de cette gloire à embellir notre Journal, et à en assurer le succès¹¹⁸.

Montanclos se plaît à faire remarquer dans son journal que certaines femmes excellent dans des contextes académiques; rappelons que celles-ci sont généralement exclues des institutions de savoir en France sous l'Ancien Régime. La « passion de la gloire » démontrée par Mme de Courcy, jusqu'ici singulière dans cet exercice, est valorisée, et Montanclos espère même que cette qualité développée par Mme de Courcy pourra rejaillir sur l'ensemble des femmes, et en particulier sur les auteures. Par ailleurs, ces dernières disposent dorénavant d'un outil pour se faire connaître, soit le *Journal des Dames*; Montanclos utilise donc également cette recension dans une perspective de promotion de sa propre publication. Elle appelle les femmes à rechercher la gloire, voire

avec la liste de leurs ouvrages. Les auteurs morts, depuis l'année 1751 inclusivement, avec la liste de leurs ouvrages. Le catalogue alphabétique des ouvrages de tous ces auteurs, Volume 3, Paris, Veuve Duchene, 1778, p. 48.

¹¹⁸ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Les passions [Mac. de Courcy] », *Journal des Dames*, janvier 1775, pp. 32-34. La recension présentée ici est datée de janvier 1775, ce qui fait qu'on ne peut certifier hors de tout doute qu'elle soit bien écrite par Montanclos, Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) assumant également un rôle éditorial important à partir de l'automne 1774. Néanmoins, l'emploi de l'expression « notre sexe » lorsqu'il est question des femmes, laisse à penser que Montanclos est bien l'auteure du compte-rendu. La publication originale des *Vers au sommeil* dans le *Journal des Dames* date également de juillet 1774 (pp. 91-94), et il y est fait référence en note de bas de page de l'article de janvier 1775, ce qui laisse également à penser que Montanclos a écrit l'article qui nous préoccupe, étant donné qu'en juillet 1774, elle était toujours la seule éditrice du journal.

à se départir de la pratique unilatérale de la poésie légère ainsi que de leur modestie traditionnelle, et à se donner les moyens de réussir en surpassant leurs craintes et en envahissant l'arène littéraire.

Il est néanmoins intéressant de constater que Montanclos traite des pièces fortes et des productions d'esprit comme étant typiquement masculines, reliant la poésie légère et les écrits « sensibles » aux femmes. Montanclos demeure ainsi cloisonnée dans un mode de pensée propre à la période, en associant « naturellement » les hommes à la rationalité et les femmes à l'émotivité. Elle appelle toutefois ses contemporaines à se dissocier de cette prescription et à renoncer à leur modestie, définie par la journaliste comme naturelle, mais également comme socialement construite. Chose certaine, Montanclos qualifie les *Vers au sommeil* de Mme de Courcy d'ouvrages sérieux, qui se distancie d'une généalogie littéraire plus traditionnelle, au sein de laquelle les femmes s'étaient surtout illustrées, selon elle, par des productions légères.

Les recensions d'ouvrages éducatifs sont également propices aux discussions sur la prétendue infériorité des femmes dans le domaine culturel. En effet, du côté de la péninsule, Elisabetta Caminer profite de son compte-rendu d'un traité d'éducation de Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), pour dénoncer la proposition voulant que :

l'étude ne convienne pas aux femmes, parce qu'avec le fait de s'instruire, elles courent le risque de gâcher leur cerveau, la lecture des livres les rend de plus en plus vaines, et les distrait des devoirs domestiques. Cela se produit quand les femmes s'adonnent à la lecture des seuls livres frivoles et pernicioeux; mais quand elles se rapprocheront des bons, et s'exerceront à des études solides et utiles, elles pourront également réussir. Nous en avons déjà plusieurs exemples vivants; certaines que nous encensons dans l'extrait que nous avons donné du *Dictionnaire des femmes célèbres* dans le volume de septembre et d'octobre 1769 [dans lequel Caminer avait élogieusement cité la professeure d'université bolognaise Laura Bassi (1711-1778) et la mathématicienne Maria Gaetana Agnesi (1718-1799)] et d'autres que nous pourrions adjoindre, parmi lesquelles la Doctoresse *Cristina Roccati*¹¹⁹, qui à l'*Accademia de' Concordi* de Rovigo donnait des leçons de physique, et d'Astronomie¹²⁰.

¹¹⁹ Cristina Roccati (1732-1797), physicienne et poétesse.

¹²⁰ « non conviene alle Donne lo studiare, poichè coll'istruirle si corre pericolo di guastar loro il cervello, la lettura de' libri le invanisce sempre più, e le distrae dalle

Contemporaines de Caminer, les scientifiques Laura Bassi (1732-1797), Maria Gaetana Agnesi (1718-1799) et Cristina Roccati (1711-1778) se démarquent par ces « études solides et utiles » auxquelles elles se sont déjà exercées, tandis que la plupart des femmes ne chercheraient pas à acquérir une culture solide. Or, c'est justement ce qui distingue Bassi, Agnesi et Roccati, auxquelles nous pourrions ajouter Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont. Caminer espère néanmoins que les « exemples vivants » de contemporaines accomplies seront bénéfiques à l'ensemble des femmes. Caminer discrédite d'ailleurs les théories voulant que le sexe féminin soit incapable d'études approfondies, discours qui ont certes un impact quant à l'accès des femmes à la culture. Elle met donc de l'avant les exemples de Bassi, Agnesi et Roccati qui, par leur sérieux, sont jugées aptes à œuvrer au sein d'institutions de savoir (universités et académies).

Si l'optique pro-émulation de Caminer est transparente dans cet article, la journaliste était toutefois plus ambiguë deux années auparavant. Catherine Sama, qui a étudié la position de Caminer sur les « femmes exceptionnelles », remarque que dans la recension du *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres* (1769) de Jean-François Lacroix, à laquelle Caminer fait justement référence dans la recension précédente, cette dernière avait certes fait valoir les mérites de Bassi, de concert avec ceux d'Agnesi, afin d'argumenter en faveur de la reconnaissance des capacités intellectuelles féminines. Cependant, après avoir mentionné Bassi et Agnesi, Caminer prétendait toutefois qu'il serait inutile que l'ensemble des femmes atteigne leur degré d'érudition hors-norme, puisque l'ordre social s'en trouverait chamboulé et que les

incombenze domestiche. Ciò succederà quando le femmine si diano alla Lettura de' soli libri frivoli, e perniziosi; ma quando si approssitino de' buoni, e si esercitino in studj solidi, ed utili possono anch'esse riuscirvi. Ne abbiamo già molti esempj viventi; alcune ne accennammo dell'Estratto da noi dato nel *Dizionario delle donne celebri* ne' vol. di Set. ed Ott. 1769, ed altre se ne potrebbero aggiungere, fralle quali la S. Dottoressa *Cristina Roccati*, che nell'*Accademia de' Concordi* di Rovigo leggerà fisica particolare, e Astronomia [nel 1771] ». Caminer, Elisabetta, « La Biblioteca dei Fanciulli, o sia Raccolta di opuscoli istruttivi, e dilettevoli, adattati alla capacità de' medesimi, contenente la continuazione dei Dialoghi trà una Maestra, ed alcuni suoi soclari, di Madama le Prince de Beaucont tradotti al Francese; Firenze, 1770. nella stamperia Bonducciana in 12 », *L'Europa letteraria*, tomo II, parte seconda, dicembre 1770, pp. 104-105. Cet extrait a partiellement été analysé au chapitre 2, p. 134.

hommes pourraient s'opposer à cette transformation¹²¹. Cette prescription surprenante semble néanmoins s'appliquer plus spécifiquement à la situation précise des femmes scientifiques, déjà définies comme des exceptions dans le milieu culturel, et ce, même par les promoteurs de leurs carrières¹²².

Par ailleurs, dans cet article, Caminer consacre beaucoup d'efforts à louer quantité de femmes instruites, actives dans les domaines politiques comme culturels, la journaliste affirmant souhaiter inspirer ses contemporaines à l'émulation¹²³. Elle ajoute immédiatement après avoir discuté de la problématique propre aux deux scientifiques, qu'une meilleure éducation des femmes serait bénéfique à l'ensemble de la société, et particulièrement aux familles, un argument qu'emploie également Staël dans *De la littérature* (1800). Caminer use donc de stratégie, afin de faire valoir la nécessité de l'instruction des femmes, tout en rassurant ses lecteurs au sujet des retombées possibles. Le fait que Caminer ait livré cette réflexion dans les premières années de sa carrière, où elle se devait consolider sa propre crédibilité comme femme auteure au sein du milieu journalistique essentiellement masculin, est également à prendre en compte dans l'exposition de ses réserves initiales¹²⁴. Nous verrons toutefois dans la section suivante que le discours de Caminer sur l'exceptionnalité féminine, ambivalent en 1769, est beaucoup plus affirmé en 1786.

En offrant des exemples de femmes singulières, Montanclos, Caminer et Tambroni (au sujet de Diodata Saluzzo) en viennent à définir un certain nombre de facteurs qui limitent l'accès de la majorité des femmes à de telles hauteurs, que ce soient l'éducation, les théories sur la faiblesse du cerveau féminin, ou la démonstration d'une

¹²¹ Caminer, Elisabetta, « Dizionario Storico portatile delle Donne celebri, Parigi, 1769 », *L'Europa letteraria*, novembre 1769, p. 85 et suiv. Ce passage est également analysé par Catherine Sama, *Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, pp. 46-47, 178.

¹²² Marta Cavazza souligne à quel point l'exceptionnalité des femmes scientifiques, même si sources de gloire nationale, était soulignée dans les discours officiels encadrant leur activité. Cavazza, Marta, « Between Modesty and Spectacle : Women and Science in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 2009, p. 293.

¹²³ Caminer, « Dizionario Storico portatile delle Donne celebri », op. cit., p. 80.

¹²⁴ Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 47.

modestie excessive ayant pour conséquence le fait que les femmes se bornent à l'écriture et/ou à la lecture de certains ouvrages jugés propres à leur « sensibilité naturelle » (poésie légère, romans). L'exemple d'auteurs érudites, qui montrent un tout autre visage des capacités féminines, est utilisé, non pas pour décourager, mais bien pour aider les écrivaines et aspirantes à prendre conscience de ce qu'elles pourraient elles-mêmes atteindre comme résultats analogues, si toutefois elles pouvaient bénéficier des mêmes avantages.

2. 3. Appeler les écrivaines à refuser le paradigme de l'exceptionnalité

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, la plupart des écrivaines, au sein de leurs correspondances comme de leurs ouvrages publiés, encouragent d'autres femmes à persévérer dans la pratique des lettres, sans pour autant livrer des discours ouvertement critiques sur le processus de hiérarchisation entre auteures. Constance Pipelet Salm et Elisabetta Caminer, les deux écrivaines les plus revendicatrices de la sélection quant au nécessaire accès des femmes à la culture, ont toutefois cherché à remettre en question le paradigme de l'exceptionnalité à sa source même. En effet, les deux auteures réfutent des écrits masculins, qui valorisent certaines femmes exceptionnelles de manière à souligner l'infériorité générale du sexe féminin. C'est néanmoins d'abord et avant tout aux femmes auteures que Pipelet et Caminer s'adressent, en les appelant à refuser de se définir elles-mêmes comme exceptionnelles, et mettre de l'avant la supériorité des unes au détriment des autres.

En Italie, la publication du livre *Lo scoglio dell'umanita, ossia avvertimento salutare alla gioventù per cautelarsi contro le male quelita delle donne cattive* (*Le bûcher de l'humanité, ou avertissement salutaire à la jeunesse pour la protéger contre les défauts des mauvaises femmes*), originalement paru en 1774, se caractérise par sa virulence dans le contexte de la *querelle des femmes* péninsulaire. Diunilgo Valdecio y accuse les membres du sexe féminin d'être fourbes, vicieuses, et incultes, une critique par ailleurs peu argumentée et misant sur les stéréotypes de l'époque¹²⁵. Néanmoins,

¹²⁵ Valdecio, Diunulgo [Carlo Maria Chiaraviglio], *Lo scoglio dell'umanita, ossia avvertimento salutare alla gioventù per cautelarsi contro le male quelita delle donne cattive* (Terza edizione veneta, Corretta, ricomposta di molto, ed accresciuta dall'Autore

l'auteur dit également souhaiter louer les mérites de quelques-unes, et choisit dans une deuxième édition vénitienne (1776) d'inclure une liste de femmes illustres à la fin du volume, qui font figure d'exceptions. L'ajout de cet appendice de femmes soi-disant singulières ne vise toutefois qu'à confirmer la règle de l'infériorité des femmes par rapport aux hommes¹²⁶.

Sans grande surprise, Elisabetta Caminer réagira négativement face à cet écrit ouvertement misogynne¹²⁷, à l'occasion de sa première (1774) et de sa seconde édition (1776)¹²⁸. L'ouvrage, fort populaire, connaîtra en effet plusieurs parutions successives, et suscitera en 1786 une réponse signée par la marchesa di Sanival. Cet auteur – que Caminer Turra croit à tort être une femme¹²⁹ – met de l'avant le mérite des femmes, et utilise l'exemple de plusieurs contemporaines illustres par leur esprit afin de contrer les arguments de Diunilgo Valdecio. Caminer Turra reconnaît plusieurs avantages à cette réfutation, tout en émettant certaines réserves face à la sélection de Sanival :

Un moine [Valdecio] publia en vers [...] une satire indécente contre le beau sexe. [...] [L]ui répond une Dame Toscane, à laquelle toutes les femmes, dont elle a assumé la défense, devraient être reconnaissantes, bien qu'en nommant plusieurs de celles qui se distinguent à notre époque¹³⁰, elle s'est limitée à la Toscane et à

con l'aggiunta dell'appendice contenente l'elogio delle donne illustri), Venezia, Antonio Zatta, 1779 [1774].

¹²⁶ À ce sujet, voir : Lussana, Fiamma, « Il concetto di uguaglianza e il dibattito sulla donna nella Francia prerivoluzionaria e in Italia ». *Studi Storici*, 31(2), 1990, p. 437-455.

¹²⁷ Ce qualificatif est employé par Luciano Guerri, Rebecca Messbarger et Fiamma Lussana pour décrire l'ouvrage. Guerri, Luciano, *La sposa obediante. Donna e matrimonio nella discussione dell'Italia del Settecento*, Torino, Tirenna Stampatori, 1988, pp. 140-141. Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », dans Messbarger et Findlen, *The Contest for Knowledge*, op. cit., pp. 5-6. Lussana, *Il concetto di uguaglianza*, op. cit., p. 448.

¹²⁸ Voir : Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. « Utilità » e « piacere » : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002, pp. 199-202.

¹²⁹ Catherine Sama attribue cette recension non signée à Caminer et nous renseigne sur l'identité réelle de la « marchesa di Sanival », nom de plume de Fausto Salvoni (dates inconnues), manifestation inconnue de Caminer. Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 184. Pour une analyse de l'ouvrage de Salvani/Sanival, voir notamment : Briganti, Maria Camilla, *Fra realtà e rappresentazione. L'immaginario simbolico e i percorsi di istruzione femminile nel Settecento italiano*, Aracne editrice, Roma, 2005, pp. 126-146.

¹³⁰ Ce sont toutes des femmes auteures. Sanival identifie, dans l'ordre : Corilla Olimpica

Gênes¹³¹, tandis que dans toutes les autres parties de l'Italie se trouvent des femmes cultivées et dignes de figurer auprès des grands hommes¹³².

Toutes les femmes – et non seulement les auteures – doivent donc une fière chandelle à l'auteure de leur défense. Celle-ci, selon Caminer, a su mettre de l'avant les mérites de sept écrivaines, exemples vivants des capacités intellectuelles féminines. Caminer reproche toutefois à la marchesa di Sanival de ne pas inclure davantage de femmes cultivées provenant de toutes les régions de l'Italie, qui feraient également la preuve par la force du nombre des qualités littéraires des femmes. Caminer déplore que Sanival cite uniquement un petit groupe de femmes de lettres méritantes (7), et tend plutôt à faire valoir la multiplication des écrivaines talentueuses que leur singularisation. Ce n'est donc pas tant le procédé d'exemplification qui pose problème (Caminer a déjà elle-même utilisé cette stratégie), que le fait de n'avoir pas étendu cette nomenclature à l'ensemble des régions italiennes. Cet argument est émis, sans surprises, par une Vénitienne, alors que Sanival s'était restreinte à Gênes et à la Toscane. Mais au-delà des dynamiques interrégionales, Caminer reproche à Sanival de n'avoir pas cité davantage de femmes de lettres, ces dernières étant particulièrement visibles en Italie. Or, un tel élargissement de la liste impliquerait, d'une certaine façon, une reconnaissance non pas

(1727-1800), Maria Fortuna (1742 - ?), Fortunata Sulgher, Teresa Pamfilli Grillo (1716 - ?), Pellegrina Vialli Rivarola (? – après 1716), Livia Accariggi (1719-1786), Caterina di Spinello Piccolomini (? – 1799). Sanival, Marchesa di [Salvani, Fausto], *La difesa delle donne ovvero Risposta apologetica al libro intitolato Lo scoglio dell'umanita di Duinilgo Valdecio fatta dalla marchesa di Sanival detta fra gli arcadi Africia Melpea*, Livorno, Carlo Giorgi, 1786, pp. 127-129.

¹³¹ Caminer écrit « Ginevra », généralement l'appellation italienne de Genève (Suisse). Néanmoins, il est évident que c'est plutôt à la ville italienne de Gênes (Ligurie) à laquelle Caminer fait ici référence. En effet, les auteures identifiées par Sanival et qui ne sont pas Toscanes (soient Pamfili Grilli, Vialli Rivarola et Spinello Piccolomini) ont toutes vécu en Ligurie. Ce constat nous porte à croire que « Ginevra » fait ici référence à Gênes, par opposition à Genève.

¹³² « Un Frate pubblicò in versi [...] una indecente satira contro il sesso gentile. [...] [G]li risponde una Dama Toscana, alla quale devono esser grate tutte le Donne delle quali ha assunto le difese, quantunque nel nominare alcune di esse che sopra le altre distinguonsi nell'età presente siasi circoscritta alla sola Toscana e a Ginevra, mentre in tutte le altre parti d'Italia v'hanno Donne coltissime e degne di figurare presso gli uomini grandi ». [Caminer, Elisabetta], « La difesa delle Donne, o sia Risposta Apologetica al libro detto lo Scoglio dell'umanità di Duinilgo Valdecio fatta dalla Marchesa di Sanival, ec. Siena 1786 per il Bindi », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, mai 1786, p. 109. Attribué à Caminer par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 184.

uniquement individuelle, mais collective (par la multiplication des exemples) des capacités des femmes, ce qui remettrait en soi le paradigme de l'exceptionnalité en question. L'utilisation du terme « toutes » par Caminer (« toutes les femmes devraient être reconnaissantes » à la marchesa di Sanival pour sa réponse; « toutes les parties de l'Italie » comptent plusieurs femmes cultivées) tend d'ailleurs à mettre l'accent sur la collectivisation et l'émulation, davantage que sur l'exception que représenteraient certaines.

Si Valdecio sépare certaines femmes méritantes de la lie du sexe féminin dans son ensemble, certains hommes de lettres en France cherchent plutôt à distinguer les écrivaines entre elles, et à définir un statut d'exceptionnalité pour quelques-unes, toujours dans l'objectif de faire ressortir l'infériorité générale des autres. Pensons notamment au célèbre Écouchard Lebrun (1729-1807), qui raille, dans le cadre de poèmes publiés dans le périodique parisien *La Décade philosophique*, toutes les femmes de lettres de son époque, en leur lançant l'anathème : « Inspirez, mais n'écrivez pas »¹³³. Ce dernier aurait néanmoins déclaré dans une discussion informelle que la poétesse Constance Pipelet représentait, de par son talent, une exception à la règle de la médiocrité des femmes auteures¹³⁴. Ironie du sort, c'est justement Constance Pipelet qui se portera à la défense de l'ensemble des écrivaines face aux accusations de Lebrun.

Parmi les douze femmes de lettres sélectionnées, Constance Pipelet Salm est sans contredit celle qui a consacré le plus d'efforts à remettre en question le discours de l'exceptionnalité. Ainsi que le confirment Jacqueline Letzer et Christine Planté, Constance Pipelet refuse ce paradigme : pour elle, les femmes doivent pouvoir écrire si elles le souhaitent, et celles qui le font ne doivent pas être réduites à des exceptions¹³⁵. Au contraire, dans plusieurs de ses œuvres, elle invite les femmes à prendre la plume, et

¹³³ À ce sujet, voir chapitre 2, pp. 105, 141 et suivantes.

¹³⁴ Letzter et Adelson, *Women Writing Opera*, op. cit., p. 103. Sur la *querelle des femmes* opposant Lebrun, Beaufort et Constance Pipelet, voir chapitre 2, pp. 105, 141 et suivantes.

¹³⁵ Letzter, Jacqueline, « Making a Spectacle of Oneself : French Revolutionary Opera by Women », *Cambridge Opera Journal*, vol. 11 (1999), p. 219. Planté, « Constance Pipelet : la muse de la raison », op. cit., p. 289. Voir également : Pallot-Raguét, Marie-Thérèse, *Correspondance de Constance de Salm (1795-1811). Édition critique*, Thèse de Ph. D. en littérature, Université Aix-Marseille I - Université de Provence, 2008, p. 43.

à encourager les membres de leur sexe à agir de même. En témoigne ouvertement un passage de son *Rapport sur l'ouvrage intitulé « De la condition des femmes dans une République »* (1799) :

Vous surtout femmes lettrées, femmes artistes, qui charmez par vos loisirs par de dignes travaux, employez-en quelques-uns à la défense des femmes; ne cherchez point, comme tant d'autres l'ont fait, à être une exception parmi vos compagnes, à adopter, avec les talents que les hommes se sont appropriés, les goûts et les opinions qui les caractérisent : cherchez plutôt à honorer votre sexe et honorez-vous-en; soutenez sa cause par votre exemple, par vos principes, par vos raisonnements, et par cette noble fierté que donne la conviction intime de ce que l'on vaut, et à laquelle l'injustice même est contrainte de céder¹³⁶.

Pipelet exhorte donc les femmes cultivées à ne pas chercher à se définir elles-mêmes comme supérieures, et blâme celles qui ont agi ainsi par le passé, ces dernières ayant nui aux autres auteures et contribué à renforcer la rhétorique masculine de l'exceptionnalité féminine. Pipelet valorise plutôt celles qui « soutiennent la cause de leur sexe par leur exemple ». Sa célèbre *Épître aux femmes* (1797), publiée deux ans plus tôt, va dans le même sens, et peut être considérée, selon Rudy De Mattos, comme une entreprise de promotion de l'universalité du génie, universalité qui inclurait également les femmes¹³⁷. De fait, Pipelet comprend bien que l'ensemble des femmes ne soient pas appelées à devenir des auteures illustres et talentueuses (rejoignant ainsi certaines critiques émises par Saluzzo, Staël, Genlis et Montanlos), mais souhaite toutefois que celles qui en ont l'ambition puissent y parvenir sans être freinées dans leurs élans :

Ne croyez pas non plus qu'en ma verve indiscrette
J'aïlle crier partout : Soyez peintre ou poète
Je sais que la nature, avare en ses bienfaits,
Nous donne rarement des talents purs et vrais;
Mais telle, que retient la critique ou l'envie,
Sent au fond de son coeur le germe du génie;
Et c'est là que mon vers, armé d'un trait vainqueur,
Veut porter malgré tout un transport créateur

¹³⁶ Pipelet, Constance, « Rapport sur un ouvrage intitulé : De la condition des femmes dans une république, lu dans la 63e séance publique du Lycée des Arts, an VIII (1799) », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1799], pp. 152-153.

¹³⁷ De Mattos, Rudy Frédéric, *The Discourse of Women Writers in the French Revolution : Olympe de Gouges and Constance de Salm*, Department of French Literature, University of Texas at Austin, 2007, p. 151.

Et quand il se pourrait qu'à ma voix enflammée
Quelque autre femme en vain cherchât la renommée,
Lui doit-on pour cela d'injurieux discours?¹³⁸

Au contraire, Pipelet exhorte les femmes, tout au long de l'*Épître*, à prendre leur juste place dans l'univers littéraire :

Science, poésie, arts; qu'ils nous interdisent
Sources de voluptés qui les immortalisent,
Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité
Déjà plus d'une femme, en sa fière vertu,
Pour l'honneur de son sexe, ardente, a combattu¹³⁹

Ainsi que le souligne à juste titre Geneviève Fraisse, Constance Pipelet réfute la politique de l'exception et « voit une chaîne continue entre quelques femmes remarquables et l'ensemble des femmes »¹⁴⁰. Notons que ce refus de placer certaines femmes plus haut que d'autres se reflète, non pas uniquement dans ses ouvrages publiés, mais également dans sa correspondance¹⁴¹. Il est intéressant de constater que Pipelet, si ferme dans sa position, est elle-même reconnue comme étant une femme supérieure par certaines de ses contemporaines. L'ampleur des témoignages définissant ainsi Constance de Pipelet/Salm, répertoriés dans ce chapitre, amène d'ailleurs à penser que ses correspondantes ont justement utilisé à leur avantage le fait que Pipelet se soit ouvertement affichée en remettant en question le paradigme de l'exceptionnalité des

¹³⁸ Pipelet, Constance, « *Épître aux femmes* », *Œuvres complètes*, op. cit., [1797], p. 18.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 9

¹⁴⁰ Fraisse, *Muse de la Raison*, op. cit., p. 226. Fraisse remarque par ailleurs que si Staël identifie des réalités communes aux femmes dans les difficultés d'accès à la culture, elle ne franchit toutefois pas le pas d'une discussion théorique sur les politiques de l'exception, contrairement à Pipelet Salm.

¹⁴¹ Voir, par exemple : *Laya, Aglaé*, [s.l.], *Pipelet Salm, Constance*, [s.l.], 17 avril 1839, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « No. 1: Lettres à répondre, de famille, amis, affaires. Table ronde ». Dans cette missive, Laya s'excuse auprès de Salm de l'avoir heurtée dans le choix du titre de sa plus récente publication, intitulée : *Histoire naturelle mise à la portée des femmes et des gens du monde* (op. cit.). Cette dernière a trouvé ce titre maladroit, voire insultant, raison pour laquelle Laya se défend auprès d'elle de « n'[avoir] point voulu regarder les femmes *du haut de ma grandeur* [en italique dans le texte], et celles qui me connaissent en sont persuadées, je l'espère, à commencer par vous, Madame la Princesse, dont je veux suivre toujours l'exemple, les préceptes et les avis ».

femmes auteures. En rappelant subtilement à Salm ses prises de position passées à cet effet, de même que son ardeur quant à la promotion des écrivaines, Sophie de Renneville, Mélanie Waldor et, dans une moindre mesure, Aglaé Laya et Cécile Fée, s'assurent de sa collaboration, ou à tout le moins, de son indulgence envers leurs propres œuvres.

3. Conclusion du chapitre

Si plusieurs correspondantes des auteures étudiées ont été particulièrement prolixes à qualifier ces dernières de « supérieures », très peu d'écrivaines en ont usé sans mettre de l'avant, de concert, une perspective d'émulation individuelle ou collective, ou à tout le moins, sans avoir cherché à expliquer les raisons (éducation, accès à la publication philosophique et politique, célébrité) propres aux construits sociaux de l'époque, qui font que certaines auteures se démarquent des autres. Les femmes ainsi identifiées sont généralement jugées, soit supérieures aux émettrices des commentaires, aux femmes dans leur ensemble, ou à certaines auteures en particulier (qui ne sont généralement pas nommées)¹⁴². C'est donc dire que de manière générale, les douze femmes étudiées n'ont pas cherché à s'arroger ouvertement un statut particulier pour elles-mêmes dans le cadre de leurs ouvrages publiés, ni dans le cadre de leurs correspondances avec d'autres femmes de lettres.

Néanmoins, le désir plus ou moins assumé d'être elles-mêmes identifiées comme singulières transparait chez plusieurs d'entre elles. Les femmes auteures se situent à l'intérieur d'une double stratégie; d'une part, il leur importe de mettre de l'avant leurs propres mérites et/ou de s'assurer du concours de celles qu'elles définissent comme « supérieures », et d'autre part, de légitimer l'activité littéraire féminine en rejetant implicitement ou explicitement (Caminer et Pipelet Salm) le paradigme de l'exceptionnalité auquel elles sont confrontées dans le milieu littéraire mixte¹⁴³. Leurs

¹⁴² Seule Genlis met explicitement de l'avant ses accomplissements personnels en les définissant comme supérieurs à ceux de certaines contemporaines, dans un contexte où elle se sent attaquée, voire plagiée, par ces dernières et où il lui importe de leur répondre en se positionnant comme étant la plus méritante.

¹⁴³ Il serait néanmoins intéressant d'étudier leur correspondance avec des hommes écrivains, et de voir comment elles définissent leur propre statut face à la communauté des femmes auteures dans cette perspective. Les recherches de Catherine Sama et Rita Unfer sur la correspondance de Caminer avec des hommes de lettres influents, et sur sa

intérêts stratégiques, certes concurrents, font la plupart du temps pencher la balance en faveur de la seconde option, même si la première demeure malgré tout perceptible dans la teneur de leurs discours.

L'affirmation de groupe des femmes auteures, nécessaire à la légitimation de l'activité littéraire féminine, peut également s'exercer par l'exclusion de celles qui n'ont pas le talent nécessaire, renforçant ainsi la cohésion au sein des nombreuses femmes qui sont jugées méritantes à cet égard. De plus, nous remarquons une modulation des discours à travers l'évolution du contexte historique. Les écrits des années 1770 à 1800 tendent à mettre l'accent sur les thèmes classiques de la *querelle des femmes* de la période, à savoir la nécessité d'une meilleure éducation pour les femmes, et une défense de leurs capacités intellectuelles; on sent par ailleurs les auteures davantage en réaction au paradigme de l'exceptionnalité féminine, que plusieurs cherchent à déconstruire implicitement. Or, nous percevons, dans les publications de la période 1800-1840, moins d'hésitation à différencier les femmes de lettres sur la base du talent. Ce constat n'est guère surprenant, en regard du « nombre effrayant de femmes auteures » déploré par Genlis en 1811, et remarqué avec enthousiasme par Fortunée Briquet en 1804¹⁴⁴. Par ailleurs, si Christine Planté et Leyla Ezdinli insistent sur la perpétuation du discours de l'exceptionnalité des femmes auteures au XIX^e siècle, Geneviève Fraisse, sans remettre en question leur interprétation, remarque toutefois que l'argument sur lequel ce même discours se base est fragilisé, « l'exclusion [étant] battue en brèche par la multiplication des exceptions »¹⁴⁵. Comparativement à leurs homologues de la seconde moitié du

construction comme femme auteure par le biais de cette correspondance, fournissent déjà des bases d'analyse. Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit. Unfer Lukoschik, *Lettere di Elisabetta*, op. cit. Du côté des Françaises, les relations de Salm avec les hommes ont déjà fait l'objet d'études, ces dernières laissant à penser que le rôle des hommes dans la définition d'une identité individuelle aux écrivaines (dans la confrontation ou dans la collaboration) est important, et serait à explorer davantage. Sur Salm, voir : Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions :: Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), pp. 42-46.

¹⁴⁴ À ce sujet, voir le chapitre 1, p. 22 et précédentes.

¹⁴⁵ Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., p. 216. Planté, Christine, « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle? », dans *Cahiers du GRIF*, vol. 37-38 (1988), pp. 90-111. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit. Ezdinli, Leyla, « Naming

XVIII^e siècle, et notamment Constance Pipelet en 1799 et Elisabetta Caminer en 1786, les femmes auteures de la première moitié du XIX^e siècle ressentent peut-être avec moins d'acuité le besoin de réagir directement contre ce discours. Les écrivaines actives dans la première moitié du XIX^e siècle reconnaissent-elles, davantage que leurs prédécesseures, la nécessité de se distinguer entre elles dans ce contexte d'augmentation toujours plus marquée du nombre de femmes auteures?

Chose certaine, l'établissement d'une généalogie littéraire féminine, examinée au chapitre 2, comporte ses limites : les auteures, et en particulier celles du XIX^e siècle (Saluzzo et Genlis notamment), sentent le besoin de se démarquer de la cohorte impressionnante des écrivaines. Ces dernières ne tiennent pas à être amalgamées les unes aux autres, ni à être enfermées dans la catégorie des « femmes de lettres » auprès d'auteurs qu'elles jugent peu talentueuses¹⁴⁶. Il s'agit donc moins ici de défendre les capacités intellectuelles des femmes, comme c'était le cas au siècle précédent, que de faire valoir les différences entre femmes de lettres, dans une perspective d'inscription des auteures talentueuses dans l'univers littéraire mixte. Ce procédé pourrait par ailleurs être lié, selon Betty Schellenberg, à la professionnalisation graduelle des femmes auteures entre 1780 et 1820, qu'elle a déjà identifié comme étant un critère de distanciation et d'oblitération entre femmes de lettres britanniques¹⁴⁷. Néanmoins, si

and Self-Naming : The 'Woman of Letters' in French Romanticism », dans *Critical Matrix*, vol. 3, no. 1-2 (1987), pp. 38-77.

¹⁴⁶ Il semble par ailleurs que George Sand ait elle-même utilisé cette stratégie de distanciation par rapport aux autres femmes auteures, cette dernière évitant de se faire cataloguer comme « femme » de lettres, et cherchant plutôt à être reconnue comme écrivain à part entière. À ce sujet, voir : Ezdinli, Leyla, *George Sand's Literary Transvestism : Pretexts and Contexts*, Thèse de Ph. D., Princeton University, 1988.

¹⁴⁷ Schellenberg attribue les réserves de l'écrivaine anglaise Fanny Burney (1752-1840) face à certaines auteures qu'elle juge plus « mineures », et l'oblitération qu'elle fait de leurs œuvres, à la professionnalisation graduelle des femmes auteures en Angleterre entre 1780 et 1820, et à la nécessité pour elles de se démarquer du lot dans cette perspective. Schellenberg, Betty A., *The Professionalization of Women Writers in Eighteenth-Century Britain*, New York, Cambridge University Press, 2005, pp. 141-161 et 180. Selon Schellenberg, ces dernières cherchent alors à se spécialiser, à s'inscrire comme actrices dans l'univers littéraire mixte et dans un marché compétitif, le tout afin d'obtenir un statut et un revenu liés à leurs activités. Les contacts entretenus avec des hommes célèbres dans le milieu littéraire sont d'ailleurs cruciaux dans la professionnalisation des femmes auteurs britanniques. Ibid., p. 13. Schellenberg

certaines indices de professionnalisation sont relevés, pour la France et pour l'Italie, par l'historiographie, aucune étude globale sur la professionnalisation des écrivaines n'a été livrée pour l'un ou l'autre des pays pendant la période à l'étude¹⁴⁸. Certaines auteures de

remarque aussi que la « professionnalisation » est rarement définie par les historien-ne-s et littéraires, celle-ci pouvant varier en fonction de plusieurs critères, allant du temps investi dans l'activité littéraire, à la variété des sujets abordés, à la propriété des moyens de production et aux revenus engendrés. Le passage d'une écriture définie comme « passe-temps » à une écriture lucrative et occupant la majeure partie du temps de l'auteure, est également identifié comme critère de professionnalisation par Judith Stanton et Cheryl Turner. Stanton, Judith Philips, « Statistical Profile of Women Writing in English from 1660 to 1800 », dans Frederick Keener et Susan E. Lorsch, dirs., *Eighteenth-Century Women and the Arts*, New York, Greenwood Press, 1988, pp. 247-254. Turner, Cheryl, *Living by the Pen : Women Writers in the Eighteenth Century*, New York, Routledge, 1992.

¹⁴⁸ Si les travaux de Gen Doy et de Janis Bergman-Carton ont documenté la professionnalisation graduelle des artistes françaises à partir de la Révolution, à notre connaissance, aucune recherche n'a, à l'instar de celles de Schellenberg, Stanton et Turner pour l'Angleterre, abordé spécifiquement la professionnalisation des femmes auteures aux XVIII^e et au tout début du XIX^e siècle, en France ou en Italie. Doy, Gen, *Seeing and Conscousness. Women, Class and Representation*, Washington, Berg, 1995. Bergman-Carton, Janis, *The Woman of Ideas in French Art, 1830-1848*, New Haven, Yale University Press, 1995. Néanmoins, des réflexions sur la professionnalisation sont présentes dans plusieurs ouvrages. Pour la France, Linda Timmermans a fait valoir une certaine professionalisation de l'écriture féminine dans l'univers spécifique du roman, et ce, dès la seconde moitié du XVII^e siècle, qui permet à quelques femmes de vivre de leur plume. Timmermans, Linda, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Champion, 2005, pp. 215 et 233. Le processus s'accélère au XVIII^e siècle, avec l'explosion du marché de l'imprimé, ce qui fait dire à Joan Hinde Stewart que les romancières du XVIII^e siècle « constituent l'un des premiers groupes [de femmes] ayant tenté de vivre de l'exercice de leurs talents créatifs, dans un domaine qui pouvait mener à une vaste reconnaissance ». (« constitute one of the earliest significant groups to attempt to earn a living by the exercise of their creative talents in a domain that led to wide recognition ».) Stewart, Joan Hinde, *Gynographs : French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993, p. 4. Jacqueline Letzter et Robert Adelson identifient quant à eux non pas les romancières, mais bien les auteures d'opéras, genre extrêmement lucratif en France et dans lequel plusieurs, telles que Constance Pipelet et Sophie Gay, obtiennent des succès, comme étant les premières femmes à vivre de leur art, entre 1770 et 1820. Letzter et Adelson, *Women Writing Opera*, op. cit., p. 217. Par ailleurs, Christophe Charle souligne que, pour les hommes comme pour les femmes, il était difficile de vivre des gains de son écriture avant la loi sur les droits d'auteur-e-s, instaurés en France entre 1791 et 1793. Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996, p. 57. D'autres études, telles celles de Béatrice Slama, Elisabeth Mueslsch et Cheryl Morgan, sous-entendent que la professionnalisation n'est observable qu'à partir des

la sélection ont toutefois été identifiées comme auteures « professionnelles » par l'historiographie, notamment Constance Pipelet, Sophie Gay, Félicité de Genlis, Elisabetta Caminer, Carolina Lattanzi, Diodata Saluzzo et Teresa Bandettini¹⁴⁹.

années 1830, et plus spécifiquement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Slama, Béatrice, « Femmes écrivains », dans Laure Adler et Jean-Paul Aron, dirs., *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1980, p. 216. Mueslsch, Elisabeth-Christine, « Between 'Génie littéraire' and 'Génie des affaires': Women's Self-Representations as Women Authors and Publishers », dans *Proceedings of the Western Society for French History*, vol. 23 (1996), pp. 129-139. Morgan, Cheryl A., « Unfashionable Feminism? Designing Women Writers in the *Journal des Femmes* (1832-1836) », dans Dean De La Motte et Jeannene M. Pszyblyski, dirs., *Making the News : Modernity and the Mass Press in Nineteenth-Century France*, Boston, University of Massachusetts Press, 1999, pp. 207-232. C'est également le constat que livre Maria Cecilia Vignuzzi pour la France et l'Italie, situant cette professionnalisation dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Vignuzzi, Maria Cecilia, « Towards a New Professionalism : Women and Revues d'Opinion in Italy and France at the Turn of the 19th Century », dans Berteke Waaldijk, dir., *Professions and Social Identities. New European Historical Research on Work, Gender and Society*, Pisa, Plus, 2006, pp. 153-170. Luisa Ricaldone ajoute par ailleurs qu'à l'exception des improvisatrices, les femmes de lettres du XVIII^e siècle en Italie, contrairement aux Françaises et Britanniques, ne vivaient pas de leur plume. Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, pp. 9-10. En effet, les improvisatrices sont perçues comme précurseuses de la professionnalisation des femmes en Italie, puisque par le biais des pensions et des représentations publiques, ces dernières peuvent vivre de leur art. Mori, Maria Teresa, *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011, pp. 58-59. Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990. Finalement, toujours pour l'Italie, Antonia Arslan situe la professionnalisation des femmes auteures autour des années 1880. Arslan, Antonia, « Introduzione », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla scrittura femminile italiana*, Padova, Il Poligrafo, 2008, p. 12.

¹⁴⁹ Constance Pipelet et Sophie Gay, comme auteures d'opéras, ont remporté d'importants succès critiques et commerciaux, ce qui les positionne comme précurseuses dans une optique de professionnalisation. Letzter et Adelson, *Women Writing Opera*, op. cit., p. 217. Jeanne Goldin définit quant à elle Félicité de Genlis comme étant une « professionnelle de l'écriture, par l'importance de sa production, sa réflexion sur les genres et sur ses œuvres, son dialogue avec le public, l'orgueil de sa signature et de son originalité ». Goldin, Jeanne. « Femme-auteur et réflexivité : Madame de Genlis », dans Chantal Bertrand-Jennings, dir., *Masculin-féminin : le XIXe siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'Études du XIXe siècle Joseph Sablé, 1999. p. 63. Les journalistes Elisabetta Caminer et Carolina Lattanzi, propriétaires et principales éditrices de leurs périodiques respectifs, sont aussi considérées comme étant des auteures professionnelles

L'analyse des sources révèle que les écrivaines ont, dans une certaine mesure, conscience de l'aspect charnière de leur époque en ce qui a trait à l'affirmation de l'autorat féminin. D'une part, de plus en plus de femmes écrivent, ce qui remet *de facto* en question le fait que les femmes ne seraient pas aptes à devenir auteures. D'autre part, la pratique plus diffuse de genres littéraires traditionnellement masculins par des femmes ne prend que graduellement son envol au cours de cette même période, ce qui semble justifier les discours visant le confinement des femmes auteures à la littérature sentimentale, et la reconnaissance par le milieu littéraire mixte des aptitudes « exceptionnelles » de celles qui y parviennent¹⁵⁰.

Les femmes de lettres étant confrontées à ce paradigme influent, la reconnaissance de la « supériorité » de certaines d'entre elles ne représente aucunement une abdication, mais plutôt une stratégie. On remarque d'ailleurs que certaines sont à la fois jugées « à part » des autres femmes, et comme étant « la gloire de leur sexe »; c'est certainement parce que ces deux idées, en apparence opposées, ne sont pas antinomiques dans l'esprit des écrivaines de l'époque. Ainsi, une femme peut très bien différer de son sexe/genre, et incarner la gloire de celui-ci de concert, par le biais de l'exemplification et de l'émulation. Mais si pour la plupart des femmes de lettres à l'étude, la reconnaissance de la supériorité de certaines écrivaines et le modèle qu'elles offrent aux autres ne semblent pas contradictoires, peu d'entre elles remettent en question de manière argumentée le paradigme même de l'exceptionnalité, les revendicatrices Pipelet Salm et Caminer étant ici seules en lice. Les tensions entre les intérêts et stratégies individuels

par Verina Jones, « Journalism, 1750-1850 », dans Laetizia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, p. 120. Laura Nay remarque, à propos de la correspondance de Saluzzo et Bandettini, que l'activité littéraire occupe la majeure partie de leurs journées, et donc de leurs existences, le temps investi pouvant ainsi être identifié comme critère de professionnalisation. Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donneche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, p. 170. De plus, les improvisatrices sont considérées comme les premières femmes à avoir vécu de leur activité littéraire en Italie. Teresa Bandettini en particulier fait ici figure de précurseure, ayant été la première à livrer des performances publiques payantes. Tatiana Crivelli, « Le memorie smarrite di Amarilli », *Versants*, 46, 2003, p. 157.

¹⁵⁰ Colwill, « Laws of Nature », op. cit., p. 234.

(se distinguer des autres auteures) et collectifs (légitimer l'activité littéraire féminine dans son ensemble) sont particulièrement criantes, et influencent considérablement la construction complexe des discours émis par les femmes auteures, le tout à une époque d'affirmation quantitative et qualitative de l'autorat féminin et de résistances de la part du milieu littéraire mixte.

Chapitre 4 : « Les muses sont soeurs et ne sont point rivales » : gestion de dissensions entre femmes auteures

0. Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons établi que les femmes de lettres ne considèrent pour ainsi dire jamais que certaines d'entre elles soient « exceptionnelles » et que, par conséquent, elles ne puissent être égalées. En théorie, chacune d'entre elles est donc à même de se tailler une place au soleil, et ce, notamment par le biais de l'émulation et d'une meilleure éducation des femmes. Affirmer à la face du public que l'excellence féminine n'est pas une exception sert ici à légitimer l'activité littéraire de l'ensemble des femmes, y compris de celle qui émet le commentaire. Néanmoins, l'augmentation du nombre de femmes auteures en France, et leur professionnalisation graduelle au XIX^e siècle, semblent interférer avec le désir de certaines de se tailler une place dans le milieu littéraire. À cet effet, il leur importe, ainsi que nous l'avons vu, de se différencier des auteures jugées plus mineures, en termes de talent et de célébrité. L'accroissement graduel du marché du livre pourrait par ailleurs jouer un rôle dans ces processus, observables au cours la période à l'étude.

Pour la France, les travaux de Jürgen Habermas, Roger Chartier, Jack Censer, Robert Darnton et Van Horn Melton ont fait valoir une explosion du monde et des pratiques de l'imprimé au XVIII^e siècle, facilitée par la circulation des documents, l'amélioration des techniques d'impression et de transport, de même que par la modification des pratiques de lecture, et l'augmentation des taux d'alphabétisation¹.

¹ Selon les travaux de François Furet et Jacques Ozouf, le taux d'alphabétisation des femmes en France passe de 14% en 1690 à 27% en 1789, tandis que celui des hommes passe de 29% à 47%. À l'échelle européenne, le taux d'alphabétisation des femmes double entre le début et la fin du XVIII^e siècle selon Karen Offen. Cette progression est beaucoup moins spectaculaire en Italie. Selon Daniela Marchesini, en 1807-1808, dans la région de l'Émilie (de Bologne à Piacenza), 87% des femmes sont analphabètes, pour 71% d'hommes. En Lombardie, en 1806-1810, ce sont 78% de femmes analphabètes, pour 43% d'hommes. Soixante ans plus tard, en 1871-1872, le pourcentage d'analphabètes en Italie se situe entre 60 et 80% selon Renato Pasta, tous sexes confondus, situation qui n'est le lot que de 25% des Français et 33% des Françaises. Voir, dans l'ordre : Furet, François et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation*

Cette période a été définie comme une « révolution de la lecture », se caractérisant également par l'émergence d'une « opinion publique », notamment soutenue par l'explosion de la presse². En France et en Angleterre, au début du XVIII^e siècle, le marché du livre explose et se démocratise, suivant une demande de plus en plus importante du lectorat. L'émergence d'un commerce transnational de livres favorise la circulation des écrits et contribue à l'expansion de l'imprimé, une expansion qui continue au cours du XVIII^e siècle, notamment favorisée par la prolifération des journaux et des romans, et leurs possibilités de circulation accrues³. À partir de 1760, surtout en Europe occidentale, Wladimir Berkélovitch et Michel Porret notent un élargissement des sociabilités littéraires dans les centres urbains, et l'émergence de plus en plus soutenue de réseaux intellectuels transeuropéens : « un peu partout en Europe, la

des Français de Calvin à Jules Ferry, Paris, Minuit, 1977, tome 1, p. 44. Offen, Karen. *European Feminisms, 1700-1950. A Political History*, Stanford, Stanford University Press, 2000, p. 79. Marchesini, Daniele, « L'analfabetismo femminile nell'Italia dell'Ottocento : caratteristica e dinamiche », dans Simonetta Soldani, dir., *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989, pp. 37-56. Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2 (2005), p. 202.

² Voir notamment : Habermas, Jürgen, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. par Marc B. De Launay, Paris, Payot, 1978 [1962]. Chartier, Roger. *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990]. Censer, Jack Richard, *The French Press in the Age of Enlightenment*, New York, Routledge, 1994. Darnton, Robert. *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1983. « reading revolution » : Melton, Van Horn, *The Rise of the Public in Enlightenment Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 86. Le groupe de recherche *Interactions avec l'imprimé : pratiques culturelles de l'intermédialité (1750-1850)*, réunissant des spécialistes de l'histoire et de la littérature française, britannique, allemande et italienne, remarque que l'établissement d'une « print culture » est devenu une interprétation dominante de l'historiographie. Cette « print culture » y est définie par le passage d'une culture de l'oral à une culture de l'imprimé, et dont le résultat serait la multiplication des auteurs et des publications, la transformation des pratiques de lecture, des modes de diffusion, et l'augmentation des taux d'alphabétisation et la circulation accrue des publications, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Cette interprétation est toutefois remise en question par le groupe, qui met plutôt de l'avant l'interdépendance des médias les uns avec les autres, la coexistence du manuscrit et de l'imprimé pendant la période, et les pratiques plurielles de lecture et d'écriture.

³ Schaich, Michael, « Public Sphere », dans Peter H. Wilson, dir., *A Companion to Eighteenth-Century Europe*, London, Blackwell, 2008, p. 130.

massification des réseaux intellectuels recoupe la densification des réseaux des imprimés »⁴. L'expansion du commerce du livre est bien entendu à mettre en relation avec l'augmentation importante du nombre d'auteurs publiés pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, du moins pour le cas de la France, tel que documenté par Robert Darnton⁵. Ce procédé s'accélère et se démocratise avec la Révolution française, la levée temporaire de la censure, la fin des privilèges éditoriaux et l'avènement des droits d'auteurs, qui annoncent ce que Martyn Lyons définit comme étant le « triomphe du livre » au XIX^e siècle. L'augmentation du nombre de femmes auteures, décrite par Carla Hesse pour la France, s'inscrit également dans cette perspective⁶.

Le portrait est toutefois moins explosif en Italie. Si Venise est identifiée comme une plaque tournante du commerce européen du livre au XVIII^e siècle, les historiens ont davantage eu tendance à relativiser ce portrait général d'explosion de l'imprimé au cœur de la péninsule. Les travaux de Mario Infelise et de Marino Berengo tendent à faire valoir que le véritable décollage de l'imprimé en Italie, et plus particulièrement en Vénétie et en Lombardie, s'est plutôt produit au XIX^e siècle⁷. Renato Pasta, bien qu'également critique face à la soi-disant explosion de l'imprimé en Italie au XVIII^e siècle, met toutefois de l'avant l'importance des développements du marché du livre au

⁴ Bérélowitch, Wladimir et Michel Porret, « Penser les réseaux », dans Wladimir Bérélowitch et Michel Porret, dirs., *Réseaux de l'esprit en Europe : des Lumières au XIXe siècle*, Genève, Droz, 2009, pp. 11-29.

⁵ Le nombre d'auteurs passe de 1187 en 1754, à 2819 en 1784. Darnton, Robert, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992, pp. 107-118.

⁶ Lyons, Martin, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIXe siècle*, Paris, Promodis, 1987. Martin Lyons fait valoir une expansion du marché du livre à partir de la première moitié du XIX^e siècle, liée à l'essor du capitalisme et de la « rage de gain ». Cette expansion est notamment favorisée par l'alphabétisation et ses progrès, et la complétion de l'unification linguistique en France, héritage de la Révolution. À ce sujet, voir également : Barbier, Frédéric, « La Révolution libératrice : l'exemple des activités du livre en France, entre Révolution politique et Révolution industrielle », dans *Histoire, économie et société*, vol. 12, no. 1 (1993), pp. 41-50. Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001, pp. 31-56.

⁷ Voir notamment : Infelise, Mario, « L'utile e il piacevole. Alla ricerca dei lettori italiani del Secondo Settecento », dans Maria Gioia Tavoni et Françoise Waquet, dirs., *Lo spazio del libro nell'Europa del XVIII secolo*, Bologna, Patron, 1997, pp. 113-126. Infelise, Mario, *L'editoria veneziana nel '700*, Milan, Franco Angeli, 1989. Berengo, Marino. *Intellettuali e librai nella Milano della Restaurazione*, Torino, Einaudi, 1980.

XVIII^e siècle, constatant notamment une augmentation de la demande et de la consommation de livres étrangers en Italie au XVIII^e siècle, partiellement attribuable à l'émergence d'un lectorat féminin⁸. L'unification graduelle du marché du livre italien au XIX^e siècle, et l'instauration des droits d'auteurs en 1840, marquent cependant les étapes les plus marquantes dans le décollage capitaliste de l'imprimé en Italie⁹.

Les possibilités offertes aux femmes dans ce contexte, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, ont notamment été mises en évidence par Jane Rendall, qui insiste sur l'effet boule de neige du développement de la culture de l'imprimé, faisant des femmes des consommatrices et des productrices d'ouvrages¹⁰. Martin Lyons souligne que les femmes sont bien placées dans la liste des *best-sellers* en France pour les années 1810-1850¹¹. Les principaux succès féminins se retrouvent dans des genres littéraires attribués aux femmes, tels que le roman pour la France, et la poésie pour l'Italie. Mais si certaines femmes, et particulièrement des romancières populaires en France, telles que Félicité de Genlis ou Sophie Cottin (1770-1807), arrivent à vivre – quoique difficilement – de leur art, ce n'est toutefois pas le cas en Italie pendant la période à l'étude. En effet, à l'exception des improvisatrices, pensionnées et pouvant faire payer le public pour des représentations¹², et des rarissimes femmes propriétaires de journaux telles qu'Elisabetta Caminer, les écrivaines italiennes ne font généralement

⁸ Pasta, « The History of the Book and Publishing », op. cit., pp. 200-217. Voir également : Pasta, Renato, *Editoria e cultura nel Settecento*, Firenze, L.S. Olschki, 1997. Sur la domination des livres étrangers en Italie au XVIII^e siècle, voir également : Palazzolo, Maria Iolanda, « Il commercio della cultura nel Settecento », *Studi Storici*, vol. 40 (1999), pp. 315-328.

⁹ Pasta, « The History of the Book and Publishing », op. cit., p. 205.

¹⁰ Rendall, Jane, « Feminizing the Enlightenment », dans Martin Fitzpatrick, Peter Jones, Christa Knellwolf et Iain Mccalman, dirs., *The Enlightenment World*, New York, Routledge, 2004, p. 264. Spencer, Samia I., « Eighteenth-Century », dans Eva Martin Sartori, dir., *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1999, pp. xxiv-xxv.

¹¹ Par exemple, de 1816 à 1820, Sophie Cottin (1770-1807) y figure en quatrième position avec le roman *Claire d'Albe* (1798). *Corinne ou l'Italie* (1807), de Germaine de Staël, est alors en vingtième place des livres les plus vendus en France. *Corinne* fait un retour en force entre 1836 et 1840, figurant au dixième rang. Lyons, *Le Triomphe du livre*, op. cit., pp. 15, 83 et 89.

¹² Teresa Bandettini est la première à avoir mis en pratique cette idée. Crivelli, Tatiana, « Le memorie smarrite di Amarilli », dans *Versants*, vol. 46 (2003), p. 157.

pas d'argent avec leurs publications¹³. Ce constat vaut également pour les hommes, ainsi que l'a démontré Renato Pasta¹⁴.

Pour la France, la compétition entre auteurs féminins et masculins dans la pratique du genre romanesque, et attribuable au développement du marché et du lectorat qui y sont associés, a déjà été documentée¹⁵. Néanmoins, l'incidence de ces développements sur les relations entre femmes auteures demeure un aspect considérablement négligé par l'historiographie, tant pour la France que pour l'Italie¹⁶. L'émergence d'une culture de la

¹³ Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, pp. 9-10. Le fait que l'essor du roman, genre extrêmement populaire en France, ait été plus tardif en Italie et ne se produise qu'au milieu du XIX^e siècle, pourrait ne pas y être étranger. À ce sujet, voir notamment : Cadioli, Alberto, *La storia finta. Il romanzo e i suoi lettori nei dibattiti di primo Ottocento*, Milano, Il Saggiatore, 2001.

¹⁴ Pasta, « The History of the Book and Publishing », op. cit., pp. 202 et 205. Pasta l'attribue aux frontières douanières, et au manque d'unification du marché du livre en Italie, qui ne peut ainsi que favoriser des succès locaux, et non pas pan-italiens. Par ailleurs, les taux d'analphabétisme sont plus importants en Italie qu'en France, ce qui limite en soi les possibilités de développement du marché. À ce sujet, voir ce chapitre, p. 227 (notes).

¹⁵ Les travaux de George May, Margaret Cohen, Catherine Nesci, Leyla Ezdinli, Huguette Krief, et Martine Reid, font valoir une incidence entre la déconsidération graduelle du roman féminin par les critiques littéraires à partir de 1789, et l'investissement de plus en plus marqué des hommes dans ce genre, ces derniers triomphant en France vers 1830 avec l'avènement du roman « réaliste » et masculin selon Cohen. May, George, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle*, New Haven, Yale University Press, 1963. Cohen, Margaret, *The Sentimental Education of the Novel*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1999. Nesci, Catherine, « 'Ce sont les hommes aujourd'hui qui font les romans'. Les femmes et la fiction dans la presse féminine (1820-1835) », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 377-398. Ezdinli, Leyla, « Naming and Self-Naming : The 'Woman of Letters' in French Romanticism », dans *Critical Matrix*, vol. 3, no. 1-2 (1987), pp. 38-77. Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 14. Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 139.

¹⁶ Des querelles spécifiques entre auteures ont toutefois été documentées. Voir notamment : Nikliborc, Anna, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël ». *Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislaviensis]*, vol. 59 (1968), pp. 81-96. Goodden, Angelica, « Staël et Burney : amitié et dérobade », *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 103-118.

célébrité, elle-même directement liée à l'essor de l'imprimé, représente un autre développement important de l'époque. Cette culture de la célébrité, susceptible d'avoir une incidence sur les relations entre gens de lettres, a récemment fait l'objet de quelques études¹⁷. Par ailleurs, les recherches abordant les questions de l'aspect genré du marché du livre et de la célébrité en Italie sont encore plus lacunaires¹⁸.

Le développement accéléré d'un marché du livre, non seulement national, mais transnational, aux XVIII^e et XIX^e siècles, a toutefois été décrit comme un développement plutôt positif pour ce qui est des relations entretenues entre les auteures et leur lectorat, si on l'analyse sous l'angle de la réception. Ainsi que le soulignent Suzan Van Dijk et Luisa Ricaldone, les femmes (incluant les écrivaines) sont ainsi mieux en mesure de connaître les travaux des autres auteures¹⁹. Or, sous l'angle des

¹⁷ À ce sujet, voir notamment : Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006. Voir également : Mole, Tom, *Byron's Romantic Celebrity : Industrial Culture and the Hermeneutic of Intimacy*, New York, Palgrave Macmillan, 2007. Dans une étude portant non pas sur les écrivaines, mais bien sur les actrices, Felicity Nussbaum a démontré récemment que la popularisation et la professionnalisation du théâtre dans la seconde moitié du XVIII^e siècle créent une culture de rivalité entre actrices, alimentée par l'économie/marché, autant que par la culture de la célébrité qui se développe de manière analogue. Nussbaum, Felicity, *Rival Queens : Actresses, Performances, and Eighteenth-Century British Theater*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010, pp. 26, 31-60.

¹⁸ En effet, les seules mentions de dissensions entre femmes auteures italiennes portent sur les poétesses improvisatrices, dissensions brièvement abordées par Alessandra Di Ricco et Tatiana Crivelli. Néanmoins, ces analyses n'ont pas mis en évidence l'aspect lucratif lié à la pratique de ce métier dans les divergences entre improvisatrices. Di Ricco e Crivelli émettent, en contrepartie, quelques réflexions sur l'incidence de la quête de la gloire dans les rapports entre improvisatrices. Di Ricco, Alessandra, « Un' accademia di improvvisazione di fine Settecento », dans *Rivista di Letteratura italiana*, vol. 3 (1985), pp. 424-431. Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990. Crivelli, Tatiana, « Esperienze di mediazione culturale e creazione di simbologie nell'accademia dell'Arcadia - L'Arcadia femminile », dans Gesa Stedman et Margarete Zimmermann, dirs., *Höfe-Salons-Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit*, New York, Georg Olms Verlag, 2007, pp. 241-254.

¹⁹ Van Dijk, Suzan, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands. A Task for Historiographers », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, p. 24. Ricaldone, Luisa, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », dans Adriana Chemello et Luisa

relations entre écrivaines, le développement du marché peut amener certains heurts : ce dernier est-il en mesure d'accueillir l'ensemble des écrivaines? En quoi influence-t-il leurs relations, de concert avec d'autres variables importantes, telles que la célébrité?

Si aucune étude n'a globalement abordé la question, Brigitte Louichon a toutefois établi que les romancières francophones du début du XIX^e siècle (Sophie Cottin (1770-1807), Adélaïde de Souza-Flahaut (1761-1836), Juliane de Krüdener (1764-1824), Sophie Gay, Germaine de Staël et Félicité de Genlis) sont en compétition les unes avec les autres, afin de se tailler une part du marché :

Toutes ces femmes auteurs entretiennent des rapports complexes : c'est parce qu'elles produisent collectivement des textes qui correspondent à une attente du lectorat, qu'elles obtiennent collectivement des formes de reconnaissance, mais, dans le même temps et de manière tout à fait classique, cette situation crée l'émulation et la volonté de se singulariser²⁰.

Les femmes auteures, et particulièrement les romancières, se partagent non seulement une activité (auteure), une identité de sexe/genre (femme), mais également un public, et doivent conséquemment se démarquer les unes des autres²¹. Il peut s'agir pour elles de faire vendre leurs ouvrages, ou plus simplement, d'acquérir une reconnaissance et/ou

Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, epistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 13-14.

²⁰ Louichon, Brigitte, « Mme de Genlis : femme de lettres et grand-mère », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 169-179. Brigitte Louichon mentionne également que le fait de se tailler une part du marché est particulièrement important pour les écrivaines qui connaissent des difficultés financières, comme c'est par exemple le cas pour Félicité de Genlis et Sophie Gay. Ces dernières, ainsi que le souligne accélèrent par ailleurs le rythme de leurs publications en fonction de la régression de leur situation économique personnelle. Louichon, Brigitte, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, p. 13.

²¹ Schellenberg livre un constat similaire au sujet des femmes de lettres britanniques. Schellenberg, Betty A., *The Professionalization of Women Writers in Eighteenth-Century Britain*, New York, Cambridge University Press, 2005, p. 180. À ce sujet, pour l'Angleterre, voir également : Taylor, Barbara, *Mary Wollstonecraft and the Feminist Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2003, p. 37.

une célébrité littéraires, ce qui dans les deux cas, peut parfois se faire au détriment d'autres collègues.

Par ailleurs, si la République des lettres aux XVII-XVIII^e siècle promouvait un idéal de concorde entre érudits, l'explosion du marché de l'imprimé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle semble étroitement liée, en France, au développement d'une véritable culture de controverses littéraires qui met à mal cet idéal de collaboration entre gens de lettres²². Ces développements ne sont pas sans influencer les relations entretenues entre les femmes de lettres, d'autant plus que ces dernières ne doivent pas seulement se démarquer des hommes, mais également se démarquer entre elles. La hiérarchie entre les sexes dans le milieu littéraire joue par ailleurs un rôle dans la compétition entre femmes de lettres²³. En effet, c'est parce que cet univers est d'abord et

²² Sur le développement des cultures de controverse littéraire en France, voir notamment : Chartier, Pierre, *Théorie du persiflage*, Paris, PUF, 2005. Bourguinat, Élisabeth, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1998. Lilti, Antoine, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », dans *Mil neuf cent*, vol. 25, no. 1 (2007), pp. 13-28. Waquet, Françoise, « La longue vie de la dispute : contribution à l'histoire d'un genre universitaire », dans Marc Fumaroli, Christian Mouchel et Colette Nativel, dirs., *République des lettres, république des arts : mélanges offerts à Marc Fumaroli, de l'Académie française*, Genève, Droz, 2008, pp. 135-148. Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 116. Les intellectuels italiens, moins enclins, selon Raymond Grew, aux querelles publiques pendant la période à l'étude, font néanmoins face à d'importantes polémiques, autour de la question de la modernisation du théâtre et des réformes proposées par Carlo Goldoni (1707-1793), qui sont loin de faire l'unanimité. À ce sujet, voir notamment : Blasone, Pino, « Il Settecento critico in Italia », dans Pino Blasone, dir., *Polemiche letterarie nel secolo dei Lumi*, Firenze, Ponte alle grazie, 1992, pp. 9-38. Grew, Raymond, « Finding Social Capital : The French Revolution in Italy », dans Robert I. Rotberg, dir., *Patterns of Social Capital : Stability and Change in Historical Perspective*, New York, Cambridge University Press, 2001, pp. 76 et 81. Sur la promotion de l'amitié dans le milieu littéraire en Italie, voir : Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. anno XXVI, no. fascicolo III (septembre-décembre 2001), p. 332. Sur les controverses littéraires, voir également le chapitre 6, p. 459.

²³ Au niveau de l'analyse, nous privilégions dans cette thèse le terme de « compétition », qui fait référence à un rapport social/politique/économique antagoniste construit entre femmes, et ce, par opposition au terme « rivalités », qui fait davantage appel à la « nature » féminine intrinsèque. Toutefois, chez les contemporains, le terme

avant tout masculin que la reconnaissance ne peut y être le lot que de quelques écrivaines.

À ce facteur genré/sexué et économique s'ajoute également une composante idéologique/culturelle, les femmes étant décrites à l'époque comme ayant, par nature, une personnalité envieuse, prompte aux jalousies et aux rivalités, ce qui s'appliquerait doublement dans le cadre de leurs relations avec les autres femmes. Ainsi que le dénonce Félicité de Genlis en 1787, François-Marie Arouet, dit Voltaire (1684-1778), intellectuel réputé s'il en est, affirmait en 1746 en parlant des femmes : « Un jeune objet beau, doux, discret, sincère / A tout son sexe est bien sûr de déplaire / L'homme est plus

« compétition » n'est presque jamais employé, et c'est la « rivalité » qui représente le maître-mot pour définir les relations conflictuelles entre femmes. En voici quelques définitions tirées des dictionnaires de l'époque. Pour la France : En 1771, le *Dictionnaire de Trévoux* définit la rivalité comme représentant « toute sorte de concurrence entre deux personnes qui ont des prétentions à la même chose ». Les définitions du mot ne changent aucunement pendant la période à l'étude : la rivalité demeure une forme de concurrence, qui n'est pas à proprement parler l'apanage exclusif des femmes, mais bien celui de « deux ou de plusieurs personnes qui aspirent, qui prétendent à la même chose ». Si la rivalité fait principalement référence à l'amour dans l'imaginaire collectif de l'époque, elle peut s'appliquer à d'autres domaines, militaires, politiques comme littéraires. [s.a.], « Rivalité », *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux : contenant la signification et la définition des mots de l'une et de l'autre langue*, Tome 7, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, p. 395. Ce dictionnaire, qui fait l'objet de révisions quasi annuelles, est un outil très connu en France à la même époque. Il reprend ici, de façon plus complète, une définition analogue à celle donnée dans la quatrième édition (1762) du *Dictionnaire de l'Académie française* : « toute sorte de concurrence ». [s.a.], « Rivalité », *Dictionnaire de l'académie françoise*, Paris, Brunet, 1762, tome 2, p. 645. [s.a.], « Rivalité », *Dictionnaire de l'académie française*, Paris, Firmin-Didot, 1835, tome 2, p. 667. Pour l'Italie : En 1741, *L'Accademia della Crusca* définit la rivalité en tant que « concorrenza » ou concurrence. *L'Accademia della Crusca*, siégeant à Florence depuis 1583, s'était donnée pour mission de conserver la pureté de la langue italienne; bien que son *Vocabolario* se prétende pan-italien, il est surtout d'inspiration florentine. Il est à noter que la définition est issue de la quatrième édition du célèbre dictionnaire, premier du genre dans les langues latines, originellement publié en 1621. La cinquième édition, débutée en 1863, s'est achevée en 1923 à la lettre O. [s.a.], « Concorrenza », « Rivalità », *Vocabolario degli accademici della Crusca, quarta edizione*, Venezia, Francesco Pitteri, 1741, vol. 4, p. 167.

juste, et d'un sexe jaloux / Nous nous vengons autant qu'il est en nous »²⁴. Ce discours, qui fait figure de véritable lieu commun, est entretenu dans de nombreux médiums et milieux, qu'il s'agisse de la littérature, du théâtre, ou même de la médecine, en France comme en Italie²⁵.

Les discours sur la jalousie entre femmes, et entre femmes de lettres, sont évidemment influencés par les perceptions de l'amitié féminine en tant que telle. Or, en France, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'amitié féminine sincère est perçue comme impossible – suivant en cela les opinions émises depuis belle lurette par Michel-Éyquem de Montaigne (1533-1592) et Giovanni Boccaccio (1313-1376) – ou alors subversive²⁶. Parallèlement, elle demeure néanmoins promue comme idéal, notamment

²⁴ Voltaire, François-Marie Arouet, dit, *Nanine*, Paris, Mercier, 1749, p. 25. Cité dans : Genlis, Félicité de, « Préface », Marie-Élisabeth Bouée de La Fite, *Eugénie et ses élèves*, Paris, Onfroy, 1787, pp. xv-xvi.

²⁵ Pour ce qui est de la littérature et du théâtre, on pense par exemple en Italie à plusieurs pièces de Carlo Goldoni (1707-1793), et plus particulièrement à *Le donne gelose* (Les femmes jalouses, 1752), qui mettent en scène la jalousie féminine en tant que potentiel comique. Du côté de la France, on pense également à Pierre de Marivaux (1688-1763), et en particulier à *La Double Inconstance* (1723). Ces deux auteurs connaîtront des succès importants, et leurs pièces seront jouées et rejouées pendant la période à l'étude. Un siècle plus tard, Honoré de Balzac (1789-1850) met toujours de l'avant « la jalousie naturelle aux femmes » dans *La comédie humaine* (*Œuvres de H. de Balzac*, Bruxelles, Meline Cans et cie, 1837, p. 386. Le discours médical, quant à lui, tend à insister sur le fait que les femmes sont physiologiquement incapables de contrôler leurs passions, et parmi celles-ci, la jalousie. Pour une analyse de la représentation culturelle (littéraire et médicale) de la jalousie féminine, voir notamment : Masha Belenky, *The Anxiety of Dispossession : Jealousy in Nineteenth-Century French Culture*, Cranbury (NJ), Associated University Presses, 2008. À notre connaissance, aucune étude analogue n'a été publiée au sujet de l'Italie pour la période qui nous intéresse.

²⁶ Sur l'influence du discours de Montaigne sur l'amitié féminine, voir : Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions :: Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), p. 41. Goodman, Dena, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994, p. 84. Pour Boccaccio, voir : Pagliano, Graziella, « L'amicizia taciuta : i testi letterari », dans *Memoria. Rivista di storia delle donne*, vol. 32 (1991), pp. 18-27. Sur la subversion (suspensions de lesbianisme notamment) associée à l'amitié féminine, pour la France, voir : Roulston, Christine, « Separating the Inseparables : Female Friendship and its Discontents in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 2 (1998-1999), pp. 215-231. Pour l'Italie, voir : Danna, Daniela, *Amiche, compagne, amanti. Storia dell'amore tra donne*, Trento, Editrice UNI Service, 2003 [1994], p. 188. Pour une

dans *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), qui influence par ailleurs la définition de l'amitié romantique/domestique entre femmes au XIX^e siècle²⁷. Le discours néo-platonicien, particulièrement influent en Italie, suggère par ailleurs que les femmes ne doivent pas se prêter aux rivalités intestines, querelles qui sont associées à la frivolité féminine, et qu'elles doivent plutôt promouvoir un idéal de concorde et d'ouverture d'esprit, dont doivent particulièrement faire montre les femmes cultivées²⁸. Même si dans les deux pays, et particulièrement dans les salons, l'amitié entre les hommes et les femmes est encouragée²⁹, l'amitié entre femmes, ainsi qu'entre femmes de lettres, fait quant à elle l'objet d'un double discours.

analyse des discours masculins sur la soi-disant intimité sexuelle présente dans les relations entre femmes aux XVII^e et XVIII^e siècles, voir : Wahl, Elizabeth Susan, *Invisible Relations : Representations of Female Intimacy in the Age of Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1999. L'auteure y discute également de la perception et des représentations, par le milieu littéraire, de l'amitié entre les *Précieuses* au XVII^e siècle. Tout ceci fait dire à Anne-Vincent-Buffault, spécialiste des rapports amicaux aux XVIII^e et XIX^e siècles, que « les amitiés féminines [...] ont fait traditionnellement l'objet de commentaires aussi répétitifs que peu flatteurs ». Vincent-Buffault, Anne, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1995, p. 16. Finalement, dans un essai sur l'amitié féminine en Occident, Éleine Audet présente les discours masculins, depuis Aristote (384 – 322 av. J-C.), sur la suprématie de l'amitié masculine et le dénigrement de l'amitié féminine. Audet s'attarde au « monopole masculin de l'amitié » versus « la rivalité [féminine] comme mode d'emploi ». Audet, Éleine, *Le cœur pensant : courtepointe de l'amitié entre femmes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, pp. 35-63 et 89-98.

²⁷ Roulston, « Separating the Inseparables », op. cit., p. 217.

²⁸ Susan Dalton mentionne que Saverio Bettinelli (1718-1808), intellectuel prééminent de l'époque et notamment ami de Bandettini, d'Albrizzi et de Staël, émettait une distinction entre deux types de femmes : d'une part, la femme sincère, vertueuse et modeste, dont on peut se faire une amie; d'autre part, la femme frivole de société, qui se caractérise par son manque de sincérité, son intérêt pour la mode, les ragots, et les rivalités entre femmes. Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's Ritratti ». *Eighteenth-Century Studies*, vol. 40, no. 1 (2006), pp. 95-96. Sur l'influence du discours néoplatonicien en France, et particulièrement dans les salons, voir : Lougee, Carolyn C., *Le Paradis des Femmes. Women, Salons, and Social Stratification in Seventeenth-Century France*, Princeton, Princeton University Press, 1976, pp. 35-40.

²⁹ Pour l'Italie, voir notamment : Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, p. 35. Pour la France, voir notamment : Goodman, *The Republic of Letters*, op. cit., pp. 83-84.

On remarque, d'une part, que les femmes auteures sont constamment comparées entre elles, ce qui est à même de faire naître une culture de rivalité, particulièrement évidente entre Germaine de Staël et Félicité de Genlis³⁰. Mais d'autre part, celles qui se montrent défavorables à d'autres femmes auteures proéminentes, telles que Félicité de Genlis, font l'objet de critiques³¹. Par exemple, dans une recension particulièrement élogieuse des *Nouveaux contes moraux* (1805) de Genlis, le critique masculin anonyme déclare en conclusion :

Si j'ose mêler aux éloges que j'ai donnés à cet ouvrage, et à bien d'autres qu'il m'inspireroient encore, une légère critique, elle tomberoit sur le conte qui a pour titre *la Femme Philosophe*. Madame de Genlis y a trop d'avantages sur une femme qui existe encore, et qu'elle désigne trop clairement³². Les hommes

³⁰ L'exemple de Germaine de Staël et de Félicité de Genlis, qui font constamment l'objet de comparaisons au sujet de leurs mérites littéraires respectifs, et qui partagent une inimitié profonde, a déjà été discuté par l'historiographie. « [E]ntre 1802 et 1810, le milieu des lettres, les critiques et le public établissent une comparaison et entretinrent même une rivalité entre Mme de Genlis et Mme de Staël ». De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004, p. 4. Sur le rôle du milieu littéraire et politique dans la culture de la rivalité entre Staël et Genlis, voir également : Broglie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, p. 373. Nikliborc, Anna, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël », dans *Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislaviensis]*, vol. 59 (1968), pp. 81-96.

³¹ Mona Ozouf souligne « [qu']il est mal perçu par le milieu littéraire de la première moitié du XIX^e siècle que les femmes de lettres se critiquent les unes les autres ». Ozouf, Mona, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995, p. 18.

³² Il s'agit de Germaine de Staël, que Genlis a dépeinte sans équivoque et ridiculisée sous les traits de « Gertrude » dans *La femme philosophe* (1802) et de « Mélanide » dans *La femme auteure* (1804), reprenant par ailleurs des passages de *Delphine* (1802). Pour des analyses des fictions de Genlis dans lesquelles elle attaque Staël, voir notamment : Lotterie, Florence, « Autorité ou repentir ? Promotions paradoxales de la « femme auteur » chez Madame de Genlis et Madame Dufrénoy », dans *Orages*, vol. 9 (2010), pp. 41-59. Lotterie, Florence, « Un aspect de la réception de Delphine : la figure polémique de la 'femme philosophe' », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 119-138. Schlick, Yael, « Beyond the Boundaries : Stael, Genlis, and the Impossible Femme-Célèbre », dans *Symposium : A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol. 50, no. 1 (1996), pp. 50-63. Delon, Michel, « Combat philosophique, préjugés masculins et fiction romanesque sous le Consulat », dans *Raison présente*, vol. 67 (1983), pp. 67-76. Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 44. Pour une analyse du thème des rivalités féminines dans les fictions publiées par des femmes au XVIII^e siècle, voir également : Johnston, Elizabeth, *Competing Fictions : Eighteenth-Century Domestic Novels, Women Writers, and the Trope of Female Rivalry*, Thèse de Ph. D., Department of French

doivent respecter les femmes; les femmes doivent se respecter entr'elles, surtout lorsqu'elles sont auteurs³³.

Quant à eux, les critiques libéraux défavorables à Genlis, tels que Louis-Simon Auger (1772-1829), utilisent également ses inimitiés envers d'autres femmes auteures afin de la déprécier, facteur qui s'ajoute à une longue liste de griefs (dévôtisme, anti-philosophisme, etc.) qui lui sont reprochés. Ainsi, dans la critique de *l'Influence des femmes sur la littérature française* (1811), où Genlis avait émis des commentaires jugés défavorables sur un certain nombre d'écrivaines, Auger écrit :

Madame de Genlis veut qu'on se souvienne toujours qu'une femme auteur est une femme, *lors même que son imagination l'auroit égarée et qu'elle auroit publié un ouvrage condamnable*. Je promets donc de ne jamais oublier que madame de Genlis est une femme, même s'il arrivoit qu'elle eût perdu ses droits à cette sorte d'Égards en y manquant elle-même, c'est-à-dire, en traitant certaines personnes de son sexe avec une rigueur qu'il n'est pas encore temps de caractériser, mais qu'assurément femme jamais n'éprouva d'une autre femme, du moins dans un écrit public³⁴.

Ce double discours doit évidemment être mis en relation avec l'esprit de parti, particulièrement de mise dans le milieu littéraire français. Du côté des Italiennes, ce sont surtout les improvisatrices qui font fréquemment l'objet de comparaisons, ce qui, nous le verrons, n'est pas sans faire naître des heurts entre ces dernières. Ces comparaisons incessantes rendent par ailleurs plus difficiles les relations entre celles qui ont des styles ou contenus littéraires semblables, ou alors qui font paraître des ouvrages analogues dans un laps de temps rapproché. Le thème des rivalités entre femmes de lettres a par ailleurs suscité des réflexions de la part de la presque totalité des auteures étudiées, ce qui témoigne de son importance dans le milieu littéraire, de même que de la nécessité pour les écrivaines de se positionner à ce sujet.

En effet, ces discours et stratégies complexes, voire concurrents, influencent les femmes de lettres, qui cherchent à dénoncer, voire à déconstruire, l'idée de rivalité entre femmes auteures, tout en cherchant à amoindrir son incidence sur leurs relations avec les

Literature, West Virginia University, 2006.

³³ [signé A.], « Nouveaux Contes moraux et Nouvelles historiques; par madame de Genlis », *Journal des Débats*, 18 juin 1805, p. 4.

³⁴ Auger, Louis-Simon, « Ma brochure en réponse aux deux brochures de Mme de Genlis », Paris, Colnet, 1811, p. 10.

autres écrivaines. Par ailleurs, les femmes de lettres usent généralement de ménagements dans leur manière de discuter, à la face du public, de leurs inimitiés avec telle ou telle auteure, de manière à ne pas mettre à mal la nécessaire cohésion du groupe.

La presque totalité des auteures sélectionnées sentiront, en effet, le besoin de discuter de la soi-disant rivalité féminine, ce qui n'est pas sans témoigner de l'importance de ce sujet dans leur propre définition en tant que femmes et écrivaines. Et si aucune étude, pour la France comme pour l'Italie, n'a fait à ce jour le tour de la question, nous verrons dans ce chapitre que les écrivaines elles-mêmes nous fournissent de riches perspectives d'analyse, ces dernières discutant fréquemment de leurs dissensions et des contextes dans lesquels elles naissent. Les femmes de lettres critiquent cette idée même de compétition entre femmes et auteures, et dénoncent celles qui ne soutiennent pas les écrivaines. Nous verrons également que celles qui sont au cœur d'une querelle entre femmes auteures, cherchent à s'en justifier aux yeux du public, et ne veulent surtout pas donner l'impression d'avoir attaqué la première, ni de fragmenter la cohésion du groupe des femmes auteures, si nécessaire à la légitimation de l'activité littéraire féminine. Néanmoins, leur intérêt personnel est toujours présent dans la gestion de ces dissensions : il leur importe de se faire valoir et de faire valoir leurs propres productions comme étant les plus méritantes.

1. Dénoncer les dissensions

Il est tout d'abord significatif de constater que si, comme nous le verrons, peu d'auteures exposent à la face du public leurs dissensions avec d'autres écrivaines, toutes ont néanmoins, dans des documents publiés comme dans des correspondances, entretenu un discours dénonçant diverses manifestations de rivalités entre femmes en général, et entre femmes auteures en particulier. Ceci laisse à penser que, si toutes n'ont pas entretenu de dissensions avec d'autres femmes auteures, toutes ont néanmoins réfléchi à la question de façon hypothétique, la perpétuation du discours sur les rivalités féminines y étant certes pour quelque chose. Les femmes auteures offrent, par ailleurs, des pistes de solutions afin de gérer les dissensions entre elles. Nous aborderons tout d'abord les rapports conflictuels entre les écrivaines et les femmes en général, pour ensuite nous

pencher sur le rôle des hommes dans l'exacerbation des dissensions entre auteures. Finalement, l'idéal de collaboration promu par ces dernières fera l'objet de notre analyse.

1.1. Dénonciation du rôle des femmes en général face aux femmes auteures

Il convient tout d'abord de remarquer que les femmes de lettres entretiennent non seulement des relations entre elles, mais également avec d'autres femmes qui ne partagent pas leurs préoccupations pour le savoir et/ou l'écriture. Les membres du sexe féminin, soi-disant envieux et jaloux par nature, pourraient ainsi être portées à envier celles qui exercent une activité qui les amène, de par sa nature subversive, à se démarquer des autres femmes. Ces abondants discours ne sont pas sans influencer les femmes auteures dans la perception qu'elles entretiennent des femmes en général.

Germaine de Staël semble particulièrement avoir réfléchi au thème de l'envie propre aux femmes. Tout d'abord, dans *l'Influence des passions* (1796), elle se montre particulièrement virulente dans sa dénonciation de celles qui se dressent contre les femmes d'esprit :

De quels sentimens de jalousie et de haine les grands succès d'une femme ne sont-ils pas l'objet! que de peines causées par les moyens sans nombre que l'envie prend pour la persécuter! La plupart des femmes sont contr'elle, par rivalité, par sottise, ou par principe. Les talens d'une femme, quels qu'ils soient, les inquiètent toujours dans leurs sentimens. Celles à qui les distinctions de l'esprit sont à jamais interdites, trouvent mille manières de les attaquer quand c'est une femme qui les possède³⁵.

Staël poursuit sa réflexion, quatre ans plus tard, dans le cadre de son ouvrage *De la littérature* (1800), cette fois-ci en insistant également sur le manque d'entraide entre femmes. Staël y discute des obstacles que doivent surmonter les femmes qui cultivent les lettres dans le milieu littéraire mixte et ajoute :

Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice des hommes envers les femmes distinguées : celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre? N'excitent-elles pas en secret la malveillance des hommes? Font-elles jamais

³⁵ Staël, Germaine de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796, pp. 130-131.

alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, pour appuyer ses pas chancelants?³⁶

Il est difficile ici de penser que Staël ne base pas cette réflexion sur ses propres expériences³⁷; en effet, cette dernière n'a pas, de son vivant, été particulièrement défendue par d'autres femmes auteures, si l'on excepte la *Lettre d'une mère à sa fille* publiée par Sophie Gay suite à la parution de *Delphine* (1802), soit postérieurement à *De la littérature* (1800). Pour Geneviève Fraisse, « madame de Staël n'imagine pas un stade collectif de révolte car les femmes elles-mêmes méconnaissent en quoi elles sont solidaires, surtout envers celles qui se distinguent et représentent déjà le signe avant-coureur de possibilités nouvelles »³⁸.

De l'autre côté des Alpes, Elisabetta Caminer, qui cherche à valoriser les femmes auteures dans ses recensions ainsi que les femmes éduquées en général, tient un discours similaire. En effet, Caminer se montre en général fort critique face à certaines femmes plus conformes aux modèles traditionnels et cultivant la frivolité³⁹. Elle est d'ailleurs particulièrement dérangée par le fait que ces mêmes femmes puissent contribuer à la dépréciation de certaines écrivaines, en particulier lorsque celles-ci s'exercent à des genres traditionnellement considérés comme masculins. L'exemple de l'historienne et essayiste anglaise Catherine Macaulay (1731-1791), qui publie cette fois-ci son *Treatise on the Immutability of Moral Truth* (1783), offre d'ailleurs à Caminer l'occasion de préciser sa pensée à ce sujet :

³⁶ Staël, Germaine de, *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan-Crapelet, 1800, p. 305.

³⁷ À ce sujet, voir : Winegarten, Renee, *Mme de Staël*, Dover, Berg, 1985, p. 110. Mary Trouille souligne également que dans ses ouvrages de fiction, et en particulier dans *Delphine* (1802), Staël « évoque les dangers de l'amitié féminine et la force destructive de la rivalité féminine ». (« stress the dangers of female friendship and solidarity and the destructive force of female rivalry »). Trouille, Mary Seidman, « A Bold New Vision of Woman : Staël and Wolstonecraft Respond to Rousseau », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 292 (1991), p. 333.

³⁸ Fraisse, Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989], p. 213.

³⁹ Sur le rejet par Caminer de la culture féminine de la frivolité, voir : Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), pp. 389-414.

Une femme! Un traité de morale! Une œuvre de métaphysique! Étrange singularité! Où pourra-t-elle s'échapper? Qu'est-ce qui la protégera des critiques, des interprétations, des effets que peuvent produire la peur sur les femmes? Qui lui pardonnera de se faire estimer pour des choses plus solides que la galanterie et la malignité? Quels hommes lui donneront la coiffe [la prendront pour épouse], quelles femmes lui [donneront] un livre? Nous tremblons pour elle. Quoiqu'en pense le beau sexe, l'œuvre [de Macaulay] lui fait honneur, d'autant plus (la personne qui l'affirme peut le savoir) qu'il a besoin d'être honoré⁴⁰.

Caminer fait ici front commun avec Macaulay, contre les femmes (non-auteurs) qui, uniquement occupées de galanterie ou de chiffons, non seulement ne chercheraient pas à défendre l'écrivaine britannique, mais pourraient également l'attaquer. Quelques années plus tard, en 1792, Elisabetta Caminer ira dans le même sens, en recensant le recueil de poèmes intitulé *L'Originale e il ritratto*, dans lequel la journaliste rend hommage au portrait d'Isabella Teotochi Albrizzi peint par Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842). Caminer affirme avoir déjà rencontré Teotochi et fait l'éloge de :

l'aimable, très cultivée, belle, gentille Contesse Teotochi Marini, source d'anxiété pour plusieurs femmes et d'admiration pour plusieurs hommes, parmi ceux qui aiment les grâces unies aux vertus, et le savoir dépourvu de l'affectation pédante. La noble dame Marini, célébrée par Pindemonte⁴¹, Bertolà⁴² et Cesarotti⁴³, etc., etc., ne doit pas faire grand cas de nos éloges, mais elle doit être sensible aux esprits qui s'expriment avec sincérité. Ils sont si peu! Et nous avons parmi eux une place si éminente⁴⁴.

⁴⁰ « Una donna! un Trattato di morale! un'Opera di metafisica! strana singolarità! dove potrà ella salvarsi? che la garantirà dalle critiche, dalle interpretazioni, dagli effetti dello spavento donnesco? chi la perdonerà il dono di farsi stimare per cose più solide che la galanteria e la malignità? Quali uomini le passeranno una cuffia? quali donne un libro? Noi tremiamo per lei. [...] ma che che ne pensi il bel sesso, la di lei Opera fa onore anche ad esso, e pur troppo (chi lo afferisce può saperlo) egli ha bisogno d'essere onorato ». Caminer, Elisabetta, « A treatise, ec. Trattato su l'immutabilità della virtù morale, di Mad. Caterina Macaulay Graham. In 8vo, Londra, presso Robinson. 1783 », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, giugno 1784, p. 96.

⁴¹ Ippolito Pindemonte (1753-1828), poète véronais.

⁴² Aurelio Bertola (1753-1798), poète et journaliste italien.

⁴³ Melchiorre Cesarotti (1730-1808), poète et linguiste italien.

⁴⁴ « amabile, coltissima, bella, gentile Contessa Teotochi Marini, affanno di molte donne ed ammirazione di molti uomini, di quelli cioè che amano le grazie unite alle costume, ed il sapere disgiunto dall'affettazione pedantesca. La N. D. Marini, celebrata dai Pindemonte, dai Bertola, dai Cesarotti ec. ec., non dee far gran caso de' nostri elogi, ma degli animi che si esprimono con sincerità ella debbe farne alcuno. Son così pochi! e noi abbiamo fra d'essi un posto così eminente! ». [Caminer, Elisabetta], « L'Originale e il

Caminer promeut ainsi les mérites de Teotochi Albrizzi (et ceux de Vigée-Lebrun dans la recension), en mettant l'accent sur le fait que certaines femmes craignent son savoir, sa beauté et la popularité de son salon. En contrepartie, elle est source d'admiration pour ses amis masculins. Notons que Caminer est elle-même en relation avec Bertolà et de Cesarotti⁴⁵, influencés par le discours néo-platonicien tout comme l'est Teotochi Albrizzi, ce qui n'est pas sans orienter la perception positive que Caminer a de ces hommes, ou du moins, de leurs rapports amicaux et collaboratifs avec les femmes cultivées, puisqu'elle en a fait l'expérience⁴⁶. Ajoutons néanmoins que c'est davantage Teotochi la salonnière cultivée qui est ici dépeinte, puisque son premier ouvrage imprimé, soit ses *Ritratti*, ne paraîtra qu'en 1807. Quoi qu'il en soit, Caminer utilise également cette recension afin de se promouvoir elle-même, mettant en parallèle les problèmes que certaines femmes pourraient éprouver face à une femme cultivée comme Teotochi, et sa propre sincérité, certainement attribuable au fait que Caminer et Teotochi soient toutes deux reconnues par leurs contemporain-e-s pour leur esprit et leur culture.

Deux décennies plus tard, l'évocation des raisons pour lesquelles certaines femmes peuvent se sentir menacées par les écrivaines, est toujours l'objet de discours chez les femmes auteures. En effet, Aglaé Laya (1790 – après 1857), en 1819, va dans le même sens que Caminer, dans une missive écrite à Constance de Salm à l'époque où Laya n'a pas encore fait paraître ses premiers écrits. Laya y affirme vouloir consolider sa relation d'amitié avec la célèbre femme auteur, et ajoute : « je suis bien peu semblable à ces femmes, qui voyant avec peine les femmes distinguées, qui ne peuvent les imiter, les tournent en ridicule, et se font un mérite de nier le leur »⁴⁷.

Ritratto. Bassano 1792 in 8 vo. gr. di pag. 40 », *Nuovo Giornale Enciclopedico d'Italia*, agosto 1793, p. 106.

⁴⁵ De Michelis, Cesare, « Caminer, Elisabetta », dans Alberto Mario Ghisalberti, dir., *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1974, vol. 17, pp. 236-241.

⁴⁶ Sur l'influence des discours néo-platoniciens sur Albrizzi, voir : Dalton, « Searching for Virtue », op. cit.

⁴⁷ Laya, Aglaé, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [s.j.] [octobre] [1819], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4 : Madame de Triqueti née de

Cette dénonciation des femmes en général, qui n'appuient pas les auteures, et encore moins celles qui, comme Staël, Macaulay et Salm, s'exercent à des genres non traditionnellement féminins, demeure néanmoins minoritaire dans les sources étudiées. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les deux femmes de la sélection ayant livré leurs impressions à ce sujet, soient Staël et Caminer, aient elles-mêmes été, de manière générale, plutôt critiques des autres femmes, et en particulier de celles qu'elles jugent frivoles. En effet, Sophie Gay, dans le cadre d'une notice biographique sur son amie Staël, cherche à expliquer la position particulière de cette femme célèbre par rapport aux autres femmes :

Delphine était un portrait moral de madame de Staël, dont l'esprit audacieux et le caractère noble et vrai bravaient trop souvent les petites considérations auxquelles l'opinion du monde attache tant d'importance. Par exemple, dédaigneuse de la conversation des femmes, elle ne cachait pas assez sa préférence pour celle des hommes; et ce tort, très-excusable dans une personne que les caquets sur les bals, les modes, les chiffons, ne pouvaient intéresser, lui fit autant d'ennemis que son talent lui faisait d'envieux⁴⁸.

Cette interprétation de Sophie Gay – qui ne précise malheureusement pas si les « ennemis » de madame de Staël sont de sexe masculin ou féminin – est également appuyée par l'historiographie⁴⁹. Quant à Elisabetta Caminer, sa biographe Catherine Sama va dans le même sens, en discutant du rapport ambivalent entretenu par la journaliste avec ses semblables, cette dernière étant défenderesse des capacités des femmes, mais ne se sentant aucune affinité avec celles qui cultivent la frivolité⁵⁰.

Salis (et autres), fasc : « Mme Laya, Achille Comte, 1823-42 », sous-fasc : « Copiées : Mlle Laya devenue Mme Achille Comte ».

⁴⁸ [Gay, Sophie], « Madame de Staël-Holstein (la baronne) née en 1766, morte en 1817 », dans Édouard Mennechet, dir., *Le Plutarque français. Vie des hommes et des femmes illustres de la France depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours. Deuxième édition, publiée sous la direction de M. T. Hadot*, Paris, Langlois et Leclercq, 1847 [1836], pp. 259-260.

⁴⁹ Voir, par exemple : Winegarten, *Mme de Staël*, op. cit., p. 110. Voir aussi : Gutwirth, Madelyn, *Madame de Staël, Novelist : the Emergence of the Artist as Woman*, Urbana, University of Illinois Press, 1978.

⁵⁰ Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », *Eighteenth-Century Studies*, 37(3), 2004, pp. 391-392. Notons également que dans l'ouvrage de Rita Unfer Lukoshik, qui a récemment publié une bonne partie de la correspondance d'Elisabetta Caminer, se trouvent presque exclusivement des lettres dédiées à des hommes. On ne trouve qu'une lettre dédiée à une femme (Caterina Lanta

Néanmoins, si Caminer n'a cultivé que peu de relations directes avec d'autres femmes, son travail de promotion des œuvres de celles-ci est néanmoins explicite dans les nombreuses recensions – en grande majorité favorables – qu'elle fait de leurs écrits⁵¹. Ce constat renforce l'idée que Staël et Caminer, oeuvrant toutes deux dans des genres (journalisme érudit pour la seconde, écrits politiques pour la première) où peu de femmes s'étaient aventurées, aient une perception négative de certaines femmes, qui ne sont pas nommées, et réservent leur sympathie pour celles – les femmes auteures – qui leur ressemblent.

1.2. Rôle des hommes dans les relations tumultueuses entre femmes auteures

Si seules Caminer, Staël et Aglaé Laya dénoncent les femmes qui n'appuient pas celles qui cultivent les lettres, nous remarquons que la plupart des témoignages visent plutôt à mettre l'accent sur le rôle que la société en général, et les hommes en particulier, jouent dans l'exacerbation des inimitiés entre femmes auteures. Certaines des écrivaines sélectionnées, ainsi que leurs correspondantes, sentent par ailleurs le besoin d'établir clairement l'incidence des perceptions masculines sur les relations entre femmes auteures.

Par exemple, dans une missive qui est adressée à Constance de Salm en 1831, la poétesse Victoire Babois commente une épître de cette dernière qu'elle juge brillante⁵². Babois ajoute : « il n'est pas vrai que les femmes ne sachent pas jouir des productions des autres femmes, oh non, je le sens dans mon coeur, cela n'est pas vrai; mais ce qui

Fabro), qui ne semble pas être une auteure. Lukoschik, Rita Unfer, *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale*, Conselve, Think ADV, 2006. Sur la correspondance de Caminer, voir également l'Annexe 1: Correspondances entre auteures, p. 552.

⁵¹ En effet, il semble que Caminer n'ait fréquenté directement que les écrivaines Isabella Teotochi Albrizzi et Annetta Vadori Rasori (1761-1832). Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Sur les recensions d'œuvres féminines par Caminer, voir Annexe 2 : Biographie des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

⁵² Il s'agit probablement de son *Épître aux souverains absolus*, publiée en 1830 et republiée dans : *Œuvres complètes*, Paris, Firmon Didot, 1842 [1830], vol. 11, pp. 153-156.

l'est bien, c'est que les hommes sont injustes sur ce point comme sur tant d'autres »⁵³. Babois, contrairement à Staël et Caminer, valorise donc l'ensemble des femmes, qui ne seraient pas, par nature, promptes à condamner les travaux des autres, et se met ainsi de l'avant, en tant qu'auteure admirant les productions d'une collègue.

Constance Pipelet Salm elle-même, dans plusieurs ouvrages au cours de sa longue carrière, a également affirmé à quelques reprises que les hommes persécutent les femmes auteures, notamment parce qu'ils ont peur de trouver en elles des rivales. Par exemple, dans une épigramme adressée au début du XIX^e siècle⁵⁴ à un auteur inconnu, Pipelet s'exprime ainsi :

Eh quoi! Dorval, tu m'applaudis,
Lorsque je vante les écrits
De la jeune Chloé que déjà l'on renomme!
Moi, d'une femme envier les succès,
Craindre d'encourager les timides essais!...
O dieux! me prends-tu pour un homme?⁵⁵

Constance Pipelet reprend ici un thème fréquemment développé dans ses écrits, voulant que ce soient les hommes, davantage que les femmes, qui se sentent particulièrement menacés par les écrits féminins, ces mêmes hommes faisant ainsi office

⁵³ Babois, Victoire, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 7 juin 1831, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « No. 1: Lettres à répondre, de famille, amis, affaires. Table ronde ».

⁵⁴ Salm recense un certain nombre d'épigrammes qu'elle a écrites « dans sa jeunesse » et « il y a plus de quarante ans », dans ses *Œuvres complètes*, parues en 1842. On peut donc supposer que cette épigramme a été écrite au tournant du siècle, même si Salm ne précise pas l'année, ni le lieu original de la publication. De même, ne disposant pas de la date d'écriture, il nous est impossible de préciser l'identité de « Dorval » et de « Chloé ». Le pseudonyme « Dorval », également employé dans une épigramme d'un auteur inconnu (qui n'est certainement pas Constance Pipelet) publié dans *l'Almanach des Muses* en 1784 (p. 20), semble être générique. Il en va de même pour le nom « Chloé », utilisé à nouveau dans une épigramme de Pipelet (*Œuvres complètes*, op. cit., vol. 2, p. 235), ainsi que par la Comtesse de B*** [Fanny de Beauharnais (1737-1813)] dans le poème « Aux femmes », publié dans *l'Almanach des Muses* (Paris, Louis, 1773, p. 50). Il fait certainement référence à l'héroïne de la mythologie grecque Chloé, aimée de Daphnis, auquel est attribué l'invention de la poésie bucolique.

⁵⁵ Pipelet, Constance, « À M. *** », *Œuvres complètes*, op. cit., [épigramme non daté], vol. 2, p. 326.

de « rivaux »⁵⁶. Quant à elle, Pipelet « vante les écrits de la jeune Chloé » et se défend bien d'une quelconque jalousie à cet égard. La jalousie des hommes est aussi mise de l'avant par Sophie Gay à la même époque. Cette dernière, dans sa « Lettre d'une mère à sa fille » publiée dans le *Journal de Paris* (1803), écrite, rappelons-le, afin de dénoncer les attaques à l'encontre de Staël autour de la parution de *Delphine* (1802), affirmait que « les femmes de lettres du temps passé pouvoient rencontrer des envieuses, mais il étoit réservé à celles de nos jours d'avoir des envieux »⁵⁷, le tout dans le contexte de la réaction outrée de certains critiques masculins à l'ouvrage de Staël.

La période du Directoire et du Consulat (1795-1804), dont le rôle fondamental dans les débats sur les femmes auteures a déjà été illustré au chapitre 2, semble encore une fois riche en prises de positions quant à la communauté des femmes auteures. En effet, en 1798, Anne-Marie de Beaufort va exactement dans le même sens que Pipelet et Gay, en répondant à la satire « Mes trois mots » de Louis Baour-Lormian (1770-1824). Dans ce poème, ce dernier attaque le gratin littéraire de l'époque et discute de la rivalité entre hommes de lettres⁵⁸. Beaufort, dans sa réponse, intitulée *Épître au C. Lormian, sur ses trois mots*, cherche à convaincre ce dernier que les dissensions entre gens de lettres sont vaines, et prend en contre-exemple les liens profonds qui unissent les femmes auteures françaises de leur époque :

Quand on peut réunir la gloire à l'amitié
De talent, d'union vous voyez les images,
L'aimable Pipelet, la tendre Dufrénois⁵⁹,
Bourdic⁶⁰ possédant à-la-fois

⁵⁶ Voir également : Salm, Constance, « Pensées », dans *Œuvres complètes*, Ibid. [1826], vol. 3, p. 226. « Mes Soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires », Ibid., [1833], vol. 4, pp. 278-281.

⁵⁷ [Gay, Sophie], « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778. Pour une analyse en profondeur de cet article de Gay, voir chapitre 2, p. 149.

⁵⁸ Baour-Lormian raille par exemple Marie-Joseph Chénier (1764-1811) et Écouchard Lebrun (1729-1807) et leur propension à écrire des épigrammes contre les femmes auteures. Beaufort est elle-même prise à partie dans le poème, en tant que victime de ces mêmes satyres. Baour-Lormian, Pierre Marie François Louis, « Les trois mots », *Satyres*, Ponthieu, 1821, p. 28. Dans sa réponse, Beaufort affirme toutefois à Lormian avoir « besoin d'un ami, et non d'un défenseur ». Beaufort, Anne-Marie, « Épître au C. Lormian, sur ses trois mots », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1801, p. 76.

⁵⁹ Adélaïde-Gillette Dufresnoy (1765-1825), poétesse et journaliste française.

⁶⁰ Henriette Bourdic-Viot, marquise d'Antremont (1746-1802), poétesse française.

Tous les tons et tous les suffrages;
Émules sans rivalité
Et poètes sans jalousie,
Loin de voir à regret les succès d'une amie,
Chacune en tire vanité,
Et vous prouve, en fuyant l'envie et les cabales,
Que les Muses sont soeurs et ne sont point rivales⁶¹.

Beaufort met ici de l'avant l'idée que les femmes auteures entre elles soient relativement immunisées face aux rivalités entre gens de lettres; néanmoins, le fait qu'elle ait senti le besoin de « prouver [...] que les Muses sont soeurs et ne sont point rivales » démontre bien, en soi, l'influence des discours sur la rivalité féminine. Néanmoins, Beaufort utilise ici l'amitié entre les femmes auteures, qui font front commun, afin de projeter une image forte et avantageuse face aux hommes de lettres aux prises avec des luttes fratricides⁶². Rappelons encore une fois que ce poème est publié en 1798, dans le cadre de l'attaque contre les femmes auteures lancée par le poète Écouchard Lebrun (1729-1807). Il importe donc ici pour Beaufort, plus que jamais, de mettre l'accent sur l'unité entre femmes auteures. Les contributions de Pipelet Salm et de Gay à ce même débat ont aussi lieu dans les premières années du XIX^e siècle, ce qui n'est pas sans témoigner de la nécessaire cohésion qui découle de la réactualisation, en France, des débats sur les femmes auteures pendant la Révolution française.

Par ailleurs, toujours au début du XIX^e siècle, d'autres écrivaines ont dénoncé le rôle de certains hommes en particulier, qui auraient comparé de façon désavantageuse pour l'une, et avantageuse pour l'autre, deux femmes de lettres. C'est tout d'abord le cas de Félicité de Genlis, autour de la parution en 1804, de ses *Souvenirs de Félicie*. Dans cet ouvrage autobiographique, Genlis relate notamment une visite qu'elle fit à Voltaire à son domicile de Ferney, ce qu'un critique littéraire du *Journal des Débats*, Charles-Marie de Feletz (1767-1850)⁶³, affirme avoir trouvé particulièrement intéressant dans

⁶¹ Beaufort, « Épître au C. Lormian », op. cit., p. 77.

⁶² C'est également l'interprétation que fait Catriona Seth de cet extrait. Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 108 et 116.

⁶³ La recension n'est pas signée, mais Genlis assure, dans ses *Mémoires*, qu'il s'agit bien de Charles-Marie de Feletz. Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième*

son ouvrage, bien que celui-ci ne soit pas exempt de critiques. Afin de rehausser le mérite de Genlis, Feletz n'hésite toutefois pas à déprécier une publication émise par Amélie Suard (1750-1830), où cette dernière relatait son propre voyage à Ferney : « Madame de Genlis a fait aussi, sans y penser, par la relation simple, naturelle et intéressante de son voyage à Ferney, la meilleure critique de l'enthousiasme burlesque, et des petites folies de madame Suard⁶⁴, allant aussi visiter le grand Lama des philosophes »⁶⁵.

Ce compte-rendu de Feletz ne restera pas sans réponse. En effet, dans le *Mercur de France*, Genlis fait paraître, quatre jours plus tard, « une réclamation », dans laquelle elle remercie tout d'abord Feletz pour ses éloges, puis réfute avec beaucoup d'ironie un certain nombre de ses critiques, en s'attardant tout particulièrement sur les doubles standards qui orientent l'appréciation faite des ouvrages autobiographiques en fonction du sexe/genre de l'écrivain :

M. Félès loue l'auteur des Souvenirs [Genlis] d'avoir eu le *bon esprit de parler très-peu d'elle*; et cependant il trouve qu'elle *en parle encore trop*. Cette dernière remarque, après le premier éloge, est bien affligeante; mais l'auteur sent parfaitement qu'il n'est permis qu'à un homme de parler *un peu* ou prodigieusement, et toujours de lui-même : la mesure n'y fait rien; tout ce qui vient d'un *homme* a droit d'intéresser le public; il peut avec grace, et un succès *soutenu*, lui parler de ses amusemens, de son *ennui*, de ses amis, de ses ennemis, de ses querelles, de ses affaires; quand il n'a plus rien à dire, il peut recommencer : tout cela est du meilleur goût du monde. Tels sont les privilèges d'un *homme*. Ainsi la remarque M. de Félès est très juste, et j'en conviens.

Genlis passe ensuite à la seconde partie de sa réfutation des commentaires de Feletz, qui visent plus particulièrement sa comparaison malveillante avec l'ouvrage de Suard, étroitement liée à la dénonciation précédente par Genlis des doubles standards en littérature. C'est donc en tant que femme auteure, qui sent l'injustice d'un critique envers elle-même en tant que telle, et envers une autre écrivaine, que Genlis vient ici à la défense de la seconde :

siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 5, p. 260.

⁶⁴ Suard, Amélie, *Lettres de madame Suard à son mari sur son voyage de Ferney; suivies de quelques autres insérées dans le Journal de Paris*, Paris, Dampierre, 1802.

⁶⁵ [s.a. mais Genlis l'identifie comme étant Charles-Marie de Feletz], « Souvenirs de Félicie; par madame de Genlis », *Journal des Débats*, 27 mars 1804, pp. 2-3.

M. Félès a donc eu tort de louer autant le détail de l'entrevue de l'auteur avec Voltaire. Il ajoute que, dans cet article, *madame de G... a fait, sans y penser*, la critique du Voyage de madame Suard, etc. Il fallait dire (si ce rapprochement peut ressembler à une critique) que l'auteur ne *pouvait avoir cette intention*, puisque *les Souvenirs* ont paru, dans la *Bibliothèque des Romans*, plus de huit mois avant les Lettres de madame Suard. Je déclare ici, avec une parfaite vérité, que non-seulement je n'ai pu avoir le projet malhonnête et ridicule *de critiquer*, dans cette occasion, une personne intéressante dont je n'ai jamais eu à me plaindre, et dont je n'ai entendu parler qu'avec éloge; mais qu'en outre j'ai lu avec plaisir ses Lettres de Ferney. Mon *Voyage* n'en fait point la *critique*, il n'en offre que le contraste. Si les gaucheries de la timidité peuvent avoir quelque chose de piquant, un enthousiasme bien réel peut intéresser, malgré la différence des opinions; enfin, la jeunesse et la vérité donnent du charme à tout. On voit dans les Lettres de madame S..., qu'elle éprouve vivement tout ce qu'elle exprime; qu'elle ressent naïvement ce que tant d'autres ont voulu feindre; et l'on conçoit l'enthousiasme d'une jeune personne passionnée pour de beaux vers, et qui voyait pour la première fois un homme si célèbre, si brillant, et qui la recevait de la manière la plus flatteuse et la plus aimable. Il faudrait bien de la pédanterie pour condamner une jeune femme sensible et spirituelle, parce qu'elle serait éblouie par la gloire et séduite par l'amitié. Les Lettres de madame S.... sont, dans le genre, extrêmement agréables : ce suffrage ne peut avoir d'importance pour elle; mais je trouve un grand plaisir à le donner, parce qu'il est sincère⁶⁶.

Il importe ici, pour Genlis, non seulement de dénoncer le point de vue de Feletz, de vanter les vertus de l'ouvrage de Suard, mais également de se défendre elle-même d'avoir eu le « projet malhonnête et ridicule *de critiquer* » l'ouvrage de cette dernière, et ce, non seulement parce qu'une telle entreprise pourrait lui attirer des critiques dans le milieu littéraire, mais également parce qu'elle semble concevoir l'injustice des propos de Feletz⁶⁷. La jeunesse et l'ingénuité de Suard, néanmoins, sont mises de l'avant par Genlis, alors que Feletz n'avait pas mentionné cette composante, peut-être parce que Genlis, forte de sa longue expérience littéraire, tient à établir une distinction entre leurs deux ouvrages aux yeux du public. Genlis reviendra sur cet épisode, en 1811⁶⁸, comme dans ses *Mémoires* en 1825, dans lesquels elle cherche encore à bien se faire valoir :

⁶⁶ Genlis, [Félicité de], « Une réclamation », *Mercur de France*, CXLIV, 31 mars 1804, pp. 76-77.

⁶⁷ Dans sa préface à la seconde édition (1806) de ses *Souvenirs de Félicie*, ainsi que nous le verrons plus loin, Genlis cherchera d'ailleurs à se justifier d'avoir attaqué de front Suzanne Necker dans cette œuvre.

⁶⁸ En effet, Genlis, nous le verrons plus loin, regrettera cette prise de position en faveur d'Amélie Suard.

M. de Feletz m'en vouloit, parce que j'avois repoussé les éloges qu'il m'avoit donnés dans le *Journal des Débats*, sur une relation de mon voyage à Ferney, chez M. de Voltaire, et qui se trouve dans le premier volume de *Mes Souvenirs*, parce qu'il avoit fait de ces éloges une comparaison et une critique très-amères du même voyage fait par madame Suard, et je n'ai jamais aimé les louanges qu'on m'a données aux dépens d'une autre. Je ne connoissais point madame Suard : son mari avoit toujours été mon ennemi; mais je répondis à M. de Feletz, dans un journal, d'une manière fort sèche pour lui, et très-obligeante pour madame Suard⁶⁹.

Genlis admet d'ailleurs ici que Suard n'aurait pas été pour elle une alliée « naturelle », dû à son mariage avec le journaliste libéral Jean-Baptiste Suard (1732-1817), le couple étant étroitement lié aux « philosophes » au XVIII^e siècle, puis au groupe des *Idéologues*⁷⁰, qui ne semblent pas non plus recueillir l'adhésion de Feletz.

Le rejet par Genlis des « louanges qu'on m'a données aux dépens d'une autre », revient d'ailleurs dans l'analyse qu'elle livre de ses rapports conflictuels avec Germaine de Staël. En effet, Genlis, elle-même si proluxe en commentaires déplaisants envers Staël durant sa carrière, se veut néanmoins critique quant à la manière dont certaines personnes dans le milieu littéraire excitent leurs dissensions. Après avoir parlé des nombreux partisans de Staël, elle ajoute : « Pour moi, j'ai toujours été très-choquée lorsque j'ai vu qu'on déprisoit les talens de madame de Staël avec l'intention de me plaire, et je puis dire avec vérité, que je ne l'ai jamais souffert. J'avoue que la fierté avoit autant de part à cette conduite que la générosité »⁷¹. Il est ici à se demander si ce n'est pas, à travers ses « partisans » soi-disant si prompts à déprécier Genlis, Staël elle-même qui est visée, alors que dans les faits, cette dernière n'a jamais, du moins dans le cadre d'une publication, cherché à nuire à Genlis, ainsi que nous le verrons. Quoiqu'il en soit, Genlis se donne ici le beau rôle, encore une fois, confirmant ainsi qu'il n'est pas bien perçu, par le public, que deux femmes exposent leurs inimitiés à la face du public, cette dernière dénonçant du même coup le rôle de Feletz et des partisans non identifiés de Staël dans l'exacerbation de leurs dissensions.

⁶⁹ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, pp. 260-261.

⁷⁰ Penseurs inspirés par le libéralisme et le rationalisme scientifique et qui se réclament de l'héritage des Lumières, étant actifs sous le Directoire et au tout début du XIX^e siècle.

⁷¹ Ibid., vol. 5, p. 349.

De l'autre côté des Alpes, le rôle des hommes dans la naissance de querelles publiques entre femmes de lettres est également dénoncé par Carolina Lattanzi, dans son *Corriere delle Dame*. Dans son numéro du 23 juin 1808, la journaliste milanaise s'insurge du fait que Sophie de Renneville (1772-1822), coéditrice de *l'Athénée des Dames* parisien, ait pu tenir des propos désobligeants et non fondés à l'endroit du *Corriere delle Dame* milanais. Lattanzi cherche surtout à mettre de l'avant le rôle d'un mystérieux moine qui aurait cherché à faire naître une querelle entre elles :

Madame, je lis dans un journal italien, auquel je donnerais encore plus de renommée si je le nommais⁷², votre lettre de réponse au frère A. Barnabite à mon sujet. Ce monsieur R. suppose que *je me fasse gloire du fait que vous ayez cherché à vous procurer mon Courrier des Dames, parce que je confondrais ainsi vos productions avec les miennes*. Vous êtes trop crédule, Madame, face aux assertions de ce cénobite, en ne prenant pas en compte le fait que la dignité de notre sexe est mal placée dans la bouche d'un moine, et oubliant la civilité française envers les femmes, vous vous êtes tournée vers lui, m'oubliant par le fait même, et vous lui avez répondu en des termes en tous points indignes d'une Dame éduquée, et d'une femme de lettres qui s'intitule Directrice de *l'Athénée des Dames*.

Lattanzi discute ensuite d'une soi-disant lettre qu'elle aurait envoyée à Renneville, et publiée dans un journal non identifié, dans lequel Renneville relève tous ses défauts de langue. Renneville aurait aussi fait parvenir cette fausse lettre :

à ce M. R. P. Barnabite, pour qu'il en fasse maison ouverte et déclenche les fureurs dans son couvent. Je peux vous jurer sur mon honneur, Madame, de ne vous avoir jamais, ni moi, ni mon mari⁷³, écrit ou dirigé la lettre que vous dites posséder. Peut-être ce frère masqué vous l'a-t-il envoyée lui-même, pour trouver moyen de semer la discorde entre nous deux. Je dispose de très sérieux indices, Madame, pour croire ainsi : j'ai peut-être déjà découvert la personne insidieuse qui, sous un manteau monial, a osé vous tromper. Que celui-ci rougisse de sa

⁷² La critique de Renneville, publiée dans un « journal italien » selon Lattanzi, n'a pas pu être retrouvée, considérant la centaine de journaux en circulation dans la péninsule à l'époque. Les études biographiques, fort lacunaires, sur Renneville et Lattanzi, n'ont pas pu nous renseigner davantage à cet effet.

⁷³ Giuseppe Lattanzi (1762-1822), propriétaire du *Corriere delle Dame* et responsable de la section politique du journal. Sur le couple Lattanzi, voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

vaine vengeance, et vous pouvez être certaine, très précieuse Dame, que cet incident n'altère pas la haute estime que je vous voue Carolina Lattanzi⁷⁴.

Sophie de Renneville elle-même est loin d'être épargnée dans cette lettre, Lattanzi jugeant ses propos indignes « d'une Dame éduquée, et d'une femme de lettres qui s'intitule Directrice de l'Athénée des Dames ». Rappelons que l'*Athénée des Dames* est un journal écrit par et pour les femmes, coédité par Sophie de Renneville et Anne-Marie de Beaufort, et qui prend fait et cause pour les femmes de lettres. Cette orientation partisane du journal n'est certainement pas inconnue à Carolina Lattanzi, qui semble juger d'autant plus surprenant, en tant qu'écrivaine et journaliste, d'être traitée avec autant de dédain par Sophie de Renneville.

Néanmoins, Carolina Lattanzi cherche également à mettre en cause ce fameux Moine Barnabite non identifié, qui aurait tout fait pour « semer la discorde entre nous deux ». C'est d'ailleurs le fait que Carolina Lattanzi ait supposément comparé le *Corriere delle Dame* à l'*Athénée des Dames* qui semble avoir déclenché l'inimitié de Renneville, invention (aux dires de Lattanzi) qui est directement attribuable à ce fameux moine. Carolina Lattanzi affirme que Renneville a été doublement trompée : d'abord parce qu'elle-même n'est pas l'auteure de cette lettre, et ensuite, parce que les moines

⁷⁴ « Signora, Leggo in un giornale d'Italia, cui darei pur qualche fama se vei nominassi, una vostra lettera risponsiva al Padre A. Barbanita sul mio conto. Questo M. R. vi suppose *ch'io facessi pompa della ricerca da voi fatta del mio Corriere delle Dame, perchè confondeste così le vostre colle mie produzioni*. Voi creduta [sic] troppo, o Signora, alla asserzione di questo cenobita, nulla badando che il decoro del nostro sesso è mal posto in bocca di un Frate, e dimentica della Urbanità Francese verso le donne, vi rivolgeste a lui, obliando affatto me, e gli rispondeste in termini del tutto indegni di una Signora educata, e di una letterata che s'intitola Direttrice dell'Ateneo delle Dame. [...] al M. R. P. Barbanita, perchè ne faccia bordello entro e fuori del suo convento. Io posso giurarvi sull'onor mio, o Signora, di non avervi mai, ne io, ne mio marito scritta o diretta la lettera che voi dite di possedere. Forse il mascherato Frate ve la indirizzò egli stesso, per aver pascolo poi onde porre così in discordia ambedue. Io ho forti indizj, o Signora, per creder questo : io forse ho già scoperta la persona insidiosa, che sotto un mantello fratesco ha osato ingannarvi. Egli arrosisca nella vana sua rabbia, e voi siate certa, o pregiabil Madama, che questo incidente nulla detrae alla stima che vi professa Carolina Lattanzi ». Lattanzi, Carolina, « Lettera della Compilatrice alla Signora di Renneville, direttrice dell'Athénée des Dames rue des fosses m. le Prence no. 10 in Parigi », *Corriere delle dame*, vol. XXVI, secondo trimestre, 23 giugno 1808, pp. 201-202. La dynamique internationale de cet échange, entre la Française Renneville et l'Italienne Lattanzi, est quant à elle analysée au chapitre 5, p. 360.

Barnabites sont connus pour leurs positions contre les femmes en général, positions que Renneville a involontairement endossées se faisant le relais de l'inimitié du fameux moine pour Lattanzi.

Par ailleurs, l'ensemble de la lettre se situe dans le cadre d'une stratégie défensive, et Lattanzi cherche à resituer les faits davantage qu'à relancer la querelle. Elle n'hésite d'ailleurs pas à concéder à Renneville plusieurs qualités, « votre primauté sur moi en fait d'esprit, de science, et d'éducation » et à reconnaître les mérites de cette dernière, de manière à ne pas réalimenter leur dissension. Dans ce contexte, Lattanzi en profite également pour mentionner que son journal a un certain nombre de lectrices à Paris, manière de le légitimer aux yeux de ses lectrices comme aux yeux de Renneville⁷⁵. Elle assure finalement que cet incident n'altérera pas l'opinion favorable qu'elle a de Renneville⁷⁶. Le manque de discernement de Renneville dans ce cas-ci, devient l'occasion pour Lattanzi de dénoncer le rôle de ce moine dans la naissance d'une querelle entre deux femmes auteures, et indirectement de réitérer l'importance de l'obligeance mutuelle à laquelle sont en droit de s'attendre les écrivaines entre elles.

1.3. Rôle des femmes auteures par rapport aux autres écrivaines

Si la dénonciation, partagée par plusieurs auteures, du rôle des hommes dans les rivalités entre écrivaines est clairement mentionnée comme telle, et particulièrement pendant la période 1795-1804 en France⁷⁷, notons toutefois que dans la plupart des

⁷⁵ Toujours en raison du manque d'études biographiques sur les deux protagonistes, nous ne savons malheureusement rien de la réaction de Renneville face à la publication de cette lettre de Lattanzi, si ce n'est que le nom de Lattanzi n'est pas mentionné dans *l'Athénée des Dames*.

⁷⁶ Aucun autre document postérieur ne permet de confirmer ou d'infirmer la bonne volonté de Lattanzi face à Renneville, puisque la publication de cette lettre semble avoir représenté la seule forme de contact direct entre les deux écrivaines.

⁷⁷ Si les sources mettent en évidence la dénonciation du rôle des hommes dans l'exacerbation des rivalités féminines, notons qu'un procédé analogue a été identifié par Suzan Van Dijk dans son étude de la correspondance de la romancière Françoise de Graffigny (1695-1758). Dans une lettre envoyée en 1745 à son ami François-Antoine (1712-1766), cette dernière lui reproche d'avoir comparé favorablement ses romans à celui à *l'Histoire de mademoiselle D'Atilly*, nouvelle publiée en 1745 par Anne de Champbonin (1700-1775): « Pardi, tu es bien impertinent de me dire que je vaus mieux que Melle Datilly. Sais-tu que les comparaisons sont des injures? ». Graffigny, Françoise

témoignages cités plus haut, les auteures, tout en dénonçant certains hommes, nous offraient des perspectives sur le rôle des femmes de lettres par rapport à leurs semblables. En effet, un idéal de refus des rivalités et de collaboration afin de les endiguer est promu. Néanmoins, lorsque les écrivaines sélectionnées abordent plus spécifiquement la question du rôle des femmes auteures dans les dissensions, elles se situent davantage dans une perspective d'exaltation de celles qui refusent les rivalités, que de dénonciation de celles qui n'agissent pas de la sorte.

1.3.1. Refus des rivalités

La promotion de la concorde entre femmes auteures passe surtout par la promotion de celles qui ont un comportement exemplaire dans cette perspective. Par exemple, Isabella Teotochi Albrizzi, dans sa *Vita di Vittoria Colonna* (1812), pose en exemple la poétesse Veronica Gambara (1485-1550), contemporaine de Colonna (1490-1547), qui n'a aucunement jaloué cette dernière et a plutôt fait valoir ses mérites :

Une femme à l'esprit très fin et dotée d'un savoir imposant, la très chère Veronica Gambara, a méprisé la jalousie naturelle de son sexe, et lui a fait parvenir [à Vittoria Colonna] de nombreux sonnets assez beaux, et dans l'un d'entre eux elle l'appelait, avec une rare modestie, l'unique gloire de cette époque⁷⁸.

Isabella Teotochi Albrizzi met en relief les hautes qualités de Gambara, qui ne font qu'accentuer le sacrifice dont elle fait acte en nommant Vittoria Colonna « l'unique gloire de cette époque », expression qui fait certainement référence à une gloire plus spécifiquement féminine. Le désir de voir les femmes rayonner aurait ainsi pris le dessus

de, *Correspondance de Madame de Graffigny, préparée par Pierre Bouillaguet et al.*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, vol. VI, pp. 351-352. Cité par : Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 143-144. Genlis elle-même dénonçait en 1787 les discours entretenus sur la rivalité entre femmes de lettres dans le milieu littéraire et affirmait : « il me semble même qu'il n'existe point de rivalité entre les femmes qui écrivent, et qu'elles reçoivent toutes les unes des autres des témoignages de confiance et d'amitié, ou du moins de bienveillance et d'estime ». Genlis, Félicité de, « Préface », Marie-Élisabeth Bouée de La Fite, *Eugénie et ses élèves*, op. cit., p. xiv.

⁷⁸ « una donna di finissimo ingegno e di somma dottrina fornita, la carissima Veronica Gambara, disprezzata la gelosia naturale del sesso, varj sonetti indirizzolle assai belli, in un de'quali la chiama, con rara modestia, unica gloria di quell'età ». Teotochi Albrizzi, Isabella, « Vita di Vittoria Colonna », *Vite e Ritratti di donne illustri*, Padova, Bettoni, 1815 [1812], [pages non numérotées, 7^{ème} page de l'article d'Albrizzi].

sur le désir individuel d'élévation de Gambara, qui fait ici valoir les mérites de Colonna davantage que les siens.

Cette promotion des femmes auteures qui ne se montrent pas envieuses des succès de leurs contemporaines est également identifiable dans les correspondances. Par exemple, Teresa Bandettini fait preuve de sincérité *a posteriori*, en avouant à son amie de longue date Diodata Saluzzo, s'être méfiée d'elle la première fois qu'elle l'a rencontrée (vers 1810⁷⁹), et s'en explique vingt années plus tard (en 1830) :

Quand je suis venue à Turin, je vous connaissais de réputation, et par vos écrits, mais je ne m'attendais pas à trouver en vous autant de qualités de coeur, de moeurs et d'ingénuité. La basse envie que les autres femmes de lettres ont ressentie de mon peu de mérite, me faisaient douter de vous. Oh, mais combien étais-je dans l'erreur! Oh quel tort ne vous ai-je pas fait, ma chère Diodata, à vous [qui] m'avez accueillie courtoisement et m'avez honorée de votre amitié⁸⁰.

Teresa Bandettini condamne du même coup l'attitude des « autres femmes de lettres » envers elle, ce qui ne peut que faire ressortir l'exemple de la sincérité et de l'amitié de Saluzzo, qui est promue dans cet exercice, Bandettini réaffirmant à quel point ses rapports avec Diodata Saluzzo diffèrent de ceux qu'elle a entretenus avec les autres femmes de lettres⁸¹.

Diodata Saluzzo, décidément propice aux confidences à ce sujet, reçoit

⁷⁹ Conformément à : Saluzzo, Diodata, [s.l.], Bandettini, Teresa, [s.l.], 5 juin 1810, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 204). Saluzzo y confirme que Bandettini se trouvait à Turin en juin 1810.

⁸⁰ « Quando venni a Torino, vi conosceva per fama, e pe' vostri scritti, ma non mi aspettava trovare in voi tanti pregi di cuore e costumi così ingenui. La bassa invidia che altre donne letterate risentirono del poco mio merito, mi faceva dubitare di voi. Oh quanto era in errore! Oh qual torto non faceva, o mia Diodata, a voi [...], mi accoglieste cortese e mi onoraste della vostra amicizia ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 19 juillet 1830, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (54).

⁸¹ Bandettini ne précise néanmoins pas l'identité de ces « autres femmes de lettres » qui auraient démerité à ses yeux en raison de leur envie. Il pourrait s'agir de Fortunata Sulgher, que Bandettini a supplantée à l'occasion d'un duel poétique en 1794, et qui semble avoir entretenu des rapports difficiles avec cette dernière. À ce sujet, voir ce chapitre, p. 265. Néanmoins, Sulgher, ancienne amie de Diodata Saluzzo, n'est pas mentionnée une seule fois dans la correspondance entre Saluzzo et Bandettini. D'ailleurs, aucune femme de lettres « envieuse » n'est identifiée par Bandettini dans l'ensemble de sa correspondance avec d'autres écrivaines, ni dans ses ouvrages publiés.

également celles de Fortunata Sulgher, dans une missive en 1798. Cette dernière lui avoue alors la jalousie initiale qu'elle a pu ressentir son égard, et espère définir leurs rapports autrement, en dehors de la traditionnelle inimitié de mise entre écrivaines :

Quand je regarde votre portrait, il me semble me dire qu'il m'aime, et qu'il me promet une inaltérable tendresse ; qu'il en soit donc ainsi, comme pour moi cela est certain ; nous sommes la première preuve, douce Glaucilla [Diodata Saluzzo], d'une estime sans égale. Je suis déjà jalouse que vous ayez offert au monde littéraire des vers sacrés à tous ceux qui aiment Apollon, et à Temira [Fortunata Sulgher]? Assez, faisons différemment, de manière à ce qu'il se dise par la postérité que deux femmes poétesses ont pu sincèrement s'aimer⁸².

Sulgher espère donc ainsi définir de « nouvelles » relation entre femmes auteures, à partir de son exemple et de celui de Diodata Saluzzo. À noter également que pour Sulgher, l'entraide entre femmes auteures passe également par de justes critiques, un mode d'échange qu'elle propose à la jeune Diodata Saluzzo :

Il est donc bien vrai que vous aimez la vérité, et que de cette manière nous serons liées par une vraie amitié de par ce lien sacré? Vous êtes sage, et cependant vous vous apercevez que les amis sont rares, et que ceux-ci (vos amis me le pardonneront) n'existent pas; que se dira-t-il ensuite des femmes? Il suffit que l'on s'épargne et que nous donnions nous-mêmes une belle et éclatante preuve, qu'animées du même désir de gloire, et également dévouées aux muses [de la poésie], nous nous assistions de cette manière, et l'une partageant avec espérance les honneurs, que l'autre lui consentent sans simulation, sans fraude, ou envie, pestes ayant infecté le siècle de faux-savants plus que de vrais amateurs du savoir. Ne vous flattez pas que je veuille m'ériger en correctrice; je me connais trop pour l'oser, mais seulement je vous dirai mon avis selon mon esprit, qui me paraît obscur, qui me paraît paresseux, et il vous reviendra ensuite de faire un libre usage de celui-ci⁸³.

⁸² « Quando guardo il vostro ritratto, parmi che egli mi dica che mi ama, e che mi prometta inalterabile tenerezza; or dunque sia pur così, come per me lo è certo; siamo la prima prova, dolce Glaucilla, di una stima senza esempio. Io già son gelosa che voi avete regalato al mondo letterario versi sacri a tanti che amano Appollo, ed a Temira? Basta, faremo a gara l'emenda onde si dica dei posterì che due donne poetesse hanno saputo sinceramente amarsi ». *Sulgher, Fortunata*, Firenze, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 28 mai 1798, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 423-424.

⁸³ « Ed è pur vero, che voi amate la verità, e che noi così saremo legate in vera amicizia da questo sacro legame? Voi siete saggia, e però vi accorgete che gli amici son rari, e che quasi (mel perdonino i vostri) essi non esistono; che si dirà poi delle donne? Basta si risparmi, e diamo noi bella e luminosa prova, che animate dal medesimo desio di gloria, ed egualmente devote delle muse, ci assistiamo per via, e l'una divide con la speranza gli onori, che all'altra si fanno senza simulazione, senza frode, od invidia, peste infettatrice

Les deux témoignages de Sulgher, encore une fois située en plein *Triennio*, période qui suscite de nombreux débats sur le rôle des femmes en Italie, mettent par ailleurs l'accent sur les fausses amitiés et les faux éloges entre gens de lettres, de même que sur sa propre sincérité dans cet exercice, et ce même si elle-même n'est pas épargnée par les discours ambiants sur la jalousie des femmes. Bandettini et Sulgher semblent ici déplorer leur méfiance originelle envers Diodata Saluzzo, qui avait remporté un succès éclatant lors de la parution de ses *Poesie* en 1796. Ce succès remporté par Saluzzo peut avoir influencé la méfiance initiale que Bandettini et Sulgher auraient ressentie à son endroit.

Du côté des Françaises, d'autres écrivaines reconnaissent également la pérennité des querelles entre femmes auteures, et font également valoir les mérites de celles qui reconnaissent plutôt les accomplissements de leurs contemporaines. C'est notamment le cas pour la célèbre romancière Sophie Cottin (1770-1807), dans le cadre d'une missive dirigée à Constance Pipelet en 1798. Dans cette lettre, Cottin remercie Pipelet de ses commentaires élogieux à son endroit, et lui rend elle-même le compliment suite à la publication de son *Épître sur les dissensions entre gens de lettres* (1798) :

Il est touchant madame, de voir une femme applaudir aux succès d'une autre femme; ce n'est pas la route ordinaire, mais aussi n'est-ce pas la votre⁸⁴, celle que vous nous frayez sera peu battue, les exceptions en tous genres sont rares. Peut-être fallait-il une plume de femme pour mettre autant d'intérêt dans votre petit discours en prose; vous y jetez des fleurs partout : jamais auteur ne fut mieux dans son sujet. En tête à tête à la campagne avec une amie, jusqu'à présent les hommes presque seuls avaient fourni à nos lectures; et passant avec eux alternativement du sublime au gracieux, du grave au doux, nous choisissons nos sociétés du soir selon la disposition du jour, mais quelle douce satisfaction pour

in questo secolo dei semidotti più che dei veri amatori del sapere. Non vi lusingate punto che io voglia erigermi in corretrice; mi conosco troppo per osarlo, ma solo vi dirò secondo il mio genio, ciò mi pare oscuro, ciò mi par languido, e toccherà poi a voi a fare un libero uso del mio parere ». Sulgher, *Fortunata*, Firenze, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 30 décembre 1797, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 418-421.

⁸⁴ Cottin fait peut-être ici référence à *l'Épître aux femmes* (1797), où Pipelet mettait de l'avant les mérites des femmes auteures. Elle peut également faire référence au contenu de *l'Épître sur la dissension entre gens de lettres* dont il est question dans la missive, dans laquelle Salm disait vouloir « défendre les droits de mon sexe outragé ». Pipelet, Constance, « *Épître sur les dissensions des gens de lettres* », *Œuvres complètes*, op. cit., [1798], vol. 1, p. 33.

nous de retrouver tous ces tons dans les ouvrages d'une femme, et enorgueillis de vos talents et de votre sexe, de pouvoir dire en voyant vos charmans écrits comme le Corrège⁸⁵ devant un tableau de Raphaël⁸⁶, et moi aussi je suis femme⁸⁷.

Dans cette missive, Cottin valorise Pipelet, non seulement pour ses éloges à son endroit, mais également pour la qualité de ses écrits, qui font en eux-mêmes la preuve du mérite littéraire des femmes. Il est d'ailleurs significatif de constater que si Sophie Cottin considère « touchant » le fait que Pipelet la félicite de ses propres succès, mentionnant la rareté de ce type d'éloges entre femmes, elle ne livre pas nécessairement de discours critique sur les rivalités entre femmes.

Cottin est elle-même prise à partie par des écrivaines en raison de son manque de soutien face aux autres femmes de lettres. En témoigne notamment une missive que l'écrivaine et activiste saint-simonienne Louise Dauriat (? – après 1846) fait parvenir en 1826 à Constance Pipelet Salm, décidément associée par ses contemporaines à la cause de la promotion des femmes auteures, et qui recueille l'admiration de Dauriat à cet égard :

Il y a longtems, bien longtems, que je souhaite de vous voir, de vous entendre; enfin, Madame, de vous connaître personnellement celle qui a [écrit l'Épître aux femmes. Elle] [...] est bien assurément la plus intéressante des femmes écrivains que je sache! quelle différence de cet élévation d'âme, à celle des De Genlis et des Cottin? Et faut-il le dire?... de la célèbre de Staël! avec vous, Madame, ce beau génie serait objet de mes adorations littéraires, s'il ne portait si souvent le cachet de cet abaissement insoutenable, si justement reproché aux auteurs des Mères rivales⁸⁸, de Mad. de Lavallière⁸⁹ [Genlis], de Mathilde⁹⁰, et de Malvina⁹¹

⁸⁵ Antenio Allegri da Corregio (1489-1534), artiste italien.

⁸⁶ Raffaello Sanzio (1483-1520), artiste italien.

⁸⁷ Cottin, Sophie, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [23] janvier [1798], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 9 « Divers billets, Délibérations Cour Royale... », fasc. « no. 16: M. l'Escalier, copié ». Sur l'utilisation des références au Corrège et à Raphaël, voir également le chapitre 2, p. 139.

⁸⁸ Genlis, Félicité de, *Les mères rivales, ou la calomnie*, Berlin, Delagarde, 1802. Cet ouvrage, selon les mots de Shelly Charles, met en scène l'opposition entre une « jeune femme sage » et une « jeune femme perverse », et condamne la lecture de mauvais romans romanesques. Dans la préface, Genlis atteste d'ailleurs avoir voulu distiguer la moralité de son roman, en comparaison de la frivolité de tant d'autres (p. xi). Pour une analyse de l'ouvrage, voir : Shelly Charles, « Mme de Genlis et le dilemme du roman », dans : Françoise Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 149-168.

[Cottin]! jamais homme, dans ses écrits, n'a plus insulté les femmes : en vain, on chercherait autant d'outrages, dans Juvénal, Boileau, J.J. Rousseau, et Voltaire (dictionnaire philosophique) notamment⁹².

Salm, qui fait figure de véritable symbole de promotion des autres femmes de lettres, est ici posée en modèle pour Dauriat, tandis que Genlis, Cottin et Staël sont l'objet de dures critiques, leurs ouvrages étant jugés dénigrants pour la gent féminine, et conséquemment pour les femmes auteures⁹³. C'est donc dire que pour la saint-simonienne Dauriat, le degré de sympathie à la cause des femmes représente un critère important afin de jauger du mérite d'une auteure. Elle exclut ainsi celles qui mettent en scène un « abaissement insoutenable » des femmes dans leurs écrits. Salm, auteure de *l'Épître aux femmes* (1797), est, au contraire, promue en tant que personnage phare de l'entraide entre femmes auteures par Dauriat. La mise de l'avant du mérite de Salm dans cette perspective est d'ailleurs identifiable à plusieurs autres endroits de sa

⁸⁹ Genlis, Félicité de, *La Duchesse de La Vallière*, Paris, Maradan, 1804. Cet ouvrage met l'accent sur la piété et la rédemption morale de la célèbre maîtresse de Louis XIV.

⁹⁰ [Cottin, Sophie], *Mathilde, ou Mémoires tirés de l'histoire des croisades*, Paris, Giguët et Michaud, 1805. Ce roman met en scène une jeune femme catholique et très pieuse, qui tombe amoureuse d'un musulman, auquel elle ne peut se résoudre à avouer son amour avant la conversion de celui-ci.

⁹¹ [Cottin, Sophie], *Malvina*, Paris, Giguët et Michaud, 1800. Ce roman tragique met en scène le combat d'une jeune veuve, qui se croit à l'abri de l'amour, et qui résiste aux hommages d'un jeune coureur de jupons qui l'adore.

⁹² Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 13 décembre 1826, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ».

⁹³ Dauriat ne précise pas ce qu'elle reproche aux romans de Cottin et de Genlis, mais on peut supposer qu'elle y critique l'emphase mise sur la religion, la vertu féminine, et les dangers de l'amour, thèmes qui caractérisent les productions des deux auteures. Par ailleurs, Dauriat ne spécifie pas concrètement quels ouvrages de Staël lui ont déplu. Néanmoins, cette dernière faisait paraître, en 1818, une *Lettre à MM. les auteurs qui ont critiqué l'ouvrage posthume de Mme de Staël, intitulé : 'Considérations sur les principaux événements de la révolution française'*. Dans cet ouvrage, elle reprochait (entre autres choses) à Staël d'avoir magnifié la condition des femmes anglaises, pays où, selon Dauriat, « les femmes sont traitées en esclaves, et où les hommes ne permettent qu'à eux d'être libres ». Dauriat, Louise, *Lettre à MM. les auteurs qui ont critiqué l'ouvrage posthume de Mme de Staël, intitulé : « Considérations sur les principaux événements de la révolution française »*, Paris, Mongié aîné, 1818, p. 15.

correspondance avec Dauriat⁹⁴.

Staël, qui fait l'objet des reproches de Dauriat, avait pourtant aussi cherché à mettre l'accent sur son propre refus de la jalousie entre femmes auteures. Ainsi, Staël témoigne de son admiration à Sophie de Condorcet (1764-1822) suite à la publication de ses *Lettres sur la sympathie* (1795), et ajoute : « comme j'ai la bonne nature de n'être point jalouse, je n'ai eu que du plaisir en pensant que je connaissais et que j'aimais une personne si rare »⁹⁵. Genlis, de son côté, cherchera à mettre de l'avant ses propres mérites en ce qui a trait à sa perception des autres écrivaines, ainsi qu'elle l'avait déjà fait en 1804 lors de sa défense d'Amélie Suard qui répondait aux critiques de M. Feletz. Vingt années plus tard, dans ses *Mémoires* (1825), Genlis discute des poésies de son amie Hélène de Choiseul-Bauffremont (1774 - ?), ce qui lui fournit l'occasion de s'expliquer sur sa perception des femmes auteures :

J'ai entendu dernièrement plusieurs chants de *Jeanne d'Arc*⁹⁶ qui m'ont persuadée plus que jamais, que cet ouvrage aura le succès le plus éclatant; je le désire bien vivement, et par affection pour l'auteur et par *esprit de corps* que je crois avoir à peu près seule parmi les femmes. [...] Madame de Choiseul me donnera la satisfaction de voir une femme s'élever avec éclat jusqu'à l'épopée⁹⁷.

La mise de l'avant de l'« esprit de corps » dont Genlis affirme faire preuve dans ses *Mémoires* revient également plus loin dans ce même volume :

Si madame de Lingré [amie de Genlis qui a résolu d'importants problèmes mathématiques dans le cadre d'une discussion de salon] eût été un homme, cette faculté merveilleuse lui auroit certainement acquis la haute célébrité qui fait obtenir de grands emplois; mais, quoiqu'elle ne soit *qu'une femme*, il me semble que, sous tous les gouvernements, elle mériterait bien quelque marque éclatante

⁹⁴ Voir par exemple, cette missive où Salm est définie comme étant « toujours la noble amie de son sexe ». Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 3 juin 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ». Voir également : Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 8 mai 1831, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers... », fasc. « Dauriat ».

⁹⁵ Staël, Germaine de, Coppet, Condorcet, Sophie de, [Paris], 20 mai 1798, tome 4, vol. 1, p. 139, Staël, Germaine de, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962 - .

⁹⁶ [Choiseul-Bauffremont, Hélène de], *Jeanne d'Arc, poëme*, Paris, Delaforest, 1829, 2ème édition. La date de la première édition, celle dont discute Genlis dans ses *Mémoires* en 1825, nous est inconnue.

⁹⁷ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 8, pp. 66-67.

d'honneur. Comme j'ai *l'esprit de corps*, qu'en général les femmes n'ont point, je m'enorgillis aussi de tous les succès brillants de toutes mes contemporaines. Je suis fière de notre latiniste madame Maussion; et j'ai éprouvé un grand plaisir en entendant mon ami M. Lemaire rendre hommage, avec sa candeur ordinaire, aux talens de cette dame⁹⁸.

Genlis cite ensuite plusieurs femmes de son époque ayant réussi dans les domaines des arts, telles que la portraitiste Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), ajoutant par ailleurs que « l'on me doit même une *architecte* et une femme *sculpteur*, mesdemoiselles Charpentier, dont j'ai, dès l'enfance, facilité les études; mais leurs talens et leurs succès n'ont eu pour théâtre que la ville d'Orléans »⁹⁹. Si Genlis promeut ici ses amies Mmes de Choiseul et de Lingré, et ses propres mérites comme éducatrice visionnaire défenderesse de la cause des femmes, si elle dénonce certes le traitement différencié des sexes en ce qui a trait aux raisonnements mathématiques, on ne peut toutefois s'empêcher de sourire en la voyant mettre de l'avant ce soi-disant « esprit de corps » qui l'animerait. Si cet « esprit de corps » existe, il ne semble toutefois s'appliquer qu'à certaines femmes, et certainement pas à celles qui n'ont pas les mêmes opinions politiques, religieuses, qui n'ont pas les mêmes relations dans le milieu littéraire mixte¹⁰⁰. Chose certaine, Genlis tient à mettre de l'avant ce fameux « esprit de corps », alors même qu'elle dénigre plusieurs femmes auteures dans d'autres volumes de ses *Mémoires* (1825), certainement parce qu'elle est consciente que ses propres failles à ce sujet, qui lui ont déjà été reprochées par des critiques. Ou alors, Genlis souhaite affirmer – ce qui n'est pas *a priori* contradictoire – que c'est le fait que des femmes puissent obtenir de tels succès qui justifie son adhésion, émettant ici une distinction entre ses relations particulières, qu'elles soient positives ou négatives, avec certaines femmes auteures, et son désir de légitimation de l'activité littéraire féminine en général.

1.3.2. Collaborations pour limiter les dissensions

Il est finalement intéressant de constater que les correspondantes de quelques femmes étudiées, sans nécessairement tenir elles-mêmes un discours sur la rivalité entre auteures, cherchent à ménager leurs amies face à des heurts possibles avec d'autres

⁹⁸ Ibid., vol. 8, p. 107.

⁹⁹ Ibid., vol. 8, pp. 107-108.

¹⁰⁰ Sur l'exposition des inimitiés de Genlis sur cette base, voir chapitre 6, p. 403.

écrivaines célèbres. Ce cas de figure ne se pose d'ailleurs que chez les Italiennes, et uniquement autour des poétesses improvisatrices. En effet, le milieu de l'improvisation, au sein duquel de nombreuses Italiennes se sont distinguées, semble particulièrement enclin à faire naître des animosités entre femmes. Une missive envoyée en 1789 par Sulgher à son amie la poétesse Paolina Grismondi (1746-1801), dont elle cherche à encourager les ambitions, est d'ailleurs équivoque en ce sens : « Vous vous faites un grand devoir de défendre et d'admirer les femmes qui se distinguent, et toujours allumée par un noble désir de gloire, vous tentez seulement de les occulter par le mérite; devenez également improvisatrice, et le monde verra si nous serons amies »¹⁰¹.

La potentialité de rivalités entre improvisatrices est ici clairement établie, même si Sulgher avance qu'elle-même et Grismondi pourraient offrir au monde un contre-exemple à cet effet. Il convient d'ailleurs de se demander si Sulgher ne se base pas ici sur sa propre expérience de relations houleuses avec Corilla Olimpica (1727-1800), son ancienne mentore et professeure. Si cette relation est mal documentée, il en ressort toutefois que la compétition pour obtenir des pensions lucratives ne semble pas étrangère aux mésententes entre les improvisatrices. En effet, le choix de la reine Marie Caroline de Naples de pensionner Sulgher aux dépens de Corilla Olimpica en 1785 semble avoir contribué à leurs dissensions; plusieurs années plus tard, Sulgher s'avouera elle-même irritée du patronage du général français Sextius-Alexandre de Miollis (1759-1828) face à l'improvisatrice Teresa Bandettini¹⁰². Ainsi, les seules querelles observables entre des auteures italiennes à l'étude concernent les improvisatrices, pratiquement les seules femmes de lettres à obtenir des rétributions financières par la pratique de leur

¹⁰¹ « vi fate un gran dovera di difendere ed ammirare le donne che si distinguono, e accesa sempre più di nobile desio di gloria tentate solo d'oscurarle col merito; divenite anche Improvisatrice e vedra il Mondo se saremo Amiche; La Senese Accarigi vene da l'esempio, Ella è del vostro ceto ». Sulgher, *Fortunata*, Firenze, *Grismondi, Paolina*, [s.l.], 16 janvier 1789, *Biblioteca Angelo Mai di Bergamo*, Raccolta Grismondi, MMB 828-831.

¹⁰² Sur la querelle autour de la pension octroyée en 1785 à Sulgher, voir : Ademollo, Alessandro, *Corilla Olimpica*, Firenze, C. Ademollo e C., p. 379-380. Sur la réaction de Sulgher à l'appui de Miollis à Bandettini, voir : Ferrai, L. A., « Lettere inedite di Vincenzo Monti a Fortunata Sulgher Fantastici », *Giornale storico della Letteratura Italiana*, vol. 5, (1885), pp. 374-375. Sur la relation entre Miollis et Bandettini, voir chapitre 6, p. 411.

art¹⁰³.

En décembre 1794, Sulgher et Bandettini s'affrontent lors d'un duel d'improvisation qui consolide la victoire de la seconde¹⁰⁴. Néanmoins, les succès éclatants remportés par Bandettini semblaient être source d'inquiétude pour Sulgher dès le début de la décennie 1790. La poétesse bergamasque Paolina Grismondi use donc de ménagements pour informer son amie Sulgher du voyage de Bandettini en Lombardie en 1792 :

Voyage par cette ville de Lombardie [Bergame], une certaine Bandettini, que je ne connais pas et on m'a rapporté qu'elle était cette même Lucquoise qui déclamait des vers contemporains avec succès. Vous en aurez peut-être des nouvelles. Elle ne pourra certainement jamais rejoindre la très haute limite à laquelle vous êtes parvenue. D'une autre jeune femme, j'ai reçu en hommage une Ode saphique grecque, et cette jeune femme est une nouvelle élève des Muses qui surgit [au-delà du] « petit Rhin » [en Émilie-Romagne]. Ainsi donc nous verrons encore davantage s'embellir la gloire de notre sexe, à laquelle vous contribuez tant¹⁰⁵.

Si Grismondi cherche à rassurer Sulgher face à l'arrivée d'une nouvelle improvisatrice

¹⁰³ Crivelli, « Le memorie smarrite di Amarilli », op. cit., p. 157. Graziosi, « Presenze femminili : fuori e dentro l'Arcadia », op. cit., pp. 82-85. Crivelli n'identifie de rivalités entre auteures italiennes du XVIII^e siècle qu'entre les improvisatrices. Crivelli, Tatiana, « Archiviare in rete per non archiviare il caso : note sulle poetesse d'Arcadia », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, no. 1 (2010), p. 27.

¹⁰⁴ Le procédé en lui-même a de quoi surprendre. Alessandra Di Ricco affirme que ce « duel » était nécessaire à Bandettini afin de se faire un nom dans le milieu intellectuel florentin, preuve s'il en est de l'attrait de la compétition entre femmes dans l'univers culturel. Par ailleurs, Di Ricco souligne que les deux poétesse donnaient en public tous les signes d'une bonne entente, se dédiant par ailleurs des poèmes. Néanmoins, les correspondances de Sulgher et de Bandettini avec des hommes nous renseignent sur les appréhensions ressenties par Sulgher à l'endroit de Bandettini, la première craignant de perdre le fameux duel, ce qui s'avérera par ailleurs. Di Ricco, « Un' accademia di improvvisazione di fine Settecento », op. cit., pp. 424-431. Di Ricco, *L'inutile e meraviglioso mestiere*, op. cit., pp. 37-38.

¹⁰⁵ « viaggia per questa città della Lombardia una certa Bandettini, ch'io non conosco e vi essermi detto che sia lucchese la quale canta versi estemporaneamente con applauso. Voi ne avrete forse notizie. Ella certamente non potrà mai giugnere all'altissima meta cui voi siete pervenuta. D'un'altra giovina poi ho ricevuto in lode un Ode saffica greca, e tal giovine à una novella alunna delle Muse che surge [illisible] il picciol Reno. Così vedrem viapiù abellirsi la gloria dal nostro sesso alla quale voi tanto e tanto contribuite ». Grismondi, Paolina, Bergamo, Sulgher, Fortunata, [s.l.], 29 décembre 1792, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 76 (16).

talentueuse, en l'assurant que Bandettini n'atteindra pas le même prestige que son amie, elle prend toutefois la peine de mentionner les succès remportés par Bandettini, de même que cette Ode saphique grecque, reçue par Grismondi des mains de cette autre jeune auteure non identifiée. Toutes deux contribuent à « embellir la gloire de notre sexe », cause à laquelle Sulgher concourt également, tout en étant définie comme supérieure dans cet exercice. Grismondi cherche donc ici à rassurer Sulgher sur ses propres mérites, tout en insistant sur les mérites des autres femmes en littérature, peut-être dans l'objectif d'aplanir les tensions qui pourraient naître entre ces dernières¹⁰⁶.

Du côté de Bandettini, son amie, la poétesse Teresa Fabbroni Pelli (1736-1811), cherchera également à amoindrir l'impact de l'usuelle compétition entre les improvisatrices. En effet, Fabbroni Pelli est également en relation d'amitié avec Corilla Olimpica, et conseille Bandettini sur la manière d'aborder la mythique improvisatrice en vue de la prochaine visite de Bandettini à Florence en 1794, lors de laquelle elle espère la rencontrer¹⁰⁷ :

Vous voulez mon conseil au sujet de la lettre que vous avez l'intention d'écrire à Corilla. Vous êtes trop modeste, ma chère, en craignant que cette même lettre ne sera pas bien reçue, je vous assure qu'elle le sera, et il me semble entendre Corilla criant contre vous au moment de la recevoir, et finir ensuite par l'embrasser, ne pouvant à cet instant vous embrasser vous-même. Vous connaissez comme moi le

¹⁰⁶ Grismondi cherchera également à ménager Sulgher face aux succès de Bandettini, en l'assurant de sa propre fidélité, dans deux autres missives : Grismondi, Paolina, Bergamo, Sulgher, Fortunata, [s.l.], 27 mars 1792, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 76 (17). Grismondi, Paolina, Redona, Sulgher, Fortunata, [s.l.], 23 octobre 1793, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 76 (19). Grismondi semble néanmoins avoir entretenu des relations suffisamment bonnes (du moins en apparences) avec Teresa Bandettini pour que cette dernière lui dédie un hommage posthume (voir chapitre 2, p. 125 et chapitre 5, p. 369). Tatiana Crivelli, qui a étudié les correspondances de Bandettini et Sulgher avec des hommes, souligne également l'ambivalence de la deuxième face à la première. Sulgher souhaite à la fois remporter le duel et maintenir sa propre célébrité, et ne veut pas se montrer publiquement hostile envers Bandettini. Selon Crivelli, Sulgher l'admire en tant que femme active dans l'univers culturel, et ce, même si elle se sent individuellement menacée par elle. Crivelli, « Esperienze di mediazione culturale », op. cit., pp. 250-251.

¹⁰⁷ Cette amitié sincère est attestée dans une biographie posthume publiée par Giovanni Rosini, ami de Teresa Fabbroni Pelli. Rosini, Giovanni, *Elogio di Teresa Pelli Fabroni*, Pisa, Firmino Didot, 1813, pp. 64-65. Dans le même ouvrage (pp. 81-82), Rosini discute de la rencontre entre Teresa Bandettini et Corilla Olimpica, et sous-entend également que Teresa Fabbroni aurait facilité celle-ci.

caractère de cette femme originale, certainement très bonne, et qui certainement vous estime, mais ayant pendant tant d'années reçu les adorations du monde, elle se croit dépréciée si elle n'est pas continuellement rassurée. Jalouse également des femmes, et des hommes, elle proportionne sa jalousie en fonction de leurs mérites : comme vous êtes très méritante, Corilla est donc infiniment jalouse de vous, et quand elle est pleine de ce sentiment qui naît d'une tendre affliction, elle ne limite plus ses lamentations, lesquelles passent en un moment à la louange. Si vous croyez avoir injustement douté de ses sentiments, écrivez-lui donc, écrivez-lui dans ce doux style avec lequel vous êtes tellement familière, et vous êtes certaine de la victoire¹⁰⁸.

Cette missive témoigne à la fois des craintes de Bandettini face à ses relations avec les autres femmes de lettres (craintes dont elle s'ouvre près de quarante ans plus tard à Diodata Saluzzo, ainsi que nous l'avons vu), des inimitiés entre improvisatrices, et des raisons de ces inimitiés. En effet, Fabbroni Pelli explique à Bandettini que l'immense gloire désormais passée de Corilla Olimpica lui cause un chagrin durable, et contribue à

¹⁰⁸ « Voi volete il mio consiglio riguardo alla lettera che avete intenzione di scrivere a Corilla, voi siete troppo modesta, mia cara, temendo che la medesima non sia ben ricevuta, io vi assicuro che la sarà, e mi pare di sentire Corilla gridare contro di voi nel momento che la riceve, e finire poi con baciarla, non potendo in qual momento abbracciare voi stessa, voi conoscete quanto me il carattere di questa donna originale, assai e sicuramente buona, e sicuramente vi stima, ma avendo per tanti anni ricevuto le adorazione del mondo si crede disprezzata se non viene continuamente acarezzata, gelosa egualmente delle donne, che degli uomini eguaglia proporziona la sua gelosia ai di loro meriti, voi meritate molto, dunque Corilla è infinitamente di voi gelosa, e quando è piena di questo sentimento che nasce da un tenero afflito più non limita i suoi lamenti, i quali si cambiano in un momento in lode. Se vede d'avere ingiustamente dubitato di loro, scrivetegli dunque, scrivergli in quel dolce stile, tanto a voi famigliare e siate sicura della vittoria ». Fabbroni Pelli, Teresa, Firenze, *Bandettini, Teresa*, [s.l.], 20 mars [s.a.], *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 646 (c. 5). Cette lettre n'est malheureusement pas datée. Néanmoins, on sait qu'elle a été écrite après 1789, année du mariage de Bandettini avec Pietro Landucci, puisqu'il y est fait référence à « son époux » par Teresa Fabbroni. De même, nous savons également que Bandettini a rencontré Corilla Olimpica en personne pour la première fois en décembre 1794; il semble donc juste de postuler que la lettre que Bandettini souhaite faire parvenir à Corilla, et dont il est question dans la missive de Fabbroni, soit le prélude à cette première (et unique) rencontre officielle. Dans la missive de Fabbroni, il est également fait référence à une académie de Mantoue (probablement *l'Accademia Virgiliana di Mantova*) qui souhaite honorer Bandettini lors de son passage dans la ville. Or, nous savons que Bandettini est passée par Mantoue vers 1792 (selon Costa Zalessow, Natalia, « Teresa Bandettini », *Scrittrici italiane dal XIII al XX secolo : testi e critica*, Ravenna, Longo Editore, 1982, pp. 187-191. Il est donc plausible de postuler que la lettre de Fabbroni à Bandettini ait été écrite entre 1792 (Bandettini à Mantoue) et 1794 (date de sa rencontre avec Corilla Olimpica).

sa peur de se voir supplantée par de nouveaux talents. Notons par ailleurs que Fabbroni mentionne que Corilla est également jalouse du mérite des hommes et des femmes, ce qui présuppose que Bandettini aurait pu *a priori* s'attendre à ce que Corilla soit encore plus envieuse des succès féminins. La lettre témoigne surtout de la volonté de Fabbroni Pelli, et de celle de Bandettini, de tenter de limiter les tensions qui pourraient naître entre cette dernière et Corilla Olimpica. Il semble par ailleurs que cette démarche conjointe ait été fructueuse, puisqu'en décembre 1794, Bandettini se rendra effectivement au domicile florentin de Corilla Olimpica. À cette occasion, cette dernière remettra un poème à Bandettini, où elle affirmera « lui céder l'immortelle couronne », faisant ici référence à son propre couronnement à Campidoglio en 1776¹⁰⁹. De cette manière, Corilla Olimpica marque une filiation significative entre elle-même et Bandettini, appelée par ses mérites à lui succéder¹¹⁰.

Il est par ailleurs crucial de faire remarquer que les quelques contemporains et historiennes ayant relaté l'histoire tumultueuse du triangle Bandettini/Corilla/Sulgher le font généralement à partir de témoignages d'amis, et à partir de l'étude des correspondances entre ces femmes et les hommes. Ainsi, mis à part les ménagements pris par Grismondi pour discuter de Bandettini avec Sulgher, qui laissent présupposer de l'animosité de cette dernière, et la lettre de Fabbroni à Bandettini, nous n'avons retrouvé ni dans les correspondances, ni dans les documents publiés par les femmes de lettres concernées, aucune trace de cette mésentente. Il convient alors de postuler que les improvisatrices italiennes ne souhaitent pas exposer leurs dissensions à la face du public, leurs correspondantes et elles-mêmes cherchant au contraire à sauvegarder les apparences. En effet, si Fortunata Sulgher se montre agacée face aux succès de

¹⁰⁹ À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 127.

¹¹⁰ « a te cedendo l'immortal corona ». Ce poème est reproduit dans : P.A. Artimio Dionisiade [Tommaso Trenta], *Il soggiorno di Amarilli Etrusca in Lucca sua patria e in altre città della Toscana nel 1794. Descritto da Artinio Dionisiade P. A. e Accademico Oscuro*, [ouvrage manuscrit], p. 281. Conservé à la Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma, Fondo Vittorio Emanuele, Ms. 676. Ce texte, relatant le voyage de Bandettini en Toscane, a été écrit par son ami Tommaso Trenta (1745-1827), intellectuel lucquois. Pour davantage de détails sur cet intéressant manuscrit, voir : Crivelli, « Le memorie smarrite di Amarilli », op. cit., pp. 139-189.

Bandettini dans sa correspondance avec l'intellectuel Giovanni Rosini (1776-1855)¹¹¹, elle dédie tout de même à cette dernière une « ode saphique » dans laquelle elle affirme ne pas avoir peur de souligner les mérites de Bandettini et souhaiter qu'ils soient connus dans le monde entier¹¹². Il est néanmoins significatif que ce poème, de même que celui offert à Bandettini par Corilla, n'ait pas été publié.

Hormis les improvisatrices, qui n'ont pas exposé leurs dissensions dans les écrits publics, nous constatons la relative absence de dissensions entre les femmes auteures italiennes, ou du moins, l'absence d'exposition de celles-ci dans le cadre de documents publiés. Si l'on excepte de ce constat la réaction négative de Caminer et de Lattanzi face à d'autres femmes journalistes, la première ne nommant et ne connaissant pas la femme en question¹¹³, et la seconde ayant été personnellement insultée et répondant aux accusations, aucune autre femme de lettres italienne n'a discuté publiquement de ses inimitiés avec d'autres femmes auteures. Dans les correspondances, en contrepartie, nous constatons que même lors de la publication d'ouvrages analogues, les écrivaines de la péninsule s'encouragent, promouvant un idéal de concorde et d'entraide davantage que de compétition.

Par exemple, la publication en 1807, des *Ritratti* de Teotochi Albrizzi et des *Ritratti* de son amie Silvia Curtoni Verza (1751-1835) ne semble pas générer de difficultés entre ces deux femmes. Il faut dire que ces dernières ont plusieurs amis communs, se visitent, s'écrivent occasionnellement, et se respectent, comme femmes et comme auteures¹¹⁴. Il faut également spécifier que leur démarche n'est pas tout à fait la même. D'une part, Teotochi Albrizzi fait ressortir le bon comme le mauvais chez la personne dépeinte, et ce, en particulier lorsque cette personne n'est pas identifiée. De son côté, Curtoni Verza demeure plutôt apologiste dans ses descriptions. D'autre part, Isabella Teotochi Albrizzi a choisi de ne pas intégrer de portraits féminins dans la première édition (1807), jugeant périlleux pour une femme d'en dépeindre une autre,

¹¹¹ À ce sujet, voir chapitre 6, p. 416.

¹¹² Sulgher, Fortunata, « Ad Amarilli Etrusca. Ode Saffica », dans : Dionisiade, *Il soggiorno di Amarilli*, op. cit., p. 281.

¹¹³ Voir ce chapitre, p. 279.

¹¹⁴ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

constat qui n'est pas sans nous renseigner sur les difficultés des femmes de lettres à gérer leurs relations avec les femmes dans l'espace public¹¹⁵.

À la suite de la publication des *Ritratti* de Teotochi Albrizzi, Silvia Curtoni Verza félicite cette dernière en lui disant avoir « lu et relu avec transport sous rapport d'admiration vos Ritratti [Portraits] pleins d'esprit, de beau style, de grâce et de toutes les beautés. Quelle talentueuse et réellement illustre amie! »¹¹⁶. Quelques jours plus tard, Teotochi Albrizzi remercie Curtoni Verza de sa missive, et dit attendre avec impatience la parution des *Ritratti* de cette dernière, la félicitant par avance d'avoir eu le courage d'intégrer le portrait de la salonnière milanaise Paola Castiglioni Litta (1751-1846) et celui de la poétesse bergamasque Paolina Grismondi (1746-1801) :

Aucun éloge ne sonne si doucement à notre âme que celui qui est offert par qui, par l'esprit [...] et par grâce du style [...] nous est de loin supérieur. Figurez-vous donc combien douce m'a été votre lettre fort courtoise, mon aimable amie. Je vous en remercie sans fin. Je sais que vous publiez en ce moment de nouveaux portraits, et je les attends avec l'impatience, avec la confiance avec laquelle il convient d'attendre le bon, quand nous en avons en main la garantie; et je sais

¹¹⁵ Sur la difficultés d'Albrizzi à dépeindre des femmes, voir : Giorgetti, Cinzia, *Ritratto di Isabella : Studi e documenti su Isabella Teotochi Albrizzi*, Firenze, Le Lettere, 1992, p. 177. Voir également : Teotochi Albrizzi, *Isabella*, Terraglio, Curtoni Verza, *Silvia*, [s.l.], 6 octobre 1807, *Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì*, Raccolta Piancastelli, Autografi del XIX secolo, cass. 193, fasc. 21 (11). Cette lettre est discutée à la page suivante. Il aurait été intéressant qu'Albrizzi élabore sur les raisons de son choix de ne pas inclure de femmes dans ses portraits contemporains en 1807. Elle reviendra d'ailleurs sur ce choix dans des éditions postérieures, en faisant le portrait de quelques femmes (Mme Zygnò notamment) mais non de femmes auteures. Notons d'ailleurs qu'Albrizzi n'hésite pas à traiter en termes élogieux des femmes de lettres antérieures, telles que Vittoria Colonna, et qu'elle écrira un *Ritratto di Giustina Renier Michiel*, sa compatriote vénitienne, femme de lettres et amie, lors de la mort de cette dernière survenue en 1832. Malheureusement, les motifs de ses hésitations initiales à traiter des autres femmes de son époque ne sont pas explicités, ni dans les sources primaires, ni dans les sources secondaires.

¹¹⁶ « Ho letto e riletto con rapporto d'ammirazione i vostri Ritratti pieni d'ingegno, di bello stile, di grazie e d'ogni bellezza. Bravissima, e veramente inclita amica! » Curtoni Verza, *Silvia*, Verona, Teotochi Albrizzi, *Isabella*, Venezia, 28 septembre 1807, *Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì*, Raccolta Piancastelli, Lasciato Azzolini, busta 61, fasc. « Curtoni Verza, Silvia ».

que vous, plus courageuse que moi, avez esquissé les difficiles et périlleux profils des femmes. Que vous êtes talentueuse, ma chère Silvia¹¹⁷.

Si la flatterie est perceptible dans ce dernier commentaire, l'admiration de Teotochi Albrizzi semble néanmoins sincère. Elle félicite Curtoni Verza d'avoir été plus loin qu'elle-même, et ne semble aucunement dérangée de la compétition qui pourrait être générée par leurs publications analogues respectives à quelques mois d'intervalle. Il faut toutefois dire que Teotochi Albrizzi et Curtoni Verza sont deux femmes riches et nobles, pour qui la publication des *Portraits* se situe davantage dans la continuité de leur activité de salonnière que dans le cadre d'un travail littéraire sur lesquelles elles compteraient pour des fins de revenus, d'autant plus que la chose est pratiquement impossible en Italie, ainsi que nous l'avons vu. Il convient de se demander si l'idéal de l'amitié néo-platonicien ou romantique, particulièrement présent en Italie, n'influence pas positivement les rapports entre femmes de lettres, Teotochi Albrizzi et Curtoni Verza semblant particulièrement influencées par ces discours et étant étroitement liées aux hommes, tels que Saverio Bettinelli (1718-1808), qui les théorise et les diffuse¹¹⁸. Néanmoins, le même Bettinelli avait conseillé en avril 1806, à Curtoni Verza de mettre Teotochi Albrizzi au courant de l'écriture de ses propres portraits, preuve s'il en est que cette situation aurait, en théorie, pu faire naître des conflits entre elles, sur la base de la gloire davantage que du marché¹¹⁹.

¹¹⁷ « Niuna lode suona sì dolce all'animo nostro quanto quella che ci viene data da chi, e per ingegno [...] e per grazia di stile [...] ci è di gran lunga superiore. Figuratevi dunque quanto dolce mi è stata la vostra cortesissima lettera, mia amabilissima amica. Ve ne ringrazio senza fine. So che pubblicate a momenti nuovi Ritratti, ed io li aspetto con quella impazienza, e sicurezza con cui si aspetta il buono, quando se ne ha in mano la garanzia; e so che voi più di me coraggiosa, i difficili e pericolosi delineamenti delle donne avete pur disegnati. Brava la mia Silvia ». *Teotochi Albrizzi, Isabella, Terraglio, Curtoni Verza, Silvia*, [s.l.], 6 octobre 1807, *Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì, Raccolta Piancastelli, Autografi del XIX secolo*, cass. 193, fasc. 21 (11).

¹¹⁸ Sur l'amitié romantique entre femmes en Italie, voir notamment : Danna, *Amiche, compagne, amanti*, op. cit., p. 188. Pour l'idéal de l'amitié néoplatonicienne chez Albrizzi, voir : Dalton, *Searching for Virtue*, op. cit. Sur la promotion de l'amitié littéraire en Italie au XVIII^e siècle, qui influence positivement les relations entre les femmes, voir également : Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. anno XXVI, no. III (septembre-décembre 2001), p. 332.

¹¹⁹ Biadego, Giuseppe, *Carteggio inedito di una gentildonna veronese, a cura di*

2. Gérer les dissensions aux yeux du public

Contrairement aux Italiennes, les Françaises sont de manière générale beaucoup moins hésitantes à exposer leurs inimitiés dans le cadre de publications, et à s'en défendre à la face du public. En effet, il s'agit ici autant de limiter l'impact des dissensions, de gérer des désaccords, voire des animosités littéraires importantes entre femmes. Il importe évidemment aux écrivaines de bien se faire valoir auprès de ce même public, consommateur d'ouvrages, dans cet exercice. À cet effet, plusieurs stratégies de gestion de dissensions entre auteures sont employées, le plus souvent simultanément : 1) les femmes auteures se défendent dans la presque totalité des cas d'avoir été l'instigatrice du conflit, rejetant plutôt le blâme sur l'autre écrivaine de plusieurs manières : soit en se disant attaquées par celles auxquelles elles choisissent (ou ne choisissent pas) de répondre; soit en affirmant réfuter une image négative des femmes présente dans les écrits des autres auteures, à laquelle elles se doivent de répondre en tant que femme et auteure offensées; soit en se disant victime de plagiat; 2) ce faisant, les femmes auteures cherchent toutes à bien se faire valoir aux yeux du public, en démontrant que leurs propres critiques envers telle ou telle femme sont motivées, voire constructives; 3) elles affirment fréquemment que, même si elles critiquent tel ou tel aspect de l'œuvre d'une écrivaine, elles la respectent néanmoins en tant que femme oeuvrant dans l'univers littéraire. Le tout s'inscrit dans le cadre d'une stratégie globalement défensive, dans laquelle il importe non seulement de ne pas sembler être l'agresseuse, mais où il convient également de se poser en victime, afin de remporter la sympathie du public. Le souci de ne pas alimenter les discours sur les traditionnelles rivalités entre femmes auteures, et de ne pas miner indûment la cohésion du groupe, est également sous-jacent.

2.1. Un cas-école : Félicité de Genlis et Germaine de Staël

Ces différentes stratégies s'avèrent souvent complémentaires et difficilement dissociables. En effet, la quasi-totalité de celles qui seront détaillées au cours de ce

Giuseppe Biadego, Verona, Stab. Tip. Coll. Arti. Gianelli, 1884, p. 88. Mentionné par : Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., p. 172.

chapitre, sont utilisées dans le cas le plus célèbre de « rivalités » entre auteures, soit celui de Genlis et de Staël, qui représente à cet égard une intéressante entrée en matière.

Tout d’abord, la première manifestation publique de dissension entre Genlis et Staël est repérable en 1801. Les deux femmes avaient auparavant eu l’occasion de se côtoyer dans le salon de Suzanne Necker (1737-1794), mère de Staël, et d’y constater l’éloignement de leurs vues politiques et religieuses, qui jouera un rôle si important dans la configuration de leur relation¹²⁰. C’est également sur cette base que Genlis, dans *Le petit La Bruyère* (1801), discute des ouvrages de Staël – *De l’influence des Passions* (1796) et *De la littérature* (1800) – dans une perspective ouvertement critique. Genlis s’en explique ainsi à ses lecteurs :

Je critiquerai avec peine une *femme auteur*, chose que je ne me suis jamais permise, parce que jusqu’ici je n’ai trouvé dans les écrits d’aucune des principes dangereux. J’ai rendu justice aux talens de toutes, avec un sentiment particulier d’intérêt et de plaisir, comme femme, et comme auteur moi-même, je m’honore de leurs succès, je m’afflige de leurs erreurs, et je combattrai l’apologiste, ou pour mieux dire le *panégyriste* du suicide, avec estime et regret, et avec tous les égards qui lui sont dus.¹²¹

C’est donc sous un signe d’apparents débats intérieurs que débute la dure réfutation, par Genlis, de l’indulgence face au suicide dont Staël fait montre dans *l’Influence des passions* (1796). Cette réfutation semble par ailleurs marquer un point tournant, non seulement dans les relations entre Staël et Genlis, jusqu’ici plutôt cordiales et qui ne cesseront dès lors de s’envenimer, mais également en regard des libertés que prendra dorénavant Genlis face aux autres écrivaines. En effet, cette dernière, bien qu’usant parfois de ménagements, ne s’empêchera désormais plus, on le verra, de désapprouver publiquement celles qui ne partagent pas ses opinions, qu’elles soient littéraires, politiques ou religieuses¹²². Il est néanmoins intéressant de constater que Genlis cherche à justifier à la face du public sa critique de Staël, et qu’elle semble

¹²⁰ À ce sujet, voir le chapitre 6, p. 403.

¹²¹ Genlis, Félicité de, *Le petit La Bruyère; ou, Caractères et mœurs des enfans de ce siècle : ouvrage fait pour l’adolescence, suivi d’une seconde partie, contenant un recueil de pensées diverses, offert à la jeunesse*, Paris, Maradan, 1801, p. 249.

¹²² L’influence des opinions politiques et religieuses de Genlis sur sa perception des autres femmes auteures est abordée au chapitre 6, p. 403.

consciente des impacts néfastes liés au fait qu'une écrivaine en critique une autre, alors que ces dernières devraient être unies par leurs statuts de femmes et d'auteures. Ce constat vaut d'autant plus en 1801, année de publication du *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* de Sylvain Maréchal (1750-1803), dans lequel Genlis et Staël sont toutes deux attaquées justement parce qu'elles sont des écrivaines¹²³.

Toujours dans *Le petit La Bruyère* (1801), Genlis remercie Staël de l'éloge que cette dernière lui avait fait dans *De la littérature* (1800)¹²⁴, bien qu'elle doute de sa sincérité, et ajoute : « puisque madame de Staël, à sa manière, a bien voulu faire mon éloge, je vais à la mienne, c'est-à-dire sans nulle obscurité, faire le sien. Je dirai donc qu'en désapprouvant dans ses ouvrages tout ce que les gens religieux y voient avec peine, je rends hommage sans nul effort à la supériorité de son esprit et de son talent »¹²⁵. Elle cherche ensuite à excuser les erreurs de Staël, la beauté de son âme devant attirer l'indulgence. Genlis réfute ensuite point par point la vision relativement positive que Staël entretient du suicide, s'étonnant par ailleurs « qu'une femme sensible ose appeler le suicide un *acte sublime !* »¹²⁶. Elle se dit d'ailleurs « persuadée que l'auteur s'empressera de rétracter des opinions si peu méditées, et dont les conséquences font horreur »¹²⁷.

Dans ses *Mémoires* (1825), Genlis se fera d'ailleurs gloire de la publication par Staël en 1813 des *Réflexions sur le suicide*. En effet, dans cet écrit, Staël réfute la position apologiste face au suicide qu'elle avait défendue dans *De l'influence des passions* (1796), positions qui avaient alors suscité, ainsi que nous l'avons vu, l'opprobre de Genlis. Selon cette dernière, « ces critiques (quoiqu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'éloges), l'ont rendue mon ennemie. Cependant elle en a profité à quelques égards; elle a écrit publiquement, depuis la Restauration, qu'elle se

¹²³ Maréchal, Sylvain, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Harmattan, 2007 [1801]. À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 109.

¹²⁴ « Parmi les romans français nouveaux, dont les femmes sont les auteurs, on doit citer Calixte, Adèle de Senanges, et en particulier les ouvrages de madame de Genlis; le tableau des situations et l'observation des sentimens lui méritent une première place parmi les bons écrivains ». Staël, *De la littérature*, op. cit., p. 329.

¹²⁵ Genlis, *Le petit La Bruyère*, op. cit., p. 250.

¹²⁶ Ibid., p. 253.

¹²⁷ Ibid., p. 259.

repentoit, et qu'elle désavouoit tout ce qu'elle avoit dit sur le suicide »¹²⁸. Encore une fois, cette réflexion sur l'évolution (ou plutôt la détérioration) de ses rapports avec Staël sert, pour Genlis, à se faire valoir, cette dernière laissant entendre qu'elle aurait influencé la réfutation de Staël et réitérant les éloges qu'elle a bien voulu lui accorder.

La réfutation par Genlis des opinions de Staël sur le suicide, dans une perspective où les mérites de l'auteure en tant que femme sont exaltés, et où Genlis cherche à présenter sa critique comme juste et constructive, ne représentent néanmoins pas le seul *leitmotiv* de son exposition aux yeux du public des différends qui l'opposent à Staël. En effet, dans *Le petit La Bruyère* (1801), Genlis dit encore avoir :

lu avec peine dans l'ouvrage d'une femme estimable par son caractère, et justement célèbre par ses écrits [[en note de bas de page] : Mad. de Staël], le passage suivant : « Loin de moi ces axiomes impitoyables, des âmes froides et des esprits médiocres; *on peut toujours se vaincre, on est toujours le maître de soi...* Newton n'eût pas osé tracer les bornes de la pensée, et le pédant que je rencontre veut circonscrire l'empire des mouvemens de l'âme » [[en note de bas de page] : De l'influence des passions]. Je suis du nombre de ces pauvres auteurs traités si durement dans ce paragraphe. Je ne réclame point pour moi personnellement contre l'aigreur de ce jugement; mais Fénélon étoit-il un pédant? avoit-il un *esprit médiocre, une âme froide?* Ses ouvrages sont remplis de ces *axiomes impitoyables*¹²⁹.

Il est difficile de penser que cette soi-disant attaque de Staël à l'égard de Genlis, par ailleurs très vague et sujette à interprétation, n'ait rien eu à voir avec l'amorce de leur célèbre querelle littéraire. L'exposer dans cette publication vise-t-il à légitimer auprès du public la critique que la victime offensée (Genlis) serait en droit de livrer face à une autre femme auteure (Staël) dont elle aurait subi « l'aigreur du jugement »? Quoi qu'il en soit, nous avons observé la coexistence, dans les différends entre Staël et Genlis, de différentes stratégies de légitimation, aux yeux du public, d'exposition de dissensions entre femmes auteures.

Nous traiterons dans cette section d'autres cas de dissensions littéraires entre deux femmes auteures, et de la manière dont ces dissensions sont gérées dans l'espace

¹²⁸ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, pp. 349-350.

¹²⁹ Genlis, *Le petit La Bruyère*, op. cit., p. 208.

public¹³⁰, par Constance de Salm, Elisabetta Caminer, Marie-Émilie de Montanclos, Félicité de Genlis et Germaine de Staël¹³¹. Le fait que ces dernières aient senti le besoin de se justifier demeure, en soi, une indication de ce qui est généralement attendu de la part des gens de lettres (idéal de collaboration et de concorde) et des femmes auteures plus spécifiquement. En effet, les idées reçues sur la rivalité entre femmes, et entre femmes auteures, nous l'avons vu, sont à la fois entretenues et condamnées par le milieu littéraire mixte, qui promeut ainsi un double standard. S'il est mal perçu que les femmes auteures se querellent en public, on s'attend néanmoins à ce qu'elles le fassent, en raison de leur jalousie « naturelle ». Il est également tentant de penser que les femmes auteures, en se défendant auprès du public d'en critiquer d'autres, sont conscientes du morcellement identitaire qui pourrait en découler. Ainsi, si plusieurs mettent de l'avant, dans la gestion de leurs dissensions, leur « esprit de corps », pour reprendre les mots de Genlis, c'est parce qu'elles sont conscientes que cette stratégie d'affirmation de la cohésion du groupe des femmes de lettres est gagnante, et que des brèches dans cette cohésion doivent être traitées avec prudence et exposées avec soin.

2.2. « Mon caractère ne m'a pas fait envisager ce beau sujet sous le même aspect » : Constance de Salm et Germaine de Staël, ou un désaccord sans animosité

Notons tout d'abord qu'un désaccord littéraire entre deux femmes peut s'exprimer dans l'espace public autrement que par l'animosité. Il est, en effet, plutôt commun que des auteur-e-s ne s'entendent pas sur des aspects littéraires, et les femmes ne font certes pas exception à cette règle générale. C'est toutefois moins le procédé que la manière dont les dissensions sont gérées, qui semble propre aux rapports entre

¹³⁰ D'autres types de dissensions, liées quant à elles aux identités (nationale, classe sociale, âge, opinions politiques et religieuses, relations familiales, relations avec les hommes et le milieu littéraire mixte, etc.) propres à chaque auteure, seront explorées aux chapitres 5 et 6.

¹³¹ Il est d'ailleurs à noter que l'analyse seule des dissensions de Genlis aurait pu faire l'objet d'un chapitre entier. Sa centralité dans l'exposition de querelles entre femmes auteures est, en elle-même, caractéristique de son propre statut appréciable (popularité), de la longévité de son existence et de son activité littéraire, comme de ses opinions conservatrices, souvent « à contre-courant », pour emprunter le titre d'un article de Vicki Mistacco, du milieu culturel, politique et littéraire qui l'entourne. Mistacco, Vicki, « Genlis à contre-courant : De l'influence des femmes », dans Bessire, Reid et Adelson, *Madame de Genlis : littérature et éducation*, op. cit., pp. 97-115.

femmes auteures. En effet, justement à cause des idées reçues à cet effet, elles insistent fréquemment sur le respect qui est dû aux autres femmes dans les critiques qu'elles émettent.

Les écrits des auteures sélectionnées nous ont permis d'identifier un seul exemple d'exposition publique d'un profond désaccord d'ordre littéraire dans une perspective de concorde. En effet, Germaine de Staël et Constance de Salm ont une vision différente de l'Allemagne, pays dans lequel elles ont toutes deux vécu, et qu'elles décrivent respectivement dans *De l'Allemagne* (1810, publié en 1813) et dans les *Fragments d'un ouvrage sur les Allemands comparés aux Français* (1826). D'entrée de jeu, Salm tient à se distancier de certaines interprétations de Staël, qu'elle juge biaisées par le fait que cette dernière n'ait fréquenté que la haute société allemande et tiré des conclusions générales à partir de cette observation lacunaire :

Cette femme célèbre [Staël], toute inclinée à une exaltation philosophique qui l'élevait souvent au dessus de nos plus grands écrivains, a jugé l'Allemagne de la hauteur où elle aimait à se placer, elle l'a envisagée d'après ses nombreuses sensations à travers le prisme de son imagination brillante, et quoique son âme ardente fortement frappée de tout ce qui semblait arrêter son essor lui ait fait peindre avec une vérité frappante ce qu'éprouve en Allemagne un Français accoutumé à la vivacité naturelle de sa nation. Elle a cependant répandu sur ces grands tableaux une teinte qui n'est pas celle qui convient à l'Allemagne en général ou du moins qui n'appartient qu'à cette brillante portion de la société dont elle aimait à s'entourer. Mon caractère, ami par dessus tout de l'observation et de la vérité, ne m'a pas fait envisager ce beau sujet sous le même aspect. [...] Je me suis donc bornée à suivre la route positive des faits, et respectant même les beaux élans de la femme célèbre dont j'ai de tout temps été l'admiratrice j'ai évité autant qu'il a été possible d'empiéter sur la part d'observations qu'elle a faites. Je me suis enfermée dans le récit fidèle de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé, de tout ce qui m'a paru offrir une véritable différence entre la vie intérieure et sociale d'un Allemand et celle d'un Français. Tel est donc le plan de mon ouvrage et ce qui m'a déterminée à le faire paraître¹³².

¹³² Cité dans : Wunderlich, Heinke, « Il était une fois... - Es war einmal... Eine rheinländisch-französische Geschichte », dans Wolfgang Adam, dir., *Das achtzehnte Jahrhundert : Facetten einer Epoche*, Heidelberg, Winter, 1988, pp. 125-126. Je désire remercier chaleureusement Christiane Coester qui a porté cet important article à ma connaissance. L'auteur a, en effet, analysé des fragments de l'ouvrage de Salm sur les Allemands qui ont malheureusement été perdus de nos jours, n'ayant par ailleurs pas été publiés dans ses *Œuvres complètes*.

Salm cherche donc ici à se distancier de l'interprétation de Staël, qui fait l'objet d'une critique importante, mais somme toute modérée, du moins au niveau du ton employé. En effet, Salm use de tous les ménagements possibles afin de nuancer et de contextualiser son désaccord avec Staël, en mentionnant notamment les mérites de cette « femme célèbre » et son talent. Ajoutons également que les *Fragments* de Salm ont été publiés en 1826, Staël étant décédée depuis près d'une dizaine d'années; elle n'est, conséquemment, pas en mesure de répondre, ce qui ne la garantit toutefois pas des critiques de Salm, mais peut contribuer à expliquer partiellement le ton déférent qu'elle emploie¹³³. Bien que Salm n'ait jamais été particulièrement proche de Staël, et se soit même, aux dires d'Elizabeth Colwill, tenue à l'écart de son « libéralisme partisan », aucune animosité majeure n'est par ailleurs repérable entre ces deux écrivaines dans les sources étudiées, qu'elles soient manuscrites ou imprimées¹³⁴.

2.3. « Le déshonneur de notre sexe » : réactions négatives à l'image des femmes présentée dans les ouvrages d'une autre écrivaine

Néanmoins, l'exposition de désaccords d'ordre littéraire avec d'autres femmes ne se déroule que rarement sous le signe d'une apparente concorde. Il importe le plus souvent aux écrivaines étudiées de se distancier encore davantage, et de manière généralement plus brutale, des autres femmes de lettres qu'elles critiquent, notamment lorsque ces dernières présentent, dans leurs écrits, une vision qu'elles jugent négative des femmes en général, et des femmes auteures en particulier. Ce faisant, les écrivaines justifient leur réponse à la face du public, justement par leur statut de femme et d'auteure, qui se sent attaquée sur cette base, et qui tient à rectifier le tir et à faire valoir une opinion différente.

2.3.1. Elisabetta Caminer et le « *Giornale delle Dame e delle mode di Francia* »

Elisabetta Caminer, ainsi que nous avons eu l'occasion de le constater dans les chapitres précédents, est généralement une fervente supportrice de l'autorat féminin, qu'elle met elle-même en valeur par le biais de recensions qui se veulent généralement

¹³³ Salm ne se gênera toutefois pas pour critiquer sévèrement Genlis après son décès, ainsi que nous le verrons. Voir ce chapitre, p. 292 et le chapitre 6, p. 408.

¹³⁴ « partisan liberalism ». Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., p. 47.

positives, sinon pondérées. Toutefois, en de rares occasions, Caminer se montre farouchement opposée à certaines femmes de lettres qui ne partagent pas son dédain pour la frivolité. C'est notamment le cas en 1786, alors que Caminer recense le prospectus du *Giornale delle dame e delle mode di Francia*, qui sera prochainement publié à Milan. La journaliste se dit tout à fait indignée par cette publication, qu'elle juge frivole et inutile, et considère que le *Giornale* contribuera à maintenir les femmes occupées par des objets futiles, par la mode, et ce, au détriment de leur éducation¹³⁵. Dans cet article, Caminer s'insurge également du fait que :

Pour comble d'extravagance, il semble que l'auteure de ce Journal soit une femme. N'étions-nous pas déjà traitées avec assez de dédain de la part des hommes, sans que nous nous réduisions à l'avilissement de nous montrer nous-mêmes méprisables ?¹³⁶

Cette dure critique de la part de Caminer est ici justifiée par le fait que l'éditrice inconnue, par le biais de sa publication et des idéaux de frivolité qui y sont promus, fasse du tort à la gent féminine¹³⁷. Caminer, en tant que femme de lettres et journaliste, favorable à une meilleure éducation des femmes et à leur insertion dans le milieu littéraire mixte davantage qu'à leur confinement au sein de genres et d'occupations traditionnellement féminins, se considère donc parfaitement légitime dans sa dénonciation.

2.3.2. Marie-Émilie de Montanclos et Mme de Laisse

Quelques années plus tôt, de l'autre côté des Alpes, Marie-Émilie de Montanclos, une autre journaliste généralement appréciative des œuvres féminines qu'elle recense dans son *Journal des Dames*, émet également de sérieuses réserves sur l'œuvre d'une

¹³⁵ C'est également l'interprétation qu'en livre Catherine Sama, dans un article consacré entièrement à l'analyse de l'opinion d'Elisabetta Caminer sur les journaux de mode. Sama, « Liberty, Equality, Frivolity! », op. cit., p. 403.

¹³⁶ « Per colmo di stravaganza sembra che l'Autrice di questo Giornale sia una donna. Non eravamo trattate con abbastanza dispregio dagli uomini senza che ci riducessimo all'avvilimento di mostrarci disprezzevoli da per noi? ». [Caminer, Elisabetta], « Giornale delle Dame e delle Mode di Francia », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, maggio 1786, p. 123. Attribué par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 197.

¹³⁷ L'éditrice de ce périodique était également inconnue à Catherine Sama, spécialiste de Caminer, en 2004. Voir Sama, « Liberty, Equality, Frivolity », op. cit., p. 403.

collègue. En effet, Montanclos fait paraître en 1774 un compte-rendu critique des *Nouveaux contes moraux*, publiés la même année par Mme de Laisse (? – après 1778)¹³⁸. Montanclos expose dans sa recension plusieurs points plus faibles de l'ouvrage, en insistant notamment sur l'image de femmes à la moralité douteuse qui est présentée par l'auteure. Montanclos débute par l'exposition des « ressources de l'imagination, [des] talents d'un esprit cultivé » et par la « bonté du cœur, les grâces de la personne et le goût de la vertu »¹³⁹ qui caractérisent généralement Mme de Laisse. Elle ajoute toutefois qu'« après lui avoir rendu ce juste témoignage, elle ne désapprouvera pas que nous parlions de ses Contes avec la même vérité »¹⁴⁰.

Dans le cadre d'une longue critique de treize pages, Montanclos expose quelques maladroites de l'auteure, mais insiste particulièrement sur le caractère moralement défaillant de certains contes. Par exemple, Montanclos s'insurge que l'auteur ait pu exposer, à la face du public, une femme cruelle, jalouse et meurtrière comme héroïne : « comment madame de Laisse, qui a de la douceur, de la sensibilité, a-t-elle pu [...] charger [cette héroïne] de couleurs aussi fidelles, puisqu'il seroit le déshonneur de notre sexe, et qu'il seroit dangereux, ou tout au moins inutile de peindre de tels objets? »¹⁴¹. Montanclos suit ici une partie du milieu littéraire de l'époque, qui perçoit les ouvrages de fiction, et en particulier les romans et les contes, comme des outils pédagogiques, d'où l'insistance sur la moralité exemplaire qui doit y être de mise¹⁴². Dans cette

¹³⁸ La vie de Madame de Laisse est très peu connue, et sa carrière littéraire fut relativement courte (de 1772 à 1778). À son sujet, voir notamment : Astbury, Katherine, « Madame de Laisse », *Dictionnaire de la Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime* (SIEFAR), http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Madame_de_Laisse [2005]. [page consultée le 23 août 2011]. Voir également : Besle, Edwige, « Mme de Laisse : une femme de lettres au siècle des Lumières », Thèse de Ph. D. en littérature, Université d'Orléans - Sorbonne, 2007.

¹³⁹ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Nouveaux contes moraux, par Madame de Laisse, épouse d'un Capitaine de Cavalerie, dédiée à Madame la Comtesse d'Artois », *Journal des Dames*, juin 1774, p. 171.

¹⁴⁰ Ibid.

¹⁴¹ Ibid., p. 176.

¹⁴² À ce sujet, voir notamment : Astbury, Katherine, « La femme amoureuse et le conte moral des femmes écrivains : vers un conte moral 'féminin'? », dans Suzan Van Dijk *et al.*, *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800 : la question du*

perspective, Montanclos semble d'autant plus concernée par le « déshonneur de notre sexe ».

Montanclos conclut sa recension en insistant sur les maladroites stylistiques de l'auteure, ajoutant que ses contes n'ont « aucune marche, aucun intérêt, aucun caractère », critique assez dure s'il en est. Néanmoins, Montanclos justifie ses critiques de la manière suivante, en insistant sur le décalage entre la pauvreté de l'œuvre, et l'immense mérite littéraire dont fait généralement preuve son auteure :

Si Madame de Laisse inspiroit moins d'intérêt, si elle avoit moins de talens, nous aurions supprimé nos réflexions, et nous aurions livré simplement ses Contes aux Lecteurs. Mais sa réputation nous intéresse, et nous démêlons assez ce qu'elle peut en faire, pour ne point lui rappeler ici les conseils des grands maîtres de la Littérature. [...] Ainsi, nous l'invitons bien humblement à revoir ses Ouvrages, et à les soumettre à une critique équitable avant que de les mettre sous les yeux du Public, qui est toujours un Juge exact et souvent sévère¹⁴³.

Montanclos semble ici justifier sa critique par le fait que Laisse ait prouvé par le passé qu'elle est capable de faire mieux, et par le respect qu'elle ressent pour l'auteure, respect qui ne la garantit toutefois pas de critiques sévères, qui se veulent ici présentées comme constructives¹⁴⁴.

Mme de Laisse ne l'entendra toutefois pas ainsi, et fera paraître deux mois plus tard, dans l'influent journal *Le Mercure national*, une réplique à l'ironie mordante, où Montanclos est tournée en ridicule sous de faux éloges. Mme de Laisse s'y défend point par point face aux griefs de la journaliste, notamment en réfutant son prétendu manque de moralité dans la représentation des femmes. Laisse réitère qu'il est pertinent de

« *gender* », Sterling (VA), Peeters, 2002, pp. 351-361.

¹⁴³ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Nouveaux contes moraux, par Madame de Laisse, épouse d'un Capitaine de Cavalerie, dédiée à Madame la Comtesse d'Artois », *Journal des Dames*, juin 1774, pp. 182-183.

¹⁴⁴ Nina Gelbart Rattner, spécialiste du *Journal des Dames*, en analysant brièvement cette recension, mentionne que « [Montanclos] refusait de donner une dispense particulière aux travaux écrits par des femmes auteures, à moins que celles-ci servent un certain but ou n'aient un certain mérite artistique » « She refused to give special dispensation to works by female authors unless they served some purpose or had some artistic merit ». Gelbart Rattner, Nina, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le Journal des Dames*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 190.

peindre les défauts de ces dernières, afin de fournir un contre-exemple au public et ainsi stimuler la vertu féminine¹⁴⁵. Mme de Laisse se montre d'ailleurs, d'une part, détachée face aux compliments que lui adressait Montanclos, éloges qu'elle juge factices. D'autre part, elle semble fort au fait de l'impact qu'aura sa réplique aux yeux du public puisqu'elle fait naître une « dispute » entre deux femmes auteures, ce que Laisse présente encore une fois sous le ton de l'ironie :

Je n'ai jamais désiré le don de l'esprit : au contraire, je l'ai jusqu'ici regardé comme un présent souvent nuisible au bonheur; mais, depuis que je vous lis, Madame, j'ai plus d'une fois gémi de n'en avoir pas assez *pour sentir toute la finesse et la justesse de vos pensées*; dans ce moment ci, Madame, sur-tout, il est bien cruel pour moi de ne pouvoir légèrement piquer votre amour propre; alors une dispute agréable s'élèveroit entre nous; rien ne seroit plus plaisant pour le Public, mais hélas! je ne fais que vous admirer¹⁴⁶.

Peut-être justement afin d'éviter la prolifération de cette dispute, Montanclos choisira de ne pas répondre à Mme de Laisse, et s'en défendra par ailleurs dans la courte présentation qu'elle émet d'un nouvel ouvrage de cette dernière, paru l'année suivante (1775) :

L'auteur de cet ouvrage [Mme de Laisse] ayant jugé à propos de répondre par une lettre offensante, insérée dans le *Mercure* d'août 1774, à l'Extrait que nous avons fait de ses Contes Moraux dans notre Journal de Juin de la même année, Extrait rempli d'éloges flatteurs quant à la personne, et d'Analyses impartiales quant à l'ouvrage, nous nous sommes interdites pour l'avenir toutes réflexions sur les productions de cette Dame. Par ce silence, nous épargnons au Public l'ennui d'une dispute littéraire élevée entre deux femmes, et nous nous évitons à nous-mêmes un nouvel orage. Le calme étant pour une âme douce la situation la plus agréable, nous nous bornons pour le maintenir à l'annonce du Livre, et nous laissons le Public en être juge¹⁴⁷.

¹⁴⁵ Cette conviction semble d'ailleurs traverser la plupart de ses ouvrages. À ce sujet, voir Astbury, « Madame de Laisse », op. cit.

¹⁴⁶ Laisse, Mme de, « Lettre de Madame de Laisse, en réponse à la critique de Mme la Baronne de Prinsen [Montanclos], dans le Journal des Dames du mois de juin », *Mercure de France*, août 1774, p. 185.

¹⁴⁷ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Ouvrage sans Titre, Minerve le donnera, dédié à la Reine, par Madame de Laisse, Auteur des Nouveaux contes moraux », *Journal des Dames*, février 1775, pp. 241-242. Le titre singulier de l'ouvrage a d'ailleurs de quoi surprendre. Laisse, toujours dans le *Mercure national*, livre une dédicace à « Minerve » (Montanclos), lui accordant ironiquement le droit de choisir le titre de son ouvrage, comme celui de juger toutes ses productions. Voir : Laisse, Mme de, « Lettre à Madame de M. », insérée dans « Ouvrage sans titre, Minerve le donnera. Par Madame de Laisse,

Montanclos cherche ici, d'une part, à justifier sa critique initiale, réitérant son respect pour le mérite littéraire de Mme de Laisse, et d'autre part, à sortir de cette controverse la tête haute, en ne répliquant pas, disant par ailleurs souhaiter épargner au public une « dispute littéraire élevée entre deux femmes ». En agissant de même, Montanclos semble se positionner comme victime davantage qu'agresseuse dans le désaccord littéraire qui l'a opposée à Mme de Laisse, alors que c'est, dans les faits, sa recension qui avait déclenché les hostilités¹⁴⁸. Il n'en demeure pas moins que Montanclos cherche ici à se défendre d'avoir attaqué la première, en utilisant de concert la mauvaise image des femmes présentée dans l'ouvrage de Laisse, et son respect pour l'auteure. Ces deux éléments sont utilisés comme *leitmotivs* d'une critique initiale que Montanclos présente comme juste aux yeux du public, la réponse mordante de Laisse devenant par le fait même un assaut injustifié.

Ce n'est pas tant l'opinion réelle d'une écrivaine sur les femmes, que la manière dont elle est instrumentalisée qui est ici à prendre en considération. En effet, il importe pour certaines auteures, dont Montanclos, de ne pas paraître avoir attaqué la première. C'est ainsi qu'elles légitiment une prise de position défavorable envers une écrivaine, en prenant la parole afin de s'insurger en tant que femme et auteure de la manière dont d'autres dépeignent la gent féminine.

2.3.3. Félicité de Genlis et Sophie Cottin

À cet égard, un autre exemple d'importance est offert par les critiques formulées par Félicité de Genlis envers sa contemporaine, la célèbre romancière Sophie Cottin

Auteur des nouveaux contes moraux dédiés à la Reine, Paris, chez Saugrain, Libraire ordinaire de Mgr le Comte d'Artois, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1775 », *Mercur de France*, février 1775, pp. 152-155. Laisse avait également fait part de son intention de nommer ainsi son ouvrage dans sa réplique initiale à Montanclos, émise en août 1774. Notons finalement que même si l'article du *Journal des Dames* paraît en février 1775, il semble juste de postuler que Montanclos l'ait écrit elle-même, ayant été personnellement prise à parti dans l'histoire : il serait donc surprenant qu'elle ait dévolu cette tâche à son collaborateur Mercier, raison pour laquelle cette recension lui est attribuée.

¹⁴⁸ Selon l'interprétation de Nina Gelbart Rattner, c'est justement « [l']incapacité [de Montanclos] à défendre les femmes écrivaines [qui] a profondément blessé [...] Mme de Laisse » à l'origine. « Her failure to defend women writers deeply wounded [...] Mme de Laisse ». Gelbart, *Feminine and Opposition Journalism*, op. cit., p. 190.

(1770-1807). D'une part, Genlis reconnaît plusieurs mérites de Cottin, mais n'hésite toutefois pas à fustiger l'impiété et le manque de moralité de cette dernière dans ses œuvres¹⁴⁹. D'autre part, un autre de ses nombreux griefs envers Cottin réside dans le fait que cette dernière ait tenu des propos ambigus, voire méprisants, à l'égard des autres femmes auteures, une critique qui avait également été émise par Louise Dauriat à l'endroit de Cottin.

La première critique livrée par Genlis de la position de Sophie Cottin sur les femmes auteures est publiée en 1801 dans *Le petit La Bruyère*. L'introduction de cette critique ne manque pas de piquant, puisque Genlis, pour mieux faire ressortir l'ignominie de Cottin, utilise tout d'abord Staël comme contre-exemple positif :

On peut dire aujourd'hui, sans aucune exagération, que toutes les femmes sont devenues auteurs. Quelle est celle qui n'a pas fait imprimer son *roman*, ou qui ne le possède pas en *manuscrit* pour les *délices* de sa société? De tous les écrivains que je connois, mad. la baronne de Staël est l'auteur qui, à mon avis, a parlé sur ce sujet avec le plus de dignité, de raison, de finesse et d'esprit¹⁵⁰.

Il est intéressant de constater que si Genlis critique de manière assez costarde d'autres passages de *L'Influence des passions* (1796) de Staël dans ce même ouvrage, ainsi que nous l'avons constaté, elle se sert ici de l'exemple glorieux de Staël, et de leur opinion partagée sur le mérite des femmes qui cultivent les lettres, afin de mieux prouver le ridicule des accusations de Sophie Cottin contre les femmes auteures. C'est la position de Cottin qui est ensuite présentée :

J'ai lu dans un ouvrage qui vient de paroître, la satire la plus injurieuse des *femmes auteurs*. On y dit que se faire imprimer, est pour elles *un tort et un ridicule*. *Qu'une femme qui se herre dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante : qu'il semble que le temps qu'elles donnent au public soit toujours pris sur leurs devoirs; que lors même qu'une mère ne s'instruira que pour ses enfans, la science la plus utile ne remplacera jamais le mal que leur fait son absence; que pendant qu'elle écrit sur l'éducation, elle livre celle de ses enfans à des mains mercenaires, et tandis qu'elle disserte sur ses devoirs, c'est une autre qui remplit les siens*. Voilà des accusations bien graves. Qui se douteroit que cette plainte satirique est celle d'une femme? On conviendra qu'il est très-possible qu'une femme auteur ne soit qu'une *pédante*; mais on assurera qu'on peut *écrire sur l'éducation* sans être une mauvaise mère. [...] Que penser de celle qui, avec

¹⁴⁹ À ce sujet, voir chapitre 6, p. 406.

¹⁵⁰ Genlis, *Le petit La Bruyère*, op. cit., pp. 178-179.

cette opinion, fait imprimer ses ouvrages, et des ouvrages du genre le plus frivole? Est-ce que donc son imagination qui l'emporte? point du tout; cette imagination parfaitement calme ne produit et n'enfante rien, elle emprunte toutes ses idées des autres. Quand on n'a pas le talent d'inventer, on pourroit s'épargner la peine, *le tort et le ridicule d'écrire*.

Dans *l'Influence des femmes sur la littérature* (1811), dix ans plus tard, discutant cette fois-ci du roman *Amélie Mansfield* (1802), Genlis précise sa pensée sur Cottin :

Madame Cotin [sic] commence ainsi l'avertissement de cet ouvrage : « J'ai dit dans *Malvina* qu'une femme étoit répréhensible lorsqu'elle faisoit imprimer ses productions »¹⁵¹. Si l'auteur n'eût dit que cela, on eût pu lui répondre que cette sentence est étrange dans la bouche d'une femme auteur; que d'ailleurs on n'est *répréhensible*, en publiant ses productions, que lorsqu'oubliant les vrais principes de la morale, on a le projet de représenter comme des êtres sublimes et célestes des personnages souillés par des égaremens déplorables, et des héroïnes qui, n'ayant pour tout sentiment qu'un amour effréné, finissent par se tuer. Mais madame Cotin [sic] a fait une satire des femmes auteurs beaucoup plus amère; elle ajoute que se faire imprimer est pour les femmes *un tort et un ridicule, qu'une femme qui se jette dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante, qu'il semble que le temps qu'elle donne au public est toujours pris sur ses devoirs*. Ce morceau, fort extraordinaire lorsqu'il est fait par une femme qui a consacré toute sa vie à écrire des romans, est terminé par une critique plus dure encore contre *les femmes* qui ont écrit sur l'éducation : tout cela est singulier¹⁵².

Pour Genlis, c'est donc Cottin qui est répréhensible, pour le manque de morale dont elle fait preuve dans ses romans, en exposant des héroïnes tourmentées par les élans passionnels, et non l'ensemble des femmes auteures. Elle souligne du même coup l'énorme paradoxe de la romancière qui prescrit aux femmes de ne pas écrire.

¹⁵¹ Genlis omet ici de mentionner que Cottin, immédiatement après cette phrase, cherche à en amoindrir la portée, en mentionnant « qu'il était déplacé [d']établir [cette observation] dans un ouvrage que je livrais au public : je contrariais le précepte par l'exemple ». [Cottin, Sophie], *Amélie Mansfield*, Paris, Maradan, 1802, p. vii. Pour davantage de détails sur la perception de la gloire littéraire féminine par Sophie Cottin, voir notamment : Cusset, Catherine, « Rousseau's Legacy : Glory and Fertility at the End of the Eighteenth-Century. The cases of Sophie Cottin and Elisabeth Vigée-Lebrun », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 401-418. Pour une analyse croisée de la perception de la morale chez Genlis et Cottin, voir : Stewart, Joan Hinde, *Gynographs : French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993, pp. 187-198.

¹⁵² Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811, pp. 363-364.

La position jugée méprisante de Cottin à l'égard des femmes auteures n'est manifestement pas le seul grief majeur qui suscite l'opposition de Genlis. En effet, si Sophie Cottin condamnait dans *Malvina* les femmes qui écrivaient sur l'éducation au lieu de consacrer leur temps à éduquer leurs propres enfants, il est difficile pour Genlis, qui a bâti une partie de sa carrière littéraire sur la publication ouvrages de pédagogie, de ne pas se sentir visée¹⁵³. Une réplique s'impose dès lors, aux yeux de Genlis, réplique qu'il importe de justifier aux yeux du public. Dans un cas comme dans l'autre, c'est pour elle-même que Genlis répond ici : d'une part, comme femme éducatrice qui se croit individuellement attaquée, et d'autre part, comme femme auteure, non seulement agacée par les propos déplorables d'une autre sur l'activité littéraire féminine, mais qui doit également justifier ses propres publications aux yeux du public.

Par ailleurs, suite à certains commentaires défavorables de la presse à la sortie de son *Influence des femmes sur la littérature* (1811), Genlis étant notamment accusée d'avoir émis des jugements perfides sur des femmes auteures, l'auteure publie la même année des *Observations critiques* qui lui permettent de répondre aux griefs des journalistes¹⁵⁴. Au sujet des reproches qui lui sont adressés face à sa dureté envers

¹⁵³ Genlis s'était également sentie personnellement visée par le personnage fictif de Mme de Gercourt, dévote et pédante, n'admettant comme seule passion que l'amour maternel, mise en scène dans le roman *Laure d'Estell* publié anonymement par Sophie Gay en 1802. Mme de Gercourt a par ailleurs été reconnue par des contemporains comme par la critique ultérieure comme étant le portrait de Genlis. Le célèbre critique littéraire du XIX^e siècle, Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), ajoute par ailleurs que Sophie Gay aurait créé ce personnage afin de réitérer sa sympathie envers Staël, qui suscite les foudres de Mme de Gercourt dans le roman (et de Genlis dans la réalité). Genlis fera quant à elle paraître anonymement une sévère critique de *Laure d'Estell* dans le *Journal de Paris*, qui ne fera que raviver la polémique. « Sur Laure d'Estell », *Journal de Paris*, 29 mai 1802, pp. 1539-1540. Néanmoins, dans cette critique, Genlis dit douter que l'auteur anonyme du roman soit une femme, et il n'y est nulle part fait mention de Sophie Gay. À ce sujet, voir : Sainte-Beuve, Charles-Augustin, « Madame Sophie Gay », *Laure d'Estell, par Sophie Gay. Œuvres complètes de Sophie Gay*, Paris, M. Lévy, 1864, pp. iv-v. Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924, pp. 55-59.

¹⁵⁴ Genlis, Félicité de, *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature au 19^{ème} siècle, ou réponse de Mme de Genlis à M. T. et NL., etc. sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : de l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, Paris, Maradan, 1811. À noter que « M.T. » réfère au critique littéraire Louis-Simon Auger (1772-1829).

Sophie Cottin, Genlis réplique en contre-attaquant : « Pourquoi aucun journaliste n'a-t-il été choqué de la manière étrange dont madame Cotin a, de gaîté de coeur, dans son roman de *Malvina*, attaqué toutes les femmes auteurs? car c'est leur caractère et leur conduite qu'elle attaque »¹⁵⁵. Genlis cite ensuite les passages où Cottin fustige les femmes qui écrivent et ajoute : « Si j'avois eu le malheur d'écrire de telles choses, quels cris on auroit faits sur mon *inconséquence, sur mon envie secrète, sur ma méchanceté!* et l'on aurait eu raison »¹⁵⁶. Encore une fois, Genlis se défend de sa dureté en invoquant son statut de femme auteure, et la juste offense qu'elle a pu ressentir face aux propos répréhensibles de Cottin. La stratégie vise ici à démontrer que Cottin a été, d'une certaine façon, encore plus dure envers Genlis elle-même, ce qui vient justifier sa réplique. Genlis se pose ainsi comme étant l'écrivaine la plus méritante de l'équation.

2.4. De l'émulation au plagiat

Les extraits cités précédemment mettent également de l'avant un autre important grief littéraire reproché par Genlis à Sophie Cottin, qu'elle accuse aussi d'avoir plagié dans *Malvina* son propre ouvrage, *Les Vœux Téméraires* (1798). D'abord dans *Le Petit La Bruyère* (1801), puis dans *De l'influence des femmes sur la littérature* (1811), Genlis expose point par point les passages qu'elle croit plagiés, et souligne que Cottin, de son vivant, ne s'est jamais défendue de cette accusation¹⁵⁷. Ce grief s'additionne donc aux problèmes précédemment décrits (image des femmes, attaques contre les femmes auteures, manque de moralité de Cottin) et Genlis, encore une fois, fait ici figure de victime, ce qui vient légitimer aux yeux du public son opinion négative au sujet de cette auteure.

Genlis revient par ailleurs fréquemment sur le thème du plagiat, défini dans ses *Mémoires* en 1825 comme étant « un honneur que l'on me fait sans cesse depuis quarante ans »¹⁵⁸. Les femmes de lettres, dans cette perspective, ne sont guère épargnées. Parmi elles, citons Amélie Suard, celle-là même dont Genlis avait pris la défense en

¹⁵⁵ Ibid., p. 77.

¹⁵⁶ Ibid., pp. 77-78.

¹⁵⁷ Genlis, *Le petit La Bruyère*, op. cit., pp. 180-181. Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., p. 359.

¹⁵⁸ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 6, p. 298.

1804. L'histoire ne s'arrête toutefois pas là, et notamment parce que Genlis et Suard font paraître des ouvrages sur des sujets similaires, et ce, dans des laps de temps rapprochés. La question de l'impact du marché du livre et de l'accueil fait aux ouvrages féminins semble donc directement lié aux controverses entre Suard et Genlis. En effet, cette dernière publie en 1810 *Mme de Maintenon peinte par elle-même*, alors que Genlis avait également fait paraître une nouvelle historique, suivie d'un précis biographique, sur la même Mme de Maintenon en 1806¹⁵⁹. Lorsque Genlis, dans ses *Observations critiques* (1811), doit se défendre de ne pas avoir mentionné l'ouvrage de sa contemporaine Amélie Suard dans son *Influence des femmes sur la littérature* (1811) - alors que Genlis avait clairement établi en introduction qu'elle ne discuterait que d'auteures décédées¹⁶⁰ -, elle revient sur l'épisode de sa défense de Suard en 1804, et affirme :

Il me semble que ce trait méritoit de la part de madame Suard un petit souvenir et une petite politesse d'auteur. Au lieu de cela, elle ne fait pas mention de moi dans son ouvrage; cependant, fidèle à la loi que je me suis imposée de ne jamais relever les injustices qui ne blessent que l'amour-propre d'auteur, je ne me plains point. Mais aujourd'hui le reproche étrange d'un de ses amis me force à répondre¹⁶¹.

Genlis autopromeut sa propre attitude « solidaire », tout en condamnant celle de Suard, qui n'a pas daigné en faire mention. Par ailleurs, Genlis, qui se dit « forcée à répondre » par les événements, doit ici promouvoir son propre ouvrage sur Mme de Maintenon, qu'elle juge meilleur que celui de Suard, et condamne dans ses *Observations critiques* le fait que Suard se soit basée sur ses propres recherches sans faire mention, ni de son ouvrage, ni de la « solidarité » dont elle a fait preuve en la soutenant face aux attaques de Feletz en 1804. Genlis reprochera également, dans plusieurs ouvrages et en

¹⁵⁹ Genlis, *Madame de Maintenon : pour servir de suite à l'histoire de la duchesse de la Vallière*, Paris, Maradan, 1806.

¹⁶⁰ Sandrine Aragon mentionne à cet effet que Genlis, dans *De l'influence de la littérature*, « ne cite pas d'auteurs de livres pédagogiques, sa spécialité, [puisqu']il faudrait qu'elle cite alors ses rivales, comme Mme d'Épinay. Ce silence est relevé et condamné par les journalistes de l'époque ». Aragon, Sandrine, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? Trois traités sur les femmes célèbres publiés par Mmes Galien, Briquet et Genlis », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen-Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 377.

¹⁶¹ Genlis, *Observations critiques*, op. cit., pp. 67-68. Cet ami de Suard est le critique Louis-Simon Auger.

particulier dans ses *Mémoires*, à d'autres femmes auteures de s'être inspirée de ses écrits de très près, voire de l'avoir plagiée, parmi lesquelles Staël et Beaufort¹⁶².

Staël devra également se défendre, en 1803, de telles accusations devant son amie la romancière Juliane de Krüdener (1764-1824), cette fois-ci dans sa correspondance, et non pas dans des documents publiés : « Il est très vrai que c'est votre danse¹⁶³ qui m'a donné l'idée de celle de Delphine. Il n'y a pas de mal à cela, ce me semble. Je n'ai d'ailleurs éprouvé aucun changement dans ma disposition pour vous, et plus je vous verrais plus il me serait impossible de cesser de vous aimer »¹⁶⁴. Quant à elle, Constance de Salm a également été accusée par l'écrivaine Fanny Raoul (1771-1833), son ancienne protégée, d'avoir rendu possible le plagiat de sa pièce *La tyromanie*¹⁶⁵. Ainsi que le mentionne Jacqueline Letzer, les amis de Salm l'ont dissuadée

¹⁶² Pour ce qui est de Staël, Genlis l'accuse d'avoir repris, dans *Dix années d'exil*, une réflexion exposée dans son *Histoire de Henri le grand* (1815), selon laquelle Henri IV serait le plus français de tous les rois. Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, pp. 205 et 353. Genlis affirme également qu'une scène de *Corinne* est presque intégralement copiée de l'un de ses propres romans. Genlis, *Mémoires*, vol. 6, pp. 351-352. Sur Beaufort, Genlis affirme : « Madame d'Hautpoul eut la bonté de venir me voir : elle est très-aimable; elle s'occupoit alors de faire des extraits historiques pour la jeunesse. Elle me demanda de lui faire un plan de lecture pour cet ouvrage; je lui répondis que j'en avois donné un dans *Adèle et Théodore* : elle m'a dit qu'elle le reliroit et en profiteroit, ce qui me fit sourire, parce que j'imaginai que ce plan seroit copié sans me citer. C'est un honneur que l'on me fait sans cesse depuis quarante ans ». Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 6, p. 298. Sur la relation entre Genlis et Beaufort, voir également chapitre 6, p. 407.

¹⁶³ Au sujet de la fameuse danse de Delphine, Béatrice Jasinski souligne que Juliane de Krüdener s'est rendue célèbre, non seulement par ses ouvrages, mais également par ses talents de danseuse en société. Voir *infra*, p. 565.

¹⁶⁴ Staël, Germaine de, Genève, Krüdener, Juliane de, [s.l.], 1 février [1803], *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962-, tome 4, vol. 2, p. 590. Jansinski précise toutefois que Krüdener était en réalité fière et « flattée d'avoir inspiré la scène de la polonaise dansée par la séduisante Delphine; elle ne manquait pas d'en informer ses correspondants et d'en tirer quelque gloire » (*Ibid*, p. 590). Sur les relations amicales et houleuses entre Staël et Krüdener, voir également : Ley, Francis, *Bernardin de St-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant et Mme de Krüdener (d'après des documents inédits)*, Paris, Aubier, 1967.

¹⁶⁵ Il semble qu'en 1813, Fanny Raoul ait confié le manuscrit de sa pièce à Salm. C'est alors que Salm était en possession du manuscrit que celui-ci aurait été plagié, non par Salm elle-même, mais plutôt par un de ses amis, dont le nom ne nous est pas connu. Notons que selon le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Salm aurait revu avant publication en 1801 l'ouvrage de Fanny Raoul, *Opinion d'une femme sur les femmes*

de se lancer dans une défense publique, l'accusation initiale de Raoul n'ayant par ailleurs fait l'objet que de racontars de salons¹⁶⁶.

2.5. Se défendre, ou ne pas répondre?

Si Constance de Salm fera le choix de ne pas se lancer dans une polémique publique avec Fanny Raoul, si Marie-Émilie de Montanclos tient à ne pas relancer le débat avec Mme de Laisse, Germaine de Staël, fréquemment attaquée par Félicité de Genlis, choisira également de ne pas répondre à ses nombreuses critiques. Ainsi que le mentionne sa cousine et amie Adrienne Necker de Saussure (1766-1841), qui souligne sa « longue patience envers Mme de Genlis », Mme de Staël avait l'habitude de dire à propos de cette dernière : « elle m'a attaquée, [...] je l'ai louée : c'est ainsi que nos correspondances se sont croisées »¹⁶⁷. Il semble toutefois que cette Staël ait été particulièrement outrée des attaques de Genlis contre sa mère, l'écrivaine Suzanne Necker (1737-1794)¹⁶⁸, attaques qui auraient selon Adrienne Necker de Saussure suscité chez Staël « la plus forte irritation que je l'aie vu éprouver. *S' imagine-t-on, disoit-elle, parce que je m'abandonne moi-même, que je ne défendrai pas ma mère? Que madame de Genlis s'en prenne à mes ouvrages, à ma personne tant qu'elle voudra, les uns sont là pour se faire lire, l'autre pour se faire aimer ou craindre. Mais ma mère morte, ma mère qui n'a plus que moi dans le monde pour prendre son parti!* »¹⁶⁹.

Toujours selon Necker de Saussure, Staël a toutefois persisté dans sa décision de ne pas répondre à Genlis, suite à la pression de ses amis qui lui font valoir que le jeu n'en valait pas la chandelle. Gabriel de Broglie et Florence Lotterie croient toutefois que

(Paris, Giguet, 1801). Barbier, Antoine-Alexandre et Joseph-Marie Quérard, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, Féchoz et Letouzey, 1882, tome 3, p. 712. Sur la relation Pipelet Salm/Raoul, voir : Letzter, Jacqueline, « Making a Spectacle of Oneself : French Revolutionary Opera by Women », *Cambridge Opera Journal*, vol. 11 (1999), p. 219.

¹⁶⁶ Ibid.

¹⁶⁷ Necker de Saussure, Albertine, *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*, Paris, Treuttel et Würt, 1820, p. ccxxxvi. Staël avait effectivement loué Genlis dans *De la littérature* (1800). Voir ce chapitre, p. 274.

¹⁶⁸ Voir chapitre 6, p. 418.

¹⁶⁹ Necker de Saussure, *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*, op. cit., p. ccxxxvi.

le régime napoléonien (1799-1815), défavorable à Staël, fragilisait en soi sa position face à Genlis, protégée par Napoléon, ce qui empêchait par le fait même toute forme de réplique¹⁷⁰. Broglie mentionne également le respect inhérent que Staël éprouve face à l'âge, le prestige, la réputation, les relations et les talents de Genlis, ce qui pourrait également expliquer partiellement son attitude cordiale¹⁷¹. Il est également à se demander si la propre dénonciation par Staël du manque d'entraide des femmes face à celles qui cultivent les lettres, analysée plus haut, n'a pas joué un rôle dans sa décision de ne pas répondre publiquement à Genlis. Notons toutefois que Staël, si elle n'attaquera jamais ouvertement Genlis dans des publications, se permettra toutefois quelques critiques dans sa correspondance. Ainsi, lors de la publication de *Mme de Maintenon peinte par elle-même* (1810) d'Amélie Suard, Staël avoue à cette dernière préférer son ouvrage à celui de Genlis¹⁷². Néanmoins, cette petite pique, dans le cadre d'une correspondance privée, n'est rien en regard de l'animosité publique de Genlis à son endroit¹⁷³.

L'attitude cordiale de Staël, qui s'inscrit également dans un contexte politique qui lui est *a priori* défavorable, ne représente toutefois pas la norme. En effet, ainsi que nous l'avons vu, Carolina Lattanzi choisit de répondre, quoique courtoisement, aux allégations de Sophie de Renneville, tout comme Genlis se défend face aux sous-

¹⁷⁰ Broglie, *Madame de Genlis*, op. cit., p. 371. Florence Lotterie mentionne également l'aspect éminemment politique de la querelle entre Staël et Genlis. Selon Lotterie, Napoléon aurait été enchanté des attaques de Genlis contre Staël, et l'aurait encouragée dans cette voie. Lotterie, « Autorité ou repentir ? », op. cit., p. 46. Néanmoins, ainsi que le soulignent Benedetta Craveri, l'historiographie récente sur Genlis cherche à relativiser sa soi-disant fidélité à Napoléon, et à faire valoir leur communauté de vues conservatrices et leur critique commune des philosophes et des auteur-e-s qui leur sont associé-e-s, au-delà du simple opportunisme politique. Craveri, Benedetta, « Mme de Genlis et la transmission d'un savoir-vivre », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 118.

¹⁷¹ Broglie, *Mme de Genlis*, op. cit., p. 371.

¹⁷² Staël, Germaine de, Coppet, Suard, Mme [Amélie], [s.l.], 11 mars [1810], tome 7, pp.125-126, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962 - , tome 7, pp. 125-126.

¹⁷³ Dans une étude comparée sur les idées de Genlis et de Staël, Machteld de Poortere mentionne même que Staël « contribuait à propager les ouvrages de sa rivale en les offrant à ses amis ». De Poortere, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, op. cit., p. 4.

entendus de Cottin à son endroit, tandis que Mme de Laisse réfute la critique de Montanclos. Notons que toutes ces auteures ont fait paraître leurs réponses dans des délais extrêmement serrés, allant de quelques semaines à quelques mois de décalage avec la critique initiale. En contrepartie, Constance de Salm, qui se croit lésée par Genlis dès 1825, ne répondra que près de quinze années plus tard, dans le cadre de l'édition (avortée) de sa *Correspondance générale*. En effet, au bas d'une lettre que lui avait adressée Genlis, Salm insère une notice où elle règle *a posteriori* ses comptes avec la célèbre femme de lettres :

Je n'ai que peu de choses à dire ici de Mme de Genlis, ne l'ayant connue que par ses ouvrages, et aussi par ses opinions qui sont si différentes des miennes, que cette raison m'a toujours fait éviter de me trouver avec elle. Je craignais que, si par hasard, elle venait à dire de ces choses qui me révoltaient dans ses ouvrages, je ne m'emportasse malgré moi, et ne me laissasse aller à répondre quelque mot dur ou fâcheux ce qu'à la suite, je me serais reproché; car outre les égards que méritent son âge et sa réputation, j'ai fait de tout temps beaucoup de cas de son talent. Je sens même, comme femme, combien elle a dû avoir d'obstacles à vaincre, et quel courage il lui a fallu pour acquérir la renommée dont elle jouit. Ces motifs m'ont fait saisir avec plaisir l'occasion de lui écrire, et de la remercier, comme on l'a vu, de plusieurs citations de nos vers qu'elle avait faites dans ses ouvrages. [...] Elle dit un mot dans ses mémoires de la lettre que je lui ai écrite et qui paraît l'avoir flattée; mais elle y a ajouté une note entièrement fautive et malveillante sur mon premier mariage, dans laquelle mon nom même est défiguré. J'ai dédaigné cette misérable calomnie qui aura tenu sans doute à mes opinions connues [...]. Je suis convaincue que le genre d'estime que me valait mon talent, et qu'elle aura mieux connue encore à Paris que chez l'étranger, aura contribué à cette espèce d'avidité envieuse qui était dans son caractère comme dans celui de tous les dévots et qui lui a fait trouver ce moyen innocent de me dénigrer¹⁷⁴.

Cette « misérable calomnie » à laquelle Salm dit avoir choisi de ne pas répondre en 1825, année de la publication des *Mémoires* de Genlis, n'émane toutefois pas de Genlis elle-même, mais bien d'une note biographique insérée par l'éditeur, ou du moins, présentée comme telle dans l'ouvrage¹⁷⁵. Notons d'ailleurs que si Salm se présente comme

¹⁷⁴ [voir notes de Salm à la fin de la lettre suivante :] Genlis, Félicité de, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 9 juin 1820, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 6 « Correspondance particulières et générale... », fasc. « no. 2: 1815-1821, copies de lettres à voir et à choisir pour l'impression (finissant la troisième époque) ».

¹⁷⁵ Voici le passage qui semble avoir provoqué les foudres de Salm : « Née en 1767, à Nantes, mademoiselle Constance Théis vint à Paris où elle épousa, en 1789, M. Pipelot [sic], chirurgien accoucheur. Bientôt le nom de la femme devint plus célèbre que celui

empressee auprès de Genlis, reconnaissant ses mérites, son talent, saluant la femme auteure âgée et illustre, elle affirme également avoir cherché à éviter toute forme de confrontation avec elle. Ces observations généreuses et *a priori* sincères de Salm, visent, d'une part, à reconnaître les mérites de Genlis, mais également à rendre encore plus odieuses les soi-disant perfidies de cette dernière. Salm se pose donc en tant que défenderesse plutôt que d'attaquante. Le « moyen innocent de me dénigrer », choisi par Genlis dans le cadre de la publication de ses *Mémoires*, ne fait donc que rehausser la grandeur d'âme de Salm. La soi-disant victime choisit initialement de ne pas répondre à Genlis en 1825, mais le fait toutefois à la fin des années 1830, soit près d'une décennie après la mort de cette dernière.

Cette citation, où plusieurs stratégies de gestion des dissensions entre femmes auteures se confondent, laisse toutefois à penser que c'est la manière dont ces dissensions sont présentées qui constitue le nerf de la guerre, davantage que les faits eux-mêmes, puisque, comme nous l'avons vu, ces mêmes faits donnaient plutôt raison à Genlis, la faute incombant plutôt à son éditeur. Quoi qu'il en soit, s'il apparaît justifié aux yeux du public qu'une auteure réponde à une autre, le fait que la victime ne réponde pas, ou réponde plus tardivement, faisant montre de maturité davantage que de faiblesse, est aussi susceptible d'être utilisé stratégiquement afin d'obtenir la sympathie populaire.

3. Conclusion du chapitre

La rivalité, de l'avis des auteures étudiées, concerne davantage les femmes en général, que les femmes de lettres, qui cherchent plutôt à promouvoir un idéal de concorde entre elles, dans une perspective d'entraide et de cohésion. Néanmoins, ces discours dominants sur la jalousie soi-disant naturelle des femmes entraînent parfois les auteures à se méfier et à chercher à se distinguer les unes des autres, recréant ainsi cette culture de dissensions qu'elles condamnent justement. Chose certaine, les écrivaines ne

du mari ». Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 6, pp. 229-230. Au contraire, Genlis, dans le corps du texte, n'affirmait rien de particulièrement répréhensible au sujet de Salm : « Je reçois une lettre charmante de madame la princesse de Salm, qui fait de si beaux vers; elle m'envoyait une épître d'elle, intitulée : *A un honnête homme qui veut devenir intrigant*. Elle désiroit que j'en parlasse dans mon petit journal intitulé *L'Intrépide* ». Ibid, pp. 229-230.

conçoivent que rarement que la rivalité entre femmes de lettres soit intrinsèque à l'activité littéraire féminine. Elles insistent plutôt sur le fait que ces rivalités sont construites et entretenues par le milieu littéraire. Le discours des rivalités intrinsèques entre écrivaines semble d'ailleurs rejeté au rancart par les auteures étudiées, au profit d'un idéal plus collaboratif.

Cela dit, une perspective en théorie critique quant à la culture de rivalité entre femmes auteures n'implique pas, de l'autre côté du spectre, que les écrivaines soient toutes amies, solidaires et promptes à s'entraider. Du discours à la pratique, il y a d'ailleurs un pas que toutes ne franchissent pas. L'idéal de concorde, promu par l'ensemble des auteures à l'étude, n'est par ailleurs pas toujours respecté. Mais cet idéal est suffisamment présent pour que les écrivaines sentent le besoin de justifier de manière détaillée, auprès du public, le fait qu'elles puissent éprouver des problèmes avec une autre femme auteure, et qu'elles usent de ménagements dans cette perspective.

En effet, les écrivaines portent une attention particulière à ne pas sembler être celles qui attaquent les premières, cherchant à faire figure de victimes davantage que d'agresseuses, lorsque des conflits les opposent à d'autres femmes auteures. Elles créent ainsi deux catégories de femmes de lettres : celles avec lesquelles il convient d'entretenir de bonnes relations, et celles qui ne méritent pas cette considération, parce qu'elles ont déjà manqué à leurs devoirs envers une collègue, ou envers l'ensemble des femmes de lettres. Cette stratégie vise pour les auteures concernées, non seulement à se justifier aux yeux du public, mais également, d'une certaine façon, à renforcer la cohésion entre les femmes auteures du premier groupe. Les écrivaines cherchent donc à se distinguer, d'une part, des femmes en général, qui n'appuieraient pas leur activité littéraire, et d'autre part, des femmes auteures qui entretiennent des rivalités avec d'autres écrivaines. Elles sont également plus portées à appuyer des auteures qui leur ressemblent, et qui partagent bon nombre de leurs idées.

Les Italiennes, nous l'avons vu, sont beaucoup moins portées que les Françaises à exposer à la face du public leurs dissensions avec d'autres femmes auteures, cherchant plutôt à limiter l'impact de leurs dissensions, certes existantes, notamment dans le cas des improvisatrices, mais gérées de manière beaucoup moins éclatante. Il faut également

mentionner la présence en Italie, d'une importante culture d'amitié entre gens de lettres, contrairement à la culture de controverses littéraires et à l'esprit de parti qui font rage en France¹⁷⁶. Le fait que le marché littéraire y soit davantage développé, et que les auteures – et plus particulièrement les romancières – y soient directement en compétition entre elles, et ce, particulièrement lorsqu'elles publient au même moment sur des sujets analogues, n'est d'ailleurs pas étranger aux querelles plus nombreuses identifiées en France. Ce marché étant considérablement moins développé en Italie, il n'est donc pas étonnant de constater qu'un tel contexte semble favorable à l'aplanissement des tensions entre femmes auteures, peut-être moins prompts à se sentir menacées les unes par les autres, à l'exception des improvisatrices, à la fois concernées par le désir de gloire et celui de vivre de leur art. Néanmoins, le fait que l'ensemble des Italiennes à l'étude, improvisatrices ou non, aient émis des discours sur les rivalités féminines dans le milieu littéraire démontre en soi que les nécessités pécuniaires ne sont pas seules en cause, puisqu'il ne saurait être question pour les non-improvisatrices de faire de l'argent avec leurs publications en Italie. Le marché, qui joue certes un rôle important, doit donc dans leur cas être pris en considération avec d'autres facteurs, tels que la quête d'une gloire littéraire non monnayable, de même que le souhait de présenter un front uni.

Du côté de la France comme de l'Italie, la presque totalité des discours appelant de manière fervente à la cohésion entre les femmes auteures sont émis entre 1795 et 1804, période critique s'il en est pour l'autorat féminin, dans le contexte des débats réactualisés par Écouchard Lebrun (1729-1807), Sylvain Maréchal (1750-1803) et les critiques virulentes de *Delphine* (1802), discours examinés au chapitre 2. En ce temps de crise politique et littéraire, les auteures sont davantage portées à se serrer les coudes. Par ailleurs, le lien entre les débats littéraires et politiques sur les femmes au début du XIX^e siècle, et son incidence sur la manière de dépeindre les relations entre auteures, a été mis en évidence par Elizabeth Eger, pour l'Angleterre. Cette dernière démontre en effet que les discours masculins sur les soi-disant rivalités entre les écrivaines participant au *Bluestocking circle*, extrêmement surfaites, sont utilisés dans le milieu politique comme

¹⁷⁶ Grew, « Finding Social Capital », op. cit., pp. 86 et 91. À ce sujet, voir également ce chapitre, p. 234 et le chapitre 6, p. 459.

culturel, afin de mettre de l'avant la mesquinerie/violence des femmes entre elles, et pour proclamer la « fin de leur règne » au début du XIX^e siècle¹⁷⁷.

Dans ce contexte hostile, il importe d'une part pour les femmes auteures de projeter une image d'unité. D'une part, un ensemble composite de facteurs, impliquant le souci de se démarquer (particulièrement dans des contextes d'activités/publications analogues, et de partage d'un marché), la quête de la célébrité et des inimitiés personnelles et littéraires, jouent des rôles importants dans la configuration des relations entre femmes, particulièrement en France, et viennent, en quelque sorte, fragmenter cet idéal de concorde. Ainsi, Staël, Genlis, Salm, Montanlos, Caminer et Lattanzi tiennent à justifier auprès du public leurs désaccords avec certaines femmes auteures, en tentant d'amoinrir la portée de ceux-ci, et en cherchant également à bien se faire valoir individuellement. Elles soulignent par ailleurs fréquemment que, malgré des désaccords majeurs entre elles-mêmes et une seconde auteure, cette dernière mérite leur respect en tant que femme active dans l'univers littéraire; les dissensions individuelles semblent dans ces cas s'effacer, au profit d'une cohésion groupale.

C'est probablement cet aspect qui distingue le plus les dissensions entre femmes auteures, de celles entretenues entre hommes de lettres. Les auteures réagissent à la manière dont elles sont, comme femmes, dépeintes dans le milieu littéraire, et sont conscientes de l'importance des discours sur les rivalités entre auteures. Ainsi, dans ce contexte discursif, et particulièrement en temps de crise, les auteures sont amenées à se défendre, en tant que femmes et auteures, et ce même si elles ont des différents d'ordre littéraire ou personnel. Ce procédé, identifiable chez les auteures sélectionnées, a également été mis en évidence par Suzan Van Dijk. Cette dernière montre que la traductrice et romancière néerlandaise Elisabeth Bekker Wolff (1738-1804), de même que la romancière française Françoise de Graffigny (1694-1758), n'hésitent pas à louer publiquement et dans leurs correspondances des auteures qu'elles n'apprécient pas particulièrement, ou avec lesquelles elles entretiennent d'importants désaccords, et ce,

¹⁷⁷ Eger, Elizabeth, « The Blustocking Legacy », dans Elizabeth Eger et Lucy Peltz, dirs., *Brilliant Women : Eighteenth-Century Bluestockings*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008, pp. 127-129.

justement sur la base de leurs accomplissements en tant que femmes dans un univers littéraire hostile, un procédé qui sera examiné plus en détail au chapitre 6¹⁷⁸. Parallèlement, si les auteures sélectionnées cherchent à subvertir le discours des rivalités en mettant de l'avant un idéal de concorde entre femmes auteures, cet idéal ne franchit pas toujours le cap de la pratique. Les modèles de gestion des dissensions entre femmes auteures mettent en évidence, d'une part, la volonté de cohésion du groupe, et d'autre part, les difficultés posées pour des femmes actives dans le milieu littéraire, à résoudre leurs différends sans pour autant remettre en question cette cohésion, et en cherchant à s'autopromouvoir dans cet exercice. Les tensions entre leurs intérêts partagés de légitimation de l'activité littéraire féminine, qui passe par le refus des rivalités, et les intérêts individuels des auteures, posent conséquemment de sérieux défis à la construction de stratégies propres à la communauté des femmes auteures et à la défense de l'autorat féminin.

¹⁷⁸ Au sujet de Bekker, traductrice de Genlis, Suzan Van Dijk souligne que plus Bekker connaît Genlis et moins elle semble l'apprécier. Si Genlis est adulée dans la préface de la traduction néerlandaise d'*Adèle et Théodore* (1802), ses préfaces aux traductions du *Petit La Bruyère* (1801) et des *Mères rivales* (1801) montrent un visage plus critique de Bekker face à Genlis. Mais si Bekker affirme que Genlis manque parfois de profondeur de réflexion, elle continue tout de même dans ses préfaces à la défendre contre les attaques dont elle fait l'objet en tant que femme et auteure. Van Dijk, Suzan, « Madame de Genlis traduite par Elisabeth Bekker : transfert culturel ou participation à un même mouvement international? », dans Christine Lombez et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 63-74. Au sujet de la romancière Françoise de Graffigny (1695-1758), Van Dijk mentionne : « Elle se sent bien différente de Mmes Lévêque et de Villeneuve, et même de celles dont elle reconnaît qu'elles font honneur aux femmes : Mmes Du Bocage et Du Châtelet ». Cette dernière, après une amitié initiale, passe de « belle dame » à « mégère » dans la correspondance de Graffigny. Néanmoins, la romancière se montre enchantée de la réception d'Émilie du Châtelet (1706-1749) à l'Académie des sciences de Bologne : « j'en suis bien aise pour l'honneur des femmes ». Van Dijk, « Les femmes se lisaient-elles? », op. cit., pp. 139 et 145.

Chapitre 5: « Puisque la France regarde désormais l'Italie de haut » : l'impact de la nation sur les relations entre auteurs

0. Introduction

La période 1770-1840 est généralement considérée comme névralgique en ce qui a trait au développement graduel des patriotismes et nationalismes¹. La Révolution française, les guerres révolutionnaires qui s'ensuivent et les invasions napoléoniennes ont, en effet, un impact marqué sur l'éveil national des pays conquis. Pour ce qui est de la France, David Bell a démontré avec brio que le processus d'intégration nationale est déjà bien amorcé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et culminera avec la Révolution française². L'Italie est, quant à elle, divisée et morcelée tout au long de la période, situation qui fait néanmoins naître un désir croissant d'unification nationale, se soldant par la réunification territoriale en 1861. Ce processus graduel, le long *Risorgimento*³, se superpose justement à la période à l'étude. L'invasion française de

¹ Le « nationalisme » sera ici défini comme une « communauté imaginée », pour reprendre les mots de Benedict Anderson, définie par l'appartenance à un groupe, la nation, partageant une langue, une culture et faisant preuve d'aspirations communes sur cette base. Le nationalisme, pendant la période à l'étude, est défini par ses visées politiques, se présentant comme un processus nécessaire à la survie de la nation, soit par le biais de la reconstruction, de la régénération, ou de la cohésion sociale. Le « patriotisme », quant à lui, fait appel à l'attachement à son territoire/région d'origine ou d'existence, et à un sentiment d'appartenance créé sur cette base. Bell, David, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1800*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2003 [2001], p. 5. Anderson, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 2006 [1983]. Hobsbawm, Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780 : programme, mythe et réalité*, Paris, Gallimard, 1992 [1990].

² À ce sujet, voir : Bell, *The Cult of the Nation in France*, op. cit.

³ Le *Risorgimento* a jusqu'à récemment été conceptualisé uniquement comme un processus politique d'unification nationale, et conséquemment, circonscrit des années 1830-1840 à la réunification territoriale de 1861. Des historien-ne-s tels que Gilles Pécout, Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg ont, dans les deux dernières décennies, privilégié la définition d'un long *Risorgimento*, non seulement politique, mais également culturel. Ginsborg mentionne par ailleurs que les conceptualisations du *Risorgimento* par les historien-ne-s sont toujours instables, celui-ci débutant parfois aussi tôt qu'en 1770 – étant lié au réformisme italien associé aux Lumières – ou avec le congrès de Vienne de

l'Italie, déjà partiellement dominée par l'Autriche et l'Espagne au XVIII^e siècle, suscitera une pénétration des idées révolutionnaires pendant le *Triennio* (1796-1799), mais également un certain ressentiment de la population face aux envahisseurs, événements qui favoriseront par ailleurs la pleine émergence du nationalisme italien au XIX^e siècle.

Ces développements politiques influencent la sphère culturelle, les réseaux internationaux d'intellectuel-le-s et les principes qui les sous-tendent. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le cosmopolitisme, l'une des valeurs centrales de la République des lettres, favorise les échanges entre les lettré-e-s de différents pays. Krzysztof Pomian et Anne Goldgar constatent toutefois une « nationalisation » de la République des lettres dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ses visées paneuropéennes y étant moins marquées que lors des siècles précédents, et le cadre national des échanges devenant désormais dominant⁴. Cette nationalisation des réseaux érudits s'accélère au début du XIX^e siècle, dans le contexte de l'émergence des nationalismes⁵.

Par ailleurs, si aux XVI^e et XVII^e siècles, Rome et Paris sont perçues par les contemporains comme pôles complémentaires de la République des lettres⁶, la

1815. Pécout, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, 2^{ème} éd. française revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2004 [1997]. Banti, Alberto Mario et Paul Ginsborg, *Storia d'Italia. Vol. 22 : Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007. Ginsborg, Paul, « Romanticismo e Risorgimento : l'io, l'amore e la nazione », dans *Storia d'Italia*, op. cit., pp. 5-68. Pour un regard sur l'évolution historiographique dans la conceptualisation du *Risorgimento*, voir : Rao, Anna Maria, « Lumières et révolution dans l'historiographie italienne », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 334 (2003), pp. 83-104.

⁴ Pomian, Krzysztof, « République des Lettres : idée utopique et réalité vécue », dans Wladimir Bérélowitch et Michel Porret, dirs., *Réseaux de l'esprit en Europe : des Lumières au XIXe siècle*, Genève, Droz, 2009, pp. 261-282. Anne Goldgar a, quant à elle, démontré que l'idéal cosmopolite de la République des lettres résistait difficilement aux appartenances nationales relativement fortes des intellectuels qui la composent. Goldgar, Anne, *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995.

⁵ Jacob, Margaret C., *Strangers Nowhere in the World : The Rise of Cosmopolitanism in Early Modern Europe*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006, p. 144.

⁶ Fumaroli, Marc, *Rome et Paris, capitales de la République européenne des Lettres*, Hambourg, Verlag, 1999.

suprématie de Paris s'affirme graduellement et culmine aux XVIII^e et XIX^e siècles⁷. La France se présente alors comme la nation intellectuelle par excellence, même si l'Angleterre se positionne comme concurrente non négligeable. En contrepartie, la position occupée par la péninsule italienne dans l'imaginaire européen est ambiguë. D'une part, l'Italie est reconnue comme ayant exercé une influence marquante dans le développement de la pensée philosophique, littéraire et de la civilité européenne à l'époque moderne, notamment dans la foulée de la Renaissance, faisant ainsi figure de véritable « berceau artistique » occidental. L'Italie n'a jamais autant été visitée qu'au XVIII^e siècle, étant perçue comme le « musée de l'Europe »⁸ et demeurant l'une des destinations les plus populaires du *Grand Tour* pour les intellectuels français⁹. D'autre part, les voyageurs font circuler les stéréotypes négatifs à l'endroit des Italiens, perçus comme indolents, frivoles et efféminés, et remarquent que l'Italie des XVIII^e et XIX^e siècles est désormais en « déclin », sa gloire artistique et politique étant chose du passé¹⁰.

⁷ Van Damme, Stéphane, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005. Fumaroli, Marc, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001. Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996, p. 108. Pierre-Yves Beaurepaire souligne toutefois, sans la remettre en question, que la prépondérance de Paris et de la France était parfois contestée dans le milieu politique et culturel au XVIII^e siècle. Beaurepaire, Pierre-Yves, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Éditions Autrement, 2007.

⁸ Jonard, Norbert, *La France et l'Italie au Siècle des Lumières : essai sur les échanges intellectuels*, Paris, H. Champion, 1994. p. 12.

⁹ Rappelons l'importance du « voyage littéraire » dans la République des lettres de la seconde moitié du XVIII^e siècle – plus communément appelé le *Grand Tour* –, pratique pédagogique visant à former les intellectuel-le-s, artistes et gens cultivés, ceux-ci visitant les capitales culturelles et y faisant des rencontres, dans l'objectif de parfaire leur formation. Sur le *Grand Tour*, voir : Bertrand, Gilles, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008. Voir également les études rassemblées par : Findlen, Paula, Wendy Wassying Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

¹⁰ Ces stéréotypes ne sont pas sans se répercuter sur la perception des arts et de la littérature italienne à l'étranger. À ce sujet, voir : Casillo, Robert, *The Empire of Stereotypes : Germaine de Staël and the Idea of Italy*, New York, Palgrave Macmillan, 2006, particulièrement pp. 1-44. Yves Hersant fait, quant à lui, valoir le rapport ambivalent des Français avec l'Italie, la péninsule étant une destination de tourisme

Les contacts, directs ou indirects, entre gens de lettres français et italiens sont décrits par Françoise Decroisette comme étant « une constante de l’histoire culturelle des deux pays, avec, sans aucun doute, des périodes fastes et d’autres, moins fastes »¹¹. Françoise Waquet, qui a étudié les rapports intellectuels entre les hommes des Lumières français et italiens, dresse quant à elle un portrait plutôt sombre de ces contacts. En effet, Waquet observe une hiérarchie dans la perception des nations au sein de la République des lettres aux XVII^e et XVIII^e siècles, particulièrement visible dans les échanges fondamentalement inégalitaires entre la France et l’Italie. En contrepartie, Norbert Jonard est plus optimiste, mettant l’accent sur la dynamique d’aller-retour dans les échanges culturels entre les deux pays : la France est bien sûr prépondérante, mais l’Italie a joué un rôle appréciable dans la République des lettres européenne, rôle qui est remarqué et apprécié au-delà des Alpes¹². La perspective de Waquet est toute autre. Elle affirme que si l’Italie lettrée s’intéresse à la France, « le flux inverse est inexistant »¹³.

culturel extrêmement populaire – ce qui ne tarit pas au XIX^e siècle – mais suscitant des commentaires chauvins et souvent dépréciatifs de la part des Français, qui oscillent entre une vision positive et négative de l’Italie dans leurs écrits. Hersant, Yves, *Italie : anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1988, p. VII. Paula Findlen, dans son analyse des récits de voyage des étrangers en Italie au XVIII^e siècle, fait également valoir l’ambivalence du rapport de ces derniers avec l’Italie. Findlen, Paula, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », dans *Italy's Eighteenth Century*, op. cit., pp. 1-31. Sur l’impact des perceptions politico-nationales sur la réception des œuvres italiennes en France, voir notamment : Vegliante, Jean-Charles, « La réception de la poésie italienne au XIX^e siècle : une illustration du malentendu franco-italien », dans Jean-Charles Vegliante, dir., *La traduction-migration : déplacements et transferts culturels Italie-France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, L’Harmattan, 2000, pp. 97-124. Sur les stéréotypes associés à l’Italie et aux Italiens, voir également : Patriarca, Silvana, *Italian Vices. Nation and Character from the Risorgimento to the Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

¹¹ Françoise Decroisette, *La France et l’Italie : traductions et échanges culturels*, Caen, Université de Caen, 1992, p. 7.

¹² Jonard, *La France et l’Italie au Siècle des Lumières*, op. cit.

¹³ Waquet, Françoise, *Le modèle français et l’Italie savante : conscience de soi et perception de l’autre dans la République des lettres (1660-1750)*, Rome, École française de Rome, 1989, p. 202. L’étude de Waquet concerne la période 1660-1750. À notre connaissance, aucune recherche n’est à même de nous renseigner globalement sur les échanges culturels franco-italiens pendant la période 1770-1840. Néanmoins, des travaux parcellaires ont étudié la perception de certaines œuvres italiennes en France, et vice-versa. Voir notamment : Vegliante, « La réception de la poésie italienne au XIX^e siècle », op. cit., pp. 97-124.

Pour ce qui est des femmes plus spécifiquement, dans ce contexte de domination de la culture française, Michelle Perrot, Laetizia Panizza et Sharon Wood ont également souligné que si les Italiennes se tournent fréquemment vers la France, l'échange est toutefois inégal et manque de réciprocité¹⁴.

Toutefois, le problème principal, moins que l'inégalité ou l'égalité des échanges interculturels, demeure l'idée que les Français et les Italiens s'en font. Les premiers ont tendance à se montrer confiants en regard de l'hégémonie culturelle de leur nation, et les seconds, à dévaluer leur propre apport, voire à percevoir l'Italie, à l'exemple des étrangers, comme expérimentant un déclin culturel¹⁵. Et si les travaux de Waquet, Decroisette et Jonard se fondent principalement sur les échanges entre les hommes intellectuels, peu d'études se sont concentrées sur le rôle et/ou la perception des femmes à l'intérieur des réseaux internationaux de relations entre la France et l'Italie¹⁶. En

¹⁴ Perrot, Michelle, « Préface », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs., *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Colin, 1997, pp. iii-xi. Panizza, Laetitia et Sharon Wood, « Introduction », dans Panizza et Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, p. 5. Angus Martin a également documenté la popularité du roman français, en particulier chez les femmes, en Italie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Martin, « L'Italie et le roman français de la seconde moitié du XVIII^e siècle », dans *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. France et Italie dans la culture européenne. XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Slatkine, 1981, pp. 481-494.

¹⁵ Waquet, *Le modèle français et l'Italie savante*, op. cit. Bertrand, *Le grand tour revisité*, op. cit., pp. 383-389. Bizzocchi, Roberto, « Una nuova morale per la donna e la famiglia », dans Banti et Ginsborg, *Storia d'Italia*, op. cit., p. 77. Caesar, Anna Hallamore et Michael Caesar, *Modern Italian Literature*, Malden (MA), Polity Press, 2007, p. 2. Banti a également démontré l'intériorisation, par les Italiens, des perceptions négatives de leur nation par les étrangers, et l'importance de la domination française dans cette perspective. Banti, Alberto Mario, *La nazione del Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2000. Voir également : Patriarca, *Italian Vices*, op. cit., p. 243. Sur la pérennité des préjugés des étrangers sur l'Italie au XIX^e siècle, voir également : Luzzi, Joseph, *Romantic Europe and the Ghost of Italy*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008.

¹⁶ Sur les échanges entre femmes de lettres en France et en Italie, voir notamment : Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003. Lampron, Eve-Marie, « From Venice to Paris : Fame, Gender and National Sensibilities in Late Eighteenth and Early Nineteenth-Century Female Literary Networks », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 31-47.

contrepartie, les échanges féminins franco-britanniques et italo-britanniques ont été sensiblement mieux documentés¹⁷.

Pourtant, l'historiographie féministe met de l'avant, depuis les années 1980, la nécessité d'étudier le sexe/genre de concert avec d'autres marqueurs identitaires, tels que la nation, qui jouerait également un rôle important dans la construction de l'identité des femmes, et donc de celle des auteures¹⁸. Et si les quelques études sur les rapports internationaux entre femmes de lettres confirment l'influence des perceptions nationales sur les relations entre les auteures, ces analyses se concentrent toutefois presque exclusivement sur les rapports entretenus entre quelques individus, étudiant leurs influences littéraires inter-textuelles davantage que leurs contacts directs¹⁹. Nous avons vu dans les chapitres précédents que les écrivaines perçoivent qu'elles ont en commun un sexe/genre (femmes) et un statut/activité (l'autorat) qui les définissent. Il semble

¹⁷ Voir notamment : Agorni, Mirella, *Translating Italy for the Eighteenth Century : British Women, Translation, and Travel Writing, 1639-1797*, Manchester, St-Jerome Publications, 2002. D'Ezio, Marianna, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century », dans Brown et Dow, *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit., pp. 11-29. Walchester, Kathryn, *'Our Own Fair Italy' : Nineteenth Century Women's Travel Writing and Italy 1800-1844*, New York, Peter Lang, 2007. Craciun, Adriana, *British Women Writers and the French Revolution : Citizens of the World*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

¹⁸ Sur la pertinence d'étudier la nation de concert avec le sexe/genre dans l'analyse des relations entre femmes de lettres, voir : Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), p. 42. Katherine Binhammer et ses collègues, tout en soulignant l'intérêt de l'historiographie pour une théorisation littéraire du sexe/genre et de la nation, remettent toutefois en question le cadre national comme moteur d'étude des femmes dans l'histoire littéraire. Binhammer, Katherine, Susan Brown, Patricia Clements, Isobel Grundy et Jeanne Wood, « Introduction : Feminist Literary Historiography », dans Katherine Binhammer et Jeanne Wood, dirs., *Women and Literary History : 'For There She Was'*, Newark, University of Delaware Press, 2003, pp. 13-14. Pour une théorisation féministe sur l'intersection entre le sexe/genre et la nation, voir : Yuval-Davis, Nira, *Gender and Nation*, London, Sage Publications, 1997.

¹⁹ En plus des études citées ci-haut, voir notamment, pour des analyses de cas : Van Dijk, Suzan, « La préface comme lieu de rencontre : Madame de Genlis et sa traductrice hollandaise Élisabeth Bekker », dans Jan Herman, Mladen Kozul et Paul Pelckmans, dirs., *Préfaces romanesques*, Paris, Peeters, 2005, pp. 385-396. Goozé, Marjanne E., « Mimicry and Influence : The 'French' Connection and the Berlin Jewish Salon », dans Brown et Dow, *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit., pp. 49-71.

également primordial d'étudier l'impact d'autres marqueurs identitaires sur les relations qu'elles entretiennent entre elles. La nation tient ici un rôle prépondérant, et d'autant plus névralgique en regard des événements politiques lourds de conséquences qui surviennent en France et en Italie entre 1770 et 1840.

Pour ce qui est des réseaux entre femmes auteures, le réseau *New Approaches to European Women's Writing* (NEWW) mène depuis le début des années 2000 des recherches à caractère international, particulièrement riches en ce qui a trait à la réception (lecture, traduction et influences des œuvres des écrivaines par d'autres auteures à l'échelle européenne)²⁰. Si plusieurs études ont fait valoir la vitalité de la réception internationale des œuvres des écrivaines par d'autres femmes, ou présenté une vision généralement positive des rapports entre femmes auteures de nations différentes, d'autres mettent de l'avant une certaine prudence dans leur analyse de l'influence croisée du sexe/genre et de la nation dans les écrits et la configuration des réseaux féminins. En effet, Suzan Van Dijk avance prudemment que même si les femmes

²⁰ Il s'agit pour le NEWW de décloisonner l'histoire des femmes de lettres des cadres nationaux qui l'ont dominée jusqu'à récemment, et de tenter une approche internationale, transnationale et comparative, à partir de l'époque moderne, justement marquée par l'internationalisation des réseaux érudits et de circulation de l'imprimé. Sur la pertinence de l'étude des réseaux internationaux, voir notamment, parmi les nombreuses publications associées au réseau NEWW ou à ses membres : Van Dijk, Suzan, « Foreword », dans Suzan Van Dijk, Lia Van Gemert et Sheila Ottway, dirs., *Writing the History of Women's Writing : Toward an International Approach*, Amsterdam, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 2001, pp. ix-xxi. Van Dijk, Suzan, « Le roman : moyen de communication féminine », dans Pierre-Yves Beaurepaire, dir., *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002, pp. 209-221. Van Dijk, Suzan, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands. A Task for Historiographers », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 9-33. Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 129-145. Gilleir, Anke et Alicia Montoya, « Introduction : Toward a New Conception of Women's Literary History », dans Anke Gilleir, Alicia Montoya et Suzan Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back : Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Boston, Brill, 2010, pp. 1-20. Dow, Gillian, « Introduction : Women Readers in Europe », *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 1-14.

auteures des XVIII^e et XIX^e siècles semblent avoir une préoccupation marquée pour les autres écrivaines européennes, la nationalité semble néanmoins plus importante que le sexe/genre pour elles, les auteures suivant en cela les tendances politiques générales de leur époque²¹. Van Dijk remarquait par ailleurs, en 2004, que les études sur la réception internationale des femmes s'appuient généralement sur l'analyse de quelques individus²². Nous constaterons dans les pages qui suivent que l'étude des échanges d'un véritable groupe de femmes auteures, issues de deux nations – sous l'angle des relations/perceptions davantage qu'en termes de réception des œuvres – confirme les soupçons émis par Van Dijk en 2004. Ce procédé permet de dégager un portrait des échanges internationaux dans lequel la nationalité des femmes de lettres tient un rôle prépondérant.

Dans ce chapitre, nous étudierons les manières dont les perceptions nationales influencent les relations entre les femmes auteures. Dans le contexte politique et culturel de la période 1770–1840, marquée par une reconfiguration des relations internationales comme par l'émergence graduelle des patriotismes et nationalismes, il n'est pas étonnant de constater que la nation a une incidence importante sur les relations, perceptions et stratégies des femmes auteures. Si cette incidence se fait plus discrète dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle est particulièrement criante à partir de la Révolution française. Néanmoins, l'évocation de la nation et du nationalisme ne répond à aucune tendance nette; elle s'inscrit plutôt dans le cadre de diverses stratégies, appelées à changer en fonction des contextes politiques et culturels mouvants. Certaines auteures

²¹ Van Dijk, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands », op. cit., pp. 20-21. Sur les échanges inégalitaires entre femmes sur la base de leurs nationalités respectives, voir également : Goozé, « Mimicry and Influence », op. cit., pp. 49-71.

²² Van Dijk, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands », op. cit., pp. 21-22. L'ampleur et la richesse des sources répertoriées dans la base de données du NEWW (Women Writer's Database ; http://www.womenwriters.nl/index.php/Database_WomenWriters [page consultée le 29 novembre 2011]) a permis à la recherche d'effectuer un bond de géant en ce qui a trait à l'analyse des réceptions internationales des œuvres des écrivaines. Par ailleurs, la publication des actes du colloque « Women Telling Nations » du NEWW, tenu à Madrid du 11 au 13 novembre 2010, pourra également fournir d'autres perspectives sur l'intégration du sexe/genre et de la nation dans les œuvres des femmes de lettres des XVIII^e et XIX^e siècles, perspectives à même d'enrichir notre présente analyse.

ont d'ailleurs usé de stratégies contradictoires au cours d'une période donnée. La complexité de leurs discours reflète la désorganisation sociale accompagnant les reversements politiques. Pour bien cerner cette réalité, nous étudierons tout d'abord les contacts internationaux des auteures à l'étude et le rôle que l'identité nationale joue dans la configuration des relations entre écrivaines. Nous verrons que les échanges internationaux des Françaises et des Italiennes reflètent les positionnements hiérarchiques et les divisions des nations européennes dans l'univers politique et culturel de la période. L'influence cohésive des discours nationalistes entre compatriotes sera finalement détaillée²³.

1. Échanges internationaux

Les XVIII^e et XIX^e siècles se caractérisent par une amélioration des moyens de transport et de communication à travers l'Europe, permettant une meilleure circulation des documents comme des personnes²⁴ et favorisant ainsi les échanges entre gens de lettres. En ce qui a trait à la circulation des personnes, le voyage des savants et lettrés européens vers l'Italie (*Grand Tour*), facilité à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) qui annonce une ère de paix en Italie, a fait l'objet d'une attention historiographique soutenue depuis les années 1990²⁵. Dans ce

²³ Il ne s'agit pas ici de préciser la vision de la nation de chacune des douze femmes de lettres étudiées; à cet effet, il aurait fallu consulter l'ensemble de leurs écrits, et non pas seulement ceux qui témoignent de leur perception des écrivaines et de leurs relations avec leurs contemporaines. Sur la participation des femmes à la construction de l'identité nationale, voir notamment : Veauvy, Christiane, et Laura Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Colin, 1997. Pour l'Italie, voir les travaux de Simonetta Soldani, et en particulier : Soldani, Simonetta, « Italiane! Appartenenza nazionale e cittadinanza negli scritti di donne dell'Ottocento », *Genesis : rivista della Società italiana delle storiche*, vol. 1, no. 1 (2002), pp. 85-124. Soldani, « Donne della nazione. Presenze femminili nell'Italia del Quarantotto », *Passato e Presente*, vol. 46 (1999), pp. 75-102. Pour la France, voir notamment : Fiette, Susanne, *De mémoire de femmes. L'histoire racontée par les femmes de Louis XVI à 1914*, Paris, Perrin, 2002.

²⁴ Bertrand, *Le grand tour revisité*, op. cit., p. 12.

²⁵ Voir notamment : Findlen, Wassyng Roworth et Sama, *Italy's Eighteenth Century*, op. cit. Bertrand, *Le grand tour revisité*, op. cit.. Crotti, Ilaria, dir., *Il Viaggio in Italia : Modelli, Stili, Lingue*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1999. Wilton, Andrew et Ilaria Bignamini, dirs. *Grand Tour : the Lure of Italy in the Eighteenth-Century*, London, Tate Gallery Publications, 1996. Hersant, *Italie : anthologie des voyageurs français aux*

contexte s'opère également une certaine « démocratisation du voyage » à partir du XVIII^e siècle, notamment décrite par Yves Hersant²⁶. Gilles Bertrand démontre par ailleurs que les guerres révolutionnaires, et parfois paneuropéennes de la période 1791-1815, loin de signer un temps d'arrêt, ont plutôt favorisé une intensification des voyages vers l'Italie, qu'il s'agisse des militaires ou des émigré-e-s de la Révolution²⁷.

Bien qu'il soit reconnu que les hommes voyagent davantage que les femmes, le *Grand Tour* féminin a lui aussi fait l'objet d'un certain nombre d'études²⁸. Le voyage féminin a notamment été décrit comme un moyen privilégié pour les femmes de confronter – et même de publier à ce sujet – leur perception de la place des femmes dans leur propre pays, à partir de l'observation des autres²⁹. Il offre une occasion de rencontre virtuelle, mais également réelle, avec d'autres femmes. Or, ce dernier aspect semble avoir été davantage négligé par l'historiographie, si l'on excepte certains travaux

XVIIIe et XIXe siècles, op. cit. Pour une mise en perspective historiographique récente des travaux sur le *Grand Tour*, voir : Naddeo, Barbara Ann, « Cultural Capitals and Cosmopolitanism in Eighteenth-Century Italy : The Historiography and Italy on the Grand Tour », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2 (2005), pp. 183-199.

²⁶ Hersant, *Italie : anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, op. cit., p. x.

²⁷ Bertrand, *Le grand tour revisité*, op. cit., pp. 11-12. Voir également : Rao, Anna Maria, *Esuli : l'emigrazione politica italiana in Francia (1792-1802)*, Napoli, Guida Editori, 1992.

²⁸ Bourguinat, Nicole, dir. *Le voyage au féminin : Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008. Walchester, 'Our Own Fair Italy', op. cit. Hodgson, Barbara, *Les aventurières, XVIIe-XIXe siècle : récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002. Dolan, Brian. *Ladies of the Grand Tour : British Women in Pursuit of Enlightenment and Adventure in Eighteenth-Century Europe*, New York, Harper-Collins, 2001. Bohls, Elizabeth A., *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995. Sur le voyage des Italiennes à l'intérieur de la péninsule, voir : Ricorda, Ricciarda, « 'Al bel sesso ancora / piace la sempre variante errante vita' : viggiatrici italiane in Italia tra Sette e Ottocento », dans Crotti, *Il viaggio in Italia*, op. cit., pp. 105-130. Ricorda, « Travel Writing, 1750-1860 », dans Panizza et Wood, *A History of Women's Writing in Italy*, op. cit., p. 107-119.

²⁹ Walchester, 'Our Own Fair Italy', op. cit, tout le livre et en particulier p. 35. Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, op. cit., p. 12. Bourguinat, Nicole, « Voyage et genre : une interrogation renouvelée », dans Bourguinat, *Le voyage au féminin*, op. cit., pp. 7-18.

biographiques sur des voyageuses (telles que Germaine de Staël³⁰) et les études de Marianna d'Ezio et Mirella Agorni sur le voyage de femmes auteures britanniques en Italie, qui ont mis en lumière l'importance des réseaux et amitiés développés avec des femmes de lettres de la péninsule³¹.

Si l'amélioration des moyens de transport, de communication et la circulation accrue des documents et des personnes facilitent, en théorie, les échanges entre femmes de lettres, nous verrons en étudiant la teneur de ces échanges, et le contexte politico-culturel qui les surplombent, que la nation pose néanmoins un sérieux défi à la construction, au maintien et au rayonnement des relations entre femmes auteures de pays différents. L'ampleur et la diversité des sources étudiées (correspondances et documents publiés), émises par les douze écrivaines à l'étude, nous permettent de livrer une analyse à la fois quantitative et qualitative des échanges internationaux entre auteures. Il s'agit ici, d'une part, d'évaluer dans quelle mesure les femmes de nations différentes nouent réellement des contacts entre elles, et d'autre part, d'analyser le contenu de ces échanges, afin de déterminer l'incidence du marqueur identitaire national sur ceux-ci.

1.1. Survol des contacts

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le constater, les correspondances entre femmes auteures représentent des témoignages précieux, à même de nous renseigner non seulement sur la configuration des réseaux et relations, mais également sur le contenu des échanges. Les missives échangées entre écrivaines de nationalités différentes ont, conséquemment, fait l'objet d'une attention particulière, tant au niveau quantitatif que qualitatif. Il apparaissait d'abord intéressant de vérifier dans quelle mesure les écrivaines sont en correspondance avec des auteures étrangères.

³⁰ Balayé, Simone, *Les carnets de voyage de Mme de Staël. Contribution à la genèse de ses oeuvres*, Genève, Droz, 1971. Dejob, Charles, *Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814*, Paris, Armand Colin, 1890. Dans ces deux ouvrages, il est fait mention, l'espace de quelques pages, des contacts entre Staël et d'autres femmes à l'international.

³¹ d'Ezio, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers », op. cit., p. 11-29. Lampron, « From Venice to Paris », op. cit., pp. 31-47. Agorni, *Translating Italy for the Eighteenth Century*, op. cit.

Tableau 4 : Contacts épistolaires internationaux

	Auteures de la sélection	Nb d'étrangères / nb total de correspondantes / % ³²	Nationalités	Nb total de lettres avec des étrangères / total de lettres échangées avec des auteures / %	Nb de lettres avec des étrangères et portant sur leur(s) activité(s) littéraire(s) respectives ³³ / %
F r a n ç e	Staël ³⁴	15 / 22 (68 %)	3 Britanniques 5 Italiennes 7 Germaniques	97 / 123 (79 %)	17 (18 %)
	Salm	2 / 30 (7 %)	2 Britanniques	5 / 523 (1 %)	3 (60 %)
	Genlis	2 / 4 (50 %)	1 Britannique 1 Suisse	86 / 160 (54 %) [Sans Montolieu = 1 / 75 (1 %)]	8 (9 %) [Sans Montolieu = 1 (100 %)]
I t a l i e	Sulgher	1 / 9 (11 %)	1 Britannique	6 / 101 (6 %)	2 (33 %)
	Saluzzo	2 / 15 (13 %)	1 Française 1 Britannique	2 / 239 (1 %)	1 (50 %)
	Bandettini	2 / 9 (22 %)	1 Française 1 Britannique	3 / 105 (3 %)	3 (100 %)
	Albrizzi	3 / 12 (25 %)	2 Françaises 1 Britannique	8 / 49 (16 %)	4 (50 %)
		Total (sans doublons³⁵) = 22 correspondantes étrangères		Total (sans doublons) = 201 / 1237 (16 %) [sans Genlis/Montolieu = 116 / 1152 (10 %)]	Total (sans doublons) = 35 / 560 (6 %) [sans Genlis/Montolieu = 28 / 105 (27 %)] ³⁶

³² Pourcentage de la correspondance des auteures sélectionnées avec des écrivaines étrangères, en proportion avec le nombre total des missives échangées avec des femmes de lettres (compatriotes et étrangères confondues).

³³ Ex. : envois d'ouvrages, discussions sur leurs œuvres/leur carrière, discussions sur les courants littéraires, etc.

³⁴ Staël est ici considérée comme Française, ainsi que nous l'avons établi au chapitre 1, p. 74. Néanmoins, en prenant également en considération sa nationalité suisse, nous n'avons pas comptabilisé ses relations épistolaires avec d'autres Suissesses.

³⁵ Considérant que certaines des écrivaines sélectionnées ont correspondu, non pas uniquement avec d'autres auteures, mais aussi entre elles (ex. : Saluzzo et Bandettini, Staël et Albrizzi, etc.), nous nous sommes assurée que ces femmes et leurs missives ne soient prises en compte qu'une fois dans le décompte, de manière à éviter les doublons. De même, le calcul du nombre total de femmes étrangères ayant été en contact avec les douze auteures sélectionnées a pris en compte le fait que certaines auteures étrangères (ex. : Lady Sydney Morgan, 1776-1859) aient été en contact avec plus d'une écrivaine de la sélection.

³⁶ Dorette Berthoud compte 85 lettres échangées entre Genlis et la Suisse Isabelle de Montolieu (1751-1832). Or, elle ne mentionne pas la provenance de ces lettres, et ne les reproduit pas intégralement. Nous n'avons donc pas pu les consulter nous-mêmes, et ne

À l'égard de l'historiographie récente, qui a mis en évidence la vitalité des échanges internationaux, la relative faiblesse des contacts directs au niveau quantitatif – non seulement entre Françaises et Italiennes, mais également avec des écrivaines d'autres nationalités – a de quoi surprendre³⁷. Rappelons-nous que près de la moitié des femmes de l'échantillon (Germaine de Staël, Félicité de Genlis, Sophie Gay, Constance de Salm, Isabella Teotochi Albrizzi, Teresa Bandettini) ont voyagé en Europe, et auraient ainsi été à même d'y développer des contacts privilégiés avec des femmes de lettres étrangères, ce qu'elles ont par ailleurs fait, mais de façon généralement ténue, du moins, en regard des sources conservées et étudiées qui en témoignent³⁸. Cette relative faiblesse ressort encore davantage si nous comparons ces échanges avec l'ample correspondance entretenue avec les compatriotes. Les contacts internationaux ne représentent, ainsi que nous pouvons le constater à la lumière du tableau, qu'une mince

pouvons conséquemment pas discerner dans quelle mesure Genlis et Montolieu discutent de littérature, sachant toutefois qu'elles en font mention dans sept des lettres citées par Berthoud. Le nombre est certainement supérieur, mais nous ne disposons pas de preuves à cet effet, faute d'avoir pu consulter l'intégralité des missives. Pour plus de détails, voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Berthoud, *Le général et la romancière, 1792-1798 : épisodes de l'émigration française en Suisse d'après les lettres du général de Montesquiou à Mme de Montolieu*, Neufchâtel, Baconnière, 1959.

³⁷ Voir, par exemple : Hooock-Demarle, Marie-Claire, *L'Europe des lettres : réseaux épistolaires et construction de l'espace Européen*, Paris, A. Michel, 2008, pp. 295-305. Macedo, Ana Gabriela et Margarida Esteves Pereira, dirs., *Identity and Cultural Translation : Writing Across the Borders of Englishness. Women's Writing in English in a European Context*, New York, Peter Lang, 2006. Gilleir, Montoya et Van Dijk, *Women Writing Back/Writing Women Back*, op. cit. Brown et Dow, *Readers, Writers and Salonnières*, op. cit.

³⁸ Rappelons que les correspondances des femmes sont généralement moins bien conservées que celles des hommes, et que celles qui ont été conservées et retranscrites sont souvent incomplètes. À ce sujet, voir l'Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Il y a également fort à parier que de nombreuses correspondances se situant dans des fonds d'archives privées et auxquels nous n'avons pas eu accès (par exemple, le fonds Valence pour Genlis, fond Malingri di Bagnolo pour Diodata Saluzzo) contiennent des documents précieux à même d'éclairer notre compréhension des dynamiques internationales entre femmes de lettres.

proportion (à l'exception de Staël) des relations épistolaires des douze auteures sélectionnées avec d'autres écrivaines (entre 10 % et 16 %) ³⁹.

Concernant le contenu des correspondances internationales existantes, on constate que celles-ci ne portent pas majoritairement (28/105, soit 27 % ⁴⁰) sur leurs activités de femmes auteures en tant que telles (Ex. : discussions littéraires, envois d'ouvrages, mentions de leurs œuvres, etc.). Ceci laisse croire que ce n'est pas nécessairement en tant qu'écrivaines que les auteures cherchent à se rencontrer ou à poursuivre les contacts, mais plutôt en tant que « femmes du monde », notamment en se référant des visiteurs ou en discutant d'amis communs. Le constat semble particulièrement vrai dans le cas de Staël (18 %), qui a justement le plus de contacts avec des étrangères.

Par ailleurs, celles pour lesquelles on recense le plus de contacts internationaux directs (Staël pour la France, et Albrizzi pour l'Italie) sont des salonnières qui reçoivent beaucoup de personnalités littéraires provenant de toute l'Europe, et qui ont elles-mêmes voyagé dans différents pays ⁴¹. Par exemple, dans une missive où la célèbre auteure

³⁹ Les écrivaines de la sélection ont d'ailleurs eu des contacts avec plusieurs étrangères, voire avec des salonnières importantes, mais globalement, très peu avec d'autres femmes auteures à proprement parler. Pensons par exemple aux correspondances échangées par Félicité de Genlis (10 lettres) et Germaine de Staël (14 lettres), avec Louise d'Albany (1752-1824), salonnière germano-britannique tenant un salon littéraire important en Toscane. Ces lettres sont imprimées en grande partie dans : Pélissier, Léon, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany (1806-1824), Lettres mises en ordre et publiées avec un portrait*, Paris, Fontemoing, 1902. Les originaux se trouvent à la Médiathèque Émile Zola de Montpellier, Ms. 62 (fonds Fabre-Albany).

⁴⁰ Pour les raisons détaillées dans la note 36, nous avons dû exclure les missives échangées entre Genlis et Isabelle de Montolieu de ce calcul.

⁴¹ Sans compter ses nombreux séjours à sa résidence de Coppet en Suisse, Staël a voyagé en Angleterre (1778, 1793, 1813-1814), en Allemagne (1803-1804), en Italie (1805, 1816), en Russie (1812) et en Suède (1812-1813). Rappelons que ces voyages, très riches sur le plan intellectuel et en termes de réseautage, étaient souvent dictés par les velléités de l'exil sous la Révolution et le Premier Empire. Sur les voyages de Staël, voir notamment : Balayé, *Les carnets de voyage de Mme de Staël*, op. cit. Albrizzi, quant à elle, s'est rendue à Paris en 1817 et a également entrepris quelques voyages à l'intérieur de l'Italie, notamment à Florence (1796 et 1798), Rome (1798) et Milan (1831). Sur les voyages d'Albrizzi, voir notamment : Giorgetti, Cinzia, *Ritratto di Isabella : Studi e documenti su Isabella Teotochi Albrizzi*, Firenze, Le Lettere, 1992, pp. 125-128.

britannique Mary Shelley (1797-1851) souhaite se rappeler au souvenir d'Albrizzi en vue d'un prochain voyage à Venise, c'est autant la salonnière que l'écrivaine qui est interpellée :

Je n'ose, Madame, me flatter que parmi la foule d'Étrangers qui s'empresse de vous offrir leurs hommages, vous puissiez vous rappeler de moi; moi, je ne puis oublier l'agréable cadeau que vous me faites après mon départ par l'entremise de notre ami Canova⁴² de vos « Portraits » [*Ritratti*] que je conserverai toujours comme un des souvenirs heureux de mon dernier voyage en Italie⁴³.

Notons également que dans les correspondances entre femmes de nations différentes, les appartenances nationales ne sont que rarement mentionnées, et le sont presque exclusivement sous le couvert d'un bref éloge. En effet, la renommée nationale et internationale acquise par certaines auteures, par exemple l'improvisatrice de renom, Teresa Bandettini, est évoquée pour expliquer le désir d'étrangères de les rencontrer⁴⁴. Ainsi, l'écrivaine britannique Cornelia Ellis Knight (1757-1837) aimerait « voir une personne [Bandettini] de si grand mérite », la poétesse étant auréolée de sa « gloire [...] »

⁴² Antonio Canova (1757-1822), sculpteur italien.

⁴³ Shelley, Mary, [Grande-Bretagne], Teotochi Albrizzi, Isabella, [s.l.], 28 mai 1834, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, Carteggi Vari, 450, 11 (1). La lettre est écrite en français.

⁴⁴ Notons qu'aucune écrivaine étrangère n'a cherché à entrer en contact avec une des auteures sélectionnées, autrement que dans l'objectif de la rencontrer dans un futur rapproché, et ce, dans le cadre d'un voyage qui était déjà prévu et qui aurait été entrepris de toute façon. C'est donc dire que la réputation internationale de certaines auteures ne semble pas être, en soi, un *leitmotiv* d'initiation de contacts et d'envois de premières missives. Pourtant, au XVII^e siècle, une époque où les voyages étaient effectivement moins fréquents, Mirkjam De Baar a démontré que plusieurs femmes de lettres ont cherché à entrer en contact épistolaire avec l'écrivaine allemande Anna Maria Von Schurman (1607-1678), justement sur la base de sa réputation. De Baar, Mirkjam, « 'God Had Chosen You to be a Crown of Glory for All Women!' The International Network of Learned Women Surrounding Anna Maria Von Schurman », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 108-135. Est-ce à dire que l'amélioration de la circulation des personnes au XVIII^e siècle modifie la teneur des rapports entre femmes de lettres, ceux-ci passant de littéraires – dans lesquels le contact est initié justement pour des raisons littéraires – à mondains ? Dans le cadre de voyages, les rencontres et la complicité qui peut se développer entre deux auteures s'échafaudent-elles autant sur le plan littéraire qu'amical, et parfois au détriment du premier ? Cette hypothèse mériterait d'être creusée dans le cadre de recherches futures, et ce, par un élargissement de l'échantillon.

acquise d'une manière si distinguée, de l'avis favorable de tout Rome »⁴⁵. Staël, quant à elle, affirme à Bandettini ne pas souhaiter « quitte[r] l'Italie sans avoir entendu la femme de plus de talent qu'elle possède »⁴⁶. Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, nous ne disposons pas de missives qui auraient pu laisser croire à la poursuite de ces relations. Peu de contacts internationaux sont d'ailleurs soutenus dans le temps. Cela dit, une fois qu'elles se sont déjà rencontrées, certaines femmes se recommandent des visiteurs étrangers en provenance de leurs pays⁴⁷; d'autres se donnent des conseils sur la manière d'écrire leurs langues respectives⁴⁸ ou des nouvelles sur les situations politiques internationales⁴⁹, le tout sans grande assiduité au niveau quantitatif.

Par ailleurs, la presque totalité des correspondances entre femmes de nations différentes concerne deux écrivaines qui ont déjà eu l'occasion de se rencontrer, et/ou qui avaient de nombreuses relations en commun avant ce premier contact. L'influence de ces relations (presque toutes masculines) sur les réseaux développés entre femmes semble donc majeure, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater au chapitre

⁴⁵ « vedere una persona di tanto merito rallegrandomi [...] fama [...] acquistata in una maniera così distinta dal giudizio pregevole di tutta Roma ». Knight, Ellis Cornelia, Campo Carlio, Bandettini, Teresa, [Roma], [s.j.], [s.m.], [1794], *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 647 (c. 22).

⁴⁶ Staël, Germaine de, Bologna, Bandettini, Teresa, Modena, 22 mai 1805, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962-, tome 5, vol. 2, p. 565. Cette rencontre n'aura toutefois pas lieu, des conflits d'horaires l'ayant empêchée.

⁴⁷ Par exemple, en 1811, Germaine de Staël, lors du voyage de la mondaine Delphine de Custine (1770-1826) en Italie, recommande cette dernière à Isabella Teotochi Albrizzi. Staël, Germaine de, Coppet, Teotochi Albrizzi, Isabella, Venezia, 12 juillet 1811, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, Carteggi Vari, 450, 15 (1).

⁴⁸ Par exemple, Staël donne des conseils à la romancière Fanny Burney (1752-1840) sur l'écriture du français, et s'essaie elle-même à lui faire parvenir des missives en anglais. Voir respectivement : Staël, Germaine de, [s.l.], Burney, Fanny, [s.l.], [s.j.] [février] [1793], *Correspondance générale*, op. cit., tome 2, vol. 2, pp. 389-90. Staël, Germaine de, [s.l.], Burney, Fanny, [s.l.], [s.j.] [février] [1793], Ibid., pp. 387-388.

⁴⁹ Voir, par exemple : Valori, Comtesse, Châteaurenard, Teotochi Albrizzi, Isabella, Venezia, 1^{er} avril 1826, *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 197. Valori y discute des sursauts nationalistes en Grèce, un sujet susceptible d'intéresser Teotochi Albrizzi, cette dernière étant native de l'île grecque de Corfou, possession vénitienne de 1386 à 1797.

suivant⁵⁰. Notons également que les Italiennes voyagent généralement moins que les Françaises pendant la période à l'étude⁵¹, ce qui peut contribuer à expliquer la faiblesse des échanges directs des auteures de la péninsule avec des étrangères.

Outre les correspondances, d'autres sources sont également à même de nous renseigner sur les contacts, cette fois-ci indirects, développés entre les douze auteures à l'étude et des femmes d'autres nations. En effet, considérant que la moitié des femmes sélectionnées ont exercé une activité journalistique, les recensions d'ouvrages écrits par des étrangères⁵² représentent la seconde source la plus importante à même de nous éclairer sur la teneur quantitative des contacts internationaux entre femmes de lettres.

⁵⁰ Sur l'incidence des relations d'amitié avec les hommes sur les réseaux entre femmes de lettres, voir chapitre 6, p. 415.

⁵¹ Ricorda, « Travel Writing, 1750-1860 », op. cit., p. 107. Ce constat s'applique également aux auteures sélectionnées. En effet, parmi les six auteures italiennes, seules Albrizzi et Bandettini ont effectué des séjours à l'extérieur de la péninsule. En contrepartie, la quasi-totalité des Françaises (à l'exception de Montanclos) a voyagé à l'international. À ce sujet, voir également : Annexe 2 : Biographies des femmes étudiées, p. 581.

⁵² Il est à noter que les références et hommages à Sapho et à d'autres poétesses grecques de l'Antiquité ne sont pas pris en compte.

Tableau 5 : Recensions d'ouvrages publiés par des femmes étrangères

	Auteure de la recension ⁵³	Nb d'étrangères recensées ⁵⁴	Nationalités	% ⁵⁵
Françaises	Montanclos	2	1 Italienne	2/11 (18 %)
	Genlis	0	-----	0/7 %
	Beaufort	0	-----	0/1 %
	Gay	0	-----	0/4 %
Italiennes	Caminer	12 ⁵⁶	7 Françaises 3 Anglaises 2 Allemandes	12/17 (71 %)
	Lattanzi	1	1 Française	1/3 (33 %)
			TOTAL=	17/43 (40 %)

Si Marie-Émilie de Montanclos et Carolina Lattanzi n'ont recensé les ouvrages que d'un nombre infime de femmes à l'international⁵⁷, la proportion d'étrangères présentées par Elisabetta Caminer semble astronomique en comparaison, se situant à

⁵³ N'ont été comptabilisées que les recensions portant sur un ouvrage individuellement écrit par une femme. Ainsi, les recensions par Montanclos de numéros complets de *l'Almanach des Muses* ou des *Étrennes du Parnasse*, ouvrages collectifs dans lesquels publient notamment des femmes, n'ont pas été retenues. Pour les recensions d'ouvrages traduits dans la langue de la journaliste, c'est l'ouvrage original (donc celui de l'étrangère) qui est comptabilisé, et non la traduction faite par la compatriote. Les annonces de publications qui ne sont pas accompagnées d'un commentaire éditorial, nombreuses dans le cas de Lattanzi et de Montanclos, n'ont pas non plus été comptabilisées.

⁵⁴ Il est à noter que certaines auteures bénéficient de recensions pour plus d'un ouvrage.

⁵⁵ Ce chiffre indique le nombre d'étrangères recensées, en proportion du nombre de compatriotes.

⁵⁶ Ce chiffre ne comptabilise que les recensions signées par Caminer, ou qui lui sont attribuées par des spécialistes de son œuvre, notamment Catherine Sama ou Mariagabriella Di Giacomo. En comptant les recensions non signées par Caminer et les nombreuses recensions anonymes qui ne lui sont pas spécifiquement attribuées dans le journal, on compterait alors une trentaine d'étrangères différentes. Sama, Catherine, *Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters*, Chicago, University of Chicago Press, 2003. Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002.

⁵⁷ L'absence d'œuvres d'étrangères recensées par Félicité de Genlis, Sophie Gay et Anne-Marie de Beaufort a de quoi surprendre de prime abord. Cette absence est toutefois à mettre en relation avec le très faible nombre d'œuvres recensées dans leurs journaux respectifs, et le petit nombre d'œuvres de femmes en particulier.

71 %. Ce pourcentage élevé est à mettre en relation avec la vocation cosmopolite de *l'Europa letteraria* et des différentes moutures du *Giornale enciclopedico*, qui donnent généralement la part belle aux œuvres émanant d'autres pays. Cette vocation se répercute également sur le choix des œuvres féminines recensées, et c'est notamment sur cette base que Marianna d'Ezio définit Caminer comme étant « l'une des intellectuelles vénitiennes ayant le plus contribué à la réception et à la dissémination des œuvres des femmes européennes »⁵⁸. Mais si la nationalité de la femme recensée est presque toujours mentionnée par Caminer, on ne retrouve toutefois que dans très peu de cas des observations à saveur nationales au cœur des recensions⁵⁹. Cela dit, à l'exception de Caminer, la proportion d'œuvres d'étrangères recensées par rapport aux ouvrages des compatriotes demeure minime. L'étude des recensions, sources d'analyse des contacts indirects, conforte donc l'analyse des correspondances, qui avaient mis en lumière la faiblesse quantitative des contacts directs entre auteures.

Les traductions d'ouvrages écrits par des femmes étrangères peuvent également être perçues comme des formes d'échanges internationaux⁶⁰. La seule traductrice de la

⁵⁸ « one of the Veneto intellectuals who contributed the most to the reception and dissemination of European works by women ». d'Ezio, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers », op. cit., p. 27.

⁵⁹ Voir ce chapitre, pp. 354 et 355.

⁶⁰ Plusieurs études depuis les années 2000 tendent à considérer les traductions d'œuvres féminines, par des femmes, comme une forme de transfert/échange interculturel et international. Pour Julie Candler Hayes et Mirella Agorni, la traduction par des femmes d'ouvrages écrits par d'autres femmes à des fins de diffusion dans d'autres nations s'inscrit comme un acte féministe en soi. Candler Hayes, Julie, *Translation, Subjectivity and Culture in France and England, 1600-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009. Agorni, *Translating Italy for the Eighteenth Century*, op. cit. Voir également : Lombez, Christine et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007. Dow, Gillian, dir., *Translators, Interpreters, Mediators. Women Writers 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2007. Gilleir, Montoya et Van Dijk, *Women Writing Back/Writing Women Back*, op. cit. Annette Keilhauer soulève toutefois le danger de percevoir l'augmentation du nombre de traductions aux XVIII^e et XIX^e siècles comme des indices d'intensification des échanges culturels. Keilhauer souligne que l'abondance des traductions du français vers l'italien au XIX^e siècle est, au contraire, un signe de détérioration des échanges entre les deux nations. En effet, si l'élite intellectuelle italienne au XVIII^e siècle maîtrise généralement le français, et est donc habilitée à lire des ouvrages dans cette langue, l'intensification des traductions au XIX^e siècle démontre plutôt une détérioration de la connaissance du

sélection, Caminer, a traduit en italien, de façon souvent anonyme, des ouvrages de Genlis, ainsi que des romancières françaises Marie-Jeanne de Riccoboni (1713-1792)⁶¹ et Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780)⁶². Néanmoins, aucune préface ou note de la traductrice n'est à même de nous renseigner sur les raisons ayant motivé ces traductions⁶³.

Outre les correspondances, recensions et traductions, nous ne notons que très peu de références explicites à des femmes de lettres étrangères dans les publications des douze femmes étudiées⁶⁴. Remarquons par ailleurs que les femmes de lettres venant d'un

français dans l'Italie unifiée, voire un déclin de l'hégémonie culturelle française dans la péninsule. Keilhauer, Annette, « Traduction, transferts culturels et gender. Réflexions à partir des relations franco-italiennes au XIXe siècle », dans Christine Lombez et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 113-126.

⁶¹ Riccoboni est d'origine italienne, mais puisqu'elle a essentiellement vécu en France et publié en français, elle est ici comptabilisée comme étrangère.

⁶² Sur l'attribution de ces traductions à Caminer, voir : Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581. Sur les traductions de Caminer, voir, entre autres : Von Kulesa, Rotraud, « Elisabetta Caminer Turra. Traductrice, médiatrice et 'organisatrice culturelle' », Agnese Fidecaro, Henriette Partzsch, Suzan Van Dijk et Valérie Cossy, dirs., *Femmes écrivains à la croisée des langues (1700-2000)*, Genève, MétisPresses, 2009, pp. 55-66. Voir également : Lukoschik, Rita Unfer, *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale*, Conselve, Think ADV, 2006, pp. 36-38.

⁶³ Certaines offres de traductions sont néanmoins explicitées dans les correspondances. On pense par exemple à la comtesse française Valori, qui offre à Isabella Teotochi Albrizzi de traduire ses *Ritratti* en français. À notre connaissance, ce projet spécifique ne s'est pas concrétisé. Voir : Valori, Comtesse, Châteaurenard, Teotochi Albrizzi, Isabella, Venezia, 1^{er} avril 1826, *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 197.

⁶⁴ Nous notons néanmoins quelques exceptions, et plusieurs d'entre elles seront détaillées au cours des pages suivantes. Genlis a analysé dans le *Petit magasin des Dames* l'ensemble de l'œuvre de l'auteure anglaise de romans gothiques Ann Radcliff (1764-1823) et mentionné quelques auteurs britanniques dans ses *Mémoires* et ses *Souvenirs de Félicie*. Staël mentionne également son amie, la poétesse danoise Fredericke Brun (1765-1835), dans *De l'Allemagne*. Quant à Pipelet Salm, elle notait les mérites de Mary Wollstonecraft (1759-1797) dans les deux premières versions de son *Rapport sur la condition des femmes dans une république* (1799 et 1800), mention qui est disparue dans les éditions suivantes. Finalement, Beaufort cite quelques écrivaines étrangères dans son *Cours de littérature à l'usage des demoiselles*. Voir respectivement : Genlis, Félicité de, « De Mme Radcliffe et de ses imitateurs », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 77-80. Genlis, Félicité de, *Souvenirs de Félicie*, Paris, Maradan, 1804. Genlis, *Suite des Souvenirs de Félicie*, Paris, Maradan, 1806. Genlis,

autre pays ne sont que rarement prises comme modèles individuellement, alors que les compatriotes des douze femmes étudiées sont fréquemment discutées et exemplifiées, ainsi que nous l'avons souligné dans le chapitre 2⁶⁵.

C'est donc dire que, dans le cas de la France et de l'Italie, peu de femmes de nations différentes se fréquentent directement entre elles. Ce constat, propre aux douze femmes ici étudiées et à l'analyse de leurs correspondances avec 124 autres écrivaines⁶⁶, invite à une réflexion historiographique sur la vitalité (ou non) des contacts internationaux directs entre femmes pendant la période à l'étude. En effet, l'analyse révèle que c'est en premier lieu avec leurs compatriotes que les femmes de lettres sélectionnées ont développé des relations soutenues dans le temps. Si elles ont certes eu, pour la plupart, des contacts avec des femmes de lettres étrangères, ces contacts sont dans la presque totalité des cas sporadiques, le temps d'un voyage, et ne se perpétuent généralement pas de façon durable. Ajoutons à cela le fait que, dans le cadre de leurs échanges directs, les femmes de lettres ne discutent pas toujours de littérature : ce n'est le cas que dans 27 % des correspondances entre étrangères analysées, ainsi que nous l'avons constaté. En terme de sujets abordés, des références à des amis communs, à des salons visités et à des sujets mondains sont les plus courantes.

Ceci nous amène à penser que, si la seconde moitié du XVIII^e siècle se caractérise certes par une accélération des échanges internationaux entre gens de lettres⁶⁷, les écrivaines voyagent (à l'exception de Staël, qui est celle dont les contacts internationaux avec d'autres auteures sont les plus marquants) généralement moins longtemps et moins fréquemment que les hommes. Ce facteur peut en partie expliquer la faible teneur de leurs contacts directs avec d'autres écrivaines. Par ailleurs, bien que les

Mémoires, Paris, Maradan, 1825. Staël, *De l'Allemagne*, seconde édition, Paris, Nicolle, 1813 [1810], p. 391. Pipelet, Constance, *Rapport sur un ouvrage du citoyen Theremin, intitulé : De la condition des Femmes dans une République par Constance D. T. Pipelet*, [Paris], [s.e.], [1800], p. 7. Beaufort, Anne-Marie, *Cours de littérature ancienne et moderne à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, Bossange, 1821 [1815].

⁶⁵ Voir chapitre 2, p. 160.

⁶⁶ À ce sujet, voir l'Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

⁶⁷ Bérélowitch, Wladimir et Michel Porret, « Penser les réseaux », dans Bérélowitch et Porret, dirs., *Réseaux de l'esprit en Europe : des Lumières au XIX^e siècle*, Genève, Droz, 2009, pp. 11-29.

femmes de lettres expriment un intérêt à rencontrer certaines étrangères, les contacts sont généralement sporadiques et peu soutenus dans le temps. La nation, de façon consciente/volontaire ou non, semble, dans les faits, avoir une incidence majeure dans les échanges entre auteures. Si l'identité nationale n'est que brièvement mentionnée dans les correspondances et recensions, nous constaterons toutefois que les écrivaines qui s'attardent à l'analyse de la situation des auteures – qu'il s'agisse d'individues ou de groupes – provenant d'autres pays, reflètent généralement le positionnement de leurs propres nations dans l'univers politique et culturel de la période à l'étude.

1.2. Les Françaises : hégémonie, confiance, et (quelques) méfiances

D'entrée de jeu, nous avons constaté que les appartenances et perceptions nationales ont une incidence somme toute marquée sur les relations des femmes de lettres françaises et italiennes. Bien que seulement la moitié des femmes de lettres sélectionnées ont eu des contacts directs avec des écrivaines provenant d'autres nations, presque toutes ont néanmoins réfléchi à la situation des femmes, et des femmes de lettres en particulier, dans d'autres pays, et ce, dans une optique comparative. Ces réflexions, de même que la teneur des échanges internationaux entre femmes de lettres, dépendent de la position de chacune des nations sur l'échiquier politique comme culturel. Ainsi, les Françaises ont tendance à avoir confiance face à l'hégémonie de leur nation (particulièrement avant 1815). Si elles regardent parfois de haut les Italiennes et les Allemandes, leur perception des femmes de lettres britanniques est toutefois plus mitigée, en regard de la position enviable, voire concurrente, de l'Angleterre sur le plan culturel et politique.

1.2.1. Difficultés à valoriser une autre nation et appuis circonstanciés

En comparaison d'avec les Italiennes, les Françaises se montrent généralement beaucoup plus confiantes en l'hégémonie culturelle de leur nation. Si elles critiquent parfois certains aspects de la France, celles-ci sont néanmoins circonstanciées, et très mineures dans les sources. En contrepartie, les Françaises n'hésitent pas à faire valoir l'excellence de leur propre pays, en le comparant avec d'autres qu'elles jugent moins favorisés. Par ailleurs, les autocritiques nationales s'inscrivent presque toutes dans le cadre du débat sur les femmes auteures, pendant la Révolution et l'Empire, dans lequel

quelques Françaises chercheront à défendre des auteures étrangères attaquées en tant qu'écrivaines. Si les mérites des étrangères sont parfois soulignés avant ou après cette période névralgique – au sein de laquelle la promotion du groupe des femmes auteures semble une nécessité allant au-delà de la promotion nationale –, ces mentions sont toutefois faites avec beaucoup de prudence, et révèlent que, de manière générale, les Françaises se montrent beaucoup plus hésitantes que les Italiennes à louer d'autres pays, et ce, particulièrement au détriment du leur.

Notons tout d'abord que mettre de l'avant le mérite d'auteures étrangères, et ce, dans le but de soutenir la cause des femmes et des auteures, semble un procédé périlleux pour les journalistes françaises. À cet égard, Marie-Émilie de Montanclos cherche constamment à se justifier auprès de son lectorat dans le *Journal des Dames*, en insistant sur les impacts que la renommée acquise par certaines écrivaines étrangères peut avoir sur l'ensemble des femmes, peu importe leurs nationalités. Par exemple, dans la recension du cinquième volume du recueil d'œuvres féminines *Le Parnasse des Dames* (1775), Montanclos explique la démarche de l'éditeur, ainsi que son propre choix de discuter de cette publication dans son journal :

M. de Sauvigny se propose de nous faire connoître tous les ouvrages dramatiques des femmes. Comme on doit avouer que notre sexe s'est jusqu'ici peu distingué sur la scène, du moins en France, nous ne pourrons que savoir gré à l'éditeur du Parnasse, d'avoir recueilli, dans différentes Nations, tout ce qui peut devenir la preuve de nos talens en tout genre⁶⁸.

En effet, si les poétesses françaises sont amplement présentes dans le *Parnasse des Dames*, et sont abondamment citées dans les premières pages de cette recension de Montanclos, la pauvreté des œuvres dramatiques féminines en France donne lieu à la nécessité de faire valoir l'excellence féminine en littérature, qui prend le pas sur

⁶⁸ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames, tome 5 », *Journal des Dames*, décembre 1774, p. 163. À partir de l'automne 1774, nous ne pouvons hors de tout doute attribuer l'autorat des recensions du *Journal des Dames* à Montanclos. Néanmoins, comme l'écrivaine a elle-même recensé les volumes précédents du *Parnasse des Dames*, il semble logique qu'elle ait souhaité boucler la boucle en recensant le cinquième volume en décembre 1774. Sur le *Parnasse des Dames* et les recensions de Montanclos, voir chapitre 3, p. 178. Sur l'attribution de recensions anonymes à Montanclos, voir le chapitre 2, p. 123.

l'orgueil national. La journaliste justifie donc ici la présentation d'œuvres étrangères à défaut de pouvoir discuter d'œuvres proprement françaises.

Dans une autre recension, où il est cette fois-ci question d'un poème écrit par l'Italienne Caterina Piccolomini (? – 1799), Montanclos cherche de nouveau à légitimer son choix de faire figurer dans son *Journal des Dames* une œuvre étrangère :

Le nom des Femmes, qui se sont rendues célèbres dans la carrière épineuse des Lettres, reparoît toujours avec un air de nouveauté, qui semble nous excuser de remettre sous les yeux du Public un Poème dont plusieurs journalistes ont déjà parlé. Les Français entendent toujours avec plaisir les noms de Sévigné, des Deshoulières, etc. pourquoi seroient-ils moins sensibles à la gloire des Étrangères, à qui les Muses ont assuré une place au Temple de la Renommée. Le vrai mérite qui seul bravera la faux du tems, est d'autant plus sûr de vivre, qu'il est montré paré par la main des Grâces. Ainsi, nous croyons avoir droit de parler ici d'un Ouvrage qui nous appartient, et d'en faire le sujet de nos réflexions⁶⁹.

D'une part, Montanclos soulève un doute sur la bonne foi de ses lecteurs et lectrices français-es face à la promotion d'œuvres étrangères, et implique qu'ils-elles pourraient y être moins sensibles qu'à la gloire de leurs compatriotes, confirmant ainsi le sentiment de prépondérance de la France dans le domaine culturel. D'autre part, elle va de l'avant dans sa présentation de l'ouvrage de Piccolomini, considérant que cet ouvrage « nous appartient » (aux femmes)⁷⁰. Elle articule ainsi de façon fort intéressante les possibles oppositions entre le sexe/genre et la nation, et les différents sentiments d'appartenance qui peuvent en résulter. Néanmoins, les difficultés à louer une autre nation que la sienne

⁶⁹ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Recension de Avis d'une mère à son fils. Poème en trois Chants, par Madame Piccolomini, duchesse de Vasto-Girardi, traduit de l'italien, par M. Pingeron, Capitaine d'artillerie, etc. À Paris, chez Vente, Libraire au bas de la Montagne Ste-Geneviève », *Journal des Dames*, novembre 1774, pp. 24-25. Ici aussi (voir *sopra*), l'atorat de Montanclos ne peut être attesté hors de tout doute. Toutefois, l'emploi de la première personne du pluriel lorsqu'il est question des femmes (« nous appartient ») laisse toutefois à penser que Montanclos est bien l'auteure de cette recension.

⁷⁰ Montanclos soulignait par ailleurs, en introduction de ce numéro, son désir de faire connaître les œuvres des « Femmes étrangères et nationales; je les invite, avec insistance, à me seconder ». Cet objectif est clairement intéressé de la part de la journaliste, qui cherche à promouvoir son journal en France comme à l'étranger, tout comme à bonifier son contenu, le tout en en appelant également aux étrangères. [Montanclos, Marie-Émilie de], « Lettre de l'auteur du journal à ses lecteurs », *Journal des Dames*, novembre 1774, pp. 8-9.

semblent motiver les précautions prises par Montanclos en 1774, dans un contexte de « nationalisation » de la République des lettres dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, décrite par Pomian et Goldgar⁷¹.

Si Montanclos ose souligner le mérite des étrangères dans le *Journal des Dames* en 1774 et sent la nécessité de se justifier de ce choix, d'autres auteures sont toutefois beaucoup plus affirmées dans cette perspective pendant la Révolution et l'Empire, et ce, en plein débat sur les femmes auteures en France. Dans ce contexte particulier, dans lequel il importe à la fois de répondre aux attaques contre les femmes de lettres françaises, mais également face à l'autorité féminine en général – incluant celui des étrangères –, une certaine « solidarité » de sexe/genre est mise de l'avant par Félicité de Genlis. En effet, cette dernière, en 1803, n'hésite pas à prendre la défense des femmes de lettres allemandes, dans un contexte où la cohésion féminine lui apparaît particulièrement cruciale. Genlis dit vouloir réparer le tort fait aux femmes allemandes dans l'ouvrage *Les femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social* (1803), écrit par le comte Joseph-Alexandre de Ségur (1756-1805). Cette parution, bien que moins radicale, s'inscrit dans la lignée des ouvrages questionnant et/ou critiquant l'accès des femmes à la culture, tels ceux de Sylvain Maréchal (1750-1803), Pierre Cabanis (1757-1808) et Julien-Joseph Virey (1775-1846) au début du XIX^e siècle⁷². Quant à lui, Ségur affirme notamment dans son ouvrage que « Berlin offre le tableau d'une société de femmes scientifiques, raisonneuses, et peut-être pédantes »⁷³. Il n'est donc pas surprenant que Genlis, qui a elle-même séjourné en Allemagne pendant son émigration (de 1796 à 1800), cherche à rectifier ce constat tranchant, qui fait figure de critique à peine voilée :

La vérité, l'amitié, la reconnaissance m'engagent à relever encore une erreur de cet ouvrage. Trompé par des mémoires infidèles, M. de Ségur parle avec peu d'équité de la société, et surtout des femmes de Berlin. Tous ceux qui ont séjourné dans cette belle ville diront que les femmes y sont particulièrement aimables, qu'elles n'ont pas la moindre teinte de pédanterie; qu'avec une

⁷¹ Pomian, « République des Lettres : idée utopique et réalité vécue », op. cit. Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit.

⁷² À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 109 et suivantes.

⁷³ Ségur, Joseph-Alexandre de, *Les femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social*, Paris, Treuttel et Würtz, 1803, p. 145.

instruction, très-remarquable dans leur sexe, et beaucoup de goût pour les arts, elles ne négligent aucun des devoirs domestiques, et qu'elles ont trop de lumières, de délicatesse et d'élévation d'âme pour être capables de la bassesse dont M. de Ségur les accuse⁷⁴.

Genlis ne réfute d'ailleurs aucunement que les femmes de Berlin soient « scientifiques » ou « raisonneuses »; c'est l'accusation de pédanterie qui attire ses foudres. Genlis souhaite néanmoins rappeler que même si certaines Allemandes sont instruites et cultivées, ces dernières n'en oublient pas leurs devoirs domestiques, un argument associé à la « maternité républicaine » et fréquemment utilisé dans le cadre des débats sur les femmes afin de favoriser leur accès à l'éducation et à la culture⁷⁵. « L'amitié et la reconnaissance » envers les Allemandes guident ici la dénonciation de Genlis face à Ségur, d'autant plus qu'elle-même a été très bien reçue par plusieurs femmes de la bonne société berlinoise⁷⁶. Les accusations de Ségur lui semblent donc, en ce sens, injustes, et il importe à Genlis de rectifier le tir, et de présenter aux yeux des lecteurs et lectrices français-es une vision plus adéquate des femmes cultivées en Allemagne, justement dans un contexte d'attaques répétées au sein duquel les femmes doivent projeter une image d'unité⁷⁷.

Quelques années plus tard, Constance de Salm utilisera une stratégie similaire, toujours afin d'intervenir dans le débat sur les femmes auteures et d'y promouvoir les talents littéraires féminins. En mettant de l'avant les succès rencontrés par les femmes de lettres en Italie, de même qu'en Allemagne, elle reproche à ses compatriotes leur attitude négative envers les écrivaines françaises. Ainsi, dans la présentation de ses *Poésies* en 1811, Salm affirme d'entrée de jeu :

On l'a dit souvent, je crois pouvoir le répéter : c'est une chose assez étrange que ce soit chez le peuple le plus galant et le plus poli de l'Europe [les Français] que se trouvent les plus grands antagonistes des femmes qui obtiennent des succès dans les lettres et dans les arts. Dans les autres pays du moins, bien que l'on critique leurs ouvrages, on rend justice à leur mérite, et on respecte leur personne. En Allemagne, en Italie, celles qui se distinguent par leur savoir, ou leurs écrits,

⁷⁴ Genlis, Félicité de, « Sur le livre de M. de Ségur sur les femmes », *Le petit magasin des dames*, op. cit, 1804 [1803], pp. 54-55.

⁷⁵ À ce sujet, voir chapitre 2, p. 109.

⁷⁶ Broglie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, pp. 305-307.

⁷⁷ Ce procédé a également été exploré au chapitre 4.

inspirent une sorte de vénération; leurs ouvrages mêmes, accueillis en France, plus heureux que les nôtres, y sont jugés sans passion, et sans qu'un critique amer ou injuste en prenne occasion d'adresser à leurs auteurs ces lieux communs de morale froide et rebattue dont, à nos moindres succès, on remplit les journaux et les livres⁷⁸.

Salm insiste d'abord sur le fait que la France est le « peuple le plus galant et le plus poli de l'Europe », manière de flatter l'orgueil national, et de provoquer, en se basant sur la réputation avantageuse des Français à cet égard, un sursaut d'indignation face au traitement réservé aux femmes auteures en France. L'exemple, non seulement de l'accueil plus que favorable réservé aux femmes de lettres en Allemagne et en Italie, mais également de la perception de ces dernières en France, implique selon Salm que les Français devraient le même respect à leurs concitoyennes, notamment en regard de cette soi-disant galanterie habituelle des Français, qui fait par ailleurs leur renommée⁷⁹.

Ce commentaire de Salm, émis en 1811, s'inscrit clairement dans la continuité du débat sur les femmes auteures réactivé par la Révolution française sous le Directoire, dans lequel elle a tenu un rôle prédominant. Néanmoins, cette valorisation de nations étrangères et la liberté prise par l'auteure, en plein Empire, demeurent surprenantes. En effet, l'année 1811 marque une radicalisation de la défiance du régime impérial envers les puissances étrangères – dans le contexte de la naissance de la sixième coalition – notamment avec la promulgation du sévère édit de citoyenneté⁸⁰. L'année précédente, en 1810, la censure s'était encore durcie d'un cran, et Germaine de Staël avait vu son ouvrage *De l'Allemagne* saisi et détruit par la police impériale, justement sous prétexte

⁷⁸ Salm, Constance de, *Poésies de Mme la Princesse Constance de Salm*, Paris, Firmin Didot, 1811, pp. 7-8.

⁷⁹ Rappelons que l'Italie, pendant la période à l'étude, n'a pas connu de débats sur les femmes auteurs aussi virulents qu'en France, débats au sein desquels Constance Pipelet s'est révélée un personnage central. À ce sujet, voir le chapitre 2.

⁸⁰ Cet édit précise que « tout Français naturalisé en pays étranger sans notre autorisation encourra la perte de ses biens qui seront confisqués; il n'aura plus le droit de succéder, il aura perdu ses droits civils en France ». Cet édit s'applique également aux femmes. Pour davantage de détails, voir : Heuer, Jennifer, « 'Afin d'obtenir le droit de citoyen... en tout ce qui peut concerner une personne de son sexe': devenir ou cesser d'être femme française à l'époque napoléonienne », dans *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés. Numéro : Le genre de la nation*, vol. 12 (2000), pp. 15-32.

qu'elle y valorisait alors une autre nation aux dépens de la France⁸¹. Staël, salonnière influente et ennemie personnelle de Napoléon, semble toutefois en moins bonne posture pour livrer des commentaires valorisant des aspects d'une autre nation que Constance de Salm, épouse de Joseph de Salm-Dyck (1773-1861), créé chevalier et comte d'Empire par Napoléon lui-même et occupant des fonctions au sein du régime⁸².

⁸¹ L'édition française du livre sera détruite en 1810. L'ouvrage ne paraîtra en France que trois ans plus tard. Toutefois, ainsi que nous le verrons, Staël, contrairement à Salm en 1811, s'y montre beaucoup moins impressionnée par la situation des femmes en Allemagne. Pour un résumé et une analyse plus approfondie de l'affaire « De l'Allemagne », voir notamment : Balayé, Simone, *Madame de Staël : écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994, pp. 214-244. Notons d'ailleurs que l'Empereur semble peu susceptible face aux critiques des femmes de lettres en ce qui a trait à la condition des femmes spécifiquement. En 1810, il aurait même déclaré à Constance de Salm, suite à la lecture d'une Épître dans laquelle celle-ci critiquait sévèrement l'article sur l'adultère féminin dans le Code Civil, qui impliquait qu'un mari cocu ait droit d'exécuter sa femme : « j'ai lu vos vers, vous avez raison... c'est bien ». C'est du moins ce qu'affirme Salm dans ses *Œuvres complètes*. Voir : Salm, Constance de, « Épître adressée à l'empereur Napoléon (en 1810), le lendemain du jour où les articles 324 et 339 du Code pénal ont été arrêtés dans le Conseil d'État », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1810], vol. 1, pp. 225-230.

⁸² Par ailleurs, le durcissement du régime impérial semble aussi influencer le discours de Genlis, qui livre des commentaires ambigus sur la valorisation d'autres nations dans les écrits des auteures françaises. En 1811, dans *De l'Influence des femmes sur la littérature française*, Genlis, protégée par l'Empereur, affirme en conclusion : « Je terminerai cet ouvrage par une remarque qui fait honneur à toutes les femmes auteurs françaises, c'est que toutes ont montré dans leurs ouvrages l'amour de la patrie. Dans ce nombre infini, il n'en est point qui ait eu assez peu d'élévation d'âme pour louer une nation étrangère aux dépens de la sienne. Toute nation est respectable, parce qu'une ne peut subsister sans lois, sans police, sans morale et sans vertus. Attaquer, fronder un peuple entier, fut-il l'ennemi de notre pays, est dans les gens de lettres un manque intolérable de bienséance. Si l'on doit de tels égards à des nations étrangères, que ne doit-on pas à la sienne? ». Il convient de se demander si Genlis n'attaque pas ici Staël, ne considérant pas cette dernière comme Française du fait de sa nationalité Suisse, et critiquant par le fait même la parution de *De l'Allemagne* (1810), ouvrage dans lequel Staël loue une nation ennemie de la France impériale. Le rôle de Genlis dans la critique littéraire et politique de Staël par le régime napoléonien a d'ailleurs été mis de l'avant dans le chapitre précédent (p. 291). Toutefois, Staël ne semble pas la seule dépositaire de ces critiques, puisque Genlis compare ensuite le dévouement à la patrie des écrivaines françaises et les écrits de certains philosophes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui ont « rabais[sé] la gloire nationale, [...] surtout Voltaire et d'Alembert »⁸², en livrant des réflexions sur la prétendue frivolité des Français. Genlis rappelle également aux femmes que « le seul orgueil qui soit permis est l'orgueil national », ce qui témoigne de l'importance prise par les discours à caractère nationalistes sous l'Empire ; elle termine son ouvrage par un

Ces quelques exemples de promotion d'étrangères ne sont toutefois inscrits que dans un contexte précis – le débat qui fait rage sur les femmes auteures depuis 1789 – et ne se caractérisent pas par leur ampleur numérique. En contrepartie, lorsqu'il s'agit de mettre de l'avant la suprématie de la sociabilité française, et l'influence qu'elle permet aux femmes d'exercer, les Françaises – même celles, telles que Salm, qui ont auparavant loué des écrivaines étrangères – se font beaucoup plus loquaces.

1.2.2. « Une sorte de dignité qui nous devient naturelle » : la suprématie de la sociabilité française

Dans le contexte de prépondérance politique (jusqu'en 1815) et culturelle de la France en Europe, il n'est certes pas surprenant de constater que les Françaises soient généralement portées à louer leur propre nation, en la comparant favorablement à l'Italie, l'Angleterre ou l'Allemagne. Il s'agit ici, d'une part, d'appeler à des changements au

« éloge » aux femmes françaises, qui ont été irréprochables à cet égard. Genlis vise ici manifestement à renforcer la cohésion entre compatriotes, davantage qu'à discréditer les étrangères. En fait, seule Staël, de nationalité Suisse, semble lui poser problème... Notons par ailleurs que Staël « redevient » Française aux yeux de Genlis quelques années plus tard. En effet, afin de réagir à ce qu'elle considère comme étant une dégradation de la littérature française, dans le contexte de l'explosion du nombre de publications, Genlis utilisera, dans ses *Mémoires* (1825), l'exemple de plusieurs écrivains méritants, de même que celui Germaine de Staël, afin de mettre en évidence la vitalité de la littérature française. « Quant à la littérature, il est certain qu'on n'a jamais vu paroître autant de mauvais ouvrages; mais c'est un malheur inévitable, quand tout le monde écrit. Il ne s'agit que de *trier* et le goût le plus délicat peut encore être satisfait. Il me semble que lorsque l'on peut citer les noms de MM. de Châteaubriant, Fontanes, Bonald, Delille, Michaud, Dussault, Jay, de Barante, de Treneuil, Arnault, Duval, Picard, Étienne, le comte de Ségur, de Choiseul-Gouffier, madame de Staël, et tant d'autres si justement célèbres, et tant de talents agréables que la littérature françoise possède; il me semble que, telle qu'elle est dans ce moment, elle tient encore le premier rang parmi toutes celles des nations policées ». Staël est donc la seule femme nommée de concert avec ces quinze littérateurs masculins de mérite, et ce, certainement à cause de sa renommée internationale, qui la rend apte à représenter, en tant que femme, la littérature française. Genlis laisse donc ici de côté ses sempiternels reproches envers Staël, notamment sur le manque de soin et de morale dans son écriture, et mobilise la figure de cette dernière pour la cause de la défense de la littérature française, preuve s'il en est que l'honneur littéraire de la France semble ici plus important que les inimitiés individuelles. Genlis, Félicité de, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811, p. 369. Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 172-173.

sein des autres nations jugées moins favorisées en ce qui a trait à l'activité culturelle et littéraire féminine, et d'autre part, de mettre en relief les avantages dont jouissent les femmes qui cultivent les lettres en France. La promotion nationale tient ici un rôle prédominant, voire davantage que la promotion du sexe/genre, même si la sympathie des auteures envers la situation des femmes et des écrivaines dans les autres pays est palpable.

Les Françaises se caractérisent, dans leurs échanges avec des femmes de lettres à l'échelle internationale, par une grande confiance envers la suprématie culturelle de leur nation. Cette confiance, en tant que femmes de lettres, semble notamment prendre forme – et particulièrement chez les voyageuses – par la promotion de la sociabilité française et de la relative inclusion des femmes dans cet exercice⁸³. Les femmes de lettres à l'échelle internationale reconnaissent par ailleurs le caractère formateur et éducatif des salons français, et les possibilités qui sont offertes à leurs collègues dans cette perspective⁸⁴. Les chapitres précédents, qui ont décrit les nombreuses difficultés expérimentées par les femmes de lettres françaises, et la reconnaissance mitigée qu'elles atteignent dans leur propre pays – surtout à partir de la Révolution – poussent toutefois à relativiser ce portrait positif. Néanmoins, les Françaises, et même les plus critiques d'entre elles quant

⁸³ La mixité culturelle des hommes et des femmes en France, dont elle retrace l'origine dans les institutions de sociabilité mixtes, telles que les salons, est d'ailleurs définie par Mona Ozouf comme étant une « singularité française ». Ozouf, Mona, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995. Cette analyse a toutefois été contredite par l'historiographie féministe française et nord-américaine, ainsi que le soulignent Nicole Racine et Michel Trebitsch. « Présentation », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch et Françoise Blum, dirs., *Intellectuelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 19.

⁸⁴ À ce sujet, voir notamment : Pauk, Barbara, « 'The Parisian Beau Monde' : Frances Trollope's Representations of France », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 2 (2011), pp. 262-263. L'auteure affirme que la gloire de la conversation féminine en France, de même que le caractère pédagogique des salons français, fait presque figure de « stéréotype » dans la première moitié du XIX^e siècle. Steven Kale mentionne, quant à lui, le renouveau de vitalité des salons français avec le retour des émigrés, surtout à partir de 1799, et l'importance du rôle qu'y tiennent les femmes ; à tel point que la France est décrite par certains étrangers comme le « pays féminin » dans la première moitié du XIX^e siècle. Kale, Steven, *French Salons : High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2004, p. 105.

à la condition des femmes, savent toutefois mesurer l'écart entre leur nation et les autres pays qu'elles visitent en ce qui a trait à la sociabilité mixte. Le sort des Allemandes leur semble peu enviable, tandis que le manque d'éducation des Italiennes est vertement dénoncé. L'Angleterre est également critiquée, mais ici uniquement en regard de la sociabilité séparée des sexes.

Notons tout d'abord que la primauté de la France et de Paris, en tant qu'environnement intellectuel favorable aux femmes du monde, est souvent mentionnée dans les correspondances. Par exemple, la comtesse de Valori, poétesse française (? – après 1826), cherchait en 1817 à dissuader son amie vénitienne Isabella Teotochi Albrizzi de quitter Paris, « séjour [des arts] », pour « sa flottante patrie »⁸⁵. L'année suivante, la salonnière Sophie Duvaucel (1789-1857) précise à Albrizzi que « votre gracieux esprit était si bien fait pour Paris! En vérité, je ne puis croire que les Vénitiens vous apprécient aussi bien que nous »⁸⁶. Valori et Duvaucel tentent de faire valoir que Paris représente la capitale culturelle par excellence, quitte à dénigrer les potentialités de Venise dans cet exercice⁸⁷.

La suprématie de la sociabilité française, cette fois-ci par rapport à l'Allemagne, est insidieusement soulignée par Sophie Gay en 1828. Cette dernière s'adresse alors à son amie et compatriote Constance Pipelet qui, depuis son mariage avec le prince de Salm-Dyck, a également acquis la nationalité allemande et passe près de la moitié de l'année en Rhénanie, et ce, à son grand déplaisir⁸⁸. C'est dans ce contexte que Gay insiste sur la gêne causée par ces déplacements incessants et sur sa hâte de voir

⁸⁵ Comtesse de V.[alori], « À Madame la comtesse Albrizzi sur les stances intitulées Parigi », *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 199, « manoscritti vari ».

⁸⁶ Duvaucel, Sophie, Paris, Teotochi Albrizzi, Isabella, [n.d.], 24 Mars 1818, *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 192.

⁸⁷ Sur les relations établies par Albrizzi à Paris avec des femmes auteures, voir notamment : Lampron, « From Venice to Paris », op. cit., pp. 35-42.

⁸⁸ Constance de Salm se plaint fréquemment, dans sa correspondance avec les hommes, de la société littéraire allemande. Ce sujet a fait l'objet d'une intéressante présentation par Christiane Coester dans un colloque récent consacré à Constance de Salm. « Une femme entre deux mondes : Constance de Salm, Paris et la Rhénanie », présentation dans le cadre du colloque « *Il y a dans ce moment de grands mouvements littéraires* » : *littérature et culture à Paris aux lendemains de la Révolution*, Paris, Institut historique allemand, 29 avril 2011.

Constance de Salm retourner à Paris, en lui signifiant que « tous les chefs du Rhin [nous] ravi[ssent] notre muse de la Seine. Où serez-vous nulle part plus aimée qu'ici et mieux admirée? »⁸⁹. Sophie Gay, qui a également demeuré en Rhénanie sous l'Empire, et qui est revenue s'installer à Paris en 1812, semble ici parler en connaissance de cause. Son analyse est toutefois biaisée, d'une part, par les plaintes constantes de Constance de Salm sur l'ennui qu'elle éprouve en Allemagne, et d'autre part, par le fait que Salm y évolue alors dans un cadre campagnard, dans la petite localité de Dyck, certes moins propice au développement intellectuel en comparaison de la métropole française⁹⁰.

Constance de Salm et Germaine de Staël se sont particulièrement intéressées à la place des femmes dans les milieux intellectuels, non seulement allemands, mais aussi italiens, de même que britanniques dans le cas de la seconde. Leurs observations sont par ailleurs fondées sur une expérience concrète des sociabilités étrangères. En effet, Staël a successivement voyagé en Angleterre, en Italie et en Allemagne, tandis que Salm réside alternativement, de 1803 à sa mort en 1845, entre Paris et la Rhénanie⁹¹. En ce qui a trait spécifiquement aux femmes, leurs opinions s'avèrent, la plupart du temps, plutôt défavorables aux pays sur lesquels elles émettent des observations. Ces pays sont fréquemment comparés désavantageusement avec la France dans leurs analyses respectives, un procédé qui, comme nous le verrons, tient à la fois de l'hégémonie culturelle française et de l'émergence graduelle des nationalismes au XIX^e siècle.

Tout d'abord, en 1800, en plein débat sur les femmes auteures en France, Staël utilise l'exemple de l'Angleterre comme repoussoir, afin d'appeler ses compatriotes à l'action, et les inviter à renouer avec certains éléments de la sociabilité d'Ancien Régime,

⁸⁹ Gay, Sophie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [15 ou] 19 avril 1828, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... », fasc. « Gay, Sophie ».

⁹⁰ Quelques années auparavant, la richesse de la vie intellectuelle dans les centres urbains allemands, et notamment à Berlin, avait pourtant été soulignée par Félicité de Genlis (1803), de même que par Germaine de Staël dans *De l'Allemagne* (1810), qui décrivait notamment la vivacité du milieu intellectuel (masculin) de Weimar. Pour Staël, voir : Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., volume 1, pp. 136-140. Pour Genlis, voir ce chapitre, p. 322.

⁹¹ Les terres de la famille de Salm-Dyck en Rhénanie ont été annexées à la France en 1802, puis cédées à la Prusse au congrès de Vienne en 1815.

notamment caractérisée selon elle par l'inclusion des femmes dans les conversations érudites. Dans *De la littérature*, l'auteure explore d'abord les barrières mises à l'activité littéraire féminine « dans tous les pays, [auxquelles] se joignent diverses circonstances particulières à la monarchie française »⁹². Il apparaît en effet, pour Staël, que les femmes du monde sous l'Ancien Régime étaient particulièrement présentes en France dans l'univers intellectuel et dans le cadre de la sociabilité mixte. Néanmoins, les femmes auteures n'y jouissaient pas de la même considération :

On permettoit bien aux femmes de sacrifier les occupations de leur intérieur au goût du monde et de ses amusemens; mais on accusoit de pédantisme toute étude sérieuse; et si l'on ne s'élevoit pas dès les premiers pas au-dessus des plaisanteries qui assailloient de toutes parts, ces plaisanteries parvenoient à décourager le talent, à tarir la source même de la confiance et de l'exaltation⁹³.

Staël constate d'ailleurs que la présence des femmes dans l'univers de la conversation est amoindrie depuis l'avènement de la République, et appelle ses contemporains à ne pas « priver la République de la célébrité dont jouissoit la France par l'art de plaire et de vivre en société »⁹⁴. Staël utilise ici l'orgueil national français en tant qu'outil de conviction, afin de faire valoir son point de vue favorable aux « femmes qui cultivent les lettres », et ce, dans un contexte où les femmes auteures sont sujettes à des attaques répétées, et où Staël elle-même est particulièrement visée⁹⁵. Mais plus loin dans *De la littérature* (1800), Staël, qui s'en tenait plus haut à des observations plus générales sur la spécificité de la sociabilité française sous l'Ancien Régime, et sur les difficultés expérimentées par les auteures en France, n'hésite pas à utiliser la situation des femmes en Angleterre comme véritable repoussoir. Il s'agit, encore une fois, de faire valoir les bienfaits de l'éducation pour les femmes françaises, liée à leur présence dans l'univers de la sociabilité mixte :

Si les Français pouvoient donner à leurs femmes toutes les vertus des Anglaises, leurs mœurs retirées, leur goût pour la solitude, ils feroient très-bien de préférer de telles qualités à tous les dons d'un esprit éclatant; mais ce qu'ils pourroient

⁹² Staël, Germaine de, *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan-Crapelet, 1800, p. 296.

⁹³ Ibid., p. 297.

⁹⁴ Ibid., p. 300.

⁹⁵ À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 109.

obtenir de leurs femmes, ce seroit de ne rien lire, de ne rien savoir, de n'avoir jamais dans la conversation ni une idée intéressante, ni une expression heureuse, ni un langage relevé; loin que cette bien heureuse ignorance les fixât dans leur intérieur, leurs enfans leur deviendroient moins chers lorsqu'elles seroient hors d'état de diriger leur éducation⁹⁶.

Staël utilise ici l'argument de la « maternité républicaine »⁹⁷, fréquemment employé par des femmes auteures de son époque, afin de convaincre ses compatriotes de la nécessité de renouer avec la sociabilité mixte associée à l'Ancien Régime, dans un contexte où l'auteure considère que les femmes ont été, depuis la Révolution, « rédui[tes] [...] à la plus absurde médiocrité »⁹⁸. Dans cette perspective, et en s'inscrivant par ailleurs dans les débats sur les femmes auteures qui ont alors cours en France, Staël fait valoir les bienfaits de la présence des femmes qui cultivent les lettres dans les espaces de sociabilité mixtes, et les bénéfiques de leur instruction pour la société entière, et leurs familles en particulier.

La sociabilité séparée des sexes en Angleterre est habilement utilisée comme repoussoir, à une époque (1800) où, rappelons-le, l'Angleterre est l'ennemie de la France consulaire⁹⁹. Par ailleurs, lors de son voyage en Angleterre en 1793, Staël, peu soucieuse de respecter les frontières entre les sexes dans l'exercice de la sociabilité, avait elle-même été stigmatisée, notamment pour cette raison, par une partie du milieu

⁹⁶ Ibid., pp. 298-299.

⁹⁷ Pour une définition du concept de maternité républicaine, et une explication du contexte de son utilisation par Staël dans *De la littérature*, voir chapitre 3, p. 156.

⁹⁸ Staël, Germaine, « Des femmes qui cultivent les lettres », *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan-Crapelet, 1800, pp. 297-298.

⁹⁹ Les hostilités entre les deux pays ne s'apaiseront de façon éphémère que suite à la signature de la paix d'Amiens en 1802. Sur la différence entre la sociabilité française et anglaise au XVIII^e siècle, voir notamment : Pohl, Nicole, « 'Perfect Reciprocity': Salon Culture and Epistolary Conversations », dans *Women's Writing*, vol. 13, no. 1 (2006), pp. 144-147. Dans cet article, Pohl souligne que certaines salonnières britanniques, voyageant en France au XVIII^e siècle, telles que Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762), sont surprises de l'ampleur de la sociabilité mixte dans les milieux intellectuels et politiques français. Si Montagu demeure plutôt critique face à ce constat au XVIII^e siècle, l'écrivaine anglaise Frances Trollope (1780-1863), en 1835, est quant à elle très enthousiaste face au rôle crucial et visible des femmes dans les salons français. À ce sujet, voir : Pauk, « 'The Parisian Beau Monde' », op. cit., pp. 256-272.

intellectuel britannique¹⁰⁰. Cette stigmatisation a également influencé le cours de ses relations avec la romancière Fanny Burney (1752-1840), qui finit par renoncer à son amitié avec Staël¹⁰¹. Il est donc juste de postuler que cette dernière ne se sent pas, contrairement à Genlis face aux Allemandes qui l'ont si bien accueillie, particulièrement redevable aux femmes qui cultivent les lettres outre-Manche, et ce, même si Staël se montre généralement favorable aux Britanniques, et en particulier à leurs institutions politiques¹⁰². Elle a toutefois pu expérimenter elle-même les limites de la sociabilité séparée des sexes en Angleterre, et ses dommages collatéraux sur l'activité culturelle féminine.

Le thème de la gloire de la conversation féminine en France est encore abordé dans *De l'Allemagne* (1810). En comparant les Allemandes et les Françaises, Staël y déplore la sociabilité séparée des sexes en Allemagne, alors que « l'Ancienne France a dû tout son éclat à cette puissance de l'opinion publique, dont l'ascendant des femmes étoit la cause »¹⁰³. Elle présente un portrait néanmoins ambivalent dans son appréciation

¹⁰⁰ À ce sujet, voir le chapitre 6, p. 402.

¹⁰¹ Voir *sopra*.

¹⁰² À ce sujet, voir notamment : Laquière, Alain, « Le modèle anglais et la responsabilité ministérielle selon le groupe de Coppet », dans *Cahiers staëliens*, vol. 58 (2007), pp. 157-176. Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006, pp. 137-168.

¹⁰³ Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Nicolle, 2ème édition, tome 1, 1813, p. 155. Staël a néanmoins eu l'occasion de constater le mérite de certaines femmes auteures allemandes. Par exemple, en 1803, Staël écrit à la baronne germanique Henriette Von Wiesenhütten (1754-1815), dont elle vient de compléter la lecture des romans *Élise* et *Mathilde* : « J'ai été bien étonnée qu'une étrangère pût écrire aussi bien le français; il n'y a pas une femme en France en état d'écrire la moitié [de ce que vous avez fait dans] une autre langue que la sienne ». Ajoutons par ailleurs que Staël ne critique jamais la littérature allemande dans ses échanges avec des femmes de lettres de cette nation, mais se permet de le faire dans une missive adressée à son amie et auteure danoise, Fredericke Brun (1765-1835) – cette dernière est, par ailleurs, la seule femme auteure citée dans *De l'Allemagne*. Dans le contexte de la défaite de la Prusse contre Napoléon en 1807, Staël confie à Brun qu'elle est déçue de l'admiration qu'une partie du milieu intellectuel allemand entretient face à Napoléon, et affirme en 1808 que « cette littérature [allemande], qui me plaisait tant par son indépendance, a pris un caractère de niaiserie ». Les perceptions nationales peuvent donc être fortement influencées en fonction du contexte politique incertain. Staël, Germaine de, Francfort, Von Wiesenhütten, Friedericke Henriette, 20 novembre [1803], Correspondance générale, op. cit., tome 5,

croisée de la situation des femmes en France, niant, d'une part, que ce pays soit véritablement « le paradis des femmes », mais lui accordant une supériorité de fait sur l'Allemagne pour ce qui est du rang que celles-ci tiennent dans la société et dans les sphères de sociabilité¹⁰⁴. Dans ce contexte, il n'est certes pas étonnant que l'ouvrage de Staël ait été mal reçu en Allemagne, entre autres par des salonnières et auteures germaniques telles que Rahel Varnhagen (1771-1833), Sophie Von Grotthus (1763-1828) et la romancière Caroline Von Breist (1773-1831)¹⁰⁵. Cette dernière, qui s'était initialement proposée de traduire l'ouvrage, s'avoue déçue à sa sortie, notamment par ce qu'elle définit comme étant « la froideur » des jugements de Staël sur l'Allemagne¹⁰⁶. Ainsi que le souligne Nicole Pohl, le développement, à la même époque, du nationalisme allemand, dans le contexte des guerres avec la France, n'est pas étranger à la réaction globalement négative à *De l'Allemagne*¹⁰⁷ sur le territoire germanique. Ironiquement, cet ouvrage est interdit de publication en France lors de sa sortie en 1810,

vol. 1, p. 114. Staël, Germaine de, Gotha, Brun, Fredericke, [s.l.], 21 juin [1808], *Correspondance générale*, op. cit., tome 6, vol. 1, p. 625.

¹⁰⁴ Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., pp. 46 et 155. Sur la persistance du thème de la primauté de la France dans l'analyse que Staël fait de la situation des femmes dans autres pays, voir également : Ozouf, *Les mots des femmes*, op. cit., pp. 123-131. Sourian, Eve, « Germaine de Staël and the Position of Women in France, England, and Germany », dans Avriel H. Goldberger, dir., *Woman as Mediatix : Essays on Nineteenth-Century Women Writers*, Westport (CT), Greenwood, 1987, pp. 31-38. Kale, Steven D., « Women, Salons and Sociability as Constitutional Problems in the Political Writings of Madame de Staël », dans *Réflexions Historiques / Historical Reflections*, vol. 32, no. 2 (2006), pp. 309-338.

¹⁰⁵ Anderson, Donovan, « Franco-German Conversations : Rahel Levin and Sophie Von Grotthuss in Dialogue With Germaine de Stael », dans *German Studies Review*, vol. 29, no. 3 (2006), pp. 559-577. Baumgartner, Karin, « Defining National Identity : Caroline de la Motte Fouqué Responds to Madame de Staël's De l'Allemagne », dans *Colloquia Germanica : Internationale Zeitschrift für Germanistik*, vol. 35, no. 1 (2002), pp. 59-73. Nicole Pohl a également livré une intéressante allocution à ce sujet au colloque du NEWW, tenu à Belgrade les 14-16 avril 2011, et intitulée « In Search of a German Identity : Mme de Staël, Anna Amalia of Saxe-Weimar, Sophie von Grotthus, Frederick II, Caroline de la Motte-Fouqué and Rahel Varnhagen in Dialogue ». Son allocution est résumée sur la page suivante : http://www.womenwriters.nl/index.php/Belgrade%2C_April_2011 [page consultée le 28 février 2012].

¹⁰⁶ Bosse, Monika, « Esquisse de la réception du livre 'De l'Allemagne', en Allemagne », dans *Cahiers staëliens*, vol. 37 (1985-1986), p. 126.

¹⁰⁷ Pohl, « In Search of a German Identity », op. cit.

parce qu'il présente une vision jugée trop positive de l'Allemagne. N'empêche que selon Karin Baumgartner, les échanges entre femmes de lettres françaises et allemandes, au début du XIX^e siècle, sont incontestablement teintés par l'hégémonie culturelle française, et Staël ne fait pas exception à la règle¹⁰⁸.

Staël réaffirme finalement la primauté de la sociabilité mixte française dans ses *Considérations sur la Révolution*, ouvrage posthume publié en 1818, où elle établit cette fois-ci une comparaison entre les femmes cultivées en Angleterre et en France :

Nous avons en France un grand nombre de dames qui se sont fait un nom, seulement par le talent de causer ou d'écrire des lettres qui ressemblent à la conversation. Madame de Sévigné¹⁰⁹ est la première de toutes en ce genre; mais depuis, madame de Tencin¹¹⁰, madame du Deffant¹¹¹, mademoiselle de Lespinasse¹¹² et plusieurs autres ont été célèbres à cause de l'agrément de leur esprit. J'ai déjà dit que l'état social en Angleterre ne permettait ce genre de succès, et qu'on n'en saurait citer d'exemples. Il existe cependant plusieurs femmes remarquables comme écrivains : miss Edgeworth¹¹³, madame d'Arblay, autrefois miss Burney¹¹⁴, madame Hannah Moore¹¹⁵, madame Inchbald¹¹⁶, madame Opie¹¹⁷, mademoiselle Boyey¹¹⁸, sont admirées en Angleterre, et lues avidement en français; mais elles vivent en général très-retirées, et leur influence se borne à leurs livres¹¹⁹.

¹⁰⁸ « Les interactions littéraires entre Genlis, Staël, Cottin, Sand et Chézy sont toujours demeurées à sens unique : les auteures françaises influençaient les Allemandes, mais pas l'inverse ». Baumgartner, Karin, « In Search of Literary Mothers Across the Rhine : The Influence of Genlis and Staël on the Writing of Helmina Von Chézy », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), p. 63. « [t]he literary interactions between Genlis, Staël, Cottin, Sand, and Chézy always remained one-sided : the French writers influenced the German, but not the other way round ».

¹⁰⁹ Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), épistolière française.

¹¹⁰ Claudine de Tencin (1682-1749), salonnière française.

¹¹¹ Marie de Vichy-Chamrond, marquise du Deffand (1697-1780), salonnière française.

¹¹² Julie de Lespinasse (1732-1776), salonnière française.

¹¹³ Maria Edgeworth (1767-1849), romancière et pédagogue anglaise.

¹¹⁴ Fanny Burney, épouse d'Arblay (1752-1840), romancière anglaise.

¹¹⁵ Hannah More (1745-1833), poétesse anglaise.

¹¹⁶ Elizabeth Inchbald (1783-1821), romancière anglaise.

¹¹⁷ Amelia Opie (1769-1853), romancière anglaise.

¹¹⁸ Cette auteure n'a pu être identifiée.

¹¹⁹ Staël, *Considérations sur la Révolution française, par madame de Staël, ouvrage posthume publié en 1818 par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël*, Paris, Charpentier, 1862 [1818], p. 379.

Staël rend ici hommage aux femmes de lettres françaises et anglaises s'étant distinguées aux XVII^e et XVIII^e siècles, remarquant néanmoins que si pour les Anglaises, « leur influence se borne à leurs livres », les Françaises détiennent l'avantage de pouvoir briller par leur conversation et leur esprit, éléments qui ne peuvent qu'ajouter à leur célébrité et à leur statut dans l'univers culturel¹²⁰. La situation des Anglaises semble toutefois plus appréciable que celle des Italiennes, durement décrites dans l'ouvrage, Staël y jugeant leur éducation au couvent inadéquate, comparativement à celle des Anglaises élevées chez leurs parents et généralement mieux instruites¹²¹.

¹²⁰ Il est intéressant de constater que certaines proto-féministes de l'époque reprocheront à Staël, qui livre pourtant un constat assez critique de la situation des Britanniques, de ne pas dénoncer avec davantage de vigueur les inégalités subies par les femmes outre-Manche. En effet, Louise Dauriat (? – après 1846), qui sera connue pour son activisme dans le mouvement féministe saint-simonien dans les années 1820 et 1830, critique vertement cet aspect de l'ouvrage de Staël. Dauriat reproche à cette dernière, entre autres choses, d'avoir magnifié la condition des femmes anglaises, pays dans lequel, selon Dauriat, « les femmes sont traitées en esclaves, et où les hommes ne permettent qu'à eux d'être libres ». On connaît également l'opinion peu favorable qu'entretient Dauriat face à Staël, qu'elle qualifie du même souffle de « génie », tout en condamnant fermement « l'abaissement insoutenable » des femmes qui serait de mise dans certaines de ses œuvres. Voir respectivement : Dauriat, Louise, *Lettre à MM. les auteurs qui ont critiqué l'ouvrage posthume de Mme de Staël, intitulé : « Considérations sur les principaux événements de la Révolution française »*, Paris, Mongié aîné, 1818, p. 15. Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 13 décembre 1826, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ». Voir également le chapitre 4, p. 260.

¹²¹ Staël, *Considérations sur la Révolution française*, op. cit., p. 369. Rappelons que Staël avait développé une analyse tout à fait différente dans son roman *Corinne et l'Italie* (1807), dans lequel elle exaltait la liberté intellectuelle dont jouissait l'improvisatrice italienne Corinne, comparativement aux femmes de la haute société anglaise, confinées à leur univers domestique. De nombreuses études ont fait valoir le roman *Corinne* comme étant une idéalisation de l'Italie, et de la liberté intellectuelle dont pouvaient y bénéficier les femmes de l'élite. Voir notamment : Giuli, Paola, « Poetry and National Identity : Corinne, Corilla and the Idea of Italy », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 201-220. Sluga, Glenda, « Gender and the Nation : Madame de Staël or Italy », dans *Women's Writing*, vol. 10, no. 2 (2003), pp. 241-251. Heller, Deborah, *Literary Sisterhoods : Imagining Women Artists*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005, pp. 15-35. Winock, Michel, *Mme de Staël*, Paris, Fayard, 2010, pp. 297-299. Pour une perspective comparative sur les perceptions des différentes nations européennes dans l'œuvre de Staël, voir : Hillman, Suzan, « Men with Muskets,

Constance de Salm, quant à elle, a surtout concentré sa réflexion comparative, à partir de sa perspective de Française, autour de la situation des femmes allemandes, et ira beaucoup plus loin que Staël dans ses critiques. Rappelons-nous que Salm, en 1811, jugeait que les ouvrages écrits par des femmes étaient mieux accueillis en Allemagne qu'en France, et blâmait le milieu culturel français à cet égard, dans le cadre précis du débat sur les femmes auteures. Néanmoins, c'est moins sur la situation des femmes de lettres, que sur la sociabilité séparée des sexes que se porte sa réflexion quelques années plus tard, une réflexion qui s'avère considérablement moins favorable à l'Allemagne¹²². En effet, Salm publie dans ses *Œuvres complètes* (1842), un *Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français*, rédigé et paru initialement autour de l'année 1826¹²³. Dans un chapitre où Salm souhaite « donner une idée juste de la véritable Allemande, et de la différence de son sort à celui d'une Française », elle y dresse un portrait sombre et constate que la plupart des Allemandes, même dans les classes sociales aisées, sont plutôt tournées vers leurs préoccupations domestiques qu'enclines à la conversation cultivée. Pour illustrer son propos, l'exemple de la France est tout naturellement mis à contribution :

En France, on peut dire qu'il y a à peu près une égale répartition de droits et de lumières entre les hommes et les femmes. S'ils conservent dans leurs goûts, dans le genre de leurs occupations, la nuance que la nature et les circonstances ont mise entre eux, elle se confond à chaque instant. Le besoin de l'instruction, de la communication des idées, de tout ce qui éclaire l'esprit et élève l'âme, n'y connaît point de sexe ni presque de rang, et cette égalité, ou plutôt cette ressemblance morale est la base principale de l'opinion que les femmes ont d'elles-mêmes, et leur permet d'avoir à leurs propres yeux une sorte de dignité qui leur devient naturelle, et qu'augmentent encore en elles le ton et les usages de la société¹²⁴.

Women with Lyres : Nationality, Citizenship, and Gender in the Writings of Germaine de Staël », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 72, no. 2 (2011), pp. 231-254.

¹²² Sur le commentaire émis par Salm en 1811, voir ce chapitre, p. 323.

¹²³ Ce fragment rassemble des articles publiés préalablement par Salm dans la *Revue encyclopédique*, dont quelques-uns, qui n'ont pas fait l'objet d'une réédition par Salm dans ses *Œuvres complètes*, sont toutefois perdus de nos jours. Pour la genèse de cette œuvre, voir : Wunderlich, Heinke, « Il était une fois... - Es war einmal... Eine rheinländisch-französische Geschichte », dans Wolfgang Adam, dir., *Das achtzehnte Jahrhundert : Facetten einer Epoche*, Heidelberg, Winter, 1988, pp. 119-136.

¹²⁴ Salm, Constance de, « Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français dans leurs moeurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, [1826], vol. 4, pp. 240-241.

Leur présence dans l'univers de la sociabilité culturelle contribuerait donc à l'estime que les femmes ont pour elles-mêmes en France, une estime qui favorise les succès féminins. Salm décrit ensuite la sociabilité séparée des sexes en Allemagne, dans laquelle les femmes discutent entre elles, mais seulement de sujets liés à leur condition domestique. « Les arts, l'instruction, les études quelconques y sont à peu près étrangers »¹²⁵. Encore une fois, Salm semble généraliser à partir de son expérience personnelle, et du cadre campagnard de la principauté de Dyck en Rhénanie, qui ne lui permet pas d'échanger avec des femmes intellectuelles qui lui ressemblent. Notons néanmoins qu'en comparaison d'avec la période 1790-1815, qui avait favorisé la floraison de salons et d'institutions de sociabilité mixtes en Allemagne – plus particulièrement en Prusse –, notamment par le biais de l'émigration française, la Restauration germanique se caractérise par sa fermeture envers les femmes cultivées, et marque par ailleurs une stagnation, voire un recul, des taux d'alphabétisation des femmes des classes populaires¹²⁶. À la même époque, les salons en France se caractérisent par leur vitalité, et les femmes continuent d'y exercer une influence culturelle et politique appréciable¹²⁷.

Les pratiques éducatives différenciées de la France et de l'Allemagne sont encore abordées par Salm, qui conclut ses *Fragments* en affirmant :

Il est évident que, si leur éducation [des Allemandes] était dirigée dans le même sens que celle des Françaises, elles pourraient obtenir les succès les plus brillants, et devenir, sous tous les rapports, les véritables compagnes de l'homme; mais c'est ce qu'en Allemagne personne ne paraît désirer, pas même les femmes [...] [Contrairement aux Françaises], elles n'ont [toutefois] pas à craindre dans le monde ces rivalités de talents et de succès qui éveillent tant de jalousies et de petites haines¹²⁸.

Salm admet qu'il y a quelques exceptions parmi « le petit nombre de femmes qui, nées dans les hauts rangs de la société, y jouissent, comme en France, de tous les avantages

¹²⁵ Ibid., p. 253.

¹²⁶ Hooock-Demarle, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne, 1789-1848 », op. cit., pp. 152 et 160. Hooock-Demarle, *La Rage d'écrire. Les femmes allemandes face à la Révolution française (1790-1815)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990.

¹²⁷ Kale, *French Salons*, op. cit.

¹²⁸ Salm, « Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français », op. cit., pp. 253-255.

attachés à leur position »¹²⁹; or, ces dernières, présentées comme tout à fait minoritaires, ne sont pas expressément nommées dans l'ouvrage. Cet accent mis sur la mauvaise éducation des Allemandes par Salm est de prime abord surprenant, considérant que les pratiques éducatives semblent plutôt similaires entre la France et l'Allemagne, à l'exception des salons qui contribuent à l'instruction des Françaises de l'élite. L'historiographie tend toutefois à confirmer le désavantage des Allemandes par rapport aux Françaises et aux Anglaises en termes d'accessibilité aux institutions éducatives au début du XIX^e siècle¹³⁰.

C'est donc un portrait globalement apologiste qui est ici livré de la France, en particulier en ce qui a trait à l'acceptation, voire à la promotion, de la sociabilité mixte des sexes et de la conversation féminine. Si Salm admet toutefois que les femmes écrivaines « éveillent tant de jalousies et de petites haines » en France, elle dresse néanmoins un portrait beaucoup plus positif de son pays qu'en 1811, où, rappelons-le, Salm jugeait les femmes de lettres mieux acceptées en Allemagne qu'en France. Le fait que la Rhénanie, région de résidence de Salm en Allemagne, soit encore intégrée à la France impériale en 1811 peut contribuer à expliquer son enthousiasme initial envers la perception des femmes auteures en Allemagne, d'autant plus qu'elle ne vit alors dans cette région que depuis quelques années. Quinze ans plus tard, après la restitution des terres de la famille de Salm-Dyck à la Prusse suite au congrès de Vienne en 1815, et en pleine Restauration, Salm cherche probablement à se distancier de sa prise de position antérieurement favorable à l'Allemagne, d'autant plus qu'elle légitime ses réflexions de

¹²⁹ Ibid., p. 240.

¹³⁰ L'analyse comparée des pratiques éducatives en Europe varie en fonction d'une multitude de facteurs complexes, allant des types d'éducation en présence, des manières dont on la mesure (taux d'alphabétisation, etc.), et des différences marquées entre les classes socio-économiques à cet égard. Le tout se double évidemment, pour l'Allemagne et l'Italie, de la difficulté de bien cerner les pratiques éducatives au sein de chaque région, préalablement à l'unification. Chose certaine, selon Ruth Ellen Boetcher Joeres, l'historiographie sur l'éducation des femmes en Allemagne tend à faire valoir un certain décalage entre la condition des Françaises et Anglaises, d'une part, et celles des Allemandes, d'autre part, et ce, toutes classes confondues. Boetcher Joeres, Ruth Ellen, *Respectability and Deviance : Nineteenth-Century German Women Writers and the Ambiguity of Representation*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 10.

1826 en insistant sur sa longue expérience en terre germanique¹³¹. Salm souhaite certainement faire valoir à son public le fait qu'elle demeure une femme de lettre française, et ce, même si elle réside plusieurs mois par année dans une contrée dorénavant étrangère. Il est également surprenant de voir Salm magnifier « [l']égale répartition de droits et de lumières entre les hommes et les femmes », sachant que cette dernière a combattu une bonne partie de son existence la tyrannie du milieu culturel, voire politique, envers les femmes auteures en France. Néanmoins, la situation des Françaises, loin d'être parfaite, lui semble plus enviable que celle des Allemandes.

Salm et Staël témoignent d'une grande confiance envers la sociabilité mixte en France, une sociabilité qui leur a personnellement permis de s'inscrire comme actrices culturelles d'importance, notamment en tant que salonnières et auteures. Le fait qu'elles résident toutes deux hors de la France une bonne partie de leur existence peut également contribuer à la magnification du portrait qu'elles en livrent, comme à leur nécessité de se positionner comme « Françaises » dans le contexte de l'émergence des nationalismes, et de faire valoir leur nation à l'échelle nationale comme internationale. Même si leurs commentaires visent également à dénoncer les limites inhérentes à l'activité culturelle et littéraire féminine dans d'autres pays – ce en quoi les auteures se montrent plutôt « solidaires » de leurs collègues étrangères –, la confiance que les Françaises mettent de l'avant, et les comparaisons incessantes entre leur situation attrayante et celle des étrangères – en particulier en ce qui a trait à la magnification de la sociabilité mixte des sexes – témoignent néanmoins d'un certain chauvinisme, conscient ou non, qui met à mal la cohésion de sexe/genre. Les Françaises tendent à mettre en opposition des écrivaines avantagées – elles-mêmes – et des femmes étrangères qui sont, pour ainsi dire, regardées de haut.

1.2.3. « La perfide Albion » et les « manières étrangères » : méfiances et suspicions envers les Britanniques

Lorsque les Françaises critiquent la sociabilité séparée des sexes, en Allemagne ou en Angleterre, ou l'éducation des Italiennes, l'hégémonie culturelle française transparaît dans leurs commentaires. On sent également une sympathie certaine envers

¹³¹ À ce sujet, voir chapitre 4, p. 277.

les femmes des autres nations, et en particulier pour les écrivaines britanniques, « remarquables [...] [mais dont] l'influence se borne à leurs livres »¹³² selon les mots de Staël. Néanmoins, nous constatons que lorsqu'il est question, non pas de décrire la situation des femmes en général, mais plutôt les relations qu'elles entretiennent avec certaines auteures britanniques, une méfiance intrinsèque est au rendez-vous chez les Françaises. Cette suspicion peut avoir une incidence négative sur la configuration des rapports entre les femmes de lettres des deux côtés de la Manche.

Ce climat de méfiance entre certaines femmes de lettres françaises et anglaises semble particulièrement important à partir de la Révolution, notamment en regard de la reprise des hostilités entre les deux nations, et ce, sur une période de deux décennies. Par ailleurs, depuis belle lurette, les rapports politiques comme culturels entre la France et l'Angleterre, les deux plus importantes puissances européennes au XVIII^e siècle, se caractérisent par un historique houleux.

En effet, si la suprématie de la culture française est bien établie au XVIII^e siècle, l'Angleterre fait également l'objet d'une admiration à l'échelle internationale, notamment pour son système politique monarchiste constitutionnel. Cette admiration gagne également certains philosophes français renommés et influents, tels que Voltaire (1694-1778) ou Denis Diderot (1713-1784). Les échanges constants entre intellectuels des deux nations se veulent d'ailleurs relativement égalitaires, même si la France semble toujours avoir une longueur d'avance¹³³. La seconde moitié du XVIII^e siècle est néanmoins marquée par des tensions politiques majeures entre les deux nations, dans le contexte de la guerre de Sept ans (1754-1761), suivie de la guerre d'Indépendance américaine (1776-1783) avec l'appui de la France aux insurgés. L'importance de ces évènements dans la construction des nationalismes français et anglais, qui s'édifient

¹³² Staël, *Considérations sur la Révolution française*, op. cit., p. 379.

¹³³ Sur l'anglomanie en France, voir notamment : Greider, Josephine, *Anglomania in France, 1740-1789. Fact, Fiction, and Political Discourse*, Genève, Droz, 1985. Buruma, Ian, *L'Anglomanie. Une fascination européenne*, Paris, Bartillat, 2001 [1999]. Guiffan, Jean, *Histoire de l'anglophobie en France de Jeanne d'Arc à la vache folle*, Rennes, Terre de brume, 2004. Sur les échanges culturels entre la France et l'Angleterre au XVIII^e siècle, voir notamment : Thomson, Ann, Simon Burrows et Edmond Dziembowski, dirs., *Cultural Transfers : France and Britain in the Long Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010.

d'ailleurs dans une optique de compétition culturelle comme politique entre les deux nations, a été brillamment démontrée par David Bell et Gerald Newman¹³⁴.

La situation s'envenime davantage à partir de la Révolution française. Les guerres quasi perpétuelles avec l'Angleterre, de 1792 à 1815, dans laquelle « la perfide Albion »¹³⁵ est perçue comme l'orchestratrice de la réaction contre l'Empire français en Europe, se soldent par une défaite humiliante pour la France en 1815¹³⁶. Si certain-e-s intellectuel-le-s français-es, tels Benjamin Constant¹³⁷ (1767-1830) et Germaine de Staël, continuent d'admirer le système politique britannique¹³⁸, la Révolution marque toutefois un refroidissement momentané des rapports entre gens de lettres des deux nations.

Par ailleurs, la menace politique représentée par l'Angleterre se double également d'une menace culturelle. En effet, le territoire anglais est relativement épargné par les guerres napoléoniennes, justement du fait de son insularité. Le pays demeure ainsi une destination de choix pour le tourisme culturel. En contrepartie, les Britanniques voyagent beaucoup en Europe, la tradition du *Grand Tour* étant profondément ancrée dans les mœurs de l'élite¹³⁹. L'« avance » économique de l'Angleterre sur la France, en regard de sa première vague d'industrialisation plus rapide

¹³⁴ Newman, Gerald, *The Rise of English Nationalism : A Cultural History, 1740-1830*, London, Weidenfeld, 1987, pp. 12-18. Bell, *The Cult of the Nation in France*, op. cit.

¹³⁵ Cette expression, dont l'origine demeure incertaine, est fréquemment employée, aux XVIII^e et XIX^e siècles, par des Français afin de décrire l'Angleterre, nation à laquelle il serait impossible de faire confiance. Voir *infra*.

¹³⁶ Hampson, Norman, *The Perfidy of Albion : French Perceptions of England During the French Revolution*, New York, St-Martin's Press, 1998.

¹³⁷ Constant, d'ascendance suisse tout comme Staël, a longuement été impliqué dans la vie culturelle et politique parisienne, raison pour laquelle il est ici considéré comme un intellectuel français.

¹³⁸ Bell, *The Cult of the Nation in France*, op. cit., p. 97. À ce sujet, voir également : Scrivener, Michael Henry, *The Cosmopolitan Ideal in the Age of Revolution and Reaction, 1776-1832*, London, Pickering & Chatto, 2007.

¹³⁹ Sur le *Grand Tour* des Britanniques, voir notamment : Wilton et Bignamini, *Grand Tour : The Lure of Italy*, op. cit. Sur les femmes voyageuses plus spécifiquement, voir : Walchester, 'Our Own Fair Italy', op. cit. Hodgson, *Les aventurières, XVIIe-XIXe siècles*, op. cit. Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, op. cit. Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics*, op. cit.

que sur le reste du continent, a déjà fait couler beaucoup d'encre¹⁴⁰. La presse et le marché du livre britannique se caractérisent également par leur vitalité et leur décollage précoce, qui ont fait l'objet de plusieurs études¹⁴¹. De plus, les intellectuel-le-s britanniques, dès le XVIII^e siècle, sont en voie plus avancée de professionnalisation que les Français-es, plusieurs d'entre eux et elles réussissant à vivre de leur art en soutenant la « demande » du lectorat britannique¹⁴².

À tous les égards, l'Angleterre représente donc au tournant du XIX^e siècle la plus sérieuse compétitrice de la suprématie française, qu'elle soit politique, culturelle et économique, les trois dimensions allant par ailleurs souvent de pair. Les échanges intellectuels entre la France et l'Angleterre au début du XIX^e siècle sont marqués par une tension constante entre une volonté cosmopolite et des dynamiques de suspicions qui demeurent bien en place¹⁴³. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que certaines Françaises abordent leurs relations avec les Britanniques dans un contexte de méfiance, une méfiance liée au contexte culturel et politique qui les environne, et ce, particulièrement à partir de la Révolution. Les Françaises s'y montrent presque constamment sur la défensive face aux Anglaises, un *a priori* qui colore la nature de leurs rapports, et l'appréciation qu'elles font de leurs nations, œuvres et personnalités respectives.

Pensons tout d'abord à Félicité de Genlis, qui, dans sa *Suite des souvenirs de Félicie* (1807), se lance dans une véritable entreprise de défense des manières et du goût

¹⁴⁰ Voir notamment l'article classique de François Crouzet : « Angleterre et France au XVIII^e siècle : essai d'analyse comparée de deux croissances économiques », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 21, no. 2 (1966), pp. 254-291.

¹⁴¹ Voir notamment : Porter, Roy, *Enlightenment : Britain and the Creation of the Modern World*, London, Penguin, 2001. Brewer, John et Roy Porter, *Consumption and the World of Goods*, New York, Routledge, 1993.

¹⁴² Christophe Charle démontre néanmoins qu'en 1850, sensiblement le même nombre d'ouvrages sont publiés en France (9891) et en Angleterre (9053). Notons par ailleurs que l'Italie, en 1846, est loin derrière avec 1646 ouvrages imprimés. Charle, Christophe, « Les intellectuels en Europe dans la seconde moitié du XIX^e siècle, essai de comparaison », dans Gisèle Shapiro, dir., *L'espace intellectuel en Europe*, Paris, 2009, pp. 69-109.

¹⁴³ Pauk, « 'The Parisian Beau Monde' », op. cit., p. 256. Newman, *The Rise of English Nationalism*, op. cit., pp. 12-18. Bell, *The Cult of the Nation in France*, op. cit., p. 44.

français, qu'elle juge notamment bafoués dans certains ouvrages parus outre-Manche¹⁴⁴. Genlis s'attarde d'ailleurs aux œuvres de la romancière anglaise Fanny Burney (1752-1840), et se rappelle avoir été, lors de la parution du roman *Evelina : The History of a Young Lady's Entrance into the World* (1778), choquée du portrait qui y était dressé des Françaises :

Je viens de lire un gros in-4 en anglais, sur les femmes; les Françaises y sont traitées de la manière la plus injurieuse; on y prétend qu'elles jurent et qu'elles se font déshabiller, passer leurs chemises, et mettre au lit par des valets de chambre. L'auteur de *Cécilia* et d'*Evelina* [Fanny Burney] présente une Française dans l'un de ces deux jolis romans, qui ne parle jamais sans dire : pardi, parbleu, par ma foi, ou le diable m'emporte, ce qui peint à merveille une dame française! Que l'on compare tout ceci avec la généreuse bonhomie de nos auteurs, qui ont tant loué les écrivains anglais et leur nation! Que l'on compare l'équité anglaise et l'équité française, le goût anglais et le goût français! c'est, je crois, sans vanité nationale, tout ce que nous pouvons désirer de plus avantageux pour nous¹⁴⁵.

Genlis se dit outrée de la personnification d'une compatriote aux mauvaises manières dans le cadre d'un roman anglais, et n'est pas sans y voir une attaque contre la nation française, dont elle sent ici le besoin de défendre les valeurs d'équité et de goût. La présentation par une auteure d'une mauvaise image des femmes joue certes un rôle dans la dénonciation de Burney par Genlis, un procédé qui a été examiné au chapitre précédent. Les dynamiques politico-culturelles entre la France et l'Angleterre sont aussi abordées de front dans l'extrait, Genlis dénonçant à mots couverts la « perfidie d'Albion » en faisant remarquer l'écart entre « l'équité anglaise et l'équité française ».

Si Genlis, en 1807, demeure tranchée dans son opinion d'*Evelina* de Burney, il est intéressant de remarquer qu'en 1785, soit plus de vingt années plus tôt, elle avait semblé beaucoup plus enthousiaste quant à ce même roman. En effet, Burney et Genlis, mues par une appréciation respective de leurs œuvres, se rencontrent en 1785 lors du premier voyage de la dernière en Angleterre, dans un contexte plus enclin à l'émission

¹⁴⁴ Sur l'importance des manières et du goût français pour Genlis, voir : De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004, pp. 18 et 97.

¹⁴⁵ En effet, dans *Evelina*, le personnage Mme de Duval correspond à la description donnée par Genlis. Cette dernière a donc vraisemblablement lu l'une des nombreuses rééditions de l'ouvrage de Burney, et ce, entre 1782 (première parution de *Cécilia*) et 1807 (date de parution de la *Suite des souvenirs de Félicie*). Genlis, *Suite des souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1807, pp. 20-21.

par Genlis d'une opinion favorable des Britanniques¹⁴⁶. Cette première et unique rencontre entre les deux femmes de lettres paraît concluante, si bien que Genlis, le jour de son départ, fait parvenir à Burney la missive suivante :

Adieu ma chère amie; n'oubliez pas que vous avez pris l'engagement de m'aimer. Pour moi, je vous aime depuis l'instant où j'ai lu Evelina et Cecilia, et le bonheur de vous entendre et de vous connaître personnellement a rendu ce sentiment aussi tendre qu'il est bien fondé¹⁴⁷.

Il est ici difficile de cerner si Genlis, sincère en 1785, aurait changé d'idée vingt-deux ans plus tard, ou si elle n'a tout simplement pas trouvé bon à l'époque de faire remarquer à Fanny Burney son malaise initial avec la description des Françaises dans *Evelina*. Genlis aurait également pu transposer, dans sa *Suite des Souvenirs de Félicie*, une certaine amertume due au fait que Burney n'ait pas souhaité poursuivre de relations avec elle¹⁴⁸.

Il semble également plausible que le contexte politique de l'année 1807 ait imposé une valorisation de la France et une réfutation des perceptions britanniques face

¹⁴⁶ La France sort alors victorieuse de la guerre d'indépendance américaine, qui l'a opposée à l'Angleterre, entre 1778 (date de l'entrée en guerre de la France) et 1783. Sur l'anglomanie en France jusqu'à la Révolution, voir notamment : Greider, *Anglomania in France, 1740-1789*, op. cit.

¹⁴⁷ Genlis, Félicité de, [Oxford], Burney, Fanny [s.l.], 15 juillet 1785, dans : Burney, Frances, *Diary and Letters of Madame d'Arblay (1778-1840), as edited by her niece Charlotte Barrett, with preface and notes by Austin Dobson*, New York, MacMillan, 1904, vol. II, pp. 288-289.

¹⁴⁸ Fanny Burney, qui entretient certains doutes sur la moralité de Genlis (dans le contexte de sa relation amoureuse avec le duc Philippe d'Orléans (1747-1793)), choisira finalement de ne pas répondre à cette lettre et de cesser toute forme de contact avec l'écrivaine française, qu'elle admire profondément en tant qu'auteure. Genlis tentera, par l'intermédiaire de leur amie commune, la pédagogue Élisabeth de la Fite (1750-1794), de poursuivre la relation avec Burney, et ce, sans succès. À ce sujet, voir : Bertaud, Jacques, *Madame de Genlis et l'Angleterre. La femme et l'œuvre de 1779 à 1792*, Thèse de Ph. D., Paris IV Sorbonne, 1974, pp. 116-119, 151-155. La confrontation de deux types de sources différentes (la missive de 1785 et la publication de 1807) nous amène également à réfléchir à l'écart entre les correspondances et les documents publiés, destinés à être parcourus par des yeux différents. Dans la *Suite des Souvenirs de Félicie*, il convient surtout d'exalter la France en réfutant la description d'une Anglaise. Dans les correspondances en général, il importe plutôt pour les femmes de lettres de flatter la destinataire, et de mettre l'accent sur ce qui unit davantage que sur ce qui divise, notamment afin de ménager les susceptibilités.

à celle-ci. En effet, en 1807, dans le cadre des guerres révolutionnaires qui opposent la France à l'Angleterre depuis 1792 et des relations houleuses du régime impérial avec l'Angleterre, les tensions politiques entre les deux nations sont particulièrement exacerbées¹⁴⁹. L'instauration du blocus continental¹⁵⁰ par Napoléon en 1806, destiné à casser la résistance de l'Angleterre face à son régime et à la prépondérance française en Europe, joue certainement un rôle dans le refroidissement des échanges non seulement politiques, mais également culturels entre les deux nations. Les relations privilégiées entre Genlis et l'Empereur, qui lui octroie une pension en échange de sa fidélité au régime, lui commandent par ailleurs une certaine allégeance. Il convient aussi de faire remarquer que Genlis a toujours été particulièrement active sur le terrain de la défense et de la promotion des manières françaises, et ce, avant, pendant et après l'Empire.

La promotion des manières françaises, en comparaison de celles d'outre-Manche, guide également, quelques années plus tard, la description faite par Genlis de sa rencontre avec la romancière et essayiste anglo-irlandaise Lady Sydney Morgan (1776-1859), auteure de récits de voyage au sujet de la France et de l'Italie¹⁵¹. Dans ses *Mémoires* (1825), après avoir réfuté pendant deux pages les récits « point du tout injurieux, mais [...] presque toujours inexact » que Morgan livre au sujet de Genlis dans « son singulier Voyage en France »¹⁵², l'écrivaine française ajoute :

¹⁴⁹ Sur la perception négative de l'Angleterre par les Français dans le contexte des guerres révolutionnaires et impériales, voir notamment : Hampson, *The Perfidy of Albion*, op. cit.

¹⁵⁰ Opération militaire et diplomatique visant à empêcher les échanges économiques entre l'Angleterre et le reste de l'Europe.

¹⁵¹ Lady Morgan est Irlandaise d'origine, mais a vécu et publié en Angleterre et/ou à l'étranger la majeure partie de son existence. Chose certaine, aux yeux des Françaises, elle est bel et bien une « étrangère », associée à l'Empire britannique, un aspect qui ressort dans les descriptions que Genlis et Salm font d'elle. Sur l'appartenance nationale de Lady Morgan, voir notamment : Tracy, Thomas J., *Irishness and Womanhood in Nineteenth-Century British Publishing*, London, Ashgate, 2009. Abbate Badin, Donatella, *Lady Morgan's Italy : Anglo-Irish Sensibilities and Italian Realities*, Bethesda (MD), Academica Press, 2007.

¹⁵² Morgan, Lady Sydney, « Littérateurs, hommes et femmes distingués : Mesdames de Staël, de Genlis, de Souza, de Villette », *La France en 1817*, Paris, Treuttel et Würtz, 1817, pp. 313-327.

Lady Morgan n'est pas belle, mais il y a quelque chose d'agréable et d'animé dans sa personne; elle a beaucoup d'esprit, elle paroît avoir de la bonté; il est dommage que, pour se faire des partisans, elle ait la manie de se mêler de politique. Elle dit avec grâce que son extrême vivacité et sa démarche un peu sautillante parurent fort étrangers dans les cercles de Paris, parce qu'elles contrastoient avec les manières françaises. Elle ajoute que, de son côté, le calme extérieur des François la surprit beaucoup : elle connut bientôt que le même bon goût prescrit cette espèce de maintien. En effet, la gesticulation, le ton bruyant, n'ont jamais été à la mode en France. Va-t-on à la promenade, c'est pour s'y asseoir, etc. Cette observation, dans les Mémoires de lady Morgan, est faite et détaillée avec beaucoup d'esprit et de vérité. Je suis charmée d'avoir fait connoissance avec une personne justement célèbre, à beaucoup d'Égards. J'avoue d'ailleurs qu'elle me séduisit par une sorte de cordialité qui donne un prix infini à ses éloges¹⁵³.

Les « mauvaises » manières étrangères de Lady Morgan, et leur comparaison désavantageuse face au bon goût de mise en France constituent la trame de fond de ce commentaire à la fois appréciatif et sournois, voire vitriolé. Néanmoins, Lady Morgan paraît avoir été assez fine d'esprit pour percevoir ces différences nationales, ce pour quoi Genlis lui donne du crédit. Cette dernière demeure ambivalente, critiquant les manières étrangères de Morgan, d'une part, et admirant sa cordialité. Il semble qu'en 1825, il soit moins question de « défendre » la France et ses manières face à l'Angleterre, comme c'était le cas en 1807, que de faire valoir les différences importantes entre la sociabilité française, et celle pratiquée par une étrangère, dans le contexte du renouveau de la culture salonnaire française décrite par Steven Kale¹⁵⁴. Par ailleurs, le contexte de la Restauration des Bourbons (1815-1830) favorise une certaine « solidarité » entre les monarchies européennes, de manière à éviter une répétition d'épisodes insurrectionnels, révolutionnaires ou impériaux, et ce, particulièrement pendant la décennie 1820¹⁵⁵. Notons également que Lady Morgan est connue, dans le contexte de l'Europe des Restaurations, pour ses opinions libérales, qui ne remportent pas l'adhésion de Genlis,

¹⁵³ Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 6, pp. 105-106.

¹⁵⁴ Kale, *French Salons*, op. cit., p. 105.

¹⁵⁵ Une première vague de sursauts insurrectionnels, d'aspirations nationales et libérales, se fait notamment sentir, dès 1818-1819, en Allemagne, et surtout dans les premières années de la décennie 1820, et ce, en Grèce, dans les Balkans, en Espagne et surtout en Italie. Ces événements favorisent la cohésion du « concert européen » mis en place au congrès de Vienne, et la coalition entre les puissances monarchiques s'en trouve momentanément renforcée. Pacteau, Séverine et François-Charles Mougel, *Histoire des relations internationales (1815-1993)*, Paris, PUF, 1993, pp. 9-12.

cette dernière dénonçant par le fait même que Lady Morgan « ait la manie de se mêler de politique »¹⁵⁶.

Tout porte à croire que Morgan a eu vent des commentaires négatifs publiés par Genlis à son endroit. Ainsi, la vision favorable de l'écrivaine française, présentée dans *La France en 1817* (1817), est sérieusement altérée dans son ouvrage suivant, *La France en 1829-30* (1830). En effet, Lady Morgan y affirme : « à la seule exception de Madame de Genlis, il n'y a pas, je crois, un seul écrivain à notre époque, dont les ouvrages ne sont pas écrits dans [un] esprit généreux et national »¹⁵⁷, sans toutefois préciser les *leitmotivs* ni le contexte de cette critique mordante. En 1830, la thématique nationale présente dans ce commentaire semble, encore une fois, avoir une incidence sur cette perception désormais négative entre les deux femmes auteures.

Par ailleurs, la décennie 1830 marque en France un certain sursaut national. Les révoltes populaires, ayant mené au départ des Bourbons – réinstallés sur le trône par les puissances étrangères au Congrès de Vienne de 1815 – et à l'instauration de la (plus) libérale monarchie de Juillet en 1830, ont favorisé la résurgence de discours nationalistes¹⁵⁸. Elle signe également un ébrèchement de l'union entre les puissances

¹⁵⁶ Sur le libéralisme de Lady Morgan, voir : Ingelbien, Raphaël, « Paradoxes of National Liberation : Lady Morgan, O'Connellism, and the Belgian Revolution », dans *Éire-Ireland*, vol. 42, no. 3-4 (2007), pp. 104-125. Sur les opinions politiques de Genlis, voir le chapitre 6, p. 403.

¹⁵⁷ « With the sole exception of Madame de Genlis, there is not, I believe, a writer of any name in the present day, whose works are not written in [a] generous and national spirit ». Morgan, Lady Sydney, *France in 1829-30*, New York, Harper, 1830, vol. 1, p. 26.

¹⁵⁸ L'exemple français aura, par ailleurs, des conséquences paneuropéennes, provoquant des sursauts nationaux dans des pays conquis et/ou dominés sous l'Europe des Restaurations. En France, la Révolution belge de 1830, qui mènera à l'indépendance de la Belgique, suscite également un sursaut national « de gauche ». En effet, la future Belgique, possession autrichienne connue sous le nom des Pays-Bas, avait été envahie en 1792 par la France et conservée jusqu'au congrès de Vienne de 1815. Le territoire est donc considéré comme une province perdue, et suscite les sympathies des libéraux sur cette base. La décision de Louis-Philippe de soutenir les insurgés galvanise l'enthousiasme patriotique français. L'idéologie revancharde, en réaction au morcellement de l'Empire par le Congrès de Vienne, est à prendre en compte dans ce sursaut national en France. Notons également que les révoltes de 1830 signaleront les premières brèches importantes dans l'union des puissances mise en place au Congrès de Vienne. Voir : Duroselle, Jean-Baptiste, *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Paris,

européennes, ébranlées par la chute des Bourbons restaurés, de même que par les velléités nationalistes au cœur de leurs propres territoires.

C'est justement à la fin de l'année 1830 que la relation cordiale entre Constance de Salm et Lady Sydney Morgan (1776-1859) est momentanément obscurcie par la suspicion de la première. Constance de Salm a rencontré Lady Morgan à quelques reprises, et les deux auteures ont semblé nouer un contact appréciable. Leur relation, suite aux voyages de Morgan en France et en Allemagne, s'est d'ailleurs poursuivie, sans grande assiduité au niveau quantitatif (3 missives)¹⁵⁹, mais toujours empreinte d'un grand respect littéraire, voire d'une certaine chaleur, palpables dans leurs lettres.

Néanmoins, Salm s'inquiète auprès de son amie française Adèle-Adrienne Sobry (? - après 1844), traductrice officielle de Lady Morgan, de ce que l'essayiste britannique pourrait dire d'elle, sachant que Sobry travaille alors à la traduction de l'ouvrage *France in 1829-30*¹⁶⁰. On sait par ailleurs que les perceptions de Lady Morgan sur les nations qu'elle décrit, et sur les femmes à l'intérieur de celles-ci, ont souvent été critiquées en leur temps pour leur non-exhaustivité et leur sévérité¹⁶¹. Cela n'est certainement pas sans

Hachette, 1990, pp. 477-483. Sur la politique étrangère de la France sous la monarchie de Juillet, voir également la biographie récente du « roi-citoyen » publiée par l'historien Guy Antonetti : *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 2002. Voir aussi : Pacteau et Mougel, *Histoire des relations internationales*, op. cit., pp. 11-12.

¹⁵⁹ Huguette Krief, dans le cadre d'une communication livrée à l'ASECS à Montréal en 2006, a annoncé avoir retrouvé une correspondance inédite entre Sydney Morgan et Constance de Salm, correspondance à laquelle il nous a été impossible d'avoir accès. Cette intéressante présentation d'Huguette Krief n'a pas encore fait l'objet d'une publication à notre connaissance. Ces fameuses lettres de Constance de Salm et de Lady Morgan seront peut-être publiées dans l'édition complète des correspondances de Constance de Salm, établie par Krief, à paraître au cours de l'année 2012. Krief, Huguette, « Complicité intellectuelle entre Lady Morgan et Constance de Salm-Pipelet », communication présentée à la table ronde « Cross-Channel Conversations : Post-revolutionary Women Writers in the Long Eighteenth-Century », *Colloque de l'American Society for Eighteenth-Century Studies (ASECS)*, Montréal, 1^{er} avril 2006.

¹⁶⁰ Pipelet Salm, Constance, Dyck, Sobry, *Mademoiselle*, [s.l.], 22 octobre 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

¹⁶¹ À titre d'exemple, le *Prospetto biografico delle donne italiane* (1824) a été écrit par l'auteure italienne Ginevra Canonici Fachini, justement pour répondre aux allégations de Lady Morgan dans son ouvrage *L'Italie* (1821), dans lequel elle jugeait les Italiennes mal éduquées. Morgan, Lady Sydney, *L'Italie*, Paris, Dufart, 1821. À ce sujet, voir

motiver les appréhensions de Constance de Salm, qui note par ailleurs que « [l]es jugements [de Lady Morgan] sont souvent hasardés »¹⁶². Adèle-Adrienne Sobry cherche, quant à elle, à apaiser Constance de Salm, en l'assurant de la bienveillance de Lady Morgan à son endroit, et ajoute :

J'espère pouvoir vous faire hommage de la *France en 1829* de Lady Morgan si le libraire veut bien m'accorder les exemplaires que je lui demanderai et que je n'ai pas stipulés d'avance. Vous verrez qu'elle aime assez notre pays pour qu'on lui passe certaines idées qui ne sont pas tout à fait des nôtres, et qu'elle a même rectifiées jusqu'à un certain point. Elle a un genre à elle, de l'esprit, une vive sensibilité, voilà, je crois, ses mérites; son livre s'en ressent, non partout, mais en beaucoup d'endroits¹⁶³.

L'amour que Lady Morgan porte à la France semble donc excuser, aux yeux d'Adèle-Adrienne Sobry, les quelques erreurs présentes dans ses ouvrages, erreurs qui lui avaient également été reprochées par Félicité de Genlis quelques années plus tôt¹⁶⁴. Néanmoins, il semble que l'opinion d'Adèle-Adrienne Sobry, d'une part, et la publication de l'œuvre de Lady Morgan, *France in 1829-30*, d'autre part, aient rassuré Constance de Salm et eu raison de sa suspicion initiale. En effet, cette dernière fait parvenir en juillet 1831 une missive élogieuse à Lady Morgan où il n'est plus question de ses « jugements hasardés » :

Je profite avec empressement de cette occasion pour vous dire avec quelle satisfaction j'ai lu ce que vous avez dit de moi et de ma société dans votre dernier

notamment : Abbate Badin, *Lady Morgan's Italy*, op. cit. Canonici Fachini, Ginevra, *Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura dal secolo decimoquarto fino a' giorni nostri, con una risposta a Lady Morgan riguardante alcune accuse da Lei date alle Donne italiane nella sua Opera L'Italia*, Venezia, Tipografia di Alvisopoli, 1824. Sur cet ouvrage de Canonici Fachini, voir également le chapitre 2, p. 101 (notes) et le chapitre 3, p. 177.

¹⁶² Pipelet Salm, Constance, Dyck, Sobry, Adèle-Adrienne, [s.l.], 22 octobre 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

¹⁶³ Sobry, Adèle-Adrienne, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, Dyck, [s.l.], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « Sobry. Lettres adressées... ». Cette lettre n'est pas datée, mais d'après le contenu, on peut aisément postuler qu'elle a été envoyée à l'automne 1830, précédant ou suivant celle du 22 octobre 1830. Dans cette missive, Salm cherchait à savoir ce que Lady Morgan disait d'elle dans son ouvrage, et ce, avant la parution de la traduction française (à la fin de l'année 1830).

¹⁶⁴ Voir ce chapitre, p. 346.

ouvrage sur la France¹⁶⁵. Il ne m'a pas moins intéressée sous les autres rapports. On y retrouve partout la finesse de l'observation, la justesse du jugement et cette étendue de connaissances qui distinguent vos autres ouvrages. Je ne sais, Madame, si j'aurais jamais l'occasion de vous revoir, mais je suis charmée de vous avoir vue, de me trouver en relation avec vous, et de pouvoir vous dire, à vous-même, que, j'ai, et que j'ai toujours eu une haute estime pour votre talent et votre mérite¹⁶⁶.

On constate donc que les « jugements hasardés » de Lady Morgan ne se sont pas matérialisés au sujet de Salm, et n'ont conséquemment pas altéré leur relation. Par ailleurs, deux années plus tard, Salm insiste auprès de Morgan sur le fait qu'elle-même et l'écrivaine britannique partagent une certaine communauté de pensée « comme femme[s], comme auteur[es], comme philosophe[s] »¹⁶⁷. Leur cohésion de sexe/genre, de même que leurs opinions politiques et stylistiques semblables, finissent par prendre le dessus sur leurs appartenances nationales respectives. La confrontation de différentes missives, et de différentes sources, intranationales (Salm et Sobry) et internationales (Salm et Morgan), est à même de nous renseigner adéquatement sur les manières dont les perceptions nationales influencent les rapports entre les femmes de lettres, et sur les cadres dans lesquels l'influence de ces perceptions est explicitée ou non¹⁶⁸.

La question des « manières anglaises » semble également avoir eu une incidence sur la relation entre l'écrivaine Helena Maria Williams (1761-1827) et Constance Pipelet

¹⁶⁵ Morgan a consacré un petit chapitre de son ouvrage à Constance de Salm et à son mari. Voir : Morgan, « Une soirée chez le prince et la princesse de Salm », *France in 1829-30*, op. cit., vol. 2, pp. 167-172.

¹⁶⁶ Pipelet Salm, Constance, Paris, Morgan, Lady Sydney, [s.l.], 20 juillet 1831, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « No. 1 : Lettres à répondre, de famille, amis, affaires. Table ronde ».

¹⁶⁷ Pipelet Salm, Constance, Dyck, Morgan, Lady Sydney, [n.d.], 21 août 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

¹⁶⁸ Nous constatons d'ailleurs que les auteures sont généralement prudentes dans leurs correspondances avec des femmes de lettres étrangères. Dans les documents publiés, il s'agit toutefois moins de flatter la destinatrice, que de se faire valoir aux yeux de son public. Les Françaises n'hésitent alors pas à faire valoir la suprématie de leur propre nation, tandis que les Italiennes, sans surprise, se montrent beaucoup moins confiantes, ainsi que nous le verrons. En contrepartie, les échanges intranationaux font valoir un tout autre visage des auteures de la péninsule, fières d'être associées à « gloire » de leur sexe et de leur patrie.

Salm, ou du moins, sur la description faite de cette relation par la seconde en 1839. On retrouve dans la correspondance de Salm deux missives extrêmement chaleureuses et appréciatives qui lui sont adressées par Williams en 1811-1812. Salm, qui avait entrepris de publier sa *Correspondance générale* à la fin de la décennie 1830, prévoyait apparemment y inclure les lettres de Williams, néanmoins accompagnées d'une note dans laquelle elle s'explique, trente ans plus tard, sur sa relation avec l'écrivaine britannique :

Miss Williams était une demoiselle anglaise, émigrée et retirée en France au commencement de la Révolution, par suite de circonstances, d'opinions que j'ai ignorées¹⁶⁹. Elle était femme de lettres très distinguée, elle a écrit plusieurs ouvrages en français, entr'autres des *Souvenirs sur Louis XVI* que j'ai lus dans le temps avec intérêt. [...] Elle recevait à Paris une société fort distinguée et surtout beaucoup d'étrangers. J'allais assez souvent à ses soirées, et à sa demande j'y ai plusieurs fois lu des vers, ce que les auteurs faisaient alors très souvent dans la société et ce qui ajoutait beaucoup à l'éclat des réunions. J'ai néanmoins cessé de fréquenter la maison de Miss Williams parce que je trouvais dans sa position, je ne sais quoi de mystérieux et d'extraordinaire qui peut être tenait à la réserve qui fait partie des manières anglaises, mais qui déplaisent en général en France. Je dois dire cependant que je n'ai eu en tous temps qu'à me louer de cette Demoiselle, qui avait de la célébrité¹⁷⁰.

Ce sont ici les « manières anglaises » réservées qui suscitent, *a posteriori*, l'inconfort de Constance de Salm. Rappelons néanmoins que cette dernière dit avoir fréquenté assidûment les soirées d'Helena Williams, et n'avoir « qu'à [se] louer de cette Demoiselle », qui lui a d'ailleurs donné une certaine visibilité en lui demandant de lire

¹⁶⁹ Salm ne pouvait ignorer que Williams avait émigré en France en 1790 justement à cause de ses opinions radicalement démocratiques, cette dernière s'étant aliéné une partie de la haute société politique et culturelle en Angleterre en raison de son appui à la Révolution française. Et même si la monarchie de Juillet (1830-1848) n'est pas aussi hostile que pouvait l'être le régime restauré des Bourbons (1815-1830) face à l'héritage révolutionnaire français, il convient peut-être pour Salm, en 1839, de ne pas trop insister sur le fait qu'elle ait fréquenté des révolutionnaires radicaux pendant la décennie 1790. Sur l'activisme et les opinions de Williams pendant la Révolution, voir notamment : Plumptre, Anne, Stephen Bending et Stephen Bygrave, *Women's Travel Writings in Revolutionary France*, London, Pickering & Chatto, 2008. Craciun, *British Women Writers and the French Revolution*, op. cit.

¹⁷⁰ « Note de la princesse, Dyck, 13 juillet 1839 ». Cette note est écrite à la fin de la missive suivante : Williams, Helena Maria, Paris, Pipelet Salm, Constance de, [s.l.], 1 mai 1811, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... ».

des vers dans son salon. Il est donc difficile de cerner pourquoi Constance de Salm, plusieurs décennies plus tard, cherche tant à s'expliquer auprès de ses lecteurs face à cette relation. Les relations internationales extrêmement tendues entre l'Angleterre et la France, à la même époque, pourraient ne pas être étrangères à l'accent mis par Salm sur son malaise avec les « manières anglaises »¹⁷¹, d'une part, et sur la francophilie de Williams, d'autre part : elle prend ainsi une certaine distance avec l'écrivaine anglaise, tout en justifiant la relation qu'elle a momentanément entretenue avec elle. L'incidence des perceptions nationales, ou plus particulièrement des « manières anglaises » de Williams semble donc avoir eu un impact sur l'évolution de leur relation, ce dont Salm a senti le besoin de s'expliquer en évoquant les dynamiques franco-anglaises, d'autant plus d'actualité à la fin de la décennie 1830.

Notons que pour Salm et/ou Genlis, les « manières étrangères » d'Helena Maria Williams, Lady Morgan et Fanny Burney étaient assez importantes pour être mentionnées, pour constituer un certain frein à une relation durable, mais pas toujours assez importantes pour altérer de façon irrévocable leur perception des femmes de lettres étrangères avec lesquelles elles sont en relation. En effet, Genlis comme Salm prennent la peine de mentionner leur estime initiale pour les femmes de lettres britanniques qu'elles critiquent. C'est donc dire que le sexe/genre et la nation entrent en interaction de façon complexe dans les rapports entre les Françaises et Britanniques, dans un contexte où l'évolution rapide des événements politiques, des alliances et relations internationales influe incontestablement sur les relations développées entre femmes de lettres. Ces relations ne sont, bien entendu, pas uniquement subordonnées au contexte politico-culturel qui les surplombe. Cependant, il est difficile de ne pas reconnaître l'importance de ce climat de méfiance, considérant que la presque totalité des commentaires dans lesquels les Françaises se méfient des Britanniques et/ou critiquent

¹⁷¹ Entre 1837 et 1840, les relations franco-britanniques sont extrêmement tendues, conséquemment au refus de la France d'intervenir dans la crise de succession espagnole. Par ailleurs, l'ambassadeur français, Louis-Mathieu de Molé (1781-1855) est extrêmement mal reçu à Londres, suscitant l'hostilité de Lord Palmerston (1784-1865), secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui est ouvertement grossier envers l'ambassadeur français. Cette situation particulière pourrait-elle être liée à la dénonciation, par Salm, des « manières anglaises, qui déplaisent en général en France »?

leurs manières prend forme à partir de la Révolution et plus particulièrement du XIX^e siècle, période d'émergence et de concrétisation des nationalismes en Europe. Le « révisionnisme » affiché par Salm et Genlis, qui sentent le besoin, des décennies plus tard, de s'expliquer sur les relations qu'elles ont entretenues avec des écrivaines britanniques, laisse également à penser que le contexte politique mouvant, mais presque toujours difficile, entre l'Angleterre et la France, influence leur perception des écrivaines, et/ou la nécessité qu'elles perçoivent de préciser la nature de leurs relations avec les étrangères auprès de leur public.

1.3. Les Italiennes : humilité et défense de la nation

Si les Françaises sont parfois sur la défensive dans leurs relations avec les Britanniques, elles ont généralement tendance à se montrer confiantes face à la suprématie de leur nation dans le cadre de leurs contacts avec les femmes de lettres étrangères, ainsi que nous l'avons vu. Les Italiennes subissent également le chauvinisme culturel français, et entretiennent une relation ambivalente avec les auteures d'au-delà des Alpes. D'une part, les Italiennes n'hésitent pas à valoriser les femmes auteures étrangères, et parmi celles-ci, les Françaises occupent une place de choix. D'autre part, elles cherchent à défendre la péninsule face à la déconsidération culturelle subie aux XVIII^e et XIX^e siècles, déconsidération qui influence également leurs rapports avec les Françaises. C'est donc dire que la hiérarchie politique et culturelle entre les deux nations influence véritablement les relations et les perceptions entretenues entre les Françaises et les Italiennes.

1.3.1. Respect et admiration envers les femmes de lettres d'autres nations, ou critique de la situation des femmes de la péninsule

L'hégémonie de la France et sa dynamique politico-culturelle inégalitaire avec l'Italie se répercutent tout d'abord dans la façon dont les auteures sélectionnées perçoivent respectivement la situation des femmes au sein d'autres pays. En effet, on remarque que les Italiennes semblent avoir plus de facilité que les Françaises à critiquer certains aspects de leur nation en ce qui a trait à la condition des femmes, et des femmes cultivées en particulier, et ce, en utilisant les contre-exemples offerts par d'autres pays.

Le thème de l'éducation des femmes en Italie est plus particulièrement abordé dans les échanges. En effet, si l'Italie fait bonne figure de l'autre côté des Alpes pour ses femmes scientifiques renommées, il n'en va pas de même de l'éducation de la plupart de ses femmes. Un fossé est observable entre les quelques savantes, et le dénominateur commun des Italiennes – même de l'élite – qui, de l'avis des écrivaines et de plusieurs contemporain-e-s, ne bénéficient généralement pas d'une éducation soignée, étant confinées à la maison et/ou au couvent¹⁷². Cette mauvaise éducation a d'ailleurs été dénoncée par Staël, ainsi que nous l'avons vu.

Les Italiennes elles-mêmes sont tout à fait conscientes du problème que représente l'éducation des femmes de la péninsule, en particulier lorsqu'elles comparent cette situation avec celle qui prévaut dans d'autres nations. Par ailleurs, Caminer utilise fréquemment ses recensions afin de dénoncer le piètre niveau d'instruction de ses concitoyennes¹⁷³. Par exemple, lorsqu'elle recommande en 1780 l'ouvrage pédagogique *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfans*, publié par la Française Marie-Élisabeth de la Fite (1750-1794), Caminer conclut élogieusement en affirmant : « Il serait souhaitable que cet excellent livre soit traduit en Italie, où il ne s'en trouve aucun relatif à l'éducation, [...] et où l'éducation des femmes est négligée du début à la fin »¹⁷⁴.

¹⁷² Ainsi que le mentionne Martine Sonnet, l'éducation des filles en Europe au XVIII^e siècle s'articule essentiellement au sein de quatre lieux, soit la maison (précepteur/trice), le couvent, la pension laïque et/ou la « petite école ». Pour ce qui est de l'Italie, le couvent et la maison sont davantage privilégiés, ce qui fait dire à Tiziana Plebani que les Italiennes de l'élite au XVIII^e siècle sont généralement confinées dans des couvents ou dans la maison de leurs parents jusqu'à leur mariage. Cette situation limite donc momentanément leur participation dans des environnements intellectuels, tels que les salons, dans lesquels elles seraient également susceptibles de s'instruire, à l'exemple de plusieurs jeunes filles de l'élite française. Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, p. 52. Sonnet, Martine, « Une fille à éduquer », dans Arlette Farge et Natalie Zemon Davis, dirs., *Histoire des femmes en Occident. Tome 3: XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Plon, 1991, pp. 129-168.

¹⁷³ Pour plus de détails à ce sujet, voir : Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., pp. 38-49. Sama, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), pp. 389-414.

¹⁷⁴ « Sarebbe desiderabile che questo'ottimo libro venisse tradotto in Italia, dove se pur se ne vede alcuno relativo all'educazione [...] e dove l'educazione delle donne frall'altre

L'exemple d'une publication pédagogique, notamment destinée à être lue par des jeunes filles, et s'inscrivant dans une littérature éducationnelle florissante écrite par et pour des femmes en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle¹⁷⁵, est ici mobilisé afin de souligner les défauts de l'éducation des femmes en Italie, et leur manque de ressources à cet égard.

En ce qui a trait à la situation des femmes de lettres plus spécifiquement, des commentaires favorables à certaines étrangères et à leur nation sont également repérables dans les recensions de Caminer. Cette dernière, ainsi que nous l'avons vu, est particulièrement prompte à recenser les ouvrages français et britanniques dans ses journaux, dans une optique cosmopolite influencée par la prolifération des Lumières. Dans ce contexte, et connaissant le souhait de Caminer de contribuer à l'amélioration de la condition féminine et à la promotion des œuvres des femmes, il n'est donc pas étonnant de constater dans ses publications la présence de commentaires aussi brefs qu'élogieux sur d'autres nations, et sur le rôle qu'y tiennent les femmes. Par exemple, en 1788, lorsqu'elle recense la *Collection des meilleures œuvres françaises composées par des femmes* rassemblée par Louise de Kéralio (1757-1821), Caminer conclut que « cette collection fait également honneur à la France, au beau sexe et à l'auteure »¹⁷⁶. Le sexe/genre, la nation, et Kéralio comme auteure, sont tous trois mis en valeur dans cette perspective. Six années plus tard (1794), dans le cadre d'une recension d'un ouvrage sur les personnages illustres de la littérature germanique, Caminer affirme d'entrée de jeu que « l'Allemagne n'est pas en reste face aux nations les plus cultivées et éclairées en ce qui a trait au nombre d'hommes et de femmes célèbres qui l'ont illustrée et l'illustrent par

cose à trascurata dal principio al fine ». Caminer, Elisabetta, « Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfans; Trattenimenti, Drammi e novelle morali ad uso de' fanciulli, di Madama della Fitte. All'Aja presso Detune Librajo, ed a Liegi presso Lemarié : Librajo. In 12 di 466 pag. 1779. Opera dedicata a S. M. la Regina d'Inghilterra », *Giornale Enciclopedico*, gennaio 1780 (parte 1, pp. 65-70), febbraio 1780 (parte 2, pp. 3-11).

¹⁷⁵ Stephens, Sonya, *A History of Women's Writing in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 6.

¹⁷⁶ « questa Collezione fa egualmente onore alla Francia, al belle sesso, ed all'Autrice ». Caminer, Elisabetta, « Collezione delle migliori Opere Francesi composte da Donne, dedicata alle Donne Francesi da Madamigella de Keralio dell'Accademia d'Arras , Tomi I-III (Parigi) », *Nuovo giornale enciclopedico*, marzo 1788, p. 73.

leurs talents et leurs œuvres »¹⁷⁷. Ainsi, comme c'était le cas pour Kéralio, Caminer établit une adéquation entre la gloire d'une nation (la France ou l'Allemagne) et la réception positive qui y est faite de l'activité littéraire féminine, une thématique que nous retrouverons également dans des échanges entre compatriotes.

Près de quarante-cinq ans plus tard, la perception de l'éducation des femmes dans la péninsule italienne, dénoncée par Caminer dès 1780, ne semble que peu avoir évolué, du moins, selon les auteures à l'étude. En effet, en 1825, dans une missive adressée à son amie Diodata Saluzzo en 1825, Teresa Bandettini dresse un constat analogue à celui de Caminer, cette fois-ci en utilisant l'éducation des Allemandes afin de faire ressortir les défauts de l'instruction des Italiennes :

Il est très difficile de trouver parmi nos femmes [italiennes] une qui puisse écrire bien et correctement. L'éducation qui se donne aux femmes en Italie est particulièrement négligée en ce qui concerne l'écriture; et plusieurs pères de famille nobles finissent par ne pas permettre à leurs filles d'apprendre à mettre par écrit leurs pensées, de peur qu'elles puissent utiliser ce moyen pour ensuite correspondre avec certains amants secrets; il n'en va pas ainsi en Allemagne où les femmes de la plus infime plèbe auraient honte de ne pas savoir lire et écrire¹⁷⁸.

C'est ici l'Allemagne, plutôt que la France, qui est citée comme modèle par Bandettini. De manière implicite, cette dernière fait référence aux degrés d'alphabétisation différenciés des femmes en Italie et l'Allemagne au début du XIX^e siècle¹⁷⁹. Le

¹⁷⁷ « L'Allemagna non cede alle più colte ed illuminate nazioni nel numero degli uomini e delle donne celebri che l'hanno illustrata e la illustrano co' loro talenti e colle loro opere ». [Caminer, Elisabetta], « Ritratti degli uomini illustri della Letteratura Tedesca (Berna) », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, marzo 1794, p. 47. Attribué à Caminer par Di Giacomo, *L'illuminismo e le donne*, op. cit., pp. 187-188.

¹⁷⁸ « difficilissimo è ritrovare fra le nostre donne una che sappia scrivere bene e correttamente. L'educazione, che si da in Italia a le donne è trascurata particolarmente in ciò che riguarda lo scrivere; ed alcuni padri di condizione nobile, giunsero per sino a non permettere che le figlie imparassero a mettere in carta i loro pensieri sul timore, che usar potessero tal mezzo onde corrispondere a qualche segreto amante; non è così in Germania dove le donne della più infima plebe si vergognerebbero di non sapere leggere e scrivere ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, Torino, 2 décembre 1825, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (60).

¹⁷⁹ Les études sur les taux d'alphabétisation des femmes en Allemagne et en Italie au début du XIX^e siècle tendent par ailleurs à donner raison à Bandettini. Les deux nations étant morcelées géographiquement, il est certes difficile d'y établir des comparatifs adéquats. Néanmoins, Marie-Claire Hock-Demarle souligne que dans certaines régions du nord de l'Allemagne, dans lesquelles avait été instaurée, dès la seconde moitié du

confinement éducatif des jeunes Italiennes, à la maison ou au couvent, joue par ailleurs un rôle dans cet écart dénoncé par Bandettini. Il est à noter que cette dernière, à l'époque d'écriture de la missive (1825), est institutrice à Lucques, et se trouve directement confrontée au problème de l'alphabétisation et de l'accès à l'éducation, qui ont représenté un défi pour Bandettini elle-même¹⁸⁰. Son commentaire se situe également en pleine Restauration, période caractérisée, selon Mario Alighiero Manacorda, par la fermeture des autorités à la question de l'amélioration de l'éducation des jeunes italiennes, un sujet qui avait pourtant fait l'objet de discussions pendant le *Triennio*¹⁸¹.

XVIII^e siècle, l'instruction primaire obligatoire pour les deux sexes, le taux d'alphabétisation des femmes est de 86,5%, toutes classes confondues. Néanmoins, il n'en va pas de même dans toutes les régions et dans tous les contextes socio-économiques. En effet, pour la période 1790-1805, Reiner Prass a démontré que le taux d'alphabétisation des femmes dans les centres urbains et favorisés de la Prusse était de 35,7%, comparativement à 13,7 % en zone rurale et défavorisée. En comparaison, Daniele Marchesini souligne qu'en 1807-1808, dans la région italienne de l'Émilie (de Bologne à Piacenza), seulement 13 % des femmes sont alphabétisées, ce taux passant à 22 % en Lombardie entre 1806 et 1810 – alors la région la plus prospère de la péninsule. La situation est encore plus dramatique dans le sud de l'Italie : à Naples, en 1798, seulement 4% des femmes sont en mesure de signer leur nom, selon Antonio Illibato. Le désavantage des Italiennes s'accroît à mesure que le siècle progresse. Alors qu'à la même époque, plus de 50 % des Anglaises et des Françaises sont alphabétisées, l'Italie compte en 1871 près de 80 % de femmes analphabètes. Notons que toutes ces statistiques ne témoignent que de la capacité ou non des femmes à signer leur propre nom. Voir, dans l'ordre : Hooock-Demarle, « Lire et écrire en Allemagne, 1789-1848 », op. cit., p. 150. Prass, Reiner, « Signierfähigkeit und Schriftkultur. Methodische Überlegungen und neuere Studien zur Alphabetisierungsforschung in Frankreich und Deutschland », dans *Francia 2: Frühe Neuzeit*, vol. 25, no. 2 (1998), p. 191. Marchesini, Daniele, « L'analfabetismo femminile nell'Italia dell'Ottocento : caratteristica e dinamica », dans Simonetta Soldani, dir., *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989, pp. 37-56. Illibato, Antonio, *La donna a Napoli nel Settecento : Aspetti della condizione e dell'istruzione femminile*, Napoli, M. D'auria Editore, 1985, p. 10. Stone, Lawrence, « Literacy and Education in England, 1640-1900 », dans *Past and Present*, vol. 42 (1969), pp. 69-139. Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2 (2005), p. 202.

¹⁸⁰ En effet, cette dernière, issue d'un milieu défavorisé, a dû se former de façon autodidacte. Voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

¹⁸¹ Manacorda, Mario Alighiero, « Istruzione ed emancipazione della donna nel Risorgimento. Riletture e considerazioni », dans Simonetta Soldani, dir., *L'educazione*

Les Italiennes sont donc parfaitement conscientes des défis qui attendent la péninsule, avant comme après la domination française, notamment en ce qui a trait à l'éducation du dénominateur commun des femmes. Ainsi, elles n'hésitent pas à citer de façon avantageuse d'autres nations plus favorisées à cet égard, la France et l'Allemagne, afin d'appeler à des changements au sein de leur propre territoire. L'humilité des Italiennes laisse d'ailleurs à penser que ces dernières ont intégré le positionnement d'infériorité culturelle qui est associé à la péninsule par une partie du milieu littéraire international. Elles semblent, en effet, conscientes des préjugés qui ont cours à l'encontre de leur nation. Tout en faisant montre d'un patriotisme et d'une certaine valorisation de l'Italie régénérée – thématiques particulièrement exacerbées dans leurs échanges intranationaux, ainsi que nous le verrons –, elles cherchent généralement moins à promouvoir qu'à défendre leur nation face à des attaques répétées d'étrangers et d'étrangères, en particulier de la part des Français-es.

1.3.2. À la défense de l'Italie

La manière dont les auteures se positionnent face aux écrivaines étrangères dépend, nous l'avons dit, du positionnement de leur propre nation dans l'échiquier politico-culturel européen. Ainsi, si les Françaises ne valorisent que rarement des auteures d'autres nations, en particulier aux dépens de la leur, si elles louent la supériorité de la sociabilité mixte des sexes en France et n'hésitent pas à critiquer d'autres pays qui n'ont pas les mêmes pratiques, elles font néanmoins preuve de méfiance et de suspicion envers les auteures britanniques, nation concurrente s'il en est. Du côté des Italiennes, ce n'est pas de méfiance et de suspicion dont il est question, mais bien d'une véritable défense de la péninsule, et ce, notamment par rapport à la France. Celle-ci a, rappelons-le, imposé sa domination sur l'Italie entre 1796 et 1815, une période qui semble particulièrement névralgique dans les rapports entre Françaises et Italiennes. Par ailleurs, les dynamiques inégalitaires, au niveau culturel davantage que politique, datent quant à elles du XVIII^e siècle, et ont déjà été abordées. Le croisement d'inégalités politiques (particulièrement marquées sous l'Empire) et culturelles (pendant

delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento, Milano, Franco Angeli, 1989, p. 18.

l'ensemble de la période à l'étude) a, bien sûr, une incidence marquée dans les relations entre les Françaises et les Italiennes.

La hiérarchie entre la France et l'Italie est tout d'abord abordée par Elisabetta Caminer, dès 1769, alors que cette dernière livre une critique bien sentie du *Dictionnaire portatif des femmes célèbres*, écrit par le Français Jean-François Lacroix (dates inconnues). Caminer y met en évidence les dynamiques inévitables entre les deux nations, en traitant de la perception des femmes de lettres italiennes à l'étranger :

Puisque la France regarde désormais l'Italie de haut, voire sous un œil compatissant, l'auteur français ne s'est pas donné la peine de nommer, auprès de ces compatriotes encore vivantes, ni la célèbre dame Agnesi¹⁸² de Milan, ni l'illustre et méritante dame Laura Bassi¹⁸³, [...] ni la cultivée et renommée dame vénitienne et comtesse Bergalli Gozzi¹⁸⁴, qui honore les belles lettres, et particulièrement la bonne poésie avec ses excellentes compositions. [...] Si notre auteur voulait améliorer considérablement son dictionnaire, il devait prêter attention et le faire de façon complète, sans passer outre plusieurs de nos Italiennes¹⁸⁵.

Pour Caminer, la renommée internationale acquise par certaines Italiennes, notamment par Bassi et Agnesi dans des domaines scientifiques, aurait mérité une mention dans un dictionnaire qui se voulait représentatif de l'ensemble des nations européennes. Elle attribue cette omission aux dynamiques « désormais » inégalitaires entre la France et l'Italie, laissant croire à une détérioration de celles-ci pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, la recension ayant été écrite en 1769. Cette dynamique n'ira toutefois pas

¹⁸² Maria Gaetana Agnesi (1718-1799), mathématicienne milanaise.

¹⁸³ Laura Bassi Verati (1711-1778), physicienne et mathématicienne bolognaise.

¹⁸⁴ Luisa Bergalli Gozzi (1703-1779), dramaturge, poétesse et traductrice vénitienne.

¹⁸⁵ « Siccome però la Francia guarda adesso l'Italia nostra dall'alto, e quasi con occhio di compassione, il Francese Autore non si è degnato di nominare in mezzo a queste sue viventi compatriote, nè la celebre Sig. Agnesi di Milano, nè la meritamente illustre Sig. Laura Bassi [...] nè la dotta e notissima Sig. Contessa Bergalli Gozzi Veneziana, che onora le Belle-Lettere, e particolarmente la buona Poesia colle sue eccellenti composizioni [...]. Se il N.A volea far migliore di molto il suo Dizionario, egli dovea badare e farlo completo, non trascurando molte altre nostre Italiane ». Elisabetta Caminer, « Dictionnaire Historique ec. Dizionario Storico portatile delle Donne celebri. Parigi, presso L. Cellot. 1769. 2 vol. in 8 », *L'Europa letteraria*, 1er novembre 1769, tome 2, partie 1, p. 93.

en s'améliorant avec la progression de la période, si l'on en croit les témoignages d'autres contemporaines.

En effet, si Caminer s'attarde plutôt à la réception des femmes de lettres italiennes outre-Manche, d'autres auteures dénonceront le rôle que jouent des auteures elles-mêmes dans la perpétuation de dynamiques internationales inégalitaires entre la France et l'Italie. La dénonciation la plus frappante est émise dans le contexte de la domination française sur la péninsule. En 1808, dans son *Corriere delle Dame*, Carolina Lattanzi critique la journaliste parisienne Sophie de Renneville (1778-1825), éditrice de *l'Athénée des Dames*, qui aurait tenu des propos méprisants à l'endroit du *Corriere delle Dame* et de Lattanzi personnellement, propos en partie fondés sur le fait que la publication et son auteure sont italien-ne-s. Lattanzi reproche d'abord à Renneville d'« oubli[er] la civilité française envers les femmes » et ajoute :

Les Romains furent de célèbres conquérants, mais ils honoraient les usages des conquis. Leurs femmes faisaient donc également preuve de beaucoup d'humanité envers les vaincus. On ne trouve pas, dans toute l'histoire, que, quand les Romains ont conquis les Gaules, une femme née et ayant grandi sous les auras triomphales du Capitole¹⁸⁶, ait dit des vilaineries et ait insulté une Française, comme vous le faites envers moi qui me fais gloire d'être Italienne. Je ne veux pas vous disputer, Madame, votre primauté sur moi en fait d'esprit, de science, et d'éducation. Je connais néanmoins plusieurs dames françaises, qui depuis Paris, cultivant ma langue, aiment recevoir mon Courrier des Dames, et s'y sont abonnées, mais aucune d'entre elles n'écrit comme vous [...] que *le Courrier des Dames est pauvre et misérable, plein de manques, de stérilité, d'inepties et d'absurdités*. Vous aussi, ma très courtoise Dame, pour pousser votre esprit très civil à tourner en ridicule une *pauvre et misérable* italienne, vous [...] faites publier dans les journaux une lettre supposément écrite par moi en français, sans date, vous complaisant dans le plaisir de relever avec diligence et humilité chrétienne, tous les défauts de langue qu'y se rencontrent¹⁸⁷.

¹⁸⁶ L'une des sept collines de Rome, offrant une protection naturelle à la ville.

¹⁸⁷ « dimentica della Urbanità Francese verso le donne [...]. I Romani furono celebri conquistatori, ma onoravano gli usi dei conquistati. Le donne loro poi erano umanissime verso i vinti. Non trovasi in tutta l'estension della storia, che, quando i Romani consquistaron le Gallie, una donna nata e cresciuta alle aure trionfali del Campidoglio, dicesse villanie ed insultasse ad una Francese, siccome voi praticate meco che mi glorio d'essere Italiana. Io non voglio contrastarvi, o Signora, il primato sopra me in fatto d'ingegno, di scienza, di educazione. Conosco però molte dame Francesi, che sin da Parigi, cultrici della mia lingua, amano di ricevere il mio Corriere delle Dame, cui sono associate, ma niuna d'esse scrisse qual voi [...], che il *Corriere delle Dame è povero e*

Lattanzi se fonde, d'une part, sur la mythique « civilité française envers les femmes » pour rappeler à l'ordre Renneville, qui apparemment n'en a pas fait usage. L'utilisation de l'exemple des Romains et des Gaulois, pour symboliser la dynamique entre peuples conquérants et vaincus, témoigne par ailleurs du contexte politique dans lequel s'inscrit la dénonciation de la journaliste milanaise. En effet, la Lombardie en 1808 est sous domination française, sous l'égide d'Eugène de Beauharnais (1781-1824), vice-roi d'Italie. C'est dans cette perspective que Lattanzi affirme qu'un peuple vaincu (en l'occurrence, les Italiens) a droit aux mêmes égards que ceux consentis aux Gaulois par les Romains, à une époque lointaine beaucoup plus glorieuse pour la péninsule. La journaliste, qui « [se] fait gloire d'être Italienne », ajoute d'ailleurs que plusieurs Françaises lisent son *Corriere delle Dame*, ce qui vise à démontrer, à Renneville comme à la face du monde, que sa publication n'est pas sans mérites¹⁸⁸.

Carolina Lattanzi, par ailleurs plutôt favorable à la domination française dans ses écrits, a célébré les victoires de Napoléon (1769-1821) de même que dédié plusieurs poèmes à l'impératrice Joséphine (1763-1814). Elle semble donc particulièrement heurtée de se voir traitée avec mépris par une Française (Renneville), d'autant plus qu'elle considère cette dernière comme étant une collègue, du fait de leur activité journalistique commune¹⁸⁹. Les rapports inégalitaires entre l'Italie et la France, aux niveaux politique comme culturel, sont très clairement explicités dans cet extrait, et occupent une bonne partie de la réplique faite par Lattanzi face aux remarques

*meschino, pieno di pochezza, di sterilità, d'inezie e di assurdità. Voi inoltre, cortesissima mia Signora, per ispingere l'urbanissimo genio vostro a porre in ridicolo una povera e meschina italiana, [...] fate pubblica nei giornali una supposta mia lettera scritta in francese, senza data, compiacendovi di svelare con diligente umiltà cristiana tutti i peccati di lingua, che in essa s'incontrano». Lattanzi, Carolina, « Lettera della Compilatrice alla Signora di Renneville, direttrice dell'Athénée des Dames rue des fosses m. le Prence no. 10 in Parigi », *Corriere delle dame*, vol. XXVI, secondo trimestre, 23 giugno 1808, pp. 201-202.*

¹⁸⁸ Rappelons que si les Italiennes s'intéressent aux ouvrages français, de manière générale, le « flux inverse est inexistant », pour reprendre les mots de Françoise Waquet. *Le modèle français et l'Italie savante*, op. cit., p. 202.

¹⁸⁹ À cet égard, voir chapitre 4, p. 253. Pour des poèmes dédiés à Joséphine, voir notamment : Lattanzi, Carolina, « Per la fausta venuta di S. M. I. R. Giuseppina Imperatrice de' Francesi e regina d'Italia. Sonetto », *Corriere delle dame*, vol. XVIII, secondo trimestre, 5 maggio 1805, p. 1.

désobligeantes de Sophie de Renneville, dans le cadre d'une défense de sa nation et de sa personne face à ce qu'elle percevait comme étant une attaque en règle.

Si Lattanzi expose les dynamiques inégalitaires au moment même de la domination française, Isabella Teotochi Albrizzi reviendra quant à elle sur ces événements deux décennies plus tard, soit en 1833. C'est donc *a posteriori* que cette dernière témoigne du regard condescendant porté sur l'Italie, et plus particulièrement sur Venise, par le milieu culturel français. Albrizzi, qui reçoit plusieurs étranger-e-s dans son salon vénitien, a aussi pu constater le chauvinisme culturel parisien dans ses échanges avec des Françaises à l'occasion de son voyage à Paris en 1817¹⁹⁰. L'attachement d'Albrizzi à Venise est par ailleurs palpable. Celle-ci, de même que son amie, la salonnière et écrivaine Giustina Renier Michiel (1755-1832), cherchent à défendre la culture italienne en général, et vénitienne en particulier, de concert avec un idéal cosmopolite, positionnement qui transparaît clairement dans les nombreux échanges de ces deux auteures avec des intellectuel-le-s compatriotes¹⁹¹. Cet intérêt commun pour la promotion de la culture vénitienne pourrait partiellement expliquer l'accent mis sur les dynamiques internationales inégalitaires dans le *Ritratto di Giustina Renier Michiel* (1833). Dans ce portrait posthume, Albrizzi insiste sur le fait que le salon de son amie attirait les fleurons du milieu littéraire européen, et souligne sa sympathie et son accueil envers les étrangers et étrangères¹⁹². Dans le passage suivant, Albrizzi met également l'accent sur la perception des Français-es par Renier Michiel :

Il semble qu'elle préférât à la société des Français, celle des Anglais et des Allemands; peut-être par un certain esprit de rivalité, elle se contentait de partager le terrain avec les premiers, si nous pouvons dire ainsi, peut-être en raison de ce sentiment que la Lettre à Châteaubriand et l'Origine des Fêtes [vénitiennes] lui ont inculqué, ou plutôt pour l'une ou l'autre de ces raisons¹⁹³.

¹⁹⁰ Voir ce chapitre, p. 328.

¹⁹¹ Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's *Ritratti* », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 40, no. 1 (2006), pp. 85-108.

¹⁹² Teotochi Albrizzi, Isabella, *Ritratto di Giustina Renier Michiel veneziana*, [Venezia], [s.e.], [1833], p. vii.

¹⁹³ « Sembra che preferisse alla società dei Francesi quella degli'Inglesi e degli Alemanni; forse per certo senso di rivalità, contendendosi coi primi, se così posso dire,

Ce passage vise, d'une part, à exalter le patriotisme de Renier Michiel, et d'autre part, témoigne de la méfiance, voire de l'antipathie, que certain-e-s Vénitien-ne-s ont pu ressentir envers les Français-es. Rappelons que l'invasion française a signé la mort de la République de Venise en 1797, une souveraineté établie dès le Moyen-Âge. Par ailleurs, neuf ans plus tard, le célèbre François-René de Chateaubriand (1768-1848) a publiquement critiqué Venise, une critique qui a suscité une réponse bien sentie de Renier Michiel défendant sa ville contre les attaques de l'écrivain français¹⁹⁴. Renier Michiel a aussi fait paraître, à partir de 1817, plusieurs volumes sur *l'Origine delle feste veneziane* (Origine des fêtes vénitiennes), ouvrage dans lequel elle retrace dans une optique nostalgique et commémorative les principaux carnivals ayant eu cours dans l'histoire de Venise, avant leur interruption par l'occupant français en 1797. Quant à elle, Albrizzi est davantage reconnue pour ses relations chaleureuses avec les Français-es, mais s'est aussi illustrée par la défense et la promotion de Venise¹⁹⁵. Elle semble ainsi sentir le besoin d'insister sur les relations problématiques entre Renier Michiel et les Français-es, le tout dans une perspective d'exaltation du patriotisme de cette dernière et de dénonciation sous-tendue des dynamiques inégalitaires en présence¹⁹⁶.

reciprocamente il terreno, o forse per quello stesso sentimento che la *Lettera a Chateaubriand*, e *l'Origine delle Feste* dettolle; ovvero piuttosto per l'uno e per l'altro di questi motivi ». Ibid.

¹⁹⁴ Renier Michiel, Giustina, *Risposta alla lettera del signor di Chateaubriand sopra Venezia*, Venezia, Tipografia Fracasso, 1807 [1806].

¹⁹⁵ Sur le patriotisme pro-vénitien d'Albrizzi, voir notamment ses *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova*, dans lesquelles elle présente favorablement la figure d'Erno, héros de la République vénitienne, un choix en partie motivé par son patriotisme, et ce, de son propre aveu. Teotochi Albrizzi, Isabella, *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova*, Firenze, Molini-Landi, 1809, p. vii. Sur les relations d'Albrizzi avec les Français, voir notamment : Brunelli, Bruno, « La 'saggia' Isabella : Per il centenario della Teotochi Albrizzi », *Nuova Antologia*, vol. 15 (1936), p. 322. Il est également à mentionner qu'Albrizzi a fait un voyage à Paris en 1817, et qu'elle a entretenu une longue relation amoureuse avec l'artiste français Dominique Vivant-Denon (1747-1825).

¹⁹⁶ À ce sujet, notons que mise à part l'exaltation du patriotisme provénitien par Isabella Teotochi Albrizzi (et Giustina Renier Michiel), nous retrouvons dans les sources très peu d'échanges à caractère « régionaliste » entre les femmes de lettres italiennes. L'Italie étant morcelée géographiquement, et culturellement à certains égards, il aurait été logique de trouver plusieurs commentaires allant en ce sens, et émis par des écrivaines provenant de différentes cités/états. Or, c'est plutôt l'Italie que leurs régions respectives qui semble au cœur des préoccupations des auteures, et ce, même si certaines insistent

Caminer, Lattanzi et Albrizzi ne sont par ailleurs pas seules en cause. D'autres Italiennes, pendant la première moitié du XIX^e siècle, chercheront également à répondre à des ouvrages dans lesquels des étrangers et étrangères font valoir une perception des femmes italiennes qui leur semble erronée. C'est notamment le cas de Ginevra Canonici Fachini (1779-1859), qui fait paraître son *Prospetto biografico delle donne italiane* en 1824 justement pour répondre aux allégations de Lady Morgan sur le manque d'éducation des femmes en Italie. Dans cet ouvrage, Simonetta Soldani, Fiorenza Taricone et Suzanna Bucci soutiennent également que Canonici répond implicitement à Staël elle-même, bien que le nom de cette dernière ne soit pas mentionné¹⁹⁷. C'est donc dire que Caminer, Lattanzi et Albrizzi s'inscrivent dans un mouvement plus large de défense de l'Italie face à des attaques étrangères, un facteur qui n'est pas sans influencer leurs relations avec les femmes auteures à l'extérieur de la péninsule, et particulièrement avec les Françaises.

1.4. Conclusion de section

L'influence des développements politiques sur le milieu culturel, au cœur des travaux d'Alberto Banti pour l'Italie et de Carla Hesse pour la France, et démontrée par Anne Goldgar dans son analyse de la République des lettres aux XVII^e et XVIII^e siècles,

dans une infime minorité de cas sur des aspects régionalistes. Par exemple, dans un hommage posthume dédié à la salonnière romaine Maria Pizzelli, Diodata Saluzzo met beaucoup d'accent sur le fait que cette dernière représente la gloire de Rome, et dresse des parallèles avec la Rome antique en ce sens. Saluzzo, Diodata, « Ad Enrichetta Dionigi in morte di Maria Pizzelli », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, pp. 186-191. Quant à elle, la Lucquoise Teresa Bandettini rappelle à la turinoise Diodata Saluzzo que les Florentins sont généralement peu enclins à célébrer des auteurs ne résidant pas dans leur ville. Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 8 septembre 1826, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (36).

¹⁹⁷ Soldani, Simonetta, « Il Risorgimento delle donne », dans Banti et Ginsborg, *Storia d'Italia*, op. cit., p. 198. Taricone, Fiorenza et Suzanna Bucci, *La condizione della donna nel XVII e XVIII secolo*, Roma, Carucci, 1983, p. 194. En effet, Staël aurait, selon Canonici, critiqué l'éducation des femmes à Florence par la voix de *Corinne* (1807), et contribué, par le biais de ce roman, à la perception des Italiennes comme femmes aux mœurs douteuses. La critique des mœurs des Italiennes était également présente chez Lady Morgan et conséquemment, dans la défense de ses compatriotes par Canonici Fachini.

a, encore une fois, une incidence marquante sur la manière dont les acteurs et actrices intellectuel-le-s agissent et se positionnent¹⁹⁸. Il en va de même pour ce qui est des relations entre femmes de lettres de nations différentes. En effet, lorsque les mentions de l'appartenance nationale des auteures se font brièvement et sous le couvert de l'éloge, elles s'inscrivent comme un facteur facilitant les échanges davantage que les handicapant. Néanmoins, l'incidence des perceptions nationales se fait plus insidieuse lorsque les écrivaines, en particulier les Françaises, se permettent des jugements plus ou moins marqués sur des écrivaines étrangères en fonction de la nationalité de ces dernières.

À la lumière des dynamiques internationales inégalitaires illustrées plus haut, l'analyse des sources révèle que les différences nationales ont une incidence sur les relations directes et indirectes de la moitié des femmes de la sélection (Staël, Genlis, Salm, Caminer, Lattanzi et Albrizzi) avec des femmes de lettres vivant dans d'autres pays. Néanmoins, si Genlis et Pipelet Salm sont parfois suspicieuses face aux Britanniques, nous remarquons que ce sont surtout les Italiennes qui se doivent de défendre leur nation face à la déconsidération politique et culturelle dont elle fait les frais.

L'étude des perceptions des Françaises et des Italiennes s'avère particulièrement éclairante en ce qui concerne l'incidence marquée des influences nationales sur les relations entre les femmes de lettres, alors que l'analyse quantitative avait plutôt relevé le mince volume d'échanges internationaux directs. Ce constat peut d'ailleurs porter à croire que la nation représente effectivement une barrière entre les différentes femmes de lettres, une barrière (linguistique, géographique, politique, voire idéologique) qui ne serait certes pas insurmontable, mais qui pousserait néanmoins les femmes de lettres à développer davantage de liens avec leurs concitoyennes. En ce cas, il conviendrait de postuler que la nation rend les contacts directs plus difficiles à la base, ou les empêche de se développer pleinement, mais ne pose pas nécessairement problème une fois qu'ils sont solidement noués et consolidés. Néanmoins, les prises de position virulentes des

¹⁹⁸ Banti, *La nazione del Risorgimento*, op. cit. Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001. Goldgar, *Impolite Learning*, op. cit.

Italiennes, en défense de leur nation, et particulièrement à l'égard des Françaises, laissent croire que l'accélération des contacts entre les deux pays, justement favorisée par le contexte politique¹⁹⁹, ne s'est pas faite sans heurts. Le contexte politique et culturel a donc une incidence marquée sur la manière dont se configurent les relations entre femmes auteures.

La méfiance envers les étrangères peut évidemment avoir une incidence importante sur les relations entre auteures de pays différents. Cette méfiance peut se baser sur des préjugés culturels, tout comme être orchestrée, voire révisée, en fonction d'un contexte politique mouvant et complexe. Ces méfiances, suspicions et défenses illustrent par ailleurs les statuts des différents pays européens pendant la période 1770-1840, et semblent d'autant plus marquées à partir de la Révolution française, pour culminer au XIX^e siècle. Le contexte politique et culturel revêt donc un rôle prédominant dans les relations entretenues entre les personnes, et les femmes de lettres ne font pas exception à cette règle. En effet, la quasi-totalité des échanges à caractère problématique entre auteures, et mettant en scène leurs appartenances nationales respectives, se déroulent au XIX^e siècle, soient respectivement sous la domination française (1797-1814), et plus particulièrement à partir des décennies 1820 et 1830, époques caractérisées, en France²⁰⁰ comme en Italie²⁰¹, par des sursauts de discours nationalistes qui ont, de concert avec d'autres facteurs, manifestement une incidence sur les relations entre femmes auteures.

2. Échanges intranationaux : « la gloire de notre sexe et de notre pays »

Si les Italiennes sont désavantagées dans le cadre de leurs échanges avec des auteures étrangères, faisant preuve d'humilité tout autant que d'une volonté de défendre leur nation, c'est, en contrepartie, la fierté nationale qui est omniprésente dans les contacts avec leurs compatriotes. Notons tout d'abord que la grande majorité des

¹⁹⁹ Bertrand, *Le grand tour revisité*, op. cit., p. x.

²⁰⁰ En France, les révoltes populaires ayant mené au départ des Bourbons – qui avaient été réinstallés sur le trône par le Congrès de Vienne (1815) – et à l'instauration de la libérale monarchie de Juillet en 1830, ont constitué en soi un événement important dans la résurgence de discours nationalistes. À ce sujet, voir ce chapitre, p. 347.

²⁰¹ L'accélération du nationalisme italien dans les décennies 1820 et 1830 sera abordée dans la section suivante.

Françaises et des Italiennes sélectionnées ont, à un moment ou à un autre de leur carrière, professé leur amour pour leur pays. De même, les hommages individuels et collectifs (biographies, ouvrages sur la littérature féminine) émis par les écrivaines mettent exclusivement l'accent sur celles de leur propre pays, dans une perspective de commémoration où le sexe/genre et la nation des compatriotes sont exaltés de pair²⁰². Dans le cadre des échanges entre concitoyennes, les auteures, qu'elles soient Françaises ou Italiennes, valorisent certaines écrivaines, qui sont ici mobilisées à la fois en tant que femmes et comme représentantes d'une littérature et d'un idéal national auquel leurs correspondantes s'identifient également.

Pour ce qui est des Françaises, l'association entre la gloire de la patrie et de ses femmes de lettres, fréquente dans les ouvrages publiés, ainsi que nous l'avons vu, n'est pas souvent évoquée dans les missives – peut-être parce qu'elle va davantage de soi, en regard de l'hégémonie culturelle française. La décennie 1830 semble toutefois favorable à ce type d'association entre le sexe/genre et la nation, et ce, particulièrement dans la correspondance de Constance de Salm. Par exemple, dans une lettre datée de 1836, la traductrice Adèle-Adrienne Sobry compte Constance de Salm parmi « les écrivains qui honorent notre sexe et notre pays »²⁰³. Pour Aglaé Laya, trois ans plus tôt, l'exaltation de la France dans *Mes soixante ans* (1833) de Constance de Salm concourt à en faire le plus remarquable des ouvrages de cette dernière, surtout en regard de l'exposition dans l'œuvre de « cet amour de la patrie qu'on refuse aux femmes de sentir. Vos vers

²⁰² Les biographies collectives, éditées par des femmes, ou auxquelles les femmes prennent part, se situent fréquemment, au XIX^e siècle, dans une perspective d'exaltation à la fois du sexe/genre et de la nation. Nous pensons par exemple au *Prospetto biografico delle donne italiane* (1824), écrit par Ginevra Canonici Fachini pour répondre aux allégations de la Britannique Lady Morgan sur la pauvreté de la vie culturelle des femmes en Italie. À ce sujet, voir ce chapitre, p. 348 (notes). Sur l'exaltation croisée du sexe/genre et du nationalisme dans les biographies collectives du XIX^e siècle, voir notamment : De Longis, Rosella, « Maternità illustri : dalle madri illuministe ai cataloghi ottocenteschi », dans Marina D'Amelia, dir., *Storia della maternità*, Roma-Bari, Laterza, 1997, pp. 184-207. Briganti, Maria Camilla, *Fra realtà e rappresentazione. L'immaginario simbolico e i percorsi di istruzione femminile nel Settecento italiano*, Roma, Aracne editrice, 2005.

²⁰³ Sobry, Adèle-Adrienne, Paris, Pipelet Salm, Constance, Dyck, 17 juillet 1836, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers... », fasc. « Sobry. Lettres adressées... ».

prouvent que quelques-unes peuvent l'éprouver avec autant d'exaltation qu'un autre amour, et le chanter avec autant de force ce sexe [les hommes] si vain de tout ce qu'il fait et dit »²⁰⁴. Notons que ces deux témoignages sont émis peu après le sursaut national provoqué par le départ des Bourbons et l'avènement de la monarchie de Juillet, et que le sexe/genre et la nation y figurent de pair.

Il est, par ailleurs, étonnant de constater que les correspondances entre Françaises ne mettent que peu l'accent sur la gloire nationale en général, et encore moins sur le croisement de la gloire nationale et de la gloire de leur sexe, à l'exception des correspondantes de Constance de Salm pendant la décennie 1830, dans le contexte du départ des Bourbons et de la monarchie de Juillet. Que l'association entre la gloire des femmes et celle de la patrie ressurgisse dans un tel contexte n'est pas surprenant. Or, cette association, circonscrite et circonscrite chez les Françaises, est prédominante chez les Italiennes, et ce, pendant la majeure partie de la période à l'étude. En effet, le sursaut national italien se manifeste de manière beaucoup plus affirmée dans les correspondances des auteures de la péninsule, ce qui est attribuable à la spécificité du contexte politique. Le *Triennio* et l'Empire, dans le contexte de la domination française, représentent une première étape dans la mise en marche du *Risorgimento*²⁰⁵. Rappelons que l'expérience du *Royaume d'Italie* (1805-1814), représente la première tentative (partielle) d'unification de la péninsule depuis l'Empire romain. Le congrès de Vienne (1815) re-morcelle toutefois l'Italie, et la majeure partie du territoire est de nouveau soumise aux puissances étrangères – on pense par exemple au royaume Lombardo-Vénitien, état le plus prospère de la péninsule, qui passe sous contrôle autrichien. La Restauration entraîne bien sûr d'importants sursauts nationaux, qui prennent notamment forme dans les révoltes libérales et carbonaristes de 1821 et 1830²⁰⁶.

²⁰⁴ Laya, Aglaé, [Paris], Pipelet Salm, Constance, Paris, 6 juin 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... », fasc. « Laya ».

²⁰⁵ Anna Maria Rao retrace l'évolution de cette interprétation, relativement récente, de la contribution du *Triennio* au *Risorgimento*, dans l'article suivant : Rao, « Lumières et révolution dans l'historiographie italienne », op. cit., p. 83-104.

²⁰⁶ Les Carbonari (Charbonniers) constituent dans les décennies 1820 et 1830 une société secrète vouée à l'unification nationale de l'Italie, dans une perspective

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de constater que dans le cadre de leurs échanges intranationaux, les Italiennes sont beaucoup plus prolixes en commentaires sur l'association de la gloire nationale et de la gloire des femmes que les Françaises. La thématique est tout d'abord illustrée dans le pamphlet *La causa delle donne* (1797) de Carolina Lattanzi : « Notre Italie, ce beau jardin de l'Europe, peut ô combien se vanter d'avoir toujours fait surgir en son sein des femmes de grande renommée, et qui se sont attiré l'admiration du monde entier! »²⁰⁷. L'auteure mobilise ici l'orgueil national, de même que la perception positive des étrangers quant à la présence de femmes savantes dans la péninsule, afin de faire, en plein *Triennio*, la preuve de la capacité des femmes à exercer des droits politiques. Par ailleurs, quatre années plus tard, Teresa Bandettini, dans son hommage posthume à la poétesse Paolina Grismondi (1746-1801), se réfère à elle avec fierté comme étant « une grande femme et ma concitoyenne »²⁰⁸.

L'association de la gloire des femmes à la gloire nationale de l'Italie est également présente, en 1809, dans un poème dédié à la jeune poétesse Enrichetta Dionigi (1784-1867) par Diodata Saluzzo. Cette dernière y engage la jeune femme à réfléchir aux conséquences du mariage sur son activité littéraire, et cite à cet effet les accomplissements de poéteses contemporaines – notamment Clotilde Tambroni (1758-1817) et Fortunata Sulgher – afin de l'encourager à poursuivre dans la voie des lettres. C'est dans ce contexte que Saluzzo affirme que « dans le séjour italien, la gloire fut

révolutionnaire et démocratique. Ce mouvement est également eu une influence marquée sur les révolutions italiennes du « printemps des peuples » de 1848-1849. Sur les carbonari, voir notamment : Misasi, Nicola, *Massoni e carbonari*, Cosenza, Brenner, 1989. Duggan, Christopher, *The Force of Destiny : A History of Italy since 1796*, New York, Allen Lane, 2007. Rath, John, « The Carbonari : Their Origins, Initiation Rites, and Aims », *American Historical Review*, vol. 69, no. 2 (1964), pp. 353-370.

²⁰⁷ « E questa nostra Italia, questo bel giardino di Europa quante non può vantare donne rinomatissime che ognor fiurirono nel suo seno, e le ammirazioni si trassero dietro di tutto il mondo! » [Lattanzi, Carolina], « La causa delle donne. Discorso agl'italiani della cittadina », dans De Felice, Renzo et Delio Cantimori, dirs., *Giacobini italiani*, Bari, Laterza, 1956-1964 [1797], pp. 457. Sur l'attribution de cette œuvre à Lattanzi, voir chapitre 2, p. 136.

²⁰⁸ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française*, op. cit., p. ii. « gran donna e mia concittadina », Bandettini, Teresa, « In morte di Lesbia Cidonia », *Poesie estemporane*, Lucca, F. Bertini, 1835 [1801], vol. 1, p. 43.

toujours la lyre des femmes »²⁰⁹. Il est intéressant de constater qu'à l'instar de Caminer²¹⁰, les Italiennes mettent de l'avant la réputation favorable de la péninsule, pour ce qui est de l'insertion des femmes de l'élite dans la sphère culturelle, notamment dans les universités et académies. De cette particularité, fréquemment remarquée par les auteurs locaux et étrangers, les écrivaines tirent une certaine gloire, d'autant plus importante dans le contexte plus général de dépréciation de l'Italie²¹¹. Cette gloire est ici utilisée à l'avantage de la nation et des femmes de lettres qui y oeuvrent.

Cette association entre la gloire nationale et la gloire des femmes se poursuit dans les correspondances et devient de plus en plus fréquente à partir du Congrès de Vienne. Par exemple, en 1815, la jeune peintre, future auteure et militante carbonariste Bianca Milesi (1792-1849), déclare à Teresa Bandettini : « je vous estime et vous aime énormément, tant pour les excellentes qualités de votre âme, que pour l'honneur que vous faites à l'Italie, et plus spécialement à notre sexe »²¹². Ce sont toutefois dans les missives adressées à Diodata Saluzzo, et particulièrement par de jeunes auteures qui en sont à leurs premières armes en littérature et qui recherchent sa protection au cours de la décennie 1830, que cette association entre la gloire littéraire de la célèbre poétesse et celle de l'Italie est la plus récurrente. Par exemple, la poétesse Massimina Fantastici

²⁰⁹ « [...] dell'italico soggiorno / Gloria fu sempre la femminea cetra ». Saluzzo, Diodata, « La poesia. In risposta alla signora Enrichetta Dionisio [Dionigi] giovine poetessa romana », *Versi*, op. cit., vol. 3, 1816-1817 [1809], p. 38. Ce poème, publié en 1816, a toutefois vraisemblablement été composé autour de l'année 1809, ainsi que l'atteste la missive suivante dans laquelle Enrichetta Dionigi remercie Diodata Saluzzo de l'envoi de ce poème. Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, Torino, 19 janvier 1810, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (26).

²¹⁰ Voir ce chapitre, p. 359.

²¹¹ Sur la perception des femmes de lettres italiennes célèbres par les étrangers et les locaux, voir : Findlen, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », op. cit., pp. 17-21.

²¹² « vi stimo ed amo moltissimo, si per le eccelenti qualità dell'animo vostra que per l'onore che fate all'Italia, ed specialmente al nostro sesso ». Milesi Mojon, Bianca, Milano, Bandettini, Teresa, Modena, 9 décembre 1815, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 647 (c. 264). Sur l'activité littéraire et politique de Bianca Milesi Mojon, voir notamment : Farina, Rachele, « Milesi Mojon, Bianca », *Dizionario biografico delle donne lombarde*, Milano, Baldini Castoldi Dalai, 1995, pp. 744-746. Alessa, Maria Luisa, *Una giardiniera del risorgimento italiano : Bianca Milanese, con documenti inediti*, Torino, Veneria Reale, 1906.

(1789-1859), dans une missive dédiée à Saluzzo (1835) où elle lui envoie ses derniers vers, s'adresse à celle « qui honore tant notre sexe, et l'Italie »²¹³. L'écrivaine Caterina Franceschi Ferrucci (1803-1887), quatre années plus tôt (1831), va dans le même sens, dans le cadre de l'envoi d'une première lettre accompagnée de vers dans laquelle elle dit espérer obtenir l'assentiment de la grande poétesse :

Combien de fois m'est-il arrivé de lire quelques-unes de vos nobles poésies, combien de fois ais-je remercié le destin qui, par vous, a donné un si bel ornement à notre époque présente, et à notre sexe. [...]. J'aime par-dessus tout la gloire de ma patrie, et donc les bons esprits qui lui rendent honneur me sont particulièrement chers. Vous êtes très certainement de ceux-ci, et donc je vous serai toujours dévouée, et je me compterai chanceuse s'il vous plairait de m'accueillir dans vos bonnes grâces, auxquelles je me recommande²¹⁴.

Diodata Saluzzo est ainsi valorisée sur la base de son sexe comme sur celle de sa contribution à la gloire de la patrie. Bien que la flatterie des deux jeunes correspondantes soit perceptible dans ces commentaires associant la gloire individuelle de Saluzzo à celle de leur sexe et de la nation, le fait que Rosellini Fantastici et Franceschi Ferrucci soient toutes deux identifiées par leurs contemporain-e-s comme écrivaines patriotes, et qu'elles aient publié des réflexions sur la condition des femmes italiennes, témoigne de l'importance réelle de ces thématiques (sexe et nation) dans leur pratique littéraire et, conséquemment, dans leurs relations avec d'autres auteures²¹⁵. Plusieurs années avant

²¹³ « che tanto onora il nostro sesso, e l'Italia ». Fantastici Rosellini, Massimina, Firenze, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 20 mars 1835, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843], pp. 559-600.

²¹⁴ « E quante volte mi occorse di leggere alcune delle nobili sue poesie, tante volte ringraziai la fortuna, che in lei ha dato sì bello ornamento alla presente età, ed al nostro sesso. [...] Io amo sopra tutte le cose, la gloria della mia patria, e quindi tengo carissimi i buoni ingegni che ad essa rendono onore. Ella è certamente tra questi, onde le sarò sempre devota, e mi terrò fortunata se le piacerà di ricevermi nella sua grazia, alla quale molto mi raccomando ». Franceschi Ferrucci, Caterina, Bologna, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 20 septembre 1831, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 655-656.

²¹⁵ Sur l'importance du nationalisme dans les œuvres et les réseaux de Massimina Rosellini Fantastici, voir notamment : Manetti, Beatrice, « Massimina Rosellini Fantastici », dans *Carte di donne nei fondi manoscritti della Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, Firenze, Archivio di Stato di Firenze, [2005], pp. 6-12. http://www.archiviodistato.firenze.it/memoriadonne/cartedidonne/cdd_13_manetti.pdf [page consultée le 10 juin 2012]. Sur Caterina Franceschi Ferrucci, voir notamment : Soldani, « Italiane! Appartenenza nazionale e cittadinanza negli scritti di donne

qu'elles n'atteignent elles-mêmes la gloire, il leur importe néanmoins de se montrer sous leur meilleur jour auprès de Diodata Saluzzo, auréolée de ses succès passés, ce qui témoigne par le fait même de l'importance de ces deux marqueurs identitaires (sexe/genre et nation) dans les relations, perceptions et stratégies des femmes de lettres. L'importance et l'accélération du discours national dans les œuvres des auteures italiennes, de 1821 à l'unification, ont récemment été soulevées par Adrianna Chemello et Maria Teresa Mori²¹⁶. Plusieurs écrivaines contribuent ainsi à la construction graduelle du nationalisme italien, le rôle crucial des intellectuel-le-s dans cette perspective ayant fait l'objet de plusieurs études²¹⁷.

Parallèlement à l'importance croissante prise par le nationalisme dans les œuvres des femmes italiennes au XIX^e siècle, il est intéressant de remarquer que les auteures de la péninsule semblent préoccupées par le soi-disant déclin de leur littérature nationale, et cherchent à exemplifier certaines compatriotes afin de prouver qu'il n'en est rien. Par exemple, en 1811, Carolina Lattanzi annonce de façon élogieuse dans le *Corriere delle Dame* la parution des *Opere poetiche di Costanza Moscheni*, et en fait la promotion d'entrée de jeu en affirmant que « le mérite italien n'est pas encore mort, puisqu'une qu'une jeune demoiselle [...] fait paraître quatre volumes de bonnes poésies »²¹⁸. La potentielle « mort du mérite italien », niée par Lattanzi, semble ici attribuable au déclin de l'influence littéraire de l'Italie en Europe, d'où la nécessité d'une régénération. Chose certaine, Lattanzi ressent de manière aiguë la position d'infériorité de l'Italie dans la

dell'Ottocento », op. cit., pp. 85-124.

²¹⁶ Chemello, Adriana, « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, vol. XXII, no. 1 (2010), pp. 56-57. Mori, Maria Teresa, *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011.

²¹⁷ Ginsborg, « Romanticismo e Risorgimento : l'io, l'amore e la nazione », op. cit., pp. 5-68. Lyttleton, Adrian, « Creating a National Past : History, Myth and Image in the Risorgimento », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, pp. 27-75.

²¹⁸ « L'italico valor non è ancor morto, giacchè una Donzella [...] è in grado di pubblicare quattro volumi di buona poesia ». [Lattanzi, Carolina], « Annunzio Tipografico. Opere poetiche di Costanza Moscheni Lucchese fra gli Arcadi Dorilla Peneia. Volume I. Lucca dalla Tipografia di Francesco Bertini 1811 », *Corriere delle dame*, no. XVI, secondo trimestre, 20 aprile 1811, p. 139.

sphère littéraire comme politique, ainsi que démontrée par l'analyse de sa réponse à Sophie de Renneville, et l'exemple du mérite individuel de Moscheni fait ici figure de démonstration du mérite italien²¹⁹. Saluzzo, quelques années plus tard, va dans le même sens, en définissant Teresa Bandettini, dans le cadre d'un poème élogieux, comme étant celle qui par ses productions littéraires « rend à l'Italie son honneur passé »²²⁰.

Cette association entre la gloire des femmes et la gloire de l'Italie se retrouve également dans les œuvres d'autres écrivaines. Elle est particulièrement frappante dans la « Lettera in difesa delle donne italiane » publiée en 1840 par Isabella Rossi Gabardi (1808-1893) en réponse à l'intellectuel et patriote Pietro Contrucci (? – 1859). Ce dernier ayant critiqué le manque de culture des Italiennes, comparativement aux Anglaises et aux Françaises, Rossi Gabardi contre-argumente en citant les accomplissements de plusieurs écrivaines contemporaines, parmi lesquelles Diodata Saluzzo, Caterina Franceschi-Ferrucci, et Enrichetta Dionigi Orfei. Rossi Gabardi exhorte ensuite Petrucci à ne plus porter un jugement négatif sur « vos sœurs d'Italie »²²¹. Les exemples cités plus haut, et auxquels s'ajoute celui de Rossi Gabardi, témoignent donc à merveille de la relative confiance dont font preuve les Italiennes quant à leur littérature nationale, et en particulier sur la vitalité de l'écriture féminine dans la péninsule, lorsqu'elles échangent entre elles ou auprès d'un public italophone. Qu'elles soient réellement confiantes, ou qu'elles éprouvent plutôt le besoin de se rassurer dans le cadre de leurs échanges intranationaux, il est toutefois clair que leur enthousiasme se brise dans le cadre de leurs échanges avec des auteures étrangères, d'autant plus qu'il leur est fréquemment rappelé, notamment par des écrivaines avec lesquelles elles sont en relation, que la France demeure le principal référent culturel. Par ailleurs, nous l'avons vu, les Françaises ressentent moins la nécessité de discuter entre elles de l'hégémonie culturelle de leur nation, puisque celle-ci semble aller davantage de soi.

²¹⁹ Voir ce chapitre, p. 360.

²²⁰ « Rende all'Italia il suo passato onore ». Saluzzo, Diodata, « Al Cavaliere Felice Cacherano d'Osasco in lode di Teresa Bandettini », *Versi*, op. cit., 1816-1817 [1797], vol. 1, p. 134.

²²¹ « vostra sorella d'Italia ». Rossi-Gabardi, Isabella, « Lettera in difesa delle donne italiane », dans *Museo scientifico, letterario ed artistico, ovvero scelta raccolta di utili e svariate nozioni in fatto di scienze, lettere ed arti belle : opera compilata da illustri scrittori*, Torino, Tip. Alessandro Fontana, 1840, p. 94.

3. Conclusion du chapitre

À la lumière des sources étudiées, il apparaît clairement que la nation a une influence marquée, à la fois sur le plan quantitatif (les écrivaines provenant de différents pays entretiennent entre elles relativement peu de contacts directs) et qualitatif (les écrivaines promeuvent et/ou défendent fréquemment leur propre nation dans le cadre de leurs échanges). Cette incidence omniprésente des perceptions nationales se module en fonction des types de sources, du public visé, des protagonistes en présence et des stratégies utilisées. Lorsqu'il s'agit de valoriser son propre pays, les écrivaines n'hésitent pas à émettre des commentaires peu favorables aux femmes des autres nations. En contrepartie, lorsqu'il s'agit de provoquer un sursaut d'orgueil dans son propre pays afin d'y promouvoir l'activité littéraire féminine, des femmes de lettres étrangères sont exemplifiées. Les Françaises utilisent peu ce procédé, voire presque uniquement dans le contexte du débat sur les femmes auteures qui traverse le milieu politique et culturel pendant la Révolution et l'Empire. En contrepartie, les Italiennes n'hésitent pas à louer des étrangères et à reconnaître certaines faiblesses quant à la condition des femmes dans la péninsule. Ces stratégies ne peuvent bien entendu opérer que dans un contexte historique et discursif où la nation demeure (ou devient) une identité collective forte et rassembleuse pendant la période 1770-1840.

Par ailleurs, le sexe/genre et la nation sont fréquemment exaltés de pair dans les rapports entretenus entre femmes de lettres compatriotes, à la fois dans les correspondances et dans les ouvrages imprimés visant à légitimer l'activité littéraire féminine²²². En regard des sources étudiées dans le cadre de cette thèse, il s'avère également que les contacts entre femmes de lettres compatriotes sont, et de loin, les plus fréquents et significatifs. Dans tous les cas, les perceptions nationales, qu'elles soient favorables ou défavorables, teintent incontestablement les opinions que les femmes de lettres émettent les unes sur les autres, et le plus souvent à la négative. Les positionnements respectifs de la France, hégémonique, mais méfiante face à l'Angleterre, et de l'Italie, dévalorisée et occupée par la France, influencent à la fois la perception des femmes auteures étrangères et les relations entretenues entre celles-ci. Rappelons que

²²² Voir chapitre 2, p. 160.

quatre Françaises (soient Sophie Gay, Germaine de Staël et Constance de Salm et Félicité de Genlis) sur les six à l'étude critiquent la situation des femmes dans d'autres nations, ou émettent carrément des commentaires défavorables sur certaines écrivaines étrangères. En contrepartie, les Italiennes ne se livrent pas réellement à des comparaisons défavorables face à d'autres pays, et ce, ni dans les ouvrages publiés, ni dans les correspondances²²³. Ce constat témoigne, d'une part, du chauvinisme de certaines Françaises, convaincues de la position favorable, voire hégémonique, de la France dans l'univers littéraire européen. D'autre part, le sentiment d'infériorisation ressenti par les Italiennes, tributaires, ainsi que nous l'avons vu, d'une dynamique inégalitaire, explique peut-être leur malaise à définir leur propre nation comme favorisée en dehors de leurs correspondances et échanges avec leurs compatriotes.

Il ne s'agit pas ici de retracer une transition historique entre un état d'esprit cosmopolite et nationaliste au tournant du XIX^e siècle, les deux courants ayant évolué de pair dans la pensée de certaines auteures, telles qu'Isabella Teotochi Albrizzi et Germaine de Staël²²⁴. L'historiographie récente, notamment les travaux de Michael Scrivener, tend également à minimiser l'importance de cette césure entre cosmopolitisme et nationalisme, sans toutefois nier la prédominance du discours patriotique à partir de la première moitié du XIX^e siècle²²⁵. Néanmoins, les sources à l'étude indiquent une accélération des discours à caractère ouvertement nationalistes, qui deviennent plus nombreux à partir des décennies 1820 et 1830, en France comme en

²²³ Ce constat pourrait être démenti par un élargissement de l'échantillon. En effet, on sait notamment que Giustina Renier Michiel, dans une lettre destinée à l'intellectuel italien Saverio Bettinelli (1718-1808), a jugé très sévèrement Germaine de Staël, notamment sur la base de sa « froideur à la française ». Renier Michiel, Giustina, Venezia, Bettinelli, Saverio [s.l.], 20 juin 1807, dans : *Lettere inedite della N. D. Giustina Renier Michiel e dell'Abbate Saverio Bettinelli tratte dagli autografi*, Venezia, Tipografia del commercio, 1857, p. 12. Ce passage est analysé dans : Lampron, « From Venice to Paris », op. cit., pp. 42-46.

²²⁴ Pour Albrizzi, voir : Dalton, « Searching for Virtue », op. cit., pp. 85-86. Pour Staël, voir notamment : Collet, George-Paul, « Cosmopolitisme et nationalisme chez Madame de Staël », dans François Jost, dir., *Actes du IV^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, La Haye, Mouton, 1966, pp. 552-557.

²²⁵ Scrivener, *The Cosmopolitan Ideal in the Age of Revolution and Reaction, 1776-1832*, op. cit.

Italie, les femmes s'inscrivant ainsi dans le contexte politique et culturel de leur époque, qui influence leurs perceptions comme leurs relations avec d'autres écrivaines.

Parallèlement, il serait hasardeux de voir, dans cette influence des perceptions nationales sur les relations entre femmes, une hiérarchie des identités intrinsèque à leur pensée, la nation ayant soi-disant plus d'importance que le sexe/genre. En effet, les auteures étudiées au cours de ce chapitre sont loin d'être unanimes à ce sujet, se montrant par ailleurs ambivalentes en fonction des contextes, et ce, parce que la mise de l'avant d'une identité (sexe/genre ou nation) au détriment de l'autre n'est, d'une part, pas toujours consciemment articulée et, d'autre part, est liée au contexte culturel et politique particulièrement chargé dans lequel les relations évoluent. Dans la plupart des cas, le sexe/genre et la nation sont utilisés de pair, ce qui favorise toutefois davantage la cohésion entre les compatriotes que les contacts avec les femmes de lettres étrangères. Ainsi que nous l'avons constaté dans les chapitres précédents, les auteures souhaitant exemplifier des femmes de lettres dans une promotion de l'activité littéraire féminine tendent, en effet, à promouvoir davantage leurs compatriotes, tout en se référant à l'occasion à des auteures à l'international. Chose certaine, les écrivaines étudiées sont imbriquées dans des dynamiques nationales et internationales, auxquelles elles contribuent, et qui les dépassent tout à la fois, allant bien au-delà de leurs propres activités et stratégies d'affirmation individuelles. Elles négocient par ailleurs individuellement avec plusieurs identités, qui se recourent, s'entrecroisent, et jouent un rôle dans la configuration de leurs réseaux avec d'autres femmes auteures. Pour toutes ces raisons, le marqueur identitaire national, sans constituer en soi un frein, pose un certain nombre de défis à la construction d'une stratégie commune d'affirmation des femmes de lettres françaises et italiennes, et influence considérablement les relations qu'elles entretiennent entre elles²²⁶.

²²⁶ Il conviendrait néanmoins, afin d'étayer ce constat, d'élargir le bassin de sources et l'analyse aux échanges internationaux entre femmes de lettres, d'une part, et salonnières et/ou femmes de science n'ayant jamais publié de travaux. Par exemple, Lady Catherine Wright (1732-1802), scientifique amatrice anglaise s'étant adonnée à de nombreuses expériences de chimie, fait parvenir à Fortunata Sulgher Fantastici une missive dans laquelle elle se défend d'être aussi infidèle en amitié que ses compatriotes : « vous ne pourrez pas dire de moi, comme vous l'avez dit avec raison de certaines de mes

Si l'historiographie récente a généralement mis en évidence la vitalité des liens entre femmes de nations différentes, dans le cadre du tournant transnational en histoire des femmes de lettres, ce chapitre amène toutefois un autre éclairage sur la question. En effet, des dynamiques inégalitaires prennent forme dans un contexte politique pressant (la Révolution française, les guerres napoléoniennes et leurs impacts européens) et dans lequel l'hégémonie culturelle d'un pays (la France) influence la configuration des relations et la teneur des discours à l'endroit des Italiennes, le tout dans un contexte d'émergence du nationalisme. C'est donc dire que la nation et les nationalismes n'empêchent pas le développement de réseaux internationaux de femmes auteures, mais colorent énormément leur teneur et la façon dont ces réseaux se construisent. Il n'y aurait ainsi pas une, mais plusieurs « communautés imaginées »²²⁷, pour reprendre le célèbre concept de Benedict Anderson, l'appartenance nationale étant l'une d'entre elles, et celle de sexe/genre en étant une autre. Ces cercles concentriques peuvent parfois favoriser les relations, notamment entre celles qui partagent les deux identités (de sexe/genre et de nation), et parfois poser des défis à la construction d'une véritable communauté de femmes réunies par leur statut d'écrivaine, mais divisées par des appartenances nationales différentes, le tout dans un contexte politique mouvant, incertain et particulièrement explosif.

compatriotes, *qu'en traversant la mer, elles ne se rappellent plus de la gentillesse avec laquelle elles ont été reçues sur le continent*. Je ne suis pas l'une d'entre elles, ma chère Fantastici ». Cette intéressante missive témoigne d'une perception en certains points négative des femmes du monde anglaises par Fortunata Sulgher Fantastici, ce avec quoi Catherine Wright est, par ailleurs, en accord. Wright, Catherine [Knight selon BNCF], [Venezia], Sulgher Fantastici, Fortunata, Firenze, [s.d.], Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, N.A., 906. II, 63. Un élargissement, soit de l'échantillon, soit des sources étudiées, nous permettrait probablement de dégager des éléments perspectifs intéressants, à même de renforcer notre présente analyse des relations entre femmes étrangères.

²²⁷ Anderson, *Imagined Communities*, op. cit.

Chapitre 6 : « La partie n'est pas égale entre nous » : des identités sources de cohésions et de divisions

0. Introduction

Le chapitre précédent a fait valoir l'incidence marquée de la nation dans les perceptions et les rapports entretenus entre les femmes de lettres. La nation est ainsi comprise comme marqueur identitaire pouvant influencer positivement (à l'intérieur d'une même nation) ou parfois plus négativement (rapports internationaux) les relations entre femmes de lettres. La nation pose ainsi un défi aux écrivaines, face à l'appartenance de sexe/genre plus rassembleuse qui semble prévaloir lorsqu'il s'agit de défendre leurs intérêts mutuels en tant que femmes et auteures.

Il est par ailleurs évident que les écrivaines ont eu entre elles des divergences, notamment d'ordre littéraire, ainsi que nous l'avons observé au chapitre 4. Si ce dernier a mis en évidence la manière dont ces désaccords étaient gérés dans l'espace public, le chapitre 5 a néanmoins pris pour assise un marqueur identitaire fort, soit la nation, ayant eu une incidence importante sur les contacts entre auteures. Il devient alors intéressant de se demander si d'autres identités, appartenances ou facteurs ont pu influencer leur perception de leurs contemporaines. Très peu d'études ont analysé l'influence croisée de différents marqueurs identitaires dans les relations entre écrivaines, Elizabeth Colwill s'étant néanmoins démarquée par une analyse novatrice au sujet de Constance Pipelet Salm. Ainsi que le note fort justement Colwill :

[L]a correspondance [de Pipelet Salm] expose les manières complexes dont le sexe, de concert avec d'autres facteurs tels que la classe sociale, la religion, l'éducation, la maternité, la race, la nationalité, le statut matrimonial, les allégeances politiques, et les prédilections intellectuelles, ont contribué à déterminer les paramètres de l'amitié. Mais par-dessus tout, ces missives témoignent de l'impossibilité d'établir un modèle unique pour rendre compte des amitiés entre femmes, amitiés qui sont favorisées et contraintes par les contextes historiques qu'elles ne transcendent jamais¹.

¹ « Her correspondence exposes the complex ways in which sex worked together with such factors as class, religion, education, maternity, race, nationality, marital status, political allegiances, and intellectual proclivities, to determine the parameters of friendship. Above all, the letters suggest the inability of any single model to account for

En nous inspirant de l'analyse de Colwill, centrée sur une seule écrivaine, nous chercherons dans ce chapitre à détailler les manières dont différents facteurs, autres que l'appartenance nationale (classe socio-économique, opinions politiques et religieuses, relations avec les hommes et le milieu littéraire mixte, relations familiales, âge et célébrité et générations littéraires), ont pu avoir une incidence sur les relations entre femmes de lettres². L'analyse de l'influence de plusieurs marqueurs identitaires sur les relations entretenues par douze écrivaines avec leurs collègues nous permet de dégager un portrait global, et non pas fragmenté/individualisé. En effet, si l'identité de sexe/genre les pousse généralement à développer un discours plutôt consensuel autour du statut des femmes auteures, ces autres marqueurs identitaires peuvent néanmoins interférer avec la manière dont elles perçoivent et/ou entrent en relation avec les autres écrivaines. Les différents marqueurs se confondent d'ailleurs fréquemment, s'additionnant les uns avec les autres, de sorte qu'il est souvent difficile de percevoir lequel a eu l'incidence la plus marquée, ce qui varie en fonction des circonstances. Nous constaterons dans ce chapitre que quelques marqueurs identitaires ont une incidence cohésive sur les relations entre contemporaines, tandis que d'autres, notamment ceux d'ordre religieux et politique, sont généralement source de divisions. Certains marqueurs ont une influence plus marquée, et même négative, sur la configuration des rapports, tandis que d'autres semblent avoir un impact plus limité.

1. Classe socio-économique³

La classe socio-économique représente généralement un facteur de cohésion dans l'univers de la sociabilité lettrée, du fait de la présence prépondérante de l'élite socio-

female friendships, enabled and constrained by historical contexts that they never transcend ». Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), p. 42.

² Certaines sont plus prolixes en commentaires que d'autres à cet effet; ainsi, une étude complète devrait être consacrée à Félicité de Genlis qui a, dans ses *Mémoires* (1825) en particulier, ainsi que dans d'autres ouvrages, exposé à la face du public ses relations tumultueuses avec plus d'une de ses contemporaines. À ce sujet, voir également le chapitre 4.

³ La classe socio-économique fait ici référence aux degrés variables d'aisance financière (argent) et de déférence (titres de noblesse) dont ont pu bénéficier les femmes de lettres, non seulement à leur naissance, mais également au cours de leur existence.

économique, et de l'aristocratie en particulier⁴. Néanmoins, l'historienne Anne Goldgar, en étudiant les réseaux de relations masculins dans le nord de l'Europe au début du XVIII^e siècle, a démontré que l'idéal de la République des lettres, qui se voulait un endroit où les participants étaient jugés sur la base de leur talent davantage que leur naissance, ne se répercutait pas toujours dans la pratique⁵. Robert Darnton a également démontré qu'une couche d'intellectuels contribuait activement au milieu culturel au XVIII^e siècle, et ce, tout en ayant un statut économique précaire. Ce véritable « prolétariat littéraire », en marge de la République des lettres, joue par ailleurs un rôle capital dans la radicalisation du processus révolutionnaire français⁶.

L'influence de la classe socio-économique sur les écrits, perceptions et relations entre femmes auteures a déjà fait l'objet de quelques analyses centrées sur des individus⁷. Par ailleurs, notons que les femmes qui sont présentes dans les cercles

⁴ Pour la période allant de la seconde moitié du XVIII^e siècle à 1848 plus spécifiquement, voir notamment : Kale, Steven, *French Salons : High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2004. Voir plus particulièrement pp. 227 et suivantes. Voir également : Brockliss, L.W.B., *Calvet's Web : Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 7. Lilti, Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

⁵ Goldgar, Anne, *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995.

⁶ Darnton, Robert, *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1983, p. 72.

⁷ Pour la France, Mary Trouille souligne l'influence de la classe socio-économique dans la manière dont Genlis, noble, et Olympe de Gouges (1748-1793), roturière, répondent aux arguments de Rousseau. Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997. Pour l'Italie, Luisa Ricaldone remarquait également l'incidence de la classe sur les modèles présentés aux femmes par les auteures. Ainsi, Faustina Maratti Zappi, aristocrate, porte son attention sur des femmes de pouvoir oligarques de l'Antiquité (Porcia et Lucrezia), tandis que Luisa Bergalli (1703-1779), bourgeoise jusqu'à son mariage en 1738 avec le comte Gasparo Gozzi (1713-1786), propose la roturière Gaspara Stampa (1523-1554) pour modèle. Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, pp. 184-185. Catherine Sama mentionne également la nécessité d'étudier des femmes provenant de diverses classes sociales et diverses régions de la péninsule, afin de mieux appréhender l'histoire des nombreuses écrivaines italiennes au XVIII^e siècle. Sama, Catherine, « 'Il secolo delle donne' : scrittrici del Settecento », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla*

lettrés et qui publient leurs œuvres peuvent, de manière générale, être associées à l'élite, se révélant, dans cette perspective, considérablement plus favorisées que le dénominateur commun des femmes. En effet, une des conditions prépondérantes de leur participation est de savoir écrire⁸ et surtout d'être éduquées, ce que les femmes de l'élite ont davantage de chances de réussir par le biais de cours privés et d'apprentissages autodidactes⁹. La notion d'élite culturelle féminine n'implique toutefois pas une équité de fait entre les femmes de lettres. Si elles sont certes favorisées face à la commune des mortelles, de par leur accès à l'alphabétisation et à l'éducation, d'importantes subdivisions socio-économiques traversent néanmoins ce groupe d'auteurs. Même si Rebecca Messbarger note qu'au XVIII^e siècle, la composition de l'intelligentsia féminine en Italie ne se limite pas aux aristocrates, nous pouvons tout de même noter que la présence majoritaire des femmes de haute naissance et/ou fortunées demeure la norme¹⁰. Un constat analogue pourrait être établi pour la France, et ce, malgré les importants

scrittura femminile italiana, Padova, Il Poligrafo, 2008, p. 81. Finalement, pour une analyse de péri-texte qui souligne la « solidarité » entre Elizabeth Bekker (1738-1804) et Félicité de Genlis, malgré leurs différences de classes socio-économiques, voir : Van Strien-Chardonneau, Madeleine, « Betje Wolff (1738-1804), traductrice de Madame de Genlis (1746-1830) », dans Jean-Philippe Beaulieu, dir., *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction dans l'Ancien Régime*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, pp. 265-277.

⁸ Rappelons que seules entre 4 et 22% des Italiennes sont alphabétisées pendant la décennie 1800. En France, en 1789, 27% des femmes savent lire et écrire. À ce sujet, voir le chapitre 4, p. 227 et le chapitre 5, p. 357.

⁹ Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003, p. 17. Rappelons également qu'un système adéquat et organisé d'éducation féminine en Italie n'est pas encore apparu à l'époque qui nous intéresse. Quant au système français (et plus spécifiquement parisien), il ne cherche pas à produire des « femmes savantes », mais bien à encourager les femmes à mieux accomplir les tâches familiales pour lesquelles elles seraient destinées (économie domestique, instruction religieuse), en tant que futures épouses et mères, l'enseignement étant également adapté en fonction de leur rang. Sonnet, Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987, p. 263. Rao, Anna Maria, « Il sapere velato. L'educazione delle donne nel dibattito italiano di fine Settecento », dans Andrea Milano dir., *Misoginia : la donna vista e malvista nella cultura occidentale*, Roma, Edizioni Dehoniane, 1992, pp. 243-310. Soldani, Simonetta dir., *L'educazione delle donne : Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milan, Franco Angeli, 1991.

¹⁰ Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 5.

bouleversements sociopolitiques connus à l'époque étudiée¹¹. Ainsi, la Révolution, souvent décrite comme une période de transition du pouvoir de la naissance (noblesse) au pouvoir de l'argent (bourgeoisie), perpétue néanmoins un élitisme, certes redéfini, dans les milieux politiques et culturels¹².

Dans un régime qui met fin aux privilèges nobiliaires, et qui abolit les titres de noblesse eux-mêmes en 1792, les inégalités se reconfigurent donc différemment que celles de l'Ancien Régime. Cette reconfiguration, même après la réinstauration des titres de noblesse sous l'Empire, se perpétue et s'accroît dans la première moitié du XIX^e siècle, qui voit la bourgeoisie devenir de plus en plus prédominante. La noblesse conserve toutefois un capital social et culturel non négligeable dans l'univers politique comme dans l'univers littéraire¹³. Ces développements socio-politiques sont également à mettre en lien avec la professionnalisation graduelle de la littérature, au cours du XIX^e siècle, examinée au chapitre 3, qui voit apparaître des écrivaines cherchant à vivre de leur plume et à exercer le « métier » d'auteure. Notre échantillon reflète ces différentes réalités : plus de la moitié des femmes sélectionnées ont des titres de noblesse, par

¹¹ Kale, *French Salons*, op. cit.

¹² Il s'agit de l'interprétation marxiste classique de la Révolution française, son plus éminent représentant demeurant Albert Soboul : Soboul, Albert, *La Révolution française*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1965.

¹³ Pour la France, voir la partie « The French Intellectual Habitus and Literary Culture : Ancien Regime and New Regime », dans Kauppi, Nillo, *French Intellectual Nobility : Institutional and Symbolic Transformations in Post-Sartrian Era*, New York, SUNY Press, 1996, pp. 11-34. Forster, Robert et Jaroslaw Pelenski, « The French Revolution and the 'New' Elite, 1800-1850 », dans Jaroslaw Pelenski, dir., *The American and European Revolutions, 1776-1848 : Sociopolitical and Ideological Aspects*, Iowa City, University of Iowa Press, 1980, pp. 182-207. Pour l'Italie, voir notamment : Kömer, Axel, « The Theatre of Social Change : Nobility, Opera Industry and the Politics of Culture in Bologna Between Papal Privileges and Liberal Principles », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 8, no. 3 (2003), pp. 341-369. Meriggi, Marco, « Lo 'spirito di associazione' nella Milano dell'Ottocento », dans *Quaderni Storici*, vol. 26, no. 2 (1991), pp. 389-414. Maria Teresa Mori met également en évidence l'importance de la noblesse dans les sphères de sociabilité culturelles au XIX^e siècle, tout au long de son ouvrage. Mori, Maria Teresa, *Salotti : La sociabilità delle élite nell'Italia dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2000.

naissance¹⁴ ou par mariage¹⁵, les autres appartenant à la bourgeoisie¹⁶ ou aux classes laborieuses¹⁷.

En quoi les différentes appartenances de classes socio-économiques influencent-elles, dans ce contexte, les relations entre les écrivaines? Notons tout d'abord que l'emploi de titres de noblesse – hormis pour la période révolutionnaire en France et le *Triennio* en Italie¹⁸ – est usuel, peu importe le statut social de l'auteure. Ainsi, Elisabetta Caminer, roturière, et Marie-Émilie de Montanclos, noble, nomment

¹⁴ Genlis, Pipelet Salm, Montanclos, Beaufort, Saluzzo.

¹⁵ S'ajoutent aux femmes précédemment mentionnées Staël et Albrizzi.

¹⁶ Sulgher, Gay, Caminer. « Bourgeoisie » fait ici référence aux femmes dont les parents et/ou les époux pratiquent un métier qui leur permet d'être propriétaires de leurs moyens de production, qu'il s'agisse du commerce pour Sulgher et Gay, ou de la possession et l'édition de journaux de la famille Caminer.

¹⁷ Lattanzi, Bandettini. « Classe laborieuse » fait ici référence aux femmes dont les parents et/ou les époux ne sont pas propriétaires de leurs moyens de production, et qui doivent travailler pour d'autres afin de subvenir à leurs besoins.

¹⁸ Notons qu'en 1797, la roturière Carolina Lattanzi signe son pamphlet *Sulla schiavitù delle donne* en tant que « citoyenne Lattanzi ». Lattanzi, Carolina, *Sulla schiavitù delle donne. Memoria della cittadina Lattanzi letta nell'Accademia di pubblica istruzione in Mantova, Venezia, All'Apollo, 1797*. Constance Pipelet, quant à elle, se fait appeler « citoyenne » par son élève Sophie de Salis (1797-1799). Du côté de la France, nous ne disposons malheureusement que de très peu de correspondances pour la période 1789-1799 (18 lettres pour Staël, 20 pour Pipelet, toutes entre elle-même et Sophie de Salis). Dans les deux cas, de par leurs opinions politiques et leurs origines sociales (bourgeoisie et noblesse pour Staël, petite noblesse pour Pipelet, toutefois mariée à un non-noble pendant la Révolution), ni l'une ni l'autre ne semblent se formaliser de l'emploi de titres, qu'il s'agisse de dénommer leurs interlocutrices ou d'elles-mêmes. Sur la modification des pratiques de l'amitié, et leur adaptation au langage « démocratique » pendant la Révolution française, voir : Vincent-Buffault, Anne, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1995, pp. 119-134. Dans son analyse de la revue de poésie *L'Almanach des Muses*, Catriona Seth souligne que, peu après le déclenchement de la Révolution, les auteures sont référencées comme « citoyennes », ce qui est également le cas pour les femmes auparavant nobles. Cette situation perdure jusqu'en 1801, où l'appellation « Madame de » revient en force. Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 107. Notons par ailleurs qu'après son mariage avec le prince de Salm, Constance Pipelet mettra un point d'honneur à signer ses ouvrages du nom de « la princesse de Salm », le retour de la noblesse depuis l'Empire et le renouveau du prestige qui y est associé n'y étant certes pas étrangers.

habituellement, les titres des femmes nobles qu'elles mentionnent ou dont elles recensent les livres, et ce, même si le titre des écrivaines en question n'est pas indiqué dans l'intitulé des ouvrages¹⁹.

Pour ce qui est des correspondances, notons que lorsque celles-ci sont initiées, les titres de noblesse sont légion, même entre femmes nobles. Les roturières ont tendance à se montrer encore plus empressées à souligner les titres des nobles auxquelles elles s'adressent, du moins au début des relations. En contrepartie, dans un contexte où les nobles ne constituent certes pas une classe homogène, les auteures de plus ancien ou prestigieux lignage ne semblent pas interagir différemment avec celles issues de la petite noblesse²⁰. Par ailleurs, avec l'intensification d'un rapport qui devient de plus en plus amical et intime, l'usage des titres tend à s'amenuiser, voire à disparaître²¹. Il est

¹⁹ Pour Caminer, voir par exemple la description faite d'Albrizzi, au chapitre 3, p. 243. Caminer, décédée en 1796, n'ayant pas écrit de recensions d'œuvres de femmes pendant le *Triennio*, il aurait été intéressant de voir si la situation politique aurait pu modifier sa pratique. Pour Montanclos, voir par exemple : [Montanclos, Marie-Émilie de], « À tous les penseurs, salut! Par madame la marquise de B... », *Journal des Dames*, février 1774, pp. 177-199. Notons que la collecte de données nous a permis de remarquer que la plupart des auteures nobles sous l'Ancien Régime mentionnent leur titre (qu'il s'agisse de leur propre choix ou de celui de leur éditeur) dans l'intitulé de leurs ouvrages, ce qui vaut pour la France comme pour l'Italie.

²⁰ Les distinctions entre la noblesse d'épée (d'ancien lignage, traditionnellement associée aux tâches militaires) et de robe (anoblée par l'exercice de fonctions gouvernementales administratives et/ou de services rendus), semblaient avoir un impact plus marqué dans le milieu culturel et politique aux XVI^e et XVII^e siècles. Jonathan Dewald note un amoindrissement graduel de cette différenciation au sein de la noblesse elle-même aux XVII^e et XVIII^e siècles. Dewald, Jonathan, *Aristocratic Experience and the Origins of Modern Culture. France, 1570-1715*, Los Angeles, University of California Press, 1993, pp. 4, 22-25, 193 et suiv.

²¹ Le meilleur exemple à cet effet réside certainement dans l'ample correspondance (41 missives, 1796-1813) entre Clotilde Tambroni, helléniste bien établie, mais roturière, et la comtesse Diodata Saluzzo, sa cadette de seize ans. L'évolution graduelle des titres que Tambroni emploie, au fil du développement de la relation, est significative. Diodata Saluzzo est d'abord appelée « Eccellenza [excellence] » à la première missive (1796, pp. 304-305), puis « carissima signora contessa [très chère comtesse] » (1797, pp. 311-315), puis « mia contessina [ma petite comtesse] » (1798, pp. 330-333), et finalement « mia cara ed affettuosa amica [ma chère et affectueuse amie] » (1798, pp. 338-340). Cette évolution est à la fois révélatrice du clivage social initial entre Tambroni et Saluzzo, et de la manière dont il est progressivement amenuisé au profit du développement d'une relation d'intimité. Néanmoins, quand leur correspondance se fait plus rare (elle est

d'ailleurs intéressant de remarquer qu'en France comme en Italie, l'emploi des titres dans les correspondances entre femmes de lettres prend moins d'importance au XIX^e siècle, au profit d'un langage plus intimiste²². La nouvelle configuration socio-

interrompue entre 1799 et 1802 pour des motifs inconnus, et reprend en 1802 à raison d'une ou deux lettres par année généralement, comparativement à 22 lettres au total pour la période 1796-1799), les titres de noblesse reviennent, mais d'une manière moins formelle qu'au tout début de la relation, Tambroni appelant Saluzzo « mia signora contessa [ma comtesse] » (1803, pp. 363-365), ou « mia signora [ma chère dame] » (1804, pp. 368-370). Voir : *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843]. Comparativement aux 40 lettres écrites par Tambroni à Saluzzo, nous ne disposons que d'une seule lettre écrite par cette dernière (elles ont certainement été perdues, puisque leur correspondance laisse entrevoir une réciprocité des envois). Il aurait été intéressant de voir si c'est Saluzzo elle-même qui encourageait Tambroni à davantage de familiarité et à moins de formalités dans leurs rapports. Notons également que leur correspondance initiale se déroule pendant le *Triennio* et que l'influence de la Révolution ne semble pas avoir modifié les manières dont elles se dénomment, d'autant plus que les deux femmes semblent opposées aux envahisseurs français, ce dont elles font état dans leurs missives. Un amenuisement progressif des titres de noblesse peut également être constaté dans la correspondance entre la noble Diodata Saluzzo et la roturière Teresa Bandettini, s'échelonnant entre 1804 et 1836, et riche de 79 missives. Il est à noter que, dans les deux cas (Tambroni et Bandettini), les relations ont été continues dans le temps, ce qui laisse entendre que la classe socio-économique représente un obstacle initial à contourner, mais qui n'est certes pas infranchissable, du moins dans le cas de la comtesse Diodata Saluzzo. La poétesse Massimina Rosellini Fantastici (1789-1859) en fait d'ailleurs la remarque dans le cadre d'un hommage posthume à l'intention de Saluzzo, décédée en 1840 : « l'amitié, a été très vi[ve] pour elle, et dénué[e] d'orgueil aristocratique. [...] Dans le choix de ses amitiés, peu lui importait le rang, ni le désir de primer, et elle se tourna vers celles qui étaient distinguées par la gloire littéraire dans notre péninsule, et parmi elles les célèbres poétesse Teresa Bandettini, Fortunata Fantastici ma chère mère, et Clotilde Tambroni ». « [...] l'amicizia, fu vivissimo in Lei e scevra d'aristocratico orgoglio [...] nella scelta delle sue amiche non curò punto l'altezza del grado, né il desiderio di primeggiare, ma a quelle si volse, che più per fama letteraria nella nostra penisola si distinguano, e fur queste le celebri poettesse Teresa Bandettini, e Fortunata Fantastici mia cara Madre e Clotilde Tambroni ». Fantastici Rosellini, Massimina, « Elogio della Contessa Diodata Saluzzo di Revello », *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N.A. 211, cass. 2, fasc. 4. (1844).

²² Pour l'évolution du langage de l'intimité dans les correspondances à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, voir pour la France : Grassi, Marie-Claire, « La lettre : approche méthodologique », dans Anne-Marie Sohn, dir., *La correspondance, un document pour l'Histoire (Cahiers du GHHIS, no. 12)*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002, p. 79-80. Grassi, Marie-Claire, *L'art de la lettre au temps de La nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Éditions Skatline, 1994, p. 175. Pour l'Italie, voir : Barbagli, Marzio, *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia*

économique suite à la chute de l'Ancien Régime, de même que l'émergence graduelle de « l'amitié romantique » n'y sont certes pas étrangères²³.

Les titres de noblesse, et particulièrement en ces temps politiques agités, ne sont toutefois pas garants de sécurité économique, certaines bourgeoises de naissance, telles que Germaine de Staël, fille du banquier Jacques Necker (1732-1804), étant considérablement fortunées, et certaines nobles, comme Félicité de Genlis, connaissant des ennuis financiers majeurs au cours de leur existence. Rien n'exclut d'ailleurs que ces femmes aient pu voir leurs existences modifiées considérablement, par des événements d'ordre personnel et/ou politique, tels que l'émigration pour Staël et Genlis. La question des ressources financières à la disposition des écrivaines est donc également à considérer. Il peut s'agir, évidemment, d'un facteur limitant dans la vie des femmes de lettres moins aisées, et aidant dans la vie des plus fortunées.

Si les différences ou les similitudes de revenus avec d'autres écrivaines ne sont jamais abordées comme telles dans les ouvrages publiés par les douze femmes étudiées, ce qui n'est guère surprenant, elles le sont parfois dans les correspondances. Quelques-unes discutent ensemble de leurs ennuis financiers analogues, attribuables aux événements politiques; par exemple, Staël s'ouvre auprès de Sophie de Condorcet (1764-1822), dont la situation financière est considérablement amoindrie après la Révolution, quant à ses propres problèmes financiers suite à l'invasion de la Suisse par la France en 1798 : « Que vous dirais-je de ce pays [la Suisse]? Il est couvert de malheureux comme le reste de la terre. Pour moi, je suis tout à fait ruinée. Notre revenu entier était en dîmes. Ne me disiez-vous pas qu'on parlait de moi parce que j'étais riche? J'ai droit au silence actuellement »²⁴. Genlis, quant à elle, renoue avec son amie, la Suissesse Isabelle de

dal XV al XX secolo, Bologna, Il Mulino, 1984, pp. 273 et suiv.

²³ Sur l'amitié romantique, voir chapitre 4, p. 271.

²⁴ Staël fait certainement ici référence à sa célébrité politique davantage que littéraire, et plus particulièrement à ses vains efforts de représentation politique auprès du Directoire, afin d'éviter, d'une part, l'invasion de la Suisse par la France et, d'autre part, de s'assurer du remboursement de la dette colossale contractée par le régime de Louis XVI envers son père Jacques Necker. Sur Staël et la question Suisse, voir : Winock, Michel, *Mme de Staël*, Paris, Fayard, 2010, pp. 152-160. Winock cite également cette lettre de Staël à Condorcet (p. 157), en précisant que Staël est, dans les faits, loin d'être ruinée, ainsi qu'elle l'affirmait à son amie. Condorcet est, quant à elle, réellement dans une

Montolieu (1751-1832), lors de son émigration helvétique, après un silence de plusieurs années, notamment pour des raisons d'ordre économique, pressant cette dernière de lui faire obtenir une place de gouvernante de manière à pallier à ses difficultés financières²⁵. Quelques missives font également état d'écrivaines unies par la recherche de ressources financières et s'entraîdant en ce sens. C'est, encore une fois, le cas de Genlis, cette fois-ci en relation avec son amie Pauline de Bradi (1782-1847), à laquelle elle écrit le 15 mars 1815 :

Vous me demandez chère amie un moyen de gagner de l'argent. Il y en a mille avec votre esprit et vos talents; réunissons-nous à quelque chose et nous ferons une fortune, il est trop bête avec ce que nous pourrions faire de végéter ainsi. J'ai un beau plan dans la tête, mais il faudrait se voir et s'entendre, cela en vaut la peine. Éducation, et Littérature, voilà ce qu'il est très facile d'allier. J'ai bien de la force encore. Si vous me secondiez, si nous étions bien posés nous irions loin. À votre premier voyage, je vous communiquerai mes idées, qui sont fort étendues, je crois le succès infaillible²⁶.

Cet extrait éclairant met également en évidence l'aspect pécuniaire inhérent au monde de l'imprimé en ce début de XIX^e siècle, l'argent étant parfois nécessaire pour une auteure

situation de dénuement à cette époque. Staël, Germaine de, Coppet, Condorcet, Sophie de, [Paris], 20 mai 1798, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, 1962-, tome 4, vol. 1, p. 139. Sur la situation financière de Condorcet, voir notamment : Arnold-Tétard, Madeleine, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet : la dame de cœur*, Paris, Christian, 2003, pp. 43-57.

²⁵ Genlis avait d'abord rencontré Montolieu en 1775, lors de sa visite à Lausanne. Elle noue dès lors une amitié littéraire avec l'écrivaine suisse, mais on remarque un ralentissement de leur correspondance à partir de 1786. En 1793 toutefois, la situation politique et financière, liée à sa condition d'émigrée, fait réapparaître Montolieu dans la vie de Genlis, qui presse son amie de l'aider à améliorer son sort. Sur la relation entre Genlis et Montolieu, voir : Berthoud, Dorette, *Le général et la romancière, 1792-1798 : épisodes de l'émigration française en Suisse d'après les lettres du général de Montesquiou à Mme de Montolieu*, Neufchâtel, Baconnière, 1959.

²⁶ Genlis, Félicité de, [s.l.] à Bradi, Pauline de [s.l.], 15 mars 1815, *Bibliothèque de l' Arsenal*, MS 15460, « Lettres de Mme de Genlis » (107). Leur projet ne semble toutefois pas s'être concrétisé. Genlis quelques mois plus tard, demandera également l'aide de Bradi afin de trouver des souscripteurs à même de financer la publication de son journal *Les Dimanches*. Genlis, Félicité de, [s.l.] à Bradi, Pauline de [s.l.], 10 septembre 1815, *Bibliothèque de l' Arsenal*, MS 15460, « Lettres de Mme de Genlis » (111). Il est à noter que ces deux lettres, datées respectivement du 15 mars et du 10 septembre 1815, sont écrites dans le contexte du retour en France des Bourbons, qui complique et voit se détériorer la situation financière de Genlis, cette dernière ayant été auparavant pensionnée par Napoléon, qui fait un bref retour au pouvoir du 20 mars au 22 juin 1815, soit pendant les Cent Jours.

afin de concrétiser un projet de publication, et la publication elle-même pouvant s'avérer une source de revenus pour les femmes en France²⁷.

Les échanges se font toutefois plus loquaces lorsqu'il s'agit de mettre en relief l'inégalité de situations socio-économiques entre deux femmes de lettres, situation qui est dans la totalité des cas mise en évidence par la moins fortunée des deux. À cet effet, le cas de Constance Pipelet est intéressant à plus d'un titre, puisque cette dernière, née au sein d'une famille de petite noblesse, mariée puis divorcée d'un roturier pendant la Révolution, fera un grand mariage en 1803 en épousant le prince Joseph de Salm-Dyck (1773-1861), d'ancienne et prestigieuse noblesse. Le choix de l'auteure de signer ses œuvres, dès son mariage avec le prince, en tant que « princesse de Salm » en dit d'ailleurs long sur le contexte historique (retour des titres de noblesse sous l'Empire) comme culturel de l'époque. En effet, si les titres sont employés par les écrivaines pour se définir, ou en définir d'autres, c'est qu'ils revêtent alors une certaine importance dans le milieu littéraire.

De concert avec la gloire qu'elle a acquise par son activité littéraire depuis la Révolution, le mariage avec le prince de Salm est, pour Constance Pipelet, porteur de capital social et de richesse matérielle. Ces véritables avantages sont notamment détaillés dans une lettre écrite en 1820 par la fabuliste Adine Joliveau (1756-1830), qui décrit sa propre « médiocrité d'esprit et de fortune », et se compare avec Salm en soulignant en divers endroits l'inégalité de leurs conditions respectives :

Quoique vous ne puissiez dire, Madame, la partie ne peut pas être plus égale entre nous que la situation, le ciel me devrait peut être quelque compensation encore, quelque illusion qui put[sic] me tenir lieu de toutes les belles et bonnes réalités dont vous jouissez. Favorisée en tout ce qui peut remplir le coeur, l'esprit, et exciter l'admiration, adorée d'un époux aussi aimable qu'estimable; haut rang, esprit, talents, beauté, fortune, enfin peut-il vous rester encore, où je m'y connais mal, quelque souhait à former. Quelque peu de philosophie m'apprend seule à me consoler des biens dont je ne puis jouir; or je me renferme de mon mieux dans ma médiocrité d'esprit et de fortune. Quoique cela soit un peu triste, je me représente sans cesse qu'il faut faire, comme on dit, de nécessité vertu [...], mais

²⁷ À ce sujet, voir le chapitre 4.

je ne suis point envieuse de voir le mérite apprécié et récompensé, et je puis vous assurer, Madame, que je m'en compose une jouissance. [...] Vous voyez, Madame, que j'ai beaucoup plus à gagner que vous de notre commerce, et d'après cet exposé, vous jugerez si vous avez le courage de continuer à m'honorer de vos lettres sincères²⁸.

La correspondance littéraire entre Salm et Joliveau se poursuivra toutefois, ce qui témoigne de la pérennité d'une relation ne semblant pas amoindrie par l'inégalité de leurs situations²⁹. L'extrait illustre par ailleurs que la classe socio-économique, même si elle représente en soi un facteur important de différenciation pour Joliveau, est combinée avec d'autres types d'avantages dont jouirait Salm, le degré de célébrité et d'établissement dans la communauté littéraire de Salm représentant également un marqueur de différenciation significatif. Quant à elle, Louise Dauriat (? – après 1846), institutrice désargentée, déplore que certains de ses amis aient hésité à la mettre en relation avec Salm, « parce que je ne suis pas riche »³⁰. Une fois leur relation établie, Dauriat se dit par ailleurs ravie de l'absence de préjugés de Salm en regard de son manque de fortune³¹. Mélanie Waldor, quant à elle, remercie du fond du coeur son amie Constance de Salm, plus fortunée, qui offre de lui prêter de l'argent en attendant la publication de son roman : « j'ai encore quelque argent à moi, je mène la maison de mon père, j'espère que le peu que j'ai et qui est tout à lui suffira. Ce ne serait qu'au cas où ne pouvant livrer mon second roman, le 29 de ce mois, je ne toucherais pas les fonds que j'attends, alors j'aurais toute confiance en vous »³². Waldor souhaite aussi que Salm lui

²⁸ Joliveau, Adine, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 12 mars 1820, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « no. 11 : Lettres d'amis, de littérateurs, de gens de lettres, de savans, d'académies et de sociétés littéraires dont Madame la Princesse est membre » etc. », sous-fasc « 1841-18, Correspondance générale, seconde copie, 8^{ème} volume ».

²⁹ On compte 8 missives (1820-1826), toutes émises par Joliveau, mais qui laissent présager une correspondance plus soutenue. Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

³⁰ Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 13 décembre 1826, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ».

³¹ Dauriat, Louise, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 4 janvier 1827, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers... », fasc. « Dauriat ».

³² Waldor, Mélanie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 20 janvier [s.a.], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-

trouve des souscripteurs³³ pour un journal dans lequel elle écrit, une demande qui sera également faite à cette dernière par d'autres auteures³⁴. Le cas de Waldor et de Salm ne relève par ailleurs pas du « mécénat » économique, mais davantage du mentorat intellectuel, et nous ne retrouvons dans leurs correspondances aucune autre trace de leurs situations économiques différenciées, quoique leur inégalité à cet égard semble bien réelle.

Du côté des Italiennes, l'inégalité des situations économiques entre écrivaines est rarement abordée de front dans les correspondances; on peut toutefois la percevoir autour de certains enjeux pécuniaires liés à l'activité littéraire féminine. En effet, Teresa Bandettini, issue d'un milieu modeste, sera aux prises avec une situation financière difficile pendant une bonne partie de son existence³⁵. En 1804, cette dernière doit

Famille-Affaires », fasc. « 1829-1831 : Lettres de la Correspondance à intercaler (à volonté), 4^{ème} volume .

³³ La souscription, plus fréquemment appelée « association » dans le cas de l'Italie, fait référence à un engagement de paiement de la part de particuliers en vue de l'acquisition d'une publication future. Il s'agit alors d'un moyen assez répandu de financer la parution de publications.

³⁴ « Voici un journal littéraire fait seulement pour l'Étranger, et qui sera curieux. J'y donnerai soit des vers soit de la prose pour le recevoir. Voulez-vous, Madame, concourir à son succès? Le directeur vous prie d'agréer cet exemplaire et de faire ce que vous pourrez à Aix-la-Chapelle pour lui procurer des abonnés. Il paraît tous les mois, vous voudrez bien n'est pas l'enrichir de votre nom? C'est une prière que je suis chargée de vous faire ». Waldor, Mélanie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 16 février [s.a.], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « 1829-1831 : Lettres de la Correspondance à intercaler (à volonté), 4^{ème} volume ». Le fait que la missive soit non datée rend par ailleurs l'identification de ce fameux journal difficile. Notons que les saint-simoniennes Eugénie Niboyet (1796-1883) et Louise Dauriat (? – après 1846) demandent également à Salm de leur trouver des souscripteurs en vue de la parution de leurs ouvrages respectifs. Voir : Niboyet, Eugénie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 17 juin 1837, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ». Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 9 mai 1837, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ».

³⁵ Notons par ailleurs que Bandettini faisait payer un prix d'entrée au public qui souhaitait la voir improviser, pratique peu commune dans le milieu littéraire/culturel de l'époque. Sur les origines modestes et la condition financière de Bandettini pendant sa carrière, voir : Scolari Sellerio, Adrianna, « Bandettini, Teresa », dans Alberto Mario

chercher des souscripteurs pour la publication de ses *Poesie Varie* (1805-1806), et initie des relations avec des écrivaines à cet effet au cours de l'année, leur demandant si elle peut ajouter leur nom à la liste des souscripteurs. Elle s'adresse en termes particulièrement déférents à celles qui sont manifestement à l'aise financièrement, telles que les comtesses Diodata Saluzzo, Isabella Teotochi Albrizzi et Bianca Uggeri della Somaglia Capace (dates inconnues)³⁶. En contrepartie, Maria Fulvia Bertocchi (? – après 1824), non-noble et issue tout comme Bandettini d'un milieu modeste, offre son aide logistique à Bandettini afin de faire publier à moindres coûts une édition romaine de cette œuvre³⁷.

Ghisalberti, dir., *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1963, vol. 5, pp. 673-675.

³⁶ Il est à noter que la pratique des souscriptions ne relève pas véritablement du mécénat. Les sommes, ou plutôt « avances » demandées sont généralement modiques. Par ailleurs, Carolina Lattanzi, pourtant associable à la classe moyenne en 1804, figurera parmi la liste des souscripteurs des *Poesie Varie* de Bandettini. Pour Saluzzo, voir : Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 15 septembre 1804, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettère directe a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (68). Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, Modena, [18] [octobre] 1804, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 199). Pour Albrizzi, voir : Bandettini, Teresa, Modena, Teotochi Albrizzi, Isabella, [s.l.], 27 novembre 1804, *Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì*, Raccolta Piancastelli, Lasciato Azzolini, busta 4, fasc. « Bandettini, Teresa ». Pour Uggeri, la lettre suivante est signée « La Uggeri » et est issue de Brescia, ce qui laisse supposer sur son auteur pourrait bien être la poétesse Bianca Uggeri Somaglia della Capace (1743-1822), qui a vécu dans cette ville. Uggeri, La [Della Somaglia Uggeri Capace, Bianca], Brescia, Bandettini, Teresa, [s.l.], 3 octobre 1804, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 651 (c. 260). À noter que Bandettini demande également à Saluzzo de lui trouver des associés pour la publication de ses *Poesie estemporanea* en 1835. Voir : Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 23 mars 1835, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettère directe a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (51).

³⁷ Bertocchi, Maria Fulvia, Roma, Bandettini, Teresa, Modena, 7 juin 1806, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 644 (c. 251). Bertocchi, Maria Fulvia, Roma, Bandettini, Teresa, Modena, 12 juillet 1806, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 644 (c. 253). Bertocchi était institutrice auprès de jeunes filles nobles, ce qui laisse à penser qu'elle devait, tout comme Bandettini, subvenir à ses propres besoins. Donato, Maria Pia, « The Temple of Female Glory : Female Self-Affirmation in the Roman Salon of the Grand Tour », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, p. 73.

Deux décennies plus tard, Bandettini s'ouvrira de ses difficultés financières à Diodata Saluzzo, devenue au fil des ans une amie et une confidente appréciée. Elle met alors l'accent sur sa propre situation de dépendance économique – elle œuvre comme institutrice à Lucques – et sur la fortune et l'indépendance de son amie, au moment où Saluzzo prépare un voyage dans sa ville en 1825 : « Ma chère Diodata, faites que se concrétise l'espérance que vous m'avez donnée de vous revoir en octobre; vous êtes riche, et ce qui vaut encore plus, indépendante : qu'est-ce qui peut bien vous retenir? Ce n'est pas mon cas, je suis obligée de demeurer ici, et de végéter dans ce lieu où mon destin m'a jetée »³⁸.

Un mois plus tard, face aux hésitations de Saluzzo à entreprendre ce voyage, Bandettini renchérit : « Si j'étais dans votre situation, je profiterais de cette honnête indépendance que vous a accordée votre statut de veuve et la fortune, si elle n'est pas égale à votre naissance, de manière à ne pas avoir à vivre assujettie, comme je le suis moi-même, contrainte par la nécessité »³⁹. La question de leur statut socio-économique respectif et disparate ne les empêche toutefois aucunement de poursuivre leur relation d'amitié, leurs statuts communs de femmes et d'auteurs revenant dans leur correspondance beaucoup plus fréquemment que leurs situations économiques respectives. Il convient d'ailleurs ici de se demander si l'évocation de leurs situations différenciées ne visait pas justement pour Bandettini à culpabiliser son amie, et ainsi la convaincre d'entreprendre ce voyage tant souhaité⁴⁰.

³⁸ « Diodata mia, avverate la speranza che mi date di rivedervi in ottobre; voi siete ricca, e quel che vale assai più, indipendente : che mai vi può trattenere? Non io così, che obbligata sono a rimanermi, e vegetare ove la fortuna mi ha gittata ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 25 juillet 1825, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 551-552.

³⁹ « Così foss'io nella vostra situazione, com'io profiterei di quell'onesta indipendenza in cui vi ha posta il vostro stato vedovile e la fortuna, se non pari alla vostra nascita, tale da non aver d'uopo di viver soggetta, com'io pur troppo mi trovo, stretta dalla necessità ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 17 août 1825, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 552-555.

⁴⁰ Diodata Saluzzo invoquera toutefois une maladie et ne fera pas le voyage en 1825, mais ce projet se concrétisera en 1830. À ce sujet, voir : Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, Torino, 20 octobre 1830, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (53).

Outre ces quelques exemples, qui concernent tous la correspondance de Constance de Salm, de Teresa Bandettini et de Diodata Saluzzo, notons que très peu de femmes de lettres françaises et italiennes osent parler des inégalités de statuts socio-économiques entre leurs correspondantes et elles-mêmes. Ce constat n'implique aucunement que la classe socio-économique n'ait pas eu d'importance dans les rapports entre écrivaines, et pourrait en contrepartie sous-entendre qu'elle représente un tabou, justement du fait de cette éthique de collaboration et de non-différenciation des statuts qui avait imprégné la République des lettres, influence qui semble se répercuter sur les réseaux de relations féminins postérieurs.

Si la classe socio-économique représente un élément parfois visible (titres de noblesse) dans les relations entretenues entre femmes de lettres, elle se matérialise toutefois davantage dans les formalités que dans le contenu des missives. La classe socio-économique ne semble pas non plus représenter une limite apparente à l'établissement de relations. On remarque donc qu'au niveau des discours entre et au sujet des écrivaines, la classe sociale revêt une importance somme toute modérée. Il en va peut-être autrement au niveau des pratiques réelles de réseautage, plus difficiles à cerner dans le cadre de la présente étude. En effet, l'historienne Susan Dalton montre que la classe sociale demeure très importante dans les relations des écrivaines de l'aristocratie vénitienne qu'elle a étudiées, ces dernières contribuant par le fait même à la perpétuation d'une structure sociale élitiste et conservatrice⁴¹. Elizabeth Colwill soulève pour sa part l'importance de la classe sociale dans le degré d'intimité des rapports que Constance de Salm établit avec les autres femmes⁴².

C'est peut-être, par ailleurs, non seulement aux relations établies, mais également au non-établissement de rapports qu'il conviendrait de s'attarder, en questionnant l'absence de relations entre des auteures qui auraient tout pour s'entendre, partageant de

⁴¹ Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., p. 8. Il s'agit de Giustina Renier Michiel (1755-1832) et d'Elisabetta Mosconi Contarini (1751 ou 1752- 1807).

⁴² Colwill souligne que l'amitié féminine la plus soutenue de Salm est celle qui la lie à la princesse Thérèse de Tour-et-Taxis (1773-1839), une riche aristocrate rhénane qui n'est pas une auteure. C'est d'ailleurs à cette dernière que Salm dédiera ses *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme sensible* (1824). Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., p. 40.

nombreux points communs hormis la classe socio-économique. Ce constat vaut d'ailleurs pour l'ensemble des marqueurs identitaires examinés dans ce chapitre. En effet, les sources à l'étude ne peuvent témoigner que des relations existantes. Or, certaines femmes de lettres moins favorisées pourraient s'être abstenues d'aborder celles qui jouissent d'un meilleur statut social ou économique. Ainsi, la rencontre entre Constance de Salm et la proto-féministe saint-simonienne Louise Dauriat, qui souhaitait justement nouer des liens sur la base de leur intérêt commun quant à la situation sociale et littéraire des femmes, n'aurait pu se faire sans l'insistance de la seconde. Dauriat déplore en effet que ses amis hésitaient, en raison de son dénuement, à lui présenter la princesse de Salm, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Chose certaine, au niveau des discours, la classe socio-économique, si elle a une incidence sur les relations, ne semble toutefois pas avoir de répercussions négatives sur celles-ci. À une époque où le statut socio-économique conserve certes une importance dans le milieu littéraire, les réseaux des écrivaines s'adaptent néanmoins à la « démocratisation » graduelle de la pratique de l'écriture qui a cours à compter de la Révolution et, plus particulièrement, au XIX^e siècle.

2. Opinions politiques et religieuses⁴³

La période 1770-1840, associée à l'émergence de la modernité politique, est caractérisée par une importante polarisation idéologique. Tout d'abord, au niveau religieux, le XVIII^e siècle est marqué par la radicalisation du jansénisme⁴⁴ politique, de

⁴³ Cette expression doit être comprise ici de manière assez large, faisant référence à de grands courants de pensée et/ou d'action (révolutionnaires, démocrates, libérales, monarchistes absolutistes ou constitutionnelles, catholiques, protestantes, dévotes ou indépendantes de pensée, etc.) auxquels les femmes de lettres s'identifient, ou auxquels elles sont associées par leurs contemporain-e-s.

⁴⁴ Idéologie complexe émergeant au XVII^e siècle, qui cherche à repenser les relations entre l'Église et ses sujets, entre la religion et la politique, de même que l'organisation de la vie religieuse elle-même. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le jansénisme parlementaire, influencé par le gallicanisme (promouvant davantage d'indépendance des Églises nationales face à Rome), contribuera à la série de crises parlementaires qui affaiblissent les régimes de Louis XV (règne de 1715-1774) et de Louis XVI (1774-1792). À ce sujet, pour la France, voir : Cottret, Monique, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998. Maire, Catherine, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation*, Paris, Gallimard, 1998. Le Jansénisme en Italie a également influencé la configuration des mouvements réformistes politiques, et ce, particulièrement dans le Grand-Duché de Toscane. À ce sujet, voir : Stella, Pietro, *Il*

même que par les discours influents de certains philosophes athées, tels que Denis Diderot (1713-1784), Claude d'Helvétius (1715-1771) et Paul-Henri d'Holbach (1723-1789). La Révolution française, avec la promulgation de la liberté de culte (1789), et surtout la Constitution civile du clergé (1790)⁴⁵, entraîne par ailleurs un schisme avec l'Église de Rome. Le catholicisme ne redevient la religion d'État qu'avec la signature du Concordat de 1801⁴⁶, et le clergé et ses défenseurs jouent un rôle politique de premier plan sous la Restauration⁴⁷. En contrepartie, la religion catholique demeure prépondérante en Italie, et ce, même sous le *Triennio*⁴⁸.

Les évolutions religieuses marquées de la période se développent en parallèle avec les développements politiques importants de la seconde moitié du XVIII^e siècle, tel que le mouvement réformiste de l'Italie des Lumières⁴⁹, le plus marquant d'entre eux étant toutefois la Révolution. Les nombreux changements de régime subséquents en France, les reconfigurations territoriales perpétuelles de l'Italie entre 1796 et 1815, l'impact marqué des guerres révolutionnaires sur la vie politique de la péninsule,

giansenismo in Italia, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2006, 3 vols.

⁴⁵ Loi votée par l'Assemblée nationale française, qui fait des prêtres officiant en territoire français des fonctionnaires de l'État. Leur première allégeance va donc à la France, et non plus à la papauté, et ces derniers doivent prononcer un serment de fidélité à la nation. La Constitution civile du clergé est extrêmement mal reçue par Rome, de même que par une bonne partie de la population française, surtout dans le Sud et dans l'Ouest du pays.

⁴⁶ Accord conclu entre Napoléon Bonaparte (1769-1821) et le Pape Pie VII (1742-1823).

⁴⁷ À ce sujet, voir ce chapitre, p. 409 (notes).

⁴⁸ L'Italie demeure, pendant la période à l'étude, fondamentalement catholique, et semble relativement épargnée par l'anticléricalisme, présent dans certains milieux culturels français des Lumières, et consolidé par la Révolution française. Raymond Grew note que même pendant le *Triennio*, « les révolutionnaires italiens [...] n'étaient pas des anticléricaux passionnés comme l'étaient les Jacobins, et au moment où les Français ont pénétré en Italie, ils ont poursuivi les politiques religieuses plus indulgentes du Directoire ou celles, encore plus accommodantes, de Napoléon ». « Italians [...] were not the passionate anticlericals that Jacobins were, and by the time the French got to Italy, they were pursuing the milder religious policies of the Directory or the still more accommodating ones of Napoleon ». Grew, Raymond, « Finding Social Capital : The French Revolution in Italy », dans Robert I. Rotberg, dir., *Patterns of Social Capital : Stability and Change in Historical Perspective*, New York, Cambridge University Press, 2001, p. 92.

⁴⁹ À ce sujet, voir : Carpanetto, Dino et Giuseppe Ricuperati, *Italy and the Age of Reason. 1685-1789*, trad. par C. Higgitt, New York, Longman, 1987

l'émergence du sentiment national subséquent et du libéralisme, constituent autant de développements importants qui ne sont pas sans influencer le milieu littéraire⁵⁰. Les femmes n'y échappent pas et, conséquemment, les rapports entre contemporaines sont colorés par ces considérations. Les opinions politiques et religieuses des écrivaines, qui vont souvent de pair, peuvent être sources de cohésion, mais également d'importantes divisions.

L'exposition des opinions politiques et religieuses des écrivaines est, en France, aussi marquée dans les documents publiés que dans les correspondances. Notons tout d'abord que sous l'Ancien Régime, très peu d'auteurs mentionnent, dans des documents publiés, les opinions politiques des femmes de lettres auxquelles elles font référence, un cas de figure qui changera évidemment à partir de la Révolution. Les opinions religieuses sont, quant à elles, plus souvent discutées, dans un sens éminemment positif, la pratique catholique pieuse de telle femme étant par exemple mentionnée en tant que facteur s'ajoutant à son excellence en tant qu'auteure. C'est notamment le cas dans la recension émise par Montanlos, concernant les *Réflexions chrétiennes de Mme le Guerchoix*, dans le *Journal des Dames* en avril 1774 :

De tous les Livres qui paroissent, il n'en est point sans doute qui méritent d'être plus favorablement accueillis, que ceux qui ont la religion pour objet, et qui servent à la soutenir et à la défendre contre les attaques multipliées qu'on ne cesse de lui porter de nos jours. Mais parmi les ouvrages de ce genre, ceux qui sont composés par des femmes doivent être surtout distingués. Elles ont l'art d'y répandre ce ton de sentiment, cette onction divine qui fait chérir et respecter la piété. [...] Telles ont été, dans le siècle dernier, les productions de Madame de La Vallière⁵¹, qui y a fait passer tous les transports de son âme, si tendre et si

⁵⁰ Pour la France, voir notamment : Darnton, *Bohème littéraire et révolution*, op. cit. Bourdin, Philippe, « La promotion sociale et politique des écrivains pendant la Révolution française », dans *Les Cahiers du Centre d'Études des Mondes Moderne et Contemporain*, février 2010, pp. 1-16. Chartier, Roger, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990]. Pour l'Italie, voir notamment : Del Vento, Christian et Xavier Tabet, dirs., *Les écrivains italiens des Lumières et la Révolution française*, Lyon, ENS Éditions, 2009. Blasone, Pino, « Il Settecento critico in Italia », dans Pino Blasone, dir., *Polemiche letterarie nel secolo dei Lumi*, Firenze, Ponte alle grazie, 1992, pp. 9-38.

⁵¹ Louise de La Vallière (1644-1710), auteure d'ouvrages à caractère religieux et momentanément maîtresse de Louis XIV.

sensible. Telles sont, dans ce siècle, celles de Madame Le Guerchoix⁵², dont il est question dans cet article⁵³.

Montanclos s'appuie ici sur un idéal féminin religieux associant les femmes à la piété, ce qui les rend particulièrement aptes à défendre la religion face aux « attaques multipliées » des philosophes français, particulièrement vives pendant la décennie 1770⁵⁴. La religion est donc ici un facteur de cohésion entre Mme de La Vallière, Mme du Guerchoix, et Montanclos elle-même, et ce même si les deux premières sont décédées depuis belle lurette.

Les éditrices du journal féminin *l'Athénée des Dames*, quelques trente ans plus tard (1808), iront dans le même sens en annonçant d'entrée de jeu les opinions religieuses qui seront de mise dans leur périodique destiné à recevoir des productions féminines : « nous n'avons pas besoin d'annoncer qu'un Ouvrage présenté par les Femmes, respectera la Religion, les Moeurs et le Gouvernement »⁵⁵. Il est à noter que ces deux journaux, qu'il s'agisse du *Journal des Dames* patronné par Marie-Antoinette (1755-1793) ou de *l'Athénée des Dames* soumis à la censure impériale, sont peut-être autant, sinon plus, aptes à nous renseigner sur les opinions politiques et religieuses des régimes en place, que sur celles des femmes de lettres étudiées⁵⁶. Le critique littéraire François-Benoît Hoffman (1776-1822) soulignait par ailleurs que le soi-disant respect de

⁵² Marie-Madeleine d'Aguesseau, dite Mme le Guerchoix (1679-1740), auteure française d'ouvrages religieux.

⁵³ [Montanclos, Marie-Émilie de], « Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'Ancien Testament. Nouvelle édition augmentée... [Mme le Guerchoix] », *Journal des Dames*, avril 1774, pp. 221-222.

⁵⁴ Sur les femmes comme défenderesses de la religion, voir pour la France : Gibson, Ralph, « Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. LXXIX (1993), pp. 63-93. Pour l'Italie, voir pour le XVIII^e siècle : Ricaldone, *La scrittura nascosta*, op. cit., pp. 131-152. Pour le XIX^e siècle, voir : Di Giorgio, Michela, « La bonne catholique », dans Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, dirs., *Histoire des femmes en Occident. Tome IV : XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991, pp. 169-197.

⁵⁵ [Beaufort, Anne-Marie et Sophie de Senneterre Renneville], « Avant-propos », *L'Athénée des Dames*, tome 1, première livraison, janvier 1808, p. 7.

⁵⁶ Sur la censure au *Journal des Dames*, voir : Gelbart, Nina Rattner, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le Journal des Dames*, Berkeley, University of California Press, 1987. Sur l'Athénée des Dames, voir : Pouget-Brunereau, Jeanne, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris, Bibliothèque Marguerite Durand, 1994, p. 19 et suiv.

la religion, des mœurs, de la morale et du gouvernement dans *l'Athénée des Dames*, tel qu'annoncé dans le prospectus, est visiblement destiné à tromper les lecteurs, le journal faisant valoir un agenda revendicatif et remettant en question l'ordre social des sexes⁵⁷. Il convient donc de s'interroger, dans le contexte de la censure, qu'elle soit de l'Ancien Régime ou impériale, à savoir quelle est la part réelle des opinions exprimées par les auteures, la censure appelant de surcroît à l'autocensure⁵⁸.

Du côté des Italiennes, on retrouve aussi une valorisation de la religion dans les documents publiés, comme dans les correspondances. Par exemple, la jeune poétesse Eufrosina Del Portula Carretto (? – 1869), correspondante de Diodata Saluzzo, célèbre le personnage d'*Ipazia* (au cœur du poème éponyme de Saluzzo en 1827), « héroïne de l'amour de la patrie et de la gloire, et martyre de la foi », la dimension religieuse de l'œuvre remportant particulièrement son adhésion⁵⁹. Quant à elle, Elisabetta Caminer, beaucoup moins dévote et considérablement influencée par le discours critique des Lumières sur la religion, remettait en question en 1780 « la superficialité de la religion » qui est enseignée aux jeunes filles en Italie dans les couvents, et félicitait la Française Jeanne-Marie le Prince de Beaumont (1711-1780) de produire un manuel pédagogique en vue d'une éducation féminine plus variée, ouvrage dont Caminer espère la traduction en Italie⁶⁰. Notons également que même si certaines, telles que Caminer ou Salm, semblent faire montre d'un esprit plus critique face à la religion, contrairement à d'autres plus dévotes, telles que Genlis, ce sont les « degrés » de catholicisme qui peuvent faire naître des heurts, et non pas la croyance religieuse en tant que telle. Globalement, les opinions religieuses analogues (onze des douze auteures à l'étude étant catholiques) semblent représenter davantage un facteur de cohésion que de discorde

⁵⁷ Voir par exemple : Hoffman, M., « Sur l'Athénée des Dames », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 66-78 (réédition d'un article précédemment paru dans le *Journal de l'Empire*, édition du 5 juillet 1808).

⁵⁸ Sur la censure, voir le chapitre 2, p. 112.

⁵⁹ Portula del Carretto, Eufrosina, Vercelli, Saluzzo, Diodata, Torino, 8 août 1836, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 2) (9).

⁶⁰ Caminer, Elisabetta, « Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfans; Trattenimenti, Drammi e novelle morali ad uso de' fanciulli, di Madama della Fitte. All'Aja presso Detune Librajo, ed a Liegi presso Lemarié :Librajo. In 12 di 466 pag. 1779. Opera dedicata a S. M. la Regina d'Inghilterra », *Giornale Enciclopedico*, febbraio 1780, p. 9.

entre les écrivaines à l'étude, ce qui est le cas pour la France comme pour l'Italie, à l'exception du cas complexe de Staël, protestante, et critiquée sur cette base par Genlis, ainsi que nous le verrons.

Du côté politique, les correspondances révèlent également une relative cohésion entre certaines écrivaines. Des événements politiques marquants sont discutés, pendant ou après les faits, sur un ton laissant à penser que les deux correspondantes partagent des idées communes⁶¹. Par exemple, Diodata Saluzzo et Teresa Bandettini discutent, des décennies plus tard, des impacts négatifs des guerres révolutionnaires sur leurs vies en particulier, et pour l'Italie en général⁶². Constance de Salm et ses correspondantes échangent, quant à elles, avec enthousiasme sur l'avènement de la monarchie de Juillet en 1830⁶³. Ces missives témoignent de la confiance que les correspondantes se portent mutuellement, de même que de la cohésion politique au sein de différents sous-groupes d'écrivaines, réunies par des opinions semblables.

⁶¹ La quasi absence de correspondances de la part des Françaises pour la période révolutionnaire est à déplorer, puisque leurs lettres nous auraient vraisemblablement fourni des éléments d'analyse intéressants au sujet des cohésions et divisions sur la base des opinions politiques, au coeur d'une période mouvementée. Notons toutefois que Staël se plaint auprès de la romancière suisse Isabelle de Charrière (1740-1805) des inquiétudes que lui cause l'avènement de la Terreur en France, et lui fait part de l'horreur qu'elle a ressentie à l'annonce de l'exécution de Marie-Antoinette. Voir : Staël, Germaine de, Nyon, Charrière, Isabelle de, [s.l.], 23 octobre [1793], *Correspondance générale*, op. cit., pp. 481-483.

⁶² Voir : Saluzzo, Diodata, Torino, Sulgher, Fortunata, Firenze, 30 octobre 1799, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N.A., 906, III, 56 (11). Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, Lucca, 20 décembre 1831, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 197). Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 25 juillet 1825, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 551-552. Sur les opinions politiques de Bandettini et de Saluzzo, voir également pp. 411, 412, 413 de ce chapitre.

⁶³ Voir, par exemple : Laya, Aglaé, Medun, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 3 juin 1831, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... », fasc. « Laya ». Pipelet Salm, Constance, Aix-la-Chapelle, Salis de Triquetti, Sophie, [s.l.], 19 décembre 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ». Pipelet Salm, Constance, Dyck, Sobry, Adèle-Adrienne, [s.l.], 22 octobre 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

Si les opinions politiques et religieuses peuvent représenter un facteur de cohésion, elles peuvent également diviser certaines femmes. Ceci semble particulièrement vrai pour les figures de proue, telles que Genlis, Staël et Salm, qui ont explicitement abordé leurs opinions politiques dans leurs œuvres et longuement discuté de ces questions⁶⁴. Ces divisions semblent par ailleurs particulièrement importantes dans le cas des Françaises, ce qui n'est guère étonnant du fait des nombreux bouleversements politiques de la période et du morcellement idéologique qui en découle. Rappelons que la France a connu pas moins de sept régimes politiques pendant la période 1770-1840. La Révolution française, en particulier, entraîne un repositionnement politique à l'intérieur de la France, mais également à l'extérieur de ses frontières, en raison des velléités expansionnistes des révolutionnaires et, plus tard, des guerres napoléoniennes. Les opinions politiques peuvent donc non seulement diviser les Françaises entre elles, mais également causer des heurts avec des écrivaines provenant d'autres pays européens, heurts qui ont ici plus à voir avec les opinions politiques qu'avec l'inégalité des dynamiques politiques et culturelles internationales, examinées au chapitre précédent.

En témoigne l'exemple de Germaine de Staël, actrice littéraire et politique importante à partir de 1789, alors connue pour ses opinions monarchistes constitutionnelles. Cette dernière est toutefois contrainte de rejoindre la seconde vague d'émigration en 1792-1793⁶⁵. Sa destination initiale sera l'Angleterre en janvier 1793, où

⁶⁴ On pense par exemple aux nombreux pamphlets politico-pédagogiques publiés par Genlis pendant la Révolution (*Discours sur la suppression des couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, Paris, Onfroy, 1790; *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy, 1791, etc.), de même qu'aux œuvres politiques de Staël (*Réflexions sur le procès de la reine* (1793), *Réflexions sur la paix* (1794), *Considérations sur la Révolution française* (posthume, publié en 1818)). Constance de Salm a, quant à elle, publié une *Épître aux souverains absolus* (1830) dans laquelle elle fustige ces derniers, dans le contexte du départ de Charles X et de l'instauration de la monarchie de Juillet, plus libérale que le règne précédent.

⁶⁵ La seconde vague d'émigration est caractérisée par l'exil des monarchistes constitutionnels, qui s'étaient d'abord montrés favorables à la Révolution, mais qui fuient la France en 1792-1793 lorsque celle-ci bascule vers la République. Elle s'oppose ainsi à la première vague d'émigration, caractérisée par le départ dès 1789 des éléments les plus conservateurs, favorables quant à eux à la monarchie dans sa définition traditionnelle et absolutiste. Notons que Staël ne deviendra une « républicaine de raison », pour reprendre les mots de Winock, qu'après la chute de la Terreur, jugeant

elle noue une amitié intense et sincère, nourrie par une admiration réciproque, avec la célèbre romancière Fanny Burney (1752-1840). Néanmoins, l'annonce en Grande-Bretagne de la mort de Louis XVI en janvier 1793 ravive les tensions politiques, notamment au sein du groupe des émigrés français, et suscite également la désapprobation de plusieurs intellectuels anglais influents, particulièrement dans les milieux conservateurs. Fanny Burney est alors pressée par son père, l'éminent musicologue Charles Burney (1726-1814), de rompre sa relation avec Staël, accusée par certains émigrés, de même que par les conservateurs britanniques Edmund Burke (1729-1797) et Arthur Young (1741-1820), de nourrir des « opinions démocratiques »⁶⁶. Staël a vent de ces accusations et s'en défend auprès de son amie :

Je sais que vous êtes pleine de bonté pour moi, et que vous mettez même du courage contre la réaction de quelques méchancetés françaises auxquelles les temps de guerre civile doivent accoutumer : mais tout ce que je vous demande c'est [de] m'aimer [...]. Il faut laisser l'injustice aux hommes malheureux [les émigrés aristocrates⁶⁷]; [...] il faut qu'ils donnent quelques-unes de leurs préventions aux étrangers, qui n'ont pas le temps de juger les procès des individus. Il faut tout ce qui est ordinaire et extraordinaire dans une pareille époque, et se confier au temps pour l'opinion publique, à l'amitié pour le bonheur particulier. Ils vous diront que je suis démocrate, et ils oublieront que mes amis et moi nous avons échappé au fer des Jacobins. [...] Il y a dans tout cela tant d'absurdes faussetés⁶⁸.

qu'il valait mieux pour les Français de travailler ensemble à partir du modèle républicain, qu'elle n'aurait toutefois pas préconisé à l'origine. On connaît d'ailleurs son admiration pour la monarchie constitutionnelle à l'anglaise. Néanmoins, en 1795, Staël se « rallie[...] à un régime qui était pour l'heure le moins mauvais à ses yeux ». Voir : Winock, *Madame de Staël*, op. cit., pp. 105 et 108. Sur l'activisme politique de Staël, voir : Beausoleil, Marie-Ève, « Germaine de Staël as Political Activist : Print, Privacy, and Opinion in the French Revolution (1789-1799) », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 23-34.

⁶⁶ Winock, *Madame de Staël*, op. cit., p. 76. Les conservateurs anglais, effrayés par le cours des événements en France, souhaitent à tout prix éviter une contagion démocratrisante sur leur territoire. Sur les perceptions des Anglais face à la Révolution française, voir : Plummer Crafton, Lisa, *The French Revolution Debate in English Literature and Culture*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997.

⁶⁷ Cette précision est offerte par Béatrice Janjiski, qui a annoté la correspondance générale de Staël.

⁶⁸ Staël, Germaine de, Juniper, Burney, Fanny, [s.l.], 8 mars [1793], *Correspondance générale*, op. cit., tome 2, vol. 2, pp. 402-404.

Néanmoins, la résistance initiale de la romancière britannique face aux propos réprobateurs tenus contre Staël s'effrite, et Burney abdique devant les pressions de son père et du milieu conservateur qui l'entourne. Cette lettre de Staël demeurera en effet sans réponse, malgré les nombreuses tentatives de cette dernière de poursuivre le contact avec Burney. C'est donc dire que leurs opinions politiques divergentes, de même que celles de leurs entourages respectifs, finissent malgré tout par les séparer, et ce, deux fois plutôt qu'une⁶⁹. Notons toutefois que les deux femmes continueront malgré tout à avoir une très haute opinion des ouvrages de l'une et de l'autre, ce que la cessation de la relation n'a pas altéré⁷⁰.

Les opinions politiques de Staël et de Burney ne sauraient être considérées isolément de la dimension morale et des personnalités réciproques des auteures. En effet, les mœurs de Staël, qui s'affiche ouvertement avec son amant Louis de Narbonne (1755-1813), posent également problème dans le cadre de sa relation avec Fanny Burney, cette dernière se voulant plus respectueuse des convenances⁷¹. Les mœurs de Staël auraient

⁶⁹ Notons également qu'en 1802, lors du voyage de Fanny Burney à Paris, Staël cherchera à la rencontrer, ce que Burney refusera. En effet, son mari, le général Alexandre d'Arblay (1748-1818), cherche alors à obtenir un emploi dans le régime napoléonien. On connaît par ailleurs les relations houleuses entre le Premier Consul et Staël. L'intérêt personnel a donc sans doute joué un rôle dans les relations entre Staël et Burney, tout comme les opinions politiques et les convictions religieuses. Pour plus de détails sur leur relation, voir : Goodden, Angelica, « Staël et Burney : amitié et dérobade », *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 103-118. Voir également : Winegarten, Renee, *Mme de Staël*, Dover, Berg, 1985, pp. 41-42.

⁷⁰ Ainsi que le note Angelica Goodden, Staël cite avantageusement *Cecilia*, roman de Burney, dans l'*Essai sur les fictions* (1795) (« Essai sur les fictions », *Œuvres de jeunesse*, éd. par John Isbell et Simone Balayé, Paris, Desjonquères, 1997 [1795], p. 149). Burney, quant à elle, formule plusieurs appréciations positives de l'œuvre de Staël, repérables dans ses *Diaries and Letters*. Pour plus de détails, voir Goodden, « Staël et Burney », op. cit.. Burney, Frances, *Diary and Letters of Madame d'Arblay (1778-1840), as edited by her niece Charlotte Barrett, with preface and notes by Austin Dobson*, New York, MacMillan, 1904.

⁷¹ Sur l'influence des mœurs de Staël dans sa relation avec Burney, voir : Goodden, « Staël et Burney », op. cit. Notons par ailleurs que le politicien libéral Narbonne est, tout comme Staël, marié à l'époque de sa liaison avec l'écrivaine. Ajoutons que Staël se montre également peu soucieuse de la séparation traditionnelle des sexes dans les cercles mondains en Angleterre, ce qui semble irriter certains de ses contemporains britanniques. Le politicien Lord John Sheffield (1735-1821) lui reproche également de discuter abondamment de politique, un comportement qui est jugé inapproprié pour une

d'ailleurs également joué un rôle déterminant dans le choix fait par une autre écrivaine anglaise émérite, Jane Austen (1775-1817), de ne pas la rencontrer⁷². Néanmoins, cette dernière émet, elle aussi, une appréciation positive des œuvres de Staël⁷³.

Les opinions politiques et les mœurs de Félicité de Genlis, pendant son émigration en Suisse en 1793, ne sont pas non plus sans causer de heurts. En effet, cette dernière demeure aux prises avec une réputation de « constitutionnelle », voire de « jacobine », et est accusée par les journaux locaux d'avoir conspiré avec son ancien amant Philippe d'Orléans (1747-1793) et le général Dumouriez (1739-1823) afin de placer la famille d'Orléans sur le trône⁷⁴. De ces accusations, qui l'obligent à vivre sous une fausse identité, Genlis doit constamment se défendre devant son amie, la romancière suisse Isabelle de Montolieu (1751-1832). Cette dernière, selon Dorette Berthoud, « entourée d'émigrés royalistes qui déclamaient contre Mme de Sillery [Genlis] et la

femme par l'élite anglaise. À ce sujet, voir : Goodden, « Staël et Burney », op. cit., p. 111.

⁷² Henry Austen (1771-1850) affirme que Jane aurait refusé sans hésitation de se rendre à une soirée amicale lors de laquelle était présente Staël, choix qu'il attribue à la « délicatesse d'esprit » de sa soeur (« delicate mind ».) Austen, Henry, « Memoir of Miss Austen », dans Jane Austen, *Sense and Sensibility*, London, Bentley, 1833 [1811], p. ix. À ce sujet, voir également : Winegarten, *Mme de Staël*, op. cit., pp. 75-76. Cecil, Lord David, *A Portrait of Jane Austen*, London, Constable, 1978, p. 179. Viveash, C. F., « Jane Austen and Madame de Staël », dans *Persuasions*, vol. 13 (1991), pp. 39-40.

⁷³ Ibid., p. 86. Winegarten précise également que Jane Austen, quelques années plus tard, formulera une appréciation positive de *Corinne ou l'Italie* (1807), ce qui laisse à penser que ce sont les mœurs de Staël, davantage que son activité littéraire, qui posent problème.

⁷⁴ Peu de doutes subsistent sur la longue relation amoureuse entre Genlis et le duc d'Orléans (1747-1793), son protecteur et employeur, en faveur duquel elle prendra position publiquement pendant la Révolution, même s'ils ne semblent plus amants pendant cette période. Philippe d'Orléans, connu pour son opposition à son cousin Louis XVI (1754-1793), est fort actif pendant la Révolution française, et est soupçonné par ses contemporains d'avoir manœuvré afin de lui succéder sur le trône. Il périt d'ailleurs sous la Terreur, peu après avoir voté, en tant que député à la Convention nationale, en faveur de la mort de Louis XVI. Quant à lui, le général Charles-François Dumouriez (1739-1823), ministre des Affaires étrangères puis de la Guerre entre mars et juin 1792, et ensuite général des armées de la République et vainqueur de la Belgique, est accusé au début de l'année 1793 d'avoir conspiré avec les puissances européennes afin de renverser la République. Il a ensuite été condamné comme traître à la patrie. Il est d'ailleurs établi que Genlis a, en effet, brièvement voyagé avec Dumouriez en 1793, ce qui ne la rend toutefois pas coupable d'avoir trempé dans la conspiration.

faction d'Orléans, [...] ne savait parfois que croire ni à qui entendre »⁷⁵. La crainte de l'invasion française – qui se produira d'ailleurs en 1798 – influence également l'opinion négative qui est entretenue en Suisse face à la Révolution et à ses acteurs et actrices, du moins par l'entourage de Montolieu. Néanmoins, les relations entre Genlis et Montolieu se poursuivent pendant cette période, malgré la position délicate dans laquelle elles se trouvent toutes deux⁷⁶. Il faut d'ailleurs dire que ce ne sont pas tant les opinions politiques divergentes de Genlis et de Montolieu – ces deux dernières étant à l'époque favorables aux monarchistes constitutionnels – que leurs entourages respectifs qui, comme dans le cas de Staël et Burney, posent problème.

Si le contexte international tumultueux de la décennie révolutionnaire ne facilite pas les relations entretenues entre étrangères, les opinions politiques et religieuses peuvent également diviser les Françaises entre elles. Le personnage décidément haut en couleur de Genlis nous fournit à elle seule plusieurs perspectives d'analyse à cet effet. En effet, cette dernière n'hésite pas à faire part de sa dévotion catholique et morale dans ses ouvrages, dévotion qui altère sérieusement la perception qu'elle peut avoir des femmes de lettres, en particulier de celles qui ne partagent pas son dévôtisme ou son catholicisme fervent⁷⁷. Parmi elles, l'incontournable Staël (de surcroît protestante), fréquemment référencée – négativement dans la presque totalité des cas – dans les œuvres de Genlis. Cette dernière explique notamment son animosité persistante face à Staël dans ses *Mémoires* en 1825 :

Je ne l'ai critiquée dans mes ouvrages, que parce qu'elle a attaqué ouvertement dans les siens la morale et la religion; sans cela, je n'aurois censuré qu'en général l'incorrection et l'obscurité de son style, mais je n'aurois jamais cité une partie des phrases ridicules qui se trouvent en si grand nombre dans ses écrits. Je n'ai jamais

⁷⁵ Berthoud, *Le général et la romancière*, op. cit., p. 67.

⁷⁶ Sur la relation entre Montolieu et Genlis, voir Ibid.

⁷⁷ « La morale, la religion, la littérature : telle est la triade sacrée toujours invoquée par Mme de Genlis pour justifier ses choix dans la gouverne de son écriture ». Zanone, Damien, « Morale de la mémoire (sur les Mémoires de Mme de Genlis) », dans Françoise Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 195.

fait ces critiques qu'en employant tous les ménagemens de l'honnêteté sociale, et en parlant toujours avec estime de sa personne et de son caractère⁷⁸.

Genlis se donne ici le beau rôle : si elle a effectivement cité avantageusement Staël en quelques rares occasions⁷⁹, ces appréciations positives font piètre figure en regard de la quantité d'attaques formulées contre Staël dans ses ouvrages. À noter ici que les aspects à proprement littéraires (style, phrasé) semblent moins importants que « la morale et la religion », grâce auxquelles Genlis justifie ses critiques de Staël aux yeux du public, et ce, en pleine Restauration, période au cours de laquelle il incombe à Genlis de bien se faire valoir auprès des Bourbons⁸⁰. Les critiques de Genlis envers Staël sont donc présentées, d'abord et avant tout, comme étant liées à leurs opinions religieuses et politiques respectives, la première étant alors catholique et plutôt conservatrice, et la seconde, protestante et associée au libéralisme, points de vue qui sont aisément discernables dans leurs écrits respectifs⁸¹. Dans le même volume de ses *Mémoires* (1825) cité ci-dessus, Genlis précise d'ailleurs sa pensée à l'égard de Staël : elle explique que cette dernière a été influencée dès l'enfance par les « principes pernicieux » des

⁷⁸ Genlis, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 5, pp. 346-347.

⁷⁹ Voir, par exemple, le chapitre 5, p. 326.

⁸⁰ Genlis a été catholique pratiquante toute sa vie, mais ne s'est pas toujours publiquement affichée comme politiquement conservatrice. En effet, elle a, au début de la Révolution, fait valoir des opinions monarchistes constitutionnelles et favorisé les ambitions de son protecteur et amant Philippe d'Orléans. Cet activisme et les moeurs qui lui sont associées lui vaudront les foudres des légitimistes alors qu'elle rejoindra la seconde vague d'émigration. Sa feuille de route ne l'empêchera toutefois pas d'être protégée par Napoléon sous l'Empire. Les Bourbons ne lui seront pas favorables à leur retour au pouvoir en 1815, toujours en raison de ses sympathies orléanistes, puis bonapartistes. Elle doit donc s'en défendre devant le régime en place, en faisant valoir un conservatisme politique dans ses écrits, en particulier suite à la Restauration.

⁸¹ Il est à noter que Staël, sans grande conviction, s'est également ralliée aux Bourbons en 1815, soit peu avant sa mort en 1817. Pour une analyse des opinions politiques de Staël et de Genlis, dans leurs œuvres non fictives, voir : De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004. Pour une analyse de leurs opinions politiques respectives au sein de leurs œuvres fictives ou non, voir : Worley, Sharon, *Women's Literary Salons and Political Propaganda During the Napoleonic Era : The Cradle of Patriot Nationalism*, New York, Mellen, 2010. Sur Genlis, voir également : Worley, Sharon, « Gendered Reconstruction of Feminist Authority in the Prince's Parlor : Stephanie Genlis and Royalist Identity during the Napoleonic Era », dans Helen Groth, dir., *Remaking Literary History*, Newcastle upon Tyne (GB), Cambridge Scholars, 2010, pp. 87-97.

encyclopédistes en ce qui a trait à « l'utilité des passions », condamnant du même coup l'ouvrage *De l'Influence des passions* (1796) de Staël⁸².

L'inimitié envers Staël est le cas le plus frappant de désaccords entre Genlis et ses contemporaines sur les questions religieuses et politiques. Cette dernière n'a-t-elle pas prescrit, dans *De l'influence des femmes sur la littérature* (1811), que les femmes ne puissent devenir auteures qu'à la condition de « montrer invariablement dans leurs écrits le plus profond respect pour la religion, et les principes d'une morale austère »?⁸³ Genlis critique durement dans cet ouvrage les auteures qui ne partagent pas cette conception. Par exemple, Sophie Cottin (1770-1807) est fustigée pour avoir écrit dans son roman *Claire d'Albe* (1798) certaines pages « dégoûtantes [...] d'impiété »⁸⁴. Suzanne Necker (1737-1794), « protestante et [...] amie des philosophes »⁸⁵, n'est pas non plus épargnée. En contrepartie, des femmes qui ressemblent à Genlis, telles qu'Henriette Campan (1752-1822), éducatrice et auteure ayant « toujours montré des sentiments religieux »⁸⁶, y sont promues. Gabriel de Broglie, principal biographe de Genlis, fait d'ailleurs état de l'attitude paradoxale de cette dernière à l'égard des autres écrivaines : « elle a dénoncé à maintes reprises l'injustice des critiques et des littérateurs qui dressaient des obstacles à la carrière des femmes dans les lettres. [...] Mais elle n'a pas, elle-même, épargné ses consoeurs, et surtout pas celles qui partageaient les idées des philosophes »⁸⁷. En effet, Genlis sélectionne les femmes auxquelles elle donne son appui, et noue difficilement des relations avec celles qui ne partagent pas son profond respect pour la religion.

Genlis va même jusqu'à émettre dans ses *Mémoires* (1825) certains commentaires plutôt tendancieux envers Anne-Marie de Beaufort d'Hautpoul, son ancienne collaboratrice au journal catholique *Les Dimanches*⁸⁸ :

⁸² Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 348.

⁸³ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811, p. xxiv.

⁸⁴ Ibid., p. 354.

⁸⁵ Ibid., p. 341.

⁸⁶ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 55.

⁸⁷ Broglie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, p. 383.

⁸⁸ Genlis et Beaufort ont en effet collaboré au journal *Les Dimanches* (1816), destiné à la jeunesse catholique. Elles ont également fait paraître en 1820 un ouvrage commun,

Madame la comtesse d'Hautpoul m'envoya le recueil de ses poésies, formant un volume in-8, dédié au roi⁸⁹. Il y a dans ce volume plusieurs pièces de vers charmantes; mais il y en a quelques-unes qui sont beaucoup trop familières pour être placées dans un recueil dédié au roi, et contenant une élégie sur la mort de monseigneur le duc de Berri : ce qui est surtout étonnant, c'est que l'auteur, par inadvertance sans doute, ait mis dans ce même volume un conte burlesque et licencieux intitulé *La Savonnette*, et qui n'a pas même le mérite d'être plaisant⁹⁰. Avec un peu de réflexion, l'auteur auroit senti qu'il y a bien peu de goût à insérer un conte de ce genre dans un livre rempli d'élégies et dédié au roi⁹¹.

Ainsi donc, même si Beaufort, en collaborant au périodique catholique, a pu démontrer à Genlis qu'elles partageaient des convictions religieuses communes, cette dernière n'hésite pas à la railler dans ses *Mémoires* justement parce que Beaufort aurait commis un impair que Genlis juge majeur. Les convictions de Genlis supplantent ici la longue relation entretenue entre les deux auteures, justifiant, selon elle, son commentaire peu aimable. Rappelons qu'il importe pour Genlis, dans ses *Mémoires* (1825), de bien se faire valoir par les Bourbons au pouvoir⁹².

rassemblant leurs contes respectifs : Beaufort, Anne-Marie et Félicité de Genlis, *Contes, nouvelles et historiettes, par Mme la Comtesse de Genlis, Comtesse de Beaufort d'Hautpoul, Mme Dufresnoi, M.L.C.L. etc.* Paris, A. Bertrand, 1820. Genlis est encore citée comme modèle d'écrivaine exemplaire par Beaufort dans son *Cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, Bossange, 1821 [1815], p. 7. Finalement, Beaufort, cinq ans après la publication des *Mémoires* de Genlis, semble avoir pardonné les commentaires peu aimables de cette dernière à son endroit, puisqu'elle lui dédiera un poème fort élogieux. Beaufort, Anne-Marie, « Impromptu à Mme de Genlis pour le jour anniversaire de sa naissance, 25 janvier 1830 », *Almanach des Muses*, Paris, Cellot, 1832 [1830], p. 258. Sur le catholicisme de Beaufort, voir : Sullerot, Évelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966, p. 117.

⁸⁹ Beaufort, Anne-Marie, *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821.

⁹⁰ Il est, en effet, question de libertinage et d'adultère dans ce conte mettant en scène un jeune homme prêt à tout pour obtenir les faveurs d'une femme mariée coquette et volage. Beaufort, Anne-Marie, « La jalousie, ou la savonnette », *Poésies diverses, dédiées au roi*, op. cit., pp. 64-67.

⁹¹ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 6, pp. 297-298.

⁹² C'est également cette nécessité qui semble motiver la publication par Beaufort de ses *Poésies dédiées au roi* (1821). En effet, qualifiée de « libertine » sous l'Ancien Régime, la comtesse de Beaufort reste en France pendant la Révolution et ne rejoint pas, malgré son titre, la seconde vague d'émigration. Son salon, sous la Terreur, accueille à la fois des aristocrates et des Conventionnels. Elle profite d'ailleurs de ses contacts, et en particulier de sa relation avec le député Julien de Toulouse (1750-1828), pour faire lever

Genlis, si proluxe en commentaires déplaisants face à celles qui ne pensent pas comme elle, fera elle aussi l'objet de critiques quant à son dévôtisme et à son intransigeance en matière religieuse. Ainsi, Constance de Salm, en vue de la publication (avortée) de sa *Correspondance générale* à la fin de la décennie 1830, rédigera une notice sur Genlis, au bas d'une lettre particulièrement flatteuse et élogieuse qui lui a été envoyée par cette dernière :

Je n'ai que peu de choses à dire ici de Mme de Genlis, ne l'ayant connue que par ses ouvrages, et aussi par ses opinions qui sont si différentes des miennes, que cette raison m'a toujours fait éviter de me trouver avec elle. Je craignais que, si par hasard, elle venait à dire de ces choses qui me révoltaient dans ses ouvrages, je ne m'emportasse malgré moi, et ne me laissasse aller à répondre quelque mot dur ou fâcheux ce qu'à la suite, je me serais reproché; [...] le compte qu'elle a rendu de mon *Épître à un honnête homme* que je lui avais envoyé a été honorable, mais un peu contrariant⁹³. Le passage de cette *Épître* qui est relatif aux prêtres l'ayant [sic] sans doute gênée⁹⁴.

les mandats d'arrestation auxquels font face des amis aux opinions royalistes. Sous l'Empire, Beaufort a enseigné à la pension impériale d'Écouen, instituée par Napoléon. Son parcours atypique a peut-être motivé la ferveur royaliste dont elle fait montre après 1815, période pendant laquelle elle dédie plusieurs élégies et poèmes à des membres de la famille royale des Bourbons, face auxquels il importe de faire oublier ses relations avec les révolutionnaires et l'Empereur. Pour plus de détails, voir Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées, p. 581.

⁹³ À part le fait que le compte-rendu soit un peu court, il est difficile de cerner ce que Salm a trouvé de « contrariant » dans celui-ci, puisqu'il est plutôt élogieux; à moins justement que Salm ait été contrariée de se voir accorder le statut de précurseure et de femme d'exception, étant donné son point de vue sur les effets néfastes de cette pratique (voir chapitre 3, p. 217). Voici le texte intégral du compte-rendu, déjà partiellement analysé au chapitre 3, p 194. : « Madame la princesse de S. a prouvé depuis longtemps que le talent poétique d'une femme peut traiter avec le plus brillant succès les sujets les plus nobles, les plus élevés, et qui, jusqu'à elle, sembloient destinés seulement à la plume des hommes. Mme la princesse de S. vient d'exercer sa muse dans un genre nouveau, et avec la supériorité qu'elle a montrée dans tous les autres. Pour mieux louer l'épître que nous annonçons, nous allons en citer quelques fragmens [...] ». [Genlis, Félicité de], « *Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant*, par Mme la princesse C. de S », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 309-311.

⁹⁴ Salm y met en scène différents types d'hommes intrigants répréhensibles, s'attaquant notamment au clergé : « D'où part ce chant sacré que partout on répète ?/ Quel est l'audacieux qui du saint nom de Dieu / Pour couvrir ses desseins ose se faire un jeu? / [...] l'hypocrite / Sous la bure cachant le trouble qui l'agite / [...] Dans ses yeux l'onction se mêle à la colère / D'un ciel toujours vengeur il menace la terre / Pour faire racheter, en troublant tous les coeurs / Par de terrestres biens de célestes faveurs / Amour, hymen, devoir, pour lui tout est un crime / L'entends-tu? De l'enfer il semble

Après avoir discuté d'une notice inexacte sur son premier mariage avec Jean-Baptiste Pipelet dans les *Mémoires* de Genlis, Salm ajoute⁹⁵ :

[cette] misérable calomnie qui aura tenu sans doute à mes opinions connues, et à ce qu'elle a pu en voir dans *l'Épître* en question. Je suis convaincue que le genre d'estime que me valait mon talent, et qu'elle aura mieux connue encore à Paris que chez l'étranger, aura contribué à cette espèce d'avidité envieuse qui était dans son caractère comme dans celui de tous les dévots et qui lui a fait trouver ce moyen innocent de me dénigrer⁹⁶.

Cette lettre fort flatteuse de la célèbre Félicité de Genlis vaut certes la peine d'être publiée dans la *Correspondance générale* de Salm, mais cette dernière tient néanmoins à l'accompagner d'une note dans laquelle elle précise la nature de leurs rapports. Tout d'abord, l'emprise marquée de la religion catholique sur la vie politique, en vigueur en 1820 (date de la parution originale de *l'Épître* à laquelle il est fait référence) sous l'influence des *ultras*⁹⁷, est considérablement amoindrie dans la France de la monarchie de Juillet, qui voit la consolidation graduelle du libéralisme politique auquel Salm est associée. Il devient peut-être donc souhaitable pour cette dernière de se distancer, *a posteriori*, des opinions dévotes de Genlis. À ce sujet, Elizabeth Colwill affirme que « Salm a conservé une distance pragmatique avec une figure si controversée [que celle de Genlis], particulièrement pour son cercle d'amis libéraux dans lequel [Genlis] était désapprouvée »⁹⁸, soulignant ainsi du même coup l'importance croisée des opinions politiques et religieuses avec les relations entretenues avec le milieu littéraire mixte dans les rapports entre les deux écrivaines. Notons toutefois que Salm, même si elle conspu le dévôtisme de Genlis, dit admirer l'auteure de lettres et la respecter en

ouvrir l'abîme ». Salm, Constance de, « *Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant* », *Œuvres complètes*, 1, 1842 [1820], p. 124.

⁹⁵ À ce sujet, voir le chapitre 4, p. 292, dans lequel ce commentaire est également analysé.

⁹⁶ [voir notes de Salm à la fin de la lettre suivante :] *Genlis, Félicité de*, Paris, *Pipelet Salm, Constance*, [s.l.], 9 juin 1820, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 6 « *Correspondance particulières et générale...* », fasc. « no. 2 : 1815-1821, copies de lettres à voir et à choisir pour l'impression (finissant la troisième époque) ».

⁹⁷ Les *ultras* représentent une force politique bénéficiant d'une influence majeure pendant la Restauration (1815-1830), s'appuyant sur la monarchie absolutiste et la religion catholique, et s'opposant au libéralisme et aux idéaux démocratiques.

⁹⁸ « Salm kept a pragmatic distance from so controversial a figure – particularly one disapproved of by her own liberal circle ». Colwill, « *Epistolary Passions* », op. cit, p. 47.

tant que femme ayant œuvré dans le milieu littéraire.

De l'autre côté des Alpes, les changements dans le paysage politique, et la polarisation des intellectuel-le-s qui en découle, se configurent autrement qu'en France. Tout d'abord, l'influence des Lumières en Italie se matérialise davantage par le réformisme politique de gouvernance, par opposition à la France où les hommes de lettres monopolisent le débat public et y suscitent des controverses⁹⁹. Si la Révolution française suscite en 1789 un certain enthousiasme dans les milieux bourgeois et intellectuels, l'anticléricisme et l'avènement de la Terreur refroidissent néanmoins les esprits¹⁰⁰. Cependant, suite à l'invasion de l'Italie en 1796, les Français-es sont relativement bien accueillis dans les milieux culturels de la péninsule¹⁰¹; Isabella Teotochi Albrizzi leur ouvre son salon de Venise, tandis qu'Elisabetta Caminer participe pleinement depuis 1789 aux cercles politiques démocratisants de Vicenza. Toutes deux sont d'ailleurs suspectées de jacobinisme par les autorités, et leurs activités sont surveillées en ce sens¹⁰². La poétesse Teresa Bandettini est également suspectée de

⁹⁹ Grew, « Finding Social Capital », op. cit., pp. 76 et 82. Voir aussi Carpanetto et Ricuperati, *Italy and the Age of Reason*, op. cit.

¹⁰⁰ Di Scala, S. M., « Italy and the French Revolution », dans S. M. Di Scala, dir., *Italy : From Revolution to Republic*, Boulder, Westview Press, 1995, p. 20. Pécout, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, 2 ed. française revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2004, pp. 42-43. Sur la réception de la Révolution française dans le milieu intellectuel italien, voir également : Del Vento, Christian et Xavier Tabet, dirs., *Les écrivains italiens des Lumières et la Révolution française*, Lyon, ENS Éditions, 2009.

¹⁰¹ À cet effet, voir notamment : Grew, « Finding Social Capital », op. cit., pp. 69-96. L'auteur mentionne également que le discours des Lumières en Italie, même s'il est ancré dans des réformes démocratiques, ne militait pas nécessairement en faveur d'une forme particulière de gouvernement, « agnostisme politique » (« political agnosticism ») qui facilite l'accueil des Français (Ibid., p. 84).

¹⁰² Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 86-87. Le salon d'Isabella Teotochi Albrizzi est en effet soupçonné d'être un lieu de rencontre d'intellectuel-le-s nourrissant des sympathies démocrates. Ainsi que le note Filippini (Ibid., p. 87), la relation amoureuse d'Albrizzi avec l'artiste français Dominique Vivant Denon (1747-1825) n'était pas étrangère à ces accusations. Gilles Pécout souligne par ailleurs l'ambiguïté du terme « giacobinismo » en Italie : il peut faire autant référence à des jacobins idéologiques, à des « conspirateurs », qu'à ceux et celles qui sont favorables

jacobinisme, étant donné les excellentes relations qu'elle entretient avec le général français occupant Sextius Alexandre François de Miollis (1759-1828), connu pour son amour des arts et des lettres. Les odes qu'elle dédie au mérite de Napoléon et de ses officiers contribuent également à cette perception de Bandettini comme révolutionnaire, le mécénat politique jouant certes un rôle important dans l'adhésion de plusieurs intellectuel-le-s aux nouveaux régimes¹⁰³. Miollis favorise également, quoique de manière beaucoup plus ténue, la poétesse improvisatrice Fortunata Sulgher, cette

à la création des républiques-sœurs. Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine*, op. cit., p. 50.

¹⁰³ Les opinions politiques des Italiennes étudiées sont particulièrement difficiles à cerner et demeurent soumises à l'interprétation : elles peuvent non seulement être sujettes à un révisionnisme *a posteriori* (considérant les nombreux changements de régime en Italie conséquemment à la ronde diplomatique et militaire entre les gouvernants locaux, la France, l'Espagne et l'Autriche), tout comme adaptées pendant les événements aux opinions alors de mise, dans un contexte de mécénat. En témoigne l'exemple de Teresa Bandettini. Il semble que le général Miollis, chargé de l'occupation militaire de la Toscane en 1799, ait particulièrement favorisé les ambitions poétiques de Bandettini, en finançant notamment la parution de ses *Rime estemporanea* (1801) et en lui faisant octroyer une pension par le gouvernement italo-français. Si l'historienne Rachele Farina associe Bandettini au jacobinisme italien, ajoutant qu'elle avait célébré les victoires napoléoniennes en Italie dans de nombreux poèmes, le principal biographe de Miollis, Henri Auréas, mentionne quant à lui que le général, connaissant les opinions religieuses dévotes de Bandettini, s'amuse à la faire déclamer sur des sujets polémiques – tels que la suppression des couvents –, ce à quoi elle se plie malgré tout de bonne grâce. Après le départ des Français en 1801, la maison de Bandettini à Modène sera attaquée par la population aux cris de « mort à la jacobine », et elle continuera sa carrière à la cour autrichienne (1801-1803), celle des nouveaux vainqueurs. Son amie Luisa Amalia Paladini (1810-1872), femme de lettres lucquoise et auteure d'une biographie de Bandettini en 1855, cherche à défendre la versatilité politique apparente de l'improvisatrice qui, tout comme d'autres poètes de son temps, a dû se plier aux nombreux changements de régime, attribuant ainsi cette versatilité aux exigences du mécénat politique. « Elle vécut en des temps où la poésie était considérée comme un art de luxe, un passe-temps frivole des riches ; et elle n'a su ou n'a pu se soustraire aux exigences du siècle, comme l'ont fait [les poètes] Alfieri et Parini ». « Ella visse nei tempi nei quali la poesia era considerata come un'arte di lusso, un frivolo passatempo dei ricchi; e non seppe o non potè sollevarsi al disopra del secolo, siccome fecero Alfieri e Parini ». Paladini, Luisa Amalia, « Vita di Teresa Bandettini », *Fior di memoria per le donne gentili*, Firenze, L. Mecchiori, 1855, p. 137. Farina, Rachele, « De la patrie des Italiennes. La voix des femmes à la barre des clubs jacobins », dans Marie-France Brive, dit., *Les femmes et la Révolution française*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 3, p. 50. Auréas, Henri, *Un général de Napoléon : Miollis*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, pp. 66, 108, 134. Voir également : Scolari Sellerio, « Bandettini, Teresa », op. cit., vol. 5, pp. 673-675.

dernière répondant à son appel de se produire devant lui¹⁰⁴.

Diodata Saluzzo, plus à l'aise financièrement, semble quant à elle soustraite au mécénat et publie des poèmes assez critiques de l'envahisseur français, se démarquant ainsi de ses compatriotes à l'étude¹⁰⁵. Les opinions politiques ne sauraient toutefois pas être subordonnées uniquement à la classe socio-économique. Ainsi, les poètes Ugo Foscolo (1778-1828) et Vincenzo Monti (1754-1828), issus de milieux semblables, entretiennent des opinions radicalement opposées en ce qui a trait au régime français. Néanmoins, le fait que Bandettini soit obligée de recourir au mécénat, et ainsi de se plier au jeu politique, a incontestablement influencé sa carrière dans les décennies 1790 et 1800, et conséquemment les opinions politiques « par association » qu'elle affiche. Saluzzo peut, quant à elle, se permettre davantage d'indépendance de pensée.

La situation complexe de l'invasion française, et du mécénat qui en découle, rend d'ailleurs les véritables opinions politiques des Italiennes étudiées très difficiles à cerner, l'époque trouble et l'évolution rapide des événements militaires et diplomatiques appelant évidemment à la prudence. Les soupçons des autorités ne sont d'ailleurs pas garants d'une adhésion politique réelle des femmes de lettres à tel ou tel courant. Par ailleurs, très peu d'Italiennes se sont exprimées ouvertement sur leurs opinions politiques pendant la période à l'étude. En effet, si Genlis, Staël et Salm n'hésitent pas à aborder de front leurs positionnements idéologiques dans certaines de leurs œuvres, cette pratique semble sensiblement moins courante pour les auteures de la péninsule. Parmi celles-ci, seule Carolina Lattanzi a livré des traités proprement politiques, et ce, pendant

¹⁰⁴ Auréas, *Un général de Napoléon*, op. cit., pp. 90-91. Miollis l'invite aussi à composer un poème afin d'honorer la mémoire de Corilla Olimpica (1727-1800). Voir : *Onori dedicati alla memoria di Corilla Olimpica in Firenze nel di 25 novembre 1800*, Firenze, Stamperia del governo, 1800, p. 7. Pour une analyse de l'hommage de Sulgher à Corilla Olimpica, voir chapitre 2, p. 127.

¹⁰⁵ Sur la réaction négative de la famille Saluzzo et de Diodata en particulier à l'invasion française, voir : Romagnani, Gian Paolo, « Diodata Saluzzo nell'Accademia delle Scienze di Torino. Fra Tommaso Valperga di Caluso e Prospero Balbo », dans Marziano Guglielminetti et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993, pp. 23-25. Sur les opinions politiques et religieuses de Diodata Saluzzo, voir également : Badini Confalonieri, Luca, « Diodata Saluzzo tra Manzoni e Lamennais », *Il romanticismo in Piemonte*, op. cit., pp. 37-64.

la *Triennio*, dans lequel elle fait valoir ses idées démocratisantes et révolutionnaires¹⁰⁶. Caminer se montre également favorable aux Lumières philosophiques et réformatrices dans les journaux qu'elle édite¹⁰⁷. Diodata Saluzzo, quant à elle, écrit, dès la décennie 1790, des poèmes traitant des évènements politiques en France et de l'invasion de l'Italie, mais retarde leur publication de quelques années afin de ne pas être inquiétée par les envahisseurs¹⁰⁸.

La sympathie de Caminer aux idéaux démocratiques¹⁰⁹ lui attire d'ailleurs l'admiration de la future révolutionnaire napolitaine Eleonora Fonseca Pimentel (1752-1799), selon leur ami commun, l'intellectuel vénitien Alberto Fortis (1741-1803)¹¹⁰. Des

¹⁰⁶ Lattanzi, *Sulla schiavitù delle donne*, op. cit. Lattanzi dédiera également des poèmes à Napoléon et à ses épouses dans le *Corriere delle dame*. On peut également lui attribuer le traité politique *La causa delle donne* (1797). Sur l'attribution de *La causa delle donne* à Lattanzi, voir chapitre 2, p. 136.

¹⁰⁷ Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La Sapienza, 2002, pp. 41-159. Sur l'adhésion de Caminer aux Lumières, voir également : Lukoschik, Rita Unfer, dir., *Elisabetta Caminer Turra (1751-1796): Una letterata veneta verso l'Europa*, Verona, Essedue, 1998.

¹⁰⁸ On pense par exemple à *La guerra dell'anno 1793*, écrit en 1793 mais publié en 1796, et au poème *All'Italia*, composé suite à l'invasion du Piémont par les troupes napoléoniennes. Il est à noter que ces deux poèmes sont écrits avant l'annexion du Piémont à la France en 1803. Romagnani souligne d'ailleurs le ralentissement de l'activité littéraire de Saluzzo pendant la période du régime français au Piémont (1802-1807), Saluzzo lisant des poèmes politiques lors de séances publiques des académies dont elle est membre, mais ne les publiant pas. Romagnani, « Diodata Saluzzo nell'Accademia delle Scienze di Torino », op. cit., p. 24. Plus tard, pendant les émeutes libérales de 1821 au Piémont (redevenu un état indépendant au congrès de Vienne en 1815 et restitué à la monarchie savoyarde), Saluzzo écrira d'autres œuvres à caractère politique qui nous en disent long sur ses opinions promonarchistes savoyardes, telles que *La fedeltà al Re* [La fidélité au Roi] (1821). D'autres poèmes non publiés, analysés par Rossella Ferrero, nous renseignent également sur ses opinions légitimistes et anti-bonapartistes. « Di se stessa, di Luigi XVI, di Bonaparte », *Il romanticismo in Piemonte*, op. cit., pp. 123-132.

¹⁰⁹ Filippini, « Donne sulla scena politica », pp. 86-87.

¹¹⁰ Aucun document ne confirme toutefois l'existence d'une relation réelle entre les deux femmes, bien que certaines historiennes la soupçonnent. Filippini, « Donne sulla scena politica », op. cit., p. 86. Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 25-80 (p. 51). Macchicchi, Maria Antonietta, *Cara Eleonora. Passioni e morte della*

idéaux partagés semblent ici sources de cohésion entre les deux femmes. L'amitié peut également lier des femmes aux opinions en apparence divergentes. Ainsi, Teresa Bandettini, favorisée par le général français Miollis qui lui demande d'écrire des odes aux vainqueurs, peut apparemment sans problème nouer une relation amicale avec Diodata Saluzzo, quant à elle hautement critique de l'invasion française¹¹¹.

Chez les Italiennes, aucun heurt apparent sur la base politique ou religieuse n'est *a priori* repérable ni dans les correspondances entre femmes, ni dans les documents publiés. Il est significatif de remarquer une plus grande homogénéité religieuse et politique chez les Italiennes (peut-être attribuable à l'invasion française, qui situe les conflits idéologiques italiens davantage au niveau international qu'à l'interne), ou, du moins, de constater que, contrairement aux Françaises, ces dernières n'exposent pas, surtout dans des documents publiés, leurs animosités politiques. Cette relative cohésion des Italiennes perdure d'ailleurs jusqu'à la fin de la période étudiée. Ainsi, les seuls heurts à caractère politique exprimés par les Italiennes se situent dans une perspective de défense de leur patrie face à ce qu'elles perçoivent comme étant des attaques chauvines de la part de femmes de lettres françaises, ce qui a été étudié au chapitre précédent. Le contexte de la domination étrangère influence donc directement le positionnement politique des Italiennes, l'expression de désaccords sur cette base étant davantage canalisée envers les Français-es que par rapport à leurs concitoyennes. Quant à elles, les Françaises sont divisées, surtout à partir de la Révolution, et ce, même si elles affichent

Fonseca Pimentel nella rivoluzione napoletana, Milano, Rizzoli, 2000, pp. 170-185 et 1178-1182.

¹¹¹ Sur les opinions politiques de Saluzzo, voir pp. 412 et 413 de ce chapitre. Il est d'ailleurs à noter que Bandettini dit souhaiter entrer en relation avec Diodata Saluzzo dès 1796, mais que cette relation ne débutera véritablement que huit années plus tard, en 1804. Ce constat peut soulever des questions sur l'incidence (ou non) de leurs opinions politiques respectives sur l'établissement de leur relation, du moins à l'époque du *Triennio* et de la gouvernance française en Toscane. Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Cesare, [s.l.], 21 octobre 1796, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (66). Saluzzo et Bandettini se dédient néanmoins des poèmes en 1797. Saluzzo, Diodata, « Al Cavaliere Felice Cacherano d'Osasco in lode di Teresa Bandettini », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, pp. 131-137. Saluzzo, Diodata, « La navigazione. Ad Amarilli Etrusca [Terera Bandettini]. In occasione che indirizzò all'Autrice un improvviso sulla creazione de' Soli », *Ibid.*, [1797], vol. 2, pp. 12-21.

au cœur de leurs divergences un certain respect pour les écrivaines avec qui elles ne s'entendent pas politiquement, respect dû à leurs conditions de femme et d'auteure.

3. Relations¹¹² avec les hommes et avec le milieu littéraire mixte

Les écrivaines sont, notamment en regard de leurs opinions politiques et religieuses, aussi imbriquées au sein de réseaux et d'allégeances extra-identitaires plus larges, qui influencent la configuration de leurs relations dans le milieu littéraire, et celles avec les écrivaines en particulier. Par ailleurs, les femmes de lettres prennent fréquemment contact les unes avec les autres par le biais d'intermédiaires masculins, rencontrés dans le cadre d'une sociabilité mixte (salons, académies pour l'Italie, etc.). De plus, les hommes lettrés effectuant généralement davantage de déplacements que leurs concitoyennes, ils sont ainsi à même d'être plus facilement en contact avec les différents cercles littéraires italiens et français, ce qui permet notamment, par la suite, aux femmes de lettres d'entrer en relation avec d'autres auteur-e-s par cette voie.

Par exemple, les personnalités éminentes de la République des lettres italiennes que sont Ippolito Pindemonte (1753-1828), Aurelio Bertola (1753-1798), Saverio Bettinelli (1718-1808) et Benassù Montanari (? – après 1851) représentent les points de liaison, voire les dénominateurs communs, entre Isabella Teotochi Albrizzi et plusieurs de ses correspondantes, nommément Teresa Bandettini, Silvia Curtoni Verza (1751-1825), Elisabetta Mosconi Contarini (1751(52)-1807) et Clarina Mosconi Mosconi (vers 1780 – après 1835). Notons également que le nom de l'un ou l'autre de ces amis masculins se trouve dans le trois quart des missives échangées entre Teotochi Albrizzi et

¹¹² Le terme « relations » fait ici référence aux liens amicaux et/ou littéraires entre les hommes et les femmes, et non sentimentaux et/ou sexuels. Les liens amoureux entre les hommes et les femmes peuvent, bien sûr, également influencer la configuration des réseaux entre écrivaines. Les triangles amico-amoureux entre Germaine de Staël, Isabelle de Charrière (1740-1805) et Benjamin Constant (1767-1830), de même qu'entre Staël, la romancière Juliane de Krüdener (1764-1824) et le politicien Camille Jordan (1771-1821), ont d'ailleurs fait l'objet d'études. Voir notamment : Riccioli, Giovanni, « Mme de Staël e Mme de Charrière », dans *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. 20 (1967), pp. 226-246. Ley, Francis, *Bernardin de St-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant et Mme de Krüdener (d'après des documents inédits)*, Paris, Aubier, 1967.

les femmes mentionnées ci-dessus¹¹³. La poétesse véronaise Elisabetta Mosconi Contarini (1751(52) – 1807), grande amie de Pindemonte, semble également entrer en relation avec la Toscane Fortunata Sulgher sur cette base de leur accointance commune avec le célèbre poète¹¹⁴.

Par ailleurs, on remarque que, dans les cas où certains hommes sont des relations communes de deux femmes de lettres, ils peuvent jouer un rôle dans l'aplanissement des tensions entre les auteures. En témoigne l'exemple de Giovanni Rosini (1776-1855), ami de Fortunata Sulgher et de Teresa Bandettini, qui tente d'amoindrir l'animosité que la première ressent face à la seconde, dans le contexte de leur duel poétique de décembre 1794. Rosini affirme également à Sulgher son droit de demeurer en relation avec elle et Bandettini, qu'il admire pareillement¹¹⁵. Étant consciente que les données analysées dans le cadre de cette thèse se prêtent mal à une étude de fond sur la question du rôle des hommes de lettres dans les relations entre écrivaines¹¹⁶, l'analyse de notre échantillon

¹¹³ Les noms du poète véronais Ippolito Pindemonte (1753-1828) et/ou de l'intellectuel et biographe Benassù Montanari (? – après 1851) apparaissent, en effet, dans 17 des 23 lettres (74 %) échangées entre Teotochi Albrizzi et ces quatre écrivaines. Pour plus de détails, voir Annexe 1: Correspondances entre auteures, p. 552.

¹¹⁴ Mosconi Contarini, Elisabetta, Verona, Sulgher, Fortunata, [s.l.], 27 septembre 1791, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 22. Il est d'ailleurs à noter que Mosconi Contarini est également en relation avec la poétesse bergamasque Paolina Grismondi, grande amie et correspondante de Fortunata Sulgher, une autre voie par laquelle Mosconi Contarini et Sulgher auraient pu être amenées à se fréquenter. Néanmoins, il n'est aucunement fait mention de Grismondi dans la lettre susmentionnée, qui traite uniquement des amis masculins communs de Sulgher et de Mosconi Contarini, soient Ippolito Pindemonte et Aurelio Bertòla.

¹¹⁵ Voir : Rosini, Giovanni, Pisa, Sulgher, Fortunata, Firenze, 9 décembre 1794, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A., 906. III. 51 (6). Tatiana Crivelli a déjà souligné l'importance de la médiation de Rosini dans la gestion des dissensions entre Fortunata Sulgher et Teresa Bandettini. Crivelli, Tatiana, « Esperienze di mediazione culturale e creazione di simbologie nell'accademia dell'Arcadia - L'Arcadia femminile », dans G. Stedman et Margarete Zimmermann, dirs., *Höfe-Salons- Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit*, New York, Georg Olms Verlag, 2007, p. 251.

¹¹⁶ Il serait nécessaire de mener une étude approfondie des correspondances des écrivaines avec des hommes afin de cerner à fond le rôle de ces derniers dans la configuration des réseaux féminins. Néanmoins, pour ce qui est des relations internationales, nous avons vu le rôle majeur joué par le « moine barnabite » non

révèle qu'encore une fois, les Italiennes n'exposent aucune animosité entre elles due à leurs relations avec certains hommes de lettres, dans leurs publications comme dans leurs correspondances. Au contraire, il semble que, dans certains cas, les relations communes avec les hommes empêchent l'exposition publique de divisions entre femmes de lettres.

Du côté des Françaises, le rôle des hommes dans la configuration des réseaux est également important. En effet, ce sont des amis communs qui ont présenté l'écrivaine Louise Dauriat (? – après 1846) à Constance de Salm, tout comme c'est l'amitié d'abord nourrie entre Salm et le dramaturge Jean-Louis Laya (1761-1833) qui a permis à Salm d'entretenir une longue relation avec l'épouse de ce dernier, l'écrivaine Aglaé Laya (1790 - après 1857), une relation qui se poursuivra bien après la mort de l'homme de lettres qui les avait d'abord mises en contact¹¹⁷. Des hommes de lettres ont également une incidence sur les rencontres internationales, comme c'est par exemple le cas pour Melchiorre Cesarotti (1730-1808) et Saverio Bettinelli (1718-1808) qui ont agi comme intermédiaires dans la rencontre entre Staël et l'écrivaine vénitienne Giustina Renier Michiel (1755-1832), malgré le peu d'enthousiasme de cette dernière¹¹⁸.

identifié, qui aurait tenté de dresser la Française Sophie de Renneville contre l'Italienne Carolina Lattanzi pour des motifs obscurs. Voir chapitre 4, p. 253 et chapitre 5, p. 360.

¹¹⁷ Pour Salm et Dauriat, voir : Dauriat, Louise, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 13 décembre 1826, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ». Les amis en question ne sont toutefois pas identifiés dans leurs missives. Pour Salm/Laya, voir, par exemple, la lettre suivante (7^{ème}, en ordre chronologique, de 99 lettres), où Aglaé Laya affirme à Salm : « Vous aimez beaucoup mon mari et vous m'en avertissez... [...] n'importe pourvu que vous m'aimiez au moins autant que lui c'est tout ce qui me faut et votre aveu me rassure... ». Laya, Aglaé, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 17 décembre 1819, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4 : Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Mme Laya, Achille Comte, 1823-42 », sous-fasc : « Copiées : Mlle Laya devenue Mme Achille Comte ». Elles en viendront graduellement à ne presque plus discuter de Jean-Louis Laya.

¹¹⁸ Dalton, *Engendering the Republic of Letters*, op. cit., pp. 84-86. Lampron, Eve-Marie, « From Venice to Paris : Fame, Gender and National Sensibilities in Late Eighteenth- and Early Nineteenth-Century Female Literary Networks », dans Hilary Brown & Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, p. 42.

Mais si nous constatons que les relations entretenues par les femmes de lettres avec des hommes jouent généralement un rôle cohésif dans la configuration des réseaux entre auteures, il n'en demeure pas moins que ces relations peuvent être sources de division entre les écrivaines.

Ce cas de figure est omniprésent en France. Par exemple, l'incontournable Félicité de Genlis cherche à expliquer, dans la préface de la seconde édition de ses *Souvenirs de Félicie* (1806), les raisons de ses désaccords avec Suzanne Necker (1737-1794). Dans cet ouvrage, Genlis cherche d'ailleurs à se distancier des *Souvenirs* de Suzanne Necker, parus en 1794, pour faire valoir les mérites de son œuvre. Après avoir exposé une série de griefs à Mme Necker, Genlis conclut :

Rien dans cet ouvrage n'a dû me blesser personnellement; je n'y suis citée que d'une manière agréable et flatteuse; mais l'auteur y parle avec une extrême injustice et très injurieusement d'une personne que je chéris [...] ¹¹⁹. Ainsi j'avoue que, sensiblement offensée, je fus en même temps encouragée à publier une partie de mes journaux [...]; avec une manière d'écrire simple et naturelle, on pouvoit se flatter d'offrir au Public, en ce genre, un ouvrage moins ennuyeux que celui de madame Necker ¹²⁰.

Genlis affirme ici accorder une importance aiguë à l'attaque de Suzanne Necker contre son ami le comte d'Albaret, dans sa critique des *Souvenirs* de Mme Necker. Il est toutefois difficile de savoir si c'est la stratégie (choquer le public sur la soi-disant perfidie de Suzanne Necker) ou la sincérité (réparer l'outrage fait à un ami) qui se trouve au cœur des motivations de Genlis. Nous avons d'ailleurs déjà pu observer l'influence des opinions politiques et religieuses de Suzanne Necker, qui sont également inhérentes au jugement négatif de Genlis à son endroit ¹²¹. Il est toutefois intéressant de remarquer que, dans sa correspondance de 1794 avec son amie Isabelle de Montolieu (1751-1832), écrivaine suisse proche de Staël et de Mme Necker, Genlis disait vouloir écrire « l'éloge

¹¹⁹ Il s'agit du comte d'Albaret, homme de société et amateur de musique, ami de Genlis du temps de sa jeunesse.

¹²⁰ Genlis, *Les souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1806 [1804], p. 9. Elle revient également sur cet épisode dans ses *Mémoires* (1825), où elle accuse encore une fois Suzanne Necker de s'être « moquée fort injustement » du comte d'Albaret dans ses *Souvenirs*. Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 1, p. 281.

¹²¹ Voir ce chapitre, p. 406.

de la femme du monde que, prétendait-elle, elle avait le plus admirée »¹²², ainsi que le souligne Dorette Berthoud. Ce ne serait donc que dix ans plus tard que Genlis aurait éprouvé des problèmes avec les opinions politiques, religieuses et les relations masculines de Suzanne Necker, le tout dans la perspective de promotion de ses propres *Souvenirs de Félicie*¹²³. Il convient d'ailleurs de se demander à quel point le révisionnisme de Genlis peut être lié au contexte de l'époque (1804), les autorités politiques sous l'Empire et la Restauration n'étant pas particulièrement favorables au couple Necker, ni à leur fille Germaine de Staël qui subit également les foudres de l'écrivaine.

Genlis, ennemie des philosophes, entretient aussi de très mauvaises relations avec celles qu'elle définit comme étant « amies des philosophes »¹²⁴, telles que mesdames de Necker et de Staël. Mais plus intéressant encore, Genlis sous-entend que l'activité littéraire des femmes (incluant la sienne) et l'appréciation faite de celle-ci dans le milieu littéraire mixte sont subordonnées aux réseaux plus larges dans lesquels les auteures sont imbriquées. Les appréciations masculines des œuvres des femmes peuvent donc, dans une certaine mesure, souligner et renforcer des clivages entre écrivaines. À titre d'exemple, la soi-disant coterie philosophique aurait, selon Genlis, joué un rôle dans le fait que le prix Montyon de l'Académie française¹²⁵ ait été décerné en 1783 à Louise d'Épinay (1726-1783) pour ses *Conversations d'Émilie*, et non pas à ses propres *Veillées du Château*¹²⁶ :

¹²² Berthoud, *Le général et la romancière*, op. cit., pp. 125-126.

¹²³ Ce processus a été étudié au chapitre 4.

¹²⁴ Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., p. 341. Genlis juge aussi que Suzanne Necker, pourtant connue pour sa moralité austère, était « philosophe sans le savoir ». Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 348.

¹²⁵ Pour des précisions au sujet de ce prix, et sur la place des femmes dans les académies, voir le chapitre 1, p. 419.

¹²⁶ Sur cette polémique, voir également : Schroder, Anne, « Going Public Against the Academy in 1784 : Mme de Genlis Speaks Out on Gender Bias », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 376-382. L'auteure y traite, entre autres sujets, de manière extensive des relations entre Genlis et les philosophes. Par ailleurs, une abondante littérature a déjà été consacrée à l'analyse des querelles de Genlis avec les philosophes, idéologues et libéraux. Voir notamment : Birket, Jennifer, « Madame de Genlis : The New Men and the Old Eve », dans *French Studies : A Quarterly Review*, vol. 42, no. 2 (1988), pp. 150-164. Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « Le Voltaire de

Les philosophes crurent me désoler, en le donnant à madame d'Épinay; mais les injustices évidemment grossières, et trouvées telles par le public, ne sont, en littérature, que des titres de gloire pour les auteurs. L'édition des *Veillées du Château* fut enlevée en huit jours. [...] Madame d'Épinay étoit philosophe, et elle s'est bien gardée de parler de religion avec son Émilie¹²⁷.

Genlis ne se gêne d'ailleurs aucunement pour relever plusieurs failles à l'ouvrage, et ce, même si, encore une fois, elle reconnaît y avoir été elle-même louée. La relation d'Épinay avec les philosophes, de concert avec les moeurs de cette dernière, et sa victoire de 1783, semblent avoir eu un impact sur la perception négative de son œuvre par Genlis¹²⁸.

Cette persécution des coteries littéraires et politiques à son endroit, Genlis la ressentira pendant une bonne partie de son existence, les philosophes cédant la place aux libéraux au XIX^e siècle. Genlis, dans ses *Mémoires* (1825), accuse en effet les libéraux d'être plus prompts à louer celles qui partagent leurs opinions politiques, et en particulier de Staël, d'ailleurs critiquée par Genlis sur cette base. Cette dernière affirme que l'ouvrage posthume *Dix années d'exil* (1818) de Staël a été « loué par les libéraux avec la plus inconcevable exagération. [...] Ils se sont accordés à louer avec excès la phrase sur Henri IV, qui dit qu'il fut le plus *Français* de tous nos rois; phrase prise du portrait que j'ai fait de ce prince dans mon *Histoire d'Henri-le-Grand*. J'ose dire que ma phrase, qui exprimait la même idée, et dont aucun journaliste n'avoit fait l'éloge, étoit mieux tournée

Madame de Genlis : combat continué, combat détourné », dans Ulla Kölving et Christiane Mervaud, dirs., *Voltaire et ses combats*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, tome 2, pp. 1211-1226. Plagnol-Diéval, « Aimer ou haïr Mme de Genlis? », dans Roland Mortier et Hervé Hasquin, dirs., *Portraits de femmes. Études sur le XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2000, pp. 89-98. Cirillo, Valeria de Gregorio, « Les Philosophes et la Révolution dans les ouvrages de Madame de Genlis », dans *Annali Istituto Universitario Orientale, Napoli, Sezione Romanza*, vol. 42, no. 2 (2000), pp. 429-451.

¹²⁷ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 3, pp. 189-190.

¹²⁸ Genlis critique également sévèrement la publication posthume des *Confessions* (1818) qu'elle attribue à Louise d'Épinay (1726-1783), en affirmant qu'« il règne dans cette ignoble production la plus dégoûtante perversité ». Dans cette œuvre, l'auteure, que Genlis croit être d'Épinay, détaille notamment ses relations adultères. Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 3, p. 106.

que celle de madame de Staël »¹²⁹. La partialité des journalistes libéraux est ici relevée par Genlis, Staël faisant, encore une fois, les frais de la dénonciation de cet « esprit de parti »¹³⁰. L'imbrication, chez Genlis, des relations avec les hommes (philosophes, libéraux) et des opinions politiques qui leur sont attribuables sont également révélatrices des nombreux clivages à l'intérieur du milieu intellectuel français, les opinions politiques et religieuses des écrivaines influençant nécessairement le choix des hommes avec lesquelles elles entrent en relation¹³¹.

L'adéquation entre une femme de lettres et ses relations masculines peut donc poser de sérieux problèmes dans le développement de relations entre deux auteures ne fréquentant pas les mêmes cercles. Par l'intermédiaire d'un homme, certaines sont même appelées à se distancier d'une autre écrivaine pour des raisons politiques. Outre Genlis et Staël, Constance de Salm, dans la publication projetée de sa *Correspondance générale* (1839), a émis un commentaire peu flatteur au sujet du poète Michel de Cubières-Palmezeaux (1752-1820). Dans cette notice, Salm semble établir un rapprochement entre la personnalité mielleuse et peu recommandable de Cubières et son accointance avec Fanny de Beauharnais (1737-1813), salonnière et auteure¹³². Salm se défend d'avoir fréquenté l'un et l'autre des personnages :

¹²⁹ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 353. Dans cet ouvrage, Genlis relève d'ailleurs que les ouvrages posthumes de Staël (*Dix années d'exil* (1821) et *Considérations sur la Révolution* (1818)) ont à la fois plu et déplu aux bonapartistes, aux libéraux et aux royalistes, étant donné la versatilité politique de cette dernière, soit monarchiste constitutionnelle, ensuite républicaine, puis ralliée aux Bourbons sous la Restauration. Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 353 et vol. 7, p. 118.

¹³⁰ Ibid., vol. 5, p. 205.

¹³¹ Notons finalement que l'amitié amoureuse entretenue entre Isabelle de Montolieu et le général républicain Montesquiou, brouillé avec Genlis, a également joué un rôle dans la dissolution progressive des liens entre les deux écrivaines. Berthoud, *Le général et la romancière*, op. cit., pp. 206 et 285. Anne-Pierre de Montesquiou (1738-1798) a été chargé par la République française de l'occupation militaire de Genève sous le Directoire. C'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il rencontre Montolieu, de même que Genlis (pendant son émigration en Suisse).

¹³² Cubières-Palmezeaux est l'ami, peut-être l'amant, de longue date de Fanny de Beauharnais. Guillemet, Morgane, « Marie-Anne Françoise Mouchard de Chaban [Fanny de Beauharnais] », *Dictionnaire des femmes de l'Ancien Régime*, Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime (SIEFAR), http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Marie-Anne-Françoise_Mouchard_de_Chaban [page consultée le 16 août 2011].

Cubières Palmezeaux [...] était un homme bien né; mais que plusieurs genres d'inconduites et surtout l'habitude de boire, l'avaient fait honnir entièrement dans la bonne société, il faisoit néanmoins partie de celle de la comtesse de Beauharnais, femme auteur, chez laquelle je n'ai jamais voulu aller, parce qu'il régnaît dans ses réunions un ton de pédanterie qui m'est insupportable; et parce qu'on y trouvoit une foule de personnes sans aveu, et disoit-on, intrigantes. Cubières de Palmezeaux, qui la voyoit vieillir s'était imaginé qu'il pourroit être chez moi sur le même pied que chez elle¹³³.

Les personnes « sans aveu » et « intrigantes » font certainement ici référence à Cubières comme à Beauharnais elle-même, le premier en regard de sa personnalité et la seconde en regard des personnes qu'elle reçoit dans son salon et des comportements qu'elle y tolère. Fanny de Beauharnais, auteure d'ouvrages remettant en question la prépondérance des hommes en littérature¹³⁴, aurait pourtant pu susciter l'adhésion, voire l'amitié de Pipelet Salm sur cette base. Or, le salon de Beauharnais, de même que son accointance avec Cubières, lui semblent problématiques, et ont représenté des facteurs empêchant le développement de contacts entre elles. Et si Salm a effectivement entretenu des rapports (distants) avec Cubières, elle n'a toutefois pas cherché à entrer en relation avec Fanny de Beauharnais. Il est, encore une fois, significatif que Salm, vers 1839-1840¹³⁵, alors que la dynastie d'Orléans est au pouvoir, cherche à se distancier de la famille Beauharnais – Fanny est la tante de l'impératrice Joséphine (1763-1814) et a entretenu d'excellents rapports avec l'Empereur. Cette distanciation de Salm s'inscrit peut-être également dans le contexte des tentatives de coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (1808-1873), futur Napoléon III (1851-1870), et du regain de vigueur du

¹³³ Cubières Palmezeaux, Michel de, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 19 septembre 1811, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte « Copie de lettres à voir et à choisir pour l'impression », fasc. « Copie de lettres, 1805-1814 ».

¹³⁴ Pensons notamment à l'ouvrage *À tous les penseurs, salut!* (1773), dans lequel Fanny de Beauharnais (1737-1813) défend les femmes auteures. Cet ouvrage a fait l'objet d'une recension favorable par Marie-Émilie de Montanclos (elle-même amie de Pipelet). Beauharnais, Fanny de, *A tous les penseurs salut*, [Amsterdam], [s.e.], 1773. [Montanclos, Marie-Émilie de], « À tous les penseurs, salut! », *Journal des Dames*, février 1774, pp. 177-199.

¹³⁵ Le projet de publication par Salm de sa correspondance générale, qui n'aboutira pas, semble prendre forme à la fin des années 1830. La notice écrite par Salm au bas de la lettre d'Helena Maria Williams (1761-1827) était par ailleurs datée du 13 juillet 1839 (voir chapitre 5, p. 351). Il semble donc plausible que la notice sur Cubières-Palmezeaux ait été écrite sensiblement à la même époque.

bonapartisme en France. Cet exemple démontre, encore une fois, à quel point les opinions politiques, les relations avec le milieu littéraire mixte et les stratégies de positionnement des femmes auteures sont liées et difficiles à départager. Quoi qu'il en soit, leur incidence sur les relations qu'elles entretiennent entre elles est bien réelle.

4. Relations familiales

Si les relations amicales jouent un rôle majeur dans la configuration des réseaux sociaux, en particulier pour ce qui est des intellectuel-le-s, la famille demeure toujours, pendant la période qui nous préoccupe, une institution dominante en Occident. De fait, les liens familiaux jouent un rôle non négligeable dans les milieux lettrés mixtes¹³⁶. Par ailleurs, les familles, en Italie comme en France, demeurent les premiers lieux d'éducation et de réseautage, et représentent conséquemment des leviers importants dans la carrière des femmes de lettres¹³⁷. Par exemple, les journaux que publie la famille Caminer, et en particulier *l'Europa letteraria* et le *Giornale Enciclopedico*, sont administrés dans un cadre familial, le père Domenico (1721-1795) y impliquant ses enfants, dont sa fille Elisabetta, en leur apprenant les rudiments du métier. Dans le même ordre d'idées, le salon de Suzanne Necker a permis à sa fille, la future Germaine de Staël, d'acquérir les rudiments de la conversation et de l'écriture au contact des « grands hommes » des Lumières qui s'y réunissaient et qui discutaient avec elle. Par ailleurs, les liens familiaux de Staël ont été invoqués à quelques reprises au sein de ce chapitre, en tant que facteur de division s'additionnant aux dissensions d'ordre politique et religieux. En effet, ce sont, tout autant que les positions de Staël, celles de son père Jacques

¹³⁶ Pour une analyse démontrant l'importance des liens familiaux dans la République des lettres, voir notamment : Willis Wolfe, Kathryn, « The Kinship Among Men of the Republic of Letters : Christophe Dupuy and the Familial Paradigm for Scholarly Exchanges », dans *Cahiers du dix-septième*, vol. XI, no. 2 (2007), pp. 59-70.

¹³⁷ Pour la France, voir : Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989, pp. 129-145. Orr, Mary, « Keeping It in the Family : the Extraordinary Case of Cuvier's Daughters », dans Cynthia V. Burek et B. Higgs, dirs., *The Role of Women in the History of Geology*, London, Geological Society, 2007, pp. 1-8. Pour l'Italie, voir : Mori, Maria Teresa, *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011. Gori, Claudia, « Women and the World of Knowledge. Four Collections of Love Letters in Nineteenth-Century Italy », dans *Women's History Review*, vol. 20, no. 4 (2011), pp. 641-650.

Necker (1732-1804)¹³⁸ qui irritent les milieux conservateurs britanniques, handicapant ainsi la relation de Staël avec Fanny Burney.

Néanmoins, dans la plupart des cas, les liens familiaux représentent une source de cohésion davantage que de division entre les écrivaines. La famille nucléaire, tout d'abord, influence généralement de manière positive la configuration des réseaux de relations entre femmes. C'est par exemple Cesare Saluzzo (1778-1853), membre proéminent de l'Académie des sciences de Turin et cousin de Diodata Saluzzo, qui facilite le contact entre cette dernière et Teresa Bandettini, de laquelle découle une longue et profonde amitié entre les deux auteures¹³⁹. Isabella Teotochi Albrizzi, quant à elle, a non seulement entretenu des liens avec des femmes de lettres de sa génération, telles qu'Elisabetta Mosconi Contarini (1751(52?)-1801), mais également avec la fille de cette dernière, Clarina Mosconi Mosconi (vers 1780 – après 1835), et ce, bien après la mort de Contarini¹⁴⁰. Dans le même ordre d'idées, Diodata Saluzzo, née en 1774, sera à la fois en relation avec son aînée Fortunata Sulgher (1755-1824) et avec les filles de cette dernière, Isabella (1780-1832) et Massimina (1789-1859), qui deviendra une écrivaine reconnue¹⁴¹. Même cas de figure avec l'auteure romaine Marianna Dionigi (1756-1826) et sa fille Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1859), toutes deux correspondantes de Saluzzo. Tous ces éléments concourent à faire de Saluzzo et de Teotochi Albrizzi de véritables ponts entre des femmes issues de différentes générations, ce qui est entre autres favorisé par les liens familiaux. Ce processus, particulièrement présent en Italie, est aussi observable en France : par exemple, Sophie Gay presse son amie Constance de Salm de prendre sous sa « protection poétique » sa fille Delphine

¹³⁸ Necker est ministre des Finances de Louis XVI, de 1788 à 1790, et jouit d'une importante popularité pour ses tentatives de réformes. Son renvoi momentané par le roi, en juillet 1789, est perçu comme une insulte au peuple et agit comme catalyseur, représentant l'un des facteurs ayant mené à la prise de la Bastille par la population parisienne le 14 juillet 1789.

¹³⁹ Voir : Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Cesare [s.l.], 21 octobre 1796, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (66).

¹⁴⁰ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552

¹⁴¹ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Notons également que Massimina Rosellini Fantastici (1789-1859) a écrit un *Elogio di Diodata Saluzzo*. Voir p. 385 de ce chapitre.

(1804-1855)¹⁴². De même, la longue relation amicale et littéraire entre Salm et Mélanie Waldor (1796-1871) est d'abord initiée parce que cette dernière est la fille d'un vieil ami de Salm, le littérateur Mathieu Villenave (1762-1846).

La famille élargie joue également un rôle cohésif dans les milieux culturels et littéraires. C'est, par exemple, Isabella Teotochi Albrizzi qui facilite l'intégration de sa cousine corfiote Maria Petrettini (?-1855) dans l'univers intellectuel vénitien¹⁴³. La famille élargie a aussi une influence, non seulement sur les relations, mais également sur la commémoration de certaines femmes de lettres. En effet, Staël a été célébrée *post mortem* par sa cousine Albertine Necker de Saussure (1776-1841), tout comme Genlis l'a été par sa nièce Georgette Ducrest (1782-?)¹⁴⁴. L'une et l'autre ont d'ailleurs cherché à faire valoir la véracité du point de vue de l'illustre membre de leur famille dans le compte-rendu qu'elles livrent des dissensions entre Staël et Genlis¹⁴⁵. La famille agit donc généralement comme ciment dans le milieu littéraire, en tant que marqueur identitaire qu'il importe de prendre en compte. En outre, ainsi que le remarque Catherine Sama, le fait que Gioseffa Cornoldi Caminer (? - après 1797), éditrice du périodique féminin de mode *La donna galante ed erudita*, soit la belle-soeur d'Elisabetta Caminer, a

¹⁴² Voir : Gay, Sophie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 7 avril 1827, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... », fasc. « Gay, Sophie ». Sur les relations entre mères et filles dans le milieu littéraire, voir notamment : Curran, Stewart, « Mothers and Daughters : Poetic Generation(s) in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », dans *Huntington Library Quarterly*, vol. 63, no. 4 (2000), pp. 575-590.

¹⁴³ Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi*, Udine, Gaspari Editore, 2003, p. 156.

¹⁴⁴ Necker de Saussure, Albertine, *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1820. Georgette Ducrest a, quant à elle, édité certaines œuvres de sa tante, et livré des témoignages sur elle. Voir notamment : Ducrest, Georgette, *Paris en province et la province à Paris, suivi du Château de Coppet en 1807 : nouvelle historique / ouvrage posthume de Mme la Comtesse de Genlis*, Paris, Ladvoat, 1831. Ducrest, Georgette, *Mémoires sur l'impératrice Joséphine, la ville, la cour et les salons de Paris sous l'Empire*, Paris, G. Barba, 1855.

¹⁴⁵ Voir les témoignages respectifs de Ducrest et de Necker de Saussure dans : Nikliborc, Anna, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël », *Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislavensia]*, vol. 59 (1968), pp. 83-84. Voir également chapitre 4, p. 290.

influé sur le contenu de la recension polie qu'elle émet de l'ouvrage, alors que cette dernière est plutôt connue pour ses critiques acerbes contre ce type de publications¹⁴⁶.

Par ailleurs, certaines femmes de lettres peuvent être jugées négativement sur la base même de leurs relations familiales. En effet, l'éducation qu'ont reçue certaines auteures par leur mère, elle-même femme de lettres, a été sujette à critiques de la part d'autres écrivaines. Genlis souligne en effet que Suzanne Necker, mère de Staël :

l'avoit fort mal élevée, en lui laissant passer dans son salon les trois quarts de ses journées, avec la foule des beaux-esprits de ce temps [...] [qui] dissertoient avec mademoiselle Necker sur les passions et sur l'amour. La solitude de sa chambre et de bons livres auroient mieux valu pour elle. Elle apprit à parler vite et beaucoup sans réfléchir, et c'est ainsi qu'elle a écrit. Elle eut fort peu d'instruction, n'approfondit rien¹⁴⁷.

Si c'est ici la conversation décousue de Staël qui est blâmée – Genlis transférant son inimitié envers Suzanne Necker sur sa fille –, Teresa Bandettini, quant à elle, juge durement l'éducation donnée par l'écrivaine Marianna Dionigi à sa fille Enrichetta, qu'elle vient de rencontrer à Rome en 1811 par le biais de leur amie commune Diodata Saluzzo :

J'ai vu à Rome Enrichetta Dionigi, c'est une jeune femme qui n'est pas dénuée de connaissances, mais sa mère la rend en un certain sens ridicule et singulière par mille préciosités. Il est dommage que cette jeune femme, à cause de son éducation, parle toujours en chants cathédraux et n'oublie jamais d'être lettrée. Quelle différence entre l'ingénue douée, mais non étudiée Glaucilla [Diodata Saluzzo] et Enrichetta qui se donne des airs : je n'ai conséquemment pas pu forger d'amitié, non pas seulement parce que je ne l'ai pas estimée comme étant cette jeune femme, celle qui écrit mieux que tout autre poète de Rome, déjà que la poésie là-bas soit déclinante et de mauvais goût, mais parce qu'elle ne vous

¹⁴⁶ Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), p. 403. Sur le journal *La Donna galante ed erudita*, voir également : Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002. Brunelle-Beauchemin, Odile, *La définition de l'homme dans le discours féminin. L'exemple de La Donna galante ed erudita (Venise, XVIIIe siècle)*, Thèse de M.A., Département d'histoire, Université de Montréal, 2008.

¹⁴⁷ Genlis, *Mémoires*, op. cit, vol. 5, pp. 258-259.

ressemble pas. C'est au nom de l'amitié que je vous dis ceci, que je n'aurais pas révélé à mille autres, mais devrait-il y avoir des secrets entre nous?¹⁴⁸

Enrichetta Dionigi n'est pas « dénuée de connaissances », bien au contraire. Le problème pour Bandettini ne semble pas tant se poser au niveau des qualités littéraires de cette jeune femme de lettres – le fait qu'elle s'inscrive dans le milieu poétique romain, qui est manifestement peu apprécié par Bandettini, ne joue certes pas en sa faveur – mais bien au niveau de sa personnalité, forgée par son éducation. En effet, ce n'est pas tant Enrichetta Dionigi qui est blâmée, que sa mère, Marianna Dionigi, qui l'a formée de cette façon. La missive sert d'ailleurs tout autant à exalter les vertus de sa destinataire, Diodata Saluzzo, qu'à exprimer son désaccord d'avec les pratiques d'Enrichetta Dionigi, cette dernière faisant l'objet d'une comparaison peu flatteuse face aux mérites de Diodata Saluzzo. Notons finalement que, si Bandettini se montre quelque peu perfide envers Dionigi qu'elle ne connaît que peu, elle fait toutefois acte d'une sincérité désarmante face à son amie de longue date Diodata Saluzzo. Cette dernière ne semblera pas particulièrement affectée par les commentaires de Bandettini à l'égard de sa jeune protégée puisqu'elle continuera à demeurer en relation épistolaire avec les deux auteures. Cette missive représente l'un des seuls exemples d'exposition d'inimitiés entre femmes auteures dans les correspondances entre Italiennes. Remarquons d'ailleurs que Bandettini insiste moins sur ce qu'elle reproche à Enrichetta, que sur le rôle de sa mère dans son éducation, le tout en insistant parallèlement sur les vertus de Diodata Saluzzo. Enrichetta Dionigi montrera par ailleurs toujours un grand respect pour Teresa Bandettini, Saluzzo et elle-même échangeant parfois dans leurs missives des propos sur

¹⁴⁸ « Ho veduta a Roma l'Enrichetta Dionigi, ella è una fanciulla che ha delle cognizioni ma sua Madre la rende in certo modo ridicola e originale con mille preziosità. È un peccato, che quella giovane, a cagione dell'educazione, parli sempre in suono cattedratico e non mai si dimentichi d'essere letterata, qual differenza passa tra la dotta ingenua e non studiata Glauquilla e l'atteggiata Enrichetta : io seco non ho potuto stringere amicizia non già perchè non la stimassi essendo questa giovane quella che scrive in Roma meglio d'ogni altro poeta, giacchè colà la poesia è in decadenza di pessimo gusto, ma perchè non vi assomigliava. Confido all'amicizia quest'avenno che a mill'altro avrei svelato ma arcani ci debbano essere fra noi? ». Bandettini, Teresa, Modena, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 24 février 1811, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (41).

la poétesse qu'elles admirent toutes deux. Ces missives laissent également croire que la relation s'est poursuivie entre Bandettini et Dionigi.

Si la famille comme premier lieu d'éducation pose parfois problème, il en va de même pour les choix matrimoniaux des auteures. En effet, l'impact du mariage sur l'activité littéraire des femmes, et conséquemment sur leurs relations avec leurs paires, est également sujet à discussions et à positionnements entre auteures. Par exemple, Saluzzo amène en 1811 la jeune Enrichetta Dionigi à réfléchir aux implications d'une union et de la maternité sur le temps dont dispose une femme de lettres, une thématique présente dans leur correspondance comme dans un poème publié¹⁴⁹. Rappelons que Fortunata Sulgher avait elle-même invité Diodata Saluzzo, une quinzaine d'années plus tôt, à réfléchir à ces mêmes enjeux, le tout en se basant sur sa propre expérience de femme mariée et de mère manquant cruellement de temps pour développer pleinement sa carrière¹⁵⁰.

Du côté des Françaises, le sujet de la perte d'indépendance occasionnée par le mariage est également omniprésent dans la correspondance entre la jeune Sophie de Salis (1778 – après 1845) et Constance Pipelet, à tel point que cette dernière – divorcée à l'époque – fait paraître en 1801 des *Épîtres à Sophie*, destinées à sa jeune élève, qui lui exposent les dangers de l'amour et du mariage¹⁵¹. Mais si les mariages respectifs de

¹⁴⁹ Saluzzo, Diodata, « La poesia. In risposta alla signora Enrichetta Dionisio [Dionigi] giovine poetessa romana », *Versi*, op. cit., [1809], vol. 3, pp. 30-38. Pour les correspondances, voir notamment : Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, Torino, 15 décembre 1809, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (25). Dionigi Orfei, Enrichetta, [s.l.], Saluzzo, Diodata, [s.l.], [s.j.] [décembre] [1809], *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (30).

¹⁵⁰ Sulgher, Fortunata, Firenze, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 15 avril 1798, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 421-422. Voir également : Sulgher, Fortunata, Firenze, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 30 décembre 1797, dans : *Ibid.*, pp. 418-421.

¹⁵¹ Pipelet, Constance, « *Épîtres à Sophie* », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1801], vol. 1, pp. 169-222, 303-304. Sur la contrainte liée à la prise en charge des enfants pour les femmes de lettres, voir également : Joliveau, Adine, Paris, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 12 mars 1820, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « no. 11: Lettres d'amis, de littérateurs, de gens de lettres, de savans, d'académies et de sociétés littéraires dont

Saluzzo et de Dionigi ne signent pas la fin de leurs relations avec leurs amies lettrées, Constance de Salm évoque toutefois, *a posteriori*, les difficultés posées par l'union de Sophie de Salis dans leur relation littéraire¹⁵². En effet, Salm l'identifie comme motif de fin de leur relation de mentorat littéraire en 1810. Si Salm elle-même est, à l'époque, heureusement mariée avec le savant Joseph de Riefferscheidt-Dyck (1773-1861), qui partage son intérêt pour les lettres, l'époux de Salis, le baron Michel de Triqueti (dates inconnues), semble décourager son épouse de poursuivre son activité littéraire :

J'ai toujours craint d'avoir l'air d'être l'apôtre de la poésie chez les femmes : les hommes ont là-dessus des préjugés trop graves et, quand une jeune personne est mariée et mère de famille, la seule pensée [...] que l'on [puisse] entretenir en elle ce goût qui déplaisait à son mari, glace et arrête le zèle le plus véritable. Voilà pourquoi j'ai cessé et même évité de vous écrire depuis votre mariage¹⁵³.

La désapprobation de l'époux de Salis empêche donc cette dernière de se livrer à l'étude des lettres, motif sur lequel reposait justement sa relation avec Salm, relation à laquelle cette dernière choisit – momentanément – de mettre fin en 1810. Un autre évènement à caractère familial, cette fois-ci un drame – la mort tragique en 1820 de Clémentine Pipelet, fille de Constance – favorisera toutefois une reprise des rapports entre cette dernière et Sophie de Salis. Cette dernière reprend contact, après dix années de silence mutuel, de manière à lui exprimer sa compassion. La relation amicale et littéraire entre Salis et Salm, ainsi renouvelée, durera jusqu'à la mort de cette dernière en 1845.

Si certaines femmes de lettres peuvent hésiter à nouer ou à consolider des contacts avec d'autres auteures sur la base de leurs relations familiales, notons toutefois que dans les cas où ces liens familiaux ne s'ajoutent pas à un autre facteur d'emblée problématique (par exemple, les opinions politiques et religieuses dans le cas de Genlis et de Staël), ils peuvent être aisément contournés. Ainsi, Salm et Salis reprendront leurs

Madame la Princesse est membre etc. », sous-fasc « 1841-18, Correspondance générale, seconde copie, 8ème volume ».

¹⁵² Pipelet Salm, Constance, [s.l.], Salis, Sophie de, [s.l.], 14 janvier 1803, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

¹⁵³ Pipelet Salm, Constance, Paris, Salis, Sophie de, [s.l.], 10 janvier 1810, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... ».

relations, et Teresa Bandettini et Enrichetta Dionigi Orfei entretiendront au final une relation cordiale et déférente. C'est donc dire que la famille représente, dans la presque totalité des cas, un fort facteur de cohésion dans le milieu littéraire, favorisant les contacts, notamment entre femmes de différentes générations, davantage que les handicapant. Ce facteur cohésif semble, de façon globale, influencer les relations entre écrivaines de façon plus positive que négative.

5. Âge et célébrité

D'autres facteurs prédominants semblent toutefois poser davantage problème que les relations familiales dans l'étude de l'incidence des marqueurs identitaires sur les relations entre écrivaines. C'est notamment le cas de l'âge et la célébrité des auteures en contact. Ces deux facteurs vont souvent de pair, les plus âgées étant plus susceptibles d'être célèbres que les plus jeunes qui débutent tout juste leur activité littéraire. Notons tout d'abord qu'une littérature extensive a été consacrée à l'étude de l'âge, et plus particulièrement de la vieillesse, dans les contextes particuliers de l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁵⁴. Ces études mettent en évidence la difficulté d'explorer le phénomène, l'âge étant intimement lié au capital/pouvoir social, qui varie lui-même en fonction de différents contextes (nationaux, économiques, professionnels, etc.). Elles partent néanmoins du postulat que l'âge représente un facteur d'importance dans la représentation et la perception des individus à l'époque qui nous intéresse. En contrepartie, le facteur de l'âge dans le milieu littéraire, et son influence sur les femmes auteures en particulier, n'a pas réellement fait l'objet d'études approfondies, à l'exception des travaux de Devoney Looser sur les auteures britanniques¹⁵⁵. L'analyse des sources révèle par ailleurs que ce marqueur identitaire a une incidence appréciable

¹⁵⁴ Voir, par exemple : Troyansky, David, *Old Age in the Old Regime : Image and Experience in 18th and 19th Century France*, Ithaca, Cornell University Press, 1989. Troyansky, « Old Age, Retirement and the Social Contract in 18th and 19th Century France », dans Christoph Conrad et Hans Joachim Von Kondratowicz, dirs., *Zur Kulturgeschichte des Alterns [Towards a Cultural History of Aging]*, Berlin, Deutsches Zentrum für Altersfragen, 1993, pp. 77-95. Troyansky, « Balancing Social and Cultural Approaches to the History of Old Age and Aging in Europe : A Review and an Example from Post-Revolutionary France », dans P. Johnson & P. Thane, *Old Age from Antiquity to Post-Modernity*, London, Routledge, 1998, pp. 96-109.

¹⁵⁵ Looser, Devoney, *Women Writers and Old Age in Great Britain, 1750-1850*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.

dans la configuration des perceptions et des relations entre femmes auteures.

Notons tout d'abord que l'âge, qu'il s'agisse de la jeunesse, de l'âge adulte¹⁵⁶ ou de la vieillesse – par définition variable au cours de l'existence des auteures – n'est jamais mentionné comme facteur de dépréciation d'une œuvre de femme de lettres. À l'inverse, la jeunesse et le talent, dans les cas où ils vont de pair, sont mis en valeur dans certains ouvrages publiés. Par exemple, dans son *Cours de littérature ancienne et moderne à l'usage des demoiselles*, Anne-Marie de Beaufort mentionne le jeune âge (14 ans) de l'érudite italienne Batista da Montefeltro (1384-1448) lors de ses premiers discours littéraires publics, jugés dignes d'admiration¹⁵⁷. Genlis, dans ses *Mémoires* (1825), glorifie de la même manière son amie Hélène de Choiseul-Bauffremont (1774 - ?) « née poète, et d'un genre très élevé; elle a fait à 16 ans des vers qui honoreroient un poète de quarante »¹⁵⁸. C'est toutefois dans les correspondances que la mention élogieuse du jeune âge d'une auteure est la plus fréquente. Par exemple, l'improvisatrice Lucrezia Landi Mazzei (? – après 1824) en 1796, date de publication des *Poesie* de Diodata Saluzzo qui la rendront célèbre à l'âge de 22 ans, lui affirme que « le sommet de perfection qui est observable dans chaque partie de votre recueil, paraît le résultat d'une longue carrière, davantage que le premier fruit d'une infatigable jeunesse »¹⁵⁹, Mazzei soulignant néanmoins le caractère singulier du talent précoce de Saluzzo. Pour Clotilde Tambroni, de seize ans l'aînée de Saluzzo, le jeune âge de cette dernière, de concert avec son sexe, ajoute également à son mérite¹⁶⁰.

D'autres écrivaines font quant à elles valoir élogieusement, non pas la jeunesse, mais la maturité d'une auteure, notamment lorsque celle-ci est encore active sur la scène littéraire. En 1797, dans son *Rapport sur Madame de Montanclos*, née en 1736 (la plus

¹⁵⁶ « Âge adulte » se veut ici une traduction imparfaite du mot anglais « middle-aged », plus approprié pour définir cet état intermédiaire entre la jeunesse et la vieillesse.

¹⁵⁷ Beaufort, *Cours de littérature ancienne et moderne*, op. cit., p. 97.

¹⁵⁸ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 5, p. 323.

¹⁵⁹ « quel sommo grado di perfezione che si ravvisa in ogni parte della sua Raccolta, che pare il risultato di una lunga carriera, piuttosto che il primo frutto di una indefessa giovinezza ». Landi Mazzei, Lucrezia, Firenze, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 24 novembre 1796, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 270-271.

¹⁶⁰ Tambroni, Clotilde, Bologna, *Saluzzo, Diodata*, [s.l.], 13 décembre 1796, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 304-305.

âgée des femmes sélectionnées), Constance Pipelet, de trente ans sa cadette, présente ainsi la candidature de Montanclos en tant que membre à la *Société des Belles Lettres* :

S'il est digne d'une société littéraire de s'associer de jeunes talents pour les encourager, des auteurs déjà célèbres, pour contribuer à sa gloire, il ne l'est pas moins d'accorder cette honorable distinction à ceux que l'âge a rendus plus recommandables encore; et surtout, lorsqu'ayant conservé cette activité [...] ils ajoutent sans cesse à leur renommée par de nouveaux ouvrages et de nouveaux succès¹⁶¹.

Dans la présentation de ce *Rapport* dans ses *Œuvres complètes* (1842), Salm insiste sur le fait qu'« après avoir entendu ce rapport, la société s'empressa de recevoir madame de Montanclos, et, dans la première séance publique qui eut lieu, elle lut plusieurs de ses ouvrages qui furent vivement accueillis. Quoiqu'elle fût alors dans un âge déjà avancé¹⁶², elle vécut encore longtemps, et elle continua à travailler avec la même activité »¹⁶³. Ces deux extraits comportent d'ailleurs l'avantage de présenter, de concert, le respect individuel dû à Montanclos en regard de son âge et à la pérennité de son activité littéraire, et d'exposer l'incidence de ces facteurs sur la manière dont on considère les auteures en fonction de leur âge. Selon l'analyse de Pipelet Salm, les « jeunes talents » doivent être encouragés, alors que les « auteures déjà célèbres » et les gens de lettres âgés et toujours actifs inspirent le respect.

Dans *Mes soixante ans* (1833), Salm revient d'ailleurs sur sa propre participation au Lycée des Arts et à la Société des Belles lettres, en rappelant qu'à l'intérieur de ces institutions : « Lorsque d'un auteur on accueillait l'ouvrage/ On ne demandait point son sexe ni son âge/ C'était par son talent qu'il était illustré »¹⁶⁴. Cet extrait sous-entend néanmoins que, si l'âge n'est pas source de discrimination dans ces différentes sociétés littéraires, il pourrait l'être dans le milieu littéraire en général. En effet, de l'autre côté des Alpes, Enrichetta Dionigi rend compte de la surprise de l'intellectuel Prospero Balbo (1762-1837), ami turinois de sa mentore et aînée Diodata Saluzzo, qu'elle a rencontré à

¹⁶¹ Pipelet, Constance, « Rapport sur Mme de Montanclos, lu dans une des séances particulières de la Société des Belles-Lettres, en 1797 », *Œuvres complètes*, op. cit., [1797], vol. 4, pp. 171-172.

¹⁶² Montanclos, née en 1736, avait 61 ans en 1797.

¹⁶³ Ibid., p. 177.

¹⁶⁴ Salm, Constance de, « Mes Soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires », *Œuvres complètes*, op. cit., [1833], vol. 4, p. 286.

Rome : « quand il m'a vue, il a presque paru sur le point de changer d'avis, parce qu'il m'estimait trop jeune pour mériter votre amitié »¹⁶⁵. C'est donc dire que si la différence d'âge ne pose pas problème dans les rapports entre Saluzzo et Dionigi dans ce cas particulier¹⁶⁶, l'âge des auteures a toutefois une influence sur la manière dont elles sont perçues dans le milieu littéraire et est conséquemment susceptible d'avoir une incidence sur les manières dont se configurent les rapports entre femmes de lettres.

En effet, l'âge des femmes de lettres peut influencer sur les contacts directs qu'elles entretiennent les unes avec les autres. L'âge peut tout d'abord avoir une incidence positive sur les relations entre femmes auteures et se révéler être un facteur de cohésion. La complicité entre deux écrivaines peut être renforcée par le fait d'avoir sensiblement le même âge, comme les correspondances entretenues entre Sophie Gay (1776-1852) et Constance de Salm (1767-1845), Salm et Caroline Vanhove (1771-1860), Diodata Saluzzo (1774-1840) et Teresa Bandettini (1763-1837) le démontrent¹⁶⁷.

L'incidence de l'âge est toutefois davantage observable dans les rapports entre femmes auteures d'âges significativement différents. Dans son *Épître d'une femme à une femme* (1795), Anne-Marie de Beaufort justifie son « renonce[ment] aux travaux

¹⁶⁵ « quando mi vide parve quasi sul punto di ricredersi, perchè mi stimo troppo giovane per meritare la vostra amicizia ». Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 2 mars 1810, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettère dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (27). Dionigi, née en 1784, a alors 26 ans.

¹⁶⁶ En effet, la jeune Enrichetta Dionigi, de dix ans la cadette de Diodata Saluzzo, dit se réjouir d'entretenir une relation littéraire avec cette dernière, et ce, en dépit de son jeune âge. La mention de leur âge et célébrité respective s'aplanira avec le temps, au coeur d'une correspondance riche de 63 missives et s'étendant de 1805 à 1836. Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 3 septembre 1805, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettère dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (2).

¹⁶⁷ L'expression « à nos âges » se retrouve en effet dans leurs échanges, Gay et Salm ayant sept ans de différence, et Salm et Vanhove, quatre années. Voir notamment : Gay, Sophie, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 14 août [s.a.], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « Lettres de la correspondance particulière devant servir de supplément à la correspondance générale, 1815-1821 ». Pipelet Salm, Constance, Dyck, Chalot Vanhove, Caroline, [s.l.], 24 septembre 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ». Voir également : Saluzzo, Diodata, [s.l.], Bandettini, Teresa, [s.l.], [s.j.] [juin] [1830], *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 200).

[littéraires] », notamment à cause de son âge, et compare ses désillusions à la fougue de sa jeune amie Sophie qui « connaît à la fois la gloire et les beaux-jours », tout en admirant et en encourageant ce « feu qui [l']inspire »¹⁶⁸. Beaufort n'a alors que 32 ans, ce qui laisse entendre que l'invocation de son âge avancé pourrait ici relever de la stratégie, et être utilisée comme prétexte à un renoncement momentané dû au débat sur les femmes auteures qui fait alors rage dans la France du Directoire¹⁶⁹. Cela dit, peu avant sa mort en 1837, Beaufort, alors âgée de plus de soixante ans, tiendra un discours analogue face à la jeune Mélanie Waldor (1796-1871), de 33 ans sa cadette. En remerciant cette dernière de l'envoi de son dernier ouvrage, Beaufort conclut son appréciation positive de celui-ci en souhaitant que « peut-être inspirée par vous, parviendrais-je malgré mes ans et mon triste silence à vous offrir au retour un Poétique hommage »¹⁷⁰. Notons qu'en aucun cas, l'âge n'est ici un facteur de division, même si l'on peut supposer que le « triste silence » de Beaufort impose des relations littéraires moins soutenues avec les jeunes auteures émergentes qu'elle affirme pourtant admirer. Cette forme de passage de flambeau était également présente dans les échanges des années 1797 à 1799 entre Fortunata Sulgher, alors en fin de carrière, et la jeune Diodata Saluzzo, ainsi que vous l'avons vu au chapitre 2¹⁷¹.

L'âge peut également pousser certaines auteures à être plus indulgentes envers d'autres, ou du moins, à se présenter comme telles. En effet, Genlis, dans son *Influence des femmes sur la littérature française* (1811), alors âgée de soixante-cinq ans, défend les femmes auteures accusées par certains contemporains de manquer de modestie et de sacrifier leurs devoirs domestiques. Elle commence sa réfutation en affirmant :

Je connois tous les raisonnemens qu'on peut opposer à cette espèce d'ambition, je les ai moi-même employés jadis avec ce sentiment de justice qui fait souvent pousser l'impartialité jusqu'à l'exagération; maintenant, à la fin de ma carrière, je puis à cet égard parler plus librement, parce que je me sens tout à fait désintéressée dans une cause que je ne regarde plus comme la mienne¹⁷².

¹⁶⁸ Beaufort, Anne-Marie, « Épître d'une femme à une femme », *La décade philosophique*, 10 fructidor an III (27 août 1795), no. 49, pp. 424-426.

¹⁶⁹ À ce sujet, voir le chapitre 2, p. 143.

¹⁷⁰ Beaufort, Anne-Marie, [s.l.], Waldor, Mélanie, Paris, 24 [s.m.] [s.a.], *Bibliothèque de l'Arsenal*, Collection d'autographes de Paul Lacroix, Carton XIII, 1085.

¹⁷¹ Voir chapitre 2, p. 157.

¹⁷² Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature*, op. cit., p. xxi.

Ainsi, d'une part, Genlis admet avoir fait des erreurs dans ses jugements sur les femmes auteures plus tôt dans sa carrière littéraire, auxquelles elle a prescrit d'être modeste et de se concentrer sur leurs devoirs domestiques¹⁷³. D'autre part, la fin de sa carrière arrivant, Genlis dit ne plus considérer la cause des femmes auteures comme la sienne, ce qui lui permettrait d'être davantage objective sur la question, voire d'avoir une plus grande tolérance à l'égard de certaines femmes de lettres. Genlis cherche ici à se donner de la crédibilité aux yeux de son public, dans le cadre de la publication d'un ouvrage qui vise notamment à défendre les capacités littéraires des femmes. Cette cause est donc en quelque sorte encore la sienne, même si elle prétend le contraire. Néanmoins, l'argument de l'âge avancé et de la longue carrière littéraire est ici utilisé par Genlis pour justifier ses erreurs passées, tout comme son soi-disant détachement actuel envers ses contemporaines. On remarque par ailleurs qu'il n'en est rien, Genlis se montrant extrêmement critique dans cet ouvrage face aux œuvres de plusieurs écrivaines qu'elle juge immorales ou qui ne partagent pas ses idées politiques ou religieuses.

Les correspondances révèlent par ailleurs que les écarts d'âges entre écrivaines ont suscité des questionnements, semblant *a priori* nuire au développement d'une intimité basée sur l'égalité, mais n'ont pas représenté un facteur de division à long terme entre les femmes de lettres étudiées¹⁷⁴. Cette incidence s'atténue avec le temps dans les

¹⁷³ L'importance des devoirs domestiques féminins traverse l'ensemble des romans de Genlis, et semble être encore plus marquée dans *Adèle et Théodore* (1782), où elle affirmait au sujet des femmes : « le goût des sciences les singularise, les arrache à la simplicité de leurs devoirs domestiques et à la société dont elles font l'ornement ». Genlis, *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes*, Paris, Morizot, 1862 [1782], p. 26.

¹⁷⁴ Les écarts d'âge doivent bien sûr être analysés dans le contexte des relations de mentorat littéraire, justement basées sur la possibilité, pour une jeune auteure, de bénéficier des enseignements d'une femme de lettres plus expérimentée, donc souvent plus âgée. Ces relations seront détaillées dans les pages suivantes. Par ailleurs, la correspondance de Constance de Salm avec son ancienne élève Sophie de Salis montre que c'est lorsque leur relation se base davantage sur l'amitié que sur le mentorat, que la question de l'âge semble plus problématique. En effet, après une interruption de leurs échanges pendant une décennie, suite au mariage de sa protégée avec un homme ne favorisant pas ses ambitions littéraires, Salis et Salm renouent vers 1820. C'est alors que Salm fait part à Salis de ses appréhensions quant à leur différence d'âge : « Vous êtes

échanges entre les femmes de lettres, les questionnements qui y sont liés s'estompant à mesure que les relations évoluent. Dans certains cas, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de mentorat¹⁷⁵ littéraire, c'est d'ailleurs moins la question de l'âge que celle de la célébrité qui au coeur des rapports entretenus entre des écrivaines déjà bien établies (et souvent plus âgées), et de (jeunes) auteures qui en sont à leurs premières armes en littérature.

Le concept de « célébrité » aux XVIII^e et XIX^e siècles peut référer à différents types de reconnaissance et il convient de distinguer la célébrité, la gloire, la réputation, la notoriété, la publicité, le fait d'être « connu » et/ou « reconnu » sur la base de son talent, de sa personnalité, par ses pairs ou par le public en général¹⁷⁶. Ainsi que le remarque fort justement Brigitte Louichon, il est difficile au début du XIX^e siècle d'attribuer la célébrité de Germaine de Staël, de Félicité de Genlis ou de Sophie Gay uniquement à leur activité littéraire, puisque leur personnalité, leur activisme politique ou leurs relations avec des hommes célèbres jouent un rôle tout aussi déterminant dans le fait qu'elles soient connues du public.

plus jeune que moi, voilà ce qui m'afflige, j'ai déjà 54 ans, et à cet âge les idées sont bien différentes de ce qu'elles sont 10 ou 12 ans plus tôt. Je touche à la vieillesse, vous tenez encore à la jeunesse, et l'espace est immense. Ce n'est donc qu'avec une sorte d'inquiétude que je m'abandonne à l'espoir de trouver en vous une amie à laquelle je puisse convenir parfaitement ». Sophie de Salis, dans sa réponse, assure néanmoins à Constance de Salm que cette différence d'âge est bien peu de choses en regard du lien de longue date qu'elles entretiennent. Il faut croire que Salis a su se montrer convaincante, puisque sa relation avec Constance de Salm sera constamment entretenue par des missives et ne s'achèvera qu'à la mort de cette dernière en 1845. Pipelet Salm, Constance, Aix-la-Chapelle, Salis, Sophie de, [s.l.], 17 février 1822, Archives de la Société des amis du Vieux Toulon, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers... », fasc. « dossier 40... ». Salis, Sophie de, Porthenis, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [s.j.] [s.m.] [1822], Archives de la Société des amis du Vieux Toulon, Fonds Salm, boîte 4 « Madame de Triqueti née de Salis (et autres) », fasc : « Madame de Triqueti ».

¹⁷⁵ Relation dans le cadre de laquelle l'une (généralement la femme de la sélection et/ou ou la femme la plus âgée ou célèbre des deux) donne fréquemment des conseils littéraires à l'autre et/ou lui fournit des occasions de publication.

¹⁷⁶ Pour une théorisation plus concrète à ce sujet, voir : Mole, Tom, *Byron's Romantic Celebrity : Industrial Culture and the Hermeneutic of Intimacy*, New York, Palgrave Macmillan, 2007.

Les différents types de reconnaissance qu'ont expérimentés les auteures à l'étude ont déjà été évoqués à quelques reprises au cours de cette thèse et en constituent, en quelque sorte, le filigrane. En effet, lorsque deux femmes entrent en contact direct ou indirect, cet échange n'est visible et retraçable dans les sources qu'en regard du fait qu'au moins l'une d'entre elles ait été reconnue par ses contemporain-e-s en tant que femme de lettres et qu'elle ait suscité des témoignages en ce sens. Ce sont justement ces témoignages qui nous permettent ici de retracer les relations (et perceptions) entretenues entre écrivaines. Les subtilités liées aux degrés de célébrité entre écrivaines déjà connues et renommées demeurent complexes à évaluer à l'heure actuelle, étant donné la mise en chantier extrêmement récente de recherches comparées sur la réception des écrivaines, recherches qui seront à même de nous renseigner sur leurs notoriétés respectives auprès de leurs contemporain-e-s¹⁷⁷. Qui plus est, l'émergence actuelle de recherches sur la célébrité littéraire en tant qu'objet d'étude, qu'il convient tout d'abord de définir, permettra probablement de mieux circonscrire l'analyse des rapports entre gens de lettres, de même qu'entre femmes, sur cette base¹⁷⁸.

Certaines écrivaines semblent évidemment avoir été plus connues que d'autres en leur temps, ce qui a certes influencé leurs rapports avec leurs collègues. Par exemple, celles qui sont moins connues sont, dans la totalité des cas, plus jeunes que celles auxquelles elles font appel, ces dernières étant des femmes déjà établies et célèbres. Cette récurrence a déjà été partiellement abordée dans le cadre de recherches sur les

¹⁷⁷ À cet effet, le réseau *New Approaches to European Women's Writing*, coordonné par Suzan Van Dijk, a organisé une série de colloques sur la réception des femmes auteures, et mis en place une base de données collaborative internationale, vouée à l'étude de la réception des écrivaines européennes entre 1700 et 1900. Le développement actuel de cet intéressant outil d'analyse suscitera probablement la publication d'études prometteuses dans les années à venir.

Pour davantage de détails, voir :

http://www.womenwriters.nl/index.php/Women_writers%27_networks [page consultée le 27 février 2012]

¹⁷⁸ Voir notamment : Mole, *Byron's Romantic Celebrity*, op. cit. Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006. Donoghue, Frank, *The Fame Machine : Book Reviewing and Eighteenth-Century Literary Careers*, Stanford, Stanford University Press, 1996.

relations entre femmes auteures¹⁷⁹. Dans les échanges, l'exposition de la célébrité de telle ou telle femme par une autre peut se révéler stratégique : il s'agit en effet pour certaines auteures de pouvoir s'appuyer sur la célébrité d'une écrivaine plus connue afin d'acquérir une certaine notoriété « par association », et/ou de profiter des enseignements, des contacts et de l'expérience des auteures mieux établies. Ainsi, Diodata Saluzzo, forte du mentorat dont elle a bénéficié avec Sulgher en 1797-1799, a également agi à titre de mentore envers certaines femmes de lettres moins expérimentées, notamment Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867) et Eufrosina Portula del Caretto (? – après 1869)¹⁸⁰. Félicité de Genlis favorise quant à elle l'entrée de la jeune Pauline de Bradi (1782-1847) dans l'univers littéraire et surveille sa carrière de près, tout en soutenant l'édition des premières œuvres d'Isabelle de Montolieu (1751-1832)¹⁸¹. Teresa Bandettini et Sophie Gay ont également prodigué quelques conseils à de jeunes auteures plus obscures, sans toutefois que ces relations se développent de manière extensive et que l'on puisse les qualifier de mentorat¹⁸².

C'est la célébrité et/ou l'expérience d'une auteure qui motive, la plupart du temps, une écrivaine plus obscure d'initier un contact. La jeune Sophie de Salis¹⁸³ aborde la question avec franchise en 1798 dans sa première missive à Constance Pipelet :

¹⁷⁹ Colwill, « Epistolary Passions », op. cit. Lampron, « From Venice to Paris », op. cit.

¹⁸⁰ Pour un aperçu quantitatif de leurs échanges, voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Pieri, Francesca, « Enrichetta Dionigi Orfei letterata romana di primo ottocento », dans *Studi romani*, vol. 49, no. 3-4 (2001), pp. 294-325.

¹⁸¹ Sur Genlis/Montolieu, voir : Berthoud, *Le général et la romancière*, op. cit., pp. 60 et 204, et Broglie, *Madame de Genlis*, op. cit., pp. 334, 357, 363, 417-420, 467. Pour un aperçu quantitatif de leurs échanges, voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. Staël et Albrizzi, de leur côté, même si elles entretiennent des correspondances avec de jeunes écrivaines, ne développent pas avec ces dernières des relations de mentorat littéraire, d'autant plus que les discussions littéraires sont peu présentes dans leurs correspondances respectives. À ce sujet, voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552. La relative absence de missives échangées avec des écrivaines retrouvées pour Montanclos, Caminer, Lattanzi et Beaufort limite l'analyse. À noter finalement que le mentorat littéraire peut s'exercer à l'extérieur des correspondances, et qu'il ne laisse pas toujours de « traces » écrites, raison pour laquelle il est souvent difficile à discerner.

¹⁸² Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

¹⁸³ Sophie de Salis a alors environ 20 ans, tandis que Constance Pipelet est âgée de 31 ans en 1798. Étant donné l'absence totale de recherches à caractère biographique sur

Daignerez-vous pardonner, Madame, l'enthousiasme d'une jeune personne qui n'a pu lire vos ouvrages sans vous aimer, et vous aimer sans désirer vous connaître? Le goût des lettres et l'admiration la plus vraie pour une femme célèbre qui les cultive avec tant de succès pourront j'espère justifier ma démarche auprès de vous¹⁸⁴.

Si le thème de la célébrité de Salm est fréquemment mis de l'avant par l'ingénue Salis dans les premières missives, il s'aplanira toutefois avec le temps. En 1820, alors que leur relation de mentorat littéraire a été interrompue pendant plus d'une décennie, suite au mariage de Salis et au ralentissement de son activité littéraire qui s'en est suivi¹⁸⁵, cette dernière souhaite renouer avec Salm. Elle se présente désormais comme :

quelqu'un qui vous aime et vous a toujours aimée tendrement, non pour l'éclat qui vous environne, mais pour vous même; c'est vous, vous toute seule et *toute nue* si je puis le dire, vous, dépouillée du brillant prestige de la célébrité, du rang et de la fortune, qui vous a fait tant d'envieux et de flatteurs et si peu de vrais amis, c'est ainsi que je vous désire et vous demande à vous même et c'est de cet être intérieur que je suis jaloux d'obtenir l'amitié et le souvenir¹⁸⁶.

Cette missive atteste à la fois d'une redéfinition de relation et d'une intimité partagée, tout en faisant également valoir l'importance de la célébrité, doublée de celle du rang et de la fortune, dans les rapports parfois utilitaires, voire artificiels, entretenus entre gens de lettres. Ce commentaire de Salis témoigne également de la difficulté d'en venir à une définition adéquate de ce que représente la « célébrité » et quels sont les facteurs (le rang, la fortune, etc.) qui la caractérisent et l'influencent.

Sophie de Salis, qui n'est connue que par l'entremise de sa relation littéraire avec Constance de Salm et de son aventure avec le peintre Anne-Louis Girodet (1767-1824), nous ne connaissons pas sa date de naissance. Néanmoins, une missive écrite par Salis à Salm laisse à penser que la première avait trente ans en 1808, ce qui fait que nous pouvons estimer qu'elle est née autour de l'année 1778 et donc, qu'elle avait environ vingt ans au début de sa relation avec Salm en 1798. Voir : Salis, Sophie de, Porthenis, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 29 septembre 1829, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4: Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Madame de Triqueti ».

¹⁸⁴ Salis, Sophie de, Vaugouard, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 23 février 1798, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4: Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Lettres à Constance Pipelet de Sophie de Salis, devenue par mariage baronne de Triqueti ».

¹⁸⁵ À ce sujet, voir ce chapitre, p. 429.

¹⁸⁶ Salis, Sophie de, Porthenis, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 5 mars 1822, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4: Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Madame de Triqueti ».

La reconnaissance de la notoriété de l'une par l'autre tend donc à laisser graduellement la place à l'amitié et à s'amenuiser avec le temps. Ce processus évolutif est par ailleurs détaillé par Enrichetta Dionigi (1784-1867), qui remercie en 1805 Diodata Saluzzo de sa protection et hésite dès lors sur la manière de s'adresser à cette dernière : « À qui devrai-je faire part de mes hommages dans cette lettre? À une femme illustre? À une bonne amie? Ou à une aimable [collègue]? »¹⁸⁷. L'intimité prendra le dessus avec les années et l'impact de la célébrité de Saluzzo, au fil de la carrière d'Enrichetta Dionigi, deviendra alors quasi imperceptible dans leurs rapports¹⁸⁸.

Si la célébrité des auteures sélectionnées est fréquemment mise en valeur par les écrivaines novices qui les contactent, notons qu'il en est parfois de même pour des femmes de lettres de statuts comparables. Par exemple, en 1792, l'illustre poétesse bergamasque Paolina Grismondi (1746-1801) vante, dans une missive adressée à son amie de longue date Fortunata Sulgher, les accomplissements de « la célèbre Temira [Sulgher] », qui vient d'être peinte en portrait par la non moins célèbre artiste Angelica Kauffman (1741-1807)¹⁸⁹. Deux années plus tard, Sulgher dédie à Paolina Grismondi son dernier recueil de poésies, en lui livrant « un témoignage public de respect et d'estime, après les nombreux que vous ont offerts les esprits les plus remarquables de la République des lettres »¹⁹⁰. Leur amitié, riche d'une décennie et d'une cinquantaine de

¹⁸⁷ « A chi dovrò io diriggere i miei sentimenti colla presenta? ad un illustre donna? ad un' ottima amica? o ad una amabile compastorella? ». Dionigi fait ici référence à son admission récente dans une académie qui n'est pas identifiée, admission dont Saluzzo pourrait avoir été l'instigatrice. Dionigi Orfei, Enrichetta, Roma, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 8 juin 1805, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 3) (1). Il a fort à parier que cette académie soit *l'Accademia delle Scienze di Torino*, Saluzzo étant elle-même membre et ayant déjà favorisé l'entrée de son amie Clotilde Tambroni un an plus tôt (1804). Tambroni, Clotilde, Bologna, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 7 janvier 1804, *Poesie postume di Diodata Saluzzo*, op. cit., pp. 365-368.

¹⁸⁸ Sur la relation entre Diodata Saluzzo et Enrichetta Dionigi, voir notamment : Pieri, « Enrichetta Dionigi Orfei », op. cit., pp. 294-325.

¹⁸⁹ « la celebre Temira ». Grismondi, Paolina, Bergamo, Sulgher, Fortunata, [s.l.], 20 juin 1792, *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, N. A. 906, III, 76 (15).

¹⁹⁰ « un attestato pubblico di rispetto e di stima dopo quei tanti che ve ne hanno dati gl'ingegni più rari della Repubblica letteraria ». Sulgher, Fortunata, « Lettera dedicatoria a Lesbia Cidonia », *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794, p. 155. Rappelons que dans une publication, les dédicaces servent notamment à faire valoir l'auteur en attestant d'un lien (ou d'une

missives, est ainsi publiquement exposée. Il serait d'ailleurs difficile de nier que Sulgher, quoique sincère dans son hommage à son amie, se serve de la renommée particulièrement éclatante de Paolina Grismondi afin de faire mousser la sienne¹⁹¹. Sulgher, elle-même connue, se sert donc ici d'un contexte publicitaire particulièrement favorable à son amie et qui pourrait le devenir aussi à elle-même, en lui dédiant son nouveau recueil de poésies en 1794.

L'impact de la célébrité sur les relations entre femmes de lettres est par ailleurs identifié autant par celles qui sont moins connues que par celles qui bénéficient de davantage de notoriété. Par exemple, en 1808, la romancière Sophie de Renneville (1772-1822), coéditrice de *l'Athénée des Dames*, hautement critiqué en son temps pour son contenu militant, est parfaitement consciente de l'impact que l'ajout du nom de l'illustre Constance de Salm, en tant que collaboratrice de son périodique pourrait avoir¹⁹². En effet, cette dernière s'est justement fait connaître par sa défense des femmes

protection) entre celui-ci et une personnalité illustre. Sur les fonctions des dédicaces, voir notamment : Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

¹⁹¹ En effet, le célèbre Lorenzo Mascheroni (1750-1800) fait paraître en 1793, soit une année plus tôt, son non moins célèbre poème *Invito a Lesbia Cidonia* (1793), justement dédié à Paolina Grismondi. Cet ouvrage connaîtra un succès foudroyant, d'autant plus que les talents de poétesse et de traductrice de cette dernière lui ont déjà valu une importante reconnaissance. Lorenzo Mascheroni (1750-1800) est professeur de mathématiques à l'université de Pavie, bien connu dans le milieu culturel lombardo-vénitien. Il a publié d'importants travaux sur la géométrie du compas, qui lui ont, entre autres, ont valu l'attention de Napoléon Bonaparte. Poète émérite, son *Invito a Lesbia Cidonia* (1793) a recueilli des commentaires plus que favorables de la part de ses contemporains, et a généré plus de 500 rééditions entre 1793 et 1800. Sur la renommée péninsulaire et internationale de Paolina Grismondi, voir notamment : Tironi, Luigi, *Paolina Secco Suardo Grismondi : Lesbia Cidonia : la vita e le opere*, Trescore Balneario, San Marco, 2004. Tadini, Francesco, *Lesbia Cidonia : società, moda e cultura nella vita de la contessa Paolina Secco Suardo Grismondi*, Bergamo, Moretti e Vitalli, 1995. Candaux, Jean-Daniel, « 'Jeune et charmante ultramontaine' : la comtesse Paolina Secco Suardo Grismondi et ses correspondants français (Mercier, Lalande, Mme Du Bocage, Le Mierre, Montigny, Buffon, Le Brun) », dans *Cahiers Roucher - André Chénier*, vol. 23 (2004), pp. 36-46.

¹⁹² Rappelons que *L'Athénée des Dames*, un journal voué à la promotion des œuvres littéraires féminines, fait alors l'objet de plusieurs attaques. Par exemple, le journaliste François-Benoît Hoffman (1776-1822) raille « les dames auteurs [qui] se sont coalisées » et critique la faible teneur des écrits qui y sont présentés. Hoffman, M., « Sur l'Athénée des Dames », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 66-

auteures dans le débat qui l'a opposée à Lebrun sous le Directoire. Renneville se montre particulièrement intéressée à ce que Salm joigne l'équipe de *l'Athénée des Dames*, un journal voué à la promotion des œuvres féminines, tant en raison du positionnement militant de Salm en faveur de l'autorat féminin que de la notoriété qu'elle a acquise auprès du public et du milieu littéraire. Renneville lui en fait d'ailleurs part ouvertement : « que ce recueil d'une forme nouvelle vous doive enfin sa célébrité »¹⁹³.

Salm n'a toutefois pas répondu favorablement à cette demande, souhaitant peut-être ménager sa propre notoriété dans une entreprise qu'elle devinait hasardeuse¹⁹⁴. En effet, selon Colwill, cette dernière « accepte les louanges des auteures et journalistes féministes, leur cherche des souscripteurs, et collabore occasionnellement à des périodiques féministes, tout en évitant généralement le rôle de coéditrice. Les expériences passées de Salm lui ont enseigné que la réputation d'une femme philosophe est toujours précaire »¹⁹⁵. Salm prioriserait donc sa réputation face à sa sympathie évidente pour *l'Athénée des Dames*.

C'est donc la préoccupation de Salm pour sa notoriété qui pourrait partiellement expliquer son refus de collaborer à *l'Athénée des Dames*, malgré les supplications répétées de ses deux éditrices, Sophie de Renneville (1772-1822) et Anne-Marie de Beaufort. Cette dernière, toujours en 1808, remercie Salm de ses commentaires

78 (réédition d'un article précédemment paru dans le *Journal de l'Empire*, édition du 5 juillet 1808). Ces critiques s'inscrivent d'ailleurs dans le débat sur les femmes auteures au début du XIX^e siècle et lancé sous le Directoire, débat dans lequel Beaufort et Pipelet sont partie prenante. On comprend donc, dans cette perspective, le souhait, exprimé par Renneville comme par Beaufort, de voir Pipelet Salm, auteure de la célèbre *Épître aux femmes* (1797), accepter d'y collaborer. Il s'agit ici de donner de la crédibilité au journal et peut-être de fortifier cette fameuse « coalition des femmes auteures » dénoncée par Hoffman.

¹⁹³ Renneville, Sophie de, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], [s.j.] janvier [1808], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... ». Sur la datation de cette missive, voir le chapitre 3, p. 204.

¹⁹⁴ *L'Athénée des Dames*, moqué par d'autres journaux, peinant à recueillir des abonnées et aux prises avec la censure impériale, ne terminera pas l'année 1808.

¹⁹⁵ Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., p. 46: « [From feminist writers/journalists] Salm accepted praise, sought subscriptions, and occasionally contributed to feminist periodicals, while generally avoiding the role of coeditor. As Salm's early experience had taught her, the public reputation of a *femme philosophe* was always precarious ».

favorables sur leur dernier numéro, tout en l'invitant à participer à la réussite du journal en y collaborant activement. Beaufort s'avouerait alors « flattée que vous [Salm] ne dédaignassiez plus l'Athénée »¹⁹⁶. Cette expression laisse présager un refus assez ferme de la part de Salm, qui se pose en sympathisante du périodique dans sa correspondance, mais qui refuse d'attacher son nom à la publication, et ce, même si sa participation se serait alors inscrite en continuité avec ses positions en faveur du développement du potentiel des femmes de lettres. La célébrité semble donc ici primer sur la défense des femmes auteures.

C'est donc dire que la célébrité a un impact relativement important et pas nécessairement négatif sur les relations entre femmes de lettres, particulièrement au début des relations. En effet, les écrivaines mieux établies encouragent les ingénues à l'émulation, agissant parfois à titre de mentores, dans un échange qui ne se veut certes pas toujours égalitaire, ni soutenu dans le temps¹⁹⁷. Elizabeth Colwill, en analysant la

¹⁹⁶ Beaufort, Anne-Marie, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 12 mai [1808], *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... ». Sur le refus de Salm de collaborer à l'Athénée, voir aussi le chapitre 3, p. 204. Évelyne Sullerot et Jeanne Pouget Brunereau identifient néanmoins Constance de Salm comme faisant partie des collaboratrices principales de *l'Athénée des Dames*. Elles en viennent probablement à cette conclusion parce que l'un de ses poèmes y a été imprimé. Néanmoins, la correspondance entre Beaufort et Salm montre que ces vers ont figuré dans le périodique sans le consentement de cette dernière. Salm ne peut donc désormais plus être identifiée comme coéditrice de *l'Athénée des Dames*. Sullerot, Évelyne, *La presse féminine*, Paris, A. Collin, 1963, p. 116. Pouget-Brunereau, *Presse féminine et critique littéraire*, op. cit., p. 55. Sur l'impression des vers de Salm sans son consentement, voir : Beaufort, Anne-Marie, Paris, Pipelet Salm, Constance, [n.d.], 12 décembre [1808], *Toulon, Musée du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 1 « Correspondance de Mme la princesse C. de Salm... ». Sur la datation de ces missives, voir le chapitre 3, p. 204.

¹⁹⁷ Il est intéressant de constater que nous ne retrouvons, à part Diodata Saluzzo, aucune femme de la sélection ayant affirmé explicitement que sa propre célébrité avait une influence sur sa perception des autres femmes de lettres. Rappelons que Saluzzo avait déploré que son nom et celui de Bandettini soient associés à plusieurs femmes pratiquement inconnues, lors de la parution du *Prospetto biografico delle donne italiane* (1824). À ce sujet, voir le chapitre 3, p. 176. Saluzzo ne s'est d'ailleurs jamais exprimée dans un document publié à ce sujet. En effet, la mise de l'avant de sa propre célébrité demeure mal perçue dans le milieu littéraire de l'époque. Anne Goldgar a toutefois démontré, pour une période antérieure, les distorsions entre l'éthique de collaboration en tant qu'idéal de la République des lettres, selon laquelle il importe de minimiser les

correspondance de Constance de Salm, a démontré que cette dernière, si elle acceptait les hommages d'autres auteures, ne se mettait pas elle-même en position de demanderesse par rapport à d'autres femmes plus célèbres. Colwill en conclut ainsi que Salm ne souhaitait avoir des relations littéraires qu'avec des femmes moins connues qu'elle-même afin de se trouver en pleine possession de ses moyens face à celles-ci¹⁹⁸. Ce serait donc l'inégalité qui serait source d'une relation suivie dans ce cas, ce qui démontre une fois de plus l'incidence marquée de la question de la célébrité sur les rapports entre écrivaines. Cette incidence, plus visible dans les premiers échanges, tend à s'amoinrir au profit de l'intimité. Cela dit, elle peut également empêcher les relations de se former et/ou de se consolider¹⁹⁹.

7. Génération littéraire : émergence du romantisme

Si l'incidence de l'âge et de la célébrité sur les relations entre femmes auteures a été démontrée, un autre élément qui y est lié semble aussi avoir un impact sur la configuration des réseaux. En effet, les courants littéraires plus globaux dans lesquels l'activité littéraire de chaque femme s'inscrit influencent leurs relations avec d'autres auteures²⁰⁰. Toutefois, ce n'est pas tant le médium choisi (poésie, journalisme, roman)

différenciations sur la base de la célébrité, et les pratiques réelles, les différences de notoriété demeurant visibles et mises en valeur par les écrivains novices dans les échanges entre savants. Il y a fort à parier que cette éthique de collaboration et de modestie entre gens de lettres a eu une influence sur les rapports entre femmes de lettres, de même que sur la formation de hiérarchies subséquentes entre elles. Goldgar, Anne, 'How to Become an *Homme illustre* : The Formation of Hierarchies in the Republic of Letters', *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680–1750*, New Haven, Yale University Press, 1995, pp. 115–173.

¹⁹⁸ Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., pp. 46-47.

¹⁹⁹ En effet, si aucune femme à l'étude n'avoue clairement refuser des échanges avec une autre écrivaine moins connue sur la base de sa propre célébrité, nous constatons néanmoins dans l'analyse des correspondances que plusieurs lettres de demandes de mentorat émises par des jeunes auteures n'ont, par la suite, pas suscité de réponses détaillées ou de relations suivies. Voir par exemple dans l'Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552, les échanges entre Constance de Salm et Désirée Pacault/Cécile Fée, ainsi qu'entre Fortunata Sulgher et Maria Fulvia Bertocchi. Cependant, l'aspect parcellaire des correspondances conservées nous empêche de poser ce constat de non-relations en certitude.

²⁰⁰ Ce phénomène a d'ailleurs été partiellement étudié par Suzan Van Dijk, qui a mis en évidence le décalage générationnel entre George Sand (1804-1876) et certaines écrivaines postérieures, dans la correspondance de Sand et la configuration de son réseau

qui est discuté dans les échanges, que les « générations littéraires » dans lesquels les douze femmes sélectionnées s'inscrivent. Ce concept fait ici référence au fait d'appartenir par l'âge (année de naissance) et/ou par les goûts esthétiques (les deux facteurs allant souvent de pair) à une cohorte d'écrivain-e-s se positionnant différemment de leurs prédécesseur-e-s²⁰¹. Par ailleurs, la période 1770-1840 a été, en France comme en Italie, riche en bouleversements politiques, esthétiques et littéraires, ayant notamment assisté à l'émergence du néo-classicisme, de concert avec le déclin de l'influence de l'académisme au profit du langage des sentiments, déjà annoncé en France par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et, en Italie, par Vittorio Alfieri (1749-1803), Ippolito Pindemonte (1753-1828) et par Ugo Foscolo (1778-1827). Ces différents courants influencent incontestablement les travaux des écrivaines étudiées, tout comme leurs perceptions de leurs contemporaines²⁰².

de relations. Van Dijk, Suzan, « Sociability and Mentoring by Correspondence : George Sand and Contemporary Female Writers », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, p. 126.

²⁰¹ La notion de « génération littéraire » est par ailleurs sujette à controverses et a suscité de nombreux débats entre spécialistes de l'histoire littéraire. La définition qu'en donne la littéraire Lucie Robert nous semble ici la plus appropriée, en regard de notre objet d'études et de ce que révèlent les sources étudiées : « Si l'on peut parfois parler de 'génération' en littérature, c'est dans la mesure où une formation, un environnement, un projet réunissent un ensemble de personnes, le plus souvent du même âge. Quoiqu'elle tende à gommer les divergences et les différences, la notion s'impose à l'occasion pour rendre compte d'une rupture ou d'une mutation historique importante, autrement difficile à saisir. Elle permet de donner un contexte au spontané, à l'intelligence individuelle, à l'initiative personnelle. Si la notion s'impose, c'est, en outre, que ces générations se définissent comme telles ». Robert, Lucie, « Sociocritique et modernité au Québec », dans *Études françaises*, vol. 23, no. 3 (1988), p. 33. Pour une rétrospective récente des débats sur les générations littéraires, voir notamment : Moraru, Viorel-Dragos, *Les générations dans l'histoire littéraire*, thèse de Ph. D., Département d'études littéraires, Université Laval (Québec), 2009.

²⁰² Les études portant sur la définition de « générations littéraires » se sont rarement préoccupées de la classification des femmes écrivaines à cet égard (à l'exception de Staël), les travaux se centrant essentiellement sur les hommes. Il nous incombe donc, prudemment, de définir ces générations nous-même. Sur la pertinence de la classification de la « génération de 1789 » et de la « génération de 1820 », voir, pour la France : Thibaudet, Alfred, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1969 [1936]. Caron, Jean-Claude, « 'Aux âmes bien nées...' ou romantisme et génération(s) », dans Sébastien Allard, dir., *Paris 1820 : l'affirmation de la génération romantique*, New York, Peter Lang, 2005, pp. 29-46. Glinoe, Anthony, « Y a-t-il eu une

À l'intérieur de notre période d'étude, nous avons identifié trois cohortes différentes. Une première cohorte est associée à l'Ancien Régime et aux Lumières, ayant publié la majorité de ses œuvres avant la Révolution et le *Triennio*. C'est le cas de Marie-Émilie de Montanclos et d'Elisabetta Caminer. Ces auteures ne livrent aucun commentaire sur la spécificité de leur génération dans les sources étudiées, ni ne dénigrent la génération suivante, qui a livré la majeure partie de ses publications entre 1789 et 1820. Cette seconde génération réunit Teresa Bandettini, Fortunata Sulgher, Carolina Lattanzi, Germaine de Staël et Isabella Teotochi Albrizzi, et est celle qui a pleinement expérimenté le tournant révolutionnaire, le *Triennio*, ainsi que les remises en

'identité collective' du romantisme de 1830? », dans *Romantisme*, no. 157 (2010), pp. 29-40. Pour l'Italie, la génération « romantique » est souvent considérée comme prenant naissance après 1816, suite au débat provoqué par la parution dans le périodique *Biblioteca Italiana* de l'article « De l'esprit des traductions » de Staël. Cette dernière y appelait les Italiens à traduire des œuvres étrangères de manière à générer un renouvellement de la littérature italienne, imprégnée par le classicisme. Sbagria, Albert, « Romanticism », Russel, Rinalda, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997, pp. 299-300. Maiorino, Giancarlo, « Romanticism », dans Peter Bondanella, Julia Conaway Bondanella et Jody Robin Shiffman, dirs., *Dictionary of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1996, pp. 503-505. Grew, Raymond, « Chapter 8: Culture and Society », dans John A. Davis, dir., *Italy in the Nineteenth Century, 1796-1900*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 211. Sur la transition entre le classicisme et le romantisme dans le milieu intellectuel italien, et les débats suscités, voir notamment : Donato, Clorinda, « Against Coppet's Italie : Ugo Foscolo's Engaged Italian Romanticism », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 175-191. Fido, Franco, *Le muse perdute e ritrovate. Il divenire dei generi fra Sette et Ottocento*, Milan, Vallecchi Editore, 1989. Cadioli, Alberto, *La storia finta. Il romanzo e i suoi lettori nei dibattiti di primo Ottocento*, Milano, Il Saggiatore, 2001. Bardazzi, Giovanni et Alain Grosrichard, dirs., *Dénouement des Lumières et invention romantique*, Genève, Droz, 2003. Ainsi que le souligne Adrian Lyttleton, le romantisme italien se constitue également en opposition au classicisme associé à la domination napoléonienne, et en relation avec le nationalisme émergent. Lyttleton, Adrian, « Creating a National Past : History, Myth and Image in the Risorgimento », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, p. 32. Notons que le caractère particulier du romantisme italien, bien différent de ce qui se développe dans le reste de l'Europe (notamment en regard de son inscription dans le *Risorgimento* politique), a été soulevé par de nombreuses études. Voir notamment : Camerino, Giuseppe, *Profilo critico del Romanticismo italiano*, Novara, Interlinea, 2009, p. 23. Puppo, Mario, *Romanticismo italiano e romanticismo europeo*, Milano, Istituto Propaganda libraria, 1985, p. 19.

question politiques, esthétiques et littéraires qui y sont associées. Elles sont par ailleurs des témoins directs de l'augmentation du nombre de femmes auteures, visible en France à partir de 1789. Finalement, un troisième groupe d'écrivaines, réunissant Constance de Salm (qui a publié de 1785 à 1842), Félicité de Genlis (de 1779 à 1829), Anne-Marie Beaufort (de 1783 à 1837), Sophie Gay (de 1802 à 1849) et Diodata Saluzzo (de 1796 à 1834), est difficilement classifiable, à cause de l'étendue de la période d'activité littéraire de ces dernières²⁰³.

C'est, par ailleurs, uniquement au sein de la troisième cohorte, et donc à partir de 1820, que nous voyons des débats d'ordre esthétique unir ou diviser des auteures entre elles et ce, autour de la naissance du mouvement romantique²⁰⁴. En France comme en Italie, les auteures encore actives sur la scène littéraire au cours de la décennie 1820, soient Constance de Salm, Anne-Marie de Beaufort, Félicité de Genlis, Sophie Gay, Diodata Saluzzo, Teresa Bandettini et Isabella Teotochi Albrizzi, seront confrontées à l'émergence de cette nouvelle génération littéraire, et elles sont presque toutes appelées à se positionner sur la « révolution romantique », notamment dans le cadre de leurs échanges avec d'autres femmes auteures.

Tout d'abord, l'incontournable Genlis exemplifie dans ses *Mémoires* en 1825 certaines écrivaines (Mmes de Sévigné²⁰⁵ et de Maintenon²⁰⁶ notamment) pour assurer la primauté du classicisme sur le nouveau genre romantique qu'elle décrit²⁰⁷. Il est également intéressant de constater que Genlis ne discrédite toutefois pas les écrivaines elles-mêmes associées à ce nouveau genre. Au contraire, elle semble même promouvoir les talents de certaines des principales protagonistes féminines du mouvement

²⁰³ Les périodes d'activité littéraire de toutes les écrivaines à l'étude sont détaillées au chapitre 1, p. 79.

²⁰⁴ Le romantisme littéraire se caractérise, fort sommairement, par une exaltation du sentiment et de l'individu, par une remise en question de la rationalité philosophique et de l'utilité publique, associées aux Lumières, de même que par un rejet de la régularité classique. Pour une définition plus complète du romantisme, voir : Lemaître, Henri, *Dictionnaire Bordas de littérature française*, (3e^e éd.), Paris, Bordas, 2003, pp. 745-747.

²⁰⁵ Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), épistolière française.

²⁰⁶ Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1719), éducatrice et auteure française.

²⁰⁷ Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. 8, pp. 67 et 266.

romantique et, parmi elles, la poétesse Delphine Gay (1804-1855), qui est citée élogieusement dans un autre extrait du même volume des *Mémoires*²⁰⁸. Dans cet extrait, Genlis nomme une série de femmes auteures contemporaines qui « honorent la littérature française », de manière à démontrer leurs mérites littéraires. L'inclusion de Delphine Gay semble donc ici motivée par le fait qu'elle soit une femme et une auteure brillante, la cohésion du groupe prenant ici le pas sur le jugement esthétique²⁰⁹. La poétesse romantique Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) fait aussi l'objet d'une recension favorable dans le journal *l'Intrépide*, Genlis notant toutefois le « jargon bizarre » qu'elle utilise par endroits²¹⁰. Si l'attachement de Genlis au classicisme transparait néanmoins dans ce dernier commentaire, il n'en va pas de même pour Sophie Gay qui, quant à elle, dresse un portrait tout à fait élogieux de Desbordes-Valmore, de George Sand (1804-1876) et de leurs styles littéraires²¹¹. Sophie Gay, elle-même favorable au romantisme²¹², entreprend par ailleurs de promouvoir les intérêts de sa fille Delphine Gay, l'une des égéries du mouvement²¹³.

²⁰⁸ Ibid., pp. 67-68.

²⁰⁹ Staël elle-même est citée dans cette liste de femmes auteures glorieuses, ce qui prouve par ailleurs que la volonté de cohésion du groupe est ici plus importante que les querelles littéraires et politiques qui séparent Genlis de plusieurs de ses contemporaines.

²¹⁰ Genlis, « Poésies de Mme Desbordes-Valmore, troisième édition », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 419-423.

²¹¹ Sur Desbordes-Valmore, voir : [Gay, Sophie], « Poésies de madame Desbordes-Valmore, Paris, 1820, 1 vol. in-8 avec estampes. François Louis, libraire, rue Hautefeuille, no. 10 », *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts, par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres*, tome 8, octobre 1820, pp. 157-159. [Gay, Sophie], « [sur Marceline Desbordes-Valmore] », *Causeries du monde*, juin-juillet 1833, pp. 176 et 240. Sur Sand : [Gay, Sophie], « [sur Lélia de George Sand] », *Causeries du monde*, août-septembre 1833, pp. 255 et 262.

²¹² Anthony Glinoeer associe d'ailleurs Sophie Gay à la « génération romantique », privilégiant son positionnement favorable au nouveau genre plutôt que son année de naissance (1776), qui l'associerait à une génération précédente. À ce sujet, voir : Glinoeer, « Y a-t-il eu une 'identité collective' du romantisme de 1830? », op. cit.

²¹³ La plupart des (quelques) études biographiques sur Sophie Gay ont abordé la promotion de Delphine par sa mère. Voir notamment : Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924. Voir également : Walton, Whitney, *Eve's Proud Descendants : Four Women Writers and Republican Politics in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2000.

C'est toutefois autour de Constance de Salm que la cohésion ou division entre femmes de lettres liée à la perception du romantisme demeure la plus visible. En effet, si Salm a critiqué au cours de sa carrière la primauté de la régularité classique en poésie (en alexandrins, etc.)²¹⁴, elle exprime néanmoins d'importantes réserves face à l'émergence du nouveau style littéraire. Ces réserves feront l'objet en 1824 de *Stances sur le romantique*, publication qui est d'ailleurs discutée dans sa correspondance avec Sophie de Salis (1778-1845), où Salm dit vouloir produire une « pièce de vers contre les Messies du romantique en faveur de la vieille école »²¹⁵. Salm avoue elle-même, dans la présentation de ses *Stances sur le romantique* (1824), poème qu'elle publie à nouveau dans ses *Œuvres complètes* (1842), que son ouvrage est devenu « le signal de l'orage qui s'éleva contre ce nouveau genre qui, jusque-là, n'avait été l'objet que de quelques articles de journaux »²¹⁶. Salm met de l'avant sa propre importance dans le déclenchement du débat et cherche parallèlement à minimiser la vigueur de son opposition personnelle au romantisme, dans un contexte où, en 1842, le romantisme est devenu prédominant. La position de Salm quant au romantisme se veut par ailleurs mitoyenne : celle-ci se montre plutôt favorable à une fusion du classicisme et du romantisme, et reconnaît certaines qualités au groupe des auteur-e-s romantiques. En effet, ceux-ci, selon Salm, favorisent la participation littéraire des femmes, un facteur qui relativise ses critiques, par ailleurs bien senties, quant à la nouvelle génération. Par exemple, après avoir discuté des mérites de Delphine Gay, Salm affirme à sa correspondante Sophie de Salis :

La carrière est bien pénible pour une femme, et on nous fait payer cher nos succès. Il y a néanmoins dans ce moment une faction de jeunes gens, hommes ou femmes, qui se soutiennent tous : heureux les élus! ce sont les romantiques. Je n'en suis ni n'en voudrais être; c'est une grande coterie qui règne tantôt par le

²¹⁴ Sur la critique du canon et des vers classiques, voir : Salm, Constance de, « Épître sur la Rime, à M.*** qui, dans une discussion littéraire, exagérait l'importance de la richesse de la rime », *Œuvres complètes*, op. cit., [1812], vol. 1, pp. 85-93. Voir également : « Stances sur le romantique », dans *Œuvres complètes*, Ibid., [1824], vol. 2, p. 306. Sur l'ambivalence de Salm face au romantisme, voir notamment : Planté, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle : une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998, p. XIII.

²¹⁵ Pipelet Salm, Constance, Paris, Salis, Sophie de, [s.l.], 2 mars 1824, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « dossier 40... ».

²¹⁶ Salm, Constance de, « Stances sur le romantique », *Œuvres complètes*, op. cit., [1824], vol. 2, p. 305.

talent tantôt par les éloges vrais ou faux, mais ils ont raison; aussi surtout, c'est le droit des gens, qui sait si de notre temps on ne disait pas la même chose de nous²¹⁷.

À la lumière de l'ambivalence de Salm à ce sujet, il devient d'autant plus intéressant de constater à quel point ses correspondantes, à partir de la décennie 1820, sont hautement divisées sur la question du romantisme. Tout d'abord, Sophie de Salis et Adèle-Adrienne Sobry (? - après 1844), beaucoup plus critiques que Salm, sont horrifiées par la prolifération du genre romantique et en font fréquemment part à cette dernière dans leurs échanges. Sophie de Salis fustige littéralement « ces niaiseries romantiques »²¹⁸, ce « ramas de mots pompeux sous lesquels se cache la stérilité des pensées »²¹⁹, « ce qui s'écrit maintenant et qu'on appelle de la poésie »²²⁰. Dans tous les cas, Salis met aussi en relief les belles poésies classiques de Constance de Salm, qui semblent d'autant plus magnifiées comparativement à ce que publient les romantiques à la même époque. Adèle-Adrienne Sobry, quant à elle, se moque de leurs « ridicules livraisons »²²¹, « des talens faciles, abondans du ridicule »²²². Il est à noter que les

²¹⁷ Pipelet Salm, Constance, Paris, Salis, Sophie de, [s.l.], 2 mars 1824, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « dossier 40... ». Sur la fusion du classicisme et du romantisme à laquelle serait favorable Salm, voir : Pipelet Salm, Constance, Dyck, Salis, Sophie de, [s.l.], 21 août 1832, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. (bleu) 17.

²¹⁸ Salis, Sophie de, Porthenis, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 24 mars 1824, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « Lettres de la correspondance particulière devant servir de supplément à la correspondance générale, 1815-1821 ».

²¹⁹ Salis, Sophie de, Varennes, Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 10 septembre 1842, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « 1841-1842: 3ème volume et dernier. Copies des Lettres d'amis, de connaissances tirées de l'armoire », sous-fasc : « Copie des lettres à mettre dans la Correspondance générale ».

²²⁰ Salis, Sophie de, Porthenis, Pipelet Salm, Constance, Aix-la-Chapelle, 30 juillet 1832, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 4: Madame de Triqueti née de Salis (et autres), fasc : « Madame de Triqueti ».

²²¹ Sobry, Adèle-Adrienne, Paris, Pipelet Salm, Constance, Dyck, 17 juin 1829, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « Sobry. Lettres adressées... ».

²²² Sobry, Adèle-Adrienne, Paris, Pipelet Salm, Constance, Dyck, 31 mai 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 11 « Lettres adressées à Mme de Salm, divers.... », fasc. « Sobry. Lettres adressées... ».

commentaires précédents ne visent pas tant les femmes écrivaines de la génération 1820, que les romantiques dans leur ensemble, sans distinction de sexe.

Parallèlement, leur intérêt réciproque pour les sujets graves et réalistes rapproche Lady Sydney Morgan (1776-1859), Adèle-Adrienne Sobry et Constance de Salm, lors de la parution des *Scènes dramatiques empruntées à la vie réelle* (1833), ouvrage écrit par la première, traduit par la seconde et ainsi analysé par la troisième :

Je suis charmée que ce soit vous qui ayez traduit son dernier ouvrage; il me paraît, d'après ce que vous m'en dites, que les sujets qu'elle y traite se rattachent à ce qui occupe tous les esprits : c'est ce qu'on est, en quelque sorte, forcé de faire maintenant; car sans cela tout paraît petit et dénué d'intérêt, même les *grands effets* de nos jeunes romantiques. Je m'empresserai de lire cet ouvrage en arrivant à Paris, car je rends une entière justice au mérite de l'auteur, et aussi à celui du traducteur²²³.

Notons d'ailleurs que dans ce même ouvrage, Lady Morgan explicitait la nécessité d'une approche « réaliste » de la littérature, l'opposant au romantisme davantage préoccupé par la description des passions²²⁴. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'en regard de leur critique commune du romantisme, la critique par Salm des « jugements souvent hasardés » de Lady Morgan sur les Français, symptomatiques de l'incidence de leurs nationalités respectives sur leurs rapports, semble oubliée²²⁵. Le rejet du romantisme semble donc ici être source de cohésion entre Morgan, Sobry et Salm, et ce, au-delà de l'appartenance nationale.

L'émergence du romantisme peut-elle également représenter une source de division entre les femmes de lettres françaises? Il semble que son incidence soit, malgré tout, limitée. Comme le souligne Colwill, Salm prend globalement ses distances face aux écrivaines des générations postérieures²²⁶. Néanmoins, elle se montrera toutefois

²²³ Pipelet Salm, Constance, Dyck, Sobry, Adèle-Adrienne, [s.l.], 29 octobre 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ».

²²⁴ Morgan, Lady Sydney, *Dramatic Scenes from Real Life*, New York, Harper, 1833, vol. 1, pp. iii-v.

²²⁵ Voir chapitre 5, p. 349.

²²⁶ Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, p. 241.

favorable à Delphine Gay, de même qu'entreprendra une relation de mentorat littéraire et d'amitié avec Mélanie Waldor (1796-1871), la fille de son ami Mathieu Villenave (1762-1849), elle-même en relation avec les romantiques et influencée par ce courant littéraire²²⁷. Les réserves de Salm par rapport au romantisme n'influencent toutefois pas négativement sa relation avec Waldor, si ce n'est qu'après avoir lu avec grand intérêt un roman écrit par cette dernière en 1832, Salm lui conseille de s'attarder à des sujets moins sentimentaux et de s' « occuper aussi d'ouvrages plus graves et qui ouvrent un champ encore plus vaste à l'observation et à la pensée »²²⁸. Waldor ne se montre toutefois pas offusquée des critiques de Salm; il faut dire qu'elle-même avait publié, quelques mois plus tôt dans le *Journal des femmes : gymnase littéraire*, une *Épître à Mme la princesse de Salm* dans laquelle elle exposait gentiment les différents littéraires qui les opposent. Waldor concluait en disant :

Oh! ne me dites plus : « Un recueil sans poème
Est un recueil perdu ». Je veux, restant moi-même
Suivre de mes pensers[sic] le fil, sans but souvent,
Comme je suis d'un bois les longues avenues,
Sans jamais m'arrêter à voir auparavant
Où pourront me mener les routes inconnues²²⁹.

Waldor maintient donc une certaine distance critique face aux recommandations de sa mentore Constance de Salm, distance qui ne les empêche aucunement de poursuivre leurs relations littéraires et amicales, l'expérience et la célébrité supplantant ici la génération littéraire. À la même époque, Waldor s'ouvre d'ailleurs à Salm des difficultés

²²⁷ Par exemple, Waldor en février 1830, prendra position en faveur de son ami Victor Hugo dans la bataille de *l'Hernani*, ce qu'elle confirme à Salm dans une missive : Waldor, Mélanie, [s.l.], Pipelet Salm, Constance, [s.l.], 20 février 1830, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 3 « Lettres-réponses : Amis-Famille-Affaires », fasc. « 1829-1831: Lettres de la Correspondance à intercaler (à volonté), 4ème volume ». Sur la bataille de l'Hernani, voir ce chapitre, p. 457 (notes).

²²⁸ Pipelet Salm, Constance, Dyck, Waldor, Mélanie, [s.l.], 2 août 1832, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « no. 11: Lettres d'amis, de littérateurs, de gens de lettres, de savans, d'académies et de sociétés littéraires dont Madame la Princesse est membre etc. », sous-fasc. « 1841-18, Correspondance générale, seconde copie, 8ème volume ». Il s'agit probablement du roman *L'Écuyer Dauberon, ou l'Oratoire de Bonsecours* (1832), premier ouvrage publié de Waldor.

²²⁹ Waldor, Mélanie, « Épître à Mme la princesse de Salm », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, 12 mai 1832, vol. 1, p. 45.

qu'elle expérimente en tant que femme dans l'univers littéraire, ce qui semble également représenter un élément fort de cohésion entre elles²³⁰. C'est donc dire que ces difficultés, leur condition commune de femme et d'auteure, de même que les relations familiales (rappelons que Waldor est la fille d'un excellent ami de Salm, Mathieu Villenave), semblent aller au-delà de leur appartenance à deux générations littéraires distinctes.

En Italie, l'impact de la question des générations littéraires dans les discours et perceptions entre femmes de lettres semble encore plus limité. En effet, si le débat sur l'émergence du romantisme est amorcé par les discussions littéraires autour de la parution de *De l'esprit des traductions* (1816) de Staël, aucune femme de lettres italienne ne discute ouvertement de cet ouvrage, ni de l'influence de Staël dans sa correspondance avec d'autres écrivaines, ni dans ses publications²³¹. Néanmoins, la question du romantisme apparaît dans les sources autour des années 1825, dans le cadre de l'écriture par Saluzzo du poème *Ipazia, ovvero delle filosofie*, qui est finalement publié en 1827²³². Cette œuvre de Diodata Saluzzo provoque une certaine polémique, son auteure étant accusée de se rapprocher, par son style et ses préoccupations, du genre

²³⁰ Voir notamment : Pipelet Salm, Constance, Dyck, Waldor, Mélanie, [s.l.], 29 juillet 1833, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Correspondance année 1831 ». Waldor, Mélanie, Paris, Pipelet Salm, Constance, Aix-la-Chapelle, 1^{er} février 1838, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 8 « Correspondance adressée à Mme de Salm Dyck... », fasc. « Mme Waldor ».

²³¹ Il est également surprenant de constater que mis à part Genlis, qui avait critiqué l'accent mis sur l'exposition des passions dans les œuvres de Staël et leur caractère décousu, cette dernière, associée au préromantisme, n'a pas fait l'objet de discussions, qu'elles soient positives ou négatives, par les autres Françaises étudiées sur cette base.

²³² Nous les avons déjà vues, dans le chapitre précédent, plus promptes à discuter du soi-disant déclin de la littérature italienne par rapport à la française, sujet qui est abordé par plusieurs des femmes étudiées. Notons par ailleurs que, si le salon de Isabella Teotochi Albrizzi a déjà été analysé par Piromalli comme un espace de transition entre la génération néoclassique et la génération romantique, elle-même et ses correspondantes demeurent silencieuses à ce sujet. Piromalli, Antonio, « Isabella Teotochi Albrizzi : tra neoclassicismo e romanticismo », Antonio Piromalli, dir., *Saggi critici di storia letteraria*, Firenze, L. S. Olschki Editore, 1967, pp. 1-41. Albrizzi se montre toutefois néoclassique dans son appréciation des sculptures d'Antonio Canova. Voir : Teotochi Albrizzi, Isabella, *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova*, Firenze, Molini-Landi, 1809. Voir également la version de 1821 (Pisa, Capurro).

romantique, courant qui divise la communauté littéraire italienne de l'époque²³³. Certaines relations féminines de Diodata Saluzzo se montreront particulièrement enthousiastes face à cette nouvelle œuvre, et en particulier ses cadettes. En effet, la poétesse romaine Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867) en fera un compte-rendu élogieux dans le *Giornale degli Arcadi di Roma* et cherchera à défendre le tournant pris par Diodata Saluzzo, connue auparavant comme auteure classique²³⁴. Dans l'édition romaine de l'œuvre, Dionigi affirme également en préface que « Diodata Saluzzo a été la première à réveiller chez notre sexe le génie de la littérature, et depuis les confins des Alpes a diffusé chez les femmes italiennes l'espérance d'une gloire moins fugace que celle de la beauté »²³⁵. C'est donc autant l'affinité littéraire, que l'affinité de sexe/genre, qui justifie le positionnement favorable de Dionigi face à l'œuvre polémique de Saluzzo. Par ailleurs, d'autres jeunes auteures en relation avec Saluzzo, telles qu'Eufrosina del Portula del Carretto (? – après 1869), lui diront également tout le bien qu'elles pensent de cette œuvre²³⁶.

Néanmoins, cette appréciation positive de *l'Ipazia* par la nouvelle génération n'était pas à l'origine partagée par Teresa Bandettini, la plus ancienne amie de Diodata Saluzzo. En effet, après avoir reçu une version préliminaire de l'œuvre en 1825, au sujet de laquelle Saluzzo souhaitait ses commentaires, Bandettini émet quelques appréciations positives, mais s'avoue parallèlement « désolée [...] que vous vous soyez adaptée au

²³³ Sur le « romantisme » de Diodata Saluzzo, voir les essais contenus dans un ouvrage consacré à ce sujet : Guglielminetti, Marziano et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993. Voir également Romagnani, « Diodata Saluzzo nell'Accademia delle Scienze di Torino », op. cit., pp. 33-35.

²³⁴ Dionigi Orfei, Enrichetta, « Del poema d'Ipazia, ossia delle filosofie, mandato alla luce dalla marchesa Diodata Saluzzo. Argomenti ed estratti a cura di Enrichetta Dionigi Orfei », *Giornale arcadico di scienze, lettere ed arti*, vol. 36 (1827), pp. 286-295.

²³⁵ « Diodata Saluzzo Roero è stata la prima a risvegliare nel nostro sesso in Italia il genio della letteratura, e dal confine delle Alpi ha inviate le donne Italiane ad una speranza di gloria men fugace della bellezza ». Saluzzo, *Del poema d'Ipazia, ossia delle filosofie, mandato alla luce dalla marchesa Diodata Saluzzo ; argomento ed estratti a cura di Enrichetta Dionigi Orfei*, Roma, [s.e.], 1827. Sur la défense de Dionigi face à l'œuvre de Saluzzo, voir également : Pieri, « Enrichetta Dionigi Orfei », op. cit., pp. 294-325.

²³⁶ Voir : Portula del Carretto, Eufrosina, Vercelli, Saluzzo, Diodata, Torino, 8 août 1836, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28 (misc. 2) (9).

romantisme au lieu de suivre les classiques »²³⁷, critiquant ouvertement cet aspect de l'œuvre²³⁸. En répondant à cette lettre trois semaines plus tard, Diodata Saluzzo s'avoue déçue, voire blessée, de leur désaccord à ce sujet, et dit « vou[loir] plaire aux personnes que j'aime, et personne en Italie n'est plus aimée de moi que vous ne l'êtes »²³⁹. Elle cherche à exposer à Bandettini les motifs de son nouvel intérêt pour le romantisme, intérêt né de l'étude des littératures européennes et d'une longue réflexion. Diodata Saluzzo se défend en utilisant l'argument patriotique, en disant souhaiter renouveler la littérature italienne, tout en affirmant avoir « laissé l'étrange et l'obscur à ceux qui, plus que moi, méritent d'être appelés romantiques »²⁴⁰. Ainsi, elle justifie, d'une part, et minimise, de l'autre, l'ampleur de sa soi-disant conversion au romantisme.

Bandettini, quelques semaines plus tard, répond à Diodata Saluzzo en l'encourageant à poursuivre la rédaction de l'œuvre, étant convaincue que le talent et l'esprit de Diodata Saluzzo l'amèneront à « réussi[r] à merveille dans cette nouvelle voie »²⁴¹. Elle maintient néanmoins son désaccord de fond, exprimant un certain regret à voir Diodata Saluzzo s'éloigner du classicisme. Il est néanmoins intéressant de

²³⁷ « mi rincresca [...] foggjata vi siate al romanticismo anzi che seguire i Classici ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, Torino, 2 mai 1825, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (63).

²³⁸ Tatiana Crivelli attribue notamment la transition du classicisme (l'improvisation y étant directement associée) au romantisme comme étant un facteur décisif dans la réception des œuvres de Bandettini au XIX^e siècle, cette dernière perdant graduellement sa popularité. L'émergence du romantisme contribue également à la dévalorisation de l'œuvre de Bandettini dans la seconde moitié XIX^e siècle. Crivelli, Tatiana, « Le memorie smarrite di Amarilli », dans *Versants*, vol. 46 (2003), p. 150.

²³⁹ « Vorrei piacere a chi amo e nessuno in Italia è amato da me più che voi non lo siete ». Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, Lucca, 29 Mai 1825, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 223).

²⁴⁰ « Ho lasciato lo strano e l'oscuro a quelli che più di me meritano di venir chiamati romantici ». Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, Lucca, 29 mai 1825, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 223). Sur l'utilisation de l'argument de la « régénération » dans une optique de construction des discours nationalistes italiens, voir notamment : Patriarca, Silvana, *Italian Vices. Nation and Character from the Risorgimento to the Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

²⁴¹ « riuscirete a meraviglia nel novo modo ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 15 juillet 1825, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (71)

constater que ce désaccord n'handicape aucunement leur relation. En effet, l'une comme l'autre continuent de requérir leurs conseils littéraires respectifs. Deux années plus tard, en 1827, date de publication de *l'Ipazia*, Bandettini confirme à Saluzzo avoir reçu l'œuvre qui « me plaît comme tout ce qui vient de vous me plaît, vous que j'aime et j'estime tant et sincèrement, malgré les préjugés inculqués par mon éducation et la vénération invétérée et presque religieuse que m'ont inspirée les écrivains et poètes classiques »²⁴². Elle engage également Saluzzo à ne pas prendre trop au sérieux les critiques qui ne manqueront pas d'affluer sur son œuvre et lui réitère son admiration, tout en cherchant à minimiser leur malentendu. Il est également à noter que Bandettini contribuera à la diffusion de cette œuvre, en faisant la promotion auprès d'amis communs et de libraires²⁴³. Une certaine « solidarité » de sexe/genre semble d'ailleurs, tout autant que l'amitié entretenue depuis plus de deux décennies entre les deux femmes, orienter l'aplanissement des tensions initiales entre Saluzzo et Bandettini, et qui n'ont pas altéré leur relation à moyen et long terme.

Il convient donc de conclure que l'adhésion ou non des auteures au romantisme n'handicape pas les relations déjà entretenues entre femmes de lettres, qu'il s'agisse de Saluzzo, de Bandettini, de Salm ou de ses correspondantes. Néanmoins, cette adhésion pourrait empêcher des relations de se former, ce qui est difficile à cerner dans les sources.

Remarquons finalement qu'à la même époque, la « révolution romantique » suscite un véritable tollé dans le milieu littéraire masculin, à tel point que les contemporains ont parlé d'une véritable « bataille » pour le cas français, une expression

²⁴² « A me piace come mi piace tutto ciò che mi viene da voi, che tanto amo e stimo sinceramente, malgrado i pregiudizi dell'educazione e l'inveterata venerazione quasi religiosa che m'inspirano tuttora i classici scrittori e poeti ». Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, [s.l.], 17 novembre 1827, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (58).

²⁴³ Voir notamment : Bandettini, Teresa, [s.l.], Saluzzo, Diodata, [s.l.], [s.j.] [décembre] 1830, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (32). Saluzzo, Diodata, Torino, Bandettini, Teresa, Lucca, 29 décembre 1830, *Biblioteca Statale di Lucca*, Carteggio Bandettini, Ms. 650 (c. 240). Bandettini, Teresa, Lucca, Saluzzo, Diodata, Torino, 16 janvier 1832, *Biblioteca Civica di Saluzzo*, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B31 (misc. 1) (47).

reprise par l'historiographie²⁴⁴. Nous ne constatons rien de tel chez les femmes auteures : si certaines se montrent favorables et d'autres critiques face à l'émergence du romantisme, elles semblent néanmoins trouver des terrains d'entente et leurs relations ne paraissent pas véritablement altérées. Même Genlis, pourtant virulente face aux protagonistes masculins de la « révolution romantique », épargne ce type de critiques à Delphine Gay (1804-1855) et à Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859), deux protagonistes du mouvement. Il serait tentant d'y voir l'expression d'une cohésion liée au sexe/genre, dans un contexte où les écrivaines françaises font face à un renouveau d'attaques autour de l'année 1830, ainsi que l'ont documenté Christine Planté et Martine Reid²⁴⁵. Mais si Genlis se montre malgré tout favorable aux nouvelles auteures, elle n'hésite toutefois pas à critiquer, à la même époque, celles de la seconde génération qu'elle a expressément connues, telle Staël, sur la base de leurs opinions politiques et religieuses. Est-ce à dire, comme elle l'a suggéré, que son âge la pousse à être plus indulgente, indulgence qui ne s'appliquerait toutefois qu'aux nouvelles écrivaines avec qui elle n'a pas eu maille à partir au cours de sa longue carrière littéraire?

Pour expliquer le peu de controverses entre femmes autour de la naissance du romantisme, on pourrait aussi avancer que le rôle des écrivaines (peut-être à l'exception de George Sand) dans les débats littéraires et esthétiques de la période, dans ce contexte de masculinisation de la littérature décrit par Planté et Reid, est peut-être plus limité que

²⁴⁴ En effet, l'expression « bataille d'Hernani » fait référence aux polémiques suscitées par le drame romantique *Hernani*, présenté par Victor Hugo (1802-1885) en 1830. La pièce représente un catalyseur des antagonismes entre les partisans du style classique et du romantique, qui s'affrontent dans le cadre de critiques littéraires comme sur les lieux de représentation d'Hernani, la pièce étant chahutée par les uns et vivement défendue par les autres. À ce sujet, voir notamment : Blewer, Evelyn, *La campagne d'Hernani*, Paris, Eurédit, 2002. Roman, Myriam et Agnès Spiquel, « Hernani : récits de bataille », communication présentée au groupe Victor Hugo (Université Paris VII), 16 décembre 2006. Disponible en ligne : <http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/06-12-16RomanSpiquel.htm> [page consultée le 22 janvier 2012]. En Italie, les tensions sont moins exacerbées, mais néanmoins bien présentes autour de la naissance du mouvement romantique. Voir notamment : Lyttleton, « Creating a National Past », op. cit.

²⁴⁵ Planté, *La petite soeur de Balzac*, pp. 47-64.

celui des hommes. Par conséquent, l'impact de ces débats sur les relations entre femmes auteures est moindre que dans le cas de leurs homologues masculins.

8. Conclusion du chapitre

Ce chapitre met en lumière la complexité des relations entre femmes auteures, relations qui peuvent être influencées, voire configurées, non seulement par leur appartenance de sexe/genre, mais également en fonction de différents marqueurs identitaires, propres à chacune des auteures, et qui ont une incidence sur la manière dont elles perçoivent leurs contemporaines. Tout en sachant qu'un même facteur peut à la fois diviser certaines écrivaines et rapprocher d'autres auteures, l'âge et les relations familiales semblent avoir une incidence plutôt faible sur les relations entre femmes de lettres. D'autres facteurs, tels que les opinions politiques et religieuses, et les relations avec les hommes et le milieu littéraire mixte, posent davantage problème et influencent considérablement la configuration des réseaux. Finalement, les générations littéraires, la classe socio-économique et le degré de célébrité ont certes une incidence sur les relations, mais ne représentent pas des facteurs handicapant réellement celles-ci.

Néanmoins, les différents marqueurs identitaires étudiés semblent avoir moins d'incidence sur les relations déjà consolidées entre femmes auteures, et être davantage perceptibles dans les relations qui en sont à leur balbutiement. De plus, il apparaît que les femmes de lettres ont plutôt des relations suivies avec d'autres écrivaines qui leur ressemblent, et/ou avec lesquelles un contact favorable peut être source de bienfaits quant à leur propre carrière. À l'inverse, lorsque la relation est perçue comme nuisible, en fonction de contextes politiques (ex. : Staël et Burney) comme culturels (ex. : refus de Salm de collaborer à *l'Athénée des Dames*) précis, les relations s'effritent.

Notre recherche permet donc de confirmer l'analyse de Colwill sur l'imbrication de différents marqueurs identitaires dans la configuration de la correspondance féminine de Salm, et ce, à partir de l'étude de onze femmes de lettres supplémentaires. Par ailleurs, dans certains cas, par exemple entre Félicité de Genlis et Suzanne Necker, les marqueurs s'additionnent les uns aux autres, ce qui rend difficile de déterminer si ce sont les opinions religieuses (catholicisme vs protestantisme), les relations avec les hommes (philosophes et amis) ou les relations familiales (Necker étant épouse et mère de

libéraux) qui ont représenté l'élément le plus significatif dans l'évolution de leur inimitié. Néanmoins, l'incidence marquée des opinions politiques et religieuses, suivie de près par les relations entretenues avec les hommes de lettres, témoigne encore une fois de l'importance de ces enjeux, en Italie, mais encore davantage en France, la période à l'étude étant caractérisée par une polarisation idéologique importante. Les femmes ne font donc pas exception à cet égard, même si elles mentionnent souvent se respecter en tant que femmes et auteures, malgré des divergences majeures.

À ce sujet, nous avons constaté que les Italiennes sont beaucoup moins loquaces que les Françaises, ces dernières se révélant moins hésitantes à exposer les raisons de leurs mécontentements avec telle ou telle auteure. Ce constat en dit long sur le milieu littéraire français, comparativement au milieu italien. Une véritable culture de controverses littéraires et d'« esprit de parti », par ailleurs dénoncée par la quasi-totalité des Françaises sélectionnées (Staël, Genlis, Gay, Salm, Beaufort²⁴⁶) semble faire rage en France depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, alors que l'Italie a été, en comparaison, davantage épargnée par l'exposition de controverses dans les journaux et autres ouvrages publiés²⁴⁷. Cette culture de l'esprit de parti et des controverses, même si elle suscite des

²⁴⁶ Pour Staël, voir notamment le chapitre VII, intitulé « De l'esprit de parti » dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796, pp. 200-230. Pour Genlis, voir ce chapitre, p. 419. Pour Salm, voir notamment : Pipelet, Constance, « Épître sur les dissensions des gens de lettres », *Œuvres complètes*, op. cit., [1798], vol. 1, pp. 23-35. Pour Gay, voir notamment : [Gay, Sophie], « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778 (extraits analysés au chapitre 2, p. 149, et au chapitre 4, p. 248). Pour Beaufort, voir : Beaufort, Anne-Marie, « Épître au citoyen Lormian, sur ses trois mots », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1801, p. 75 (œuvre discutée au chapitre 4, p. 248).

²⁴⁷ Grew, « Finding Social Capital », op. cit., p. 76. Sur le développement des cultures de controverse littéraire en France, voir notamment : Chartier, Pierre, *Théorie du persiflage*, Paris, PUF, 2005. Bourguinat, Élisabeth, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1998. Lilti, Antoine, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », dans *Mil neuf cent*, vol. 25, no. 1 (2007), pp. 13-28. Waquet, Françoise, « La longue vie de la dispute : contribution à l'histoire d'un genre universitaire », dans Marc Fumaroli, Christian Mouchel et Colette Nativel, dir., *République des lettres, république des arts : mélanges offerts à Marc Fumaroli, de l'Académie française*, Genève, Droz, 2008, pp. 135-148. Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 116. Les intellectuels italiens, moins

critiques de la part des écrivaines étudiées, n'est certainement pas sans affecter les relations entre les femmes de lettres en France, alors que les Italiennes ne sentent pas particulièrement le besoin d'exposer à la face du public leurs inimitiés avec d'autres femmes, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 4. Si les correspondances nous donnent davantage d'indications sur certaines perceptions négatives entretenues entre Italiennes, les Françaises sentent, quant à elles, non seulement le besoin de discuter de leurs inimitiés avec d'autres écrivaines dans les missives, mais également dans des documents publiés, nourrissant ainsi ces mêmes controverses. Nous avons pourtant constaté au chapitre 4 que toutes, Françaises comme Italiennes, dénonçaient la culture de la rivalité entre femmes de lettres et promouvaient un idéal de collaboration. Chose certaine, la configuration des réseaux dans le milieu littéraire mixte rattrape malgré tout les femmes auteures. La construction de la communauté des femmes auteures ne saurait ainsi se concevoir en vase clos et doit prendre en compte différents marqueurs identitaires ayant une incidence sur la vie et l'œuvre des femmes auteures, comme sur leurs relations avec leurs contemporaines²⁴⁸.

Ce dernier constat amène également à réfléchir aux différences, si tant est qu'elles existent, entre la sociabilité avec les hommes et avec les femmes. Puisque les correspondances et contributions masculines sont généralement mieux conservées que celles des femmes auteures, et ce, dû à l'inclusion considérablement plus massive et précoce de ces derniers dans les canons littéraires, il apparaît en effet que les hommes exposent davantage leurs inimitiés que les femmes dans le milieu littéraire. C'est, du moins, ce que laisse croire l'abondante historiographie s'étant intéressée à ces questions

enclins selon Raymond Grew, aux querelles publiques pendant la période à l'étude, font néanmoins face à d'importantes polémiques. À ce sujet, voir notamment : Blasone, « Il Settecento critico in Italia », op. cit. Grew, « Finding Social Capital », op. cit., pp. 76 et 81-82. Sur la promotion de l'amitié dans le milieu littéraire en Italie, voir : Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. anno XXVI, no. fascicolo III (settembre-dicembre 2001), p. 332.

²⁴⁸ Il est finalement à noter que d'autres facteurs d'ordre non identitaires influencent également la perception que les femmes ont les unes des autres, qu'il s'agisse de leurs personnalités respectives (ce qui transparaît dans le cas de Staël), de leurs degrés de modestie, de sensibilité, etc.

et mise en relief tout au long de ce chapitre. En contrepartie, puisque les relations entre femmes et l'incidence de leurs identités multiples sur la configuration de leurs réseaux féminins ont été considérablement moins étudiées, il apparaît donc que ces dernières sont, particulièrement en Italie, moins enclines à s'entredéchirer sur la place publique. Nonobstant les stades d'évolution différenciés de l'historiographie sur les relations entre hommes, entre femmes et hommes, et entre femmes dans le milieu littéraire, il semble néanmoins qu'une certaine cohésion, certes fragile et variable, du groupe des femmes auteures soit, en partie, responsable de la réserve qu'elles ont à exposer leurs inimitiés avec d'autres femmes.

En effet, les femmes de lettres qui sont en opposition les unes les autres cherchent fréquemment à user de ménagements, en émettant fréquemment une distinction entre la personne (opinions et relations), l'auteure (aspects littéraires) et la femme de lettres (appartenance de sexe/genre liée à l'autorat). Ainsi, si les opinions d'une auteure sont parfois conspuées, cette dernière est néanmoins, dans la plupart des cas, respectée en tant que femme s'inscrivant dans le milieu littéraire, et posée comme un exemple de réussite. Cela implique que, même si certaines contemporaines entretiennent des perceptions négatives les unes des autres, la construction de la communauté des femmes auteures ne soit toutefois pas complètement remise en question par le morcellement identitaire qui influence la configuration de leurs relations.

Conclusion

À une époque marquée par la présence significative des femmes de l'élite dans la République des lettres et ses réseaux de sociabilité, par le développement du marché de l'imprimé, par une visibilité importante des auteures comme par la résistance perpétuelle du milieu littéraire à leur endroit – particulièrement à partir de la Révolution française –, les réseaux et relations entre femmes de lettres sont solides, étendus et traversent, dans une certaine mesure, les frontières. Les auteures sont parfaitement au courant des accomplissements de celles qui les ont précédées, comme de ceux de leurs contemporaines, et y font fréquemment référence dans leurs écrits. Elles développent également des contacts directs avec leurs collègues, relations qui se caractérisent par leur ampleur numérique (les douze auteures à l'étude entretiennent des correspondances avec 124 autres collègues, en plus de faire fréquemment référence à ces dernières dans leurs écrits), comme par leur signification. En effet, les écrivaines reconnaissent en maintes occasions l'importance de la communauté des femmes auteures, et des alliances virtuelles ou réelles qui peuvent en découler, dans une perspective de légitimation de l'activité littéraire féminine.

Au cœur d'un contexte national et international explosif en Europe, la Révolution française signe une réactivation des critiques culturelles et politiques de la participation des femmes à la vie publique. Cette véritable crise de l'autorat féminin, détaillée dans le chapitre 2, amène les écrivaines à prendre conscience – avec encore plus d'acuité – de l'importance de la collectivité des femmes auteures, dans l'objectif de faire valoir leurs intérêts collectifs, soit la défense de l'activité littéraire féminine. C'est dans ce contexte qu'elles promeuvent un certain « consensus » au sein de la communauté des auteures, afin de constituer un front commun face aux attaques.

Les douze femmes de lettres à l'étude développent alors des stratégies communes : elles utilisent des généalogies littéraires, remettent en question le discours de l'exceptionnalité, déconstruisent les « rivalités » soi-disant inhérentes aux relations entre femmes auteures. Ces stratégies peuvent être entreprises individuellement, sans

concertation avec d'autres auteures, mais elles visent néanmoins une certaine action collective : miser sur la communauté des femmes auteures afin de défendre l'activité littéraire féminine dans son ensemble, et ainsi légitimer sa propre activité littéraire. Si l'importance de la communauté est visible de façon plus abstraite aux chapitres 2 (généalogies) et 3 (remise en cause de l'exceptionnalité), le chapitre 4 (gestion de conflits) démontre que les femmes sont conscientes du défi de la « solidarité », un élément clé de l'action collective.

Nonobstant, plusieurs facteurs minent celle-ci, les relations entre femmes de lettres étant traversées par des hiérarchies et divisions importantes, certaines étant caractéristiques de l'époque. Dans le contexte du développement du marché du livre, comme d'une amorce de « professionnalisation » des auteures (abordée dans le chapitre 3), certaines sont mieux établies que d'autres dans le milieu littéraire, plus célèbres, mieux outillées, et développent des relations avec des hommes, qui influencent la configuration de leurs contacts féminins. Dans un cadre de tensions nationales et internationales exacerbées, les femmes éprouvent parfois de la difficulté à arrimer leurs opinions politiques et religieuses à celles de leurs compatriotes (chapitre 6), de même qu'à celles des femmes auteures à l'extérieur des frontières, notamment dans un contexte de domination culturelle et politique de la France sur l'Italie (chapitre 5); le tout sans compter sur les facteurs d'ordre social (âge, famille, classe socio-économique), sur les désaccords littéraires (générations littéraires, visions opposées de la littérature, débats stylistiques, etc.), plutôt atemporels, qui ont également une incidence sur la configuration des réseaux (chapitres 4 et 6).

Dans cette perspective, les écrivaines mettent de l'avant des stratégies qui ne sont pas nécessairement concertées, mais qui demeurent néanmoins communes et simultanées. Ces stratégies similaires de légitimation de l'autorat féminin se rapprochent de l'action collective orchestrée – dans un contexte où les femmes de lettres entretiennent de nombreux contacts entre elles – sans en être véritablement. Qui plus est, le combat de défense de l'autorat féminin est parfois compromis par la difficulté d'arrimer les intérêts individuels des auteures (promotion de leur propre carrière) comme

les intérêts collectifs de la communauté (légitimer l'activité littéraire féminine dans son ensemble).

Les dynamiques politiques et culturelles plus globales, de même que les divisions qui en résultent, rattrapent donc les femmes de lettres alors même que ces dernières tentent de se regrouper sur la base de leur sexe/genre et de leur situation commune d'auteures. Divisées par leurs opinions politiques en des temps aussi troubles, par les relations qu'elles entretiennent dans le milieu culturel mixte et par leur propre position d'auteures quasi professionnelles – qui peut parfois les porter à exclure des écrivaines jugées plus dilettantes de cette communauté –, les douze femmes de lettres à l'étude peuvent aussi se regrouper en fonction d'opinions et d'objectifs similaires. En effet, elles ont plus souvent tendance à nouer des contacts solides avec celles qui leur ressemblent, ce qui n'implique toutefois pas qu'elles ne puissent développer de liens avec des écrivaines avec lesquelles elles ont moins en commun.

Il semble significatif que les femmes de lettres cherchent à minimiser le plus possible leurs dissensions, qu'elles soient d'ordre littéraire, politique, culturel, aux yeux du public, et à projeter une image d'unité. Par ailleurs, ces dernières cherchent fréquemment à faire la différence entre l'auteure et la femme lorsque des identités et/ou conflits les opposent (qu'ils soient d'ordre politique, littéraire, familial, générationnel, de classe socio-économique, d'âge ou de célébrité), de même qu'entre les écrits et la personne. Les relations et les perceptions qu'entretiennent les auteures influencent certes la manière dont elles se positionnent face à d'autres écrivaines, soit en appui, soit en souhaitant se démarquer de celles-ci. On assiste donc à une tension constante entre le véritable besoin qu'elles ont les unes des autres, afin de légitimer collectivement leur activité littéraire, et la nécessité individuelle de tirer leur propre épingle du jeu, en promouvant leur propre activité littéraire.

C'est donc dire que les femmes auteures françaises et italiennes de la période 1770-1840 sont en processus de construction de stratégies véritablement collectives, dans une période marquée par des développements politiques et culturels majeurs, par l'augmentation du nombre de femmes auteures en France, comme par la persistance des attaques à leur endroit. Si les années 1770-1789 marquent une participation importante

aux *querelles des femmes*, au sein desquelles les écrivaines valorisent les accomplissements de leurs collègues et font valoir l'importance de légitimer l'activité littéraire féminine, c'est toutefois la Révolution française et ses suites qui représentent un évènement pivot dans les relations entre auteures, ces dernières étant néanmoins bien amorcées et soutenues avant 1789. La Révolution, et les attaques livrées à l'endroit des femmes, d'une part, et des auteures, d'autre part, particulièrement en France, poussent ces dernières à se regrouper de manière plus soutenue, de même qu'à faire front commun, dans un contexte de véritable crise, au sein duquel les écrivaines apparaissent plus soudées que jamais. C'est lorsqu'elles se sentent attaquées comme groupe que les auteures semblent les plus promptes à prendre la défense les unes des autres, à mettre de l'avant les liens forts qui les unissent, et à subvertir les discours dominants et réducteurs à leur endroit.

Cela dit, hors contexte de crise, les relations entre femmes de lettres se poursuivent, mais ces dernières demeurent plus prudentes et stratégiques dans leurs choix d'alliances, et font parfois passer leurs intérêts individuels, leur carrière, leurs relations personnelles, leurs identités de Française, d'Italienne, leurs opinions politiques, avant leurs relations avec d'autres femmes de lettres. Même si la Restauration représente une période plus « tranquille » des relations entre auteures et des prises de position qui y sont associées, on note néanmoins une importante cohésion entre compatriotes (surtout pour les Italiennes). Une radicalisation progressive des femmes auteures au long de la période à l'étude est également remarquée, certaines devenant de plus en plus affirmées dans leur volonté de défendre l'autorité féminine¹. C'est au sein de la décennie 1830 que

¹ Le fait que certaines auteures à l'étude aient pu changer d'idée et se radicaliser au cours de leur carrière témoigne par ailleurs de cette évolution. Ainsi que le souligne Mary Trouille, Staël, dans sa première publication (1778), se montre très enthousiaste quant aux écrits de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) sur les femmes, ne questionnant pour ainsi dire pas leur caractère réducteur et normatif. Néanmoins, en 1814 (à 48 ans), cette dernière se montre beaucoup plus affirmée face à Rousseau, critiquant ses vues limitées, argumentant désormais en faveur d'une meilleure éducation des femmes et se positionnant en faveur de la « culture des lettres » pour ces dernières. En 1814, Staël s'adresse par ailleurs aux femmes en utilisant le « nous », alors qu'en 1778, elle utilisait le « nous » pour faire référence aux gens de lettres dans leur ensemble. Trouille note une radicalisation similaire chez Félicité de Genlis au fil des décennies : « À la fin de leurs carrières, chacune avait enfin résolu cette tension qui est au cœur même de leur vie

les auteures semblent se ressouder et redonner à la promotion de l'activité littéraire féminine une place d'autant plus centrale au sein de leurs réseaux, dans le contexte de l'accélération du nationalisme italien, de l'émergence du mouvement féministe saint-simonien en France, et de la réactivation des critiques contre les femmes et les auteures². Ces critiques de l'autorité féminine se font beaucoup moins vives sur la péninsule à la même époque. En effet, c'est l'ère post-unification qui signe la naissance du mouvement féministe italien dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une période également marquée par la réactivation des critiques à l'endroit des écrivaines³. L'imbrication du culturel et

comme femme et écrivaine. Après avoir apprécié les triomphes publics et les satisfactions personnelles d'une carrière faite de succès, chacune ose enfin remettre en question les images négatives des femmes présentées par Rousseau et d'autres critiques masculins ». « At the end of their careers, each had at last come to terms with the tension that lay at the very core of her life as a woman and writer. Having enjoyed the public triumphs and personal satisfactions of a successful literary career, each finally dared to challenge the negative view of women writers voices by Rousseau and other male critics ». Trouille, Mary Seidman, « Eighteenth-Century Amazons of the Pen », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, p. 365. Trouille, Mary Seidman, « A Bold New Vision of Woman : Staël and Wolstonecraft Respond to Rousseau », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 292 (1991), pp. 293-336. Voir également : Ahmend-Söchting, Anne, « Les trois Sophie. Comment Madame de Staël dépeint la condition des femmes », dans *Cahiers staëliens*, vol. 49 (1998), pp. 7-32.

² Ainsi que le souligne Christine Planté, les années 1830 représentent un « temps d'une mise en cause des valeurs provoquée par les bouleversements politiques et sociaux des cinquante années précédentes, où apparaissent à la fois de grandes figures de femmes écrivains, comme George Sand, et l'ébauche d'un premier mouvement collectif d'émancipation ». Planté, Christine, *La petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989, p. 17. Sur la « crise » des années 1830, voir également : Reid, Martine, « La couleur d'un bas », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 21-32. Morgan, Cheryl A., « Unfashionable Feminism? Designing Women Writers in the Journal des Femmes (1832-1836) », dans Dean De La Motte et Jeannene M. Pszyblyski, dirs., *Making the News : Modernity and the Mass Press in Nineteenth-Century France*, Boston, University of Massachusetts Press, 1999, pp. 207-232.

³ Vignuzzi, Maria Cecilia, « Towards a New Professionalism : Women and Revues d'Opinion in Italy and France at the Turn of the 19th Century », dans Berteke Waaldijk, dir., *Professions and Social Identities. New European Historical Research on Work, Gender and Society*, Pisa, Plus, 2006, pp. 153-170. Re, Lucia, « Passion and Sexual Difference : The Risorgimento and the Gendering of Writing in Nineteenth-Century Italian Culture », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making*

du politique, dans le développement des stratégies collectives des auteures, apparaît tout à fait centrale.

Cette thèse a contribué non seulement à documenter les relations de douze écrivaines avec plus d'une centaine d'autres femmes auteures, mais également à mettre en lumière, par la force des choses, la vie et l'œuvre de certaines femmes auteures davantage négligées par l'historiographie – telles qu'Anne-Marie de Beaufort ou Fortunata Sulgher – de même que les relations individuelles entretenues par chacune des auteures sélectionnées. Le fait de nous être attardées à des thématiques discutées par au moins dix des douze auteures à l'étude a également permis de dégager un portrait global des relations entretenues entre les femmes de lettres, un champ d'étude qui se caractérise par son extrême complexité⁴. En livrant une étude globale et transnationale sur les relations entre femmes de lettres de la période 1770-1840, nous avons illustré à la fois le contenu de leurs échanges, leurs *leitmotifs*, de même que dégagé la signification historique de ceux-ci, dans un contexte politique comme culturel particulièrement chargé. La Révolution française est caractérisée par la remise en question de l'autorité d'un seul (le roi), au profit de la participation – en théorie – de tous⁵. C'est dans ce contexte que les femmes, tout comme les hommes, se mobilisent et réclament les droits politiques. Certaines historiennes ont même affirmé que c'est l'exclusion des femmes des droits politiques qui a favorisé leur prise de conscience d'appartenir à un groupe opprimé⁶. Si

and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento, Oxford, Berg, 2001, pp. 155-202. Pieroni Bortolotti, Francesca, *Alle origini del movimento femminile in Italia, 1848-1892*, Torino, Einaudi, 1963.

⁴ Notons toutefois que des recherches plus approfondies seraient nécessaires afin de mieux cerner le rôle des hommes dans les relations entretenues entre femmes auteures, rôle que nous n'avons que partiellement esquissé dans le cadre de cette thèse.

⁵ Sur la nature patriarcale des monarchies d'Ancien Régime et la brèche qu'ouvre la Révolution aux mouvements sociaux, voir notamment : Hunt, Lynn, *Le roman familial de la Révolution française*, trad. Jean-François Sené, Paris, Albin Michel, 1995 [1993]. Kaplow, Jeffry, *The Names of Kings*, New York, Basic Books, 1972. Rose, R. B., « Symbols, Citizens or Sisterhood : Women and the Popular Movement in the French Revolution. The Beginning of a Tradition », dans *Australian Journal of Politics and History*, vol. 40, no. 3 (1994), p. 304.

⁶ Delap, Lucy, « The 'Woman Question' and the Origins of Feminism », dans Gareth Stedman Jones et Gregory Claeys, dirs., *The Cambridge History of Nineteenth-Century Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 320. Fraisse,

cette prise de conscience a déjà été illustrée à titre individuel pour la période à l'étude, une question historiographique d'importance, à savoir si celle-ci a amené des femmes à s'unir – ou non – afin de faire front commun face aux attaques, demeurerait ouverte.

Cette thèse a permis de vérifier certains postulats de l'historiographie en pleine émergence sur les réseaux d'écrivaines (qui s'était néanmoins davantage concentrée sur des études de cas) en confirmant que les relations entre femmes de lettres sont présentes, bien développées et visibles dans une pléiade de sources. Les manifestations de ces liens entre auteures sont variées, qu'il s'agisse des contacts directs ou indirects. L'analyse des correspondances et des ouvrages publiés nous a permis d'aborder à la fois la dimension « publique » liée à l'autorat féminin, comme l'intimité plus importante de mise dans les correspondances, qui offrent un autre visage de certaines auteures et de leurs positionnements. Il y a néanmoins des nuances et des distinctions à faire dans ce portrait global. Si les compatriotes se réfèrent fréquemment, et sont en contact les unes avec les autres, voire développent des amitiés, la relative faiblesse des contacts directs entre écrivaines à l'international, propre aux Françaises et Italiennes étudiées, est à souligner. Cette réalité s'explique par le contexte politique, mais également par la hiérarchie culturelle entre les deux espaces nationaux, qui pourrait se répercuter sur les échanges féminins.

Des différences « nationales » existent également. Si les stratégies des auteures sont les mêmes, leur application peut néanmoins être différenciée en fonction des différents contextes politiques et culturels. Tout d'abord, les Italiennes se dévoilent davantage dans leurs correspondances que dans les ouvrages publiés, à l'exception des journalistes Elisabetta Caminer et de Carolina Lattanzi (pour lesquelles nous n'avons répertorié qu'un nombre infime de missives). Par ailleurs, l'augmentation du nombre des femmes auteures, démontrée en France, n'est pas encore confirmée par l'historiographie italienne. Elle est certes soupçonnée, mais la professionnalisation plus tardive des

Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989], p. 24. Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 1, pp. 286-287.

écrivain-e-s de la péninsule⁷ pourrait toutefois remettre en question cette impression. Cette augmentation du nombre d'auteurs a alimenté le débat, déjà en cours, sur l'autorat féminin en France. Nous l'avons vu, les Françaises font face, en première ligne, à d'importantes critiques d'ordre politique et culturel, dans lesquelles la légitimité de l'activité littéraire féminine est remise en question. En contrepartie, l'augmentation fait à la fois la « preuve par le nombre » des capacités féminines, et consolide la distance entre auteures novices et auteures « sérieuses », voire professionnelles.

D'autres facteurs peuvent également entrer en jeu. Notamment, la culture de controverses littéraires est moins développée en Italie qu'en France, ce qui fait que les dissensions entre Italiennes apparaissent moins importantes, ou du moins, ne sont pas révélées au grand jour⁸. Finalement, la Révolution française donne lieu à de violentes confrontations politiques à l'intérieur du pays, culminant par la Terreur et la guerre civile nationale, une expérience qui se déroule bien différemment dans la péninsule. En effet, l'Italie connaît sa « Révolution », le *Triennio*, dans un contexte de domination étrangère, une situation qui favorise l'unité entre compatriotes et qui est identifiée comme un facteur déterminant dans le processus d'unification qui occupe la quasi-totalité du XIX^e siècle⁹.

⁷ Vignuzzi, « Towards a New Professionalism », op. cit.

⁸ À ce sujet, voir le chapitre 4, p. 234 et le chapitre 6, p. 459.

⁹ Selon Gigliola De Donato, la dynamique de collaboration nationale et de collaboration entre les sexes – dans le contexte d'une Italie dominée et en construction – mise de l'avant par les intellectuels libéraux du premier XIX^e siècle, semble favoriser une certaine modération dans les discours des Italiens sur les femmes, alors que la France se déchire à ce sujet. Néanmoins, les intellectuelles ne sont pas épargnées par les critiques. Selon De Donato, la culture de modération et compromis qui se dessine en Italie au début du XIX^e siècle est aussi attribuable à la crainte suscitée par l'émergence du mouvement féministe saint-simonien en France pendant la décennie 1830, qui ravive les discussions politiques et littéraires sur les femmes, ainsi que l'ont documenté Christine Planté et Martine Reid. De plus, les travaux de Maria Cecilia Vignuzzi et Lucia Re tendent à faire valoir que les débats virulents sur les femmes auteures se sont déroulés dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour l'Italie, et plus spécifiquement après l'unification. Ceux-ci s'orchestrent maintenant dans un contexte d'organisation de la « nouvelle » société italienne régénérée, qui se doit de définir le rôle qu'y tiendront les femmes. La professionnalisation accélérée des femmes auteures en Italie, à la même époque, alors qu'elle semble s'être déroulée plus précocement en France, ne semble pas non plus étrangère à cette réactivation des débats sur l'activité littéraire féminine en

Chose certaine : l'ouverture de nouvelles possibilités pour les femmes d'investir la sphère culturelle aux XVIII^e et XIX^e siècles est constamment remise en question, mais avec une intensité variable. C'est notamment cette contestation qui pousse les écrivaines à citer les accomplissements de leurs contemporaines et à entrer en contact les unes avec les autres. Les relations entre écrivaines sont généralement riches, témoignent de pratiques diverses (mentorat littéraire, amitié, conseils, encouragements, alliances, etc.) qui peuvent s'avérer fort utiles dans le développement de leurs carrières. Les relations peuvent également s'avérer difficiles, étant traversées par des hiérarchies et identités parfois contradictoires, tout comme être facilitées par les circonstances, notamment lorsque les femmes auteures subissent des attaques renouvelées en tant que groupe, comme c'est le cas sous la Révolution et l'Empire.

Par ailleurs, le fait que les auteures se soudent autant en contexte de crise nous amène à avancer que la Révolution française et le début du XIX^e siècle, contrairement à ce que le laissent croire les travaux de Joan Landes et Carole Pateman, ne peuvent donc être perçus comme une période fondamentalement mauvaise pour les femmes. Nous sommes de l'avis de Carla Hesse, Geneviève Fraisse, Elizabeth Colwill, Lynn Hunt, Bernard Jolibert et Doris Kadish, qui font valoir que si la Révolution a marqué une étape de réactivation de critiques contre les femmes (et contre les auteures), elle a néanmoins fourni aux femmes des leviers (les femmes se positionnant comme citoyennes), un langage (celui de l'égalité) et des moyens, certes éphémères, de

Italie. Par ailleurs, selon Giuliana Morandini, les auteures de la péninsule s'inscrivent de manière accrue sur la scène littéraire entre 1860 et 1880, malgré un climat répressif qui se développe justement en opposition à leur présence, une dialectique qui s'est également avérée pour le cas français à partir de la Révolution, puis dans la décennie 1830. Voir, dans l'ordre : De Donato, Gigliola, « Donna e società nella cultura moderata del primo Ottocento », dans Gigliola De Donato, *et al.*, dir., *La parabola della donna nella letteratura italiana dell'Ottocento*, Bari, Adriatica, 1983, pp. 11-96. Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., p. 17. Reid, *Des femmes en littérature*, op. cit. Vignuzzi, « Towards a New Professionalism », op. cit. Re, « Passion and Sexual Difference », op. cit. Morandini, Giuliana, *La voce che è in lei. Antologia della narrativa femminile italiana tra '800 e '900*, Milano, Bompiani, 1997 [1980], p. 8.

mobilisation (clubs, journaux, etc.), qui s'avéreront cruciaux pour la suite des choses, et notamment dans l'émergence du mouvement féministe à partir de la décennie 1830¹⁰.

Les féministes du XIX^e reconnaîtront d'ailleurs cet héritage à la fois positif et négatif de la Révolution¹¹. Dena Goodman souligne dans son plus récent ouvrage que les pratiques d'écriture et l'outillage intellectuel, acquis par les femmes de l'élite au XVIII^e siècle, survivent à la Révolution et revêtent une importance centrale dans le processus de politisation de l'écriture féminine au XIX^e siècle¹². La Révolution représente ainsi, pour les femmes, un verre « à moitié plein » plutôt qu'à « moitié-vide », pour reprendre l'expression de Lynn Hunt¹³.

C'est donc dire que nous assistons, pendant la période 1770-1840, à une permanence des tensions entre les stratégies individuelles d'affirmation des auteures, et les stratégies communes, vouées à la légitimation de l'activité littéraire féminine dans

¹⁰ Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001. Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit., tout le livre et en particulier p. 24. Fraisse, « Préface », dans *Opinions de femmes : de la veille au lendemain de la Révolution française*, Paris, Côté-femmes, 1989, p. 19. Fraisse, *La raison des femmes*, Paris, Plon, 1992, p. 61. Hunt, *Le roman familial de la Révolution française*, op. cit. Hunt, Lynn, « Introduction : Women and Revolutionary Citizenship : Enlightenment Legacies? », dans Sarah Knott et Barbara Taylor, dirs., *Women, Gender, and Enlightenment*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 565-569. Colwill, Elizabeth, « Women's Empire and the Sovereignty of Man in *La Décade Philosophique*, 1794-1807 », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 29, no. 3 (1996), pp. 265-289. Jolibert, Bernard, « Introduction », *Sylvain Maréchal, Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes : 1801*, Paris, Harmattan, 2007, pp. 70-72. Kadish, Doris Y., *Politicizing Gender : Narrative Strategies in the Aftermath of the French Revolution*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1991.

¹¹ Ainsi que le souligne Fraisse, l'activiste et auteure socialiste et féministe Flora Tristan en appellera pendant la décennie 1830 à un « 1789 des femmes », preuve s'il en est, de la perception d'une révolution fondatrice, mais inachevée, par les féministes et auteures du XIX^e siècle. Fraisse, *La raison des femmes*, op. cit., p. 102. Sur la postérité de 1789 chez les féministes et écrivaines du XIX^e siècle, voir également : Yalom, Marilyn, *Blood Sisters. The French Revolution in Women's Memory*, New York, Basic Books, 1993. Offen, Karen, « Women's Memory, Women's History, Women's Political Action : The French Revolution in Retrospect, 1789-1889-1989 », dans *Journal of Women's History*, vol. 1, no. 3 (1990), pp. 211-230. Scott, Joan W., dir., *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1996.

¹² Goodman, Dena, *Becoming a Woman in the Age of Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 2009, pp. 332-333.

¹³ Hunt, « Introduction : Women and Revolutionary Citizenship », op. cit., p. 567.

son ensemble. C'est aussi dans ce contexte que les auteures développent des réflexions autour de l'enjeu et de l'utilité de la communauté des auteures, de la « solidarité » et du développement de stratégies communes à l'intérieur de celle-ci. En contrepartie, les relations entre auteures ne relèvent pas encore du féminisme¹⁴, ce qui apparaît clair en examinant de plus près deux enjeux caractéristiques des réseaux noués dans le cadre du mouvement féministe : la solidarité et la mobilisation.

Le langage de la solidarité, c'est-à-dire de la promotion de la lutte collective, est affirmé au sein des mouvements sociaux – dont le féminisme – à partir des années 1830¹⁵. Il contribue à la fortification et à la consolidation des liens noués entre les femmes. En témoigne notamment cette citation de l'écrivaine et militante féministe Jenny d'Héricourt (1809-1875) :

Vous me considérez comme une exception [...], je me sens liée d'une trop intime solidarité avec mon sexe pour être jamais contente de m'en voir abstraire par un procédé illogique. Je suis femme, je m'en honore; je me réjouis que l'on fasse quelque cas de moi, non pour moi-même, qu'on l'entende bien, mais parce que cela contribue à modifier l'opinion des hommes à l'égard de mon sexe¹⁶.

Constance de Salm elle-même, qui voit la naissance du mouvement féministe saint-simonien sans y participer activement¹⁷, fournit un témoignage de première main sur le développement du discours de la solidarité. Dans sa correspondance avec l'une

¹⁴ Voir le chapitre 1, p. 50 pour la définition du concept dans le cadre de cette thèse.

¹⁵ Selon l'historienne du féminisme Gerda Lerner, l'idée de « sororité » n'émerge vraiment qu'au XIX^e siècle. Les féministes devaient d'abord se défaire de l'idée de maternité, qui guidait leurs rapports sociaux, surtout autour des discours ambiants sur leur « nature » féminine. Cette distanciation, selon Lerner, a été favorisée par l'émergence du mouvement socialiste, qui contrecarre l'idéal bourgeois de la famille à partir de 1830. Lerner, Gerda, *The Creation of Feminist Consciousness. From the Middle Ages to Eighteen-Seventy*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 137. Sur le développement et le rayonnement de l'idée de solidarité/sororité dans le mouvement féministe, particulièrement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, voir notamment : Rendall, Jane, *The Origins of Modern Feminism : Women in Britain, France and the United States (1780-1860)*, London, MacMillan Publishers, 1985, p. 317.

¹⁶ D'Héricourt, Jenny, *La femme affranchie, réponse à MM. Michelet, Proudhon, É. de Girardin, Legouvé, Comte et autres novateurs modernes*, Bruxelles, Lacroix, 1860, pp. 133 et 153. Citée par : Planté, *La petite soeur de Balzac*, op. cit., pp. 281-282.

¹⁷ Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), p. 46.

des militantes du mouvement, l'écrivaine Louise Dauriat (? - après 1846)¹⁸, elle remercie cette dernière de l'envoi de son *Opinion sur la gymnastique amorosienne* (1834), ouvrage dans lequel Dauriat argumente en faveur de la pratique sportive pour les femmes et pour la déségrégation des sexes dans cet exercice¹⁹. Cette missive fait ressortir la perception de Salm sur l'évolution des relations entre femmes comme entre auteures, au sein d'une longue période :

Je vous remercie, Madame, de m'avoir envoyé votre [...] ouvrage [...] rempli de détails intéressants, et il est également bien pensé et bien écrit. Vous y soutenez aussi, fort habilement la cause des femmes que j'ai défendue pendant plus de quarante ans²⁰, et avec un courage dont je ne doute pas que vous n'avez besoin dans plus d'une occasion; mais j'étais alors seule *contre tous*, et vous serez aujourd'hui puissamment secondée par le grand nombre de femmes qui acquièrent déjà une célébrité devant laquelle il faudra bien que les vieux préjugés disparaissent²¹.

C'est donc dire que pour Constance de Salm, la cause des femmes, quarante ans plus tard, a toujours besoin d'être défendue, les « vieux préjugés » n'étant pas encore disparus; néanmoins, de plus en plus de femmes sont à même d'appuyer les idées et les actions de Louise Dauriat, alors que Salm s'estimait en 1797 « seule contre tous »²². Ainsi, la décennie 1830 apparaît à Constance de Salm comme étant plus favorable aux femmes, notamment en regard de la solidarité qui la caractérise, bien qu'il transparaisse dans son témoignage que d'autres avancées soient encore à réaliser²³.

¹⁸ Voir Annexe 1 : Correspondances entre auteures, p. 552.

¹⁹ Dauriat, Louise, *Mon opinion sur la gymnastique amorosienne, adressée aux pères et mères de famille, aux instituteurs et institutrices*, Paris, Aux deux gymnases, 1834. Sur la contribution de Dauriat au débat sur l'éducation sportive des femmes, voir : Arnal, Thierry, *La révolution des mouvements : gymnastique, morale et démocratie au temps d'Amoros, 1818-1838*, Paris, L'Harmattan, 2009.

²⁰ Salm fait ici référence à son *Épître aux femmes*, parue en 1797.

²¹ Pipelet Salm, Constance, Paris, Dauriat, Louise, [s.l.], 7 mars 1834, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. (bleu) 17.

²² Le chapitre 2 a néanmoins démontré qu'il n'en était rien. En effet, plusieurs autres écrivaines que Salm sont intervenues dans le débat. Le fait que les stratégies de légitimation de l'autorité féminine aient alors été communes, simultanées, mais non orchestrées, semble toutefois alimenter sa perception d'avoir été seule au front.

²³ Ainsi que le mentionne très justement Elizabeth Colwill, Constance de Salm, demeure malgré tout prudente dans ses relations avec les autres proto-féministes. Par exemple, si

Si la solidarité est renforcée avec le mouvement féministe, cela est sans doute relié à l'avènement des pratiques de mobilisation adoptées par les féministes à partir de 1830. Regardons de plus près les écrits de Fanny Richomme (1705-1865), directrice du *Journal des femmes : gymnase littéraire* en 1832 :

Les femmes, pour venir à nous, ont tant de préjugés à combattre ! encouragez-les; que le dédain n'accueille pas leurs essais. Et puis elles ont pour guide et pour modèles ces célébrités qui n'ont point dédaigné de doter notre recueil de leurs noms dès sa naissance, et qui montrent chaque jour pour lui plus de sollicitude. Patience, chaque jour augmente nos richesses²⁴.

Cette citation de la féministe Fanny Richomme se base, tout comme celles examinées tout au long de cette thèse, sur la dénonciation des attaques subies par les femmes auteures, met en évidence le rôle de ces dernières dans l'amélioration de la condition des femmes, notamment dans une perspective d'émulation. Or, si les écrivaines à l'étude reconnaissaient l'importance de la communauté des femmes auteures, et ont développé des stratégies communes dans l'objectif de défendre l'autorat féminin, ces stratégies n'ont pas été organisées et orchestrées dans des organes de mobilisation expressément voués à cette cause²⁵. C'est au sein du mouvement féministe, qui se développe tout au long du XIX^e siècle, que l'on invite les femmes dans leur ensemble à combattre l'oppression qu'elles vivent comme femmes, et notamment dans des organes militants tels que le *Journal des femmes : gymnase littéraire* (1832-1836)²⁶.

elle encourage Eugénie Niboyet (1796-1883) à publier un périodique militant en 1837, elle n'accepte toutefois pas d'y collaborer. Rappelons également que Salm avait refusé de participer au journal proto-féministe *l'Athénée des Dames*, édité par Sophie de Renneville et Anne-Marie Beaufort d'Hautpoul, jugeant l'entreprise trop hasardeuse. À ce sujet, voir le chapitre 6, p. 442. Pipelet Salm, Constance de, [s. l.], Niboyet, Eugénie, [s. l.], 27 Juin 1837, *Archives de la Société des amis du Vieux Toulon*, Fonds Salm, boîte 5 « Correspondance générale 1830... », fasc. « Copies de lettres de no. 20 bis, suite et fin de la liasse BI et BII ». Colwill, « Epistolary Passions », op. cit., p. 46.

²⁴ Richomme, Fanny, « Aux abonnés du Journal des femmes », dans *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 1 (21 juillet 1832), pp. 313-314.

²⁵ L'expérience éphémère de l'Athénée des Dames (1808) est néanmoins reconnue par Évelyne Sullerot comme une tentative d'orchestrer une mobilisation « féministe ». Sullerot, Évelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966, pp. 115-123.

²⁶ À ce sujet, voir : Morgan, « Unfashionable Feminism », op. cit.

Les féministes utilisent parfois les mêmes stratégies que celles développées par les femmes de lettres, et plus précisément en faisant référence à des prédécesseurs, mais dans un but sensiblement différent. Ainsi, dans le *Journal des femmes : gymnase littéraire*, deux ans plus tard (1834), la saint-simonienne Pauline Roland fait paraître un texte intitulé « À l'œuvre, mesdames ». Après avoir détaillé des assemblées politiques ayant réuni des institutrices (dans le contexte du mouvement féministe émergent) de la rue Taranne²⁷, et avoir décrit l'enthousiasme qu'elle y a ressenti, Roland ajoute :

Le mal signalé on cherche le remède, partout les femmes sont à l'œuvre. Le *Journal des Femmes* a ouvert ses colonnes à de jeunes talents, et les *femmes de lettres*, ridicules encore aux yeux de beaucoup, y levèrent bannière, et furent en assez grand nombre pour défier les rieurs. Grand nombre d'autres publications féminines ont été couronnées de succès; enfin [...] les séances de la rue Taranne sont venu[e]s proclamer la nécessité généralement sentie de l'émancipation intellectuelle et politique de la femme. À l'œuvre, mesdames! Mme de Staël et Mme Roland²⁸, marchent devant nous; ce sont deux beaux noms, deux blanches bannières sous lesquelles nous devons nous ranger; ce sont deux saintes du calendrier des femmes, et leur esprit doit nous animer aujourd'hui où l'heure, non du combat, mais de la victoire a sonné²⁹.

À l'inverse des femmes de lettres que nous avons étudiées, Roland n'insiste pas tant sur les compétences, le talent, ou la « gloire » des auteures, mais les présente plutôt comme des militantes politiques proto-féministes³⁰. Elle ne cherche donc pas à légitimer

²⁷ La rue Taranne représente un lieu important du mouvement féministe saint-simonien. C'est à cet endroit que des militantes ont organisé des rencontres, réunissant des centaines de femmes, où ces dernières ont notamment discuté de la nécessaire indépendance économique des femmes ouvrières. À ce sujet, voir notamment : Mallet, Sylvie, « Tribune des Femmes : une éducation pour l'indépendance économique », dans *Romantisme*, vol. 10, no. 28-29 (1980), pp. 203-212.

²⁸ Manon Roland (1754-1793), écrivaine française. Les recherches sur Pauline Roland ne font pas valoir de lien de parenté immédiat avec Manon Roland, d'autant plus qu'il s'agit d'un patronyme très populaire en France à l'époque. Voir notamment : Agulhon, Maurice et Stéphane Michaud, *Flora Tristan, George Sand, Pauline Roland : les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale, 1830-1848*, Paris, Créaphis, 2002. Groulx, Benoîte, *Pauline Roland, ou comment la liberté vint aux femmes*, Paris, Robert Laffont, 1991.

²⁹ Roland, Pauline, « À l'œuvre, mesdames! », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 7 (4 janvier 1834), p. 45.

³⁰ Si les deux auteures se sont également illustrées par leur activisme politique pendant la Révolution, ayant tenu salon, conseillé des représentants politiques, participé aux débats et, dans le cas de Staël, œuvré à la libération de prisonnier-ères, elles n'agissaient

uniquement l'autorat, mais plutôt à mobiliser les femmes politiquement, à les inciter à lutter, en leur présentant des exemples d'écrivaines à émuler. Le lien entre les droits politiques des femmes et leur « droit » à l'écriture est également clairement explicité dans cet extrait. Roland appelle ensuite « les femmes, mes sœurs », à s'unir en vue de leur « émancipation intellectuelle et politique »³¹, témoignant ainsi concrètement de l'émergence du langage de la « solidarité/sororité », qui était plutôt étranger aux auteures de la période précédente³², même si certaines pratiques allant en ce sens ont été mises en lumière.

Donc, en comparaison d'avec les relations féminines entretenues dans le cadre d'un mouvement féministe collectif, les relations entre les femmes de lettres à l'étude ne témoignent pas réellement de la solidarité et ne relèvent pas de la mobilisation. Pour répondre aux débats politico-culturels et particulièrement aux attaques lancées à l'autorat féminin, elles développent plutôt des stratégies non orchestrées, mais simultanées³³. Les écrivaines développent des alliances momentanées, et des discours dans lesquels elles reconnaissent l'importance de la communauté des femmes auteures et de la force qui peut en résulter. Les écrivaines de la période 1770-1840 ne sont donc pas des « rivales » incapables de reconnaître leurs intérêts collectifs et de se regrouper sur cette base. Elles ne sont pas non plus des « féministes avant l'heure », et ne situent pas les rapports qu'elles entretiennent entre elles sous le signe d'une « sororité » qui transcenderait leurs intérêts individuels au profit de leurs intérêts collectifs. Elles sont plutôt des écrivaines, qui constatent la présence grandissante de l'activité littéraire féminine, comme la permanence/réactivation des attaques à leur endroit, auxquelles elles cherchent à remédier.

toutefois pas en vue de l'acquisition de droits politiques féminins. C'est donc à titre d'écrivaines qu'elles sont ici mentionnées par Pauline Roland.

³¹ Roland, « À l'œuvre, mesdames! », op. cit., p. 45.

³² Le vers « les muses sont sœurs et ne sont point rivales », d'Anne-Marie de Beaufort, constituerait en ce sens l'exception. À ce sujet, voir le chapitre 4, p. 249.

³³ À ce sujet, voir notamment : Fraisse, *Muse de la raison*, op. cit. Hesse, Carla, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », dans Colin Jones et Dror Wahrman, dirs., *The Age of Cultural Revolutions : Britain and France, 1750-1820*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 190-202.

Les problèmes auxquels elles font face sont de nature politique : les écrivaines subissent une répression exercée sur la base du sexe/genre. Or, elles ne saisissent pas toujours la nature fondamentale de cette discrimination³⁴. Dans le combat qu'elles livrent en faveur de l'autorat féminin, elles reconnaissent néanmoins la force de la communauté et de l'alliance féminine : elles ont besoin les unes des autres, comme exemples lointains (émulation), comme mentores, comme alliées, voire même comme repoussoirs (c'est notamment le cas pour les auteures qu'elles jugent peu sérieuses, et qui sont par le fait même exclues de la communauté). L'action collective reste néanmoins un défi de taille, d'autant plus marqué avant l'émergence d'un véritable mouvement féministe organisé, qui crée et utilise des organes et moyens de coordonner les forces et les revendications³⁵.

C'est surtout en temps de crise que les auteures de la période à l'étude font front commun. En contrepartie, elles sont portées à penser davantage à leur propre carrière, et à laisser d'autres facteurs que l'identité de sexe/genre (opinions politiques, relations

³⁴ Ainsi que le souligne Martine Reid, qui a étudié les discours de Staël, Genlis et Pipelet Salm sur les femmes auteures, « les contraintes que la société leur impose, et dont elles se plaignent au vu du traitement qui leur est réservé en littérature, sont si profondément introjectées et intégrées à leur mode de raisonnement qu'aucune d'entre elles ne songe à les remettre en cause : il ne s'agit donc pas de plaider pour l'égalité, pour quelque égalité ontologique moins encore, mais au contraire pour l'exercice de la littérature dans le respect de la différence sexuelle imposée par une société où le masculin est en position dominante ». Reid, Martine, « Genlis, Pipelet, Staël : la figure de la femme auteur au lendemain de 1789 », dans Nicole Pellegrin et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, p. 123.

³⁵ Même dans le contexte d'un véritable mouvement féministe, l'historiographie démontre que les alliances entre femmes ne sont pas toujours de tout repos. Voir notamment : Caine, Barbara, « Generational Conflict and the Question of Ageing in Nineteenth and Twentieth Century Feminism », dans *ACH : Journal of History and Culture in Australia*, vol. 14 (1996), pp. 92-108. Evans, Richard J., « Bourgeois Feminists and Women Socialists in Germany, 1894-1914 : Lost Opportunity or Inevitable Conflict? », dans *Women's Studies International Quarterly*, vol. 3 (1980), pp. 355-376. Pour une mise en contexte historiographique de l'étude des conflits, notamment sur la base socio-économique, entre féministes aux XIX^e et XX^e siècles, voir notamment : Boxer, Marilyn J., « Rethinking the Socialist Construction and International Career of the Concept 'Bourgeois Feminism' », dans *American Historical Review*, vol. 112, no. 1 (2007), pp. 131-157.

avec les hommes, appartenance nationale) prendre le dessus, lorsque les attaques se font moins vivaces et s'inscrivent plutôt sur le terrain du « machisme ordinaire ». Cette tension entre les intérêts individuels et collectifs est également, d'une certaine manière, caractéristique du mouvement féministe contemporain, comme de l'ensemble des mouvements sociaux. Il est donc à la fois déconcertant, mais surtout rassurant, dans le contexte de la remise en question du « nous femmes »³⁶, caractéristique d'une importante portion de la théorisation féministe du XXI^e siècle, de constater que ce « nous femmes » a toujours été traversé par des divisions, tout comme par des solidarités qui les transcendent.

³⁶ Pour une perspective québécoise sur cet important débat en théorie féministe, voir notamment : Descarries, Francine et Lyne Kurtzman, « Faut-il réfuter le 'Nous femmes' pour être féministe au XXI^e siècle? », dans *Les Cahiers de l'IREF*, vol. 19 (2009), pp. 5-9. Szczepanik, Geneviève, Francine Descarries, Mélissa Blais et Sandrine Ricci, « Penser le 'Nous féministes' : le féminisme solidaire », dans *Nouveaux cahiers du socialisme*, vol. 4 (2010), pp. 188-203.

Bibliographie

0. Note sur la bibliographie

Cette bibliographie ne contient que les sources et études citées dans l'introduction, les chapitres et la conclusion. Les ouvrages ayant servi à la rédaction des notices biographiques et les principales études sur chacune des femmes sélectionnées sont détaillées dans l'Annexe 2. Pour la localisation de la correspondance des auteures, voir l'Annexe 1. Pour l'attribution des ouvrages anonymes aux écrivaines de la sélection, voir l'Annexe 2. Pour une liste de l'ensemble des fonds d'archives et bibliothèques consultés, voir l'Annexe 3.

1. Sources primaires

1.1. Manuscrites

Archives de la Société des amis du Vieux Toulon, Fonds Salm.

Biblioteca Angelo Mai di Bergamo, Raccolta Grismondi, MMB 828-831. [Lettre de Fortunata Sulgher]

Biblioteca Civica di Saluzzo, Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III. B28-31.

Biblioteca Civica di Torino, Fondo Cossilla, busta 7. [Lettre d'Elisabetta Caminer Turra à Annetta Vadori Rasori]

Biblioteca Civica di Verona, Carteggi Albrizzi, buste 191-199.

Biblioteca Civica di Verona, Carteggi Albrizzi, busta 199, fasc. « manoscritti vari »: Teotochi Albrizzi, Isabella, « Diario di viaggio e visita di Firenze (30 marzo 1798 - 25 settembre 1798) »

Biblioteca Civica di Verona, Carteggi Albrizzi, busta 199, fasc. « manoscritti vari »: V.[alori], Comtesse de, « À Madame la comtesse Albrizzi sur les stances intitulées Parigi ».

Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì, Raccolta Piancastelli, Lasciato Azzolini, busta 61, fasc. « Curtoni Verza, Silvia ».

Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì, Raccolta Piancastelli, Lasciato Azzolini, busta 4, fasc. « Bandettini Landucci, Teresa ».

Biblioteca Comunale « A. Saffi » di Forlì, Raccolta Piancastelli, Autografi del XIX secolo, cass. 193. [Lettres d'Isabella Teotochi Albrizzi]

Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, N.A. 211, cass. 2, fasc. 4 : Fantastici Rosellini, Massimina, « Elogio della Contessa Diodata Saluzzo di Revello », 1844.

Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, Carteggi Vari, 450. [Lettres à Isabella Teotochi Albrizzi].

Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, N.A., 906. [Correspondance de Fortunata Sulgher]

Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma, Fondo Vittorio Emanuele, Ms. 676 : Dionisiade, P.A. Artimio [Tommaso Trenta], *Il soggiorno di Amarilli Etrusca in Lucca sua patria e in altre città della Toscana nel 1794. Descritto da Artinio Dionisiade P. A. e Accademico Oscuro*. [Livre manuscrit] [s.e.], [s.d.], p. 281.

Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma, Fondo Vittorio Emanuele, Ms. 676 : Sulgher, Fortunata, « Ad Amarilli Etrusca. Ode Saffica », [1794], dans : P.A. Artimio Dionisiade [Tommaso Trenta], *Il soggiorno di Amarilli Etrusca in Lucca sua patria e in altre città della Toscana nel 1794. Descritto da Artinio Dionisiade P. A. e Accademico Oscuro*. [livre manuscrit] [s.e.], [s.d.], p. 281.

Biblioteca Statale di Lucca, Carteggio Bandettini, Ms. 643-651.

Bibliothèque de l'Arsenal, MS 15460, « Lettres de Mme de Genlis ».

Bibliothèque de l'Arsenal, Collection d'autographes de Paul Lacroix, Carton XIII, 1085 [Lettre d'Anne-Marie Beaufort à Mélanie Waldor].

Médiathèque Émile Zola de Montpellier, Ms. 62 (fonds Fabre-Albany).

Museo Civico Correr di Venezia, « Componenti in morte di Giustina Renier Michiel », Ms. P. D. 741 / C / III : Saluzzo, Diodata, « In morte della N. D. Giustina Renier Michiel, Sonetto della Co. Diodata Saluzzo Roero Revello ».

1.2. Imprimées

[s.a.], *L'Année Littéraire*, Paris, LeJay, 1774.

- [s.a.], *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux : contenant la signification et la définition des mots de l'une et de l'autre langue*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771.
- [s.a.], *Dictionnaire de l'académie françoise*, Paris, Brunet, 1762.
- [s.a.], *Dictionnaire de l'académie française*, Paris, Firmin-Didot, 1835.
- [s.a.], *Vocabolario degli accademici della Crusca, quarta edizione*, Venezia, Francesco Pitteri, 1741, vol. 4, p. 167.
- [signé A.], « Nouveaux Contes moraux et Nouvelles historiques; par madame de Genlis », *Journal des Débats*, 18 juin 1805, pp. 1-4.
- Auger, Louis-Simon, « Ma brochure en réponse aux deux brochures de Mme de Genlis », Paris, Colnet, 1811.
- Austen, Henry, « Memoir of Miss Austen », dans Jane Austen, *Sense and Sensibility*, London, Bentley, 1833 [1811], pp. v-xiv.
- Baour-Lormian, Pierre Marie François Louis, « Les trois mots », *Satyres*, Ponthieu, 1821, pp. 1-54.
- Balzac, Honoré de, *Œuvres de H. de Balzac*, Bruxelles, Meline Cans et cie, 1837.
- Bandettini, Teresa, « In morte di Lesbia Cidonia », *Rime estemporanee*, Verona, Giuliani, 1801, p. 41.
- Bandettini, Teresa, *Poesie varie*, Parma, L. Mussi, 1805-1806.
- Bandettini, Teresa, « Autobiografia di Teresa Bandettini », dans Alessandra Di Ricco, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990 [1825], pp. 229-246.
- Bandettini, Teresa, *Ragionamento sulla poesia : letto nell'adunanza del 28 Febbrajo 1831*, Lucca, Ducale Tipografia Bertini, 1831.
- Bandettini, Teresa, « Inno di Saffo a Venere », *Poesie estemporanee*, Lucca, Francesco Bertini, 1835, pp. 171-173.
- [Beauharnais, Fanny de], « Aux femmes », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1773, pp. 49-50.
- Beaufort, Anne-Marie de, *Zilia : roman pastoral*, Paris, [s.e.], 1789.
- Beaufort, Anne-Marie de, *Sapho à Phaon*, Paris, [s.e.], 1790.

- Beaufort, Anne-Marie de, « Épître d'une femme à une femme [par la suite appelée « Épître à Sophie »] », *La Décade philosophique*, 10 fructidor an III (27 août 1795), no. 49, pp. 424-426.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Réponse au C. Le Brun », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1797, pp. 16-18.
- Beaufort, Anne-Marie, « Épître à madame Verdier », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1798, pp. 15-21.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Épître au C. Lormian, sur ses trois mots », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1801, pp. 75-77.
- [Beaufort, Anne-Marie et Sophie de Renneterre Senneville], « Avant-propos », *Athénée des dames ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes et rédigé par une société de dames françaises*, Paris, Buisson, 1808, pp. 33-11.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Postface », *Séverine*, Paris, Frechet, 1808, vol. 6, p. 169.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Impromptu fait en voyant le portrait de Mme de Staël, peint par Mme le Brun », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1809, p. 244.
- Beaufort, Anne-Marie de, *Cours de littérature ancienne et moderne à l'usage des demoiselles*, Paris, Bossange, 1821 [1815].
- Beaufort, Anne-Marie et Félicité de Genlis, *Contes, nouvelles et historiottes, par Mme la Comtesse de Genlis, Comtesse de Beaufort d'Hautpoul, Mme Dufresnoi, M.L.C.L. etc.* Paris, A. Bertrand, 1820.
- Beaufort, Anne-Marie de, *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821.
- Beaufort, Anne-Marie de, « La jalousie, ou la savonnette », *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821, pp. 64-67.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Épître à Sophie », *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821, pp. 51-54.
- Beaufort, Anne-Marie de, « Impromptu à Mme de Genlis pour le jour anniversaire de sa naissance, 25 janvier 1830 », *Almanach des Muses*, Paris, Cellot, 1832 [1830], p. 258.
- [Beauharnais, Fanny de], « Aux femmes », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1773, p. 50.
- Beauharnais, Fanny de, *A tous les penseurs salut*, [Amsterdam], [s.e.], 1773.

- Bergalli, Luisa, *Componimenti poetici delle piu illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti da Luisa Bergalli*, Venezia, Antonio Mora, 1726.
- Briquet, Fortunée, *Dictionnaire historique, biographique et littéraire des Françaises et des étrangères naturalisées en France*, Paris, Indigo-Côté femmes éditions, 1997 [1804].
- Burney, Frances, *Diary and Letters of Madame d'Arblay (1778-1840), as edited by her niece Charlotte Barrett, with preface and notes by Austin Dobson*, New York, MacMillan, 1904.
- Byron, Lord George, « *So Late into the Night* » : *Byron's Letters and Journals*, ed. par Leslie A. Marchand, London, John Murray, 1976.
- Cabanis, Pierre-Joseph, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, [s.e.], 1802.
- Califronia, Rosa, *Breva difesa dei diritti delle donne*, Assise, [s.e], 1794.
- Caminer, Elisabetta, « Seignana, ec. Raccolta di pensieri, aneddoti letterari, storici, e morali tratti dalle Lettere della Marchesa di Seigné con osservazioni per intelligenza del testo. A Grignan, ed a Parigi presso Desaint 1768 », *L'Europa Letteraria*, février 1768, pp. 85-90.
- Caminer, Elisabetta, « *Dictionnaire Historique ec. Dizionario Storico portatile delle Donne celebri*. Parigi, presso L. Cellot. 1769 », *L'Europa Letteraria*, novembre 1769, pp. 79-93.
- Caminer, Elisabetta, « La Biblioteca dei Fanciulli, o sia Raccolta di opuscoli istruttivi, e dilettevoli, adattati alla capacità de' medesimi, contenente la continuazione dei Dialoghi trà una Maestra, ed alcuni suoi soclari, di Madama le Prince de Beaumont tradotti dal Francese; Firenze, 1770. Nella stamperia Bonducciana », *L'Europa letteraria*, tomo II, parte seconda, décembre 1770, pp. 104-105.
- Caminer, Elisabetta, « Rime », dans Luisa Bergalli Gozzi, dir., *Rime di donne illustri. A sua eccellenza Caterina Dolfina cavaliere e procuratessa Tron nel gloriosissimo ingresso alla dignita' di procurator per merito di san Marco di sua eccellenza cavaliere Andrea Tron*, Venezia, Stamperia di Pietro Valvasense, 1773, pp. 20-21.
- [Caminer, Elisabetta], « Le Conversazioni di Emilia. Nuova Edizione, Parigi, 1781 », *Giornale enciclopedico*, settembre 1781, pp. 97-106.
- Caminer, Elisabetta, « A treatise, ec. Trattato su l'immutabilità della virtù morale, di Mad. Caterina Macaulay Graham. In 8vo, Londra, presso Robinson. 1783 », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juin 1784, pp. 95-96.

- [Caminer, Elisabetta], « La difesa delle Donne, o sia Risposta Apologetica al libro detto lo Scoglio dell'umanità di Duinilgo Valdecio fatta dalla Marchesa di Sanival, ec. Siena 1786 per il Bindi », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, mai 1786, p. 109.
- [Caminer, Elisabetta], « Giornale delle Dame e delle Mode di Francia », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, mai 1786, pp. 121-125.
- Caminer, Elisabetta, « Collection, ec. Collezione delle migliori Opere Francesi composte da Donne, dedicata alle Donne Francesi da Madamigella de Keralio dell'Accademia d'Arras, Tomi I-III (Parigi) », *Nuovo giornale enciclopedico*, mars 1788, pp. 69-73.
- [Caminer, Elisabetta], « Disgrazie di Donna Urania, ovvero degli studj femminili, Parma, 1793 », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, août 1793, pp. 53-54.
- [Caminer, Elisabetta,], « L'Originale e il Ritratto. Bassano 1792 », *Nuovo Giornale Enciclopedico d'Italia*, août 1793, pp. 105-106.
- [Caminer, Elisabetta], « Ritratti degli uomini illustri della Letteratura Tedesca (Berna) », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, mars 1794, pp. 47-55.
- Canonici Fachini, Ginevra, *Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura dal secolo decimoquarto fino a' giorni nostri, con una risposta a Lady Morgan riguardante alcune accuse da Lei date alle Donne italiane nella sua Opera L'Italia*, Venezia, Tipografia di Alvisopoli, 1824.
- Cerù, Nicolao, *Lettere di donne illustri per nozze Eufrosina Dal Carlo – Enrico Nelli*, Lucca, Bartoni, 1891.
- [Cottin, Sophie], *Malvina*, Paris, Giguet et Michaud, 1800.
- [Cottin, Sophie], *Amélie Mansfield*, Paris, Maradan, 1802.
- [Cottin, Sophie], *Mathilde, ou Mémoires tirés de l'histoire des croisades*, Paris, Giguet et Michaud, 1805.
- [Choiseul-Bauffremont, Hélène de], *Jeanne d'Arc, poëme*, Paris, Delaforest, 1829.
- Clément-Hémery, Albertine, *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour*, Paris, Benoist, 1801.
- Dauriat, Louise, *Lettre à MM. les auteurs qui ont critiqué l'ouvrage posthume de Mme de Staël, intitulé : « Considérations sur les principaux événements de la Révolution française »*, Paris, Mongié aîné, 1818.

- Dauriat, Louise, *Mon opinion sur la gymnastique amorosienne, adressée aux pères et mères de famille, aux instituteurs et institutrices*, Paris, Aux deux gymnases, 1834.
- D'Héricourt, Jenny, *La femme affranchie, réponse à MM. Michelet, Proudhon, É. de Girardin, Legouvé, Comte et autres novateurs modernes*, Bruxelles, Lacroix, 1860.
- Dionigi Orfei, Enrichetta, « Del poema d'Ipazia, ossia delle filosofie, mandato alla luce dalla marchesa Diodata Saluzzo. Argomenti ed estratti a cura di Enrichetta Dionigi Orfei », *Giornale arcadico di scienze, lettere ed arti*, vol. 36 (1827), pp. 286-295.
- Ducrest, Georgette, *Paris en province et la province à Paris, suivi du Château de Coppet en 1807 : nouvelle historique / ouvrage posthume de Mme la Comtesse de Genlis*, Paris, Ladvocat, 1831.
- Ducrest, Georgette, *Mémoires sur l'impératrice Joséphine, la ville, la cour et les salons de Paris sous l'Empire*, Paris, G. Barba, 1855.
- [Feletz, Charles-Marie], « Souvenirs de Félicie, par madame de Genlis », *Journal des Débats*, 27 mars 1804, pp. 1-4.
- Féletz, Charles-Marie de, « Corinne, ou l'Italie, par Madame de Staël Holstein », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 93-118.
- Gacon-Dufour, Marie-Armande, *De la nécessité de l'instruction pour les femmes*, Paris, [s.e.], 1805.
- [Gay, Sophie], « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778.
- [Gay, Sophie], « Poésies de madame Desbordes-Valmore, Paris, 1820 », dans *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts, par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres*, tome 8, octobre 1820, pp. 157-159.
- [Gay, Sophie], « [sur Marceline Desbordes-Valmore] », *Causeries du monde*, juin-juillet 1833, pp. 176 et 240.
- [Gay, Sophie], « [sur Lélia de George Sand] », *Causeries du monde*, août-septembre 1833, pp. 255 et 262.
- Gay, Sophie, « Madame de Staël-Holstein (la baronne) née en 1766, morte en 1817 », dans É. Mennechet, dir., *Le Plutarque français. Vie des hommes et des femmes illustres de la France depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Langlois et Leclercq, 1836, pp. 215-231.

- Gay, Sophie, *Salons célèbres*, Paris, Dumont, 1837.
- Genlis, *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes* Paris, Morizot, 1862 [1782].
- Genlis, Félicité de, *Les veillées du château, ou cours de morale à l'usage des enfants*, Paris, Libraires associés, 1784, p. 559.
- Genlis, Félicité de, « Préface », dans Marie-Élisabeth Bouée de La Fite, *Eugénie et ses élèves*, Paris, Onfroy, 1787, pp. iii-xxiv.
- Genlis, Félicité de, *Discours sur la suppression des couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, Paris, Onfroy, 1790.
- Genlis, Félicité de, *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy, 1790.
- Genlis, Félicité de, *Opere di Mme de Genlis*, trad. par Elisabetta Caminer, Venezia, Vendramin Mosca, 1797.
- Genlis, Félicité de, *Manuel du voyageur ou Recueil de dialogues, de lettres, etc. suivi d'un itinéraire raisonné à l'usage des Français en Allemagne et des Allemands en France avec la traduction allemande par S.H. Catel*, Berlin, F.T. de Lagarde, 1799.
- Genlis, Félicité de, *Le Petit La Bruyère, ou Caractères et moeurs des enfants de ce siècle, ouvrage fait pour la jeunesse, suivi d'une seconde partie contenant un recueil de pensées diverses offert à la jeunesse*, Paris, Maradan, 1801.
- [Genlis, Félicité de], « Sur Laure d'Estell », *Journal de Paris*, 29 mai 1802, pp. 1539-1540.
- Genlis, Félicité de, *Les mères rivales, ou la calomnie*, Berlin, Delagarde, 1802.
- Genlis, Félicité de, *Les souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1806 [1804].
- Genlis, Félicité de, « Une réclamation », *Mercure de France*, CXLIV, 31 mars 1804, pp. 76-77.
- Genlis, Félicité de, « Avertissement », *L'Épouse impertinente par air, suivie du Dialogue entre deux hommes de lettres, Le Mari corrupteur, La Femme philosophe*, Paris, Maradan, 1804, pp. 89-90.
- Genlis, Félicité de, *La Duchesse de La Vallière*, Paris, Maradan, 1804.

- Genlis, Félicité de, *Madame de Maintenon : pour servir de suite à l'histoire de la duchesse de la Vallière*, Paris, Maradan, 1806.
- Genlis, Félicité de, « Sur le livre de M. de Ségur sur les femmes », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 51-55.
- Genlis, Félicité de, « De Mme Radcliffe et de ses imitateurs », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 77-80.
- Genlis, Félicité de, *Suite des souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1807.
- Genlis, Félicité de, *De l'Influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811
- Genlis, Félicité de, *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature du XIXe siècle, ou Réponse de Mme de Genlis à M.T. et NI., etc., sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : «De L'Influence des femmes sur la littérature française [...]»*, Paris, Maradan, 1811.
- Genlis, Félicité de, « Poésies de Mme Desbordes-Valmore, troisième édition », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 419-423.
- [Genlis, Félicité de], « Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la princesse C. de S [Constance de Salm] », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 309-311.
- Genlis, Félicité de, « Élégie sur la mort de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry, par Mme la comtesse d'Hautpoul », *L'Intrépide*, Tome 1, 1820, pp. 180-182.
- Genlis, Félicité de, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvoat, 1825, 10 vols.
- Graffigny, Françoise de, *Correspondance de Madame de Graffigny, préparée par Pierre Bouillaguet et al.*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.
- Hébrail, Jacques et Joseph de Laporte, *La France littéraire : contenant les académies établies à Paris et dans les différentes villes du royaume. Les auteurs vivans, avec la liste de leurs ouvrages. Les auteurs morts, depuis l'année 1751 inclusivement, avec la liste de leurs ouvrages. Le catalogue alphabétique des ouvrages de tous ces auteurs*, Volume 3, Paris, Veuve Duchêne, 1778.
- Hoffman, M., « Sur l'Athénée des Dames », *Le petit magasin des Dames*, Paris, Solvet, 1808, pp. 66-78.
- Kéralio, Louise de, *Collection des meilleures œuvres françaises écrites par des femmes, dédicacée aux femmes par Mme Kéralio*, Paris, [s.e.], 1788.

- LaFayette, Marie-Madeleine de, *Correspondance, édition établie par André Beaunier*, Paris, Gallimard, 1942, 2 vols.
- Laisse, Mme de, « Lettre de Madame de Laisse, en réponse à la critique de Mme la Baronne de Prinsen [Montanclos], dans le Journal des Dames du mois de juin », *Mercure de France*, août 1774, pp. 180-186.
- Laisse, Mme de, « Lettre à Madame de M. », insérée dans « Ouvrage sans titre, Minerve le donnera. Par Madame de Laisse, Auteur des nouveaux contes moraux dédiés à la Reine, Paris, chez Saugrain, Libraire ordinaire de Mgr le Comte d'Artois, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1775 », *Mercure de France*, février 1775, pp. 152-155.
- Lambert, Anne-Thérèse de, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Paris, [s.e.], 1727.
- [Lattanzi, Carolina], « La causa delle donne. Discorso agl'italiani della cittadina », dans De Felice, Renzo et Delio Cantimori, dirs, *Giacobini italiani*, Bari, Laterza, 1956-1964 [1797], pp. 455-464.
- Lattanzi, Carolina, *Sulla schiavitù delle donne. Memoria della cittadina Lattanzi letta nell'Accademia di pubblica istruzione in Mantova*, Venezia, All'Apollo, 1797.
- Lattanzi, Carolina, « Lettera della Compilatrice alla Signora di Renneville, direttrice dell'Athénée des Dames, rue des fosses m. le Prence no. 10 in Parigi », *Corriere delle dame*, vol. XXVI, secondo trimestre, 23 juin 1808, pp. 201-202.
- [Lattanzi, Carolina], « Nuovo poema [di Costanza Moscheni] », *Corriere delle dame*, vol. XXVIII, XX, secondo trimestre, 6-20 mai 1809, p. 201.
- [Lattanzi, Carolina], « Annunzio Tipografico. Opere poetiche di Costanza Moscheni Lucchese fra gli Arcadi Dorilla Peneia. Volume I. Lucca dalla Tipografia di Francesco Bertini 1811 », *Corriere delle dame*, no. XVI, secondo trimestre, 20 avril 1811, pp. 139-140.
- Laya, Aglaé, *Histoire naturelle mise à la portée des femmes et des gens du monde*, Paris, Dupont, 1837.
- Lebrun, Écouchard, « Aux belles qui veulent devenir poètes », *La décade philosophique*, vol. 8, no. 65, 9 février 1796, p. 298.
- Legouvé, Gabriel, « Au citoyen Lebrun, sur les vers qu'il a adressés aux belles qui veulent devenir poètes », *Almanach des Muses*, Paris, Delalain, 1801-1802 [1800], pp. 68-69.
- Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Il magazzino delle fanciulle ovvero Dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre. Opera di mad. di*

Beaumont. Prima traduzione, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1774.

Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Il magazzino delle adulte ovvero dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre che serve di continuazione al Magazzino delle fanciulle per mad. Le Prince de Beaumont traduzione dal francese*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1781.

Le Prince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Istruzioni per le giovani dame ch'entrano nel mondo, e si maritano : loro doveri in questo stato, e verso i loro figliuoli; per servire di continuazione e di compimento al Magazzino delle fanciulle, e a quello delle adulte. Opera di mad. Le Prince de Beaumont. Traduzione dal francese*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1782.

Marcel, Émilie, « Les femmes auteurs », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 3, 1^{er} décembre 1832, pp. 71-72.

Maréchal, Sylvain, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Harmattan, 2007 [1801].

Masino, Ottavia *In morte a Diodata Saluzzo Roero : serto femminile*, Torino, Tipografia Baglione e C., 1840.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Prospectus », *Journal des Dames*, janvier 1774, pp. 9-12.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Cours d'études des jeunes demoiselles, avec des Cartes... pour la Géographie, et des Planches en taille-douce pour le Blason, l'Astronomie, la Physique et l'Histoire Naturelle, par M. l'Abbé Fromageot », *Journal des Dames*, février 1774, p. 165.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Almanach des Muses 1774, ou Choix des poésies fugitives de 1773, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française », *Journal des Dames*, février 1774, pp. 154-162.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « (recension) À tous les penseurs, salut! Par madame la marquise de B... », *Journal des Dames*, février 1774, pp. 177-199.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Lettres nouvelles ou nouvellement recouvrées de la Marquise de Sévigné et de la Marquise de Simiane, sa petite fille, pour servir de suite aux différentes éditions des Lettres de la Marquise de Sévigné », *Journal des Dames*, Mars 1774, pp. 41-42.

[Montanclos, Marie-Émilie de], « Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'Ancien Testament. Nouvelle édition augmentée », *Journal des Dames*, avril 1774, pp. 221-231.

- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des Dames. Première livraison », *Journal des Dames*, avril 1774, p. 187.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Nouveaux contes moraux, par Madame de Laisse, épouse d'un Capitaine de Cavalerie, dédiée à Madame la Comtesse d'Artois », *Journal des Dames*, juin 1774, pp. 170-183.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames, troisième livraison », *Journal des Dames*, octobre 1774, pp. 145-146.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Lettre de l'auteur du journal à ses lecteurs », *Journal des Dames*, novembre 1774, pp. 3-12.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Avis d'une mère à son fils. Poème en trois Chants, par Madame Piccolomini, duchesse de Vasto-Girardi, traduit de l'italien, par M. Pingeron, Capitaine d'artillerie, etc. À Paris, chez Vente, Libraire au bas de la Montagne Ste-Geneviève », *Journal des Dames*, novembre 1774, pp. 24-35.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Parnasse des dames, tome 5 », *Journal des Dames*, décembre 1774, pp. 156-163.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Les passions », *Journal des Dames*, janvier 1775, pp. 32-38.
- [Montanclos, Marie-Émilie de], « Ouvrage sans Titre, Minerve le donnera, dédié à la Reine, par Madame de Laisse, Auteur des Nouveaux contes moraux », *Journal des Dames*, février 1775, pp. 241-242.
- Montanclos, Marie-Émilie de, « La métamorphose de Lesbie en portefeuille : imitée de Sapho », *Œuvres diverses de Mme de Montanclos*, Grenoble, J.L.A. Giroud, 1790, pp. 31 et suiv.
- Morgan, Lady Sydney, « Littérateurs, hommes et femmes distingués : Mesdames de Staël, de Genlis, de Souza, de Villette », *La France en 1817*, Paris, Treuttel et Würtz, 1817, pp. 313-327.
- Morgan, Lady Sydney, *L'Italie*, Paris, Dufart, 1821.
- Morgan, Lady Sydney, *France in 1829-30*, New York, Harper, 1830, vol. 2, pp. 167-172.
- Morgan, Lady Sydney, *Dramatic Scenes from Real Life*, New York, Harper, 1833.
- Necker de Saussure, Albertine, *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1820.

- Paladini, Luisa Amalia, « Vita di Teresa Bandettini », *Fior di memoria per le donne gentili*, Firenze, L. Mecchiori, 1855, pp. 115-152.
- Pipelet Salm, Constance, « Précis de la vie de Sapho », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1794], vol. 2, pp. 3-8.
- Pipelet Salm, Constance, *Épître aux femmes par Constance D. T. Pipelet*, Paris, Desenne, 1797.
- Pipelet Salm, Constance, « Rapport sur Mme de Montanclos, lu dans une des séances particulières de la Société des Belles-Lettres, en 1797 », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1797], vol. 4, pp. 171-179.
- Pipelet Salm, Constance, « Épître sur les dissensions des gens de lettres », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1798], vol. 1, pp. 23-35.
- Pipelet Salm, Constance, « Rapport sur un ouvrage intitulé : De la condition des femmes dans une république, lu dans la 63^{ème} séance publique du Lycée des Arts, an VIII (1799) », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1799], vol. 4, pp. 132-154.
- Pipelet Salm, Constance, *Rapport sur un ouvrage du citoyen Theremin, intitulé : De la condition des Femmes dans une République par Constance D. T. Pipelet*, [Paris], [s.e.], [1800].
- Pipelet Salm, Constance, « Aux Auteurs du Journal (concernant la pièce Camille) », *Journal de Paris*, no. 166, 7 mars 1800, p. 732.
- Pipelet Salm, Constance, « Épîtres à Sophie », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1801], vol. 1, pp. 169-222, 303-304.
- Pipelet Salm, Constance, « Épître adressée à l'empereur Napoléon (en 1810), le lendemain du jour où les articles 324 et 339 du code pénal ont été arrêtés dans le conseil d'État », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1810], vol. 1, pp. 225-230.
- Pipelet Salm, Constance, « Épître sur la Rime, à M.*** qui, dans une discussion littéraire, exagérait l'importance de la richesse de la rime », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1812], vol. 1, pp. 85-93.
- Pipelet Salm, Constance, « Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1820], vol. 1, pp. 115-128.
- Pipelet Salm, Constance, « Stances sur le romantique », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1824], vol. 1, pp. 197-202, 305-308.

- Pipelet Salm, Constance, « Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français dans leurs moeurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1826], vol. 4, pp. 231-260.
- Pipelet Salm, Constance, « Pensées », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1826], vol. 3, pp. 263-332.
- Pipelet Salm, Constance, « Épître sur les souverains absolus », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1830], vol. 1, pp. 153-156.
- Pipelet Salm, Constance, « Mes Soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1833], vol. 4, pp. 263-332.
- Pipelet Salm, Constance, « Avant-propos », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842, vol. 1, pp. i-xxiv.
- Pipelet Salm, Constance, « À M. *** », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [s.d.], vol. 2, p. 326.
- Raoul, Fanny, *Opinion d'une femme sur les femmes*, Paris, Giguet, 1801.
- Renier Michiel, Giustina et Saverio Bettinelli, *Lettere inedite della N. D. Giustina Renier Michiel e dell'Abbate Saverio Bettinelli tratte dagli autografi*, Venezia, Tipografia del commercio, 1857.
- Riccoboni, Marie-Jeanne, *Lettere di Milady Catesby*, [trad. par Elisabetta Caminer], [s.l.], [s.e.], [1772].
- Richomme, Fanny, « Aux abonnés du Journal des femmes », dans *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 1 (21 juillet 1832), pp. 313-314.
- Roland, Pauline, « À l'œuvre, mesdames! », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 7 (4 janvier 1834), p. 45.
- Rosini, Giovanni, *Elogio di Teresa Pelli Fabroni*, Pisa, Firmin Didot, 1813.
- Rossi-Gabardi, Isabella, « Lettera in difesa delle donne italiane », dans *Museo scientifico, letterario ed artistico, ovvero scelta raccolta di utili e svariate nozioni in fatto di scienze, lettere ed arti belle : opera compilata da illustri scrittori*, Torino, Tip. Alessandro Fontana, 1840, p. 94.
- Rousseau, Jean-Jacques, « L'Émile », *Œuvres complètes de Rousseau*, ed. par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, La Pléiade, 1959-1969, vol. IV, pp. 736-737.

- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, « Madame Sophie Gay », *Œuvres complètes de Sophie Gay*, Paris, M. Lévy, 1864, pp. i-xxi.
- Saluzzo, Diodata, *Versi di Diodata Saluzzo fra gli Arcadi Glaucilla Erotea*, Torino, Stampe d'Ignazio Soffietti, 1796.
- Saluzzo, Diodata, « Sonetto », *Versi di Diodata Saluzzo fra gli Arcadi Glaucilla Erotea*, Torino, Stampe d'Ignazio Soffietti, 1796, pp. 1-50.
- Saluzzo, Diodata, « Al Cavaliere Felice Cacherano d'Osasco in lode di Teresa Bandettini », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, pp. 131-137.
- Saluzzo, Diodata, « La perla. Risposta a Fortunata Sulgher Fantastici », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, p. 92.
- Saluzzo, Diodata, « La navigazione. Ad Amarilli Etrusca [Terera Bandettini]. In occasione che indirizzò all'Autrice un improvviso sulla creazione de' Soli », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 2, pp. 12-21.
- Saluzzo, Diodata, « Risposta a Clotilde Tambroni. Che avea chiesto una poesia determinandone il soggetto ed il numero de' versi », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 2, pp. 94-102.
- Saluzzo, Diodata, « Ad Enrichetta Dionigi in morte di Maria Pizzelli », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1807], vol. 1, pp. 186-191.
- Saluzzo, Diodata, « La poesia. In risposta alla signora Enrichetta Dionisio [Dionigi] giovine poetessa romana », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1809], vol. 3, pp. 30-38.
- Saluzzo, Diodata, *Del poema d'Ipazia, ossia delle filosofie, mandato alla luce dalla marchesa Diodata Saluzzo ; argomento ed estratti a cura di Enrichetta Dionigi Orfei*, Roma, [s.e.], 1827.
- Saluzzo, Diodata, *Poesie postume di Diodata Saluzzo ; aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, [1843].
- Sanival, Marchesa di [Salvani, Fausto], *La difesa delle donne ovvero Risposta apologetica al libro intitolato Lo scoglio dell'umanita di Diunilgo Valdecio fatta dalla marchesa di Sanival detta fra gli arcadi Africa Melpea*, Livorno, Carlo Giorgi, 1786.
- Savini di Rossi, Aretafila, « Apology in Favor of Studies for Women, against the Preceding Discourse by Signor Antonio Volpi (1723) », dans *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, textes trads.

- par Paula Findlen et Rebecca Messbarger, Chicago, Chicago University Press, 2005, pp. 107-119.
- Séguir, Joseph-Alexandre de, *Les femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social*, Paris, Treuttel et Würtz, 1803, p. 145.
- Staël, Germaine de, « Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau », *Œuvres de jeunesse*, éd. par John Isbell et Simone Balayé, Paris, Desjonquères, 1997 [1788], pp. 35-98.
- Staël, Germaine de, « Couplets à M. L'Abbé Barthélémy, faits à un souper par Mme la baronne de Staël, février 1789 », dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, pendant une partie des années 1775-76 et pendant les années 1782 à 1790 inclusivement, par le baron de Grimm et par Diderot*, Paris, Buisson, 1813 [1789], partie 3, volume 5, pp. 52-53.
- Staël, Germaine de, *Réflexions sur le procès de la Reine*, Paris, [s.e.], 1793.
- Staël, Germaine de, « Essai sur les fictions », *Œuvres de jeunesse*, éd. par John Isbell et Simone Balayé, Paris, Desjonquères, 1997 [1795], pp. 131-156.
- Staël, Germaine de, *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français*, [s.l.], [s.e.], 1795.
- Staël, Germaine de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796.
- Staël, Germaine de, *Delphine*, Genève, J. J. Paschoud, 1802.
- Staël, Germaine de, *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, 1ère édition, Paris, Maradan-Crapelet, 1800.
- Staël, Germaine de, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Nicolle, 1807.
- Staël, Germaine de, *Dix années d'exil*, dans *Œuvres complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821, tome XV.
- Staël, Germaine de, *De l'Allemagne*, Paris, Nicolle, 2^{ème} édition, 1813 [1810].
- Staël, Germaine de, « Sapho. Drame en cinq actes et en prose », *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, Paris, Treüttel et Wurtz, 1821 [1811], vol. 16, pp. 278-360.
- Staël, Germaine de, *Réflexions sur le suicide*, Paris, Nicolle, 2^{ème} édition, 1814 [1812].
- Staël, Germaine de, *Les carnets de voyage de Mme de Staël. Contribution à la genèse de ses œuvres*, éd. Simone Balayé, Genève, Droz, 1971.

- Staël, Germaine de, *Considérations sur la Révolution française, présentées par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël*, Paris, Delaunay, 1818.
- Staël, *Considérations sur la Révolution française, par madame de Staël, ouvrage posthume publié en 1818 par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël*, Paris, Charpentier, 1862 [1818].
- Staël, Germaine de, *De l'esprit des traductions*, Genève, Bibliothèque universelle, 1816.
- Suard, Amélie, *Lettres de madame Suard à son mari sur son voyage de Ferney; suivies de quelques autres insérées dans le Journal de Paris*, Paris, Dampierre, 1802.
- Sulgher, Fortunata, « Saffo a Faone. Elegia », dans *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794, p. 59.
- Sulgher, Fortunata, « Lettera dedicatoria a Lesbia Cidonia [Paolina Grismondi] », *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794, pp.155-156.
- Sulgher, Fortunata, «A Glauquilla Eurotea. Ottave», *Poesie di Diodata Saluzzo Roero*, Pisa, Tipografia della Societa Letteraria, 1802, pp. 170-171.
- Sulgher, Fortunata, « Canzone », *Onori dedicati alla memoria di Corilla Olimpica in Firenze nel di 25 novembre 1800*, Firenze, Stamperia del governo, 1800, pp. 33-35.
- Teotochi Albrizzi, Isabella, *Ritratti scritti da Isabella Teotochi Albrizzi*, Brescia, Bettoni, 1807.
- Teotochi Albrizzi, Isabella, *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova*, Firenze, Molini-Landi, 1809.
- Teotochi Albrizzi, Isabella, *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova*, Pisa, Capurro, 1821 [1809].
- Teotochi Albrizzi, Isabella, « Vita di Vittoria Colonna », *Vite e Ritratti di donne illustri*, Padova, Bettoni, 1815 [1812], [pages non numérotées].
- Teotochi Albrizzi, Isabella, « Ritratto di Giustina Renier Michiel veneziana », [Venezia], [s.e.], [1833].
- Vadori, Annetta, *Discorso della cittadina Annetta Vadori pronunciato nella Società di Pubblica Istruzione in occasione che fu invitata a pronunciare il giuramento solenne : vivere libera o morire*, Venezia, G. Zatta, 1797.
- Valdecio, Diunulgo [Carlo Maria Chiaraviglio], *Lo scoglio dell'umanita, ossia*

avvertimento salutare alla gioventù per cautelarsi contro le male quelita delle donne cattive. (Terza edizione veneta, Corretta, ricomposta di molto, ed accresciuta dall'Autore con l'aggiunta dell'appendice contenente l'elogio delle donne illustri), Venezia, Antonio Zatta, 1779 [1774].

Vannoz, Philippine de, « Réponse aux vers de Lebrun intitulés : Mon dernier mot sur les femmes poètes », *Le petit magasin des dames*, 1808, pp. 25-28.

Virey, Joseph-Julien, *De l'éducation publique et privée des français*, Paris, [s.e.], 1802.

Virey, Jean-Joseph, *De l'Influence des femmes sur le goût dans la littérature et les beaux-arts pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle*, Paris, Deterville, 1810 [1809].

Voltaire, François-Marie Arouet, dit, *Nanine*, Paris, Mercier, 1749.

Waldor, Mélanie, « De l'influence que les femmes pourraient avoir sur la littérature actuelle ». *Journal des femmes : gymnase littéraire*, 20 juillet 1833, vol. 4, pp. 222-226.

Waldor, Mélanie, « Épître à Mme la princesse de Salm », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, 12 mai 1832, vol. 1, p. 45.

Wynne di Rosenberg, Giustiniana, *Nel soggiorno de' conti del nord in Venezia nel gennaio 1782. Lettera di madama la contessa vedova degli Orsini di Rosenberg al signor Riccardo Wynne suo fratello a Londra*, [trad. par Elisabetta Caminer], Vicenza, Stamperia Turra, 1782.

2. Sources secondaires

2.1. Bases de données, répertoires de sources et dictionnaires en ligne

Astbury, Katherine, « Madame de Laisse », *Dictionnaire de la Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime*, Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime (SIEFAR).
http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Madame_de_Laisse [page consultée le 23 août 2011].

Donne in Arcadia (1600-1800), Tatiana Crivelli
<http://www.rose.uzh.ch/crivelli/arcadia/> [page consultée le 15 avril 2012]

Guillemet, Morgane, « Marie-Anne Françoise Mouchard de Chaban [Fanny de Beauharnais] », *Dictionnaire des femmes de l'Ancien Régime*, Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime (SIEFAR),
http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Marie-Anne-Françoise_Mouchard_de_Chaban [page consultée le 16 août 2011].

Italian Women Writers, University of Chicago Library
<http://www.lib.uchicago.edu/efts/IWW/> [page consultée le 20/09/2011].

Manetti, Beatrice, *Carte di donne nei fondi manoscritti della Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze* Firenze, Archivio di Stato di Firenze [2005]. En ligne : http://www.archiviodistato.firenze.it/memoriadonne/cartedidonne/cdd_13_manetti.pdf [page consultée le 10 juin 2012].

Women Writers Database, New Approaches to European Women's Writing (NEWW)
http://www.womenwriters.nl/index.php/Women_writers%27_networks [page consultée le 27 février 2012]

2.2. Monographies

Abbate Badin, Donatella, *Lady Morgan's Italy : Anglo-Irish Sensibilities and Italian Realities*, Bethesda (MD), Academica Press, 2007.

Ademollo, Alessandro, *Corilla Olimpica*, Firenze, C. Ademollo e C. , 1887.

Adler, Laure et Stefan Bollmann, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Paris, Flammarion, 2007.

Agorni, Mirella, *Translating Italy for the Eighteenth Century : British Women, Translation, and Travel Writing, 1639-1797*, Manchester, St-Jerome Publications, 2002.

Agulhon, Maurice et Stéphane Michaud, *Flora Tristan, George Sand, Pauline Roland : les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale, 1830-1848*, Paris, Créaphis, 2002.

Alessi, Maria Luisa, *Una giardiniera del risorgimento italiano : Bianca Milanese : con documenti inediti*, Torino, Veneria Reale, 1906.

Anderson, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 2006 [1983].

Anderson, Bonnie S., *Joyous Greetings : The First International Women's Movement, 1830-1860*, New York, Oxford University Press, 2000.

Angenot, Marc, *Les champions des femmes : examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.

Antonetti, Guy, *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 2002.

- Armocida, Giuseppe, *Donne naturalmente : discussioni scientifiche ottocentesche intorno alle naturali disuguaglianze tra maschi e femmine*, Milano, F. Angeli, 2011.
- Arnal, Thierry, *La révolution des mouvements : gymnastique, morale et démocratie au temps d'Amoros, 1818-1838*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Arnold-Tétard, Madeleine, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet : la dame de coeur*, Paris, Christian, 2003.
- Arslan, Antonia, Adriana Chemello et Gilberto Pizzamiglio, *Le Stanze ritrovate : antologia di scrittrici venete dal quattrocento al novecento*, Venise, Eidos, 1991.
- Audet, Éleine, *Le coeur pensant : courtepoinde de l'amitié entre femmes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000.
- Auréas, Henri, *Un général de Napoléon : Miollis*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- Badinter, Elisabeth, *Émilie, Émilie : l'ambition féminine au XVIIIème siècle*, Paris, Flammarion, 1983.
- Baker, Keith Michael, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIIIe siècle*, trad. Louis Évrard, Paris, Payot, 1993 [1990].
- Balayé, Simone, *Les carnets de voyage de Mme de Staël. Contribution à la genèse de ses oeuvres*, Genève, Droz, 1971.
- Balayé, Simone, *Madame de Staël : lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.
- Balayé, Simone, *Madame de Staël : écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994.
- Banti, Alberto Mario, *La nazione del Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2000.
- Banti, Alberto Mario et Paul Ginsborg, *Storia d'Italia. Vol. 22 : Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007.
- Barbagli, Marzio, *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo*, Bologna, Il Mulino, 1984.
- Barbier, Antoine-Alexandre et Joseph-Marie Quérard, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, Féchoz et Letouzey, 1882.
- Beckstrand, Lisa, *Deviant Women of the French Revolution and the Rise of Feminism*, Cranbury (NJ), Associated University Presses, 2009.
- Belenky, Masha, *The Anxiety of Dispossession : Jealousy in Nineteenth-Century French Culture*, Cranbury (NJ), Associated University Presses, 2008.

- Bell, David, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1800*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2003 [2001].
- Bellucci, Franca, *Donne e ceti fra romanticismo toscano e italiano*, Pisa, Pacini, 2008.
- Bénichou, Paul, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830*, Paris, José Corti, 1985.
- Berengo, Marino, *Intellettuali e librai nella Milano della Restaurazione*, Torino, Einaudi, 1980.
- Bergman-Carton, Janis, *The Woman of Ideas in French Art, 1830-1848*, New Haven, Yale University Press, 1995.
- Bertelà, Maddalena, *Hortense Allart entre Madame de Staël et George Sand, ou, Les femmes et démocratie*, Pisa, Edizioni ETS, 1999.
- Berthoud, Dorette, *Le général et la romancière, 1792-1798 : épisodes de l'émigration française en Suisse d'après les lettres du général de Montesquiou à Mme de Montolieu*, Neufchâtel, Baconnière, 1959.
- Bertrand, Gilles, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École française de Rome, 2008.
- Bertrand-Jennings, Chantal, *Un autre mal du siècle. Le romantisme des romancières, 1800-1846*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005.
- Biadego, Giuseppe, *Carteggio inedito di una gentildonna veronese, a cura di Giuseppe Biadego*, Verona, stab. Tip. Coll. Arti. Gianelli, 1884.
- Blanc, Olivier, *Les libertines : plaisir et liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997.
- Blewer, Evelyn, *La campagne d'Hernani*, Paris, Eurédit, 2002.
- Boetcher Joeres, Ruth Ellen, *Respectability and Deviance : Nineteenth-Century German Women Writers and the Ambiguity of Representation*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.
- Bohls, Elizabeth A., *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Bots, Hans et Françoise Waquet, *La République des lettres*, Paris, Belin-De Boek, 1997.
- Bourguinat, Élisabeth, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

- Boutier, Jean, Philippe Boutry et Serge Bonin, *Les sociétés politiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992.
- Brewer, John et Roy Porter, *Consumption and the World of Goods*, New York, Routledge, 1993.
- Briganti, Maria Camilla, *Fra realtà e rappresentazione. L'immaginario simbolico e i percorsi di istruzione femminile nel Settecento italiano*, Roma, Aracne editrice, 2005.
- Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.
- Brockliss, L. W. B., *Calvet's Web : Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- Brogie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985.
- Burton, June K., *Napoleon and the Woman Question : Discourses of the Other Sex in French Education, Medicine, and Medical Law, 1799-1815*, Texas, Tech University Press, 2007.
- Buruma, Ian, *L'Anglomanie. Une fascination européenne*, Paris, Bartillat, 2001 [1999].
- Buttafuoco, Annarita, *Questioni di cittadinanza : donne e diritti sociali nell'Italia liberale*, Sienna, Protagon, 1997.
- Cadioli, Alberto, *La storia finta. Il romanzo e i suoi lettori nei dibattiti di primo Ottocento*, Milano, Il Saggiatore, 2001.
- Caesar, Ann Hallamore et Michael Caesar, *Modern Italian Literature*, Malden (MA), Polity Press, 2007.
- Camerino, Giuseppe, *Profilo critico del Romanticismo italiano*, Novara, Interlinea, 2009.
- Campbell, Julie D. et Anne R. Larsen, *Literary Circles and Gender in Early Modern Europe. A Cross-Cultural Approach*, Burlington, Ashgate, 2006.
- Candler Hayes, Julie, *Translation, Subjectivity and Culture in France and England, 1600-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009.
- Carpanetto, Dino et Giuseppe Ricuperati, *Italy and the Age of Reason. 1685-1789*, trad. Caroline Higgitt, Longman, New York, 1987.

- Casalena, Maria Pia, *Scritti storici di donne italiane. Bibliografia 1800-1945*, Firenze, L. S. Olschki, 2003.
- Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.
- Casillo, Robert, *The Empire of Stereotypes : Germaine de Staël and the Idea of Italy*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.
- Cecil, Lord David, *A Portrait of Jane Austen*, London, Constable, 1978.
- Censer, Jack Richard, *The French Press in the Age of Enlightenment*, New York, Routledge, 1994.
- Cerruti, Marco, *Il 'genio muliebre' : Percorsi di donne intellettuali fra Settecento e Novecento*, Alexandrie, Edizioni dell'orso, 1993.
- Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996.
- Chartier, Pierre, *Théorie du persiflage*, Paris, PUF, 2005.
- Chartier, Roger, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990].
- Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000.
- Cohen, Margaret, *The Sentimental Education of the Novel*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1999.
- Compagnon, Antoine, *La troisième république des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.
- Conti Odorisio, Ginevra, *Donna e società nel Seicento : Lucrezia Marinella e Arcangela Tarabotti*, Roma, Bulzoni, 1979.
- Cott, Nancy, *The Bonds of Womanhood. 'Women's Sphere' in New England, 1780-1835*, New Haven (CT), Yale University Press, 1977.
- Cottret, Monique, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.
- Craciun, Adriana, *British Women Writers and the French Revolution : Citizens of the World*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

- Craveri, Benedetta, *L'âge de la conversation*, trad. Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, 2002 [2001].
- Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal, McGill-Queen's, 2003.
- Danna, Daniela, *Amiche, compagne, amanti : storia dell'amore tra donne : Saggi*, Milano, A. Mondadori, 1994.
- Darnton, Robert, *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1983.
- Darnton, Robert, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992.
- De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004.
- Decroisette, Françoise, *La France et l'Italie : traductions et échanges culturels*, Caen, Université de Caen, 1992.
- DeJean, Joan, *Tender Geographies : Women and the Origins of the Novel in France*, New York, Columbia University Press, 1991.
- DeJean, Joan, *Fictions of Sappho, 1546-1937*, Chicago, University of Chicago Press, 1989.
- Dejob, Charles, *Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814*, Paris, Armand Colin, 1890.
- Desan, Suzanne, *The Family on Trial in Revolutionary France*, Los Angeles, University of California Press, 2004.
- Dewald, Jonathan, *Aristocratic Experience and the Origins of Modern Culture. France, 1570-1715*, Los Angeles, University of California Press, 1993.
- Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002.
- Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990.
- Didier, Béatrice, *L'écriture femme*, Paris, PUF, 1991.
- Dijk, Suzan van, Lia van Gemert et Sheila Ottway, *Writing the History of Women's Writing : Toward an International Approach*, Amsterdam, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 2001.

- Dolan, Brian, *Ladies of the Grand Tour : British Women in Pursuit of Enlightenment and Adventure in Eighteenth-Century Europe*, 1st ed., New York, Harper-Collins, 2001.
- Donato, Maria Pia, *Accademie romane : una storia sociale, 1671-1824*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 2000.
- Donoghue, Frank, *The Fame Machine : Book Reviewing and Eighteenth-century Literary Careers*, Stanford, Stanford University Press, 1996.
- Doy, Gen, *Seeing and Consciousness. Women, Class and Representation*, Washington, Berg, 1995.
- Dubé, Pierre H., *Bibliographie de la critique sur Madame de Staël : 1789-1994*, Genève, Droz, 1998.
- Duggan, Christopher, *The Force of Destiny : A History of Italy since 1796*, New York, Allen Lane, 2007.
- Duroselle, Jean-Baptiste, *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Paris, Hachette, 1990.
- Eger, Elizabeth et Lucy Peltz, *Brilliant Women : 18th-Century Bluestockings*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008.
- Elson Roesler, Shirley, *Out of the Shadows : Women and Politics in the French Revolution (1789-1795)*, New York, Peter Lang, 1998.
- Evans, Sara M., *Personal Politics : The Roots of Women's Liberation in the Civil Rights Movement and the New Left*, New York, Knopf, 1979.
- Farge, Arlette, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIIIe siècle*, Paris, Seuil, 1992.
- Farina, Rachele, *Dizionario biografico delle donne lombarde*, Milano, Baldini Castoldi Dalai, 1995.
- Fauré, Christine, *La démocratie sans les femmes. Essai sur le libéralisme en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
- Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi*, Udine, Gaspari Editore, 2003.
- Fidecaro, Agnese, Henriette Partzsch, Suzan Van Dijk et Valérie Cossy, *Femmes écrivains à la croisée des langues (1700-2000)*, Genève, MétisPresses, 2009.
- Fido, Franco, *Le muse perdute e ritrovate. Il divenire dei generi fra Sette et Ottocento*, Milan, Vallecchi Editore, 1989.

- Fiette, Suzanne, *De mémoire de femmes. L'histoire racontée par les femmes de Louis XVI à 1914*, Paris, Perrin, 2002.
- Finch, Alison, *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Findlen, Paula, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009.
- Foudriat, Michel, *Sociologie des organisations*, Paris, Pearson Education France, 2007.
- Fraisse, Geneviève, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Gallimard, 1995 [1989].
- Fraisse, Geneviève, *La raison des femmes*, Paris, Plon, 1992.
- Franchini, Silvia, *Editori, lettrici e stampa di moda : giornali di moda e di famiglia a Milano dal Corriere delle dame agli editori dell'Italia unita*, Milano, F. Angeli, 2002.
- Franchini, Silvia et Simonetta Soldani, *Donne e giornalismo : percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, F. Angeli, 2004.
- Fumaroli, Marc, *Rome et Paris, capitales de la République européenne des Lettres*, Hambourg, Verlag, 1999.
- Fumaroli, Marc, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001.
- Furet, François et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977.
- Furet, François et Mona Ozouf, *The Transformation of Political Culture. 1789-1848*, vol. 3: *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, Toronto, Pergamon Press, 1989.
- Gelbart Rattner, Nina, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le Journal des Dames*, Berkeley, University of California Press, 1987.
- Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- Gilbert, Sandra M. et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic : The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, 2nd ed., New Haven (CT), Yale University Press, 1979.
- Giordano, Antonella, *Letterate toscane del Settecento : un regesto*, Firenze, All'insegna del giglio, 1994.

- Giorgetti, Cinzia, *Ritratto di Isabella : Studi e documenti su Isabella Teotochi Albrizzi*, Firenze, Le Lettere, 1992.
- Godineau, Dominique, *Citoyennes tricoteuses : les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française (1789-1795)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988.
- Goldgar, Anne, *Impolite Learning : Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995.
- Goodman, Dena, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.
- Goodman, Dena, *Becoming a Woman in the Age of Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.
- Gordon, Daniel, *Citizens without Sovereignty : Equality and Sociability in French Thought, 1670–1789*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
- Grassi, Marie-Claire, *L'art de la lettre au temps de La nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Éditions Skatline, 1994.
- Greider, Josephine, *Anglomania in France, 1740-1789. Fact, Fiction, and Political Discourse*, Genève, Droz, 1985.
- Groulx, Benoîte, *Pauline Roland, ou comment la liberté vint aux femmes*, Paris, Robert Laffont, 1991.
- Guerci, Luciano, *La Discussione sulla donna nell'Italia del Settecento. Aspetti e Problemi*, Turin, Tirrenia Stampatori, 1987.
- Guerci, Luciano, *La sposa obediante. Donna e matrimonio nella discussione dell'Italia del Settecento*, Torino, Tirrenia Stampatori, 1988.
- Guiffan, Jean, *Histoire de l'anglophobie en France de Jeanne d'Arc à la vache folle*, Rennes, Terre de brume, 2004.
- Gutwirth, Madelyn, *Madame de Staël, Novelist : The Emergence of the Artist as Woman*, Urbana, University of Illinois Press, 1978.
- Gutwirth, Madelyn, *The Twilight of the Goddesses : Women and Representation in the French Revolutionary Era*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1992.
- Habermas, Jürgen, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. Marc B. De Launay, Paris, Payot, 1978 [1962].

- Hampson, Norman, *The Perfidy of Albion : French Perceptions of England During the French Revolution*, New York, St-Martin's Press, 1998.
- Harten, Elke et Hans-Christian Harten, *Femmes, culture et révolution*, Paris, Des Femmes, 1989.
- Harth, Erica, *Cartesian Women : Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.
- Heller, Deborah, *Literary Sisterhoods : Imagining Women Artists*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005.
- Hersant, Yves, *Italie : anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Robert Laffont, 1988.
- Hesse, Carla, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton, Princeton University Press, 2001.
- Hobsbawm, Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780 : programme, mythe et réalité*, Paris, Gallimard, 1992 [1990].
- Hodgson, Barbara, *Les aventurières, XVIIIe-XIXe siècle : récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002.
- Hogsett, Charlotte, *The Literary Existence of Germaine de Staël*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987.
- Hook-Demarle, Marie-Claire, *La Rage d'écrire. Les femmes allemandes face à la Révolution française (1790-1815)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990.
- Hook-Demarle, Marie-Claire, *L'Europe des lettres : réseaux épistolaires et construction de l'espace Européen*, Paris, A. Michel, 2008.
- Hufton, Olwen, *Women and the Limits of Citizenship in the French Revolution*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.
- Hunt, Lynn, *Le roman familial de la Révolution française*, trad. Jean-François Sené, Paris, Albin Michel, 1995 [1993].
- Hunt, Lynn, *Inventing Human Rights : A History*, New York, W. W. Norton and Company, 2007.
- Illibato, Antonio, *La donna a Napoli nel Settecento : Aspetti della condizione e dell'istruzione femminile*, Napoli, M. D'auria Editore, 1985.
- Infelise, Mario, *L'editoria veneziana nel '700*, Milan, F. Angeli, 1989.

- Jacob, Margaret C., *Strangers Nowhere in the World : The Rise of Cosmopolitanism in Early Modern Europe*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.
- Jonard, Norbert, *La France et l'Italie au Siècle des Lumières : essai sur les échanges intellectuels*, Paris, H. Champion, 1994.
- Kadish, Doris Y., *Politicizing Gender : Narrative Strategies in the Aftermath of the French Revolution*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1991.
- Kale, Steven, *French Salons : High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2004.
- Kaplow, Jeffry, *The Names of Kings*, New York, Basic Books, 1972.
- Kauppi, Nillo, *French Intellectual Nobility : Institutional and Symbolic Transformations in Post-Sartrian Era*, New York, SUNY Press, 1996.
- Kennedy, Emmet, *A Cultural History of the French Revolution*, New Haven, Yale University Press, 1989.
- King, Katie, *Theory and its Feminist Travels*, Bloomington Indiana University Press, 1995.
- Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.
- Krief, Huguette, *La Sapho des Lumières : Mlle de Scudéry, Fontenelle, Gacon, Voltaire, Rousseau, Pesselier, Moutonnet de Clairefort, Barthélémy, Lantier, Mme de Staël : Lire le dix-huitième siècle*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006.
- Landes, Joan B., *Women in the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.
- LeGates, Marlene, *In Their Time. A History of Feminism in Western Society*, New York, Routledge, 2001.
- Lemaître, Henri, *Dictionnaire Bordas de littérature française*, 3e ed., Paris, Bordas, 2003.
- Lerner, Gerda, *The Creation of Feminist Consciousness. From the Middle Ages to Eighteen-Seventy*, New York, Oxford University Press, 1993.

- Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001.
- Ley, Francis, *Bernardin de St-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant et Mme de Krüdener (d'après des documents inédits)*, Paris, Aubier, 1967.
- Lilti, Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005.
- Livesey, James, *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2001.
- Looser, Devoney, *Women Writers and Old Age in Great Britain, 1750-1850*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.
- Lorde, Audre, *Sister Outsider : Essays and Speeches*, New York, Crossing Press, 1984.
- Lougee, Carolyn C., *Le Paradis des Femmes. Women, Salons, and Social Stratification in Seventeenth-Century France*, Princeton, Princeton University Press, 1976.
- Louichon, Brigitte, *Romancières sentimentales (1789-1830)*, St-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2010.
- Lukoschik, Rita Unfer, *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale* Conselve, Think ADV, 2006.
- Luzzi, Joseph, *Romantic Europe and the Ghost of Italy*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008.
- Lyons, Martin, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIXe siècle*, Paris, Promodis, 1987.
- Maire, Catherine, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation*, Paris, Gallimard, 1998.
- Maître, Myriam, *Les précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVIIe siècle*, Paris, H. Champion, 1999.
- Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924.
- Malpezzi Price, Paola, *Moderata Fonte : Women and Life in Sixteenth-Century Venice*, Madison (NJ), Fairleigh Dickinson University Press, 2003.
- Mambelli, Anna Maria, *Il Settecento è donna : indagine sulla condizione femminile*, Ravenna, Edizioni del Girasole, 1985.

- Marquiset, Alfred, *Quand Barras était roi*, Paris, Émile-Paul, 1911.
- Marquiset, Alfred, *Les bas-bleus du Premier Empire*, Paris, H. Champion, 1913.
- Mathieu-Castellani, Gisèle, *La quenouille et la lyre*, Paris, J. Corti, 1998.
- May, George, *Le dilemme du roman au XVIIIe siècle*, New Haven, Yale University Press, 1963.
- McFadden, Margaret, *Golden Cables of Sympathy : The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Stanford, Stanford University Press, 1999.
- McMahon, Darrin M., *Enemies of the Enlightenment : The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- McNiven Hine, Ellen, *Constance de Salm, Her Influence and Her Circle in the Aftermath of the French Revolution*, New York, Peter Lang, 2012.
- Melton, Van Horn, *The Rise of the Public in Enlightenment Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.
- Messbarger, Rebecca, *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto, University of Toronto Press, 2002.
- Messbarger, Rebecca, *The Lady Anatomist : The Life and Work of Anna Morandi Manzolini*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.
- Messbarger, Rebecca et Paula Findlen, *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, Chicago, Chicago University Press, 2005.
- Misasi, Nicola, *Massoni e carbonari*, Cosenza, Brenner, 1989.
- Mistacco, Vicki, *Les femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours*, New Haven, Yale University Press, 2006.
- Moers, Ellen, *Literary Women*, Garden City, Anchor Press, 1977.
- Mole, Tom, *Byron's Romantic Celebrity : Industrial Culture and the Hermeneutic of Intimacy*, New York, Palgrave Macmillan, 2007.
- Morandini, Giuliana, *La voce che è in lei. Antologia della narrativa femminile italiana tra '800 e '900*, Milano, Bompiani, 1997 [1980].

- Mori, Maria Teresa, *Salotti : La sociabilità delle élite nell'Italia dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2000.
- Mori, Maria Teresa, *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011.
- Moses, Claire Goldberg, *French Feminism in the Nineteenth Century*, Albany, State University of New York Press, 1984.
- Moses, Claire Goldberg et Leslie W. Rabine, *Feminism, Socialism and French Romanticism*, Bloomington, Indiana University Press, 1993.
- Musiani, Elena, *Circoli e salotti femminili nell'Ottocento. Le donne bolognesi tra politica e sociabilità*, Bologna, Clueb, 2003.
- Myers, Sylvia Harcstark, *The Bluestocking Circle : Women, Friendship, and the Life of the Mind in Eighteenth-Century England*, Oxford, Clarendon, 1990.
- Newman, Gerald, *The Rise of English Nationalism : A Cultural History, 1740-1830*, London, Weidenfeld, 1987.
- Nussbaum, Felicity, *Rival Queens : Actresses, Performances, and Eighteenth-Century British Theater*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010.
- Offen, Karen, *European Feminisms, 1700-1950. A Political History*, Stanford, Stanford University Press, 2000.
- Ozouf, Mona, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.
- Pacteau, Séverine et François-Charles Mougel, *Histoire des relations internationales (1815-1993)*, Paris, PUF, 1993.
- Palazzolo, Maria Iolanda, *I salotti di cultura nell'Italia dell'Ottocento : Scene e modelli*, Milan, Franco Angeli, 1985.
- Palazzolo, Maria Iolanda, *I libri, il trono, l'altare : la censura nell'Italia della Restaurazione*, Milano, F. Angeli, 2003.
- Pasta, Renato, *Editoria e cultura nel Settecento*, Firenze, L.S. Olschki, 1997.
- Pateman, Carole, *The Sexual Contract*, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- Patriarca, Silvana, *Italian Vices. Nation and Character from the Risorgimento to the Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

- Pécout, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, 2 ed. française revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2004.
- Pekacz, Jolanta T., *Conservative Tradition in Pre-Revolutionary France : Parisian Salon Women*, New York, Peter Lang, 1999.
- Pélessier, Léon G., *Le portefeuille de la comtesse d'Albany (1806-1824). Lettres mises en ordre et publiées avec un portrait*, Paris, Fontemoing, 1902.
- Pieroni Bortolotti, Francesca, *Alle origini del movimento femminile in Italia, 1848-1892*, Torino, Einaudi, 1963.
- Pillepich, Alain, *Napoléon et les Italiens*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2003.
- Pinardi, Germano et Carolina Giuseppa, *Maria Gaetana Agnesi e il suo secolo*, Milano, Centro culturale Nazarianum, 1999.
- Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989.
- Planté, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle : une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998.
- Plummer Crafton, Lisa, *The French Revolution Debate in English Literature and Culture*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997.
- Plumtre, Anne, Stephen Bending et Stephen Bygrave, *Women's Travel Writings in Revolutionary France*, London, Pickering & Chatto, 2008.
- Popkin, Jeremy, *Revolutionary News : The Press in France, 1789-1799*, Durham (NC), Duke University Press, 1990.
- Porter, Roy, *Enlightenment : Britain and the Creation of the Modern World*, London, Penguin, 2001.
- Pouget-Brunereau, Jeanne, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris, Bibliothèque Marguerite Durand, 1994.
- Puppo, Mario, *Romanticismo italiano e romanticismo europeo*, Milano, Istituto Propaganda libraria, 1985.
- Rao, Anna Maria, *Esuli : l'emigrazione politica italiana in Francia (1792-1802)*, Napoli, Guida Editori, 1992.
- Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

- Rendall, Jane, *The Origins of Modern Feminism : Women in Britain, France and the United States (1780-1860)*, London, MacMillan Publishers, 1985.
- Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996.
- Riot-Sarcey, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte - Syros, 2002.
- Roche, Daniel, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, 1978.
- Roche, Daniel, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- Room, Adrian, *Dictionary of Pseudonyms : 13,000 Assumed Names and Their Origins*, McFarland & Co., 2010.
- Rossi, Giuseppina, *Salotti letterari in Toscana*, Firenze, Le Lettere, 1992.
- Rudé, George, *La foule dans la Révolution française*, trad. Albert Jordan, Paris, François Maspero, 1982.
- Russ, Joanna, *How to Suppress Women's Writing*, London, Women's Press, 1984.
- Sama, Catherine, *Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters*, Chicago, University of Chicago Press, 2003.
- Sauvé, Rachel, *De l'éloge à l'exclusion : les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2010.
- Schellenberg, Betty A., *The Professionalization of Women Writers in Eighteenth-Century Britain*, New York, Cambridge University Press, 2005.
- Schwegman, Marjan, *Gualberta Alaide Beccari : Emancipazionista e scrittrice*, Pisa, Domus Mazzianiana, 1996.
- Scott, Joan W., *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1996.
- Scrivener, Michael Henry, *The Cosmopolitan Ideal in the Age of Revolution and Reaction, 1776-1832*, London, Pickering & Chatto, 2007.
- Sheriff, Mary D., *The Exceptional Woman : Elisabeth Vigée-Lebrun and the Cultural Politics of Art*, Chicago, U. of Chicago Press, 1996.
- Smith, Bonnie G., *The Gender of History : Men, Women, and Historical Practice*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1998.

- Soboul, Albert, *La Révolution française*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1965.
- Sonnet, Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.
- Spinosa, Antonio, *Italiane : Il lato segreto del Risorgimento*, Milano, Arnoldo Editore, 1994.
- Stella, Pietro, *Il giansenismo in Italia*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2006, 3 vols.
- Stephens, Sonya, *A History of Women's Writing in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Stewart, Joan Hinde, *Gynographs : French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993.
- Sullerot, Évelyne, *La presse féminine*, Paris, A. Colin, 1963.
- Sullerot, Évelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966.
- Tadini, Francesco, *Lesbia Cidonia : società, moda e cultura nella vita de la contessa Paolina Secco Suardo Grismondi*, Bergamo, Moretti e Vitalli, 1995.
- Taricone, Fiorenza et Suzanna Bucci, *La condizione della donna nel XVII e XVIII secolo*, Roma, Carucci, 1983.
- Taylor, Barbara, *Mary Wollstonecraft and the Feminist Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2003.
- Thibaudet, Alfred, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1969 [1936].
- Timmermans, Linda, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Champion, 2005 [1993].
- Tironi, Luigi, *Paolina Secco Suardo Grismondi : Lesbia Cidonia : la vita e le opere* Trescore Balneario, San Marco, 2004.
- Todd, Janet M., *Women's Friendship in Literature*, New York, Columbia University Press, 1980.
- Todd, Janet M., *The Sign of Angellica : Women, Writing, and Fiction, 1660-1800*, New York, Columbia University Press, 1989.

- Tracy, Thomas J., *Irishness and Womanhood in Nineteenth-Century British Publishing*, London, Ashgate, 2009.
- Tribouillard, Stéphanie, *Le Tombeau de Madame de Staël : les discours de la postérité staëlienne en France (1817-1850)*, Genève, Skatline, 2007.
- Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997.
- Turner, Cheryl, *Living by the Pen : Women Writers in the Eighteenth Century*, New York, Routledge, 1992.
- Uglietti, Francesco, *Una gentildonna veronese tra Rivoluzione e Restaurazione : Silvia Curtoni Verza (1751-1835)*, Verona, Archivio storico curia vescovile, 1983.
- Van Damme, Stephane, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam, APA Holland University Press, 1988.
- Veauvy, Christine et Laura Pisano, *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Colin, 1997.
- Vincent-Buffault, Anne, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1995.
- Viola, Corrado, *Epistolari italiani del Settecento. Repertorio bibliografico*, Verona, Farini, 2004.
- Wahl, Elizabeth Susan, *Invisible Relations : Representations of Female Intimacy in the Age of Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1999.
- Walchester, Kathryn, *'Our Own Fair Italy' : Nineteenth Century Women's Travel Writing and Italy, 1800-1844*, New York, Peter Lang, 2007.
- Walton, Whitney, *Eve's Proud Descendants : Four Women Writers and Republican Politics in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2000.
- Waquet, Françoise, *Le modèle Français et l'Italie savante : conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres (1660-1750)*, Rome, École française de Rome, 1989.
- Weisser, Susan Ostrov et Jennifer Fleischner, *Women at Odds : Feminism and the Problem of Sisterhood*, New York, New York University Press, 1994.

Winegarten, Renee, *Mme de Staël*, Dover, Berg, 1985.

Winock, Michel, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010.

Worley, Sharon, *Women's Literary Salons and Political Propaganda During the Napoleonic Era : The Cradle of Patriot Nationalism*, New York, Mellen, 2010.

Yalom, Marilyn, *Blood Sisters. The French Revolution in Women's Memory*, New York, Basic Books, 1993.

Yuval-Davis, Nira, *Gender and Nation*, London, Sage Publications, 1997.

2.3. Ouvrages collectifs

[s.a. : collectif], *La presenza femminile dal XVIII al XX secolo*, Bologna, CLUEB Editrice, 1988.

[variés], « Amicizie », numéro thématique, dans *Memoria. Rivista di storia delle donne*, vol. 32 (1991).

[variés], « Women Readers in Europe : Readers, Writers, Salonnières, 1750-1900 », numéro thématique dir. par Katherine Astbury, Hilary Brown et Gillian Dow, *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011).

Bardazzi, Giovanni et Alain Grosrichard, dirs., *Dénouement des Lumières et invention romantique*, Genève, Droz, 2003.

Beaurepaire, Pierre-Yves, dir., *La plume et la toile : pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002.

Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla, dirs., *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venezia, Marsilio Editori, 2004.

Bourguinat, Nicole, dir., *Le voyage au féminin : Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008. 152 pp.

Boutier, Jean, Brigitte Marin et Antonella Romano, dirs., *Naples, Rome, Florence : Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)* Rome, École française de Rome, 2005.

Brown, Hilary et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011.

- Calhoun, Craig, dir., *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge, MIT Press, 1992.
- Campbell, Julie D. et Anne R. Larsen, dirs., *Early Modern Women and Transnational Communities of Letters*, Burlington (VT), Ashgate, 2009.
- Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000.
- Cova, Anne, dir., *Comparative Women's History : New Approaches*, New York, Columbia University Press, 2006.
- Crotti, Ilaria, dir., *Il Viaggio in Italia : Modelli, Stili, Lingue*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1999.
- D'Monte, Rebecca et Nicole Pohl, dirs., *Female Communities, 1600-1800 : Literary Visions and Cultural Realities*, New York, St-Martin's Press, 2003.
- Del Vento, Christian et Xavier Tabet, dirs., *Les écrivains italiens des Lumières et la Révolution française*, Lyon, ENS Éditions, 2009.
- Dow, Gillian, dir., *Translators, Interpreters, Mediators. Women Writers 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2007.
- Ferrante, Lucia, Maura Palazzi et Gianna Pomata, dirs., *Regnatele di rapporti, patronage e reti di relazione nella storia delle donne*, Turin, Rosenberg et Sellier, 1988.
- Filippini, Nadia Maria et Anna Scattigno, dirs., *Una democrazia incompiuta : donne e politica in Italia dall'Ottocento ai nostri giorni*, Milano, Franco Angeli, 2007.
- Forlani, Alma et Marta Savini, dirs., *Scrittrici d'Italia*, Roma, Newton Compton, 1991.
- Gilleir, Anke, Alicia Montoya et Suzan Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back : Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Boston, Brill, 2010.
- Goldsmith, Elizabeth C. et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995.
- Guglielminetti, Marziano et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993.
- Hurtig, Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rough, dirs., *Sexe et genre*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.

- Lombez, Christine et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Lukoschik, Rita Unfer, dir., *Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) : Una letterata veneta verso l'Europa*, Verona, Essedue, 1998.
- Macedo, Ana Gabriela et Margarida Esteves Pereira, dirs., *Identity and Cultural Translation : Writing Across the Borders of Englishness. Women's Writing in English in a European Context*, New York, Peter Lang, 2006.
- Panizza, Laetitia et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000.
- Pellegrin, Nicole et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012.
- Planté, Christine, dir., *L'épistolaire. Un genre féminin?*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1998.
- Porciani, Ilaria et Maura Palazzi, dirs., *Storiche di ieri e di oggi. Dalle autrici dell'Ottocento alle riviste di storia delle donne*, Roma, Viella, 2005.
- Russel, Rinalda, dir., *Italian Women Writers*, Westport (CT), Greenwood Press, 1994.
- Russel, Rinalda, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997.
- Sanvitale, Francesca, dir., *Le scrittrici dell'Ottocento*, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, 1997.
- Sgard, Jean, dir., *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991.
- Soldani, Simonetta, dir., *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989.
- Terzoli, Maria Antonietta, dir., *I margini del libro : indagine teorica e storica sui testi di dedica* Roma, Antenore, 2002.
- Thomson, Ann, Simon Burrows et Edmond Dziembowski, dirs., *Cultural Transfers : France and Britain in the Long Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010.
- Van Dijk, Suzan et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004.

Wilton, Andrew et Ilaria Bignamini, dirs., *Grand Tour : The Lure of Italy in the Eighteenth-Century*, London, Tate Gallery Publications, 1996.

Winn, Colette H. et Donna Kuizenga, dirs., *Women Writers in Pre-Revolutionary France : Strategies of Emancipation*, New York, Garland Pub., 1997.

2.4. Sections/chapitres d'ouvrages

Aragon, Sandrine, « L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes? Trois traités sur les femmes célèbres publiés par Mmes Galien, Briquet et Genlis », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 367-379.

Arslan, Antonia, « Introduzione », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla scrittura femminile italiana*, Padova, Il Poligrafo, 2008, pp. 11-14.

Astbury, Katherine, « La femme amoureuse et le conte moral des femmes écrivains : vers un conte moral 'féminin'? », dans Suzan Van Dijk *et al.*, *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800 : la question du « gender »*, Sterling (VA), Peeters, 2002, pp. 351-361.

Badin, Donatella Abbate, « Lady Morgan and the Italian Female Other », dans Silvia Albertazzi et Claudia Pellicani, dirs., *Cross-Cultural Encounters : Literary Perspectives*, Rome, Officina Edizioni, 2005, pp. 32-42.

Badini Confalonieri, Luca, « Diodata Saluzzo tra Manzoni e Lamennais », dans Marziano Guglielminetti et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993, pp. 38-64.

Balayé, Simone, « La nationalité de Mme de Staël, textes inédits de Mme de Staël et de Benjamin Constant », dans Étienne Dennerly, dir., *Humanisme actif. Mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*, Paris, Herman, 1968, pp. 73-85.

Bellet, Roger, « Masculin et féminin dans les pseudonymes des femmes de lettres au XIXe siècle », dans Roger Bellet, dir., *Femmes de lettres au XIXe siècle : autour de Louise Colet*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, pp. 249-278.

Bérélowitch, Wladimir et Michel Porret, « Penser les réseaux », dans Wladimir Bérélowitch et Michel Porret, dirs., *Réseaux de l'esprit en Europe : des Lumières au XIXe siècle*, Genève, Droz, 2009, pp. 11-29.

Biagini, Enza, « Corilla, Corinne e 'L'Improvisation poétique en Italie' », dans Moreno Fabbri, dir., *Corilla Olimpica e la poesia del Settecento europeo*, Pistoia, M & M, 2000, pp. 43-54.

- Binhammer, Katherine, Susan Brown, Patricia Clements, Isobel Grundy et Jeanne Wood, « Introduction : Feminist Literary Historiography », dans Katherine Binhammer et Jeanne Wood, dirs., *Women and Literary History : 'For There She Was'*, Newark, University of Delaware Press, 2003, pp. 9-23.
- Bizzocchi, Roberto, « Una nuova morale per la donna e la famiglia », dans Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg, dirs., *Storia d'Italia. Vol. 22 : Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, pp. 69-96.
- Blasone, Pino, « Il Settecento critico in Italia », dans Pino Blasone, dir., *Polemiche letterarie nel secolo dei Lumi*, Firenze, Ponte alle grazie, 1992, pp. 9-38.
- Bonnell, Roland et Catherine Rubinger, « Introduction : Femmes savantes et femmes d'esprit », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 1-36.
- Bourguinat, Nicole, « Voyage et genre : une interrogation renouvelée », dans Nicole Bourguinat, dir., *Le voyage au féminin : Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, pp. 7-18.
- Boutier, Jean, « Les membres des académies florentines à l'époque moderne : la sociabilité intellectuel à l'épreuve du statut et des compétences », dans Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano, dirs., *Naples, Rome, Florence : Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, pp. 405-443.
- Bracchi, Cristina, « Introduzione », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, pp. 1-20.
- Breitenstein, Renée-Claude, « Représentation de l'histoire et parole féminine dans Les femmes illustres ou les Harangues héroïques des Scudéry », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 341-353.
- Brouard-Arends, Isabelle, « De l'auteur à l'auteure, comment être femme de lettres au temps des Lumières? », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch et Françoise Blum, dirs., *Intellectuelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, pp. 73-84.
- Brouard-Arends, Isabelle, « Qui peut définir la femme de lettres? De la salonnière à la femme de lettres, intégration et exclusion, une dialectique complexe », dans Roger Marchal, dir., *Vie des salons et activités littéraires, de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2001, vol. 2, pp. 95-103.

- Buttafuoco, Annarita, « Straniere in patria. Temi e momenti dell'emancipazione femminile italiana dalle Repubbliche giacobine al fascismo », dans Anna Maria Crispino, dir., *Esperienza storica femminile nell'eta moderna e contemporanea*, Rome, Unione Donne Italiane, 1988, vol. 2, pp. 91-124.
- Buttafuoco, Annarita, « Virtù civiche e virtù domestiche : lecture del ruolo femminile nel Triennio rivoluzionario », dans Giuseppina Genessati et Lauro Rossi, dirs., *L'Italia nella rivoluzione, 1789-1799*, Reno-Bologna, Grafis, 1990, pp. 81-88.
- Buttafuoco, Annarita, « La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano », dans Annarita Buttafuoco, dir., *Modi di essere : studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, Editoriale Mongolfiera, 1991, pp. 79-106.
- Carlyle, Margaret, « Femme de sciences, femme d'esprit : le 'Traducteur des Leçons de Chymie', dans Patrice Bret and Brigitte Van Tiggelen, dirs, *Madame d'Arconville, 1720-1805 : Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, Paris, Hermann, 2011, pp. 71-92.
- Caron, Jean-Claude, « 'Aux âmes bien nées...' ou romantisme et génération(s) », dans Sébastien Allard, dir., *Paris 1820 : l'affirmation de la génération romantique*, New York, Peter Lang, 2005, pp. 29-46.
- Cavazza, Marta, « Between Modesty and Spectacle : Women and Science in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Wendy Wassing Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 275-302.
- Cervone, Anna Teresa Romano, « Presenze femminili nella prima Arcadia romana : per una teoria dei modelli », dans Maria Teresa Graziosi et Barbara Tellini Santoni, dirs., *Tre secoli di storia dell'Arcadia*, Roma, Ministero per i Beni Culturali, 1991, pp. 47-58.
- Charle, Christophe, « Les intellectuels en Europe dans la seconde moitié du XIXe siècle, essai de comparaison », dans Gisèle Shapiro, dir., *L'espace intellectuel en Europe*, Paris, 2009, pp. 69-109.
- Charles, Shelly, « Mme de Genlis et le dilemme du roman », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 149-168.

- Chemello, Adriana, « La biografia come rispecchiamento : la Vita di Vittoria Colonna di Isabella Teotochi Albrizzi », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Poligrafo, 2000, pp. 115-135.
- Chemello, Adriana, « Le ricerche erudite di Luisa Bergalli », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 49-88.
- Chemello, Adriana, « Literary Critics and Scholars, 1700-1850 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 135-149.
- Chemello, Adriana, « Omaggio a Clio : Diodata Saluzzo », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 89-114.
- Chemello, Adriana, « La 'Saffo Italiana' : Diodata Saluzzo di Roero », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, pp. 87-118.
- Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, « Nota introduttiva », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 5-10.
- Collet, George-Paul, « Cosmopolitisme et nationalisme chez Madame de Staël », dans François Jost, dir., *Actes du IVe congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, La Haye, Mouton, 1966, pp. 552-557.
- Colombo, Laura, « La « maternité du génie » : filiations staéliennes dans les romans de Marie d'Agoult et Hortense Allart », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 319-334.
- Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, pp. 224-242.
- Costa Zalessow, Natalia, « Teresa Bandettini », *Scrittrici italiane dal XIII al XX secolo : testi e critica*, Ravenna, Longo Editore, 1982, pp. 187-191.

- Craveri, Benedetta, « Mme de Genlis et la transmission d'un savoir-vivre », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 117-130.
- Crivelli, Tatiana, « Esperienze di mediazione culturale e creazione di simbologie nell'accademia dell'Arcadia - L'Arcadia femminile », dans Gesa Stedman et Margarete Zimmermann, dirs., *Höfe-Salons-Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit*, New York, Georg Olms Verlag, 2007, pp. 241-254.
- Cross, Maire Fedelma, « 'Salons sans Frontières' : Flora Tristan's Reader and Writer », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 217-238.
- Cusset, Catherine, « Rousseau's Legacy : Glory and Femininity at the End of the Eighteenth-Century. The cases of Sophie Cottin and Elisabeth Vigée-Lebrun », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 401-418.
- d'Ezio, Marianna, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 11-29.
- Dawson, Ruth P., « Reconstructing Women's Literary Relationships : Sophie Albrecht and Female Friendship », dans Katherine R. Goodman et Edith Waldstein, dirs., *In the Shadow of Olympus : German Women Writers around 1800*, Albany, State University of New York Press, 1992, pp. 173-187.
- De Baar, Mirkjam, « 'God Had Chosen You to be a Crown of Glory for All Women!' The International Network of Learned Women Surrounding Anna Maria Von Schurman », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 108-135.
- De Donato, Gigliola, « Donna e società nella cultura moderata del primo Ottocento », dans Gigliola De Donato, Et Al., dir., *La parabola della donna nella letteratura italiana dell'Ottocento*, Bari, Adriatica, 1983, pp. 11-96.
- De Longis, Rosella, « Maternità illustri : dalle madri illuministe ai cataloghi ottocenteschi », dans Marina D'amelia, dir., *Storia della maternità*, Roma-Bari, Laterza, 1997, pp. 184-207.

- DeJean, Joan, « Portrait of the Artist as Sappho », dans Madelyn Gutwirth, Avriel Goldberger et Karyna Szmurlo, dirs., *Germaine de Staël. Crossing the Borders*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1991, pp. 122-137.
- Delap, Lucy, « The 'Woman Question' and the Origins of Feminism », dans Gareth Stedman Jones et Gregory Claeys, dirs., *The Cambridge History of Nineteenth-Century Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, pp. 336-348.
- Di Cori, Paola, « Unite e divise. Appunti su alcuni problemi di storia della solidarietà de fra donne », dans Lucia Ferrante, Maura Palazzi et Gianna Pomata, dirs., *Regnatele di rapporti, patronage e reti di relazione nella storia delle donne*, Torino, Rosenberg & Selier, 1988, pp. 481-494.
- Di Giorgio, Michela, « La bonne catholique », dans Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, dirs., *Histoire des femmes en Occident. Tome IV : XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991, pp. 169-197.
- Di Scala, S. M., « Italy and the French Revolution », dans S. M. Di Scala, dir., *Italy : From Revolution to Republic*, Boulder, Westview Press, 1995, pp. 20-33.
- Diaz, Brigitte, « La correspondance de George Sand avec Marie d'Agoult : 'Un labyrinthe d'équivoques' », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess, dirs., *L'épistolaire au féminin : correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 93-108.
- Donato, Clorinda, « Against Coppel's Italie : Ugo Foscolo's Engaged Italian Romanticism », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 175-191.
- Donato, Maria Pia, « The Temple of Female Glory : Female Self-Affirmation in the Roman Salon of the Grand Tour », dans Paula Findlen, Wendy Wassing Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 59-78.
- Eger, Elizabeth, « The Bluestocking Legacy », dans Elizabeth Eger et Lucy Peltz, dirs., *Brilliant Women : Eighteenth-Century Bluestockings*, New Haven (CT), Yale University Press, 2008, pp. 127-151.
- Ernot, Isabelle, « Masculin/féminin dans les dictionnaires et recueils de biographies féminines (début XIXe siècle-années 1860) », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 67-84.

- Esterhammer, Angela, « The Improvisatrice's Fame : Landon, Staël, and Female Performers in Italy », dans Christoph Bode et Fritz-Wilhelm Neumann, dirs., *British and European Romanticisms*, Trier, Wissenschaftlicher, 2007, pp. 227-237.
- Farina, Rachele, « De la patrie des Italiennes. La voix des femmes à la barre des clubs jacobins », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 3, pp. 50-57.
- Fattori, Marta, « Le commerce épistolaire, institution de la République des Lettres », dans Marc Fumaroli, dir., *Les premiers siècles de la République européenne des Lettres*, Paris, Alain Baudry, 2005, pp. 89-110.
- Favaro, Francesca, « Le rimatrici di Luisa Bergalli fra autobiografia e letteratura », dans Adriana Chemello, dir., *Luisa Bergalli : poetessa, drammaturga, traduttrice, critica letteraria*, Mirano-Venezia, Eidos, 2008, pp. 99-112.
- Ferrante, Lucia, Maura Palazzi et Gianna Pomata, « Introduzione », dans Lucia Ferrante, Maura Palazzi et Gianna Pomata, dirs., *Regnatele di rapporti, patronage e reti di relazione nella storia delle donne*, Torino, Rosenberg & Selier, 1988, pp. 7-38.
- Ferrero, Rosella, « Di se stessa, di Luigi XVI, di Bonaparte », dans Marziano Guglielminetti et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993, pp. 123-132.
- Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 81-137.
- Filippini, Nadia Maria, « Introduzione », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 13-24.
- Findlen, Paula, « Gender and Culture in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Catherine Sama et Wendy Wassing Roworth, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 1-31.
- Forster, Robert et Jaroslaw Pelenski, « The French Revolution and the 'New' Elite, 1800-1850 », dans Jaroslaw Pelenski, dir., *The American and European Revolutions, 1776-1848 : Sociopolitical and Ideological Aspects*, Iowa City, University of Iowa Press, 1980, pp. 182-207.

- Fraisse, Geneviève, « Préface », dans Geneviève Fraisse, dir., *Opinions de femmes : de la veille au lendemain de la révolution française*, Paris, Côté-femmes, 1989, pp. 1-21.
- Fraisse, Geneviève, « La double raison et l'unique nature : fondements de la différence des sexes », dans Irène Théry et Christian Biet, dirs., *La Famille, la gloire et l'État : de la Révolution au Code civil*, Paris, Imprimerie nationale, 1989, pp. 45-52.
- Geffroy, Annie, « Louise de Kéralio, traductrice, éditrice, historienne et journaliste, avant 1789 », dans Isabelle Brouard-Arends, dir., *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 103-112.
- Gilleir, Anke et Alicia Montoya, « Introduction : Toward a New Conception of Women's Literary History », dans Anke Gilleir, Alicia Montoya et Suzan Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back : Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Boston, Brill, 2010, pp. 1-20.
- Ginsborg, Paul, « Romanticismo e Risorgimento : l'io, l'amore e la nazione », dans Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg, dirs., *Storia d'Italia. Vol. 22: Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, pp. 5-68.
- Girou Swiderski, Marie-Laure, « L'autre Révolution ? De la littérature et des femmes », dans Marc-André Bernier, dir., *La Raison exaltée. Études sur 'De la littérature' de Madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, pp. 197-213.
- Giuli, Paola, « Enlightenment », dans Rinalda Russel, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997, pp. 77-82.
- Giuli, Paola, « Tracing a Sisterhood : Corilla Olimpica as Corrine's Unacknowledged Alter Ego », dans Karyna Szmurlo, dir., *The Novel's Seduction : Stael's Corrine in Critical Inquiry*, Lewisburg (PN), Bucknell University Press, 1999, pp. 165-184.
- Giuli, Paola, « Poetry and National Identity : Corinne, Corilla and the Idea of Italy », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 201-220.
- Goldin, Jeanne, « Femme-auteur et réflexivité : Madame de Genlis », dans Chantal Bertrand-Jennings, dir., *Masculin-féminin : le XIXe siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'Études du XIXe siècle Joseph Sablé, 1999, pp. 41-71.
- Goodman, Dena et Elizabeth C. Goldsmith, « Introduction », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, pp. 1-9.

- Goozé, Marjanne E., « Mimicry and Influence : The 'French' Connection and the Berlin Jewish Salon », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 49-71.
- Grassi, Marie-Claire, « La lettre en archives : approche méthodologique », dans Anne-Marie Sohn, dir., *La correspondance, un document pour l'Histoire (Cahiers du GHHIS, no. 12)*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002, pp. 73-82.
- Graziosi, Elisabetta, « Presenze femminili : fuori e dentro l'Arcadia », dans Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, dirs., *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venezia, Marsilio Editori, 2004, pp. 67-96.
- Graziosi, Elisabetta, « Revisiting Arcadia : Women and Academies in Eighteenth-Century Italy », dans Paula Findlen, Wendy Wassing Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 103-124.
- Grew, Raymond, « Chapter 8 : Culture and Society », dans John A. Davis, dir., *Italy in the Nineteenth Century, 1796-1900*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp. 206-234.
- Grew, Raymond, « Finding Social Capital : The French Revolution in Italy », dans Robert I. Rotberg, dir., *Patterns of Social Capital : Stability and Change in Historical Perspective*, New York, Cambridge University Press, 2001, pp. 69-96.
- Guillaumou, Jacques et Martine Lapied, « L'action politique des femmes pendant la Révolution française », dans Christine Fauré, dir., *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, pp. 139-168.
- Harth, Erica, « The Salon Woman Goes Public ... or Does She? », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, pp. 179-193.
- Havelange, Isabelle, Sabine Juratic et Nicole Pellegrin, « Femmes et histoire. Pour des enquêtes longues », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 13-37.
- Hesse, Carla, « The Cultural Contradictions of Feminism in the French Revolution », dans Colin Jones et Dror Wahrman, dirs., *The Age of Cultural Revolutions : Britain and France, 1750-1820*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 190-202.

- Hesse, Carla, « Devenir républicaine et historienne : Louise de Kéralio, trad. par Sylvie Deleris », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'Historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006 [2001], pp. 203-223.
- Hill Collins, Patricia, « It's All in the Family : Intersections of Gender, Race, and Nation », dans Uma Narayan et Sandra Harding, *Decentering the Center : Philosophy for a Multicultural, Postcolonial, and Feminist World*, Bloomington, Indiana University Press, 2000, pp. 156-76.
- Hook-Demarle, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne, 1789-1848 », dans Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, dirs., *Histoire des femmes en Occident. Tome IV : XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991, pp. 147-167.
- Howard, Catherine Montfort, « From Private to Public Sphere : The Case of Mme de Sévigné and Mme de Staël », dans Catherine Montfort Howard, dir., *Literate Women and the French Revolution of 1789*, Birmingham (AL), Summa Publications, 1994, pp. 111-127.
- Hunt, Lynn, « Male Virtue and Republican Motherhood », dans Keith Michael Baker, dir., *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, New York, Pergamon Press, 1987, pp. 195-208.
- Hunt, Lynn, « Introduction : Women and Revolutionary Citizenship : Enlightenment Legacies? », dans Sarah Knott et Barbara Taylor, dirs., *Women, Gender, and Enlightenment*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 565-569.
- Infelise, Mario, « L'Editoria », dans Girolamo Arnaldi et Manlio Pastore Stocchi, dirs., *Storia della cultura veneta. Il Settecento*, Vicenza, Neri Pozza, 1985, pp. 91-111.
- Infelise, Mario, « L'utile e il piacevole. Alla ricerca dei lettori italiani del Secondo Settecento », dans Maria Gioia Tavoni et Françoise Waquet, dirs., *Lo spazio del libro nell'Europa del XVIII secolo*, Bologna, Patron, 1997, pp. 113-126.
- Iverson, John et Marie-Pascale Pieretti, « Une gloire réfléchie. Du Châtelet et les stratégies de la traductrice », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, dirs., *Dans les miroirs de l'écriture*, Montréal, Université de Montréal, 1998, pp. 135-144.
- Janse, Ineke, « Traveller, Pedagogue and Cultural Mediator : Marie-Elisabeth De La Fite and her Female Context », dans Anke Gilleir, Alicia Montoya et Suzan Van Dijk, dirs., *Women Writing Back/Writing Women Back : Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Boston, Brill, 2010, pp. 309-326.
- Jolibert, Bernard, « Introduction », dans Bernard Jolibert, dir., *Sylvain Maréchal, Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes : 1801*, Paris, Harmattan, 2007, pp. 7-72.

- Jones, Ann Rosalind, « New Songs for the Swallow : Ovid's Philomela in Tullia d'Aragona and Gaspara Stampa », dans Marilyn Migiel et Juliana Schiesari, dirs., *Refiguring Woman : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, pp. 263-277.
- Jones, Verina R., « Journalism, 1750-1850 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 120-134.
- Jung, Ursula, « The Reception of Germaine de Staël and George Sand among Female Novelists in Nineteenth-Century Spain », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 179-200.
- Keilhauer, Annette, « Traduction, transferts culturels et gender. Réflexions à partir des relations franco-italiennes au XIXe siècle », dans Christine Lombez et Rotraud Von Kulesa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 113-126.
- Kergoat, Danièle, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans Elsa Dorlin, dir., *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009.
- Kramarae, Cheryl et Paula A. Trichler, « Sisterhood », dans *A Feminist Dictionary*, Boston, Pandora Press, 1985, pp. 420-422.
- Krief, Huguette, « Le génie féminin. Propos et contre-propos au XVIIIe siècle », dans Nicole Pellegrin et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, pp. 61-76.
- La Charité, Claude, « La Décade féminine de Marie de Romieu », dans Isabelle Brouard-Arends, dir., *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 317-330.
- Lampron, Eve-Marie, « From Venice to Paris : Fame, Gender and National Sensibilities in Late Eighteenth and Early Nineteenth-Century Female Literary Networks », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 31-47.
- Laplanche, Laurie, « L'éducation et la représentation de la citoyenneté féminine sous la Révolution française », dans Catherine Ferland et Benoît Grenier, dirs., *Femmes, culture et pouvoir : relectures de l'histoire au féminin, XVe-XXe siècles*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2010, pp. 187-203.

- Larsen, Anne R., « Journeying Across Borders : Catherine des Roches's Catalog of Modern Women Intellectuals », dans Julie D. Campbell et Anne R. Larsen, dirs., *Early Modern Women and Transnational Communities of Letters*, Burlington (VT), Ashgate, 2009, pp. 229-249.
- Letzter, Jacqueline, « Staging Sappho : Feminism and Performativity in Constance de Salm's Sappho (1794) », dans Linda V. Troost, dir., *Eighteenth-Century Women. Studies in Their Lives, Work, and Culture*, New York, AMS Press, 2003, pp. 245-264.
- Louichon, Brigitte, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 7-18.
- Lukoschik, Rita Unfer, « L'educatrice delle donne : Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) e la Querelle des femmes negli spazi veneti di fine '700 », dans Lionello Sozzi, dir., *L'educazione dell'uomo e della donna nella cultura illuministica* Torino, Accademia delle Scienze di Torino, 2000, pp. 249-263.
- Lyttleton, Adrian, « Creating a National Past : History, Myth and Image in the Risorgimento », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, pp. 27-75.
- Maiorino, Giancarlo, « Romanticism », dans Peter E. Bondanella, Julia Conaway Bondanella et Jody Robin Shiffman, dirs., *Dictionary of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1996, pp. 441-446.
- Mallinson, Jonathan, « 'Cela ne vaud pas Zaïde' : Graffigny, lectrice de Mme de La Fayette », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 118-128.
- Manacorda, Mario Alighiero, « Istruzione ed emancipazione della donna nel Risorgimento. Riletture e considerazioni », dans Simonetta Soldani, dir., *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989, pp. 1-33.
- Marchesini, Daniele, « L'analfabetismo femminile nell'Italia dell'Ottocento : caractéristique e dinamiche », dans Simonetta Soldani, dir., *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989, pp. 37-56.
- Martin, Angus, « L'Italie et le roman français de la seconde moitié du XVIIIe siècle », dans *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. France et Italie dans la culture européenne. XVIIe et XVIIIe siècles*, Genève, Slatkine, 1981, pp. 481-494.

- Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des Femmes », dans Rebecca Messbarger et Paula Findlen, dirs., *The Contest for Knowledge : Debates over Women's Learning in Enlightenment Italy*, Chicago, Chicago University Press, 2005, pp. 1-22.
- Minier, Sigyn, « Représentation et re-création du moi dans la correspondance de Madame de Charrière », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, dirs., *Dans les miroirs de l'écriture : la réflexivité chez les femmes écrivains d'ancien régime*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1998, pp. 156-165.
- Mistacco, Vicki, « Genlis à contre-courant : De l'influence des femmes », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 97-115.
- Morgan, Cheryl A., « Unfashionable Feminism? Designing Women Writers in the Journal des Femmes (1832-1836) », dans Dean De La Motte et Jeannene M. Pszyblyski, dirs., *Making the News : Modernity and the Mass Press in Nineteenth-Century France*, Boston, University of Massachusetts Press, 1999, pp. 207-232.
- Morgan, Cheryl A., « Entre le vrai et le vraisemblable : enjeux du roman historique chez Sophie Gay », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 141-160.
- Moser-Verrey, Monique, « Enjeux esthétiques de la collaboration d'Isabelle de Charrière avec L. F. Huber », dans Vincent Giroud et Janet Whatley, dirs., *Isabelle de Charrière*, New Haven (CT), Beinecke Rare Book and Manuscript Library, 1996, pp. 69-86.
- Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donnesche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, pp. 163-180.
- Nesci, Catherine, « 'Ce sont les hommes aujourd'hui qui font les romans'. Les femmes et la fiction dans la presse féminine (1820-1835) », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 377-398.
- Orr, Mary, « Keeping It in the Family : the Extraordinary Case of Cuvier's Daughters », dans Cynthia V. Burek et B. Higgs, dirs., *The Role of Women in the History of Geology*, London, Geological Society, 2007, pp. 1-8.

- Panizza, Laetitia, « Polemical Prose Writing (1500-1650) », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 65-78.
- Panizza, Laetitia et Sharon Wood, « Introduction », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 1-11.
- Peerenboom, Marianne, « Sapho : Mother of All Women Poets », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 34-40.
- Pellegrin, Nicole, « En guise de préface. Marie Stuart, Tacite et quelques silences. Aperçus sur l'histoire des activités d'historien(ne)s. Éléments bibliographiques », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 9-19.
- Pellegrin, Nicole, « L'histoire et son annotation. La mise en scène des sources par trois historiennes du XVIIIe siècle : Lussan, Thiroux et Kéralio », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen-Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 269-295.
- Pellegrin, Nicole, « Le Polygraphe philogyne. À propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIIIe siècle », dans Rotraud Von Kulessa, dir., *Études féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Fribourg, Fribourg en Br., 2004, pp. 63-79.
- Perrot, Michelle, « Les femmes, le pouvoir, l'histoire », dans Michelle Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Marseille, Rivages, 1985, pp. 206-221.
- Perrot, Michelle, « Préface », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs., *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Colin, 1997, pp. iii-xi.
- Piromalli, Antonio, « Isabella Teotochi Albrizzi : tra neoclassicismo e romanticismo », dans Antonio Piromalli, dir., *Saggi critici di storia letteraria*, Firenze, L. S. Olschki Editore, 1967, pp. 1-41.
- Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie, des républiques jacobines au Risorgimento (1786-1860) », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs., *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Colin, 1997, pp. 59-107.

- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « Le Voltaire de Madame de Genlis : combat continué, combat détourné », dans Ulla Kölving et Christiane Mervaud, dirs., *Voltaire et ses combats*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, tome 2, pp. 1211-1226.
- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « Aimer ou haïr Mme de Genlis? », dans Roland Mortier et Hervé Hasquin, dirs., *Portraits de femmes. Études sur le XVIIIe siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2000, pp. 89-98.
- Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 1, pp. 285-294.
- Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 25-80.
- Plebani, Tiziana, « La civiltà della conversazione a Venezia (XVII-XVIII secolo) », dans [s.dir.], *Memorie di lei*, Venezia, Provincia di Venezia, 2003, pp. 38-52.
- Pomian, Krzysztof, « République des Lettres : idée utopique et réalité vécue », dans Wladimir Bérélowitch et Michel Porret, dirs., *Réseaux de l'esprit en Europe : des Lumières au XIXe siècle*, Genève, Droz, 2009, pp. 261-282.
- Racine, Nicole et Michel Trebitsch, « Présentation », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch et Françoise Blum, dirs., *Intellectuelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, pp. 13-40.
- Rang, Brita, « A 'Learned Wave' : Women of Letters and Science from the Renaissance to the Enlightenment », dans Tjitske Akkerman et Siep Stuurman, dirs., *Perspectives of Feminist Political Thought in European History From the Middle Ages to the Present*, London, Routledge, 1998, pp. 50-66.
- Rao, Anna Maria, « Il sapere velato. L'educazione delle donne nel dibattito italiano di fine Settecento », dans Andrea Milano, dir., *Misoginia : la donna vista e malvista nella cultura occidentale*, Roma, Edizioni Dehoniane, 1992, pp. 243-310.
- Re, Lucia, « Passion and Sexual Difference : The Risorgimento and the Gendering of Writing in Nineteenth-Century Italian Culture », dans Albert Russell Ascoli et Krystyna Von Henneberg, dirs., *Making and Remaking Italy : The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, pp. 155-202.

- Redien-Collot, Renaud, « Le statut d'auteur dans la correspondance privée de Mme de Graffigny : assomption et renonciation », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 92-108.
- Reid, Martine, « Language under Revolutionary Pressure », dans Denis Holler, dir., *A New History of French Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, pp. 572-579.
- Reid, Martine, « La couleur d'un bas », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 21-32.
- Reid, Martine, « Genlis, Pipelet, Staël : la figure de la femme auteur au lendemain de 1789 », dans Nicole Pellegrin et Éliane Viennot, dirs., *Revisiter la 'querelle des femmes'. Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, pp. 113-123.
- Rendall, Jane, « Feminizing the Enlightenment », dans Martin Fitzpatrick, Peter Jones, Christa Knellwolf et Iain Mccalman, dirs., *The Enlightenment World*, New York, Routledge, 2004, pp. 253-271.
- Ricaldone, Luisa, « Il secolo XVIII come laboratorio della modernità », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 11-47.
- Rice De-Fosse, Mary et Juliette Parnell-Smith, « Nineteenth-Century », dans Eva Martin Sartori, dir., *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1999, pp. xxvi-xxviii.
- Ricorda, Ricciarda, « 'Al bel sesso ancora / piace la sempre variante errante vita' : viggiatrici italiane in Italia tra Sette e Ottocento », dans Ilaria Crotti, dir., *Il viaggio in Italia. Modelli, stili, lingue*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1999, pp. 105-130.
- Ricorda, Ricciarda, « Travel Writing, 1750-1860 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 107-119.
- Roche, Daniel et Vincenzo Ferrone, « Historiographie des Lumières », dans Daniel Roche et Vincenzo Ferrone, dirs., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, pp. 497-569.

- Romagnani, Gian Paolo, « Diodata Saluzzo nell'Accademia delle Scienze di Torino. Fra Tommaso Valperga di Caluso e Prospero Balbo », dans Marziano Guglielminetti et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993, pp. 11-36.
- Sama, Catherine, « Luisa Bergalli e le sorelle Carriera : un rapporto d'amicizia e di collaborazione professionale », dans Adriana Chemello, dir., *Luisa Bergalli : poetessa, drammaturga, traduttrice, critica letteraria*, Mirano-Venezia, Eidos, 2008, pp. 59-75.
- Sama, Catherine, « 'Il secolo delle donne' : scrittrici del Settecento », dans Antonia Arslan et Saveria Chemotti, dirs., *La galassia sommersa. Suggestioni sulla scrittura femminile italiana*, Padova, Il Poligrafo, 2008, pp. 81-93.
- Sama, Catherine, « 'On the Canvas and on the Page' : Women Shaping Culture in Eighteenth-Century Venice », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 125-150.
- Sbagria, Albert, « Romanticism », Russel, Rinalda, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1997, pp. 299-300.
- Schaich, Michael, « Public Sphere », dans Peter H. Wilson, dir., *A Companion to Eighteenth-Century Europe*, London, Blackwell, 2008, pp. 125-140.
- Scolari Sellerio, Arianna, « Bandettini, Teresa », dans Alberto Mario Ghisalberti, dir., *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1963, pp. 673-675.
- Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 105-120.
- Seth, Catriona, « La femme auteur, stratégies et paradigmes. L'exemple de Constance de Salm », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 195-213.
- Siess, Jürgen, « La place de l'autre et l'image de soi dans les lettres de Marie-Jeanne Riccoboni », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess, dirs., *L'épistolaire au féminin : correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 15-26.
- Slama, Béatrice, « Femmes écrivains », dans Laure Adler et Jean-Paul Aron, dirs., *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1980, pp. 213-243.

- Soldani, Simonetta, « Il Risorgimento delle donne », dans Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg, dirs., *Storia d'Italia. Vol. 22 : Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, pp. 183-224.
- Soldani, Simonetta, « Prima della Repubblica. Le Italiane e l'avventura della cittadinanza », dans Nadia Maria Filippini et Anna Scattigno, dirs., *Una democrazia incompiuta : donne e politica in Italia dall'Ottocento ai nostri giorni*, Milano, Franco Angeli, 2007, pp. 41-90.
- Soldani, Simonetta, « Prefazione », dans Maria Teresa Mori, dir., *Figlie d'Italia. Poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011, pp. 9-16.
- Sonnet, Martine, « Une fille à éduquer », dans Arlette Farge et Natalie Zemon Davis, dirs., *Histoire des femmes en Occident. Tome 3: XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Plon, 1991, pp. 129-168.
- Sourian, Eve, « Germaine de Staël and the Position of Women in France, England, and Germany », dans Avriel H. Goldberger, dir., *Woman as Mediatrice : Essays on Nineteenth-Century Women Writers*, Westport (CT), Greenwood, 1987, pp. 31-38.
- Spencer, Samia I., « Eighteenth-Century », dans Eva Martin Sartori, dir., *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport (CT), Greenwood Press, 1999, pp. xxiv-xxv.
- Stanton, Judith Philips, « Statistical Profile of Women Writing in English from 1660 to 1800 », dans Frederick Keener et Susan E. Lorsch, dirs., *Eighteenth-Century Women and the Arts*, New York, Greenwood Press, 1988, pp. 247-254.
- Stedman, Gesa, « Passion and Talent, Fulfilment or Death? Germaine de Staël's Novel 'Corinne' Crosses the Channel », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 201-215.
- Strumia, Elisa, « Tra Lumi e Rivoluzione : i giornali per le donne nell'Italia del Settecento », dans Silvia Franchini et Simonetta Soldani, dirs., *Donne e giornalismo : percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, F. Angeli, 2004, pp. 181-210.
- Trouille, Mary Seidman, « Eighteenth-Century Amazons of the Pen », dans Roland Bonnell et Catherine Rubinger, dirs., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth-Century*, New York, Peter Lang, 1994, pp. 341-369.

- Trousson, Raoumond, « Mme de Genlis et la propagande antiphilosophique », dans Ruggero Campagnoli, dir., *Robespierre & C. Atti della ricerca sulla letteratura francese della Rivoluzione*, Bologna, CLUEB, 1988, pp. 209-243.
- Troyansky, David, « Balancing Social and Cultural Approaches to the History of Old Age and Aging in Europe : A Review and an Example from Post-Revolutionary France », dans Paul Johnson et Pat Thane, dirs., *Old Age from Antiquity to Post-Modernity*, London, Routledge, 1998, pp. 96-109.
- Van Dijk, Suzan, « Foreword », dans Suzan Van Dijk, Lia Van Gemert et Sheila Ottway, dirs., *Writing the History of Women's Writing : Toward an International Approach*, Amsterdam, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 2001, pp. ix-xxi.
- Van Dijk, Suzan, « Le roman : moyen de communication féminine », dans Pierre-Yves Beaurepaire, dir., *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002, pp. 209-221.
- Van Dijk, Suzan, « Les femmes se lisaient-elles? Importance des collègues pour la venue à l'écriture », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 129-145.
- Van Dijk, Suzan, « Foreword : Foreign Women's Writing as Read in the Netherlands. A Task for Historiographers », dans Suzan Van Dijk et Jo Nesbitt, dirs., *'I Have Heard About You'. Foreign Women's Writing Crossing the Dutch Border : From Sappho to Selma Lagerlöf*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, pp. 9-33.
- Van Dijk, Suzan, « La préface comme lieu de rencontre : Madame de Genlis et sa traductrice hollandaise Elisabeth Bekker », dans Jan Herman, Mladen Kozul et Paul Pelckmans, dirs., *Préfaces romanesques*, Paris, Peeters, 2005, pp. 385-396.
- Van Dijk, Suzan, « Les topoï 'féminins' dans des fictions épistolaires et des correspondances véritables : mesdames de Graffigny, Riccoboni et Charrière », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess, dirs., *L'épistolaire au féminin : correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 39-50.
- Van Dijk, Suzan, « Madame de Genlis traduite par Elisabeth Bekker : transfert culturel ou participation à un même mouvement international? », dans Christine Lombez et Rotraud Von Kulessa, dirs., *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 63-74.
- Van Dijk, Suzan, « La lecture féminine : les correspondantes d'Isabelle de Charrière comme témoins », dans Philip Stewart et Michel Delon, dirs., *Le second triomphe du roman du XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009, pp. 85-104.

- Van Dijk, Suzan, « Sociability and Mentoring by Correspondence : George Sand and Contemporary Female Writers », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 119-144.
- Van Strien-Chardonneau, Madeleine, « Betje Wolff (1738-1804), traductrice de Madame de Genlis (1746-1830) », dans Jean-Philippe Beaulieu, dir., *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction dans l'Ancien-Régime*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, pp. 265-277.
- Vegliante, Jean-Charles, « La réception de la poésie italienne au XIXe siècle : une illustration du malentendu franco-italien », dans Jean-Charles Vegliante, dir., *La traduction-migration : déplacements et transferts culturels Italie-France, XIXe-XXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 97-124.
- Vignuzzi, Maria Cecilia, « Towards a New Professionalism : Women and Revues d'Opinion in Italy and France at the Turn of the 19th Century », dans Berteke Waaldijk, dir., *Professions and Social Identities. New European Historical Research on Work, Gender and Society*, Pisa, Plus, 2006, pp. 153-170.
- Von Kulesa, Rotraud, « La femme auteur dans la critique littéraire du dix-huitième siècle », dans Malcolm Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dirs., *Critique, critiques au dix-huitième siècle*, New York, Peter Lang, 1996, pp. 295-312.
- Von Kulesa, Rotraud, « Elisabetta Caminer Turra. Traductrice, médiatrice et 'organisatrice culturelle' », dans Agnese Fidecaro, Henriette Partzsch, Suzan Van Dijk et Valérie Cossy, dirs., *Femmes écrivains à la croisée des langues (1700-2000)*, Genève, MétisPresses, 2009, pp. 55-66.
- Von Kulesa, Rotraud, « Mémoires de femmes, mémoires des femmes et écriture de l'histoire au XVIIIe siècle », dans Jean-Claude Arnould et Sylvie Steinberg, dirs., *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen- Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, pp. 155-169.
- Waquet, Françoise, « La longue vie de la dispute : contribution à l'histoire d'un genre universitaire », dans Marc Fumaroli, Christian Mouchel et Colette Nativel, dirs., *République des lettres, république des arts : mélanges offerts à Marc Fumaroli, de l'Académie française*, Genève, Droz, 2008, pp. 135-148.
- Wolfgang, Aurora, « Notre 'vieille amie' : Mme de Sévigné dans la correspondance de Mme de Graffigny et Devaux », dans Jonathan Mallinson, dir., *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, pp. 109-117.

- Worley, Sharon, « Gendered Reconstruction of Feminist Authority in the Prince's Parlor : Stephanie Genlis and Royalist Identity during the Napoleonic Era », dans Helen Groth, dir., *Remaking Literary History*, Newcastle upon Tyne (GB), Cambridge Scholars, 2010, pp. 87-97.
- Wunderlich, Heinke, « Il était une fois... - Es war einmal... Eine rheinländisch-französische Geschichte », dans Wolfgang Adam, dir., *Das achtzehnte Jahrhundert : Facetten einer Epoche*, Heidelberg, Winter, 1988, pp. pp. 119-136.
- Zanone, Damien, « Morale de la mémoire (sur les Mémoires de Mme de Genlis) », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 195-207.
- Zanone, Damien, « La voix d'Ellénore. Sophie Gay corrige Constant », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 345-357.
- Zemon-Davis, Natalie, « Genre féminin et genre littéraire. Les femmes et l'écriture historique, 1400-1820. Traduction de Sylvie Deleris », dans Nicole Pellegrin, dir., *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006 [1980], pp. 21-43.
- Zimmermann, Margarete, « Querelle des femmes, querelle du livre », dans Dominique De Courcelles et Carmen Val Julián, dirs., *Des femmes et des livres. France et Espagnes, XIVe-XVIIe siècles*, Paris, École des Chartes, 1999, pp. 79-94.
- Zimmermann, Margarete, « Gedächtnis-Jorrekturen. Das literatugeschichtliche Archiv der Louise-Félicité Guinement de Kéralio », dans A. Söchting, dir., *Das Schöne im Wirklichen - Das Wirkliche im Schönen*, Heidelberg, Winter, 2002, pp. 515-528.

2.5. Articles

- [s.a.], « Présentation du dossier », dans *Contextes*, vol. 3 (2008), numéro spécial « La question biographique en littérature ». <http://contextes.revues.org/2653> [page consultée le 12 février 2012]
- Abray, Jane, « Feminism in the French Revolution », dans *American Historical Review*, vol. 80 (1975), pp. 43-62.
- Ahmed-Söchting, Anne, « Les trois Sophie. Comment Madame de Staël dépeint la condition des femmes », dans *Cahiers staëliens*, vol. 49 (1998), pp. 7-32.

- Allen, James-Smith, « Sisters of Another Sort : Freemason Women in Modern France, 1725-1940 », dans *Journal of Modern History*, vol. 75, no. 4 (2003), pp. 783-835.
- Alpa, Guido, « Le Code Civil et l'Italie », dans *Revue internationale de droit comparé*, vol. 57, no. 3 (2005), pp. 571-625.
- Anderson, Donovan, « Franco-German Conversations : Rahel Levin and Sophie Von Grotthuss in Dialogue With Germaine de Stael », dans *German Studies Review*, vol. 29, no. 3 (2006), pp. 559-577.
- Balayé, Simone, « Delphine de Madame de Staël et la presse sous le Consulat », dans *Romantisme*, vol. 15 (1986), pp. 39-47.
- Balayé, Simone, « Comment peut-on être Madame de Staël? Une femme dans l'institution littéraire », dans *Romantisme*, vol. 77, pp. 15-23.
- Barbier, Frédéric, « La Révolution libératrice : l'exemple des activités du livre en France, entre Révolution politique et Révolution industrielle », dans *Histoire, économie et société*, vol. 12, no. 1 (1993), pp. 41-50.
- Baumgartner, Karin, « Defining National Identity : Caroline de la Motte Fouqué Responds to Madame de Staël's De l'Allemagne », dans *Colloquia Germanica : Internationale Zeitschrift für Germanistik*, vol. 35, no. 1 (2002), pp. 59-73.
- Baumgartner, Karin, « In Search of Literary Mothers Across the Rhine : the Influence of Genlis and Staël on the Writing of Helmina Von Chezy », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 50-67.
- Berti Logan, Gabriella, « The Desire to Contribute : An Eighteenth Century Italian Women of Science », dans *American Historical Review*, vol. 99, no. 3 (1994), pp. 785-812.
- Birket, Jennifer, « Madame de Genlis : The New Men and the Old Eve », dans *French Studies : A Quarterly Review*, vol. 42, no. 2 (April 1988), pp. 150-164.
- Bodek, Evelyn Gordon, « Salonnières and Bluestockings : Educated Obsolescence and Germinating Feminism », dans *Feminist Studies*, vol. 3, no. 3 (1976), pp. 185-199.
- Borello, Benedetta, « Fraternité, sororité et les espaces pour les cultiver à Rome et à Sienne (XVIIe-XIXe siècles) », dans *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, no. 5 (2010), pp. 791-804.
- Bosse, Monika, « Esquisse de la réception du livre 'De l'Allemagne', en Allemagne », dans *Cahiers staëliens*, vol. 37 (1985-1986), pp. 117-131.

- Bourdin, Philippe, « La promotion sociale et politique des écrivains pendant la Révolution française », dans *Les Cahiers du Centre d'Études des Mondes Moderne et Contemporain* (février 2010), pp. 1-16.
- Boxer, Marilyn J., « Rethinking the Socialist Construction and International Career of the Concept 'Bourgeois Feminism' », dans *American Historical Review*, vol. 112, no. 1 (2007), pp. 131-157.
- Braida, Lodovica, « Censorship and Book Circulation in 18th-century Italy », dans *Journal of Modern Intellectual History*, vol. 3, no. 1 (2005), pp. 81-99.
- Brunelli, Bruno, « La 'saggia' Isabella. Per il centenario della Teotochi Albrizzi », dans *Nuova Antologia*, vol. XV (1936), pp. 311-324.
- Burke, Janet, « Freemasonry, Friendship and Noblewomen : The Role of the Secret Society in Bringing Enlightenment Thought to the Pre-Revolutionary Women Elites », dans *History of European Ideas*, vol. 10, no. 1 (1989), pp. 283-293.
- Burke, Janet et Margaret C. Jacob, « French Freemasonry, Women, and Feminist Scholarship », dans *Journal of Modern History*, vol. 68, no. 3 (1996), pp. 513-549.
- Bury, Emmanuel, « L'amitié savante, ferment de la République des lettres », dans *XVIIIe siècle*, vol. 51, no. 4 (1999), pp. 729-747.
- Buttafuoco, Annarita, « Di 'matri' e di 'sorelle'. Frammenti su donne, femminismo, storiografia », dans *Nuova DWF*, vol. 15 (1981), pp. 89-104.
- Caesar, Ann Hallamore, « Women Readers and the Novel in Nineteenth-Century Italy », dans *Italian Studies*, vol. 56 (2001), pp. 80-97.
- Caine, Barbara, « Generational Conflict and the Question of Ageing in Nineteenth and Twentieth Century Feminism », dans *ACH : Journal of History and Culture in Australia*, vol. 14 (1996), pp. 92-108.
- Candaux, Jean-Daniel, « 'Jeune et charmante ultramontaine' : la comtesse Paolina Secco Suardo Grismondi et ses correspondants français (Mercier, Lalande, Mme Du Bocage, Le Mierre, Montigny, Buffon, Le Brun) », dans *Cahiers Roucher - André Chénier*, vol. 23 (2004), pp. 36-46.
- Casalena, Maria Pia, « La participation cachée des femmes à la construction de l'histoire nationale en Italie et en France (1800-1848) », dans *Storia della Storiografia*, vol. 46 (2004), pp. 41-58.
- Cavazza, Marta, « Minerva e Pigmaliione. Carriere femminili nell'Italia del Settecento », dans *The Italianist*, vol. 17 (1997), pp. 5-17.

- Chartier, Roger, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », dans *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, vol. 31 (2003), pp. 13-24.
- Chemello, Adriana, « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, vol. XXII, no. 1 (2010), pp. 45-60.
- Cirillo, Valeria de Gregorio, « Les Philosophes et la Révolution dans les ouvrages de Madame de Genlis », dans *Annali Istituto Universitario Orientale, Napoli, Sezione Romanza*, vol. 42, no. 2 (2000), pp. 429-451.
- Colwill, Elizabeth, « Women's Empire and the Sovereignty of Man in *La Décade Philosophique*, 1794-1807 », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 29, no. 3 (1996), pp. 265-289.
- Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), pp. 39-68.
- Crenshaw, Kimberlé, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory, and Antiracist Politics », dans *University of Chicago Legal Forum* (1989), pp. 139-167.
- Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. XXVI, no. III (2001), pp. 321-349.
- Crivelli, Tatiana, « Le memorie smarrite di Amarilli », dans *Versants*, vol. 46 (2003), pp. 139-189.
- Crivelli, Tatiana, « 'Figli, vi lascio! e nel lasciarvi tremo'. Sui domestici lutti poetici delle 'pastorelle' d'Arcadia », dans *Rassegna europea di letteratura italiana*, no. 29-30 (2007), pp. 109-124.
- Crivelli, Tatiana, « Archiviare in rete per non archiviare il caso : note sulle poetesse d'Arcadia », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, no. 1 (2010), pp. 21-29.
- Crouzet, François, « Angleterre et France au XVIIIe siècle : essai d'analyse comparée de deux croissances économiques », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 21, no. 2 (1966), pp. 254-291.
- Curran, Stuart, « Mothers and Daughters : Poetic Generation(s) in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », dans *Huntington Library Quarterly*, vol. 63, no. 4 (2000), pp. 575-590.

- Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's *Ritratti* », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 40, no. 1 (2006), pp. 85-108.
- De Saint-Martin, Monique, « 'Les femmes écrivains' et le champ littéraire », dans *Masculin/féminin*, vol. 1, no. 83 (1990), pp. 52-56.
- DeJean, Joan, « De Scudery à Lafayette : la pratique et la politique de collaboration littéraire dans la France du XVIIe siècle », dans *Dix-Septième Siècle*, vol. 45, no. 181 (1993), pp. 673-685.
- Delon, Michel, « Combat philosophique, préjugés masculins et fiction romanesque sous le Consulat », dans *Raison présente*, vol. 67 (1983), pp. 67-76.
- Descarries, Francine et Lyne Kurtzman, « Faut-il réfuter le 'Nous femmes' pour être féministe au XIXe siècle? », dans *Les Cahiers de l'IREF*, vol. 19 (2009), pp. 5-9.
- Di Ricco, Alessandra, « Un' *accademia di improvvisazione di fine Settecento* », dans *Rivista di Letteratura italiana*, vol. 3 (1985), pp. 424-431.
- Dixon, Susan, « Women in Arcadia », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 371-375.
- Dow, Gillian, « Women Readers in Europe : An Introduction », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 1-14.
- Ernot, Isabelle, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIXe- début XXe siècle) », dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 16, no. 1 (2007), pp. 165-194.
- Evans, Richard J., « Bourgeois Feminists and Women Socialists in Germany, 1894-1914 : Lost Opportunity or Inevitable Conflict? », dans *Women's Studies International Quarterly*, vol. 3 (1980), pp. 355-376.
- Ezdinli, Leyla, « Naming and Self-Naming : The 'Woman of Letters' in French Romanticism », dans *Critical Matrix*, vol. 3, no. 1-2 (1987), pp. 38-77.
- Fauré, Christine, « Une histoire des femmes au XVIIIe siècle par Louise de Kéralio », dans *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, vol. 17 (2004), pp. 61-64.
- Fauré, Christine, « Doléances, déclarations et pétitions, trois formes de la parole publique de femmes sous la Révolution », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 344 (2006), pp. 5-25.
- Ferrai, L. A., « Lettere inedite di Vincenzo Monti a Fortunata Sulgher Fantastici », dans *Giornale storico della Letteratura Italiana*, vol. 5 (1885), pp. 370-382.

- Findlen, Paula, « Science as Career in Enlightenment Italy : The Strategies of Laura Bassi », dans *Isis*, vol. 84 (1993), pp. 441-469.
- Findlen, Paula, « Translating the New Science : Women and the Circulation of Knowledge in Enlightenment Italy », dans *Configurations*, vol. 2 (1995), pp. 167-206.
- Gemis, Vanessa, « La biographie genrée : le genre au service du genre », dans *Contextes*, vol. 3 (2008), <http://contextes.revues.org/2573> [page consultée le 25 février 2011].
- George, Margaret, « The 'World Historical Defeat' of the Républicaines-Révolutionnaires », dans *Science and Society*, vol. 40, no. 4 (1976-1977), pp. 410-437.
- Gibson, Ralph, « Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. LXXIX (1993), pp. 63-93.
- Giuli, Paola, « Women Poets and Improvisers : Cultural Assumptions and Literary Values in Arcadia », dans *Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. 32 (2003), pp. 69-92.
- Glinoe, Anthony, « Y a-t-il eu une 'identité collective' du romantisme de 1830? », dans *Romantisme*, no. 157 (2010), pp. 29-40.
- Gooden, Angelica, « Staël et Burney : amitié et dérobade », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 103-118.
- Goodman, Dena, « Enlightenment Salons : The Convergence of Female and Philosophic Ambitions », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 22, no. 3 (1989), pp. 329-350.
- Gori, Claudia, « Women and the World of Knowledge. Four Collections of Love Letters in Nineteenth-Century Italy », dans *Women's History Review*, vol. 20, no. 4 (2011), pp. 641-650.
- Graziosi, Elisabetta, « Arcadia femminile : presenze e modelli », dans *Filologia e critica*, vol. 17 (1992), pp. 321-358.
- Gutwirth, Madelyn, « Circé et Corinne : Germaine de Staël face à la calomnie », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 33-62.
- Halsey, Katie, « Tell Me of Some *Booklings* : Mary Russell Mitford's Female Literary Networks », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 1 (2011), pp. 121-136.

- Hesse, Carla, « Reading Signatures : Female Authorship and Revolutionary Law in France, 1750-1850 », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 22, no. 3 (1989), pp. 469-487.
- Heuer, Jennifer, « 'Afin d'obtenir le droit de citoyen... en tout ce qui peut conserner une personne de son sexe': devenir ou cesser d'être femme française à l'époque napoléonienne », dans *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés. Numéro : Le genre de la nation*, vol. 12 (2000), pp. 15-32.
- Hillman, Susanne, « Men with Muskets, Women with Lyres : Nationality, Citizenship, and Gender in the Writings of Germaine de Staël », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 72, no. 2 (April 2011), pp. 231-254.
- Ingelbien, Raphaël, « Paradoxes of National Liberation : Lady Morgan, O'Connellism, and the Belgian Revolution », dans *Éire-Ireland*, vol. 42, no. 3-4 (2007), pp. 104-125.
- Jackson, Susan Klem, « Disengaging Isabelle : Professional Rhetoric and Female Friendship in the Correspondence of Mme de Charrière and Mlle de Géliou », dans *Eighteenth-Century Life*, vol. 13, no. 1 (1989), pp. 26-41.
- Jones, Colin, « A Fine 'Romance' With No Sisters », dans *French Historical Studies*, vol. 19, no. 2 (1995), pp. 277-287.
- Jung, Daun, « Corinne/Corinne as the Figure of 'State of Exception' in Germaine de Staël's Corinne, or Italy », dans *Nineteenth Century Literature in English*, vol. 13, no. 2 (2009), pp. 185-202.
- Kale, Steven D., « Women, Salons and Sociability as Constitutional Problems in the Political Writings of Madame de Staël », dans *Réflexions Historiques / Historical Reflections*, vol. 32, no. 2 (2006), pp. 309-338.
- Kelly, Joan, « Early Feminist Theory and the Querelle des Femmes, 1400-1789 », dans *Signs*, vol. 8, no. 1 (1982), pp. 4-28.
- Kofman, Eleonore, « Liberté, Égalité, Fraternité : But What About 'Sororité'? », dans *Modern and Contemporary France*, vol. 38 (1989), pp. 17-26.
- Kömer, Axel, « The Theatre of Social Change : Nobility, Opera Industry and the Politics of Culture in Bologna Between Papal Privileges and Liberal Principles », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 8, no. 3 (2003), pp. 341-369.
- Lampron, Eve-Marie, « Les références à l'Antiquité dans le discours des femmes révolutionnaires pendant la Révolution française », dans *Cornucopia* (Bulletin de la Société des études anciennes du Québec), édition 2004. En ligne : <http://www.er.uqam.ca/nobel/c1565/pdf/femmes.pdf> [page consultée le 20 septembre 2011].

- Laquière, Alain, « Le modèle anglais et la responsabilité ministérielle selon le groupe de Coppet », dans *Cahiers staëliens*, vol. 58 (2007), pp. 157-176.
- Letzter, Jacqueline, « Making a Spectacle of Oneself : French Revolutionary Opera by Women », dans *Cambridge Opera Journal*, vol. 11 (1999), pp. 215-232.
- Lilti, Antoine, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », dans *Mil neuf cent*, vol. 25, no. 1 (2007), pp. 13-28.
- Lotterie, Florence, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », dans *Romantisme*, vol. 33, no. 122 (2003), pp. 19-31.
- Lotterie, Florence, « Un aspect de la réception de Delphine : la figure polémique de la 'femme philosophe' », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 119-138.
- Lotterie, Florence, « Autorité ou repentir ? Promotions paradoxales de la 'femme auteur' chez Madame de Genlis et Madame Dufrenoy », dans *Orages*, vol. 9 (2010), pp. 41-59.
- Lussana, Fiamma, « Misoginia e adulazione : ambiguità dell'immagine femminile nel secolo dei lumi », dans *Studi Storici*, vol. 25, no. 2 (1984), pp. 547-558.
- Lussana, Fiamma, « Il concetto di uguaglianza e il dibattito sulla donna nella Francia prerivoluzionaria e in Italia », dans *Studi Storici*, vol. 31, no. 2 (1990), pp. 437-455.
- Machet, Anne, « Censure et librairie en Italie au XVIIIe siècle », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, vol. 10, no. 3 (1972), pp. 459-490.
- Mallet, Sylvie, « Tribune des Femmes : une éducation pour l'indépendance économique », dans *Romantisme*, vol. 10, no. 28-29 (1980), pp. 203-212.
- Martin, Angus, « Fiction and the Female Reading Public in Eighteenth-Century France : The Journal des Dames (1759-1778) », dans *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 3, no. 3 (1991), pp. 241-258.
- Meriggi, Marco, « Lo 'spirito di associazione' nella Milano dell'Ottocento », dans *Quaderni Storici*, vol. 26, no. 2 (1991), pp. 389-414.
- Moses, Claire Goldberg, « Saint-Simonian Men/Saint-Simonian Women : The Transformation of Feminist Thought in 1830s' France », dans *Journal of Modern History*, vol. 54, no. 2 (1982), pp. 240-267.

- Mueslsch, Elisabeth-Christine, « Between 'Génie littéraire' and 'Génie des affaires': Women's Self-Representations as Women Authors and Publishers », dans *Proceedings of the Western Society for French History*, vol. 23 (1996), pp. 129-139.
- Naddeo, Barbara Ann, « Cultural Capitals and Cosmopolitanism in Eighteenth-Century Italy : The Historiography and Italy on the Grand Tour », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2, pp. 183-199.
- Nikliborc, Anna, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël », dans *Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislavensia]*, vol. 59 (1968), pp. 81-96.
- Offen, Karen, « Women's Memory, Women's History, Women's Political Action : The French Revolution in Retrospect, 1789-1889-1989 », dans *Journal of Women's History*, vol. 1, no. 3 (1990), pp. 211-230.
- Ojala, Jeanne A. et Sally T. Hershman, « Valiant Failure : Women Activists in the French Revolution, 1789-1795 », dans *Consortium on Revolutionary Europe 1750-1850 : Proceedings*, vol. 20 (1990), pp. 528-537.
- Pagliano, Graziella, « L'amicizia taciuta : i testi letterari », dans *Memoria. Rivista di storia delle donne*, vol. 32 (1991), pp. 18-27.
- Palazzolo, Maria Iolanda, « Il commercio della cultura nel Settecento », dans *Studi Storici*, vol. 40 (Gennaio-Marzo 1999), pp. 315-328.
- Palazzolo, Maria Iolanda, « L'ultimo secolo dell'Indice. La censura ecclesiastica nell'800 », dans *Passato e Presente*, vol. 25, no. 71 (2007), pp. 145-156.
- Paquin, Éric, « La préface du roman épistolaire féminin au début du XIXe siècle », dans *Studi Francesi*, vol. 43, no. 3 (1999), pp. 568-577.
- Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », dans *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 10, no. 2 (2005), pp. 200-217.
- Pauk, Barbara, « 'The Parisian Beau Monde' : Frances Trollope's Representations of France », dans *Women's Writing*, vol. 18, no. 2 (2011), pp. 256-272.
- Pieri, Francesca, « Enrichetta Dionigi Orfei letterata romana di primo ottocento », dans *Studi romani*, vol. 49, no. 3-4 (2001), pp. 294-325.
- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « La Sapho de Constance de Salm : les raisons d'un succès », dans *Cahiers Roucher-Chénier : La « Muse de la raison » : Constance de Salm (1767-1845)*, vol. 29, no. 10 (2010), pp. 117-156.

- Planté, Christine, « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle? », dans *Cahiers du GRIF*, vol. 37-38 (1988), pp. 90-111.
- Planté, Christine, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, no. 3 (2003), pp. 655-668.
- Pohl, Nicole, « 'Perfect Reciprocity': Salon Culture and Epistolary Conversations », dans *Women's Writing*, vol. 13, no. 1 (2006), pp. 139-159.
- Prass, Reiner, « Signierfähigkeit und Schriftkultur. Methodische Überlegungen und neuere Studien zur Alphabetisierungsforschung in Frankreich und Deutschland », dans *Francia 2 : Frühe Neuzeit*, vol. 25, no. 2 (1998), pp. 175-197.
- Rao, Anna Maria, « L'opinion publique en Italie au XVIIIe siècle », dans *European Legacy*, vol. 1, no. 1 (1996), pp. 200-206.
- Rao, Anna Maria, « Lumières et révolution dans l'historiographie italienne », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 334 (2003), pp. 83-104.
- Rao, Anna Maria, « Eleonora de Fonseca Pimentel, le *Monitore Napoletano* et le problème de la participation politique », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 344 (2006), pp. 179-191.
- Rath, John, « The Carbonari : Their Origins, Initiation Rites, and Aims », dans *American Historical Review*, vol. 69, no. 2 (1964), pp. 353-370.
- Ricaldone, Luisa, « Il dibattito sulla donna nella letteratura patriottica del Triennio (1796-1799) », dans *Italienische Studien*, vol. 7 (1984), pp. 23-46.
- Riccioli, Giovanni, « Mme de Staël e Mme de Charrière », dans *Rivista di letteratura moderna e comparata*, vol. 20 (1967), pp. 226-246.
- Riot-Sarcey, Michèle, « 'Par mes œuvres on saura mon nom' : l'engagement pendant les 'années folles' (1831-1835) », dans *Romantisme*, vol. 22, no. 77 (1992), pp. 37-45.
- Robert, Lucie, « Sociocritique et modernité au Québec », dans *Études françaises*, vol. 23, no. 3 (1988), pp. 31-41.
- Romani, Gabriella, « A Room with a View : Interpreting the Ottocento Through the Literary Salon », dans *Italica*, vol. 84, no. 2-3, pp. 233-246.
- Roulston, Christine, « Separating the Inseparables : Female Friendship and its Discontents in Eighteenth-Century France », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 2 (1998-1999), pp. 215-231.

- Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), pp. 389-414.
- Schlick, Yael, « Beyond the Boundaries : Staël, Genlis, and the Impossible Femme-Célèbre », dans *Symposium : A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol. 50, no. 1 (1996), pp. 50-63.
- Schroder, Anne L., « Going Public Against the Academy in 1784 : Mme de Genlis Speaks Out on Gender Bias », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 376-382.
- Scott, Joan W., « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », dans *Cahiers du Grif*, vol. 37-38 (1988 [1986]), pp. 125-152.
- Simons, Margaret A., « Racism and Feminism : A Schism in the Sisterhood », dans *Feminist Studies*, vol. 5, no. 2 (1979), pp. 384-401.
- Sluga, Glenda, « Gender and the Nation : Madame de Staël or Italy », dans *Women's Writing*, vol. 10, no. 2 (2003), pp. 241-251.
- Smith-Rosenberg, Carol, « The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth-Century America », dans *Signs*, vol. 1, no. 1 (1975), pp. 1-29.
- Soldani, Simonetta, « Donne della nazione. Presenze femminili nell'Italia del Quarantotto », dans *Passato e Presente*, vol. 46 (1999), pp. 75-102.
- Soldani, Simonetta, « Italiane! Appartenenza nazionale e cittadinanza negli scritti di donne dell'Ottocento », dans *Genesis : rivista della Società italiana delle storiche*, vol. 1, no. 1 (2002), pp. 85-124.
- Stone, Lawrence, « Literacy and Education in England, 1640-1900 », dans *Past and Present*, vol. 42 (1969), pp. 69-139.
- Szczepanik, Geneviève, Francine Descarries, Mélissa Blais et Sandrine Ricci, « Penser le 'Nous féministes' : le féminisme solidaire », dans *Nouveaux cahiers du socialisme*, vol. 4 (2010), pp. 188-203.
- Tribouillard, Stéphanie, « Imiter, commémorer ou s'émanciper : comment se penser femme et écrivain après Madame de Staël ? », dans *Cahiers staëliens*, vol. 57 (2006), pp. 139-155.
- Trouille, Mary Seidman, « A Bold New Vision of Woman : Staël and Wolstonecraft Respond to Rousseau », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 292 (1991), pp. 293-336.

- Trouille, Mary Seidman, « Toward a New Appreciation of Mme de Genlis : The Influence of Les 'Battuecas' on George Sand's Political and Social Thought », dans *French Review*, vol. 71, no. 4 (1998), pp. 565-576.
- Van Dijk, Suzan, « Isabelle de Charrière en correspondance avec d'autres femmes », dans *L'Épistolaire, Revue de l'AIRE*, vol. 34 (2008), pp. 101-120.
- Viveash, C. F., « Jane Austen and Madame de Staël », dans *Persuasions*, vol. 13 (1991), pp. 39-40.
- Waquet, Françoise, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 1 (1989), pp. 473-502.
- Willis Wolfe, Kathryn, « The Kinship Among Men of the Republic of Letters : Christophe Dupuy and the Familial Paradigm for Scholarly Exchanges », dans *Cahiers du dix-septième siècle*, vol. XI, no. 2 (2007), pp. 59-70.
- Wolfgang, Aurora, « A Passion between Women : The Case of Germaine de Staël and Juliette Récamier », dans *Women in French Studies*, vol. 7 (1999), pp. 66-78.
- Yim, Denise, « An Early Nineteenth-Century Correspondence Between Two Friends : The Unpublished Letters of Madame de Genlis and Her English Admirer Margaret Chinnery », dans *Australian Journal of French Studies*, vol. 35, no. 3 (1998), pp. 308-332.
- Zimmermann, Margarete, « À la recherche des auteures des temps passés », dans *LHT. Littérature, Histoire, Théorie*, no. 7 (janvier 2011). En ligne : <http://www.fabula.org/lht/2017/traductions/2213-2017zimmermann>. [page consultée le 21 janvier 2012].

2.6. Mémoires et thèses

- Bandella, Monica, *Tu al difficil sentier di gloria il varco / mi apristi, e tu la man tremante in pria / ferma rendesti ad incurvar grand'arco – Il carteggio tra Saverio Bettinelli e Teresa Bandettini Landucci (1793-1808)*, Thèse de Ph. D., Dipartimento di Lettere Moderne, Università di Torino, 2006.
- Besle, Edwige, « Mme de Laisse : une femme de lettres au siècle des Lumières », Thèse de Ph. D. en littérature, Université d'Orléans - Sorbonne, 2007.
- Berthaud, Jacques, *Madame de Genlis et l'Angleterre. La femme et l'œuvre de 1779 à 1792*, Thèse de Ph. D., Paris IV Sorbonne, 1974.

- Brunelle-Beauchemin, Odile, *La définition de l'homme dans le discours féminin. L'exemple de La Donna galante ed erudita (Venise, XVIIIe siècle)*, Thèse de M. A., Département d'histoire, Université de Montréal, 2008.
- Caron, Mélinda, *Les pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay à la lumière de ses contributions à la Correspondance littéraire et de ses lettres à Ferdinando Galiani, 1755-1783*, Département de littératures de langue française, Université de Montréal / Université de la Sorbonne, 2009.
- Dubeau, Catherine, *La lettre et la mère : roman familial et écriture passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Thèse de Ph. D., Département des littératures, Université Laval, 2007.
- Ezdinli, Leyla, *George Sand's Literary Transvestism : Pretexts and Contexts*, Thèse de Ph. D., Princeton University, 1988.
- Giuli, Paola, *Enlightenment, Arcadia, and Corilla : The Inscription of Eighteenth-Century Italian Women Writers in Literary History*, Thèse de Ph. D., Department of Comparative Literature, Rutgers University, 1994.
- Johnston, Elizabeth, *Competing Fictions : Eighteenth-Century Domestic Novels, Women Writers, and the Trope of Female Rivalry*, Thèse de Ph. D., Department of French Literature, West Virginia University, 2006.
- Moraru, Viorel-Dragos, *Les générations dans l'histoire littéraire*, Thèse de Ph. D., Département d'études littéraires, Université Laval, 2009.
- Navarro, Pascale, *La femme lettrée au dix-huitième siècle : fiction et théorie chez S. de Genlis*, Thèse de M. A., Département de langues et de littérature françaises, McGill University, 1999.
- Pagé, Geneviève, *Feminism 'À la Québec' : Ideological Travelings of American and French Thought (1960-2010)*, Thèse de Ph. D., Department of Women's Studies, University of Maryland, 2012.
- Pallot-Raguét, Marie-Thérèse, *Correspondance de Constance de Salm (1795-1811). Édition critique*, Thèse de Ph. D., Lettres et arts, Université Aix-Marseille I - Université de Provence, 2008.
- Paquin, Éric, *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIXe siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative* Thèse de Ph. D., Département d'études françaises, Université de Montréal, 1998.
- Pascal, Catherine, *La tradition des Femmes Illustres au XVIe et XVIIe siècles*, Thèse de Ph. D., Université de Montpellier III, 2001.

2.7. Communications non publiées

- Coester, Christiane, « Une femme entre deux mondes : Constance de Salm, Paris et la Rhénanie », communication présentée au colloque « *Il y a dans ce moment de grands mouvements littéraires* » : littérature et culture à Paris aux lendemains de la Révolution, Paris, Institut historique allemand, 29 avril 2011.
- Dalton, Susan, « Collective Biographies in Italy (1800-1840) », communication présentée au colloque de la *Société historique du Canada*, Montréal, 6 juin 2010.
- Krief, Huguette, « Complicité intellectuelle entre Lady Morgan et Constance de Salm-Pipelet », communication présentée à la table ronde « Cross-Channel Conversations : Post-revolutionary Women Writers in the Long Eighteenth-Century », *colloque de l'American Society for Eighteenth-Century Studies (ASECS)*, Montréal, 1^{er} avril 2006.
- Pohl, Nicole, « In Search of a German Identity : Mme de Staël, Anna Amalia of Saxe-Weimar, Sophie von Grätzer, Frederick II, Caroline de la Motte-Fouqué and Rahel Levin Varnhagen in Dialogue », communication présentée au *NEWW Workshop*, Belgrade, 14-16 avril 2011.
- Roman, Myriam et Agnès Spiquel, « Hernani : récits de bataille », communication présentée au groupe Victor Hugo (Université Paris VII), 16 décembre 2006. En ligne : <http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/06-12-16RomanSpiquel.htm> [page consultée le 22 janvier 2012].
- Von Kulesa, Rotraud, « Les autrices italiennes et la formation de l'identité nationale dans l'Italie du 19^e siècle : 'Prospetto biografico delle donne italiane rinominate in Letteratura de Ginevra Canonici Fachini (1824)' », *Women Telling Nations, New Approaches for European Women's Writing (NEWW)*, l'Universidad Complutense de Madrid, 11-13 novembre 2010.
- « Women Telling Nations », *New Approaches to European Women's Writing (NEWW)*, Madrid, Universidad Complutense Madrid, 11-13 novembre 2010.

Annexe 1 : Correspondances entre auteures

1. Précisions

Cette annexe montre que, selon les lettres existantes, conservées et retrouvées, dix des auteures sélectionnées (sur douze) ont correspondu avec d'autres femmes de lettres, et ce, pendant la quasi-totalité de la période à l'étude (de 1775 à 1842). Nos recherches ne nous ont toutefois pas permis d'identifier des correspondances de Carolina Lattanzi ou de Marie-Émilie de Montanclos avec d'autres femmes de lettres¹. Si la correspondance est très étendue dans certains cas (Constance de Pipelet Salm remportant la palme avec 523 lettres échangées avec 30 auteures), elle est considérablement plus restreinte pour d'autres, ou semble l'être en regard des enjeux liés à la conservation des missives. En effet, il faut préciser que les auteures ayant le plus de contacts épistolaires avec d'autres auteures sont également celles dont, globalement, les correspondances ont été le mieux conservées². En contrepartie, les recherches extensives entreprises dans les bibliothèques ont permis de localiser et de dépouiller des missives qui avaient échappé aux biographes et/ou compilateurs/trices de correspondances de certaines femmes de lettres³. Les recherches exhaustives entreprises et le dépouillement qui en résulte laissent croire que de nombreuses autres missives ont été échangées entre femmes de lettres.

¹ Pour les deux femmes, très peu de lettres ont été retrouvées, toutes étant par ailleurs échangées avec des hommes de lettres.

² On pense par exemple aux milliers de lettres conservées de Pipelet Salm et de Staël. De même, la centralisation des correspondances de Sulgher à la BNCF et de Bandettini à la BSL permet également de faire une évaluation appréciable de leurs contacts épistolaires avec des femmes auteures. En contrepartie, très peu de lettres de Sophie Gay et d'Anne-Marie de Beaufort ont été retrouvées, leur correspondance n'étant pas centralisée et n'ayant pas été conservée dans une proportion appréciable. Dans tous les cas, il est évident que les lettres jugées « significatives » (par exemple, où il est question de l'activité littéraire des femmes, et en particulier de leurs relations avec des personnages importants de leur époque, surtout masculins) par les femmes de lettres, leurs descendant-e-s ou les archivistes, sont plus susceptibles d'être conservées.

³ On pense par exemple à la lettre de Caminer à Bettina Vadori, retrouvée contre toute attente par nous à Turin (BCT), et non mentionnée par Rita Unfer Lukoshik : *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale* Conselve, Think ADV, 2006. On pense également à certaines lettres adressées à Isabella Teotochi Albrizzi, disponibles dans le *Lasciato Azzolini* de la BCASF, et non répertoriées par Cinzia Giorgetti : *Ritratto di Isabella : Studi e documenti su Isabella Teotochi Albrizzi*, Firenze, Le

2. Légende

B = Bornes chronologiques de la correspondance

#E = Nombre de lettres émises par l'auteure sélectionnée et destinées à sa correspondante

#R = Nombre de lettres reçues par l'auteure sélectionnée, adressées à elle par sa correspondante

#T = Nombre total de lettres échangées entre ces deux auteures

#L = Nombre de lettres où il est question de leurs activités littéraires (ex. : envois d'ouvrages, discussions sur leurs œuvres/leur carrière, discussions sur les courants littéraires, etc.). Il est à noter que nous n'avons pas émis de distinction entre les lettres et les billets, considérant que les billets font parfois également mention de l'activité littéraire (Ex : envois d'ouvrages).

#C = Nombre de correspondantes

Sujets abordés et/ou nature de la relation

Amitié = Correspondance qui témoigne d'une relation d'amitié intime (et non pas uniquement formelle/de politesse) préexistante ou subséquente

Relations communes = Discussions sur des personnages de la scène littéraire et/ou mondaine qu'elles fréquentent toutes deux

Mentorat = Relation dans le cadre de laquelle l'une (généralement la femme de la sélection et/ou la femme la plus âgée/célèbre des deux) donne fréquemment des conseils littéraires à l'autre et/ou lui fournit des occasions de publication, par opposition à « envois d'ouvrages », où les deux femmes peuvent être amenées à se donner des conseils

Envois d'ouvrages = Envoi d'œuvres qu'elles ont écrites ou publiées et/ou discussions sur leurs œuvres et/ou leurs activités littéraires

Demande de collaboration = Demande d'association ponctuelle pour un projet (ouvrage, article de journal, recension, etc.)

Demande de rencontre = L'une ou les deux femmes en présence cherchent à se rencontrer

Localisation⁴

ASR = Archivio di Stato di Roma

BAMB = Biblioteca Angelo Mai di Bergamo

BAP = Bibliothèque de l'Arsenal, Paris

BCASF = Biblioteca Comunale A. Saffi di Forlì

BCS = Biblioteca Civica di Saluzzo

BCT = Biblioteca Civica di Torino

BCV = Biblioteca Civica di Verona

BEUM = Biblioteca Estense Universitaria di Modena

BMAPRE = Biblioteca Municipale A. Panizzi di Reggio d'Emilia

BNCF = Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze

⁴ Nous avons privilégié la consultation des lettres originales en archives, lorsque cela était possible. Les correspondances publiées au XIX^e siècle, bien qu'analysées avec davantage de prudence, ont aussi été considérées authentiques. Des recherches ont également été entreprises afin de trouver des lettres émises ou reçues par les douze auteures de la sélection dans les bibliothèques et fonds d'archives suivants détaillés à l'Annexe 3 : Bibliothèques et fonds d'archives visités, p. 616. Nous avons également consulté des inventaires nationaux d'archives, ainsi que des guides spécialisés sur l'histoire des femmes. [auteurs variés], *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France*, Paris, Ministère de l'éducation nationale, 1885 - , 63 vol. Mazzatinti, G. et al., dir. *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*. Firenze, L.S. Olschi, 1890-, 111 vol. Voir également : Tillier, Annick, dir. *Des sources pour l'histoire des femmes. Guide (Bibliothèque Nationale de France)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004. Il ne nous a malheureusement pas été possible de consulter certains fonds d'archives privés contenant à coup sûr des correspondances des douze femmes de lettres à l'étude. Ainsi, même si des demandes de consultation ont été déposées, nous n'avons pas reçu de réponse de la part du fonds Malingri di Bagnolo (contenant plusieurs lettres de Diodata Saluzzo), du fonds Valence (principal dépositaire des lettres de Genlis). Les archives de Coppet (Staël) n'ont pas été consultées, étant donné la publication, bien que partielle, de la correspondance générale de Staël, qui fournissait déjà une base de recherche et de dépouillement appréciable. Ajoutons que la Biblioteca dell'Accademia delle Scienze di Torino (susceptible de contenir des lettres de Diodata Saluzzo) n'a pas pu être consultée, l'accès y étant conditionnel à la recommandation par un-e membre de l'académie. De même, la bibliothèque Vaticane, susceptible de contenir des informations sur certaines des auteures, a été fermée pour réparations/relocalisations de 2007 à 2009, années pendant lesquelles nous avons effectué nos séjours de recherche en Italie.

BSL = Biblioteca Statale di Lucca

ASAVT = Archives de la Société des amis du Vieux Toulon

PPDS = Salurro, Diodata, *Poesie postume di Diodata Saluzzo, aggiunte alcune lettere d'illustri scrittori a lei dirette*, Torino, Tip. Chirio e Mina, 1843.

SCG = Staël-Holstein, Germaine de, *Correspondance générale*, Genève, Skatline, [1962 -].

Tableau 6 : Tableau comparatif des correspondantes des femmes à l'étude

Nationalité	Auteure	#C	B	#E	#R	#T	#L
Française	BEAUFORT	2	[1808- s.d.]	3	0	3	3 (100%)
	GAY	2	1813-1840	22	5	27	12 (44%)
	GENLIS	3	1775-1795	153	7	160	36 (23%)
	MONTANCLOS	--	-----	-----	-----	-----	-----
	SALM	30	1798-1842	86	437	523	235 (45%)
	STAËL	22	1785-1817	115	8	123	37 (30%)
Italienne	ALBRIZZI	12	1788-1834	11	38	49	13 (27%)
	BANDETTINI	47	1794-1836	47	58	105	74 (74%)
	CAMINER	1	[s.d.]	1	0	1	1 (100%)
	LATTANZI	--	-----	-----	-----	-----	-----
	SALUZZO	15	1796-1836	48	191	239	180 (75%)
	SULGHER	9	1782-1814	32	69	101	65 (64%)
Totaux (sans doublons⁵)		124	1775-1842			1237	560 (45%)

⁵ Considérant que certaines des femmes sélectionnées ont correspondu, non pas uniquement avec d'autres auteures, mais aussi entre elles (ex. : Saluzzo et Bandettini, Staël et Albrizzi, etc.), et que certaines écrivaines (ex. : Lady Morgan) ont correspondu avec plus d'une auteure sélectionnée, nous nous sommes assurées que ces femmes et leurs missives ne soient prises en compte qu'une fois dans les totaux, de manière à éviter les doublons. Les lettres échangées entre les auteures de la sélection sont identifiées par un astérisque dans les tableaux individuels.

3. Françaises

3.1. Beaufort d'Hautpoul, Anne-Marie (1763-1837)

Tableau 7 : Correspondance d'Anne-Marie de Beaufort

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
* PIPELET SALM , Constance de Voir Annexe 2	[1808]	2	0	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
WALDOR , Mélanie Villenave, épouse. Poétesse, librettiste, romancière et journaliste française (1796-1871)	[s.d.]	1	0	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	Carton XIII, 1085, Collection d'autographes de Paul Lacroix, BAP
Nombre de correspondantes = 2	[1808 – s.d.]	3	0	3	3 (100%)		

3.2. Gay, Sophie (1776-1852)

Tableau 8 : Correspondance de Sophie Gay

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
* PIPELET SALM , Constance de Voir Annexe 2	1813- 1835	20	5	25	10 (40%)	Amitié Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
ÉPINAY , Herminie-Marie d'. Romancière, poétesse, auteure de théâtre et journaliste française (1802-1864)	1840 [s.d.]	2	0	2	2 (100%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Ms. 13.460/40, Femmes de lettres du XIX ^e siècle, BAP
Nombre de correspondantes = 2	1813- 1840	22	5	27	12 (44%)		

3.3. Genlis, Félicité de (1746-1830)

Tableau 9 : Correspondance de Félicité de Genlis

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
BRADI , Pauline de Agathe-Pauline Caylac de Ceylan, épouse. Poétesse, historienne et romancière française (1782-1847)	1805-1819	66	6	72	25 (35%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Mentorat	MS 15460, « Lettres de Mme de Genlis », BAP
BURNEY , Frances, dite Fanny, épouse d'Arblay. Romancière britannique (1776-1828)	1785	1	0	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	Burney, Frances, <i>Diary and Letters of Madame d'Arblay (1778-1840), as edited by her niece Charlotte Barrett, with preface and notes by Austin Dobson</i> , New York, MacMillan, 1904.
MONTOLIEU , Elisabeth Jeanne Pauline (dite Isabelle) Polier de Bottens, épouse. Romancière et traductrice suisse (1751-1832)	1775-1795	85	0	85	8 (%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Berthoud, Dorette. <i>Le général et la romancière, 1792-1798 : épisodes de l'émigration française en Suisse d'après les lettres du général de Montesquiou à Mme de Montolieu</i> , Neufchâtel, Baconnière, 1959. *** Les lettres y sont publiées de façon incomplète et partielle. L'ouvrage s'intéresse

							d'abord au général Montesquiou, et ensuite à la dimension politique des relations entre Genlis et Montolieu. Il y a donc fort à parier que plusieurs lettres faisant mention de leurs activités littéraires n'aient pas été publiées par Berthoud.
* PIPELET SALM, Constance de Voir Annexe 2	1820	1	1	2	2 (100%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
Nombre de correspondantes = 3	1775- 1795	153	7	160	36 (23%)		

3.4. Pipelet Salm, Constance (1767-1845)

Tableau 10 : Correspondance de Constance de Salm

Auteure	B	B	#E	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
AYZAC , Félicie d'. Professeure, historienne et pédagogue française (1801-1882)	1833- 1843	1	2	2	3 (100%)	Envoi d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
BABOIS , Victoire Poétesse française (1760- 1839)	1831- 1836	3	6	9	5 (56%)	Amitié Envoi d'œuvres	Fonds Salm, ASAVT
* BEAUFORT D'HAUTPOUL , Anne- Marie. Voir Annexe 2	[1808]	0	2	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envoi d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
COLET , Louise Révoil, épouse. Poétesse, journaliste et historienne française (1810-1876)	1838- 1839	4	0	4	3 (75%)	Amitié Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
COTTIN , Sophie Ristaud, épouse. Romancière française (1770-1807)	[1798]	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
DAURIAT , Louise. Romancière, pédagogue, critique littéraire et journaliste française (? - après 1846)	1826- 1838	4	15	19	13 (68%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT

DESROCHES , Marie-Jeanne Bongourd, épouse. Librettiste et poétesse française (1776-1811)	1805-1810	0	2	2	2 (100%)	Amitié Mentorat	Fonds Salm, ASAVT
DUFRENOY , Adélaïde Billet, épouse. Poétesse, journaliste et pédagogue française (1765-1825)	1811	0	2	2	2 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
FÉE , Cécile. [Française, auteure d'un volume de <i>Pensées</i> en 1832] (? – après 1833)	1832-1833	1	1	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
GAIL , Sophie. Musicienne et compositrice d'opéras française (1775-1819)	1819	0	1	1	0 (0%)	Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
* GAY , Sophie. Voir Annexe 2	1813-1835	5	20	25	10 (40%)	Amitié Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
* GENLIS , Félicité de Voir Annexe 2	1820	1	1	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
HERVILLY , Mélanie d'. Auteure française de traités artistiques (1800-1880)	1827-1831	0	3	3	2 (67%)	Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
JOLIVEAU , Adine de Ségrais, épouse. Fabuliste, et poétesse (1756-1830)	1805-1826	0	9	9	7 (78%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT

JOMAY , Gabrielle de [aucune information disponible, désire écrire une biographie de Pipelet Salm]	[1841]	0	1	1	1 (100%)	Demande de collaboration	Fonds Salm, ASAVT
LAYA , Aglaé de Boucauville, épouse Laya, épouse Comte. Romancière, auteure de théâtre, historienne et compositrice française ([1790] – après 1857)	1814-1842	4	95	99	44 (44%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
LEROY DE BACRE , [Mme] Romancière française (? – après 1835)	1820-1835	4	3	7	0 (0%)	Amitié Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
MAUGIRARD , Victorine. Poétesse, romancière, historienne, pédagogue et auteure de théâtre française (dates inconnues)	1812	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
MONTIGNY , Caroline de. Traductrice et pédagogue française [? – après 1850]	1821-1837	3	12	15	8 (53%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT

MORGAN , Lady Sydney Owenson, épouse. Romancière, essayiste et voyageuse irlandaise (1776-1859)	1831-1833	2	1	3	2 (67%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
NIBOYET , Eugénie Mouchon, épouse Niboyet. Romancière, essayiste et journaliste française (1799-1883)	1837	1	1	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT
PACAULT , Désirée Poétesse française (1798-1881)	1837-1840	0	2	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
RENNEVILLE , Sophie de Senneterre, épouse. Journaliste, pédagogue et biographe française (1772-1822)	[1808]	0	1	1	1 (100%)	Demande de collaboration	Fonds Salm, ASAVT
SALIS , Sophie de, épouse Triqueti. Traductrice et poétesse française ([1778] -après 1845)	1798-1845	30	129	159	95 (74%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Mentorat	Fonds Salm, ASAVT
SOBRY , Adèle-Adrienne Traductrice française (? - après 1844)	1820-1837	2	29	31	15 (48%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
ST-PRAY , [Mme de]. Journaliste française (dates inconnues)	1807	0	2	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Fonds Salm, ASAVT

VANHOVE , Caroline, épouse Talma, épouse Chalot. Pédagogue française, poétesse, auteure de théâtre et de traités artistiques (1771- 1860)	1816- 1843	7	16	23	5 (22%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
VIEN , Rose-Céleste Bache, épouse. Poétesse, traductrice, romancière et journaliste française (1774-1843)	1828- 1339	8	12	20	9 (45%)	Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
WALDOR , Mélanie Villenave, épouse. Poétesse, librettiste, romancière et journaliste française (1796-1871)	1828- 1842	6	65	71	26 (37%)	Amitié Envois d'ouvrages Mentorat Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
WILLIAMS , Helena Maria. Romancière, mémorialiste, poétesse et traductrice britannique (1762-1827)	1811- 1812	0	2	2	1 (50%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Fonds Salm, ASAVT
Nombre de correspondantes = 30	1798- 1842	86	437	523	235 (45%)		

3.5. Staël, Germaine de (1766-1817)

Tableau 11 : Correspondance de Germaine de Staël

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
* BANDETTINI LANDUCCI , Teresa. Voir Annexe 2	1805	2	0	2	2 (100%)	Demande de rencontre	SCG
BERRY , Mary. Auteure de théâtre britannique (1765-1832)	1803	1	0	1	1 (0%)	Amitié Relations communes	SCG
BRUN , Fredericke Sophie Christiane Münster, épouse. Auteure et poétesse danoise d'expression allemande (1765-1835)	1806-1812	23	0	23	9 (39%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	SCG
BURNEY , Frances, dite Fanny, épouse d'Arblay. Romancière britannique (1776-1828)	1793-1802	8	0	8	0 (0%)	Amitié Relations communes	SCG
CHARRIÈRE , Belle van Zuylen (dite Isabelle), épouse. Romancière et essayiste néerlandaise, ayant habité en Suisse (1740-1805)	1793-1794	8	0	8	6 (75%)	Envois d'ouvrages Relations communes	SCG

CHÉZY , Helmina Von. Journaliste, poétesse, essayiste et dramaturge allemande (1783-1856)	1810- 1812	2	0	2	2 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	SCG
CONDORCET , Sophie Grouchy, épouse. Journaliste, traductrice et essayiste française (1764- 1822)	1798	1	0	1	1 (10%)	Amitié Envois d'ouvrages	SCG
FABBRONI PELLI , Teresa Poétesse toscanaise (1736- 1811)	1805	1	0	1	0 (0%)	Demande de rencontre	SCG
FOSTER , Elizabeth Hervey, épouse Foster, épouse Cavendish- Devonshire. Romancière britannique (1759-1824)	1804- 1817	42	7	49	8 (16%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Victor de Pange. <i>Le plus beau de toutes les fêtes : Madame de Staël et Elisabeth Hervey, duchesse de Devonshire, d'après leur correspondance inédite, 1804-1817</i> , Paris, Klincksieck, 1980.
KRÜDENER , Barbara Juliane Von Vietinghoff, épouse. Romancière et essayiste slave-allemande (1764-1824)	1803- 1809	2	0	2	2 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	SCG

MONTESSON , Charlotte de Charlotte Jeanne Béraud de La Haye de Riou, épouse. Auteure de théâtre française (1738-1806)	1800	1	0	1	0 (0%)	Relations communes	SCG
NECKER DE SAUSSURE , Albertine. Traductrice, biographe et pédagogue suisse (1766-1841)	1785-1804	9	0	9	2 (22%)	Amitié Envois d'ouvrages	SCG
ODIER , Amélie. Voyageuse et essayiste suisse (1786-1840)	1806-1810	4	0	4	0 (0%)	Relations communes	SCG
PICHLER , Caroline von Greiner, épouse. Romancière, poétesse et dramaturge autrichienne (1769-1843)	1808	1	0	1	0 (0%)	Relations communes	SCG
RENIER MICHIEL , Giustina. Historienne, essayiste et traductrice vénitienne (1755-1832)	1805	1	0	1	0 (0%)	Demande de rencontre Relations communes	SCG
ROCHE , Sophie Gutterman, épouse Von La Roche. Romancière et journaliste allemande (1731-1807)	1803	1	0	1	0 (0%)	Amitié Relations communes	SCG

* SALUZZO ROERO , Diodata Voir Annexe 2	[1804]	1	0	1	0 (0%)	Amitié Relations communes	SCG (et PPDS)
SUARD , Amélie Panckoucke, épouse. Biographe et mémorialiste française (1750-1830)	[1810]	1	0	1	1 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages	SCG
* TEOTOCHI ALBRIZZI , Isabella. Voir Annexe 2	1805- 1811	2	1	3	1 (33%)	Amitié Relations communes	- SCG - Cass. 193, fasc. 7 (3), Raccolta Piancastelli, Autografi del XIX secolo, BCASF
VIGÉE-LEBRUN , Élisabeth. Portraitiste et mémorialiste française (1755-1842)	1807- 1809	2	0	2	1 (50%)	Amitié	SCG
VON WIESENHÜTTEN , Friedericke Henriette, épouse. Romancière allemande d'expression française (1754-1815)	1803	1	0	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	SCG
VON WOLZOGEN , Caroline Romancière allemande (1763-1847)	1808	1	0	1	0 (0%)	Relations communes	SCG
Nombre de correspondantes = 22	1785- 1817	115	8	123	37 (30%)		

4. Italiennes

4.1. Bandettini Landucci, Teresa (1763-1837)

Tableau 12 : Correspondance de Teresa Bandettini

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
BERTOCCHI , Maria Fulvia. Poétesse romaine, historienne et auteure de tragédies (? – après 1824)	1806	0	2	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL
DELLA SOMAGLIA UGGERI CAPACE , Bianca. Poétesse de Brescia (dates inconnues)	1804-1805	0	2	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL
KNIGHT , Ellis Cornelia Romancière, essayiste et voyageuse britannique (1757-1836)	[1794]	0	1	1	1 (100%)	Demande de rencontre	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL
FABBRONI PELLI , Teresa Poétesse toscanaise (1736-1811)	[1794]-1795	0	2	2	2 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL
MILESI MOJON , Bianca Pédagogue, biographe et essayiste milanaise (1790(92?)-1849)	1811-1815	0	5	5	4 (80%)	Amitié Demande de collaboration Relations communes	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL

ROMAGNOLI SACRATI , Orintia. Poétesse et romancière bolognaise (1750 – après 1826)	1808- 1821	0	12	12	3 (25%)	Amitiés Envois d'ouvrages Relations communes	Misc. 644-651, Carteggio Bandettini, BSL
* SALUZZO ROERO , Diodata Voir Annexe 2	1804- 1836	46	32	78	57 (73%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Relations communes	- Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1- 4), BCS - PPDS - Misc. 648-650, Carteggio Bandettini, BSL - Cerù, Nicolao, <i>Lettere di donne illustri per nozze Eufrosina Dal Carlo - Enrico Nelli</i> , Lucca, Bartoni, 1891.
* STAËL , Germaine de Voir Annexe 2	1805	0	2	2	2 (100%)	Demande de rencontre	SCG
* TEOTOCHI ALBRIZZI , Isabella. Voir Annexe 2	1804	1	0	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	busta 4, fasc. « Bandettini Landucci, Teresa », Lasciato Azzolini, Raccolta Piancastelli, BCASF
Nombre de correspondantes = 9	1794- 1836	47	58	105	74 (70%)		

4.2. Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796)⁶

Tableau 13 : Correspondance d'Elisabetta Caminer

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
VADORI RASORI , Annetta, dite Bettina (vers 1750 – vers 1840)	[s.d.]	1	0	1	1 (100%)	Amitié Envois d'ouvrages	Fondo Cossilla (7), BCT
Nombre de correspondantes = 1	[s.d.]	1	0	1	1 (100%)		

⁶ Le fait que Caminer ait échangé si peu de lettres avec d'autres auteures a de quoi surprendre. En effet, si sa correspondance avec des hommes illustres, tels que Giuseppe Pelli Bencivenni, a non seulement été conservée, mais également publiée par Catherine Sama et Rita Unfer Lukoshik, les fonds d'archives qui contiennent les correspondances de Caminer ne contenaient pas de missives échangées entre elle et d'autres auteures. Nous avons consulté dix bibliothèques et fonds d'archives en Vénétie (Venise, Padoue, Vicenza, Bassano del Grappa, Rovereto), et n'y avons retrouvé aucune lettre de Caminer à une autre femme auteure. La seule lettre retrouvée (à Bettina Vadori) se trouvait d'ailleurs à Turin, dans un fonds très peu susceptible de contenir une telle missive.

4.3. Saluzzo Roero, Diodata (1774-1840)

Tableau 14 : Correspondance de Diodata Saluzzo

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
* BANDETTINI LANDUCCI , Teresa. Voir Annexe 2	1804-1836	32	46	78	57 (73%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Relations communes	- Lettres directe a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1-4), BCS - PPDS - Misc. 648-650, Carteggio Bandettini, BSL - Cerù, Nicolao, <i>Lettere di donne illustri per nozze Eufrosina Dal Carlo - Enrico Nelli</i> , Lucca, Bartoni, 1891.
BODONI , Margherita. Poétesse piémontaise et parmesane (1758-1841)	1801	1	0	1	1 (100%)	Demande de collaboration	fasc. « Saluzzo di Monesiglio, Diodata », Carteggi, Autografoteca Campori, BEUM
CARNIANI MALVEZZI , Teresa. Poétesse et essayiste née en Toscane et ayant vécu près de Bologne (1785-1859)	1836	0	1	1	1 (100%)	Demande de collaboration Relations communes	PPDS

DIONIGI ORFEI , Enrichetta. Poétesse et biographe romaine (1784- 1867)	1805- 1836	2	61	63	43 (68%)	Amitié Envois d'ouvrages Mentorat Relations communes	- Cerù, Nicolao, <i>Lettere di donne illustri per nozze Eufrosina Dal Carlo - Enrico Nelli</i> , Lucca, Bartoni, 1891. - Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1-4), BCS - fasc. « Saluzzo di Monesiglio, Diodata », Carteggi, Autografoteca Campori, BEUM
DIONIGI CANDIDI , Marianna Essayiste romaine et auteure de traités archéologiques (1756- 1826)	1807- 1822	0	17	17	12 (71%)	Envois d'ouvrages Relations communes	- Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1-4), BCS
FANTASTICI ROSSELLINI , Massimina. Poétesse toscanaise (1788-1859)	1835	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	PPDS
FRANCESCHI FERRUCCI , Caterina. Poétesse, pédagogue et essayiste née à Bologne (1803-1887)	1831	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	PPDS

LANDI MAZZEI , Lucrezia. Poétesse et improvisatrice toscanaise (? – après 1824)	1796- 1806	0	2	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	PPDS
MASINO DI MOMBELLO , Ottavia. Poétesse et romancière piémontaise (1791-1856)	1835	1	0	1	0 (0%)	Amitié Relations communes	Jannaco, Carmine. « Nuove lettere di Diodata Saluzzo e de' suoi », <i>Convivium</i> , 12, 1940, pp. 388-395.
MORGAN , Lady Sydney Owenson, épouse. Romancière, essayiste et voyageuse irlandaise (1776-1859)	[s.d.]	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	PPDS
MOSCHENI , Costanza Poétesse lucquoise (1786-1831)	1813- 1817	0	2	2	2 (100%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages	PPDS
PORTULA DEL CARRETTO , Eufrosina. Poétesse piémontaise (? - après 1869)	1835- 1836	0	10	10	7 (70%)	Demande de collaboration Envois d'ouvrages Mentorat	Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 2), BCS
* STAËL , Germaine de Voir Annexe 2	[1804]	0	1	1	0 (0%)	Amitié Relations communes	PPDS

* SULGHER FANTASTICI , Fortunata. Voir Annexe 2	1796-1799	12	8	20	19 (95%)	Amitié Envois d'ouvrages Mentorat Relations communes	- N.A. 906, BNCF - PPDS - fasc. « Saluzzo di Monesiglio, Diodata », Carteggi, Autografoteca Campori, BEUM - Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1), BCS
TAMBRONI , Clotilde. Helléniste et poétesse, résidant à Bologne (1758-1817)	1796-1813	0	40	40	33 (83%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Relations communes	- PPDS - <i>Alcune lettere della celebre grecista Clotilde Tambroni ed altre da illustri personaggi dirette alla medesima</i> , San Severino Marche, Tip. Soc. Editrice, [1870].
Nombre de correspondantes = 15	1796-1836	48	191	239	180 (75%)		

4.4. Sulgher Fantastici, Fortunata (1755-1824)

Tableau 15 : Correspondance de Fortunata Sulgher

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
BERTOCCHI , Maria Fulvia. Poétesse romaine, historienne et auteure de tragédies (? – après 1824)	1805	0	2	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	N.A. 906, BNCF

CALCAGNINI ZAVAGLIA, Maria. Poétesse résidant à Ferrare (dates inconnues)	1787- 1793	0	14	14	4 (29%)	Amitié Relations communes	N.A. 906, BNCF
FORTUNA, Maria. Poétesse toscanaise résidant à Pise (1742-1807)	1789	1	1	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	N.A. 906, BNCF
GRISMONDI SECCO SUARDO, Paolina. Poétesse et traductrice bergamasque (1746-1801)	1782- 1795	22	28	50	30 (60%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	- N.A. 906, BNCF - Raccolta Piancastelli, Autografie del XIX secolo, cass. 190, fasc. « Sulgher Fantastici, Fortunata », BCASF - Raccolta Grismondi, MMG 828-831, BAMB - <i>Undici lettere di Paolina Grismondi a Fortunata Sulgher-Fantastici;</i> <i>pubblicate da L.A Ferrai e V.Polacco per le nozze Tamassia-Centazzo,</i> Padova, Tip. Fratelli Gallina, 1896.
KNIGHT, Ellis Cornelia Romancière, essayiste et voyageuse britannique (1757-1836)	1790- 1795	0	6	6	2 (33%)	Envois d'ouvrages Relations communes	N.A. 906, BNCF

MOSCHENI , Costanza Poétesse lucquoise (1786-1831)	1811- 1814	0	4	4	3 (75%)	Envois d'ouvrages Relations communes	N.A. 906, BNCF
MOSCONI CONTARINI , Elisabetta. Poétesse véronaise (1751- 52? – 1807)	1791	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages Relations communes	N.A. 906, BNCF
* SALUZZO ROERO , Diodata Voir Annexe 2	1797- 1799	8	12	20	19 (95%)	Amitié Envois d'ouvrages Mentorat Relations communes	- N.A. 906, BNCF - PPDS - fasc. « Saluzzo di Monesiglio, Diodata », Carteggi, Autografoteca Campori, BEUM - Lettere dirette a Diodata Saluzzo, III B28 (misc. 1), BCS
TAMBRONI , Clotilde Helléniste et poétesse, résidant à Bologne (1758- 1817)	1803	1	1	2	2 (100%)	Envois d'ouvrages	- N.A. 906, BNCF - Sottofascicolo « Fantastici – Rossellini », busta n. 20, fascicolo 6, Autografi della collezione De Paoli, Fondo « acquisti e doni », ASR
Nombre de correspondantes = 9	1782- 1814	32	69	101	65 (64%)		

4.5. Teotochi Albrizzi, Isabella (1760-1836)

Tableau 16 : Correspondance d'Isabella Teotochi Albrizzi

Auteure	B	#E	#R	#T	#L	Sujets abordés et/ou nature de la relation	Localisation
* BANDETTINI LANDUCCI , Teresa. Voir Annexe 2	1805	0	1	1	1 (100%)	Envois d'ouvrages	busta 4, fasc. « Bandettini Landucci, Teresa », Lasciato Azzolini, Raccolta Piancastelli, BCASF
CURTONI VERZA , Silvia. Poétesse et actrice véronaise (1751-1825)	1793-1830	5	10	15	5 (33%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	- Carteggi Albrizzi, BCV - cass. 193, Autografie del XIX secolo, Raccolta Piancastelli, BCASF - busta 61, fasc. « Curtoni Verza, Silvia », Lasciato Azzolini, Raccolta Piancastelli, BCASF - B. 448 / 208, Manoscritti Reggiani, BMAPRE - Giuseppe Biadego. <i>Carteggio inedito di una gentildonna veronese, a cura di Giuseppe Biadego</i> , Verona, stab. Tip. Coll. Arti. Gianelli, 1884.

GIOVI PORRÒ , Felicità Auteure milanaise de biographies (? – après 1831)	1831	1	0	1	1 (100%)	Demande de rencontre	cass. 56, « Lettere a vari » di Isabella Teotochi Albrizzi, Lasciato Azzolini, Raccolta Piancastelli, BCASF
MORELLI VALVASOR , Fanny Journaliste ayant vécu à Gorzio (dates inconnues)	[date inconnue]	1	0	1	0 (0%)	Amitié Demande de collaboration	Busta 197, Carteggi Albrizzi, BCV
MOSCONI CONTARINI , Elisabetta. Poétesse véronaise (1751- 52? – 1807)	1788- 1796	0	7	7	1 (14%)	Amitié Envois d'ouvrages Relations communes	Busta 194, Carteggi Albrizzi, BCV
MOSCONI MOSCONI , Clarina. Traductrice, poétesse et historienne véronaise (vers 1780 – après 1835)	1834	1	0	1	0 (0%)	Amitié Relations communes	Busta 194, Carteggi Albrizzi, BCV
PETRETTINI , Maria. Poétesse, traductrice et biographe vénitienne (? - 1855)	1810- 1820	2	0	2	0 (0%)	Amitié Relations communes	Pasquali Petrettini, A. . <i>Lettere inedite di M. Cesarotti, I. Pindemonte, L. Carrer, M. Pieri, P. Negri, A. Meneghelli, G.A. Moschini, G. Michieli, I. Albrizzi, A. Marsand, G.M. Pujati a Maria Petrettini / pubblicate da A. Pasquali Petrettini, Padova, A. Bianchi, 1852.</i>

RENIER MICHIEL , Giustina. Historienne, essayiste et traductrice vénitienne (1755-1832)	[dates inconnues] [1817]	0	11	11	0 (0%)	Amitié Relations communes	Carteggi Vari, 449, 6, BNCF
SHELLEY , Mary Godwin, épouse. Romancière, voyageuse et essayiste britannique (1797-1851)	1834	0	1	1	1 (100%)	Demande de rencontre Relations communes	Carteggi Vari, 450, 11 (1), BNCF
* STAËL , Germaine de. Voir Annexe 2	1805-1811	1	2	3	1 (33%)	Amitié Relations communes	- SCG - Cass. 193, fasc. 7 (3), Raccolta Piancastelli, Autografi del XIX secolo, BCASF
VALORI , [comtesse de]. Poétesse française (? – après 1826)	1817-1826	0	4	4	2 (50%)	Amitié Demande de collaboration Envois d'ouvrages Relations communes	Busta 197, Carteggi Albrizzi, BCV
VERONESE MANTOVANI , Angela. Poétesse, improvisatrice et mémorialiste ayant demeuré à Padoue (1778-1847)	[1807]-1817	0	2	2	1 (50%)	Envois d'ouvrages Relations communes	busta 56, fasc. « Carteggio e carte varie (d 84 Q 6) », Lasciato Azzolini, Raccolta Piancastelli, BCASF
Nombre de correspondantes = 12	1788-1834	11	38	49	13 (27%)		

Annexe 2 : Biographies des femmes sélectionnées et œuvres étudiées

1. Françaises

1.1. Beaufort d'Hautpoul, Anne-Marie (1763-1837)

1.1.1. Biographie

Anne-Marie Coutances de Montgeroult naît à Paris le 9 mai 1763. Elle bénéficie du mentorat intellectuel de son oncle, l'auteur Benoît-Joseph Marsollier de Vivetières (1750-1817), qui veille à son éducation littéraire. À l'âge de dix-sept ans, elle épouse le comte Pierre Balaguier de Beaufort. Fréquentant les cercles intellectuels de la capitale, Beaufort écrit d'abord des poésies et des pièces de théâtre. Elle se fait toutefois remarquer en 1789 par la publication du roman pastoral *Zillia*, puis en remportant le prix de l'*Académie des jeux floraux* de Toulouse en 1790, avec le poème « Sapho a Phaon ».

En 1792, Beaufort voyage à Bruxelles, mais revient en France de peur de voir ses biens confisqués. Elle tient alors à Paris un salon où se côtoient des aristocrates hostiles à la Révolution, ainsi que des députés montagnards, tels que son fidèle ami (et peut-être amant) Julien de Toulouse (1750-1828). Beaufort profite de ses relations pour faire libérer, pendant la Terreur, des amis incarcérés, avant d'être elle-même compromise et décrétée d'arrestation à la fin de l'année 1793. Libérée peu après la chute de Robespierre (juillet 1794), et alors veuve de son premier mari, elle épouse en secondes noces Charles-Benjamin d'Hautpoul, le couple se séparant par ailleurs rapidement. Sous le Directoire, Beaufort fréquente le *Lycée des Arts*, publie fréquemment ses poésies dans l'*Almanach des Muses*. Pendant la décennie 1800, l'auteure publie quatre romans, et fonde avec l'écrivaine Sophie de Renneville (1772-1822) le périodique féminin *L'Athénée des Dames* (1808), qui ne terminera pas l'année. Beaufort enseigne, de 1810 à 1814, à la pension impériale d'Écouen, destinée à l'éducation des jeunes filles. Après la chute de l'Empire, elle continue de publier des traités sur l'éducation, des poésies, tout en collaborant à plusieurs journaux. Elle s'éteint le 20 octobre 1837, et dans un court « portrait de Mme de Beaufort » publié dans l'*Almanach des Dames* en 1839, cette

dernière est définie comme étant « l'une des femmes auteurs de notre siècle qui ont le plus marqué par la variété, le nombre et le mérite de leurs écrits » (p. 2).

1.1.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Études convenables aux demoiselles, à l'usage des écoles*, Paris, [s.e.], 1789. [2^{ème} édition revue et augmentée en 1809; 3^{ème} édition revue et augmentée en 1822] (co-écrit avec Edme Mentelle)
- « Épître d'une femme à une femme [par la suite appelée « Épître à Sophie »] », *La Décade philosophique*, 10 fructidor an III (27 août 1795), no. 49, pp. 424-426.
- « Réponse au C. Le Brun », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1797, pp. 16-18.
- « Épître à madame Verdier¹ », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1798, pp. 15-21.
- « Épître au C. Lormian, sur ses trois mots », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1801, pp. 75-77.
- Recension de « Éloge de N. Boileau-Despreaux » par Auger, *Magasin encyclopédique, ou journal des sciences, des lettres et des arts*, janvier 1805, pp. 275-283.
- *Athénée des dames, ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes et rédigé par une société de dames françaises*, Paris, Buisson, 1808 [Beaufort en étant la co-éditrice, l'avant-propos et les éditoriaux du périodique mensuel lui ont donc été co-attribués, ainsi qu'à Sophie de Renneville (1772-1822). Nous avons dépouillé l'ensemble des exemplaires conservés se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France, soient uniquement deux numéros. Des recherches ont été entreprises dans le Catalogue collectif de France pour localiser d'autres numéros et ce, sans succès].
- « Avant-propos », *Ibid.*, février 1808, pp. 3-11.
- « Postface [à Sophie Cottin²] », *Séverine*, Paris, Frechet, 1808, vol. 6, p. 169
- « Impromptu fait en voyant le portrait de Mme de Staël, peint par Mme le Brun³ », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1809, p. 244
- *Les Dimanches, journal de la jeunesse*, 1816 [contributions variées de Beaufort pendant la direction du journal par Félicité de Genlis]
- « Vers à madame la baronne de Staël, lors de son exil », *Almanach des Muses*, Paris, Cellot, 1818, pp. 56-58.
- *Cours de littérature ancienne et moderne à l'usage des demoiselles*, Paris, Bossange, 1815 [2^{ème} édition revue et augmentée en 1821, 3^{ème} édition revue et augmentée en 1830].
- *Poésies diverses, dédiées au roi*, Paris, Chez François Louis, 1821. [republications des poèmes cités plus haut, déjà parus dans la *Décade philosophique* et l'*Almanach des muses*]

¹ Suzanne Verdier (1745-1813), poétesse française.

² Sophie Cottin (1770-1807), romancière française.

³ Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1742), portraitiste et mémorialiste française.

- *Journal de la Jeunesse pour les deux sexes*, Paris, [s.e.], 1825. [dirigé par Beaufort; nous lui avons attribué les éditoriaux et le prospectus].
- « Impromptu à Mme de Genlis pour le jour anniversaire de sa naissance, 25 janvier 1830 », *Almanach des Muses*, Paris, Cellot, 1832 [1830], p. 258.
- « Poème à Élisabeth Mercoeur⁴ », *Journal des femmes : gymnase littéraire*, vol. 11 (1er février 1835), pp. 65-66.
- *Manuel du style épistolaire : ou choix de lettres puisées dans nos meilleurs auteurs; précédé d'instructions sur l'art épistolaire, et de notices biographiques*, Paris, Librairie Encyclopédique de Roret, 1834. (co-écrit avec Félix Biscarrat)
- « Madame la marquise Gévaudan⁵ (Antoinette-Marie-Henriette), née à Avignon, fille du marquis de Nogaret », dans Alfred de Montferrand, dir., *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*, Paris, Denax, 1837, pp. 1-11.

1.1.3. Orientations biographiques

- Blanc, Olivier, *Les libertines : plaisir et liberté au temps des lumières*, Paris, Perrin, 1997, pp. 135-147.
- Blanc, Olivier, « Cercles politiques et 'salons' du début de la Révolution (1789-1793) », dans *Annales historiques de la Révolution Française*, no. 344, pp. 63-92.
- Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, pp. 47-49.
- Marquiset, Alfred, *Quand Barras était roi*, Paris, 1911.
- Marquiset, Alfred, *Les bas-bleus du premier empire*, Paris, H. Champion, 1913, pp. 109-136.
- Pouget-Brunereau, Jeanne, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris, Bibliothèque Marguerite Durand, 1994, p. 55 et suiv.
- Sullerot, Evelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966, pp. 115-124.

1.2. Gay, Sophie (1776-1852)

1.2.1. Biographie

Sophie Nichault de La Vallette est le 1^{er} juillet 1776 à Paris. En 1793, elle épouse le financier Gaspard Liottier, courtier en finances. Après leur divorce en 1799, elle se remarie avec le banquier Sigismond Gay (1768-1822). En 1802, elle fait paraître anonymement *Laure d'Estell*, roman qui connaîtra un certain succès populaire et critique. Un an plus tard, elle prend la défense de son amie Germaine de Staël dans le *Journal de Paris*, suite à la publication de *Delphine* (1802). Sous l'Empire, le couple réside

⁴ Élisabeth Mercoeur (1809-1835), poétesse française.

⁵ Antoinette Nogaret, marquise de Gévaudan (? -1835), poétesse française.

alternativement entre Aix-la-Chapelle (Sigismond Gay étant receveur-général au département de la Ruhr) et Paris. Gay tient alors un salon culturel, au sein duquel elle est reconnue pour son esprit à la fois vif et mordant.

La situation financière des Gay se complique sous la Restauration, et c'est à partir de cette époque que Sophie Gay accélère considérablement le rythme de ses publications, parmi lesquelles on compte de nombreux romans. La mort de son mari en 1822 rend les nécessités financières de Gay encore plus criante. Cette dernière écrit également des comédies et des livrets d'opéras, collaborant notamment avec la compositrice Sophie Gail (1775-1819). Leur opéra *La Sérénade* (1818) connaît un vif succès populaire, et ce, peu avant la mort de Gail l'année suivante. Dans les décennies 1820 et 1830, Sophie Gay se lie au milieu romantique, fréquentant entre autres Victor Hugo et Théophile Gautier, et favorisant les ambitions littéraires de sa fille Delphine (1804-1855). Sophie Gay rédige également le journal *Les Causeries du monde* en 1833 et fait paraître ses *Salons célèbres* en 1837. Elle s'éteint à Paris le 5 mars 1852.

1.2.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- « Lettre d'une mère à sa fille », *Journal de Paris*, 23 janvier 1803, pp. 777-778.
- « Poésies de madame Desbordes-Valmore ⁶, Paris, 1820 », dans *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts, par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres*, tome 8, octobre 1820, pp. 157-159.
- *La physiologie du ridicule, ou suite d'observations, par une société de gens ridicules*, Paris, Vimont, 1833.
- *Causeries du monde. Journal littéraire et de société*, Paris, Vincent Debemy, 1833-1834. [Le contenu du mensuel pour l'année 1833 peut être attribué à Gay, qui en est alors la seule rédactrice. Nous avons dépouillé l'ensemble des exemplaires conservés se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France. Nous y avons répertorié des recensions d'œuvres de Constance Pipelet Salm, Marceline Desbordes Valmore (voir *infra*), de la duchesse d'Abrantès⁷, de George Sand⁸ (voir *infra*) et de la duchesse de Duras⁹, toutes attribuables à Gay].
- « [sur Marceline Desbordes-Valmore] », *Causeries du monde*, juin-juillet 1833, pp. 176 et 240.
- « [sur Lélia de George Sand] », *Causeries du monde*, août-septembre 1833, pp.

⁶ Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859), poétesse française.

⁷ Laure Permon Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1848), mémorialiste et biographe française.

⁸ Aurore Dupin, dite George Sand (1804-1876), romancière française.

⁹ Claude de Duras (1777-1828), romancière française.

255 et 262.

- « Madame de Staël-Holstein (la baronne) née en 1766, morte en 1817 », dans Édouard Mennechet, dir., *Le Plutarque français. Vie des hommes et des femmes illustres de la France depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Langlois et Leclercq, 1836, pp. 215-231.
- *Salons célèbres*, Paris, Dumont, 1837.

1.2.3. Orientations biographiques

- Bertrand-Jennings, Chantal, *Un autre mal du siècle. Le romantisme des romancières, 1800-1846*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005.
- Glinoyer, Anthony, « Y a-t-il eu une 'identité collective' du romantisme de 1830? », dans *Romantisme*, no. 157, pp. 29-40.
- Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001, pp. 39-42.
- Louichon, Brigitte, *Romancières sentimentales (1789-1830)*, St-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2010.
- Malo, Henri, *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*, Paris, Émile-Paul Frères, 1924.
- Morgan, Cheryl A., « Entre le vrai et le vraisemblable : enjeux du roman historique chez Sophie Gay », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 141-160.
- Misuri, M. Stefania, « Note su un galateo settecentesco dell'ilarità : La Physiologie du ridicule di Sophie Gay », dans *Il Lettore di Provincia*, vol. 23 (1991), pp. 79-86.
- Walton, Whitney, *Eve's Proud Descendants : Four Women Writers and Republican Politics in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2000.
- Zanone, Damien, « La voix d'Ellénore. Sophie Gay corrige Constant », dans Del Lungo et Louichon, *La littérature en bas-bleus*, op. cit., pp. 345-357.

1.3. Genlis, Félicité de (1746-1830)

1.3.1. Biographie

Stéphanie-Félicité du Crest naît le 21 janvier 1746. Favorisée par sa mère, sa tante Charlotte de Montesson (1738-1806), et par son talent de harpiste, la jeune femme se produit dans plusieurs salons intellectuels de province et de la capitale. Elle rencontre Charles-Alexis-Brûlart, comte de Genlis, qu'elle épouse en 1763. Félicité de Genlis continue de fréquenter les salons mondains et littéraires, et devient une habituée du Palais-Royal, résidence de la prestigieuse famille d'Orléans. Le duc Philippe d'Orléans (1737-1793), dont elle semble avoir été momentanément la maîtresse, la nomme

responsable de l'éducation de ses enfants en 1777 – parmi lesquels le futur roi Louis-Philippe 1^{er} (1773-1850) –, fonction qu'elle occupera jusqu'à la Révolution.

C'est à cette époque que Genlis commence à publier des ouvrages pédagogiques, parmi lesquels *Adèle et Théodore* (1782), qui remporte un franc succès. Son catholicisme fervent et ses vues religieuses entraînent de nombreux bras-de-fer avec les philosophes, et en particulier avec Jean Le Rond d'Alembert (1717-1783). L'avènement de la Révolution la pousse vers l'écriture de discours politiques sur l'éducation des femmes et des enfants. Partie pour un voyage d'agrément en 1791, elle ne reviendra s'installer en France qu'en 1800, après des séjours en Hollande, en Allemagne, en Suisse et en Italie. En 1802, Napoléon lui octroie une pension, qui lui permet de vivre plus confortablement sous l'Empire, après des années d'ennuis financiers occasionnés par l'émigration. Genlis se rallie néanmoins au retour des Bourbons, et continue de publier inlassablement jusqu'à sa mort, advenue le 31 décembre 1830. Écrivaine appréciée du public davantage que du milieu littéraire, Genlis a publié de son vivant plus de 140 volumes, dans des genres variés (romans, romans historiques, théâtre, poésie, pédagogie, politique, romans, critique littéraire, pour n'en nommer que quelques-uns).

1.3.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes par l'auteur du théâtre d'éducation*, Paris, M. Lambert et F.-J. Baudouin, 1781
- « Préface : aux Dames », *Le Club des dames ou le retour de Descartes, comédie en un acte et en prose*, Paris, au Bureau de la Bibliothèque des romans, 1784, pp. iii-iv.
- « Préface », Marie-Élisabeth Bouée de La Fite¹⁰, *Eugénie et ses élèves*, Paris, Onfroy, 1787, pp. iii-xxiv.
- *Discours sur la suppression des couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, Paris, Onfroy, 1790.
- *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy, 1790.
- *Discours sur le luxe et l'hospitalité, considérés sous leur rapport avec les mœurs et l'éducation nationale*, Paris, Onfroy, 1791.
- *Précis sur la conduite de Mme de Genlis, depuis la Révolution, suivi d'une lettre à M. de Chartres et de réflexions sur la critique*, Hambourg, B.G. Hoffman (republié en 1828 sous le titre *Etrennes politiques pour 1828; Lettre au duc d'Orléans par Mme la comtesse de Genlis, son institutrice, ou Profession de foi politique en harmonie avec ses actions depuis plus de trente*

¹⁰ Marie Élisabeth Bouée De La Fite (1750-1794), pédagogue française.

ans en réponse aux pamphlets passés, présents et futurs, Paris, E. Babeuf), 1796.

- *Manuel du voyageur ou Recueil de dialogues, de lettres, etc. suivi d'un itinéraire raisonné à l'usage des Français en Allemagne et des Allemands en France avec la traduction allemande par S.H. Catel*, Berlin, F.T. de Lagarde, 1799.
- *Le Petit La Bruyère, ou Caractères et moeurs des enfants de ce siècle, ouvrage fait pour la jeunesse, suivi d'une seconde partie contenant un recueil de pensées diverses offert à la jeunesse*, Paris, Maradan, 1801.
- *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, par Mme Degenlis, Paris, Maradan, 1801.
- « Sur Laure d'Estell », *Journal de Paris*, 29 mai 1802, pp. 1539-1540.
- *Les souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1806 [1804].
- « Une réclamation », *Mercure de France*, CXLIV, 31 mars 1804, pp. 76-77.
- « Avertissement », *L'Épouse impertinente par air, suivie du Dialogue entre deux hommes de lettres, Le Mari corrupteur, La Femme philosophe*, Paris, Maradan, 1804, pp. 89-90.
- « Sur le livre de M. de Ségur sur les femmes », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 51-55.
- « De Mme Radcliffe¹¹ et de ses imitateurs », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 77-80.
- *Suite des souvenirs de Félicie L****, Paris, Maradan, 1806.
- *De l'Influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811.
- *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature du XIXe siècle, ou Réponse de Mme de Genlis à M.T. et NI., etc., sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : « De l'Influence des femmes sur la littérature française [...] »*, Paris, Maradan, 1811.
- *Examen critique de l'ouvrage intitulé Biographie universelle ouvrage entièrement neuf, etc.*, Paris, Maradan, 2 vol., 1811.
- *Annales de la vertu, ou histoire universelle iconographique et littéraire. Nouvelle édition*, Paris, Maradan, 1811.
- *Les Dimanches, petit journal récréatif à l'usage de la jeunesse des deux sexes 1815; Les Dimanches, Journal de la jeunesse 1816; Journal de la jeunesse ci-devant Des Dimanches rédigé par la comtesse de Genlis 1816, édition établie par Mme de Genlis*, Paris, Au bureau rue de l'Université, 1815-1816. [Le journal hebdomadaire est alors dirigé par Genlis. On peut donc lui attribuer les articles non-signés et les éditoriaux, en procédant avec prudence. Nous avons dépouillé l'ensemble des exemplaires conservés se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France. S'y trouvent notamment des recensions d'œuvres de Pauline de Bradi¹² et un hommage à Anne Dacier¹³]

¹¹ Ann Radcliffe (1764–1823), romancière anglaise.

¹² Pauline de Bradi (1782-1847), poétesse, historienne et romancière française

¹³ Anne Dacier (1647-1720), philologue et traductrice française.

- *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens*, Paris, E. Mongie, 1818.
- *Emile ou de l'Education par J.-J. Rousseau. Nouvelle édition à l'usage de la jeunesse avec des retranchements, des notes et une préface, édition établie par madame de Genlis*, Paris, chez l'éditeur des œuvres de madame de Genlis, 1820.
- *L'Intrépide, édition établie par madame de Genlis*, Paris, chez l'éditeur des œuvres de madame de Genlis, 1820. [Le mensuel est alors dirigé par Genlis. On peut donc lui attribuer les articles non-signés et les éditoriaux, en procédant avec prudence. Nous avons dépouillé l'ensemble des exemplaires conservés se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France. S'y trouvent notamment des recensions d'œuvres de Beaufort d'Hautpoul (voir *infra*), Constance Pipelet Salm (voir *infra*), Mélanie de Boileau¹⁴, et Marceline Desbordes-Valmore (voir *infra*), dont plusieurs signées « de Genlis »].
- « Poésies de Mme Desbordes-Valmore, troisième édition », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 419-423.
- « Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la princesse C. de S [Constance de Salm] », *L'Intrépide*, tome 1, 1820, pp. 309-311.
- « Élégie sur la mort de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry, par Mme la comtesse d'Hautpoul », *L'Intrépide*, Tome 1, 1820, pp. 180-182.
- *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvoat, 1825, 10 vol.

1.3.3. Orientations biographiques

- Bessire, François, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008.
- Broglie, Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985.
- De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004.
- Diaconoff, Suellen, *Through the Reading Glass. Women, Books, and Sex in the French Enlightenment*, Albany, State University of New York Press, 2005.
- Dow, Gillian, « Introduction », *Adelaide and Theodore, by Félicité de Genlis, trad. par Gillian Dow*, London, Pickering & Chatto, 2007, pp. 1-xx.
- Goldin, Jeanne, « Femme-auteur et réflexivité : Madame de Genlis », dans Chantal Bertrand-Jennings, dir., *Masculin-féminin : le XIXe siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'Études du XIXe siècle Joseph Sablé, 1999, pp. 41-71.
- Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, pp. 149-151.
- Navarro, Pascale, *La femme lettrée au 18e siècle : fiction et théorie chez S. de Genlis*, Thèse de M. A., Département de langue et de littérature françaises,

¹⁴ Mélanie de Boileau (1774-1864), romancière et pédagogue française.

McGill University, 1999.

- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin », *Dictionnaire de la SIEFAR*, http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Stéphanie-Félicité_Ducrest_de_Saint-Aubin [page consultée le 29 novembre 2011], 2004.
- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, *Madame de Genlis : Bibliographie des écrivains français*, Paris, Memini et CNRS éditions, 1996.
- Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.
- Schroder, Anne L., « Going Public Against the Academy in 1784 : Mme de Genlis Speaks Out on Gender Bias », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, no. 3 (1999), pp. 376-382.
- Stewart, Joan Hinde, *Gynographs : French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993.
- Spencer, Samia I., *Writers of the French Enlightenment*, Farmington Hills (MI), Thomson Gale, 2005.
- Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997.
- Von Kulesa, Rotraud, « La femme auteur dans la critique littéraire du 18ème siècle », dans Malcolm Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dirs., *Critique, critiques au 18e siècle*, New York, Peter Lang, 1996, pp. 295-312.
- Winegarten, Renee, *Accursed Politics : Some French Women Writers and Political Life, 1715-1850*, Chicago, I. R. Dee, 2003.
- Zanone, Damien, « Morale de la mémoire (sur les Mémoires de Mme de Genlis) », dans François Bessire, Martine Reid et Robert Adelson, dirs., *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 195-207.

1.4. Montanclos, Marie-Émilie de (1736-1812)

1.4.1. Biographie

Marie-Émilie de Maryon est née à Aix-en-Provence en 1736. Elle épouse le baron allemand François-René de Prinzen, qui a ses entrées à la Cour. Prématurément veuve, elle rencontre alors la dauphine Marie-Antoinette (1755-1793), qui s'intéresse à sa poésie. La baronne rachète le *Journal des Dames*, dont la parution était interrompue depuis six années, et lance le premier numéro en 1774. Le journal est alors sous la protection de la dauphine, qui deviendra reine au cours de l'année. Non seulement propriétaire, mais également éditrice, la journaliste s'implique activement dans le contenu, surtout pendant la première moitié de l'année 1774, où sa propre plume remplit la presque totalité des numéros.

En octobre 1774, elle épouse Charlemagne Cuvelier Grandin de Montanclos, dont elle se sépare peu de temps après, et abandonne ses fonctions éditoriales au *Journal*

des Dames en avril 1775, passant le flambeau à Louis-Sébastien Mercier (1740-1814). Montanclos se consacre ensuite à la poésie, écrivant fréquemment dans *l'Almanach des Muses* et publiant ses *Œuvres complètes* (1790), de même qu'au théâtre. Elle devient auteure de comédies et librettiste d'opéras, y remportant un certain succès. En 1801, Montanclos est reconnue par Albertine Clément-Hémery (1778-1855), comme une auteure marquante de son époque, cette dernière la citant de concert avec Germaine de Staël, mesdames de Sévigné et de Lafayette¹⁵. Montanclos traversera par ailleurs la Révolution et l'Empire sans encombres apparentes, publiant par ailleurs un vibrant hommage à l'empereur Napoléon en 1805 dans *l'Almanach des Muses*. Elle meurt en septembre 1812.

1.4.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Journal des Dames*, Paris, Cuissart, 1758-1776 [Le journal continue avec un autre éditeur par la suite. Montanclos en est la propriétaire et rédactrice principale de janvier 1774 à avril 1775. On peut donc lui attribuer le contenu non-signé, le prospectus et les éditoriaux avec certitude jusqu'à l'automne, période à laquelle Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) devient un collaborateur et éditeur fréquent du journal. Nous avons dépouillé l'ensemble des exemplaires conservés se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France, et à la Bibliothèque de la Sorbonne, la collection étant complète. Pendant le mandat de Montanclos, on compte une vingtaine de recensions d'œuvres de femmes de lettres (toutes celles citées dans la thèse sont détaillées *infra*), ainsi que plusieurs hommages, en plus d'annoncer des centaines d'ouvrages destinés aux femmes. Pendant la période où Montanclos est éditrice, 40% des romans et ouvrages de fiction qu'elle recense sont écrits par des femmes¹⁶. Cette dernière recense aussi plusieurs ouvrages portant sur les femmes].
- « Prospectus », *Journal des Dames*, janvier 1774, pp. 9-12.
- « (recension) Cours d'études des jeunes demoiselles, avec des Cartes... pour la Géographie, et des Planches en taille-douce pour le Blason, l'Astronomie, la Physique et l'Histoire Naturelle, par M. l'Abbé Fromageot », *Ibid.*, février 1774, p. 165.
- « (recension) Almanach des Muses 1774, ou Choix des poésies fugitives de 1773, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française », *Ibid.*, février 1774, pp. 154-162.

¹⁵ Albertine Clément-Hémery, *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour*, Paris, Benoist, 1801, p. 33.

¹⁶ Martin, Angus, « Fiction and the Female Reading Public in Eighteenth-Century France : The *Journal des dames* (1759-1778) », dans *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 3, no. 3, pp. 241-258. Voir également : Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam, APA--Holland University Press, 1988.

- « (recension) À tous les penseurs, salut! Par madame la marquise de B¹⁷... », *Ibid.*, février 1774, pp. 177-199.
- « Lettres nouvelles ou nouvellement recouvrées de la Marquise de Sévigné¹⁸ et de la Marquise de Simiane, sa petite fille, pour servir de suite aux différentes éditions des Lettres de la Marquise de Sévigné », *Ibid.*, Mars 1774, pp. 41-42.
- « Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'Ancien Testament. Nouvelle édition augmentée... [Mme le Guerchoix¹⁹] », *Ibid.*, avril 1774, pp. 221-231.
- « (recension) Parnasse des Dames. Première livraison », *Ibid.*, avril 1774, p. 187.
- « (recension) Nouveaux contes moraux, par Madame de Laisse²⁰, épouse d'un Capitaine de Cavalerie, dédiée à Madame la Comtesse d'Artois », *Ibid.*, juin 1774, pp. 170-183.
- « (recension) Parnasse des dames, troisième livraison », *Ibid.*, octobre 1774, pp. 145-146.
- « Lettre de l'auteur du journal à ses lecteurs », *Journal des Dames*, novembre 1774, pp. 3-12.
- « (recension) Avis d'une mère à son fils. Poème en trois Chants, par Madame Piccolomini²¹, duchesse de Vasto-Girardi, traduit de l'italien, par M. Pingeron, Capitaine d'artillerie, etc. À Paris, chez Vente, Libraire au bas de la Montagne Ste-Geneviève », *Ibid.*, novembre 1774, pp. 24-35.
- « Parnasse des dames, tome 5 », *Ibid.*, décembre 1774, pp. 156-163.
- « Les passions [Mad. de Courcy²²] », *Ibid.*, janvier 1775, pp. 32-38.
- « Ouvrage sans Titre, Minerve le donnera, dédié à la Reine, par Madame de Laisse, Auteur des Nouveaux contes moraux », *Ibid.*, février 1775, pp. 241-242.
- « Sur la célébrité », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1807, p. 176.
- « À mes vers », *Œuvres diverses de Mme de Montanclos*, Grenoble, Giroud, 1790, vol. 1, p. 53.
- « Couplets à une jeune actrice qui n'a point de talent pour la Tragédie, ni pour faire des Vers », *Ibid.*, vol. 1, pp. 172-174.
- « La porte forcée. À madame la Marquise d'Antremont²³ », *Ibid.*, vol. 1. p. 30.
- « Boutade contre les hommes qui font le portrait en vers de la dame de leurs pensées », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1804, pp. 9-10.

¹⁷ Fanny de Beauharnais (1737-1813), poétesse française.

¹⁸ Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), épistolière française.

¹⁹ Marie-Madeleine d'Aguesseau, dite Mme le Guerchoix (1679-1740), auteure française d'ouvrages religieux.

²⁰ Madame de Laisse (? – après 1778), romancière française.

²¹ Caterina Piccolomini Petra, duchesse de Vastogirardi (? – 1799), poétesse italienne.

²² La figure de Madame de Courcy est très mal connue, puisque les *Vers au sommeil* publiés en 1775 semblent être sa seule œuvre marquante. Son prénom, de même que ses dates de naissance et de décès, nous sont inconnus.

²³ Henriette Bourdic-Viot, marquise d'Antremont (1746-1802), poétesse française.

1.4.3. Orientations biographiques

- Gelbart Rattner, Nina, « Les femmes journalistes et la presse (XVIIe-XVIIIe siècles) », dans Natalie Zemon Davis et Arlette Farge, dirs., *Histoire des femmes en Occident : XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Plon, vol. 3, 1991, pp. 491-512.
- Gelbart Rattner, Nina, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le Journal des Dames*, Berkeley, University of California Press, 1987.
- Gelbart, Nina Rattner, « The Journal des Dames and Its Female Editors : Politics, Censorship and Feminism in the Old Regime Press », dans Jack Censer et Jeremy Popkin, dirs., *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, Berkeley, University of California Press, 1987, pp. 24-74.
- Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001.
- Marquiset, Alfred, *Les bas-bleus du premier empire*, Paris, H. Champion, 1913, pp. 93-108.
- Martin, Angus, « Fiction and the Female Reading Public in Eighteenth-Century France : The Journal des dames (1759-1778) », dans *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 3, no. 3 (1991), pp. 241-258.
- Pipelet, Constance, « Rapport sur Mme de Montanclos, lu dans une des séances particulières de la Société des Belles-Lettres, en 1797 », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1797], vol. 4, pp. 171-179.
- Seth, Catriona, « Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des Muses », dans Christine Planté, dir., *Masculin/féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 105-120.
- Shapiro, Norman R., *French Women Poets of Nine Centuries : The Distaff and the Pen*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2008.
- Sullerot, Evelyne, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966.
- Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam, APA--Holland University Press, 1988.

1.5. Pipelet Salm, Constance (1767-1845)

1.5.1. Biographie

Constance-Marie de Théis naît à Nantes, le 7 septembre 1767. Elle bénéficie d'une éducation soignée et signe sa première publication dans *l'Almanach des Grâces* en 1785, à l'âge de 18 ans. Quatre ans plus tard, elle épouse le chirurgien Jean-Baptiste Pipelet de Leury, et s'installe avec lui à Paris. Sous la Révolution, elle obtient un succès considérable avec le drame *Sapho*, joué en 1794. Constance Pipelet est également une habituée des salons littéraires de la capitale ainsi que du *Lycée des Arts*, étant la

première femme à y avoir été admise. Sous le Directoire, elle y lit en séance publique nombre de ses productions, et parmi lesquelles *l'Épître aux femmes* en 1797, prise de position remarquée contre le poète Écouchard Lebrun (1729-1807).

Au tournant du siècle, l'écrivaine divorce d'avec Pipelet et se remarie en 1803 avec le comte Joseph de Riefferscheidt-Dyck (1773-1861), intellectuel allemand qu'elle suit à Dyck. Constance de Salm alterne dès lors sa vie entre la capitale et la campagne rhénane, demeurant malgré tout très active dans l'univers intellectuel parisien. Elle continue par ailleurs ses activités littéraires, publiant de nombreux poèmes dans *l'Almanach des Muses* et son premier recueil d'œuvres en 1811. En 1820, la mort dans des circonstances tragiques de sa fille Clémentine la plonge dans une dépression passagère. Néanmoins, Constance de Salm publiera inlassablement jusqu'à sa mort, rééditant et modifiant ses œuvres de jeunesse, et en publiant de nouvelles, parmi lesquelles ses *Pensées* (1833) et l'autobiographie en vers *Mes Soixante ans* (1833). Après avoir fait paraître ses *Œuvres complètes* en 4 volumes (1842), elle meurt à Paris le 13 avril 1845.

1.5.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- « Précis de la vie de Sapho », *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1842 [1794], vol. 2, pp. 3-8.
- *Épître aux femmes par Constance D. T. Pipelet*, Paris, Desenne, 1797. [republié avec modifications en 1811, 1814, 1835 et 1842].
- « Conseils aux femmes », *Œuvres complètes*, Ibid., [1797], vol. 2, pp. 167-170.
- « Rapport sur Mme de Montanclos, lu dans une des séances particulières de la Société des Belles-Lettres, en 1797 », Ibid., [1797], vol. 4, pp. 171-179.
- « Vers sur un jaloux », *Almanach des Muses*, Paris, Louis, 1798, p. 123.
- « Boutade sur les femmes auteurs », *Œuvres complètes*, op. cit., [1798], vol. 2, pp. 245-248.
- « Rapport sur les fleurs artificielles [de la citoyenne Roux-Montagnac²⁴], lu à la 64^{ème} séance publique du Lycée des Arts, 30 vendémiaire an VII », Ibid., [1798], vol. 4, pp. 157-168.
- « Épître sur les dissensions des gens de lettres », Ibid., [1798], vol. 1, pp. 23-35.
- « Rapport sur un ouvrage intitulé : De la condition des femmes dans une république, lu dans la 63^{ème} séance publique du Lycée des Arts, an VIII (1799) », Ibid., [1799], vol. 4, pp. 132-154.
- « Aux Auteurs du Journal (concernant la pièce Camille) », *Journal de Paris*, no. 166, 7 mars 1800, p. 732.

²⁴ Roux-Montagnac, [citoyenne] (dates inconnues), botaniste française.

- « Épîtres à Sophie²⁵ », *Œuvres complètes*, op. cit., [1801], vol. 1, pp. 169-222, 303-304.
- « Épître à un jeune auteur sur les devoirs et l'indépendance de l'homme de lettres », *Ibid.*, [1806], vol. 1, pp. 39-54.
- « À mes amis au moment de quitter la campagne », *Ibid.*, [1806], vol. 2, pp. 211-215, 312-313.
- « Épître sur la campagne adressée à une femme de 30 ans qui veut renoncer à la ville », *Ibid.*, [1808], vol. 1, pp. 57-70.
- « La naissance des hommes, chanson faite sur le mot pomme », *Le petit magasin des dames*, Paris, Solvet, 1809, pp. 38-40.
- « Épître adressée à l'empereur Napoléon (en 1810), le lendemain du jour où les articles 324 et 339 du code pénal ont été arrêtés dans le conseil d'État », *Œuvres complètes*, op. cit., [1810], vol. 1, pp. 225-230.
- « Discours sur les voyages », *Ibid.*, [1811], vol. 1, pp. 241-246.
- « La jeune femme poète, ou l'amour et la gloire », *Poésies de Mme la Princesse Constance de Salm*, Paris, Didot, 1811, pp. 172-174.
- « Le Divorce, ou conseils d'une mère à sa fille », *Ibid.*, p. 143.
- « Épître sur la Rime, à M.*** qui, dans une discussion littéraire, exagérait l'importance de la richesse de la rime », *Ibid.*, [1812], vol. 1, pp. 85-93.
- « Le retour en France », *Œuvres complètes*, [1815], vol. 2, pp. 221-223.
- « Discours sur le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie », *Ibid.*, [1817], vol. 1, pp. 249-257.
- « Sur les femmes politiques », *Ibid.*, [1817], vol. 2, p. 191.
- « Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant », *Ibid.*, [1820], vol. 1, pp. 115-128.
- « Préface », *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme sensible*, *Ibid.*, [1824], tome 3, pp. 3-9.
- « Stances sur le romantique », *Ibid.*, [1824], vol. 1, pp. 197-202, 305-308.
- « Fragment d'un ouvrage intitulé : des Allemands comparés aux Français dans leurs mœurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale », *Ibid.*, [1826], vol. 4, pp. 231-260.
- *Pensées*, *Ibid.*, [1826], vol. 3, pp. 263-332.
- « Épître sur l'esprit et l'aveuglement du siècle », *Ibid.*, [1828], vol. 1, pp. 131-149.
- « Épître sur les souverains absolus », *Ibid.*, [1830], vol. 1, pp. 153-156.
- « Mes Soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires », *Ibid.*, [1833], vol. 4, pp. 263-332.
- « Avant-propos », *Ibid.*, 1842, vol. 1, pp. i-xxiv.
- « À un auteur d'élégies qui blâmait la sévérité de mes épîtres », *Ibid.*, [s.d.], vol. 2, p. 239.
- « Je mourrai comme j'ai vécu », *Ibid.*, [s.d.], vol. 2, pp. 287-292.
- « Épigrammes », *Ibid.*, [s.d.], vol. 2, pp. 322-324. [s.d.]
- « À M. *** », *Ibid.*, [s.d.], vol. 2, p. 326 [s.d.].

²⁵ Dédiées à sa jeune élève Sophie de Salis (1778 - après 1845).

1.5.3. Orientations biographiques

- Colwill, Elizabeth, « Laws of Nature / Rights of Genius : The *Drame* of Constance de Salm », dans Elizabeth C. Goldsmith et Dena Goodman, dirs., *Going Public : Women and Publishing in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 1995, pp. 224-242.
- Colwill, Elizabeth, « Epistolary Passions : Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767-1845 », dans *Journal of Women's History*, vol. 12, no. 3 (2000), pp. 39-68.
- De Mattos, Rudy Frédéric, *The Discourse of Women Writers in the French Revolution : Olympe de Gouges and Constance de Salm*, Thèse de Ph. D., Department of French Literature, University of Texas at Austin, 2007.
- Krief, Huguette, « Femmes dans l'agora révolutionnaire, Olympe de Gouges, Constance de Salm, Germaine de Staël », dans *Littérature et engagement pendant la Révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 141-162.
- Krief, Huguette, « Science, poésie, arts, qu'ils nous interdisent... » Poésie féminine et éducation politique : Constance Pipelet, Isabelle de Charrière », dans Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dirs., *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 121-134.
- Lauzon, Martine, *Une moralité féministe : Constance de Salm*, Mémoire de M. A., Département de langue et littérature françaises, McGill, 1997.
- Letzter, Jacqueline et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 2001.
- McNiven Hine, Ellen, *Constance de Salm, Her Influence and Her Circle in the Aftermath of the French Revolution*, New York, Peter Lang, 2012.
- Pallot-Raguet, Marie-Thérèse, *Correspondance de Constance de Salm (1795-1811). Édition critique*, Thèse de Ph. D., Lettres et arts, Université Aix-Marseille I - Université de Provence, 2008.
- Planté, Christine, « Constance Pipelet : la muse de la raison et les despotes du Parnasse », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, pp. 285-294.
- Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.
- Schopp, Claude, « La vie d'une femme sensible : Constance, princesse de Salm », dans *Vingt-quatre heures d'une femme sensible : roman*, Paris, Phébus, 2007, pp. 153-185.
- Seth, Catriona, « La femme auteur, stratégies et paradigmes. L'exemple de Constance de Salm », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, dirs., *La littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, 2010, pp. 195-214.
- Shariff, Maryam, *Constance de Salm : Écrire pour intervenir dans l'espace public*, Thèse de Ph. D., Département de littérature française, Université Lumière Lyon, [à paraître en 2012].

- [variés], *La « Muse de la raison » : Constance de Salm (1767-1845) : Cahiers Roucher-Chenier*, vol. 29, no. 10, 2010.

1.6. Staël, Germaine de (1766-1817)

1.6.1. Biographie

Anne-Louise Germaine Necker est née le 22 avril 1766 à Paris. Elle évolue dès son plus jeune âge dans le salon de sa mère Suzanne Curchod Necker (1737-1794), y côtoyant les plus grandes personnalités littéraires de l'époque. La situation de son Jacques Necker (1732-1807), ministre de Louis XVI, et la fortune familiale lui attirent de nombreux prétendants. Elle épouse en 1786 le baron suédois Érik-Magnus de Staël-Holstein (1749-1802), ambassadeur de Gustave III à Paris. C'est en 1788 qu'elle publie ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, amorçant ainsi une activité littéraire intense, qui se couplera avec un activisme politique tout aussi remarqué que son œuvre. Hôtesse d'un salon monarchiste constitutionnel sous la Révolution, elle émigrera en Suisse avec sa famille après la disgrâce de son père en 1790, après un voyage en Angleterre (1793).

De retour à Paris et ralliée à la République sous le Directoire, elle demeure une personnalité modérée et influente, recevant dans son salon des républicains comme des monarchistes. Cette période est également caractérisée par une activité littéraire intense, notamment avec *De l'influence des passions* (1796) et *De la littérature* (1800). Staël est chassée de Paris par le Directoire en juillet 1799, et s'amorce alors pour elle une période d'exils et de chassés-croisés. Ses retours dans la capitale ne demeureront que périodiques – étant interdite de séjour sous l'Empire – jusqu'à la Restauration. Lorsqu'elle ne voyage pas en Allemagne (1803-1804) ou en Italie (1805 et 1816), sa résidence principale est le château de Coppet en Suisse, où se réunit le « groupe de Coppet », formé d'intellectuel-le-s libéraux-les, et notamment son amant Benjamin Constant (1767-1830). Après la parution du roman *Delphine* (1802), Staël publie en 1807 *Corinne ou l'Italie*, son œuvre fictive la plus connue. Elle s'illustre également par la publication de nombreux ouvrages de critique littéraire, philosophique et politique. Veuve depuis 1802, elle amorce en 1811 une liaison avec le jeune Albert de Rocca (1788-1818) – qui l'épouse en 1816. Ce dernier l'accompagne à Paris où elle se rallie au

régime des Bourbons et s'éteint le 14 juillet 1817.

1.6.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- « Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau », *Œuvres de jeunesse*, éd. par John Isbell et Simone Balayé, Paris, Desjonquères, 1997 [1788], pp. 35-98.
- « Couplets à M. L'Abbé Barthélémy, faits à un souper par Mme la baronne de Staël, février 1789 », dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, pendant une partie des années 1775-76 et pendant les années 1782 à 1790 inclusivement, par le baron de Grimm et par Diderot*, Paris, Buisson, 1813 [1789], partie 3, volume 5, pp. 52-53.
- *Réflexions sur le procès de la Reine*, Paris, [s.e.], 1793.
- « Avertissement de *Zulma*, fragment d'un ouvrage », *Œuvres complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821 [1794], tome 2, p. 345.
- « Essai sur les fictions », *Œuvres de jeunesse*, op. cit., [1795], pp. 131-156.
- *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, [s.e.], 1796.
- *De la littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, 1ère édition, Paris, Maradan-Crapelet, 1800.
- *Dix années d'exil*, publié par son fils, *Œuvres complètes*, op. cit., 1821 [écrit en 1801-1813], tome XV.
- « Épître sur Naples », *Œuvres complètes*, op. cit., 1821 [1805], tome XVII, pp. 413-420.
- « Du talent d'être aimable en conversation », *Cahiers staëliens*, 52, 2001 [1807], pp. 25-31.
- *De l'Allemagne*, Paris, Nicolle, 2^{ème} édition, 1813 [1810].
- « De l'éducation de l'âme par la vie », *Cahiers staëliens*, 52, 2001 [1811], pp. 33-52.
- *Réflexions sur le suicide*, Paris, Nicolle, 2^{ème} édition, 1814 [1812].
- *Les carnets de voyage de Mme de Staël. Contribution à la genèse de ses œuvres*, éd. Simone Balayé, Genève, Droz, 1971 [1812-1816].
- *Considérations sur la Révolution française, présentées par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël*, Paris, Delaunay, 1818 [écrits en 1813-1816].
- *De l'esprit des traductions*, Genève, Bibliothèque universelle, 1816.

1.6.3. Orientations biographiques

- Balayé, Simone, *Madame de Staël : écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994.
- Balayé, Simone, *Madame de Staël : lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.
- Balayé, Simone, *Les carnets de voyage de Mme de Staël. Contribution à la genèse de ses oeuvres*, Droz, Genève, 1971.
- Beausoleil, Marie-Ève, « Germaine de Staël as Political Activist : Print, Privacy and Opinion in the French Revolution (1789-1799) », dans Karyna Szmurlo, dir., *Germaine de Staël : Forging a Politics of Mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, pp. 23-34.

- Brock, Claire, *The Feminization of Fame, 1750-1830*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.
- De Bruin, Karen, « *La femme supérieure* » : *l'Individu, le roman et la république libre de Germaine de Staël*, Thèse de Ph. D., Department of French Literature, University of Chicago, 2007.
- De Poortere, Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004.
- Dubé, Pierre H., *Bibliographie de la critique sur Madame de Staël : 1789-1994*, Genève, Librairie Droz, 1998.
- Fairweather, Maria, *Madame de Staël*, New York, Carroll and Graf, 2005.
- Garry-Boussel, Claire, « Anne-Louise Germaine Necker », *Dictionnaire de la SIEFAR*, http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Anne-Louise_Germaine_Necker [page consultée le 29 novembre 2011], 2007.
- Gutwirth, Madelyn, *Madame de Staël, Novelist : the Emergence of the Artist as Woman*, Urbana, University of Illinois Press, 1978.
- Hogsett, Charlotte, *The Literary Existence of Germaine de Staël*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987.
- Krief, Huguette, « Femmes dans l'agora révolutionnaire, Olympe de Gouges, Constance de Salm, Germaine de Staël », dans *Littérature et engagement pendant la Révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 141-162.
- Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire : anthologie des romancières de la période révolutionnaire, 1789-1800*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, pp. 125-126.
- Goodden, Angelica, « The Man-Woman and the Idiot : Madame de Staël's Public/Private Life », dans *Forum for Modern Language Studies*, vol. 43, no. 1 (2007), pp. 34-45.
- Reid, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.
- Tribouillard, Stéphanie, *Le Tombeau de Madame de Staël : les discours de la postérité staëlienne en France (1817-1850)*, Genève, Skatline, 2007.
- Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997.
- [variés], *Recherches actuelles : Coppet et la république. Bibliographie staëlienne, 2000-2006 : Cahiers staéliens*, no. 58, 2007.
- Winegarten, Renee, *Accursed Politics : Some French Women Writers and Political Life, 1715-1850*, Chicago, I. R. Dee, 2003.
- Winegarten, Renee, *Mme de Staël*, Dover, Berg, 1985.
- Winock, Michel, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010.
- Worley, Sharon, *Women's Literary Salons and Political Propaganda During the Napoleonic Era : The Cradle of Patriot Nationalism*, New York, Mellen, 2010.

2. Italiennes

2.1. Bandettini Landucci, Teresa (1763-1837)

2.1.1. Biographie

Teresa Bandettini naît à Lucques le 11 août 1763 au sein d'une famille modeste, voire pauvre. Son éducation est peu soignée et surtout autodidacte. Elle se fait d'abord connaître comme ballerine au début des années 1780, et fait ensuite son entrée dans la société littéraire de Bologne. En 1786, elle publie à Venise sa première collection de vers. Dès lors, Bandettini abandonne la danse pour devenir poétesse, et réalise qu'elle possède un véritable don pour l'improvisation. Afin de favoriser ses ambitions, l'écrivain Saverio Bettinelli (1718-1808) prend en charge son éducation. Parcourant l'Italie pendant la décennie 1790, Teresa Bandettini devient rapidement très populaire. Malgré cette popularité, la jeune femme fait souvent face à des problèmes financiers.

En ces temps politiques troubles, Bandettini est protégée et pensionnée par le général Alexandre-Sextius Miollis, vainqueur de l'Italie du Nord, pendant le *Triennio*. C'est notamment en raison de ses relations avec Miollis que la poétesse se voit à quelques reprises suspectée de jacobinisme. Après un séjour à la Cour de Vienne (1801-1803), Teresa Bandettini se retire de la scène en 1804, mais continuera à produire et à republier des poésies jusqu'à la fin de sa vie. Retirée à Lucques, où elle est protégée et pensionnée par la duchesse Marie-Louise de Bourbon d'Espagne (1782-1824), sa situation financière redevient désespérée à la mort de cette dernière, et s'aggrave avec le décès de son mari Pietro Landucci, qu'elle avait épousé en 1789. Bandettini se tourne désormais vers l'enseignement et s'éteint à Lucques le 5 avril 1837.

2.1.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Rime varie di Teresa Bandettini Lucchese*, Venezia, Costantini, 1786.
- *Saggio di versi estemporanei*, Pisa, Antonio Peverata e C., 1799.
- *La gratitudine alla patria di Amarilli Etrusca*, Lucca, Presso Francesco Bonsignori, 1795.
- *Rime estemporanee*, Verona, Giuliari, 1801.
- « In morte di Lesbia Cidonia²⁶ », Ibid., p. 41.
- *Poesie varie*, Parma, L. Mussi, 1805-1806.
- *Rime estemporanee : conservate in varie citta*, Lucca, Bertini, 1807.

²⁶ Paolina Secco Suardo Grismondi (1746-1801), poétesse bergamasque.

- « Elegia della Signora Teresa Bandettini lucchese accademica mantovana e fra le pastorelle d'Arcadia e della Colonia Virgiliana Amarilli Etrusca », *Prose e poesie in morte del cavaliere Saverio Bettinelli fra gli Arcadi Diodoro Delfico recitate dai soci della R. Accademia di Mantova e dai pastori Arcadi della Colonia Virgiliana*, Mantova, Francesco Agazzi tipografo nell'Accademia, 1808, pp. 25-28.
- « Autobiografia di Teresa Bandettini », dans Alessandra Di Ricco, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990 [1825], pp. 229-246.
- *Alle grazie*, [s.v.], [s.e.], 1827.
- *Ragionamento sulla poesia : letto nell'adunanza del 28 febbrajo 1831*, Lucca, Ducale Tipografia Bertini, 1831.
- « Poesie », dans Niccolò Biscaccia, dir., *Poesie di rimatrici viventi*, Venezia, [s.e.], 1832.
- *A sua eccellenza la celebre contessa Diodata Saluzzo Roero di Revello*, Lucca, Bertini, 1835.
- *Poesie estemporanee*, Lucca, F. Bertini, 1835.

2.1.3. Orientations biographiques

- Angrisani, Maria Luisa, « Donne in Arcadia : nitore classico nella lingua di Amarilli Etrusca », *3 Centenario dell'Arcadia*, Roma, Arcadia, 1991.
- Auréas, Henri, *Un général de Napoléon : Miollis*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- Bandella, Monica, *Tu al difficil sentier di gloria il varco / mi apristi, e tu la man tremante in pria / ferma rendesti ad incurvar grand'arco – Il carteggio tra Saverio Bettinelli e Teresa Bandettini Landucci (1793-1808)*, Thèse de Ph. D., Lettere Moderne, Università di Torino, 2006.
- Costa-Zalessow, Natalia, *Scrittrici italiane dal XIII al XX secolo : testi e critica*, Ravenna, Longo Editore, 1982.
- Crivelli, Tatiana, « Le memorie smarrite di Amarilli », dans *Versants*, vol. 46 (2003), pp. 139-189.
- Di Ricco, Alessandra, « Un' accademia di improvvisazione di fine Settecento », dans *Rivista di Letteratura italiana*, vol. 3 (1985), pp. 424-431.
- Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990.
- Giordano, Antonella, *Letterate toscane del Settecento : un regesto*, Firenze, All'insegna del giglio, 1994.
- Panelli Bertini, A., « Teresa Bandettini poetessa improvvisatrice della seconda metà del secolo diciottesimo », dans *Actum Luce*, vol. fasc. 2 (1972), pp. 339-346.
- Scolari Sellerio, Arianna, « Bandettini, Teresa », dans Alberto Mario Ghisalberti, dir., *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1963, vol. 5, pp. 673-675.
- Segler-Messner, Silke, *Zwischen Empfindsamkeit und Rationalität : der Dialog der Geschlechter in der italienischen Aufklärung [traduction libre : Entre la*

sensibilité et la rationalité : le dialogue entre les sexes dans les Lumières italiennes], Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, 1998.

2.2. Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796)

2.2.1. Biographie

Elisabetta Caminer naît à Venise le 29 juillet 1751 au sein d'une famille de journalistes et propriétaires de périodiques. Dès l'adolescence, elle collabore à l'activité intellectuelle familiale, d'abord à *l'Europa letteraria*, un périodique voué à la diffusion et à la propagation des Lumières en Italie. S'amorce ainsi une longue activité journalistique qui ne se terminera qu'avec sa mort. Non seulement journaliste, éditrice et propriétaire de journaux, Caminer s'illustre alors également en tant que poétesse, traductrice, dramaturge, *impresario* et metteuse en scène. Dans la décennie 1770, elle s'affiche en faveur d'une modernisation du théâtre vénitien, libéré des contraintes de la *Commedia dell'Arte*, une modernisation notamment proposée et soutenue par Carlo Goldoni (1717-1793). Cette prise de position de Caminer l'entraînera dans une vive polémique publique avec l'intellectuel conservateur vénitien Carlo Gozzi (1720-1806).

En 1772, Caminer épouse le médecin Antonio Turra (1730-1796) et emménage avec lui à Vicenza, où se transfère désormais l'activité éditoriale des journaux. À partir de 1777, Caminer assume la direction du *Giornale Enciclopedico* et de ses journaux successifs, aidée par une équipe de collaborateurs progressistes, tels que Giovanni Scola (1736-1820) et, plus tard, Alberto Fortis (1741-1803). Enthousiaste face à la Révolution française, Caminer s'implique activement dans les cercles libéraux avancés de Vicenza, et est l'objet d'une surveillance policière. Après une longue lutte contre le cancer du sein, Caminer s'éteint le 7 juin 1796.

2.2.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse²⁷

- [traduction] *Lettere di Milady Catesby*²⁸, [s.l.], [s.e.], [1772]. * Attribution à Caminer par Lukoschik, Rita Unfer. *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale* Conselve, Think ADV, 2006, p. 37. Sama, Catherine.

²⁷ Les traductions de Caminer n'étant pas signées, leur attribution est sujette à débat entre ses principales biographes. Quant à ses recensions, elles ne sont généralement pas signées, mais Catherine Sama et Mariagabriella DiGiacomo lui en attribuent, quoique prudemment, un certain nombre. Dans cette thèse, nous n'avons intégré à l'analyse que les documents signés par Caminer ou qui lui sont attribués par l'historiographie.

²⁸ Ouvrage de Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), romancière française.

Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters, Chicago, University of Chicago Press, 2003, p. 3.

- *L'Europa letteraria : giornale*, Venezia, Palese, 1768-1773. [suivi par : *Giornale enciclopedico*, Venezia, Stamperia Fenziana ; Vicenza, Stamperia di Francesco Modena, 1774-1782. *Nuovo giornale enciclopedico*, Vicenza, Tipografia Turra, 1782-1790. *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, Venezia, Storti, 1790-1796]. [Collaboratrice des journaux dès 1768, Caminer en assume la direction à partir de 1777, et ce, jusqu'à sa mort en 1796. Nous avons parcouru l'ensemble des numéros des quatre journaux, disponibles à la Biblioteca Universitaria di Padova, à la Biblioteca Bertoliana di Vicenza et à la Biblioteca Marciana di Venezia, examinant ainsi une collection quasi complète s'étendant sur près de trente années. Caminer y livre environ vingt-cinq recensions d'œuvres féminines²⁹, en plus de recenser des ouvrages écrits sur les femmes (toutes les recensions citées dans la thèse sont détaillées *infra*).
- « Seignana, ec. Raccolta di pensieri, aneddoti letterari, storici, e morali tratti dalle Lettere della Marchesa di Seigné con osservazioni per intelligenza del testo. A Grignan, ed a Parigi presso Desaint 1768 », *L'Europa Letteraria*, février 1768, pp. 85-90.
- « *Dictionnaire Historique ec. Dizionario Storico portatile delle Donne celebri*. Parigi, presso L. Cellot. 1769 », *L'Europa Letteraria*, novembre 1769, pp. 79-93.
- « La Biblioteca dei Fanciulli, o sia Raccolta di opuscoli istruttivi, e dilettevoli, adattati alla capacità de' medesimi, contenente la continuazione dei Dialoghi trà una Maestra, ed alcuni suoi scolari, di Madama le Prince de Beaumont³⁰ tradotti dal Francese; Firenze, 1770. nella stamperia Bonducciana », *L'Europa letteraria*, tomo II, parte seconda, décembre 1770, pp. 104-105.
- « Rime », dans Luisa Bergalli Gozzi, dir., *Rime di donne illustri. A sua eccellenza Caterina Dolfina³¹ cavaliere e procuratessa Tron nel gloriosissimo ingresso alla dignita' di procurator per merito di san Marco di sua eccellenza cavaliere Andrea Tron*, Venezia, Stamperia di Pietro Valvasense, 1773, pp. 20-21.
- (traduction) Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont, *Il magazzino delle fanciulle ovvero Dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre. Opera di mad. di Beaumont. Prima traduzione*, Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1774. * Attribution à Caminer par Lukoschik, *Lettere di Elisabetta Caminer*, op. cit., p. 37.
- (traduction) Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont, *Il magazzino delle adulte ovvero dialoghi tra una savia direttrice e parecchie sue allieve di grado illustre*

²⁹ Ce chiffre ne comptabilise que les recensions signées par Caminer, ou qui lui sont attribuées par des spécialistes de son œuvre, notamment Catherine Sama ou Mariagabriella Di Giacomo. En comptant les recensions non-signées par Caminer et les nombreuses recensions anonymes qui ne lui sont pas spécifiquement attribuées, on compterait alors une soixantaine de recensions d'œuvres féminines différentes.

³⁰ Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), romancière et pédagogue française.

³¹ Caterine Dolfin Tron (1736-1793), poétesse vénitienne.

che serve di continuazione al Magazzino delle fanciulle per mad. Le Prince de Beaumont traduzione dal francese, Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1781. * Attribution à Caminer par Lukoschik, *Lettere di Elisabetta Caminer*, op. cit., p. 38.

- « Le Conversazioni di Emilia. Nuova Edizione, Parigi, 1781³² », *Giornale enciclopedico*, settembre 1781, pp. 97-106. * Attribution à Caminer par Di Giacomo, Mariagabriella, *L' illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. « Utilità » e « piacere » : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002, pp. 176-178.
- (traduction) Jeanne-Marie Le Prince de Beaumont, *Istruzioni per le giovani dame ch'entrano nel mondo, e si maritano : loro doveri in questo stato, e verso i loro figliuoli; per servire di continuazione e di compimento al Magazzino delle fanciulle, e a quello delle adulte. Opera di mad. Le Prince de Beaumont. Traduzione dal francese*, Vicenza, Francesco Vendramini Mosca, 1782. * Attribution à Caminer par Lukoschik, *Lettere di Elisabetta Caminer*, op. cit., p. 38.
- (traduction) Giustiniana Wynne di Rosenberg³³, *Nel soggiorno de' conti del nord in Venezia nel gennaio 1782. Lettera di madama la contessa vedova degli Orsini di Rosenberg al signor Riccardo Wynne suo fratello a Londra*, Vicenza, Stamperia Turra, 1782. * Attribution à Caminer par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 3.
- « A treatise, ec. Trattato su l'immutabilità della virtù morale, di Mad. Caterina Macaulay Graham³⁴. In 8vo, Londra, presso Robinson. 1783 », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juin 1784, pp. 95-96.
- « La difesa delle Donne, o sia Risposta Apologetica al libro detto lo Scoglio dell'umanità di Duinilgo Valdecio fatta dalla Marchesa di Sanival, ec. Siena 1786 per il Bindi », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, mai 1786, p. 109. * Attribué à Caminer par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 184.
- « Giornale delle Dame e delle Mode di Francia », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, mai 1786, pp. 121-125. * Attribué à Caminer par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., p. 197.
- « Collection, ec. Collezione delle migliori Opere Francesi composte da Donne, dedicata alle Donne Francesi da Madamigella de Keralio³⁵ dell'Accademia d'Arras, Tomi I-III (Parigi) », *Nuovo giornale enciclopedico*, mars 1788, pp. 69-73.
- « L'Originale e il Ritratto. Bassano 1792 », *Nuovo Giornale Enciclopedico d'Italia*, août 1793, pp. 105-106. * Attribué à Caminer par Sama, *Elisabetta Caminer Turra*, op. cit., pp. 189-190.
- « Disgrazie di Donna Urania, ovvero degli studj femminili, Parma, 1793 », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, août 1793, pp. 53-54.

³² Ouvrage de Louise d'Épinay (1726-1783), essayiste et pédagogue française.

³³ Giustiniana Wynne di Rosenberg (1723-1791), romancière et essayiste vénitienne.

³⁴ Catherine Macaulay (1731-1791), historienne anglaise.

³⁵ Louise de Kéralio (1757-1821), historienne et romancière française.

- « Ritratti degli uomini illustri della Letteratura Tedesca (Berna) », *Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, mars 1794, pp. 47-55. * Attribué à Caminer par Di Giacomo, *L'illuminismo e le donne*, op. cit., pp. 187-188.
- (traduction, signées par Caminer) Félicité de Genlis, *Opere di Mme de Genlis*, Venezia, Vendramin Mosca, 1797.

2.2.3. Orientations biographiques

- Baijan, Natasha, « Women's Journalism in Late Eighteenth-Century Venice : Elisabetta Caminer Turra », dans Guido Ernst et Colin Nettelbeck, dirs., *(Sub)Texts : New Perspectives on Literature and Culture*, Melbourne, University of Melbourne, 2002, pp. 27-43.
- Colla, Antonia, « Elisabetta Caminer Turra e il giornalismo 'enciclopedico' », *Varieta settecentesche : saggi di cultura veneta tra rivoluzione e restaurazione*, Padova, Editoriale Programma, 1991, pp. 83-111.
- De Michelis, Cesare, « Caminer, Elisabetta », dans Alberto Mario Ghisalberti, dir., *Dizionario biografico degli italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1974, pp. 236-241.
- Di Giacomo, Mariagabriella, « Mercanti onorati, fanciulle virtuose, re e regine. Elisabetta Caminer e Carlo Gozzi nel dibattito teatrale del Settecento a Venezia », dans *Italian Studies*, vol. 59 (2004), pp. 65-82.
- Di Giacomo, Mariagabriella, *L'illuminismo e le donne : scritti di Elisabetta Caminer. 'Utilità' e 'piacere' : ovvero la coscienza di essere letterata*, Roma, Università degli studi di Roma La sapienza, 2002.
- Fido, Franco, « Bettina in bianco e in nero : Ritratti letterari di Elisabetta Caminer Turra », dans Claudio Varese et Giorgio Cerboni Baiardi, dirs., *Miscellanea di studi in onore di Claudio Varese*, Roma, Vecchiarelli, 2001, pp. 391-397.
- Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 81-137.
- Jones, Verina R., « Journalism, 1750-1850 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 120-134.
- Lukoschik, Rita Unfer, *Lettere di Elisabetta Caminer (1751-1796) : organizzatrice culturale* Conselve, Think ADV, 2006.
- Lukoschik, Rita Unfer, dir., *Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) : Una letterata veneta verso l'Europa*, Verona, Essedue, 1998.
- Pisano, Laura, *Donne del giornalismo italiano. Dizionario storico bibliografico. Secoli XVIII-XX*, Milan, 2004.
- Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie, des républiques jacobines au Risorgimento (1786-1860) », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs., *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Collin, 1997, pp. 59-107.
- Sama, Catherine, « 'On the Canvas and on the Page' : Women Shaping Culture in Eighteenth-Century Venice », dans Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et

Catherine Sama, dirs., *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, Stanford, Stanford University Press, 2009, pp. 125-150.

- Sama, Catherine, « Liberty, Equality, Frivolity! An Italian Critique of Fashion Periodicals », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 37, no. 3 (2004), pp. 389-414.
- Sama, Catherine, *Elisabetta Caminer Turra : Selected Writings of an Eighteenth-Century Woman of Letters*, Chicago, University of Chicago Press, 2003.
- Sama, Catherine, « Becoming Visible : A Biography of Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) during her Formative Years », dans *Studi Veneziani*, vol. 43 (2002), pp. 349-388.
- Sama, Catherine M., « Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796) », dans Rinalda Russel, dir., *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1997, pp. 37-39.
- Sama, Catherine, « Women's History in Italian Studies : Elisabetta Caminer (1751-96) and 'The Woman Question' », dans *La fusta*, vol. 10 (1993-1994), pp. 121-135.
- Von Kulesa, Rotraud, « Elisabetta Caminer Turra. Traductrice, médiatrice et 'organisatrice culturelle' », dans Agnese Fidecaro, Henriette Partzsch, Suzan Van Dijk et Valérie Cossy, dirs., *Femmes écrivains à la croisée des langues (1700-2000)*, Genève, MétisPresses, 2009, pp. 55-66.

2.3. Lattanzi, Carolina (1771-1818)

2.3.1. Biographie

Carolina Arienti naît à Florence en 1771, dans une famille modeste. On sait peu de choses de sa jeunesse et son éducation. En 1788, elle épouse l'intellectuel progressiste Giuseppe Lattanzi (1762-1822). Le *Triennio* marque une période d'implication politique importante du couple, qui réside alors à Mantoue. Carolina Lattanzi se distingue, en 1797, par la publication de *Sulla schiavitù delle donne* [Sur l'esclavage des femmes], pamphlet politique réclamant l'exercice de droits politiques par et pour les femmes.

En 1804, les époux lancent le *Corriere delle dame*, publié à Milan. Cet hebdomadaire, dans lequel il est question de mode, de littérature comme de politique, connaît un certain succès, notamment auprès des femmes de la bourgeoisie. Lattanzi elle-même y assume le contrôle éditorial, à l'exception de la section politique du journal, écrite par son époux. Elle y publie notamment des poèmes destinés à l'exaltation de la gloire de Napoléon, et y fait part de ses réflexions sur une variété de sujets, dont le rôle des femmes. En 1811, le journal compte 700 abonnés, ce qui le fait qualifier par Carlo Capra de « bonne affaire ». En 1814, suite à l'invasion de Lombardie par l'Autriche, la

publication du journal est interrompue, mais reprend en octobre 1816 suite à la stabilisation de la situation politique. Carolina Lattanzi s'éteint à Milan le 8 avril 1818.

2.3.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- « La causa delle donne. Discorso agl'italiani della cittadina », dans De Felice, Renzo et Delio Cantimori, dirs., *Giacobini italiani*, Bari, Laterza, 1956-1964 [1797], pp. 455-464. Cet ouvrage, publié de façon anonyme, est attribué à Carolina Lattanzi par Rachele Farina, « De la patrie des Italiennes. La voix des femmes à la barre des clubs jacobins », dans Marie-France Brive et al. (dir.), *Les femmes et la Révolution française, colloque tenu à l'Université de Toulouse-le-Mirail, 12-13-14 avril 1989*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1990, vol. 3, pp. 54-55.
- *Sulla schiavitù delle donne. Memoria della cittadina Lattanzi letta nell'Accademia di pubblica istruzione in Mantova*, Venezia, All'Apollo, 1797.
- *Corriere delle dame*, Milano, [s.e.]; Pirota, 1804-1818. [Carolina Lattanzi est, avec son mari, propriétaire et éditrice du journal hebdomadaire. Giuseppe Lattanzi n'est responsable que de la section politique du périodique, raison pour laquelle on peut raisonnablement attribuer le contenu non signé et les éditoriaux à Carolina Lattanzi elle-même, jusqu'à sa mort en 1818. Tous les numéros survivants du *Corriere delle dame*, conservés à la Biblioteca Ambrosiana et à la Braidense de Milan, ont été consultés. En plus de publier des œuvres féminines et de commenter des écrits sur les femmes, Lattanzi y recense des ouvrages de Genlis, Costanza Moscheni (voir *infra*), Giustina Renier Michiel (1755-1832) et Angela Veronese³⁶. Le périodique continue après la mort de Carolina Lattanzi, sous des éditeurs et éditrices successives, et ce, jusqu'en 1872].
- « Lettera della Compilatrice alla Signora di Renneville³⁷, direttrice dell'Athénée des Dames rue des fosses m. le Prence no. 10 in Parigi », *Corriere delle dame*, vol. XXVI, secondo trimestre, 23 juin 1808, pp. 201-202.
- « Nuovo poema [di Costanza Moscheni³⁸] », *Corriere delle dame*, vol. XXVIII, XX, secondo trimestre, 6-20 mai 1809, p. 201.
- « Annunzio Tipografico. Opere poetiche di Costanza Moscheni Lucchese fra gli Arcadi Dorilla Peneia. Volume I. Lucca dalla Tipografia di Francesco Bertini 1811 », *Corriere delle dame*, no. XVI, secondo trimestre, 20 avril 1811, pp. 139-140.
- *Diario sacro-poetico perpetuo con note di Carolina Lattanzi dedicato alle signore associate al Corriere delle dame*, Milano, G. Pirrotta in Santa Radegonda, 1815.

³⁶ Angela Veronese Mantovani (1778-1847), poétesse ayant demeuré à Padoue et Trévise.

³⁷ Sophie de Renneville (1772-1822), journaliste et romancière française.

³⁸ Costanza Moscheni (1786-1831), poétesse lucquoise.

2.3.3. Orientations biographiques

- Berengo, Marino, *Intellettuali e librai nella Milano della Restaurazione*, Torino, Einaudi, 1980.
- Buttafuoco, Annarita, « La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano », dans Annarita Buttafuoco, dir., *Modi di essere : studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, Editoriale Mongolfiera, 1991, pp. 79-106.
- Capra, Carlo, « Il giornalismo nell'eta rivoluzionaria e napoleonica », dans Valerio Castronovo et Nicolà Tranfaglia, dirs., *Storia della stampa italiana, La Stampa italiana tra Cinquecento e Ottocento* Roma-Bari, Laterza, 1986, pp. 524-537.
- De Donato, Gigliola, « Donna e società nella cultura moderata del primo Ottocento », dans Gigliola De Donato et al., dir., *La parabola della donna nella letteratura italiana dell'Ottocento*, Bari, Adriatica, 1983, pp. 11-96.
- Farina, Rachele, *Dizionario biografico delle donne lombarde*, Milano, 1995, p. 75.
- Farina, Rachele, « De la patrie des Italiennes. La voix des femmes à la barre des clubs jacobins », dans Marie-France Brive, dir., *Les femmes et la Révolution française*, Université de Toulouse-le-Mirail, Presses universitaires du Mirail, 1990, vol. 3, pp. 50-57.
- Franchini, Silvia, *Editori, lettrici e stampa di moda : giornali di moda e di famiglia a Milano dal Corriere delle dame agli editori dell'Italia unita* Milano, F. Angeli, 2002.
- Filippini, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 81-137.
- Jones, Verina R., « Journalism, 1750-1850 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 120-134.
- Madini Chiarato, Daniele, « Corriere delle dame », dans Rita Carrarini et Michele Giordano, dirs., *Bibliografia dei periodici femminili lombardi, 1786-1945*, Milano, Editrice Bibliografica, 1993, pp. 67-75.
- Pisano, Laura, « Le journalisme politique des femmes en Italie, des républiques jacobines au Risorgimento (1786-1860) », dans Christine Veauvy et Laura Pisano, dirs., *Les femmes et la construction de l'État-Nation en France et en Italie (1789-1860)*, Paris, Armand Collin, 1997, pp. 59-107.
- Ricaldone, Luisa, *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Honoré Champion, 1996, pp. 67-68.
- Strumia, Elisa, « Tra Lumi e Rivoluzione : i giornali per le donne nell'Italia del Settecento », dans Silvia Franchini et Simonetta Soldani, dirs., *Donne e giornalismo : percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, F. Angeli, 2004, pp. 181-210.

2.4. Saluzzo Roero, Diodata (1774-1840)

2.4.1. Biographie

Diodata Saluzzo naît à Turin le 31 juillet 1774, au sein d'une famille d'aristocrates et intellectuels. Ses parents tiennent un salon littéraire et scientifique couru, au sein duquel elle fait son apprentissage et rencontre des personnalités éminentes de la République des lettres italienne. Forte de cet apprentissage précoce, Diodata Saluzzo publie en 1796 son premier recueil de poésie, qui sera décrit par ses contemporains Carlo Denina (1731-1813) et Tomaso Valperga di Caluso (1737-1815), comme « le succès du siècle »³⁹. Cette première publication est suivie de deux autres recueils en cinq ans, qui remportent tous un succès critique comme populaire.

En 1799, elle épouse le comte Massimiliano Roero di Revello, qui décède trois ans plus tard. La jeune femme retourne alors vivre avec ses parents, oscillant entre Turin et Saluzzo. En 1801, Diodata Saluzzo devient la première femme admise à l'Académie des sciences de Turin, au sein de laquelle se sont déjà illustrés plusieurs membres de sa famille. Épistolière assidue, elle est également en relation avec le célèbre écrivain et politicien piémontais Alessandro Manzoni (1785-1873). Après la publication de ses *Poesie* en 1816-1817, Saluzzo se tourne vers l'écriture de romans et nouvelles historiques. La parution de *l'Ipazia* en 1827, entraîne Saluzzo dans les discussions passionnées sur le genre romantique en Italie. La décennie 1830 est une occasion de voyages, notamment à Rome et en Toscane, lors desquels elle rencontre ses amies et correspondantes les plus assidues, Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867) et Teresa Bandettini. Saluzzo publie poèmes, nouvelles et contes, mettant notamment en scène des sujets féminins, tels que la poétesse *Gaspara Stampa* (1523-1554), et ce, jusqu'à son décès survenu à Turin le 24 janvier 1840.

2.4.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Versi di Diodata Saluzzo fra gli Arcadi Glauquilla Erotea*, Torino, Stampe d'Ignazio Soffietti, 1796.
- « Sonetto », dans *Ibid.*, pp. 1-50.

³⁹ Chemello, Adriana, « La 'Saffo Italiana' : Diodata Saluzzo di Roero », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, p. 95.

- « Al Cavaliere Felice Cacherano d'Osasco in lode di Teresa Bandettini », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, pp. 131-137.
- « La perla. Risposta a Fortunata Sulgher Fantastici », *Ibid.*, [1797], vol. 1, p. 92.
- *Versi di Diodata Saluzzo*, Torino, Morano, 1797.
- « A Fortunata Fantastici. In morte di Giovanna Provana Ripa », *Ibid.*, vol. 2, pp. 98-108.
- « Maria Sorella di Mosè, poemetto scritto a richiesta di Clotilde Tambroni, lettrice di lingua greca nell'istituto di Bologna, in occasione che venne nominato cardinale l'arcivescovo di quella città », *Ibid.*, vol. 2, pp. 234-242.
- « A Isabella Fantastici⁴⁰ », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1797], vol. 1, p. 95.
- « La navigazione. Ad Amarilli Etrusca [Terera Bandettini]. In occasione che indirizzò all'Autrice un improvviso sulla creazione de' Soli », *Ibid.*, [1797], vol. 2, pp. 12-21.
- « Risposta a Clotilde Tambroni. Che avea chiesto una poesia determinandone il soggetto ed il numero de' versi », *Ibid.*, [1797], vol. 2, pp. 94-102.
- « A Clotilde Tambroni, Lettrice di Lingua Greca nell' Istituto di Bologna », *Ibid.*, [1797], vol. 2, pp. 112-116.
- « Replica di Glaucilla Eurotea a Temira Parasside [Sulgher] », dans Camia, Lorenzo. *Diodata Saluzzo*, Saluzzo, Tip. G. Richard, 1916 [1797], p. 19.
- *Poesie di Diodata Saluzzo Roero*, Pisa, Tipografia della Societa Letteraria, 1802.
- « Veronica Gambarà⁴¹ », *Ibid.*, tome 2, pp. 67-71.
- « Risposta a Belinda cioè Fanni Negri Gobet⁴² », *Ibid.*, tome 3, p. 36.
- « A Clotilde Tambroni », *Ibid.*, tome 3, p. 42.
- « A Giovine Poetessa », *Ibid.*, tome 3, p. 181.
- « Ad Enrichetta Dionigi⁴³ in morte di Maria Pizzelli », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817 [1807], vol. 1, pp. 186-191.
- « La poesia. In risposta alla signora Enrichetta Dionisio [Dionigi] giovine poetessa romana », *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, vol. 3, 1816-1817 [1809], pp. 30-38.
- *Versi*, Torino, Vedova Pomba e figli, 1816-1817. [Dans ce recueil, Saluzzo republie la presque totalité de sa production poétique antérieure.
- « In morte della N. D. Giustina Renier Michiel, Sonetto della Co. Diodata Saluzzo Roero Revello », « Componenti in morte di Giustina Renier Michiel [1832] », Ms. P. D. 741 / C / III, *Museo Civico Correr di Venezia*.
- *Poesie di Diodata Saluzzo torinese*, Pisa, Niccolo Capurro, 1819-1820.
- *Versi scritti in Roma della contessa Diodata Saluzzo-Roero*, Torino, Tip. Chirio e Mina, 1834.

⁴⁰ Isabella Fantastici (1780 - ?), traduttrice, fille de Fortunata Sulgher.

⁴¹ Veronica Gambarà (1485-1550), poétesse italienne.

⁴² Fanni Negri Gobet (? – après 1820), traduttrice turinoise.

⁴³ Enrichetta Dionigi Orfei (1784-1867), poétesse romaine.

2.4.3. Orientations biographiques

- Badini Confalonieri, Luca « Sull' 'Ipazia' di Diodata Saluzzo Roero : una variante e qualche considerazione », dans *Lettere italiane*, vol. XXXV, no. 2 (1983), pp. 189-199.
- Casagrande, Gianpietro, « Il capo cinto di fronda immortale : Lettere a Diodata Saluzzo », dans *Bollettino della Societa per gli studi storici, archeologici ed artici della provincia di Cuneo*, vol. 134 (2006), pp. 55-72.
- Cerruti, Marco, *Il 'genio muliebre' : Percorsi di donne intellettuali fra Settecento e Novecento*, Alexandrie, Edizioni dell'orso, 1993.
- Chemello, Adriana, « Fuori dai repertori. Donne sulla scena letteraria ottocentesca », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, vol. XXII, no. 1, pp. 45-60.
- Chemello, Adriana, « La 'Saffo Italiana' : Diodata Saluzzo di Roero, Adriana Chemello », dans Cristina Bracchi, dir., *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, Torino, Thélème, 2002, pp. 87-118.
- Chemello, Adriana, « Omaggio a Clio : Diodata Saluzzo », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 89-114.
- Chemello, Adriana, « Literary critics and scholars, 1700-1850 », dans Laetitia Panizza et Sharon Wood, dirs., *A History of Women's Writing in Italy*, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 135-149.
- Costa-Zalessow, Natalia, *Scrittrici italiane dal XIII al XX secolo : testi e critica*, Ravenna, Longo Editore, 1982.
- Franceschetti, Antonio, « Diodata Saluzzo Roero », dans Rinalda Russel, dir., *Italian Women Writers*, Westport (CT), Greenwood Press, 1994, pp. 375-385.
- Guglielminetti, Marziano et Paola Trivero, dirs., *Il romanticismo in Piemonte : Diodata Saluzzo*, Firenze, L. S. Olschki, 1993.
- Guglielminetti, Marziano, « Diodata Saluzzo », dans *Les femmes écrivains en Italie aux XIXe et XXe siècles*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1993, pp. 5-13.
- Lajolo, Rossella, *Diodata Saluzzo : lettere*, Tesi di laurea, Facoltà di lettere e filosofia, Università di Torino, 1984-1985.
- Nay, Laura, « 'Sofisticherie' e 'cose donnesche'. Diodata Saluzzo e la 'sorellanza' letteraria », dans Paolo Cozzola, dir., *'...come l'uom s'eterna'. Studi per Riccardo Massano*, Torino, Edizioni Res, 2007, pp. 163-180.
- Nay, Laura, *Saffo tra le Alpi : Diodata Saluzzo e la critica*, Roma, Bulzoni, 1990.
- Pellegrino, Marta, *Distinte dalla 'volgar schiera' : un salotto epistolare al femminile*, Tesi di laurea, Dipartimento di Lettere Moderne, Università degli studi di Torino, 2008.
- Ricaldone, Luisa, « Diodata Saluzzo e la sua attività nell'Accademia delle Scienze », dans Accademia Delle Scienze Di Torino, dir., *I Due primi due secoli dell'Accademia delle Scienze di Torino*, Torino, Accademia delle Scienze, Accademia delle Scienze di Torino, 1985, pp. 243-250.
- Romagnani, Gian Paolo, « Diodata Saluzzo : una donna in Accademia », dans

Massimo Firpo, Luciano Guerci et Giuseppe Ricuperati, dirs., *Fortemente moderati : intellettuali subalpini fra Sette e Ottocento*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1999, pp. 45-65.

- Tissoni, Roberto, « Considerazioni su Diodata Saluzzo », dans *Piemonte e letteratura (1789-1790). Atti del convegno*, Torino, Regione Piemonte, 1981, tome 1, pp. 145-199.
- Trivero, Paola, « Diodata e le altre, per una lettura delle Novelle », dans *Studi Piemontesi*, vol. XV, no. 1 (1986), pp. 27-43.

2.5. Sulgher Fantastici, Fortunata (1755-1824)

2.5.1. Biographie

Fortunata Sulgher naît à Livourne le 27 février 1755 dans une famille de la bourgeoisie. Son talent précoce pour la poésie et l'improvisation se manifeste dès l'adolescence. Dès lors, des intellectuels renommés, tels que l'abbé Francesco Fontani (1748-1818) l'aident à acquérir des connaissances scientifiques, littéraires et linguistiques plus poussées. Après son mariage avec le joaillier florentin Giovanni Fantastici en 1777, elle entreprend un voyage en Italie du Nord, à l'occasion duquel elle exerce ses talents d'improvisatrice. Elle se lie alors d'amitié avec le poète Vincenzo Monti (1754-1828) et avec la poétesse bergamasque Paolina Secco Suardo Grismondi (1746-1801). Sulgher anime également un salon littéraire réputé à Florence.

En 1785, Sulgher fait paraître son premier recueil de poésies, passant ainsi de l'art oratoire à la publication. Cette première parution sera suivie par différents recueils publiés. Après une activité poétique intense, notamment marquée par le duel oratoire avec Teresa Bandettini en 1794, le *Triennio* marque un ralentissement de son activité littéraire, ralentissement de plus en plus marqué dans les premières décennies du XIXe siècle. Après la mort de Fantastici en 1807, Sulgher épouse en secondes noces Pietro Marchesini. Elle meurt à Florence le 13 juin 1824, non sans avoir auparavant favorisé les ambitions littéraires de sa fille Massimina Fantastici (1789-1859).

2.5.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- *Componimenti poetici di Fortunata Sulgher Fantastici fra gli arcadi Temira Parraside accademica fiorentina*, Firenze, Pietro Allegrini alla croce rossa, 1785.
- *Componimenti poetici di Fortunata Sulgher Fantastici fra gli arcadi Temira Parraside accademica fiorentina*, Parma, Stamperia Carmignani, 1791.

- « Lesbia [Paolina Grismondi⁴⁴], che così parla del suo tirsi. Anacreontica », Ibid., [1785], pp. 10-11.
- *Poesie di Fortunata Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parraside*, Siena, Pazzianiana, 1792.
- *Poesie dedicate alla celebre pittrice Angelica Kauffman*, Siena, Stamperia Pazziniana, 1792.
- « Ad Amarilli Etrusca. Ode Saffica », [1794], dans : P.A. Artimio Dionisiade [Tommaso Trenta], *Il soggiorno di Amarilli Etrusca in Lucca sua patria e in altre città della Toscana nel 1794. Descritto da Artimio Dionisiade P. A. e Accademico Oscuro*. [livre manuscrit][s.e.], [s.d.], p. 281. Conservé à la Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma, Fondo Vittorio Emanuele, Ms. 676.
- « Sciolti della sig. Fortunata Sulgher Fantastici, tra gli Arcadi Temira Parraside », *Poesie in morte della Nobile Signora Maria Luisa Cicci pisana detta in Arcadia Erminia Tindaride*, Pisa, Ranieri Prosperi, 1794, pp. 14-16.
- *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici, fra gli Arcadi Temira Parasside*, Livorno, Masi e C., 1794.
- « Lettera dedicatoria a Lesbia Cidonia [Paolina Grismondi] », Ibid., pp.155-156.
- *Poesie di Fortunata Sulgher Fantastici fra gli Arcadi Temira Parraside accademica fiorentina ec* Firenze, Stamperia Granducale, 1796.
- « Risposta a Lesbia Cidonia [Paolina Grismondi], sulla ricerca fatta all'autrice, che cosa è l'estro », Ibid., pp. 22-27.
- « Canzone di Fortunata Sulgher [a Diodata Saluzzo] », dans Camia, Lorenzo. *Diodata Saluzzo*, Saluzzo, Tip. G. Richard, 1916 [1797], p. 16.
- « Replica per le rime [a Diodata Saluzzo] » Ibid., [1797], p. 19.
- « Risposta per le rime [a Diodata Saluzzo] » Ibid., [1797], p. 20.
- «A Glaucilla Eurotea. Ottave», *Poesie di Diodata Saluzzo Roero*, Pisa, Tipografia della Societa Letteraria, 1802, pp. 170-171.
- « [a Diodata Saluzzo, déb. par : « Amo l'intonso Apolline] », [1797], N.A. 906 V (1^{er} fasc. en cuir brun, 4^{ème} poème, pp. 23-25), *Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*.
- « A Glaucilla Eurotea [Diodata Saluzzo]. Temira Parraside risponde per le finali. Sonetto », [1797], Ibid., (7^{ème} poème).
- « Il ritratto di Lesbia [Paolina Grismondi]. Anacreontica » [s.d.], Ibid.
- « Biglietto Poetico diretto a Lesbia Cidonia [Paolina Grismondi] » [s.d.], Ibid. (2^{ème} fasc. en cuir brun).
- « Alla Celebra Dama la Sig.ra Contessa [Silvia Curtoni] Verza⁴⁵ di Verona. Sonetto » [s.d.], Ibid.
- « Alla Sig.ra Contessa Paolina Secco Grismondi di Bergamo. Ode », [s.d.], Ibid.
- « Canzone. Alla Sig.ra Clotilde Tambroni⁴⁶ fra gli Arcadi Doriclea Sicionia. Strofe e Antistrofe », [s.d.], Ibid. (3^{ème} fasc. en cuir brun)

⁴⁴ Paolina Secco Suardo Grismondi, poétesse bergamasque (1746-1801).

⁴⁵ Silvia Curtoni Verza (1751-1835), poétesse véronaise.

⁴⁶ Clotilde Tambroni (1758-1817), helléniste et poétesse bolognaise.

- « Canzone », *Onori dedicati alla memoria di Corilla Olimpica*⁴⁷ in Firenze nel di 25 novembre 1800, Firenze, Stamperia del governo, 1800, pp. 33-35.
- « Della signora Fortunata Fantastici all'autrice, sonetto estemporaneo », Moscheni⁴⁸, Costanza. *Opere poetiche di Costanza Moscheni*, Lucca, Tipografia di Francesco Bertini, 1811, vol. 1, p. 136.
- « Della medesima, sonetto estemporaneo », Ibid., vol. 1, p. 138.
- « Della medesima, sonetto estemporaneo », Ibid., vol. 1, p. 140.
- « Della medesima all'autrice. Anacreontica », Ibid., vol. 1, pp. 142-144.
- « Alla medesima. Mentre era in villeggiatura », Ibid., vol. 1, pp. 148-150.

2.5.3. Orientations biographiques

- Angrisani, Maria Luisa, « Donne in Arcadia : nitore classico nella lingua di Amarilli Etrusca », *3 Centenario dell'Arcadia*, Roma, Arcadia, 1991.
- Crivelli, Tatiana, « Archiviare in rete per non archiviare il caso : note sulle poetesse d'Arcadia », dans *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, no. 1 (2010), pp. 21-29.
- Crivelli, Tatiana, « 'Figli, vi lascio! e nel lasciarvi tremo'. Sui domestici lutti poetici delle 'pastorelle' d'Arcadia », dans *Rassegna europea di letteratura italiana*, no. 29-30 (2007), pp. 109-124.
- Crivelli, Tatiana, « Esperienze di mediazione culturale e creazione di simbologie nell'accademia dell'Arcadia - L'Arcadia femminile », dans Geda Stedman et Margarete Zimmermann, dirs., *Höfe-Salons- Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit*, New York, Georg Olms Verlag, 2007, pp. 241-254.
- Crivelli, Tatiana, « La 'sorellanza' nella poesia arcadica femminile », dans *Filologia e critica*, vol. anno XXVI, no. III (settembre-dicembre 2001), pp. 321-349.
- Giordano, Antonella, *Letterate toscane del Settecento : un regesto*, Firenze, All'insegna del giglio, 1994.
- Giotti, Cosimo, *Elogio di Fortunata Sulgher Fantastici Marchesini, poetessa estemporanea, fra gli arcadi Temira P.*, Firenze, Magheri, 1824.
- Di Ricco, Alessandra, *L'inutile e meraviglioso mestiere : poeti improvvisatori di fine Settecento*, Milano, F. Angeli, 1990.
- Di Ricco, Alessandra, « Un' accademia di improvvisazione di fine Settecento », dans *Rivista di Letteratura italiana*, vol. 3 (1985), pp. 424-431.
- Madignier, Mirabelle, « Conversazioni, salons et sociabilités intellectionnelles informelles à Rome et à Florence au XVIIIe siècle », dans Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano, dirs., *Naples, Rome, Florence : Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, pp. 575-598.
- Trapani, Eleonora. *Profilo biografico di un'improvvisatrice toscana del Settecento : Fortunata Sulgher Fantastici*, 2010.

⁴⁷ Maria Maddalena Morelli Fernandez, dite Corilla Olimpica (1727-1800), improvisatrice italienne.

⁴⁸ Costanza Moscheni (1786-1831), poétesse lucquoise.

2.6. Teotochi Albrizzi, Isabella (1760-1836)

2.6.1. Biographie

Isabella Teotochi naît dans l'île de Corfou, alors possession vénitienne, en 1760. Fille d'aristocrates, elle reçoit une éducation littéraire soignée, avant d'épouser en 1776 le patricien Carlo Antonio Marin, en compagnie duquel elle s'installe à Venise en 1778. La jeune femme y tiendra l'un des salons littéraires les plus réputés de la péninsule, au sein duquel se réunit l'élite intellectuelle locale, tels que les poète Ippolito Pindemonte (1753-1828) et Melchiorre Cesarotti (1730-1808), ainsi que plusieurs éminents voyageurs étrangers, tels que le poète britannique Lord George Byron (1788-1824) et Germaine de Staël. Elle animera ce salon jusqu'à la fin de son existence.

Après avoir fait annuler sa précédente union, elle se remarie avec Giuseppe Albrizzi en 1796, inquisiteur d'État de la République de Venise. Suite à un premier tour de l'Italie dans la décennie 1780, elle entreprend en 1798 un second voyage à Florence et à Rome, et dont la relation est consignée dans ses carnets. Elle entreprendra également en 1817 un voyage à Paris, au cours duquel elle sera reçue par son ami l'artiste et diplomate français Dominique Vivant Denon (1747-1825). C'est en 1807 qu'Albrizzi publie ses célèbres *Ritratti* (portraits), qui connaissent quatre éditions de son vivant, toujours améliorées et complétées par l'auteure. Elle publie également plusieurs critiques d'art, notamment au sujet des sculptures d'Antonio Canova (1757-1822), de même que des portraits posthumes des écrivaines Vittoria Colonna (1490-1547) et Giustina Renier Michiel (1755-1832), son amie et compatriote. Isabella Teotochi Albrizzi s'éteint quant à elle à Venise quatre ans plus tard, le 27 septembre 1836.

2.6.2. Œuvres à l'étude dans le cadre de cette thèse

- « Diario di viaggio e visita di Firenze (30 marzo 1798 - 25 settembre 1798) », *Biblioteca Civica di Verona*, Carteggi Albrizzi, busta 199, fasc. « manoscritti vari ».
- *Ritratti scritti da Isabella Teotochi Albrizzi*, Brescia, Bettoni, 1807. [cette version ne comporte pas de portraits de femmes; en 1826 [4^{ème} édition] apparaît le premier portrait de femme, celui de Mme Zygnò, qui n'est toutefois pas une auteure]

- « Vita di Vittoria Colonna⁴⁹ », *Vite e Ritratti di donne illustri*, Padova, Bettoni, 1815 [1812], [pages non numérotées].
- « Ritratto di Giustina Renier Michiel⁵⁰ veneziana », [Venezia], [s.e.], [1833].

2.6.3. Orientations biographiques

- Arslan, Antonia, Adriana Chemello et Gilberto Pizzamiglio, *Le Stanze ritrovate : antologia di scrittrici venete dal quattrocento al novecento*, Venise, Eidos, 1991.
- Chemello, Adriana, « La biografia come rispecchiamento : La Vita di Vittoria Colonna di Isabella Teotochi Albrizzi », dans Adriana Chemello et Luisa Ricaldone, dirs., *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografate, croniste, narratrici, épistolieres, utopiste tra Settecento e Ottocento*, Padova, Il Polygrafo, 2000, pp. 115-137.
- Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's Ritratti », dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 40, no. 1 (2006), pp. 85-108.
- d'Ezio, Marianna, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century », dans Hilary Brown et Gillian Dow, dirs., *Readers, Writers and Salonnières : Female Networks in Europe, 1700-1900*, New York, Peter Lang, 2011, pp. 11-29.
- Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi*, Udine, Gaspari Editore, 2003.
- Gamba, Chiara Maria, « I 'Ritratti' di Isabella Teotochi Albrizzi », dans *Quaderni veneti*, vol. 15 (1992), pp. 115-143.
- Giorgetti, Cinzia, *Ritratto di Isabella : Studi e documenti su Isabella Teotochi Albrizzi*, Firenze, Le Lettere, 1992.
- Giorgetti, Cinzia, « Il Petit Tour di Isabella Teotochi Albrizzi », dans *Studi italiani*, vol. 4, no. 2 (1992), pp. 117-173.
- Pizzamiglio, Gilberto, « Letterati, poeti, narratori, pubblico nella Venezia dell'Ottocento », dans Stuart Woolf, dir., *Storia di Venezia : L'Ottocento e il Novecento*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 2002, pp. 989-1018.
- Plebani, Tiziana, « Prima dell'Ateneo : le donne e i luoghi della cultura », dans *Ateneo veneto*, vol. 193, no. 5/1 (2006), pp. 11-31.
- Plebani, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », dans Nadia Maria Filippini, dir., *Donne sulla scena pubblica : società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2006, pp. 25-80.
- Segler-Messner, Silke, *Zwischen Empfindsamkeit und Rationalität : der Dialog der Geschlechter in der italienischen Aufklärung [traduction libre : Entre la sensibilité et la rationalité : le dialogue entre les sexes dans les Lumières italiennes]*, Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, 1998.

⁴⁹ Vittoria Colonna (1490-1587), poétesse romaine.

⁵⁰ Giustina Renier Michiel (1755-1832), historienne, traductrice et essayiste vénitienne.

Annexe 3 : Bibliothèques et fonds d'archives visités

1. France

Archives de la Société des amis de Toulon
Archives du Louvre
Archives Nationales de France
Bibliothèque de l'Institut
Bibliothèque de la Comédie-française
Bibliothèque de la Sorbonne
Bibliothèque historique de la Ville de Paris
Bibliothèque Marguerite Durand (spécialisée en histoire des femmes)
Bibliothèque municipale de Versailles
Bibliothèque Nationale de France – site Arsenal
Bibliothèque Nationale de France – site Richelieu (manuscrits, musique, arts du spectacle)
Bibliothèque Ste-Geneviève de Paris
Médiathèque Émile-Zola de Montpellier

2. Italie

Archivio di Stato di Firenze
Archivio di Stato di Roma
Archivio di Stato di Venezia
Archivio Storico Universitario di Torino
Biblioteca Ambrosiana di Milano
Biblioteca Angelica di Roma
Biblioteca Angelo Mai di Bergamo
Biblioteca Casanatense di Roma
Biblioteca Centrale Comunale di Firenze
Biblioteca Civica Bertoliana di Vicenza
Biblioteca Civica di Padova
Biblioteca Civica di Pinerolo
Biblioteca Civica di Rovereto
Biblioteca Civica di Saluzzo
Biblioteca Civica di Torino
Biblioteca Civica di Verona
Biblioteca Comunale A. Saffi di Forlì
Biblioteca Comunale di Mantova
Biblioteca Comunale di Orvieto
Biblioteca Comunale Ariostea di Ferrara
Biblioteca del Museo del Risorgimento di Torino
Biblioteca dell'Archiginnasio di Bologna
Biblioteca dell'Istituto italiano per gli studi storici Benedetto Croce
Biblioteca della fondazione Marco Besso di Roma

Biblioteca della Società napoletana di storia patria
Biblioteca di Casa Carducci di Bologna
Biblioteca di Storia moderna e contemporanea di Roma
Biblioteca Estense Universitaria di Modena
Biblioteca Labronica F. D. Guerrazzi di Livorno
Biblioteca Marucellina di Firenze
Biblioteca Municipale A. Panizzi, Reggio d'Emilia
Biblioteca Nazionale Braidense di Milano
Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze
Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma
Biblioteca Nazionale Marciana di Venezia
Biblioteca Nazionale universitaria di Torino
Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele di Napoli
Biblioteca Palazzo Maldura di Padova
Biblioteca Palazzo Sormani di Milano
Biblioteca Querini Stampalia di Venezia
Biblioteca Reale di Torino
Biblioteca Ricciardiana di Firenze
Biblioteca Statale di Lucca
Biblioteca Storia della provincia di Torino
Biblioteca Universitaria di Bologna
Biblioteca Universitaria di Napoli
Biblioteca Universitaria di Padova
Biblioteca Universitaria di Pisa
Centro Documentazione delle Donne di Bologna
Museo Biblioteca Archivio di Bassano del Grappa
Museo Civico Correr di Venezia
Museo Civico di Torino